En l'honneur de Pol Defosse

Les pages qui suivent saluent un demi-siècle de fidélité à la Société d'études latines de Bruxelles. C'est en 1969 en effet que la signature de Pol Defosse a figuré pour la première fois dans la revue *Latomus*[1]. Le thème de sa contribution se situait déjà dans ce qui est demeuré son domaine de prédilection, l'étruscologie. Une douzaine d'articles devaient suivre, ainsi qu'un volume de bibliographie étrusque, publié dans la collection *Latomus*[2].

Né en 1938, à Morlanwelz, Pol Defosse conquit ses grades académiques à l'Université libre de Bruxelles. Licencié en Histoire en 1961, bientôt pourvu d'un second diplôme en Histoire de l'art et archéologie, il défendit en 1979, sous la direction de Marcel Renard, une dissertation doctorale intitulée : « Études sur Pérouse étrusque de la fin du IVe siècle au début du Ier siècle avant notre ère : territoire et urbanisme ».

D'abord lui-même professeur d'histoire dans un établissement secondaire, Pol Defosse veilla ensuite à la formation des enseignants à l'École normale de Nivelles. À l'Université libre de Bruxelles, comme membre du personnel scientifique (il atteignit le rang de chef de travaux) et comme responsable de la didactique de sa discipline, il fit longtemps profiter de ses compétences pédagogiques les étudiants en Histoire de l'art et archéologie. Il accompagnait volontiers ceux-ci lors de leurs stages sur les chantiers de fouilles. De sa propre expérience du terrain sont issus en particulier des travaux sur la paléosidérurgie de nos régions. Les circonstances n'ont pas permis à l'Université de lui confier la chaire d'archéologie étrusque que ses titres auraient dû lui valoir.

Ce qui retiendra ici surtout notre attention est le dévouement avec lequel Pol Defosse a servi notre Société, au sein de laquelle il a été admis en 1971. De 1990 à 2019 (avec une brève interruption en 2016), il en a été le secrétaire, charge dont il a demandé à être libéré lors de son 80e anniversaire. Comme membre de la rédaction de *Latomus*, il a assumé avec modestie et efficacité de nombreuses tâches, à la fois lourdes et fastidieuses.

Pol Defosse est aussi un homme de conviction, profondément attaché à ses idéaux humanistes et laïques. Il a illustré ces derniers en historien, dirigeant

[1] Defosse (1969). Nous ne tenons pas compte des notices bibliographiques antérieures à cette date.

[2] Defosse (1976). Pol Defosse fut aussi l'éditeur et la cheville ouvrière des cinq volumes d'hommages à Carl Deroux parus dans la collection *Latomus* en 2002-2003.

Latomus 78, 2019, p. 895-896 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287632

notamment la publication d'un ouvrage monumental sur la laïcité en Belgique[3]. Les idéaux en question éclairent enfin son profil de citoyen engagé ; concluant un compte rendu paru récemment dans *Latomus*, il exprimait son inquiétude « au moment où ressurgissent en Europe des mouvements et des partis liberticides »[4].

* * *

Pour manifester leur reconnaissance à Pol Defosse et lui souhaiter une retraite sereine dans le Brabant wallon qu'il chérit, ses collègues de la Rédaction de *Latomus* ont voulu lui dédier une série de brefs travaux sur des thèmes librement choisis. Les voici réunis en un bouquet dont la variété plaira, nous l'espérons, à notre ami Pol.

Les membres de la Rédaction.

Bibliographie

P. Defosse (1969), *Le lieu et les circonstances de la découverte du Cippus Perusinus (*CIE *4538* = TLE *570)*, in *Latomus* 28, p. 313-326.
— (1976), *Bibliographie étrusque*. Tome II. *1927-1950*, Bruxelles (Collection *Latomus*, 144).
— (2005), *Dictionnaire historique de la laïcité en Belgique*, Bruxelles.
— (2015), *Histoire d'une statue encombrante : le monument dédié à Francisco Ferrer*, in *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles* 73, p. 79-290.
— (2019), c. r. de M.-L. Haack / M. Miller (ed.), *Les Étrusques au temps du fascisme et du nazisme*, in *Latomus* 78, p. 521-524.

[3] Defosse (2005). La couverture de l'ouvrage est illustrée de la statue érigée à Bruxelles à la mémoire de Francisco Ferrer ; Defosse (2015) a retracé l'histoire de ce monument.

[4] Defosse (2019), p. 524.

Laissons-nous persuader … De Verlaine à Properce, et retour

Comme en témoigne une pièce beaucoup plus tardive (*Épigrammes*, II, i ; 1894), « En sourdine », avant-dernier poème de *Fêtes galantes* (1869), a contribué à forger l'image déconcertante que Verlaine a voulu nous transmettre de son œuvre et de son *ethos*[1].

Calmes dans le demi-jour
Que les branches hautes font,
Pénétrons bien notre amour
De ce silence profond.

Fondons nos âmes, nos cœurs
Et nos sens extasiés,
Parmi les vagues langueurs
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein,
Et de ton cœur endormi
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux
Qui vient à tes pieds rider
Les ondes de gazon roux.

Et quand, solennel, le soir
Des chênes noirs tombera,
Voix de notre désespoir,
Le rossignol chantera.

Variantes de 1868 :
15 nos
17 Et lorsque l'automnal
19 Plainte de mon

Dans l'intéressante analyse qu'elle a consacrée à ce texte, Michèle Noailly s'est étonnée d'y voir apparaitre des pins et des arbousiers (v. 8) qui « évoquent une sieste méditerranéenne » assez inattendue dans le décor de *Fêtes galantes*, que l'on sait inspiré de Watteau, « homme du Nord » comme Verlaine. De fait, la production poétique de ce dernier ne contient aucune autre occurrence de *arbousier*, et *pin* ne figure par ailleurs que dans deux pièces d'*Amour* (1888), où il est respectivement question de l'Angleterre avec son *soleil deviné* (« Bornemouth ») et du *paysage scythe* qu'habitait Ovide exilé (« Pensée du soir »)[2]. Noailly note ensuite que, dans la quatrième strophe, la construction de *se laisser persuader* se signale

> par l'absence d'un argument attendu. Le complément en *à* dit l'agent de la persuasion. La construction du complément d'agent au moyen de *à* plutôt que de *par*

[1] Le Dantec / Borel (1996), p. 120, 853-854, 1090, 1292-1293. Voir l'ouvrage fondamental, et au titre significatif, de Bernadet (2014).

[2] Noailly (1992), notamment p. 101, 103, 107 n. 14 ; Le Dantec / Borel (1996), p. 413, 440, 1177-1178, 1190. Sur le rapport de Verlaine à Ovide, voir note 10.

Latomus 78, 2019, p. 897-902 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287633

> est un archaïsme […] qui, quand on sait le goût de Verlaine pour certains traits de la syntaxe ancienne, n'a rien de très étonnant. Ce qui l'est plus, c'est le trait [-HUM] de ce curieux agent, le souffle : on est ordinairement persuadé par quelqu'un […] Mais la construction pêche aussi par l'absence d'un argument attendu : on persuade ordinairement quelqu'un (ici *nous*) de quelque chose, or cet argument final est ici manquant.

Pris dans son sens littéral, le verbe *persuader* désigne un acte de langage « perlocutoire » qui consiste à faire émerger, dans l'esprit de quelqu'un, une croyance (*Pierre m'a persuadé (de ce) que la situation ne peut qu'empirer*) ou une intention (*Pierre m'a persuadé de voter pour Marie*). Mais il s'emploie aussi, métaphoriquement, pour faire référence à des processus analogues où aucun agent humain, qui serait responsable de la persuasion, ne se trouve intervenir (*Ces inondations m'ont persuadé (de ce) que la crise climatique est très grave / de renoncer à voyager en avion*). Il est alors possible de recourir à *se laisser persuader* flanqué d'un complément en *à* (*Je me suis laissé persuader, à la vue de ces inondations, (de ce) que la crise climatique est très grave / de renoncer à voyager en avion*) ; dans une construction alternative, le syntagme nominal en cause fonctionne comme sujet de *persuader* (*La vue de ces inondations m'a persuadé (de ce) que la crise climatique est très grave / de renoncer à voyager en avion*)[3]. Il n'y a donc, chez Verlaine, aucun archaïsme syntaxique, mais bien l'insertion, à l'intérieur d'un tour ordinaire, d'un lexique inattendu, à quoi s'ajoute l'absence de toute spécification quant à la croyance ou à l'intention qui devrait émerger. Il importe de souligner que cette absence ne soulèverait aucune interrogation si nos connaissances encyclopédiques venaient la combler. Dans le « Prologue » des *Poëmes saturniens*, Verlaine évoque la *parole d'or qui charme et qui persuade* d'Ulysse[4]. Que nous imaginions le héros en train de susciter une croyance ou une intention n'importe pas davantage que le contenu de l'une ou de l'autre ; nous en savons assez sur lui pour nous contenter de cette description générique. Il n'en va évidemment pas de même ici.

Une recherche dans le sous-corpus poétique fourni par la base de données textuelles FRANTEXT permet d'établir qu'en la matière, Verlaine n'a été devancé que par Théodore de Banville, aux vers 27-29 du poème « Idylle » (*Les Stalactites*, 1846) : *Vois comme l'onde est calme, et comme la naïade, / Dont la molle fraîcheur invite et persuade, / Semble tourner vers nous l'azur de ses yeux*

[3] Sur les actes perlocutoires de persuasion, voir DOMINICY (2015) ; sur les mécanismes métaphoriques à l'œuvre, KISSINE (2004), (2010) ; DOMINICY (2019a), (2019b). Beaucoup de locuteurs (dont je suis) jugeront bizarre l'énoncé en *Je me suis laissé persuader* …, dans la mesure où aucun agent humain autre que le sujet de conscience ne cherche alors à persuader ; mais Internet nous livre des attestations indubitables d'un tel usage, par exemple : *En tant qu'ancien fumeur, je me suis laissé persuader que le plaisir se trouvait dans le fait d'inhaler la fumée et de la sortir par le nez. J'arrivais à me convaincre du plaisir de cette bouffée de fumée qui envahissait mes poumons.*

[4] LE DANTEC / BOREL (1996), p. 58.

bleus. Tout suggère que Verlaine ne pouvait ignorer cet intertexte. S'inspirant des deuxième et troisième *Bucoliques*, Banville met en scène deux jeunes filles, *Néère* et *Myrrha*, qui, tout en jouant à se disputer les faveurs du berger *Iollas*, cèdent en réalité à leurs attraits réciproques. « Idylle » suit la pièce où Banville célèbre « Une petite chanteuse des rues », autre beauté aux inclinations lesbiennes qui fut également chantée par Baudelaire dans « À une mendiante rousse »[5]. Verlaine, qui venait de publier sous le manteau *Les Amies. Scènes d'amour saphique* (1867), avait choisi d'imprégner *Fêtes galantes* d'un érotisme envahissant et d'une obscénité latente ou parfois digne d'un potache[6]. Il savait, en outre, qu'en composant « En sourdine » sur des rimes uniquement masculines, il empruntait au poème de Baudelaire un procédé qui connotait l'homosexualité, féminine ou masculine[7]. Mais, comme Banville, il s'est aussi souvenu d'une source plus lointaine – les vers 1.2.9-14 de Properce :

aspice quos summittat humus formosa colores,
ut ueniant hederae sponte sua melius,
surgat et in solis formosius arbutus antris
et sciat indociles currere lympha uias.
litora natiuis persuadent picta lapillis
et uolucres nulla dulcius arte canunt[8].

D'emblée, l'imitation se manifeste par l'évocation d'un paysage qu'une *onde* ou des *ondes* baigne(nt) littéralement (Banville) ou métaphoriquement (Verlaine ; voir, dans *Fêtes galantes*, « À la promenade » : *Et le vent doux ride l'humble bassin*)[9]. Elle se confirme avec la présence de l'arbousier (*arbutus*, v. 11) et avec celle du verbe *persuadeo* (v. 13), qui prend pour sujet un syntagme nominal désignant des objets inanimés (*litora … picta*) sans, de nouveau, que la croyance ou l'intention suscitée se laisse restituer. Verlaine possède une solide culture classique : admirateur de Properce et de Tibulle, fin connaisseur d'Ovide, il a, dès ses années de collège, adapté avec une grande maîtrise le poème 31 de Catulle, et il parsème sa production ultérieure d'évidents latinismes comme *faste* (au sens de « fierté »), *vaste* (signifiant « sauvage », « orgueilleux ») ou encore *imbelle*[10].

[5] SOUFFRIN-LE BRETON (1996), p. 54-61, 512-521 ; PICHOIS (1975), p. 83-85, 997-1003.

[6] Voir MURPHY / KLIEBENSTEIN (2007), notamment p. 60-71.

[7] Voir le livre incontournable de CHEVRIER (1996), notamment p. 110-116, 211.

[8] « Vois les couleurs que la terre fait naître dans sa beauté, [vois] comme les lierres viennent mieux d'eux-mêmes, et comme l'arbousier se dresse avec plus de beauté dans les vallées désertes, et comme l'onde sait courir ses routes vagabondes. Les rivages peints de leurs galets natifs "persuadent" et les oiseaux chantent avec d'autant plus de douceur qu'ils n'exercent aucun art ».

[9] LE DANTEC / BOREL (1996), p. 109.

[10] ZAYED (1970), p. 21, 26, 31 ; DOMINICY (2007), (2018), p. 160-161 (sur *faste* et *vaste*) ; DUPAS (2010), p. 343-344 ; ESPINO MARTÍN (2010) ; BERNADET (2014),

Si l'inspiration propertienne ne prête donc pas à discussion, le paradoxe veut que, chez le poète latin, *persuadent* soit une leçon éminemment douteuse, pour laquelle aucun passage parallèle n'a jamais pu être découvert[11]. Et la métrique verbale renforce encore notre scepticisme. Sur les neuf hexamètres de Properce qui s'ouvrent par un mot dactylique suivi de deux mots molosses, six renferment deux syntagmes nominaux à l'intérieur desquels une épithète ou un génitif modifie le substantif ou le nom propre[12] :

omniaque ingrato largibar munera somno (1.3.25)
umidaque impressa siccabat lumina lana (3.6.17)
Coclitis abscissos testatur semita pontes (3.11.63)
curuaque Tyrrhenos delphinum corpora nautas (3.17.25)
mollia Dircaeae pulsabunt tympana Thebae (3.17.33)
altera maternos exaequat turba Libones (4.11.31)

À chaque fois, le vers se conforme au patron Épithète$_1$/Génitif$_1$–Épithète$_2$–X–Nom$_1$–Nom$_2$, X étant à cinq reprises une forme verbale personnelle ; ici, nous aurions Nom$_1$–Épithète$_2$–X–Épithète$_1$–Nom$_2$. Cette donnée, qui défavorise nombre des corrections envisageables (*praefulgent, praelucent*, etc.), m'incite à imprimer *suadent depicta*[13] ; on conçoit sans peine que, le préfixe *de-* ayant été omis par haplographie, l'adjonction de *per-*, banale en soi[14], ait restauré la scansion. Pour un tel emploi de *depingo*, voir Man. 5.261 (*ueris depinget prata figuris*, avec *ueris* = « naturelles », proche de *natiuis*)[15] ; *CLE* 1559.9-12 ; Apul., *M.* 10.29.2. Certes, *suadent* ne nous éclaire pas davantage sur le contenu de la croyance ou de l'intention induite, mais ce manque peut maintenant se justifier, dans la mesure où Properce a très vraisemblablement imité Verg., *B.* 1.53-55 :

p. 718-722. *Imbelle* se lit dans deux poèmes d'*Épigrammes* (IX : *Grandeurs, belles, oui, mais imbelles armes* ; XXX : *libelle imbelle*, rimant avec *belle* ; voir Le Dantec / Borel (1996), p. 860, 878, avec ce commentaire : « L'adjectif *imbelle* est un néologisme […] il semble l'antonyme de "beau" (?) » (p. 1297) ; sur *in- / imbellis*, voir Dominicy (2017a).

[11] Voir Smyth (1970), p. 4-5 ; Heyworth (2007), p. 12-13.

[12] Les autres exemples figurent en 1.20.27, 2.34.65, 4.7.35 ; sur 4.11.31, voir Dominicy (2017b), p. 176-177. En 3.3.29, de nombreux éditeurs impriment *orgia Musarum et Sileni patris imago*, où *orgia* est une correction de Heinsius pour le *ergo* des manuscrits ; je préfère, quant à moi, *cum grege Musarum est Sileni patris imago* (Dominicy [2010], p. 154 n. 57 et 59).

[13] En 1888, Housman a proposé *superant depicta* (Housman [1972], p. 29, 50-51) ; Heyworth (2007), p. 12-13 opte pour *gaudent depicta*.

[14] Havet (1911), p. 288-290 § 1173-1179.

[15] Housman (1930), p. 34.

hinc tibi quae semper uicino ab limite saepes
Hyblaeis apibus florem depasta salicti
saepe leui somnum suadebit inire susurro[16]

depicta lapillis faisant dès lors écho à *depasta salicti*. Il n'est pas rare, en effet, que de telles démarcations s'accompagnent d'une ellipse qui équivaut, en termes citationnels, à un « etc. »[17]. Prop. 2.13.3-9 (en particulier, *non ego sum formae tantum mirator honestae*) imite Verg., *B*. 1.27-30, mais en ne pourvoyant *tantum* d'aucun contenu corrélatif ; Ov., *M*. 14.814 cite Enn., *An*. 54-55 [Skutsch] (*unus erit quem tu tolles in caerula caeli / templa*), mais en omettant *templa*[18].

Nous sommes ainsi remontés de Banville et Verlaine jusqu'à leur source antique, pour ensuite corriger la forme même qui permet de déceler cet emprunt. L'emploi que les deux poètes français ont fait de *persuader*, précisément parce qu'il relève de l'imitation, et non d'un processus cognitif susceptible de se répéter dans différentes langues, ne saurait dissiper le soupçon qui pèse sur une leçon de la vulgate propertienne que fragilisent non seulement les données disponibles sur la syntaxe et la sémantique du latin, mais aussi la métrique verbale et le lien que l'émendation *suadent depicta* établit entre l'élégie 1.2 et son intertexte virgilien.

Université libre de Bruxelles (ULB). Marc DOMINICY.

BIBLIOGRAPHIE

A. BERNADET (2014), *Poétique de Verlaine. « En sourdine, à ma manière »*, Paris.
A. CHEVRIER (1996), *Le Sexe des rimes*, Paris.
B. DANCYGIER / E. SWEETSER (2014), *Figurative Language*, Cambridge.
M. DOMINICY (2007), *Verlaine latiniste. À propos d'une « imitation » de Catulle*, in *Revue Verlaine* 10, p. 2-6.
— (2010), *L'élégie III, 22 de Properce. Propositions pour une nouvelle édition critique*, in *AC* 79, p. 137-162.
— ([2008] 2015), *L'éloge, le blâme et la représentation discursive des choix éthiques*, in *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, p. 48-86 <http://www.rifl.unical.it/index.php/rifl/article/view/252>.
— (2017a), Inbellem auertis Romanis arcibus Indum *(Verg.* G. *2.172) again*, in *Latomus* 76, p. 1068-1074.
— (2017b), *Un nouveau commentaire du Livre IV de Properce*, in *AC* 86, p. 171-193.

[16] « Ce lieu avec, à la lisière du champ voisin, sa haie où les abeilles de l'Hybla ont coutume de butiner la fleur du saule, t'invitera souvent à t'abandonner au sommeil par son léger murmure ».
[17] DANCYGIER / SWEETSER (2014), p. 112.
[18] HEYWORTH (2007), p. 163 ; HINDS (1998), p. 14-15.

— (2018), *Le « second Verlaine ». Échec esthétique ou méprise de la réception ?*, in *Revue Verlaine* 16, p. 155-170.

— (2019a), *L'énonciation lyrique et la théorie des actes de langage*, in A. BIGLARI / N. WATTEYNE (ed.), *Scènes d'énonciation de la poésie lyrique moderne. Approches critiques, repères historiques, perspectives culturelles*, Paris, p. 41-59.

— (2019b), *Metaphor, Metonymy, and Personification in the Language of Robotics*, in J.-P. LAUMOND / E. DANBLON / C. PIETERS (ed.), *Wording Robotics: Discourses and Representations on Robotics*, Cham (Switzerland), p. 33-57.

S. DUPAS (2010), *Poétique du second Verlaine. Un art du déconcertement entre continuité et renouvellement*, Paris.

J. ESPINO MARTÍN (2010), *Verlaine evoca a Ovidio: su persona y su voz*, in J. LUQUE / Mª D. RINCÓN / I. VELÁZQUEZ (ed.), Dulces Camenae. *Poética y poesía latinas*, Jaén / Granada, p. 1267-1278.

L. HAVET (1911), *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Paris.

S. J. HEYWORTH (2007), *Cynthia: A Companion to the Text of Propertius*, Oxford.

S. HINDS (1998), *Allusion and Intertext: Dynamics of Appropriation in Roman Poetry*, Cambridge.

A. E. HOUSMAN (1930), *M. Manilii Astronomicon. Liber quintus*, Philadelphia / London / Toronto.

— (1972), *The Classical Papers of A. E. Housman*, J. DIGGLE / F. R. D. GOODYEAR (ed.), Cambridge.

M. KISSINE (2004), *Les emplois figurés des verbes illocutoires : exprimer la causalité et la nécessité*, in *Revue Romane* 39, p. 214-238.

— (2010), *Metaphorical Projection, Subjectification and English Speech Act Verbs*, in *Folia Linguistica* 44, p. 339-370.

Y.-G. LE DANTEC / J. BOREL (1996), *Verlaine. Œuvres poétiques complètes*, Paris.

S. MURPHY / G. KLIEBENSTEIN (2007), *Verlaine.* Poëmes saturniens*,* Fêtes galantes*,* Romances sans paroles, Neuilly.

M. NOAILLY (1992), En sourdine, in L. Tasmowski / A. Zribi-Hertz (ed.), *De la musique à la linguistique. Hommages à Nicolas Ruwet*, Gand, p. 95-107.

C. PICHOIS (1975), *Baudelaire. Œuvres complètes*, Tome I, Paris.

W. R. SMYTH (1970), *Thesaurus criticus ad Sexti Propertii textum*, Leiden.

E. SOUFFRIN-LE BRETON (1996), *Théodore de Banville.* Les Stalactites, in *Œuvres poétiques complètes*, Tome II, Paris.

G. ZAYED (1970), *La Formation littéraire de Verlaine (avec des documents inédits)*, 2e éd., Paris.

L’inscription messapienne MLM 10 Al : formes anthroponymiques ou théonymiques ? [1]

1.1. L’inscription MLM 10 Al a été éditée en 1848 par Theodor Mommsen[2], à partir de deux publications locales ; Mommsen, qui n’a pas vu l’objet, indique qu’il provient d’une tombe du Podere Raggi à Alezio. Aucun autre détail sur le support ou le contexte archéologique ne semble connu. Le texte, tel qu’édité par Mommsen (suivi par les MLM), est le suivant (l’inscription est en *scriptio continua* comme la plupart des textes messapiens) :

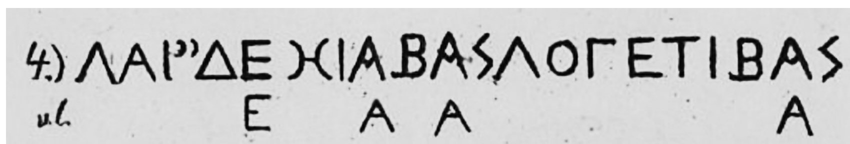


Fig. 1. L’inscription MLM 10 Al d’après T. Mommsen (1848), table C.

laidehiabaslogetibas

La pierre étant perdue, force est de supposer que les lectures, concordantes chez les deux éditeurs locaux cités par Mommsen, sont correctes (la troisième lettre est d’une interprétation incertaine ; nous reprenons la leçon adoptée par les MLM). Les éditeurs des MLM datent le texte du IIIe siècle avant notre ère.

1.2. L’interprétation courante de ce texte est qu’il s’agit d’une dédicace aux Parques, désignées par le pluriel d’un nom divin, à savoir **logetibas**. Ce nom divin, au datif pluriel, est comparé à celui de Λάχεσις et l’on suppose qu’au pluriel l’ensemble des trois Parques puissent porter par métonymie le nom de Lachésis. Le nom **logetibas** est interprété soit comme un terme hérité, parallèle au nom grec et compris sur le modèle de ce dernier, soit comme un emprunt au théonyme grec[3].

[1] Cet article est dédié à Pol Defosse, en signe de gratitude pour l’immense travail qu’il a accompli au service de *Latomus*, comme secrétaire de notre association.

[2] Cf. Mommsen (1848), p. 83-84 et table C, Lizza, 4.

[3] Cette interprétation remonte à Kretschmer (1923). Pour la bibliographie ultérieure, cf. Parlangèli (1960), p. 330, 332, ainsi que les MLM, 2, p. 221, 225.

Latomus 78, 2019, p. 903-911 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287634

Ce qui précède **logetibas** est considéré comme une épiclèse (obscure), qui présente la même finale **-bas** que le nom des Parques : **laidehiabas**[4]. La segmentation du texte doit être considérée comme certaine, puisqu'elle a l'avantage de fournir deux formes présentant la même finale **-bas** qui peut être rattachée à la désinence de datif pluriel indo-européenne **-bʰos*[5].

1.3. Cette analyse présente cependant quatre difficultés. La première est celle que pose le vocalisme [u] de la syllabe initiale de la forme **logetibas**[6] : dans l'hypothèse reçue, ce vocalisme est difficilement explicable, soit que le mot soit emprunté au grec qui présente un vocalisme [a] dans toutes les formes connues, soit qu'il soit hérité, la racine étant de la forme **lengʰ-*[7].

[4] Une proposition d'analyse figure chez Krahe (1955), p. 135-136, selon qui **laidehiabas** contient la racine **leyd-* « (los)lassen » et est sémantiquement comparable à gr. ᾿Επιλυσαμένη, épiclèse attestée à Tarente pour Dèmèter et documentée par ailleurs pour les Ilithyes : la forme pourrait signifier « die Lösende » et renvoyer à des figures comparables aux Ilithyes, qui seraient mentionnées en asyndète à côté des Parques. Sur cette racine cf. infra. Cette proposition est reprise, par exemple, par Lamboley (1996), p. 436. Cependant, comme le souligne de Simone (1984), p. 197, même si la forme **laidehiabas** contenait la même racine que gr. ᾿Επιλυσαμένη, cela ne prouverait aucunement, faute d'une analyse morphologique et sémantique précise de la dérivation, que **laidehiabas** soit une traduction ou un calque d' ᾿Επιλυσαμένη. En outre, les Ilithyes sont des divinités des accouchements et nullement des divinités infernales, et la pertinence de leur mention dans une tombe paraît nulle. Il est exact qu'à Rome, dans les Jeux Séculaires, elles sont associées aux Moires, mais cela n'en fait pas des divinités infernales, et la présence des unes et des autres s'explique par l'occasion spécifique de ce rituel, lié au cycle de la vie de la naissance à la mort. Sur ces points cf. Scheid (2005), p. 99-102. Vetter (1935), col. 313 avait déjà présenté une analyse de **laidehiabas** comme renvoyant à des divinités de la naissance (par opposition à **logetibas** entendues comme divinités de la mort), sans la préciser.

[5] Pour cette analyse de la segmentation des deux formes et de la finale **-bas**, cf. Matzinger (2019), p. 44-45, ainsi que les MLM, 2, p. 221, 225. *Contra*: von Blumenthal (1936), p. 109. En messapien, le traitement non conditionné d'**-ŏ-* hérité est [ă] noté **-a-** (voir aussi infra). Le graphème **-a-** note aussi bien un ancien **-ŏ-* qu'un ancien **-ā-* (ou encore un ancien **-ă-*), cf. Matzinger (2019), p. 20, 26.

[6] En messapien, le graphème **-o-**, issu de l'omicron grec, note – du moins en général – une voyelle de timbre [u] ; cf. Matzinger (2019), p. 15, 26-27.

[7] Pour les formes grecques et leur étymologie, cf. Chantraine *et al.* (1968), p. 611-612 et (1999²), p. 1413-1414, ainsi que Beekes (2010), p. 821 ; l'étymologie par **lengʰ-* est sûre, *pace* de Simone (1984), p. 196, quoique la racine soit dépourvue de comparanda en dehors du grec. Il existe des formes attribuées aux Σικελοί (à quelle langue exactement ? Une langue indigène en contact étroit avec le grec ?) où la sonore aspirée est représentée par un [g], mais ici aussi la voyelle est un [a].

En messapien, **-n̥-* donne [an] noté **-an-**, au moins en syllabe initiale, cf. de Simone (1988), p. 360-362 et Dunkel (2014), 2, p. 153, ce qui rend difficile l'analyse de **logetibas** comme terme hérité, s'il est parallèle à gr. Λάχεσις. L'hypothèse d'un emprunt n'est pas moins difficile. Pour de Simone (1972), p. 137-138, 142, (1984), p. 196, qui suit sur ce point Krahe (1928), p. 102 n. 2, le vocalisme **-o-** (notant ici [ŏ] selon lui) dans la forme **logetibas** pourrait être un développement secondaire d'un plus ancien

Par ailleurs, la présence d'une formule théonymique au datif dans une tombe est difficile à accepter : l'analyse couramment acceptée ne rend pas compte du contexte cultuel qui pourrait justifier la gravure de l'inscription[8], et il ne semble pas que de pareilles formules théonymiques au datif soient documentées par ailleurs dans les tombes de l'aire messapienne[9].

À cette difficulté d'ordre sémantico-pragmatique s'en ajoute une autre, liée à l'ordre des formes : si **laidehiabas** représente une épiclèse de **logetibas** (solution à laquelle incline Paul Kretschmer), il est inexplicable que **logetibas** figure en seconde position[10].

*-*ă*-. Cependant, comme il le remarque lui-même, ce développement d'*-*ă*- (ou le maintien d'*-*ŏ*- hérité sans ouverture en [ă]) semble attesté en messapien surtout après labiale ou labio-vélaire. Au sujet des formes à **-o-** notant un *-*ă*- proto-messapien ou un *-*ŏ*- hérité conservé en proto-messapien, cf. KRAHE (1955), p. 134-135, DE SIMONE (1972), p. 137-138, 142 ainsi que MATZINGER (2019), p. 26-27, 46, 57-58. Il est difficile d'accepter que **logetibas** s'explique de la même façon, le phénomène semblant par ailleurs inconnu après [l].

8 *Pace* DE SIMONE (1984), p. 195-196, l'hypothèse que la tombe soit consacrée, c'est-à-dire offerte en toute propriété, aux divinités infernales, qui pourrait expliquer l'usage du datif, ne va absolument pas de soi et ne semble pas avoir de parallèles dans l'Italie contemporaine ; en particulier à Rome une tombe est *locus religiosus*, propriété inaliénable du défunt ; cf. DUCOS (1995). Certes, le défunt peut être assimilé à ses propres Dieux Mânes, mais ceux-ci ne sauraient sans arbitraire être identifiés aux divinités infernales que l'interprétation traditionnelle identifie sur l'inscription messapienne, *pace* VETTER (1935), col. 313, VON BLUMENTHAL (1936), p. 109, ainsi que PROSDOCIMI (1966), p. 461 et (1971), p. 714. À titre de parallèle pour son interprétation de l'emploi du datif, DE SIMONE (1984), p. 195-196 cite l'inscription BAKKUM 484†, qui mentionne **neuen:deiuo**, c'est-à-dire peut-être des « divinités », dans un contexte funéraire (Ardée, III[e] siècle avant notre ère). Le cas est très différent : l'inscription est gravée sur un plat, et pas sur la tombe elle-même, et commémore au plus la consécration du plat.

9 PROSDOCIMI (1966), p. 461 et (1971), p. 714 suggère que l'inscription MLM 1 Sa (**deivas penkeos / teotin[---]**), retrouvée dans une tombe, mentionne des « déesses » au datif pluriel (**deivas** < **deyw-āys*), qui seraient directement comparables aux **laidehiabas logetibas**. La double supposition qu'il ait existé en messapien un datif pluriel en *-*āys* (alors que cette désinence n'est pas héritée de l'indo-européen) et que la forme unique qui le documenterait ait une graphie renvoyant à une monophtongaison (de telles évolutions phonétiques sont attestées, mais pas systématiquement), sans être impossible, est purement *ad hoc* ; à propos des monophtongaisons messapiennes cf. MATZINGER (2019), p. 28-29. L'hypothèse d'une forme onomastique (prénom masculin **deivas** dérivé de **deywo-*) paraît nettement plus probable ; elle est étayée par l'existence d'un patronyme féminin **divana** (MLM 5 Ur, MLM 11 Ur), qui est très probablement dérivé de ce prénom, cf. UNTERMANN (1964), p. 197 (ainsi que les MLM, 2, p. 108). Pour les patronymes féminins en **-ana**, cf. aussi MATZINGER (2019), p. 110.

10 PISANI (1964[2]), p. 241 considère **lai-dehiabas** comme un composé signifiant « *semi-deabus* ». Cette analyse a l'avantage d'expliquer la forme comme un nom commun et non comme une épiclèse, et évite donc le problème de l'ordre des mots – de même que celle de KRAHE (1955) citée ci-dessus – mais au prix de difficultés morpho-phonétiques lourdes au moins pour le second élément **-dehiabas**, que PISANI rattache à **deywyābʰos*. Pour ces difficultés, cf. déjà KRAHE (1955), p. 133. Pour sa part, DE

Enfin et peut-être surtout, l'analyse traditionnelle pose un problème morphologique et sémantique : elle voit dans **laidehiabas** une forme en *-*Vyyā*-, c'est-à-dire un féminin ; or les formations féminines en *-*Vyyā*- semblent très rares, voire complètement absentes en messapien, au contraire des formations masculines en *-*Vyyo*-[11]. Ceci doit tenir, notamment, à ce que l'emploi de gentilices pour les femmes ne semble pas courant dans les sociétés de langue messapienne à date historique[12] ; or, semble-t-il, les formations en *-*Vyyo*- sont exclusivement des formations de gentilices[13]. Il n'est pas plausible qu'une formation en *-*eyyā*- ait été mise en œuvre dans l'inscription que nous discutons, même pour des divinités.

2.1. Au total, l'analyse traditionnelle doit probablement être rejetée. Aussi proposons-nous de considérer **laidehiabaslogetibas** comme l'enchaînement de deux formes anthroponymiques messapiennes, sans emprunt au grec ni théonyme. Cette analyse se recommande avant tout du fait que les deux formes peuvent aisément être analysées comme comportant chacune un suffixe de gentilice masculin, respectivement *-*eyyo*- et *-*eti*-. Le simple fait que les deux formes orientent vers une seule et même interprétation comme gentilices masculins plaide en la faveur de cette interprétation, qui a déjà été proposée, sans commentaires justifiant le choix d'écarter l'interprétation traditionnelle il est vrai, par Jürgen Untermann en 1964[14]. C'est à l'élucidation de cette interprétation que nous souhaitons proposer une contribution.

La forme **logetibas** nous paraît être le datif pluriel d'un gentilice en *-*eti*-. Ce suffixe rattaché à la flexion en *-*i*- est bien documenté en messapien[15]. La

Simone (1984), p. 196-197 conclut son examen de l'inscription en indiquant que la forme **laidehiabas** est un obstacle à l'analyse théonymique de **logetibas**, quoique celle-ci lui semble par ailleurs la plus probable.

[11] Cf. Untermann (1964), p. 190. Des deux formes que cite Untermann, l'une, **keilaias** (MLM 2 Me), pourrait être en fait un gentilice masculin au nominatif ; cf. Untermann (1964), p. 180 et Matzinger (2019), p. 44. L'autre, **moldahias** (MLM 1 Al), peut elle aussi être analysée comme un nominatif singulier de gentilice masculin ; cf. Untermann (1964), p. 185 ainsi que les MLM, 2, p. 135, 241. Il est possible de mentionner aussi la forme **graivahi/as** (MLM 50 Al), cf. Matzinger (2019), p. 109 ainsi que l'analyse des MLM, 2, p. 78, mais même pour cette forme une analyse alternative paraît envisageable, celle d'une segmentation **graivahi + as-**, proposée notamment par Santoro (1984), p. 146-148, qui peut paraître étayée par le fait que le segment **as** se situe au début de la ligne qui suit **graivahi**, lequel peut être analysé comme un génitif masculin singulier thématique.

[12] Cf. sur ce point les réflexions d'Untermann (1964), p. 187-189 et de Matzinger (2019), p. 104-105, 109-110.

[13] Cf. Untermann (1964), p. 164-165 et Matzinger (2019), p. 102-103, 108-109.

[14] Cf. Untermann (1964), p. 171.

[15] Cf. Untermann (1964), p. 199 ainsi que Matzinger (2019), p. 45, 109. La forme **logetibas** figure explicitement dans la liste des gentilices en *-*eti*- que propose Untermann.

désinence de datif pluriel des thèmes en *-*i*- ne semble pas attestée par ailleurs, mais l'hypothèse qu'elle prolonge un plus ancien *-*i-b^h^os* ne pose pas de difficulté[16]. Nous posons donc l'existence d'un gentilice /lug-eti-/.

2.2. La forme **laidehiabas** nous paraît elle aussi documenter le datif pluriel d'un gentilice, en l'occurrence construit avec le suffixe *-*eyyo*-. La notation attestée **-ehia-** est celle qui est attendue en messapien à la date de l'inscription pour ce suffixe[17] ; par ailleurs l'existence de gentilices en *-*Vyyo*- et en particulier en *-*eyyo*- est très bien documentée dans cette langue[18].

Nous postulons donc un gentilice /layd-eyyo-/, qui pourrait contenir le thème **loyd*- de la racine indo-européenne **leyd*- « (los)lassen », laquelle est par exemple celle du verbe latin *lūdere* « jouer »[19]. Cette analyse suppose qu'il a existé un prénom **loyd-yo*- en messapien : les gentilices en *-*eyyo*- semblent dérivés de prénoms en *-*yo*-[20]. Le gentilice **polaidehias** < **pu-loyd-eyyo*- (?), documenté sur l'inscription MLM 1 So[21], qui semble être au nominatif masculin singulier, pourrait confirmer l'emploi du thème **loyd*- dans l'onomastique messapienne (et non dans la théonymie), s'il s'avérait qu'il est bien apparenté à **laidehiabas**[22].

3.1. Ici intervient un problème morphologique. Nous supposons que les deux formes attestées sur l'inscription sont deux masculins pluriels, renvoyant à tous les membres de deux *gentes* apparentées (voir infra). Ceci oblige à postuler que le datif pluriel des thèmes en *-*Vyyo*- est en *-*Vyyo-b^h^os* (*Transponat*), d'où [-Vyyabas][23]. Cette hypothèse est invérifiable, puisque la case morphologique

[16] Cf. MATZINGER (2019), p. 44-45.

[17] Cf. MATZINGER (2019), p. 32, 108-109.

[18] Cf. UNTERMANN (1964), p. 195-197 ainsi que MATZINGER (2019), p. 39-40, 108-109.

[19] Pour cette racine, cf. RIX (ed.) (1998[1]), p. 361 et (2001[2]), p. 402-403.

[20] Cf. UNTERMANN (1964), p. 196-197, puis PROSDOCIMI (1966), p. 462-463 sur cette chaîne de dérivation. La forme **laidehiabas** apparaît explicitement dans la liste des gentilices en *-*eyyo*- qu'UNTERMANN discute.

[21] Cf. MLM 2, p. 281.

[22] Il se pourrait que **pu*- soit un préfixe apparenté à la préposition **apo*, attestée par ailleurs en messapien. Sur **pu* et **apo* comme particules apparentées en indo-européen, cf. DUNKEL (2014), 2, p. 71-72. De manière comparable, le messapien présente les trois variantes **epi*-, **opi*- et **pi*- du même préverbe, cf. DUNKEL (2014), 2, p. 245-247 et MATZINGER (2019), p. 88-89.

L'hypothèse que **po-** dans **polaidehias** remonte en fait à ie. **po*-, également attesté comme variante d'**apo*, a été défendue par KRAHE (1955), p. 134-135, qui renvoie aux difficultés et incertitudes de détail que pose le traitement messapien du phonème hérité *-*ŏ*- (en général représenté par **-a-** [ă], mais parfois, derrière labiale, par **-o-** notant peut-être [ŏ], cf. supra). Sur ie. **po*-, cf. DUNKEL (2014), 2, p. 73-74.

[23] La finale **-abas** remonte alors à *-*ob^h^os* et non à *-*āb^h^os* comme dans l'analyse traditionnelle. La graphie **-a-** ne permet pas de distinguer un ancien *-*ŏ*- d'un ancien *-*ā*-.

en question n'est pas attestée par ailleurs ; notre analyse pourrait même sembler rencontrer une objection dans le fait que le datif pluriel des thèmes en *-*Cyo*-, en synchronie, semble prolonger l'ancienne désinence d'instrumental (*Transponat* *-*Cyo-b^{h}is*)[24] et non celle de datif.

3.2. Selon nous, en synchronie, le contraste entre le datif pluriel en *-*Cyo-b^{h}is* pour les thèmes en *-*Cyo*- et le datif pluriel en *-*Vyyo-b^{h}os* pour les thèmes en *-*Vyyo*-, quelle qu'en soit l'explication diachronique (en termes de syncrétisme casuel entre instrumental et datif ?), peut être analysé comme régulier dans le cadre de ces deux paradigmes qui tendent à s'opposer par les timbres vocaliques des finales. Voici les cas concernés :

	Thèmes en *-*Cyo*-	Thèmes en *-*Vyyo*-
NOM. sg.	/-(C)Ces/ < *-*Cyos*	/-Vyyas/ < *-*Vyyos*
GEN. sg.	/-(C)Cihi/ < *-*Cyosyo* (*uel sim.*)	/-Vyyaihi/ < *-*Vyyosyo* (*uel sim.*)
DAT. pl.	/-(C)Cebis/ < *-*Cyob^{h}is*	/-Vyyabas/ < *-*Vyyob^{h}os*

La généralisation d'une ancienne désinence d'instrumental pluriel à voyelle d'avant pour les thèmes en *-*Cyo*- et d'une ancienne désinence de datif pluriel à voyelle d'arrière pour les thèmes en *-*Vyyo*-, pour une case qui semble issue d'un syncrétisme entre datif et instrumental (si c'est bien ainsi qu'il faut expliquer l'évolution qui a eu lieu dans la préhistoire de la langue), est liée en synchronie au fait que les thèmes en *-*Cyo*- tendent à généraliser des voyelles d'avant dans les désinences, alors que les thèmes en *-*Vyyo*- tendent à y employer des voyelles d'arrière (en messapien /a/ issu d'*-*o*- doit pouvoir être considéré comme tel). L'analyse de la forme **laidehiabas** comme datif pluriel d'un thème en *-*Vyyo*- n'est donc en fait pas contredite par l'existence de la finale **-ebis** pour les thèmes en *-*Cyo*-, bien au contraire[25].

[24] Cf. MATZINGER (2019), p. 38-39. La forme **ṭat.tt'ẹ/bis** sur l'inscription MLM 3 Car, texte c, l. 4 et 5, coordonnée par **-si** à la formule onomastique (humaine ou divine, nous ne prenons pas parti ici) **totor.d/azinno** qui précède immédiatement et qui est de manière certaine au datif, ne nous semble pas pouvoir occuper en synchronie une fonction syntaxique différente de celle de cette formule **totor.d/azinno**, *pace* MATZINGER (2019), p. 39, ce qui veut dire que la désinence *-*Cyo-b^{h}is* peut avoir une fonction identique à celle d'un datif dans le cadre d'un syncrétisme plus ou moins avancé. Les MLM, 2, p. 327, analysent bel et bien **ṭat.tt'ẹ/bis** comme le datif d'un thème en *-*Cyo*- (par inadvertance, cette édition fait de la forme un singulier et non un pluriel) ; l'analyse de la forme comme datif pluriel issu de *-*Cyo-b^{h}is* est déjà celle de DE SIMONE (1991), p. 205, 209-210.

[25] La désinence **-bis** est peut être attestée aussi dans la forme lacunaire **]ịbis** de l'inscription MLM 4 Br ; cf. MATZINGER (2019), p. 45, 47. Toutefois, comme le reconnaît MATZINGER, l'analyse morphosyntaxique de cette forme est fort incertaine et, quoi qu'il en soit, une autre segmentation du texte (écrit en *scriptio continua*) est possible, dans laquelle **-bis** n'est pas une fin de mot ; cf. à ce sujet MLM, 2, p. 190. Nous ne tenons pas compte d'**]ịbis** dans notre analyse.

Par ailleurs la désinence de datif en *-$b^{h}os$ est attestée en messapien précisément par la forme **logetibas** de la même inscription MLM 10 Al : sa présence dans ce thème en *-*i*- garantit qu'elle peut survivre aussi dans d'autres classes flexionnelles ; ce n'est pas une reconstruction arbitraire que de poser que *-$b^{h}os$ existe encore en synchronie en messapien.

4.1. Un avantage de l'analyse que nous proposons est de considérer **laidehiabas** comme un thème en *-*Vyyo*-, c'est-à-dire un masculin. L'analyse traditionnelle, en effet, oblige à poser un féminin en *-*Vyyā*-, ce qui n'est pas probable (voir supra). Il faut maintenant examiner la pertinence du texte, c'est-à-dire la visée communicative du message.

L'existence des deux formes au datif pluriel **laidehiabas logetibas** pose une difficulté quelle que soit leur interprétation : il n'existe pas de parallèle connu de formule théonymique au datif dans les tombes messapiennes, mais il n'existe pas non plus de parallèle pour des formules anthroponymiques au datif pluriel dans ces tombes[26]. Le texte est exceptionnel[27] et doit être analysé comme tel, quel que soit le statut des deux formes, théonymique ou anthroponymique.

4.2. Il nous semble envisageable qu'il s'agisse d'une prescription pour la destination de la tombe, par exemple au moment de sa construction. Les deux formes au datif pourraient indiquer que des dépositions supplémentaires sont permises dans la tombe, après la déposition initiale, mais qu'elles sont réservées aux membres des deux *gentes* **laidehiabas** et **logetibas**, probablement alliées.

Les épitaphes messapiennes se signalent par une visée communicative singulière au sein des épigraphies d'Italie : en règle générale, elles sont gravées sur des supports qui ne sont pas visibles une fois la tombe refermée, pas même lors d'une visite à la tombe par les survivants, parce qu'ils sont purement et simplement enfouis avec la déposition. Le souvenir de la présence du texte compte plus que sa lecture effective. D'autre part, il existe une proportion significative de tombes à dépositions successives (lors de dépositions ultérieures, exceptionnellement, les inscriptions redevenaient probablement lisibles, pour un bref moment). Enfin les épitaphes sûres, qui mentionnent en général un individu unique et soulignent souvent son appartenance à une *gens* par la mention de son gentilice, semblent pouvoir être interprétées comme des marques de propriété

[26] Comme le souligne à juste titre de Simone (1984), p. 194.

[27] Il faut toutefois ajouter que le datif singulier, pour sa part, ne paraît pas sans exemple pour renvoyer au défunt dans des textes trouvés dans des tombes. Cela semble être le cas sur l'inscription MLM 8 Ur, s'il faut bien y lire **ta<<b>>arai** « pour la prêtresse », et sur l'inscription MLM 26 Gn, où **dazetei** est certainement le datif singulier d'un prénom ou d'un gentilice. Ces parallèles rendent moins isolé l'emploi du cas datif sur l'inscription MLM 10 Al : ce qui est exceptionnel, c'est seulement le nombre pluriel. À propos des deux formes **ta<<b>>arai** et **dazetei**, cf. Matzinger (2019), p. 41, 45, 47, 50-51 ainsi que les MLM, 2, p. 84, 317.

gentilice. La tombe, réutilisée ou pas, est perçue comme la propriété d'une *gens*[28].

Dans ce contexte, l'inscription MLM 10 Al pourrait indiquer que la tombe correspondante, dès sa mise en place, ou peut-être lors d'une déposition ultérieure, était la propriété de deux *gentes*[29]. L'inscription est exceptionnelle comme texte, mais la situation archéologique qui semble lui être associée, à savoir l'existence d'une tombe gentilice, est au contraire très courante. Le choix isolé de graver ce texte au datif pluriel s'explique peut-être par le fait que non pas une mais deux *gentes* sont ici associées, ce qui pouvait n'être pas fréquent.

4.3. Dans notre analyse, l'inscription MLM 10 Al présente donc un élément de banalité : le renvoi à une tombe gentilice (ici pour deux *gentes*). Elle en présente aussi un deuxième : à Alezio dont elle provient, cinquante-trois inscriptions sont connues, qui proviennent toutes d'un contexte funéraire ; ces inscriptions paraissent systématiquement contenir des formes onomastiques. Au sein de cet habitus épigraphique homogène et bien développé, l'inscription MLM 10 Al est à interpréter comme une variante, contenant elle aussi des formes onomastiques dans un contexte funéraire.

Université libre de Bruxelles (ULB). Emmanuel DUPRAZ.
EPHE, Université PSL (Paris).

BIBLIOGRAPHIE

G. BAKKUM (2009), *The Latin Dialect of the Ager Faliscus: 150 Years of Scholarship*, Amsterdam (cette édition est citée avec l'abréviation BAKKUM).
R. BEEKES (2010), *Etymological Dictionary of Greek*, Boston / Leiden.
P. CHANTRAINE *et al.* (1968), (1999²), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris.
C. DE SIMONE (1972), *La Lingua messapica: tentativo di una sintesi*, in *Le Genti non greche della Magna Grecia. Atti dell'undicesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 10-15 ottobre 1971*, Napoli, p. 125-201.
— (1984), *Su* Tabaras *(femm.*-a*) e la diffusione di culti misteriosofici nella Messapia*, in *SE* 50, p. 177-197.
— (1988), *Iscrizioni messapiche della Grotta della Poesia (Melendugno, Lecce)*, in *ASNP* 3, 18, 2, p. 325-415.
— (1991), Totor Dazinnes*: culti gentilizi presso i Messapi?*, in *AION(ling)* 13, p. 203-210.

[28] Sur tous ces points cf. LOMAS (2015), p. 110-119, part. 116. Voir aussi LOMBARDO (1994), p. 31-35.

[29] Une interprétation analogue est déjà esquissée chez UNTERMANN (1964), p. 171. Cette analyse explique pourquoi aucun prénom ne figure dans le texte : sont visés, au pluriel, tous les membres des deux *gentes*.

C. DE SIMONE / S. MARCHESINI (2002), *Monumenta linguae Messapicae*, Wiesbaden (cette édition est citée avec l'abréviation MLM).

M. DUCOS (1995), *Le Tombeau,* locus religiosus, in F. HINARD / M.-F. LAMBERT (ed.), *La Mort au quotidien dans le monde romain. Actes du colloque organisé par l'Université de Paris IV (Paris-Sorbonne 7-9 octobre 1993)*, Paris, p. 135-144.

G. DUNKEL (2014), *Lexikon der indogermanischen Partikeln und Pronominalstämme*, Heidelberg.

H. KRAHE (1928), *Sprachliche Untersuchungen zu den messapischen Inschriften*, in *Glotta* 17, 1-2, p. 81-104.

— (1955), *Die Sippe* laid- *(*laed-*) und* led- *im Illyrischen*, in H. KRAHE (ed.), Corolla linguistica. *Festschrift für Ferdinand Sommer zum 80. Geburtstag am 4. Mai 1955 dargebracht von Freunden, Schülern und Kollegen*, Wiesbaden, p. 129-136.

P. KRETSCHMER (1923), *Messapische Göttinnen*, in *Glotta* 12, 3-4, p. 278-283.

J.-L. LAMBOLEY (1996), *Recherches sur les Messapiens – IVe-IIe siècle avant J.-C.*, Rome.

K. LOMAS (2015), *Hidden writing: epitaphs within tombs in Early Italy*, in M.-L. HAACK (ed.), *L'Écriture et l'espace de la mort. Épigraphie et nécropoles à l'époque préromaine*, Rome, p. 103-119.

M. LOMBARDO (1994), *Tombe, necropoli e riti funerari in 'Messapia': evidenze e problemi*, in *Studi di antichità* 7, p. 25-45.

J. MATZINGER (2019), *Messapisch*, Wiesbaden.

T. MOMMSEN (1848), *Iscrizioni messapiche*, in *Annali dell'Instituto di corrispondenza archeologica* 20, p. 59-156 et tables B-D.

O. PARLANGÈLI (1960), *Studi messapici*, Milano.

V. PISANI (1964^{2}), *Le Lingue dell'Italia antica oltre il latino*, Torino.

A. L. PROSDOCIMI (1966), recension de H. KRAHE (ed.), 1964, *Die Sprache der Illyrier*, 2, Wiesbaden, in *SE* 34, p. 451-464.

— (1971), *La Religione messapica*, in G. CASTELLANI (ed.), *Storia delle religioni*, sesta edizione, 2, Torino, p. 713-715.

H. RIX (ed.) (1998^{1}), (2001^{2}), *Lexikon der indogermanischen Verben*, Wiesbaden.

J. SCHEID (2005), *Quand faire, c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris.

J. UNTERMANN (1964), *Die messapischen Personennamen*, in H. KRAHE (ed.), *Die Sprache der Illyrier*, 2, Wiesbaden, p. 153-213.

E. VETTER (1935), *Messapische Sprache*, in *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft. Neue Bearbeitung begonnen von Georg Wissowa. Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgenossen herausgegeben von Wilhelm Kroll, Supplementband VI*, Stuttgart, col. 304-315.

A. VON BLUMENTHAL (1936), *Zur Interpretation der messapischen Inschriften*, in *IF* 54, p. 81-113.

Francisco Ferrer en Belgique

Debout sur le tapis de gazon qui sépare l'Avenue Franklin Roosevelt, à Bruxelles, en deux voies de circulation, indifférent aux automobiles lancées à vive allure sur la chaussée, un jeune homme, représenté dans le plus simple appareil, tend haut vers le ciel une torche symbolisant la Liberté de Conscience[1]. La statue, dédiée à la mémoire de Francisco Ferrer (fig. 1)[2], a fait l'objet d'une étude fouillée par Pol Defosse, parue en 2015 dans les *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*[3]. Je voudrais, pour honorer un ami de longue date, dont j'apprécie par-dessus tout la bonhomie empreinte de sagesse, compléter ici une page de ce travail passionnant.

Dans un encadré consacré aux « liens de Ferrer avec la Belgique », Pol Defosse résume les informations contenues dans une « coupure de presse sans indication du journal signée par M. de Salm et M. Pasqually conservée aux Archives de l'ULB »[4]. Je reproduis ici le paragraphe concerné.

> « Ferrer aurait également été invité le 6 avril 1906 à Saint-Trond, chez le député socialiste Wauters. L'événement aurait eu lieu après l'inauguration par le prince Albert de l'exposition régionale du Limbourg qui avait suivi la grande exposition de Liège en 1905. Ferrer était accompagné de sa maîtresse Soledad Villafranca. La journaliste Martine Pasqually qui relate l'événement, explique qu'elle a discuté deux heures avec Ferrer en allemand, une langue qu'il parlait moins mal, selon elle, que le français. Elle ajoute : cette dernière langue paraissait lui déplaire. Une telle remarque est surprenante lorsqu'on se rappelle que Ferrer a séjourné à Paris de 1886 à 1901. À six heures, Ferrer aurait quitté l'assemblée avec sa compagne pour rejoindre Bruxelles.
>
> On peut également rappeler que Ferrer, après sa libération en juin 1907, a fait un séjour en Belgique et a visité plusieurs villes afin de remercier les personnes qui l'avaient soutenu. »

Précisons immédiatement que, à la suite d'un attentat meurtrier perpétré par des anarchistes à Madrid, lors du mariage du roi d'Espagne Alphonse XIII avec Victoire Eugénie de Battenberg, le 31 mai 1906, Ferrer, dont l'hostilité au

[1] D'après la légende inscrite sur le socle de la statue.

[2] « Pédagogue, libertaire, franc-maçon, libre penseur, partisan de la non violence », selon la définition de Pol Defosse lui-même, en tête d'une notice biographique consacrée à Francisco Ferrer (1859-1909) ; cf. Defosse (2005), p. 137.

[3] Defosse (2015).

[4] Defosse (2015), p. 99, avec la n. 42. « ULB » est le sigle de l'Université libre de Bruxelles.

Latomus 78, 2019, p. 912-917 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287635

régime monarchique était notoire, fut arrêté et emprisonné, avec d'autres figures de l'opposition. Un mouvement de soutien se manifesta à travers l'Europe, en particulier dans les milieux libres penseurs, et, aucune charge n'ayant pu être retenue contre lui, Ferrer fut relaxé le 10 juin 1907.



Fig. 1. – Portrait de Francesco Ferrer.
Source : « Le Petit Bleu »,
édition du 19 août 1907.

Un scénario similaire, mais menant cette fois à une issue tragique, se déroula deux ans plus tard. Au cœur de l'été de 1909, Barcelone connut une semaine insurrectionnelle, au cours de laquelle des établissements religieux furent incendiés. Une répression impitoyable fit suite à ces événements. Ferrer, tenu sans motif pour l'instigateur des troubles, fut jugé sommairement et, en dépit des protestations formulées à nouveau de toutes parts, passé par les armes dans la citadelle de Montjuic, le 13 octobre 1909 : c'est ce drame que commémore le monument qui se dresse aujourd'hui au centre de l'Avenue Roosevelt, face aux bâtiments de l'ULB.

Lorsqu'il prépara son travail sur les vicissitudes de la statue, plusieurs fois déplacée au cours de son histoire, Pol Defosse se trouva dans l'impossibilité de déterminer la source de la coupure de presse mentionnée plus haut. De nombreux périodiques belges du début du XXe siècle ayant été entre-temps numérisés et mis en ligne[5], il n'y a aucun mérite à identifier l'extrait aujourd'hui. L'article en question, signé « Marc de Salm », a paru dans le quotidien « Le Bruxellois » du 27 janvier 1915 (2e année, nº 121). Ce journal, qui se prétendait « indépendant », fut imprimé, à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, de

5 Voir < https://www.belgicapress.be > et < https://warpress.cegesoma.be/fr/ >.

septembre 1914 à novembre 1918 ; c'était l'un des organes de presse mis en place par les autorités allemandes pour relayer, en ce cas plutôt auprès des milieux populaires, la propagande de l'occupant[6].

Ainsi mis en contexte, l'article inséré dans « Le Bruxellois » sous le titre « L'Affaire Ferrer en Belgique », avec un sous-titre plus explicite : « Une machination politique belge. – Mise au point historique. Un souper Ferrer à St-Trond en avril 1906 », prend tout son sens. Le texte a été publié dans l'édition du mercredi 27 janvier ; le lendemain, jeudi 28 janvier, Richard von Kraewel, chef d'état-major auprès du Gouvernement général de Bruxelles, faisait procéder à l'enlèvement de la statue[7]. Le papier, plutôt hostile à Ferrer, en tout cas plein de sarcasmes à l'égard de la statue dédiée à sa mémoire[8], était donc destiné à justifier la décision allemande.

L'identité de l'auteur appelle un mot d'explication. Marc de Salm était le pseudonyme d'un journaliste belge originaire de Verviers, Frantz Belvaux (je le désignerai désormais sous son nom véritable)[9]. Celui-ci, avant de diriger « Le Bruxellois », avait été rédacteur au journal « Le Patriote », un organe de tendance catholique, qui, comme presque tous les titres de la presse belge, cessa de sa propre volonté de paraître lors de l'invasion de 1914. La première partie de l'article, de loin la plus longue, est présentée, selon un subterfuge bien connu, comme une lettre « curieuse », adressée par « un Espagnol fixé à Bruxelles depuis quinze ans ». À la fin de la prétendue missive figure la signature « Martinez Pasqually »[10]. Il s'agit là, de toute évidence, d'un autre pseudonyme, renvoyant à un personnage historique bien réel, Joachim Martinès de Pasqually (*ca* 1727-1774), créateur et animateur dans le Midi de la France d'un mouvement ésotérique de type maçonnique. On comprend dans quel esprit, Belvaux, dont je ne doute pas qu'il soit le véritable auteur de la lettre, a fait revêtir une telle identité, à la consonance d'ailleurs en partie hispanique, à son

[6] Sur « Le Bruxellois », cf. GOTOVITCH (1961), en part. p. 93-99, 293-298, 308-310 ; DE SMET (1974), p. 122-130.

[7] Sur l'enlèvement de la statue et les motivations (peu claires) des autorités allemandes, cf. DEFOSSE (2015), p. 151-161. La statue s'élevait à l'époque Place du Samedi, à l'arrière de l'église Sainte-Catherine.

[8] La statue est décrite comme « un Adam tout nu aux muscles érigés spasmodiquement avec impudeur, se haussant sur la pointe des orteils », plus loin comme l'illustration d'une « plastique malencontreuse, installée en face d'une église comme un défi calculé ».

[9] Henri-François (Frantz) Belvaux est né à Verviers le 24 juillet 1871. Sur l'identité réelle de Marc de Salm, cf. GOTOVITCH (1961), p. 293 ; à la fin de la Première Guerre Mondiale, Belvaux émigra. La famille de Salm, fixée dans l'Ardenne belge, puis dans les Vosges, est de noblesse ancienne ; la commune belge de Vielsalm est située dans la province du Luxembourg.

[10] D'où, par mélecture, « la journaliste Martine Pasqually » mentionnée dans l'encadré de DEFOSSE (2015), p. 99.

(faux) correspondant, dans une charge dirigée contre le maçon espagnol Ferrer et sa statue.

Belvaux poursuit en faisant appel à des souvenirs personnels. Je cite le texte exact par lequel commence cet *addendum*, déjà exploité dans la notice de Pol Defosse.

> « Le signataire de cet article soupa [*i.e.* dîna], le dimanche 6 avril 1906, à Saint-Trond, en compagnie de Francesco [*l.* -cisco] Ferrer et de sa maîtresse, Soledad Villa Franca [*l.* Villafranca], chez notre confrère socialiste Wauters, lequel, après l'inauguration par le prince Albert de l'Exposition régionale du Limbourg (qui suivit la grande Exposition de 1905 à Liège), avait réuni chez lui une douzaine de journalistes et d'hommes politiques. »

Une question de chronologie se pose ici. Le 6 avril 1906 n'était pas un dimanche, mais un vendredi ; surtout, l'Exposition provinciale du Limbourg (selon son titre officiel) ne s'est pas tenue à Saint-Trond en 1906, mais en 1907, du 29 juin au 6 octobre. Le « Livre d'or » de l'Exposition peut aussi être consulté en ligne, après numérisation[11]. Il offre, je crois, la clé de notre problème chronologique : le Prince Albert n'a pas inauguré l'Exposition, mais il en a bien parcouru les allées le dimanche 25 août 1907 (fig. 2)[12]. Arrivé par train spécial à 9 h 44, sous les ovations de la foule massée près de la gare, il visita de manière systématique tous les « compartiments » illustrant les activités de la province. Le voici au stand de l'école dentellière, salué « par les acclamations chaleureuses d'un essaim de jeunes ouvrières ».

> « Au moment où S.A.R. allait quitter le compartiment, la présidente Lui remit pour S.A.R. Madame la Princesse Albert[13], Présidente de la section, une magnifique dentelle destinée à recouvrir un coussin ; c'est tout ému que le Prince remercia la présidente au nom de la Princesse. »

Rédigeant son billet en vue du démontage de la statue de Ferrer en 1915, plusieurs années après les faits qu'il rapporte, Belvaux ne confondrait-il pas les dates ? Il se souvient tout au plus que la rencontre chez Wauters a eu lieu un dimanche et que le Prince Albert avait visité le même jour l'Exposition de

[11] Voir < http://bibliotheek.hasselt.be/pub/books?b=LA-E-17465 >. En frontispice, un portrait de Léopold II (1835-1909), « Roi des Belges, Haut protecteur de l'Exposition ». Celui-ci se rendit à Saint-Trond le 28 juillet, en compagnie de sa fille Clémentine (1872-1955), future Princesse Napoléon.

[12] La visite est relatée de manière détaillée, dans les deux langues nationales, aux p. 156-159 du « Livre d'or ». Au Palais des Mines, le Prince fut reçu par l'industriel Raoul Warocqué (1870-1917), docteur en droit de l'ULB, bourgmestre libéral de Morlanwelz et membre de la Chambre des Représentants.

[13] La Princesse Albert est bien sûr la future Reine Élisabeth (1876-1965). Son attitude au cours de la Première Guerre Mondiale lui valut une grande popularité, comme à son époux, le Roi Albert Ier (1875-1934), lequel a été proclamé roi des Belges en 1909, à la mort de son oncle Léopold II.



Fig. 2. – Le Prince Albert visitant l'Exposition provinciale du Limbourg à Saint-Trond, le 25 août 1907. – Source : « Livre d'or », p. 158.

Saint-Trond. Je serais d'autant plus disposé à corriger la date du 6 avril 1906 en 25 août 1907 que nous savons que Ferrer séjournait à ce moment depuis peu en Belgique[14]. Sa présence à Saint-Trond correspondrait donc simplement à l'une des visites de courtoisie rendues par le Catalan, à peine libéré, à ceux qui, en Belgique, l'avaient soutenu au cours de sa détention, – une tournée dûment signalée par Pol Defosse dans le passage cité plus haut.

La chronologie une fois redressée, il reste, à dire vrai, un problème de topographie. La rencontre avec Ferrer aurait eu lieu, d'après Belvaux, « chez notre confrère socialiste Wauters ». Je suppose qu'il s'agit de Joseph Wauters (1875-1929), journaliste au quotidien « Le Peuple », bientôt directeur de cet organe, élu socialiste à la Chambre des Représentants dès 1908[15]. Or Wauters ne résidait pas à Saint-Trond, dans le Limbourg, mais à Waremme, dans la province de Liège. Il est vrai que dix-huit kilomètres à peine séparent les deux villes. Faut-il penser que Wauters s'était déplacé pour rencontrer Ferrer, non pas chez

[14] Le journal « Le Petit Bleu », d'esprit progressiste, donc favorable à Ferrer, signale l'arrivée de ce dernier en Belgique dans son édition du 22 août 1907 : « Ferrer est à Bruxelles depuis mercredi matin [*i.e.* 21 août] ; il compte séjourner plusieurs jours parmi nous, pour s'y reposer de toutes ses préoccupations des derniers mois ». Les préoccupations sont évidemment celles liées à son incarcération (jusqu'en juin 1907), consécutive à l'attentat de 1906.

[15] Wauters connut son apogée politique au lendemain de la Première Guerre Mondiale. Nommé Ministre de l'Industrie, du travail et du ravitaillement le 21 novembre 1918, il fut l'âme de législations relatives au droit de grève, à la journée des huit heures et à la pension de vieillesse.

lui à Waremme, mais chez un camarade domicilié à Saint-Trond ? La mémoire de Belvaux montrerait là une autre défaillance.

L'article paru dans « Le Bruxellois », destiné à complaire à l'occupant allemand, doit être traité avec circonspection. Son témoignage est forcément biaisé, puisqu'il adopte un point de vue hostile au libre-penseur. Toutefois, je ne vois pas de raison de lui refuser tout crédit en ce qui concerne la visite de Ferrer à Saint-Trond[16].

Épilogue. – Belvaux quitta la Belgique dans les bagages de l'armée allemande, en novembre 1918. En 1922, on le signale à Berlin : il est domicilié à Charlottenburg et s'occupe encore de projets en rapport avec la presse (« Le Soir », 25 septembre 1922). Entre-temps, à l'automne de 1919, son cas avait été examiné par la cour d'assises du Brabant (« Le Soir », 11 septembre 1919), en même temps que ceux des principaux rédacteurs du « Bruxellois ». Le 8 novembre, un an presque après la Victoire, Belvaux fut condamné à mort par contumace (« Le Soir », 10 novembre 1919).

Université libre de Bruxelles (ULB). Alain MARTIN.

BIBLIOGRAPHIE

P. DEFOSSE (2005), *Dictionnaire historique de la laïcité en Belgique*, Bruxelles.

— (2015), *Histoire d'une statue encombrante : le monument dédié à Francisco Ferrer*, in *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles* 73, p. 79-290.

H. DE SMET (1974), *De gecensureerde dagbladpers in België, gedurende Wereldoorlog I* [mémoire de licence, Rijksuniversiteit Gent], Gand.

J. GOTOVITCH (1961), *Contribution à l'histoire de la presse censurée 1914-1918* [mémoire de licence, Université libre de Bruxelles], Bruxelles.

[16] La question reste ouverte de savoir si Belvaux a assisté en personne à la réunion de Saint-Trond. Sa mémoire est-elle en cause, comme je suis enclin à l'admettre, ou bien son témoignage se fonde-t-il sur les souvenirs imprécis d'un tiers ? S'il avait forgé le récit complet de la rencontre (pour donner plus de poids à sa charge contre Ferrer), on peut penser qu'il aurait pris soin de fournir des indications crédibles et vérifiables quant au lieu et à la date.

Euadent, inquit : à propos du discours d'Hannibal aux Tarentins (Liv. XXV, 11, 16-17)

Probablement au cours de l'hiver 213 avant J.-C.[1], Hannibal s'est emparé de la cité de Tarente grâce à des soutiens internes. Toutefois, les survivants de la garnison romaine sont parvenus à se réfugier dans la citadelle de la ville qui permet de contrôler son principal atout stratégique : son port et les navires qui y sont stationnés. Après avoir échoué dans une tentative de siège par la terre, Hannibal convainc les Tarentins de transborder leurs navires à travers la ville dans une manœuvre spectaculaire[2]. Nous aimerions ici comparer la manière dont Polybe (VIII, 34, 2-10) et Tite-Live (XXV, 11, 10-18), qui offrent les deux récits les plus détaillés de cet épisode, représentent le processus qui a mené à cette décision ; au sein de ce processus, nous nous concentrerons plus particulièrement sur le discours direct que Tite-Live place dans la bouche d'Hannibal (11, 16-17).

Polybe VIII, 34, 2 -10[3]	Tite-Live XXV, 11, 10-18[4]
2 Οὗ γενομένου τὸ μὲν πολιορκεῖν τὴν ἄκραν Ἀννίβας ἀπέγνω, τῆς δὲ τοῦ τείχους κατασκευῆς ἤδη τετελειωμένης ἁθροίσας τοὺς Ταραντίνους ἀπεδείκνυε διότι κυριώτατόν ἐστι πρὸς τοὺς ἐνεστῶτας καιροὺς τὸ τῆς θαλάττης ἀντιλαμβάνεσθαι. 3 Κρατούσης γὰρ τῆς ἄκρας τῶν κατὰ τὸν εἴσπλουν τόπων, ὡς ἐπάνω προεῖπον, οἱ μὲν Ταραντῖνοι τὸ παράπαν οὐκ ἠδύναντο χρῆσθαι ταῖς ναυσὶν οὐδ'	(…) *isque finis Hannibali fuit ea parte arcem oppugnandi.* 11 *Reliqua erat in obsidione spes, nec ea satis efficax, quia arcem tenentes, quae in paene insula posita imminet faucibus portus, mare liberum habebant, urbs contra exclusa maritimis commeatibus propiusque inopiam erant obsidentes quam obsessi.* 12 *Hannibal conuocatis principibus Tarentinis omnes praesentes difficultates exposuit: neque arcis tam munitae*

[1] Pour la datation de cet événement, voir De Sanctis (1917), p. 274-275 ; Kahrstedt (1913), p. 259-260 ; Nicolet-Croizat (1992), p. xlii-xliii ; Wuilleumier (1939), p. 150.
[2] Souvent comparée au *diolkos* de Corinthe, voir Raepsaet (1993).
[3] Texte de l'édition de Weil (1982).
[4] Texte de l'édition de Nicolet-Croizat (1992).

Latomus 78, 2019, p. 918-927 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287636

ἐκπλεῖν ἐκ τοῦ λιμένος, τοῖς δὲ Ῥωμαίοις κατὰ θάλατταν ἀσφαλῶς παρεκομίζετο τὰ πρὸς τὴν χρείαν· 4 Οὗ συμβαίνοντος οὐδέποτε δυνατὸν ἦν βεβαίως ἐλευθερωθῆναι τὴν πόλιν. 5 Ἃ συνορῶν ὁ Ἀννίβας ἐδίδασκε τοὺς Ταραντίνους ὡς, ἐὰν ἀποκλεισθῶσι τῆς κατὰ θάλατταν ἐλπίδος οἱ τὴν ἄκραν τηροῦντες, παρὰ πόδας αὐτοὶ δι᾽αὑτῶν εἴξαντες λείψουσι ταύτην καὶ παραδώσουσι τὸν τόπον. 6 Ὧν ἀκούοντες οἱ Ταραντῖνοι τοῖς μὲν λεγομένοις συγκατετίθεντο, ὅπως δ᾽ἂν γένοιτο τοῦτο κατὰ τὸ παρόν, οὐδαμῶς ἐδύναντο συννοῆσαι, πλὴν εἰ παρὰ Καρχηδονίων ἐπιφανείη στόλος· τοῦτο δ᾽ἦν κατὰ τοὺς τότε καιροὺς ἀδύνατον. 7 Διόπερ ἠδυνάτουν συμβαλεῖν ἐπὶ τί φερόμενος Ἀννίβας τοὺς περὶ τούτων πρὸς σφᾶς ποιεῖται λόγους. 8 Φήσαντος δ᾽αὐτοῦ φανερὸν εἶναι χωρὶς Καρχηδονίων αὐτοὺς δι᾽αὑτῶν ὅσον ἤδη κρατῆσαι τῆς θαλάττης, μᾶλλοι ἐκπλαγεῖς ἦσαν, οὐ δυνάμενοι τὴν ἐπίνοιαν αὐτοῦ συμβαλεῖν. 9 Ὁ δὲ συνεωρακὼς τὴν πλατεῖαν εὐδιακόσμητον οὖσαν τὴν ὑπάρχουσαν μὲν ἐντὸς τοῦ διατειχίσματος, φέρουσαν δὲ παρὰ τὸ διατείχισμα ἐκ τοῦ λιμένος εἰς τὴν ἔξω θάλατταν, ταύτῃ διενοεῖτο τὰς ναῦς ἐκ τοῦ λιμένος εἰς τὴν νότιον ὑπερβιβάζειν πλευράν. 10 Διόπερ ἅμα τῷ τὴν ἐπίνοιαν ἐπιδεῖξαι τοῖς Ταραντίνοις οὐ μόνον συγκατέθεντο τοῖς λεγομένοις, ἀλλὰ καὶ διαφερόντως ἐθαύμασαν τὸν ἄνδρα, καὶ διέλαβον ὡς οὐδὲν ἂν περιγένοιτο τῆς ἀγχινοίας τῆς ἐκείνου καὶ τόλμης.	*expugnandae cernere uiam neque in obsidione quicquam habere spei donec mari hostes potiantur;* 13 *quod si naues sint, quibus commeatus inuehi prohibeat, extemplo aut arce cessuros aut dedituros se hostes.* 14 *Adsentiebantur Tarentini; ceterum ei qui consilium adferret opem quoque in eam rem adferendam censebant esse.* 15 *Punicas enim naues ex Sicilia accitas id posse facere; suas, quae sinu exiguo intus inclusae essent, cum claustra portus hostis haberet, quem ad modum inde in apertum mare euasuras?* 16 *« Euadent, inquit Hannibal. Multa, quae impedita natura sunt, consilio expediuntur. Vrbem in campo sitam habetis; planae et satis latae uiae patent in omnes partes.* 17 *Via, quae ex portu per mediam urbem ad mare transmissa est, plaustris transueham naues haud magna mole, et mare nostrum erit, quo nunc hostes potiuntur, et illinc mari, hinc terra circumsedebimus arcem; immo breui aut relictam ab hostibus aut cum ipsis hostibus capiemus. »* 18 *Haec oratio non spem modo effectus sed ingentem etiam ducis admirationem fecit.*

Comme il ne peut plus compter sur un assaut terrestre, Hannibal veut s'assurer la maîtrise de la mer afin d'assiéger la citadelle et la priver de ses ressources. Dans le texte grec (34, 2-5), il convoque immédiatement les Tarentins et leur expose cette conclusion. Tite-Live (11, 10-13) diffère quant à lui la mention d'une assemblée et, à partir des mêmes données de départ, divise le raisonnement d'Hannibal en deux phases: nous recevons d'abord des réflexions générales, puis le début de l'allocution faite aux Tarentins qui se concentre sur le projet de blocus maritime.

Le texte grec appuie (γάρ) le propos, quelque peu déroutant, par un exposé de la situation. Polybe rappelle que la citadelle permet de contrôler le port avec une indication métadiscursive, puis balance et contraste la situation des assiégeants et des assiégés : une double expression[5] (οὐκ ἠδύναντο χρῆσθαι ταῖς ναυσὶν οὐδ' ἐκπλεῖν ἐκ τοῦ λιμένος) accentue le manque pour les premiers, tandis que pour les seconds, l'adverbe ἀσφαλῶς et l'expression τὰ πρὸς τὴν χρείαν suggèrent l'aisance. Surtout, Hannibal affirme (34, 4) un risque pour le noble objectif qu'il s'est fixé : libérer Tarente[6]. Tirant la conclusion de ses observations (34, 5), le Carthaginois dévoile alors la solution qu'il propose sous la forme d'une proposition conditionnelle : si les assiégés n'ont plus d'espoir de secours, ils abandonneront la citadelle[7].

Tite-Live développe un commentaire reprenant les réflexions du Carthaginois. Le siège par la mer est d'emblée présenté comme la seule piste encore envisageable, mais est immédiatement repoussé (*nec ea satis efficax*) : l'évaluation de la situation vient ici s'opposer à l'espoir d'Hannibal et sert à créer une impasse. Après avoir rappelé la position avantageuse de la citadelle en termes concrets et visuels, le texte latin confronte les perspectives et les ressources des forces en présence dans l'ordre inverse du texte grec ; l'urgence de la situation des Tarentins est ici envisagée sur le plan plus concret du ravitaillement (11, 11 ; 13), associé au contrôle de la baie, et soulignée par une comparaison paradoxale. Tite-Live résume ensuite, en style indirect, la manière dont Hannibal use de sa rhétorique pour persuader les Tarentins[8]. Le chef carthaginois fait

[5] Les expressions doubles et presque synonymes sont une caractéristique du style de Polybe. Voir FOUCAULT (1972).

[6] Hannibal mène une politique clémente vis-à-vis des cités d'Italie qu'il cherche à séduire. On peut observer cette ligne de conduite chez Polybe et Tite-Live à l'issue de divers événements : POL. III, 67, 4-5 et LIV. XXI, 48, 2 (après la bataille du Tessin) ; POL. III, 69, 3-4 ; LIV. XXI, 48, 10 (prise de Clastidium) ; POL. III, 77, 3-7 (commentaire intervenant peu après la bataille de la Trébie) ; POL. III, 85, 3-4 et LIV. XXII, 7, 5 (après la bataille du lac Trasimène) ; LIV. XXII, 52, 3-4 ; 58, 1-9 (après la bataille de Cannes). La liberté est aussi un thème de la politique hellénistique susceptible de toucher une population d'origine grecque (cf. FERRARY [1988]).

[7] Cette conséquence est à nouveau exprimée à l'aide d'une expression double (voir note 3).

[8] Tite-Live note *conuocatis principibus Tarentinis* pour signifier le début de l'assemblée, ce que KLOTZ (1940 [1964], p. 166) considère comme un ajout. Le terme *princeps*

d'abord aveu d'impuissance en exposant les difficultés présentes, qui sont ainsi répétées : la qualification *tam munitae*, les expressions *cernere uiam* et *quicquam habere spei* amplifient le caractère désespéré de la situation. Mais cette présentation lui permet de mettre en évidence l'existence d'une condition pour que les assiégés conservent leur avantage (*donec mari hostes potiantur*). Poursuivant son mouvement de pensée en chiasme, le chef avance son idée avec une proposition conditionnelle, à la fois plus concrète et plus complexe que celle de Polybe. Hannibal évoque en effet l'intervention de navires, dont il précise la finalité, et condense ainsi plusieurs éléments en une seule phrase. Chez les deux auteurs, les effets que pourrait produire le blocus sont envisagés, mais pas sur le même mode : chez Polybe, les deux éventualités sont conjointes ; chez Tite-Live, elles sont dissociées et constituent une fausse alternative, qui augmente artificiellement les chances de succès et apparaît dès lors plus efficace sur un plan rhétorique.

Même si, dans les deux textes, les Tarentins approuvent les propos d'Hannibal, leur réaction est dépeinte de manière sensiblement différente. Polybe oppose leur approbation à leur sentiment d'impuissance. Leur embarras est d'abord reconsidéré par une restriction qui rappelle les propos d'Hannibal dans le texte latin. Ce sont ici les Tarentins qui envisagent la question concrète des navires et de leur potentielle provenance. En imaginant le possible secours d'une flotte carthaginoise, ils présupposent l'impossibilité d'utiliser leurs propres navires. Mais cette éventualité est immédiatement rejetée (τοῦτο δ'ἦν κατὰ τοὺς τότε καιροὺς ἀδύνατον), ce qui ramène les Tarentins à l'impasse initiale. Polybe conclut alors, avec insistance, à l'incompréhension des Tarentins vis-à-vis des propos d'Hannibal : l'expression φανερὸν εἶναι et l'adverbe ἤδη renforcent une affirmation qui entre en contradiction manifeste avec la situation, et l'historien grec accentue (μᾶλλον) l'étonnement des Tarentins, qui ne parviennent pas à percer la pensée du Barcide. Polybe (34, 9) lève alors le problème en révélant en détail les observations[9] faites préalablement par Hannibal et qui le conduisent à imaginer une manœuvre audacieuse.

De son côté, Tite-Live poursuit la mise en scène d'une sorte de dialogue qui culminera avec le discours direct d'Hannibal. L'opposition entre l'assentiment initial et la réplique que les Tarentins adressent à Hannibal est ici plus fortement marquée, et le contenu de cette réplique est quelque peu différent : sur un ton sentencieux, les Tarentins pointent sévèrement une faille dans le plan du Carthaginois et reportent sur lui la charge de fournir les moyens nécessaires en

désigne chez Tite-Live ceux qui exercent le pouvoir effectif (HELLEGOUARC'H [1972²]). Cette précision pourrait donc contribuer à alimenter l'idée que seule une minorité de notables répondent à l'appel d'Hannibal (voir cependant infra, sur l'attitude de l'assemblée).

[9] C'est le même verbe (συνοράω) qui est utilisé et met l'accent sur la capacité d'observation du chef carthaginois.

rappelant des navires de Sicile. L'assemblée anticipe encore et récuse l'idée d'utiliser sa propre flotte, bloquée dans le port. Les Tarentins semblent presque railler leur interlocuteur en décrivant une situation évidente pour tous. Hannibal saisit alors au vol le dernier mot des Tarentins et s'emporte dans un discours direct, qui ne figure pas dans le texte grec, bien qu'il récupère l'essentiel du paragraphe 34, 9, tout en le réélaborant. Dans ce démarrage très vif, Hannibal nie le présupposé de la question des Tarentins et ne semble nullement ébranlé[10]. À l'instar des Tarentins, il entame son discours par une sentence bien construite. Ensuite, alors que dans le texte grec Hannibal ne concentre son attention que sur une voie propice, le personnage de Tite-Live brosse une rapide description de la ville en généralisant et amplifiant les atouts de l'espace et des multiples axes qu'elle offre. Quelques répétitions (*campo* / *planae*, *uiae* / *uia*, *transmissa* / *transueham*) créent un enchaînement rapide d'idées, qui débouche sur l'engagement d'Hannibal de transporter les navires par la voie qui mène du port à la mer. La syntaxe, qui comporte une prolepse et crée la surprise, rappelle celle du texte grec. Mais la litote *haud magna mole*, qui rassure sur la facilité du projet et montre la confiance de l'orateur, n'a pas d'équivalent strict (seulement dans l'adjectif εὐδιακόσμητον), pas plus que la conclusion du discours. Hannibal poursuit en effet sur le mode de la prédiction en envisageant les effets de la manœuvre, présentés comme certains. Il se solidarise avec son public en changeant de personne et exploite un symbole fédérateur (*mare nostrum erit*), avant de nuancer et d'évoquer les étapes indispensables à la réalisation de la fin qu'il propose : on observe un va-et-vient entre l'ennemi et la première personne du pluriel, une *iunctura* classique (*illinc mari, hinc terra*) pour transcrire une idée de totalité. L'adverbe *immo*[11] marque alors une *correctio* qui permet de passer du siège à l'occupation de la citadelle. Ce résultat est à nouveau envisagé au travers d'une fausse alternative, soulignée par le style (*aut … aut*, *adiunctio*, répétition de *hostibus*). Le verbe *capiemus* clôt la phrase et l'intervention : il montre que les deux éventualités aboutissent à une même issue, dont la réalisation prochaine ne semble faire aucun doute. Ce bref discours présente ainsi en miniature les caractéristiques du genre délibératif (*suasio*) et, plus précisément, de la harangue (*exhortatio*)[12], dont les exemples abondent chez les historiens grecs et latins[13] : une courte *propositio*, une première partie descriptive et

[10] On peut y voir une forme d'*insinuatio* (cf. Cic., *De inu.* I, 23-25).

[11] Sur la valeur de ce connecteur, voir Orlandini (1995).

[12] Sur ce genre, qui a récemment connu un regain d'intérêt, voir notamment Abbamonte (2009) ; David (1995) ; Iglesias Zoido (2007 ; 2008) ; Pina Polo (1989) ; Sans (2020, à paraître). *Suasio* et *exhortatio* sont souvent confondues et partagent des caractéristiques (lieux…) communes. Dans le cas présent, la situation est ambiguë : d'un côté, Hannibal doit montrer qu'il joue le jeu de la délibération pour séduire et convaincre les Tarentins, mais d'un autre côté, ceux-ci ne sont plus vraiment en position de décider librement.

[13] Voir le catalogue dressé dans Iglesias Zoido (2008).

délibérative fondée sur les lieux du *possibile* et du *facile*, une exhortation reposant sur l'*utile* et projetant l'image du succès.

Les deux historiens ne manquent pas ensuite de commenter, avec un balancement incrémentiel (οὐ μόνον … ἀλλά / *non modo … sed etiam*), l'effet des paroles du chef carthaginois sur ses auditeurs. Les propositions ainsi coordonnées n'ont cependant pas la même valeur : chez Polybe, c'est l'homme et ses qualités qui suscitent avant tout l'admiration des Tarentins. Pour Tite-Live, l'espoir et l'admiration sont les conséquences du discours (*oratio*) et du talent oratoire d'Hannibal.

Si l'on admet l'hypothèse que Tite-Live se soit servi du texte de Polybe comme source unique ou principale de son propre récit de la défection de Tarente, il faut également admettre qu'il a retravaillé le texte de son modèle pour laisser la place à un discours direct. Bien qu'ils ne paraissent pas requérir un effort d'imagination et de réécriture moindre que certains autres ajouts, suppressions et substitutions pointés par les *Quellenforscher* dans cet épisode ou ailleurs, les changements observés ici n'ont pas vraiment retenu l'attention[14] et ne semblent pas impliquer que Tite-Live ait eu recours à une autre source. Mais même en pareil cas, il est toujours intéressant de s'interroger sur les raisons d'une telle adaptation, et d'abord sur ce qui a pu la motiver.

D'une part, si d'un point de vue historique l'information délivrée est à peu près semblable, il est indéniable que le texte de Tite-Live présente une plus grande qualité littéraire et témoigne d'un certain sens de la dramatisation : la présentation qu'il fait des difficultés d'Hannibal, leur dédoublement, la réplique des Tarentins et le discours soudain du Carthaginois rendent le passage plus vivant et plus intense. Mais d'autre part, il faut également constater que les différences observées trahissent aussi une orientation donnée au passage et influencent la perception du lecteur. Le texte grec met davantage en avant l'ingéniosité d'Hannibal, qui apparaît comme un personnage à l'intelligence singulière, clairvoyant et qui, face à des Tarentins bienveillants mais médusés, est capable de rassembler les données d'une situation pour les mettre à profit dans des stratagèmes inattendus. Tite-Live, au contraire, met en scène une réunion plus tendue, voire houleuse. Hannibal, dont la situation est ici présentée comme plus précaire, doit faire usage de toute sa rhétorique pour convaincre. Tandis que le texte grec semble assez monotone, justifiant chaque proposition inattendue par des observations concrètes, le texte latin met davantage en évidence la manière dont Hannibal transpose progressivement ses réflexions en un discours persuasif. Bon orateur, il n'en apparaît pas moins manipulateur, sanguin et

[14] Voir De Sanctis (1917), p. 352-353 ; Kahrstedt (1913), p. 257-259 ; Klotz, 1941 [1964], p. 165-167 ; Nicolet-Croizat (1992), p. xii-xix ; Tränkle (1977), p. 206-210 ; Walbank (1967), p. 100-111. La description du transbordement des navires, qui suit immédiatement le discours, fait partie des points souvent discutés pour cet épisode. Voir également note 6.

autoritaire quand il s'agace. Comme dans le reste de l'épisode[15], les Tarentins apparaissent quant à eux moins coopératifs et moins naïfs que dans le texte grec, laissant ainsi penser qu'ils agissent sous la contrainte et qu'ils se distancient des *proditores* (Liv. XXV, 9, 8 ; 10, 4) qui ont livré la ville. Plus généralement, si l'on regarde l'ensemble du passage[16], là où le texte grec présente une série de succès stratégiques bien orchestrés qui permettent à Hannibal de prendre le contrôle de la ville, dans le texte latin, le Barcide parvient tout juste à sortir d'une situation mal engagée pour un résultat mitigé. On retrouve là des traits majeurs et bien connus des œuvres des deux auteurs : intéressé par les questions militaires[17] et soucieux d'expliquer les événements, Polybe valorise la stratégie, la ruse, l'intelligence, qui apparaissent comme les causes du succès et sont présentées en modèle[18]. Tite-Live, qui écrit une œuvre à la gloire de Rome, tempère ou relativise les victoires de l'ennemi historique[19].

Ensuite, on peut s'interroger sur le procédé lui-même, qui rend l'adaptation possible, et sur son origine. On peut trouver d'autres exemples de transposition d'un texte narratif ou explicatif en un discours en style direct dans les extraits parallèles de Polybe et Tite-Live[20]. Mais on sait aussi, grâce à la redécouverte en cours des manuels de *progymnasmata*, que ce procédé avait été théorisé dans le cadre de la formation à la rhétorique. Dans le traitement qu'il propose de l'exercice du récit (διήγημα), Ælius Théon (*Prog*. V, 87, 21-88, 1 Spengel = 50 Patillon) propose en effet une série de manipulations (flexions, allongement, abrègement, changement dans l'ordre du récit,…) et de modes d'expression possibles qu'il illustre à partir d'un extrait de Thucydide (II, 2) :

> Θηβαίων ἄνδρες ὀλίγῳ πλείους τριακοσίων εἰσῆλθον περὶ πρῶτον ὕπνον σὺν ὅπλοις εἰς Πλάταιαν τῆς Βοιωτίας, οὖσαν Ἀθηναίων συμμαχίδα.
>
> « Des Thébains, au nombre d'un peu plus de trois cents hommes, entrèrent en armes à l'heure du premier sommeil dans Platée en Béotie, qui était l'alliée d'Athènes. »

Parmi les déclinaisons possibles, le « mode iussif[21] » consiste tout simplement soit à exploiter le récit dans une exhortation (qui aurait lieu après l'action en

[15] Tite-Live gomme les mentions d'une collaboration active des Tarentins (notamment Pol. VIII, 33, 10).

[16] Comparer par exemple la déroulement de la prise de la ville elle-même (Pol. VIII, 30, 5-12 / Liv. XXV, 10, 1-5).

[17] Meissner (2013).

[18] Guelfucci (2010) ; Eckstein (1995) ; Mineo (2006), p. 62 ; Pédech (1964), p. 204-249 ; Sans (2016).

[19] Bernard (2000), p. 284-303, 435-436 (traits et discours d'Hannibal) ; Levene (2010) ; Mineo (2006), p. 212, 256-269, 282 ; Sans (2016).

[20] Comparer Pol. X, 6, 8-9,3 et Liv. XXVI, 41, 3-25 (siège de Carthagène) ; Pol. XV, 9, 1-5 et Liv. XXX, 32, 1-2 (prélude à la bataille de Zama). Dans ces deux cas, il s'agit également de harangues.

[21] Je reprends ici la traduction de Patillon (1997 [2002]).

question), soit à transformer le récit en un discours d'exhortation (pour exhorter à l'action en question), de la manière suivante :

> « Ἄγετε, ὦ Θηβαῖοι, ὅπως ἄνδρες ἐξ ὑμῶν ὀλίγῳ πλείους τριακοσίων εἰσέλθωσι περὶ πρῶτον ὕπνον σὺν ὅπλοις εἰς Πλάταιαν τὴν ὑμετέραν, νῦν δ' οὖσαν Ἀθηναίων συμμαχίδα »· καὶ τὰ ἑξῆς, ὡς ἂν ἐνδέχηται, κατὰ τοῦτον τὸν τρόπον διεξελευσόμεθα.

> « "Faites en sorte, Thébains, que des hommes à vous, au nombre d'un peu plus de trois cents, entrent en armes à l'heure du premier sommeil dans la ville de Platée, qui est la nôtre, mais qui est présentement l'alliée d'Athènes !" ; et, dans la mesure du possible, nous exposerons toute la suite selon ce mode. »

La transposition implique des adaptations similaires (changement de personne…) à celles que l'on a pu observer dans le discours d'Hannibal : la première partie expose le plan, suggère des conditions favorables ; la seconde présente l'objectif et la situation présente de manière à exciter l'ardeur des soldats. Si les différents modes du récit visaient à l'exploration et la maîtrise de l'expression, on voit ici qu'ils permettaient aussi de construire la persuasion. La façon d'encourager, ou la technique de la harangue elle-même, est quant à elle très ancienne[22], illustrée par de nombreux modèles[23], et était, elle aussi, enseignée durant la formation de base en rhétorique[24]. Tite-Live, qui n'est pas si éloigné de Quintilien ou d'Ælius Théon[25], et qu'on a parfois soupçonné d'avoir été rhéteur lui-même[26], a probablement pu recevoir une formation rhétorico-littéraire semblable à celle des *progymnasmata*. De là à penser qu'une telle formation ait pu avoir une influence sur sa façon d'écrire, il n'y a qu'un petit pas, qu'il est d'autant plus tentant de franchir qu'il s'agit du même type de

[22] On en trouve des exemples dès Homère, voir KEITEL (1987).

[23] Le modèle du genre aurait été constitué par Thucydide. Cf. IGLESIAS ZOIDO (2000 ; 2007 ; 2008).

[24] Dans le cadre de l'éthopée (exercice consistant à imiter, à travers un discours à la première personne, l'ethos et parfois le pathos d'une personne donnée dans des circonstances données), THÉON (*Prog*. VIII, 115-117 Spengel = 71-73 Patillon) inclut différents types de discours, dont l'exhortation, et cite le discours d'un chef d'armée à ses soldats comme exemple de sujet possible. Voir également PSEUDO-HERMOGÈNE (*Prog*. IX, 4, 201 Patillon). On peut également songer aux déclamations attribuées au sophiste Lesbonax (cf. IGLESIAS ZOIDO [2010]).

[25] Du moins si l'on accepte une datation ancienne pour le traité de Théon : Ier siècle après J.-C. si l'on suit PATILLON (1997 [2002], p. VII-XVI), qui s'appuie sur une proximité du programme de Théon avec celui de Quintilien ; IIe siècle, si l'on identifie l'auteur du manuel de *progymnasmata* avec celui de la lettre *P. Oxy*. LIX, 3992 (voir NICOLARDI [2016]). HEATH (2002-2003) a proposé une datation plus tardive (Ve siècle après J.-C.). Rappelons que ni Théon ni Quintilien ne se présentent comme les premiers auteurs à avoir traité de leur domaine.

[26] Cf. ARNAUD-LINDET (2001), p. 195 ; CIZEK, (1965 [1992]), p. 88 ; GRIMAL (1965 [1992]), p. 88. On cite à l'appui de cette hypothèse QUINT. VIII, 2, 18, IX, 4, 18, X, 1, 32, 39, 73, 101 ; SEN., *Contr*. X, 2, 26, IX, 24, 14 ; TAC., *Ann*. IV, 34, 3.

discours, et que les exercices présentés par Théon préparaient à la narration et étaient recommandés aux auteurs, y compris aux historiens[27].

En conclusion, le discours d'Hannibal aux Tarentins est rhétorique à plusieurs titres : non seulement il exploite cette technique et participe à la persuasion, mais il correspond aussi à un procédé qui, à un moment donné, a fait partie de ceux qui étaient enseignés par les rhéteurs. L'étude de l'influence de la formation rhétorique sur l'écriture de l'histoire, qui devient de plus en plus plausible à mesure que l'on avance dans les premiers siècles de notre ère[28], permettrait sans doute de mieux comprendre les liens entre les deux disciplines et peut-être même, dans certains cas, d'expliquer le passage d'un texte historique à un autre sans recourir à une autre source.

Université libre de Bruxelles (ULB). Benoît SANS.

BIBLIOGRAPHIE

G. ABBAMONTE (2009), *Discorsi alle truppe: documenti, origine e struttura retorica*, in G. ABBAMONTE / L. MILETTI / L. SPINA (ed.), *Discorsi alla prova. Atti del Quinto Colloquio italo-francese. Discorsi pronunciati, discorsi ascoltati: contesti di eloquenza tra Grecia, Roma ed Europa*, Napoli, p. 29-46.
P. ALVAREZ (2006), *The Impact of Rhetoric and Education on the "Res Gestae" of Ammianus Marcellinus*, Edmonton.
M.-P. ARNAUD-LINDET (2001), *Histoire et politique à Rome. Les historiens romains (IIIe siècle a. J.-C. – Ve siècle ap. J.-C.)*, Paris.
J. E. BERNARD (2000), *Le portrait chez Tite-Live. Essai sur une écriture de l'histoire romaine*, Bruxelles.
E. CIZEK (1995), *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité*, Lyon.
J.-M. DAVID (1995), *Le chef et sa troupe*, in F. DUPONT (ed.), *Paroles romaines*, Nancy, 1995, p. 37-39.
G. DE SANCTIS (1917), *Storia dei Romani*. III, 2, Milano / Torino / Roma.
A. M. ECKSTEIN (1995), *Moral Vision in the Histories of Polybius*, Berkeley.
J.-L. FERRARY (1988), *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome.
G. FLAMERIE DE LACHAPELLE (2010), *Les récits de bataille dans l'œuvre de Florus : enjeux narratifs et idéologiques*, in *DHA* 36, 1, p. 137-152.
J. FOUCAULT (1972), *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, Paris.
V. FROMENTIN *et al.* (ed.) (2016), *Cassius Dion : nouvelles lectures*, Bordeaux.
P. GRIMAL (1965 [1992]), *La littérature latine*, Paris.
M. R. GUELFUCCI (2010), *Polybe, le regard, la structure des Histoires et la construction du sens*, in *CEA* 47, p. 329-357.

[27] THÉON, *Prog.* I, 60 Spengel = 2 Patillon. Les manuels puisent également leurs exemples chez les historiens (cf. THÉON, *Prog.* II, 66-72 Spengel = 9-18 Patillon).

[28] Voir par exemple ALVAREZ (2006) ; FLAMERIE DE LACHAPELLE (2010) ; FROMENTIN *et al.* (2016).

M. HEATH (2002-2003), *Theon and the History of the "Progymnasmata"*, in *GRBS* 43, 2, p. 129-160.
J. HELLEGOUARC'H (1972²), *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris.
J. C. IGLESIAS ZOIDO (2000), *¿Se pronunciaron realmente las arengas de Tucídides?: el testimonio de Th. VII, 61-70*, in *Athenaeum* 88, 2, p. 515-528.
— (2007), *The Battle Exhortation in Ancient Rhetoric*, in *Rhetorica*, 25, p. 141-58.
— (2010), *Una figura olvidada: el rétor Lesbonacte*, in A. ALVAR EZQUERRA / J. SILES RUIZ (ed.), *Actas del XII Congreso Español de Estudios Clásicos*, vol. II, Madrid, p. 381-388.
— (ed.) (2008), *Retórica e historiografía. El discurso militar en la historiografía desde la Antigüedad hasta el Renacimiento*, Madrid.
U. KAHRSTEDT (1913), *Die Geschichte der Karthager,* vol. III, Berlin.
E. KEITEL (1987), *Homeric Antecedents to the Cohortatio in the Ancient Historians*, in *CW* 80, p. 153-72.
A. KLOTZ (1940 [1964]), *Livius und seine Vorgänger*, Amsterdam.
D. LEVENE (2010), *Livy on the Hannibalic War,* Oxford.
B. MEISSNER (2013), *Polybios als Militärhistoriker*, in V. GRIEB / C. KOEHN (ed.), *Polybios und seine Historien*, Stuttgart, p. 127-157.
B. MINEO (2006), *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris.
F. NICOLARDI (2016), *Les témoignages papyrologiques à propos du rhéteur Aelius Théon*, in *Eirene* 52, p. 248-263.
F. NICOLET-CROIZAT (1992), *Tite-Live. Histoire romaine.* T. 15. Livre XXV, Paris (CUF).
A. ORLANDINI (1995), *De la connexion : une analyse pragmatique des connecteurs latins* atqui *et* immo, in *Lalies* 15, p. 259-269.
P. PÉDECH (1964), *La méthode historique de Polybe*, Paris.
F. PINA POLO (1989), *Las contiones civiles y militares en Roma*, Zaragoza.
G. RAEPSAET (1993), *Le diolkos de l'Isthme de Corinthe : son tracé, son fonctionnement*, in *BCH* 117, p. 233-261.
B. SANS (2016), *Polybe, Tite-Live et la bataille de l'Èbre (Pol. 11, 31-33; Liv. 28, 31, 5 - 34,12)*, *RPh* 90, p. 165-190.
— (2020, à paraître), *Making War With Words: Battle Speeches and Rhetorical Strategy*, in K. DEMETRIOU / S. PAPAIOANNOU / A. SERAFIM (ed.), *The Ancient Art of Persuasion Across Genres and Topics*, London.
H. TRÄNKLE (1977), *Livius und Polybius*, Basel / Stuttgart.
F. W. WALBANK (1967), *A Historical Commentary on Polybius*, vol. II, Oxford.
R. WEIL (1982), *Polybe. Histoires*. Livres VII-VIII et IX, Paris (CUF).
P. WUILLEUMIER (1939), *Tarente : des origines à la conquête romaine*, Paris.

« Témoin » : latin 3, hittite 4 ?

Les emplois d'un terme doivent permettre d'en justifier le sens, lequel à son tour doit permettre l'analyse morphologique. À cet égard, le latin *testis* et le hittite *kutruwan* posent des problèmes qu'il est intéressant de relever.

L'explication du latin *testis* part généralement de l'idée de témoin en tant que « tiers », avec une forme **tri(to)-sth₂-i/o-*[1]. Pour justifier cette étymologie, on compare osq. **trístaamentud** « testament », **trstus** « témoin »[2]. L'hypothèse est plausible et est d'ailleurs très généralement acceptée. En même temps, elle présente une série de failles et de difficultés qui la rendent fragile[3]. Sur le plan morphologique d'abord, *testis* présente un thème en *-i-* alors que *testari* fait attendre un thème thématique à l'origine (**testo-*)[4]. Le terme est compris comme un composé avec un deuxième élément constitué de la racine **steh₂-*. Comme composés de ce type, le latin possède *antistes* « prêtre » (gén. *antistitis*), *superstes* « témoin, survivant » (gén. *superstitis*), *praestes* « qui préside, défenseur » (gén. *praestitis*). Tous sont des thèmes en dentale. *Testis* est donc isolé avec la forme de pluriel *testes*. Pour contourner le problème, on pose un composé de date indo-européenne (qui laisse la forme dans le flou)[5], ou une forme d'époque latine en **te-stit-* (et un pluriel **testit-ēs* avec haplologie[6]). Pour le sens du composé, si l'on part de l'idée de « celui qui se tient en tiers », le premier membre doit comporter l'ordinal **trit(y)o-* « troisième » (lat. *tertius*) ; il faut encore poser un phénomène d'haplologie pour aboutir à **tri(to)-sth₂-i/o-*. En résumé, l'étymon lui-même apparaît comme construit sur le sens supposé originel de *testis*. Par ailleurs, le thème en *-i-* de *testis* reste sans explication satisfaisante et ne répond pas au type des composés en **steh₂-*.

Du point de vue sémantique, on évoque des expressions comme le fr. « parler en présence d'un tiers ». On cite aussi Fest. (s.u. *contestari*) : *contestari est cum uterque reus dicit: 'testes estote'* « *contestari* (prendre à témoin) est quand l'une et l'autre partie dit : "soyez témoins" » ; Pompon. (fr. X Frassinetti) :

[1] L'étude la plus complète est celle de Redard (1980), qui retrace l'historique des recherches. Cf. Ernout / Meillet, *DELL*, s.u. ; de Vaan, *EDL*, s.u. ; pour les formes osques, cf. Untermann (2000), p. 749 (s.u. *tertim*), p. 768-770 (s.u. *trístaamentud*, *trstus*).

[2] Sur **trístaamentud**, voir en dernier lieu McDonald (2012), p. 50-51.

[3] Voir la synthèse chez Redard (1980) ; Katz (1998), p. 184, 187-188.

[4] L'explication avancée par Katz (1998), p. 209 n. 69 paraît peu vraisemblable.

[5] Katz (1998), p. 184.

[6] Ainsi Leumann (1977), p. 275.

Latomus 78, 2019, p. 928-935 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287637

solum foras / seduxi ut ne quis esset testis tertius / praeter nos « je t'ai emmené seul dehors, pour qu'il n'y ait pas un troisième témoin, à part nous »[7]. Dans le premier cas, chaque partie fait appel à des témoins, qui peuvent effectivement se concevoir en tant que tiers. Le second cas est bien moins évident : *praeter nos* indique qu'il est bien question d'un troisième témoin et non d'un tiers qui serait appelé en tant que témoin[8]. Dans le domaine du droit, les choses n'apparaissent pas plus clairement. La forme archaïque du testament (*calatis comitiis*) a ceci de particulier que la procédure se déroulait devant l'ensemble des citoyens, présents comme témoins. Le testament *per aes et libram*, qui reprend la formule[9] du testament ancien se déroule lui devant cinq témoins. La question est là : le témoin se définit-il vraiment comme le tiers, comme la troisième personne ? La question mérite d'être posée et l'a déjà été par Redard, qui conclut que le rôle de *testis* n'est jamais défini spécifiquement comme celui de « troisième », mais désignerait plutôt celui qui « assiste »[10].

Terme de la langue juridique, *testis* sert avant tout à désigner l'individu qui sait pour avoir vu et qui a été désigné en tant que témoin : il n'est pas un témoin accidentel, naturel (rôle dévolu à *arbiter*)[11]. La définition du latin *testis* est donnée dans la *Rhétorique à Hérennius* : *testis dicere quae sciat aut audierit* « (la tâche) du témoin est de dire ce qu'il sait ou a entendu ». L'importance de la vision apparaît également dans les emplois du terme :

> Pl., *Men.* 595
> *omnibus malefactis testes tres aderant acerrumi*
> « trois témoins étaient présents, parfaitement au fait de tous ses méfaits »
>
> Pl., *Cap.* 1-3
> *Hos quos uidetis stare hic captiuos duos / … / hoc uos mihi testes estis me uerum loqui*
> « ces deux captifs que vous voyez se tenir ici … vous êtes témoins de ce que je dis la vérité »
>
> Prop. 1.13.14
> *uidi ego: me quaeso teste negare potes?*
> « moi je l'ai vu ; je te le demande, peux-tu le nier alors que j'en suis témoin ? »

[7] Ernout / Meillet, *DELL*, s.u. *testis*, repris par Katz (1998), p. 184. La valeur de ces exemples a déjà fait l'objet de critiques chez Redard (1980), p. 168-169 et n. 42.

[8] Voir Ernout / Meillet, *DELL*, s.u. *testis*.

[9] Gaius 2, 104 : *haec ita ut in his tabulis cerisque scripta sunt, ita do ita lego ita testor, itaque uos, quirites, testimonium mihi perhibetote* « selon ce qui est écrit sur ces tablettes et sur cette cire, ainsi je donne, ainsi je lègue, ainsi je prends à témoin, et ainsi vous, citoyens, donnez-moi votre témoignage ». Cf. Ducos (1998), p. 2-6.

[10] Redard, (1980) p. 169-170.

[11] Guérin (2015), p. 35-37. Cf. Benveniste (1969), p. 119-122 ; voir aussi Biscardi (1971).

On le rencontre aussi dans quelques emplois impliquant un serment. Ici encore, le *testis* est, d'une façon ou d'une autre, appelé en tant que témoin, pour voir et entendre :

Liv. 1.59
iuro uosque, dii, testes facio
« je jure et vous prends à témoin, ô dieux »

Liv. 8.6.1
proditur memoriae aduersus crebram implorationem deum, quos testes foederum saepius inuocabant consules, uocem Anni spernentis numina Iouis Romani auditam
« on rapporte que, à l'encontre des nombreuses supplications aux dieux, que les consuls invoquaient très souvent comme témoins des traités, on entendit la voix d'Annius dédaignant la puissance de Jupiter romain »

Verg., *Én.*, 12.176-178
esto nunc Sol testis et haec mihi Terra uocanti,
quam propter tantos potui perferre labores,
et pater omnipotens et tu Saturnia coniunx
« Sois maintenant mon témoin, Soleil, ainsi toi Terre, pour moi qui t'invoque, pour laquelle j'ai pu supporter de tels labeurs, et toi père tout puissant et toi, son épouse saturnienne… »

Ov., *Mét.*, 2.45-46
promissis testis adesto
dis iuranda palus, oculis incognita nostris
« que soit témoin de ma promesse le marais par lequel les dieux jurent, inconnu de nos yeux »

Ov., *Art* 3.397-398
quod latet, ignotum est: ignoti nulla cupido:
fructus abest, facies cum bona teste caret.
« ce qui est caché est ignoré, il n'y a pas de désir de ce qui est inconnu; le plaisir est absent lorsqu'un beau visage manque de témoin »

Ailleurs dans les langues indo-européennes, les données ne sont pas plus solides pour appuyer l'idée d'un témoin « troisième ». On évoque le védique *AV* 4.16, 2c *dvaú saṃniṣádya yán mantráyete rā́jā tád veda váruṇas tṛtī́yaḥ* « ce que deux (personnes) assises discutent ensemble, le roi Varuṇa le sait en tant que troisième »[12]. Le texte insiste sur le rôle de Varuṇa, dieu omniprésent ; il est appelé « troisième » parce que deux personnes sont impliquées. Le dieu est là en tiers, certes, mais il n'est pas nommé « témoin » en tant que tel[13]. Il y a, dans les analyses proposées, un glissement de la position du dieu comme

[12] BENVENISTE (1969), p. 277 (repris également chez KATZ [1998], p. 185).
[13] Varuṇa est le dieu témoin du serment et le vengeur. Rien ne lui est caché, il est le garant du *ṛta* et de la vérité. Cf. WILLIAMS (2003), p. 294.

troisième à une dénomination générale du témoin. Le témoin en sanskrit est *sākṣi-* « celui qui voit avec ses yeux ». Comme à Rome, le témoin assiste à l'événement, voit la situation, entend les paroles[14]. Les dieux peuvent être pris comme témoins d'un serment. Le témoin est souvent un élément (le feu purificateur comme élément intérieur, le vent, l'eau), un élément céleste (soleil, lune), une divinité (Agni, Vāyu, Indra, Varuṇa, Yama)[15]. Le témoin observe, voit, connaît (*paś-*, *vid-*, *jña-*)[16] :

> *R. 3 Appendix l* no. 13 103-104
> *āditya bho loka-kr̥tākr̥tajña / lokasya satyānr̥ta-karma-sākṣin*
> « Soleil qui sait ce qui est fait et n'est pas fait, témoin (*sākṣin*) des œuvres de vérité et de fausseté du monde »[17]

> *MBh.* 3.75.7
> *ayaṃ carati loke 'smin bhūta-sākṣī sadā-gatiḥ*
> *eṣa muñcatu me prāṇān yadi pāpaṃ carāmy aham*
> « le vent toujours agité qui parcourt le monde, témoin des créatures (*bhūta-sākṣī*), me prendra la vie, si j'ai fait quoi que ce soit de mal »[18]

Au final, on se trouve ici devant une étymologie qu'il est difficile de conforter sur le plan morphologique et sémantique. Aucun élément réellement probant ne permet de lier de façon claire les notions de « troisième » et de « témoin », si ce n'est par la reconstruction étymologique et le rapprochement avec les formes osques. C'est pourtant sur cette idée que repose l'analyse souvent retenue pour le nom hittite du témoin : *kutruwan-*. Le terme est, en effet, expliqué comme un dérivé bâti sur le nombre « quatre », *k^wtru-en*. Le témoin serait ainsi le quatrième dans un groupe impliquant les deux parties adverses, le juge et le témoin[19]. L'hypothèse manque toutefois d'assise, car les emplois du terme ne permettent pas de la conforter. Le témoin est toujours celui qui, désigné en tant que tel (*kutruwanni*), est présent (*ar-*) à un événement, voit (*uške/a-*) et entend (*ištamašš-*) ce qui se produit.

Un texte exceptionnel[20] décrit le témoignage d'un nommé Pallariya à propos d'une transaction entre le Ḫatti et Ugarit. Les termes employés indiquent que

[14] ROCHER (2012), p. 369.
[15] Cf. HOPKINS (1932), p. 324 (*agnisākṣikaṃ sakhyam* « amitié dont le feu est le témoin »).
[16] Cf. LÜDERS (1959), p. 666-668 ; HOPKINS (1932) ; HARA (2009).
[17] Extrait cité chez HARA (2009), p. 262.
[18] Texte chez HARA (2009), p. 260-261 ; cf. également HOPKINS (1932), p. 323-328.
[19] KLOEKHORST, *EDHIL*, s.u. *kutruwan-*. Cf. OETTINGER (1982), p. 174 et n. 46, qui évoque le louv. **tri-w-an-i-* « juge » comme troisième partie. Kloekhorst tente de son côté de rapprocher le louvite du nom de nombre « quatre », en posant *k^wtruen-* (louv. */trwan-/*). Toutefois, rien de décisif ne se profile, d'autant plus que le sens de « juge » est issu par métaphore de celui de « justice » ; cf. YAKUBOVICH (2002), p. 111-112, (2010), p. 147 et n. 86.
[20] Texte mentionné notamment chez KATZ (1998), p. 185.

Pallariya était présent. La déposition de Pallariya se fait devant deux témoins et est authentifiée par sceau :

RS 17.109

recto

1. *UMMA* ^{LÚ}*zakkinni*
2. ^{m}*attalliš⸗wa⸗mu* ^{LÚ}*MAKISSU*
3. 8 ME GÍN KÙ.BABBAR *ḫarta*
4. *datta⸗ma⸗at kuwapí*
5. *nu* ^{m}*pallariyašš⸗a artat*
6. *nu* ^{m}*pallariyan kēdani*
7. *m*[*e*]*mini punuššuen*
8. [*nu*] *memišta ašanza⸗war⸗aš memiaš*
9. *nu mān* ^{LÚ}*zakkinniš*
10. ^{m}*attališ* ^{m}*pallariyašš⸗a*
11. *anda aranzi*
12. *nu* DI-*eššar zennattari*
13. *mān* ^{m}*attalliš⸗ma*
14. ^{LÚ}*zakkennišš⸗a*
15. *anda aranzi*
16. ^{m}*pallariyaš⸗ma ŪL apiya*

verso

17. *nu* ^{LÚ}*zakkenniš*
18. *ANA* ^{m}*attalli kī ṬUP-PU*
19. *parā ēpzi*
20. *nu⸗šši kē* INIM.MEŠ
21. *ŠA* ^{m}*pallariya memai*
22. ^{m}*pallariyaš⸗ma memian*
23. *PANI* ^{m}*teḫi*-^{D}U-*ub Ù ANA* ^{m}ŠEŠ-*zi*
24. GAL LU.MEŠ *MUBARRI* (rature)
25. *memišta*

« ainsi parle le préfet : “Attali, le percepteur détenait pour moi 800 sicles d’argent”. Lorsqu’il les a pris, Pallariya était présent (*artat*). Et nous avons interrogé Pallariya à propos de cette affaire. Il a dit : “cette affaire est vraie”. Quand le préfet, Attali et Pallariya se réuniront (*anda aranzi*), l’affaire judiciaire sera finie. Mais si Attali et le préfet se réunissent, mais que Pallariya n’est pas présent (*ŪL apiya*), le préfet présentera cette tablette à Attali et elle dira ces mots de Pallariya. Pallariya a expliqué l’affaire devant Teḫi-Tešub et Naninzi le chef des mubarru »[21]

D’autres passages encore associent l’idée de témoin et le verbe *ar-* :

KUB 13.4 ii 32-38 (*CTH* 264, instructions aux prêtres et au personnel du temple[22])
… *mān⸗ma⸗šši IŠTU* É.GAL-*LÌ AŠŠUM* NÍG.BA-*ŠU*
KÙ.BABBAR KÙ.SIG$_{17}$ TÚG.TU$_{4}$ *UNUT* ZABAR *pianzi n⸗at lamniyan ēšdu*
kāš⸗war⸗at⸗ši LUGAL-*uš paiš* KI.LÁ.BI-*ŠU⸗ya⸗at mašiwan*
n⸗at iyan⸗pat ēšdu namma kiššann⸗a iyan ēšdu
kedani⸗war⸗at⸗ši ANA EZEN$_{4}$ SUM-*er kutrušš⸗a* EGIR-*an*
iyanteš ašandu SUM-*er⸗wa⸗at⸗ši kuwapi nu⸗wa kāš*
kāš⸗a arantat
« mais si on lui donne en tant que présent du palais de l’argent, de l’or, des vêtements, des ustensiles de bronze, que cela soit mentionné (ainsi) : “ce roi lui a

[21] Pour le texte, voir Laroche (1968), p. 769-772 ; cf. également Haase (1971) ; von Schuler (1971).
[22] Taggar-Cohen (2006), p. 51-52 ; Miller (2013), p. 254-255 pour ce passage.

donné ceci", que soit aussi enregistré quel est son poids. Ensuite que cela soit enregistré ainsi : "ils l'ont donné pour cette fête", que les témoins soient enregistrés : "quand ils ont donné, un tel et un tel était présent" »

KBo 11.1 ro 8 (*CTH* 382[23], prière de Muwatalli II au dieu de l'orage de Kummanni).
n=*aš ANA ŠA* D10 *šāuwarri EGIR-pa lānni* <u>*kutruwanni artar*[*i*]</u>
« il se tient pour témoigner du relâchement de la colère du dieu de l'orage »

Pour le reste, les emplois de *kutruwan*- sont assez peu variés. Le terme est souvent attesté dans des rituels, des prières ou des traités, où les dieux sont pris à témoin. Quelques exemples :

KBo 15.25 ro 34-35 (*CTH* 396, rituel de Ḫatiya de Kanzapida contre le démon Wišuriyant)[24]
kāša=*wa ANA* D*Úi*[*š*]*uriyanti ḫuwappi* MUNUS-*ni*
SÍSKUR *peškimi nu*=*za z*[*i*]*k* DUTU-*uš* <u>*kutruwaš ēš*</u>
« vois, je donne un rituel à Wišuriyant, la femme mauvaise, et toi, dieu solaire, sois témoin »

KUB 17.18 iii 4-6 (*CTH* 448, rituel pour la déesse solaire de la terre (*taknaz dā*-)[25]
kāša a]*pedaš ku*[*it idal*]*auwaš uddanaš pédi*
[*kūš tarpal*]*liuš tittanummen nu*=*za zik táknaš* DUTU-*uš*
[*táknašš*=*a* DINGIR.MEŠ] <u>*kutruwanieš ēšten*</u>
« Voyez, parce que nous avons déposé ces substituts à la place des mauvaises paroles, toi, déesse solaire de la terre (et) les dieux de la terre, soyez témoins »

Les traités comportent deux types d'éléments fondamentaux : les termes du traité et le serment lors duquel les dieux sont invoqués comme témoins. Une liste (parfois importante) des dieux peut être donnée. La formule consacrée appelle les mille dieux à l'assemblée pour qu'ils soient témoins. L'important est de voir (*uške*/*a*-) et d'entendre (*ištamašš*-) :

KBo 4.10 vo 48-51 (*CTH* 106, traité avec Ulmi-Teššub de Tarḫuntašša)[26]
kēdani=*ma memini* DU ḪI.ḪI-*aššiš* DUTU URUPÚ-*na* DU URU*Ḫatti* DU URU*Nerik*
D*IŠTAR* URU*Šamuḫa* D*IŠTAR* URU*Lawazantiya LIM* DINGIR.MEŠ
ŠA KUR URU*Ḫatti* <u>*kutruēš ašandu*</u>
nu=*tta kī kuit ṬUPPU išḫiulaš iyaun nu kāša apēdani memini LIM* DINGIR.MEŠ *tuliya ḫalziyanteš*
nu <u>*uškándu*</u> <u>*ištamaškándu*</u>=*ya n*=*at* <u>*kutruēš ašandu*</u>
« pour cette affaire, dieu de l'orage de l'éclair, déesse solaire d'Arinna, dieu de l'orage du Ḫatti, dieu de l'orage de Nerik, Ištar de Šamuḫa, Ištar de Lawazantiya,

23 Rieken *et al*. (ed.), hethiter.net/: CTH 382 (TX 2016-01-05, TRde 2017-10-29).
24 Chrzanowska (ed.), hethiter.net/: CTH 396.1.1 (TX 10.05.2012, TRde 21.05.2012).
25 Görke (ed.), hethiter.net/: CTH 448.2.1.1 (TX 15.07.2016, TRde 15.07.2016).
26 van den Hout (1995), p. 38-39 pour ce passage.

les 1000 dieux du Ḫatti, soyez témoins. Et ceci est la tablette du traité que j'ai faite pour toi; voyez, les 1000 dieux sont appelés en assemblée pour cette affaire. Voyez et écoutez et soyez les témoins de cela »

Tous les dieux sont aussi appelés dans la prière de Muršiliš II contre la peste qui ravage le pays :

KUB 19.1+ vo 4-5 (*CTH* 378, prière de Muršiliš II contre la peste)[27]
4. *apedani=za* UD-*ti kuieš* DINGIR.MEŠ *tul*[*iya*] *linkiya* <u>*k*[*ut*]*ruwanni*</u>
5. *ḫalzi*[*y*]*anteš ēšten* ḪUR.SAG.MEŠ ÍD.MEŠ PÚ.ḪI.A ᴰKASKAL.KUR.MEŠ=*ya*
« (vous) dieux, qui ce jour avez été appelés en assemblée pour être témoins de ce serment, montagnes, fleuves, sources et cours d'eau souterrains »

En somme, si l'idée de « troisième » ou de « quatrième » paraît séduisante, elle reste néanmoins fragile tant pour le sens que pour la forme. Être présent, voir, entendre, telles sont les caractéristiques fondamentales du témoin, comme le montrent encore ces mots de Pline le Jeune, *Pan*. 65 : *iurat in legem attendentibus diis* « il jure sur la loi, en présence des dieux attentifs ».

Université libre de Bruxelles (ULB). Sylvie Vanséveren.

Bibliographie

Abréviations

DELL : A. Ernout / A. Meillet (1959), *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris.
EDHIL : A. Kloekhorst (2008), *Etymological Dictionary of the Inherited Hittite Lexicon*, Leiden / Boston.
EDL : M. de Vaan (2008), *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leiden / Boston.

É. Benveniste (1969), *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, vol. 2 (Ius *et le serment à Rome*), Paris, p. 111-122.
A. Biscardi (1971), Testes estote *: contribution à l'étude du témoignage en droit romain*, in *Revue historique de droit français et étranger* 49, p. 386-411.
A. Chrzanowska (ed.), *Ritual der Ḫatiya von Kanzapida gegen die dämonische Wišuriyant (CTH 396.1.1)*, hethiter.net/: CTH 396.1.1 (TX 10.05.2012, TRde 21.05.2012).
M. Ducos (1998), *Le droit successoral romain (première partie)*, in *VL* 149, p. 2-6.
P. Frassinetti (1967), *Atellanae fabulae*, Roma.
S. Görke (ed.), *Ein taknaz-da- und Ersatzfiguren-Ritual (CTH 448.2.1.1)*, hethiter.net/: CTH 448.2.1.1 (TX 15.07.2016, TRde 15.07.2016).

[27] Rieken *et al.* (ed.), hethiter.net/: CTH 378.1 (TX 2017-12-02, TRde 2017-10-04).

C. Guérin (2015), *La voix de la vérité. Témoin et témoignage dans les tribunaux romains du 1er siècle avant J.-C.*, Paris.
R. Haase (1971), *Eine hethitische Prozessurkunde – RS 17.109*, in *Ugarit-Forschungen* 3, p. 71-74.
M. Hara (2009), *Divine Witness*, in *Journal of Indian Philosophy* 37, p. 253-272.
E. W. Hopkins, *The Oath in Hindu Epic Literature*, in *JAOS* 52, p. 316-337.
J. Katz (1998), Testimonia Ritus Italici*: Male Genitalia, Solemn Declarations, and a New Latin Sound Law*, in *HSPh* 98, p. 183-217.
E. Laroche (1968), *Textes de Ras Shamra en langue hittite*, in *Ugaritica* 5, p. 769-784.
M. Leumann (1977), *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München.
A. Lüders (1959), *Varuṇa II. Varuṇa und das r̥ta*, Göttingen.
K. McDonald (2012), *The Testament of Vibius Adiranus*, in *JRS* 102, p. 40-55.
J. L. Miller (2013), *Royal Hittite Instructions and Related Administrative Texts*, Atlanta.
N. Oettinger (1982), *Reste von e-Hochstufe im Formans hethitischer n-Stämme einschliesslich des «umna»-Suffixes*, in E. Neu (ed.), *Investigationes philologicae et comparativae. Gedenkschfrit für H. Kronasser*, Wiesbaden, p. 162-177.
G. Redard (1980), *Latin* testis *« témoin = troisième » ?*, in J. Bingen / A. Coupez / F. Mawet (ed.), *Recherches de linguistique. Hommages à Maurice Leroy*, Bruxelles, p. 163-171.
E. Rieken (ed.), *CTH 382 – Gebet Muwatalliš II. an den Wettergott von Kummanni*, hethiter.net/: CTH 382 (TX 2016-01-05, TRde 2017-10-29).
E. Rieken *et al.* (ed.), *CTH 378.1 – Pestgebete Muršiliš II*, hethiter.net/: CTH 378.1 (TX 2017-12-02, TRde 2017-10-04).
L. Rocher (2012), *Studies in Hindu Law and Dharmaśāstra*, London / New York / Delhi.
A. Taggar-Cohen (2006), *Hittite Priesthood*, Heidelberg.
J. Untermann (2000), *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg.
T. P. J. van den Hout (1995), *Der Ulmitešub-Vertrag. Eine prosopographische Untersuchung*, Wiesbaden.
E. von Schuler (1971), *Eine hethitische Rechtsurkunde aus Ugarit*, in *Ugarit-Forschungen* 3, 223-234.
G. M. Williams (2003), *Handbook of Hindu Mythology*, Santa Barbara / Denver / Oxford.
I. S. Yakubovich (2002), *Labyrinth for Tyrants*, in *Studia Linguarum* 3, p. 93-116.
— (2010), *Sociolinguistics of the Luwian Language,* Leiden.

La *Biblia Graeca* de Bonaventura Vulcanius. Nuevos datos del proyecto a partir de sus cartas y poemas latinos

1. *Introducción*[1]

En este trabajo se presenta un poema latino inédito del humanista flamenco Bonaventura Vulcanius (Brujas, 1538 – Leiden, 1614), profesor en Leiden y reformador calvinista, experto en patrística griega y el primer estudioso que propuso hacer una *Biblia Graeca* para mejorar la *Complutense*[2]. El poema está dirigido a la Reina de Inglaterra Isabel I, pidiendo su apoyo para el proyecto de esa nueva *Biblia*. El cruce de informaciones entre este poema y las cartas latinas

[1] Este trabajo es fruto principalmente de una estancia de investigación en el Warburg Institute (University of London) bajo la tutoría del profesor Guido Giglioni, a quien agradezco su revisión y sugerencias. Se enmarca en el Proyecto de Investigación "Corpus de la literatura latina del Renacimiento. VIII" financiado por el Ministerio Español de Economía y Competitividad (MINECO-FEDER FFI2015-64490-P), así como también en la Red Internacional de Excelencia "Europa Renascens: Corpus digital del Humanismo y la Tradición Clásica", financiada por el mismo Ministerio (FFI2015-69200-REDT). Agradezco la consulta de sus fondos bibliográficos a la University of London y a la Universiteit Leiden, así como a la British Library. Algunas siglas usadas son: Vulc. (Colección Vulcaniana en Leiden Universiteit Bibliotheek); BL (British Library); OLD (Oxford Latin Dictionary). En cuanto a los nombres propios, mantengo aquellas latinizaciones muy generalizadas (Vulcanius, Nannius, Erastus, Janus Dousa), aunque procuro explicitar los nombres originales de cada lengua y muchas veces los uso si las latinizaciones no han sido tan profusamente generalizadas (Jan van der Molen o Molanus, Adrian van der Myle o Mylius). En los títulos latinos de obras de Época Moderna reproduzco la disposición gráfica con que se publicaron con respecto a los grafemas ‹u›, ‹v›, ‹i›, ‹j›.

[2] Son conocidos sus principales datos biográficos. Hizo sus primeros estudios en Brujas, Diest (1545?) y Gante (1554) y los superiores de Letras en Lovaina (1555-1557) y Colonia (1557-1559). Fue bibliotecario en España del Cardenal Mendoza en Burgos (1559-1566), y tras la muerte del prelado, secretario en Toledo del archidiácono de la catedral Fernando Mendoza (1566-1571). Regresó a su patria y buscó un servicio estable entre 1571 y 1577. Hasta finales de 1573 se movió entre Bruselas, Amberes, Lovaina y Colonia, donde se estableció entre enero y septiembre de 1574. Luego vivió en Ginebra hasta finales del año siguiente y en Basilea hasta finales de 1577. En los últimos meses de ese año se asienta en Amberes como secretario de Philips Marnix van Sint-Aldegonde, el burgo-maestre de la ciudad y primer ministro del Príncipe de Orange. Finalmente fue profesor de lenguas clásicas en la Universidad de Leiden entre 1581 y su fecha de muerte. Aporto actualización bibliográfica más adelante.

Latomus 78, 2019, p. 936-971 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287638

del autor (algunas ya editadas y otras inéditas), permite situar en el tiempo su petición entre finales de 1574 y los primeros meses de 1575. A su vez, el rastreo de la presencia del proyecto en su epistolario hasta 1577, así como otros datos, permiten valorar a Vulcanius como biblista y su aportación en este terreno – menor sin duda que en el de la Patrística – a la Reforma (de la que se celebró el V Centenario en 2017).

La figura de Vulcanius está recibiendo particular atención en los últimos años gracias en especial al Congreso *Bonaventura Vulcanius, a Humanist beyond borders* (Leiden, 2008)[3]. La monografía de 2010 citada en la nota anterior ha renovado el interés sobre el personaje y su rastro documental. Al volver a considerar este segundo después de los últimos estudios, han surgido algunos nuevos matices que contribuyen a perfilar más y más el retrato de este humanista y su aportación a la patrística o al biblismo[4]. A este mismo fin quiere contribuir el presente trabajo, mostrando además que el cruce de informaciones entre el epistolario y las poesías del autor (colecciones ambas pendientes de ser críticamente editadas) puede ser un fructífero método para profundizar en el conocimiento del humanista y de su entorno.

2. *Bonaventura Vulcanius y su interés por los Padres y la* Biblia

El interés de Vulcanius por la patrística griega pudo nacer en sus años de estudiante en Lovaina por haber coincidido allí con Petrus Nannius (Pieter Nanninck), pero se consolidó principalmente en Burgos junto al Cardenal Mendoza[5]. Este culto prelado español estaba muy interesado en la patrística griega y, en particular, en Cirilo de Alejandría. Muestra de ello fue su escrito *De naturali quadam cum Christo unitate, quem per dignam Eucharistiae*

[3] La bibliografía más reciente sobre el autor por orden cronológico es la siguiente: MOLHUYSEN (1910); DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923); DEWITTE (1973); BREUGELMANS (1975); DEWITTE (1978), (1981), (1982), (1983), (1985); GILLY (1985); GERLO (1985); DEWITTE (1987), (1989); HEESAKKERS (2000); BERGSMAN (2004); MEERHOFF (2007); VAN DAM (2009); CAZES (2010).

[4] Como ejemplos de trabajos recientes puede verse (también por orden cronológico) TOURNOY (2011a), (2011b); DEL PINO (2017). En TOURNOY (2011a), p. 203 se habla también de una publicación frustrada de Cirilo en 1583 (cuya portada se conserva en Vulc. 25, fol. 3r). No debe llevar esto a confusión con la fecha 1583 de DEL PINO (2017), p. 398, n. 8, errata mecanográfica por B. VULCANIUS (1573).

[5] Francisco de Mendoza y Bovadilla (Cuenca, 1508 – Burgos, 1566) hizo sus estudios en las universidades de Salamanca y Alcalá. Después compaginó sus estudios de lenguas clásicas con su carrera eclesiástica. Fue nombrado obispo de Coria en 1533, cardenal en 1544 y arzobispo de Burgos en 1550 (es por ello que es conocido como Cardenal Mendoza, Cardenal de Coria o Cardenal de Burgos). A pesar de estos nombramientos, residió en Roma entre 1545 y 1554 como cardenal pro-hispano. Fue Gobernador de Siena entre 1555 y 1557, año en que se instaló en Burgos hasta su muerte. Véase ANTONIO (1783), vol. 1, p. 447-448; BATAILLON (1969); FLÓREZ (1771), vol. 26, p. 427-432; PÉREZ MARTÍN (2011), p. 65-70.

sumptionem fideles consequuntur, cuya argumentación se apoyaba en buena parte en dicho Patriarca. Sus ideas lo llevaron incluso ante el tribunal de la Inquisición. El motivo concreto para ello fue una homilía que pronunció, siendo obispo de Burgos, el Jueves Santo 3 de abril de 1561, sobre la unión de los fieles con Cristo mediante la Eucaristía. El sermón de Mendoza hizo tanto hincapié en la unión física que la exageración de este tono es el que condujo a la denuncia[6].

Para los contemporáneos del Cardenal o de Vulcanius, la relevancia de Cirilo a este respecto tenía que ver con su oposición al patriarca constantinopolitano Nestorio, cuyas tesis fueron definitivamente derrotadas en el Concilio de Éfeso del 431. El pensamiento de este segundo interpretaba la encarnación de Dios Hijo como un tipo de "antropomorfismo", en cuanto que el Unigénito habría adoptado forma humana en Jesucristo de un modo del que podría deducirse que este no fue propiamente Dios, sino un simple hombre que prestó su cuerpo para la antropomorfización. Un remate de esta cuestión era el título mariológico de "Madre de Dios" que Nestorio negaba a María y que el Concilio sin embargo autorizó. Al parecer, la explicación del Cardenal para la Eucaristía se unía de alguna manera con esta cuestión. La acusación contra él no llevó a una condena, pero el prelado sí se vio obligado a precisar los términos de su predicación y no pudo ver publicada su obra[7].

Vulcanius heredó de su maestro el interés por la patrística y sobre todo por Cirilo. Fruto de ello fueron sus tres publicaciones sobre el Patriarca: en 1573 salió impresa en Colonia la traducción latina del *Liber adversus anthropomorphitas* y del primero de los libros (o diálogos) del *De adoratione*[8]; en 1576 apareció en Toledo (sin su conocimiento) su traducción latina del *Adversus anthropomorphitas liber* y de los *De adoratione in spiritu et veritate dialogi* XVII *ad Palladium* (libro que el autor había dejado listo para publicación justo antes de marcharse de España, con autorización eclesiástica incluida y prefacio

[6] Véase PÉREZ MARTÍN (2011), p. 70-71.

[7] El *De naturali quadam unitate* fue editado por PIOLANTI (1948) a partir de un manuscrito conservado en San Juan de Letrán. En la Biblioteca Nacional de España se conservan dos manuscritos de la obra (Mss/7330 y Mss/2102): el primero, datado en 1566 (por tanto poco antes de la muerte del Cardenal) y encuadernado lujosamente, pudo ser uno de los últimos encargos de su patrono a Vulcanius; el segundo se data a finales del siglo XVIII y podría por ello ser la copia de Nicolás Antonio para su proyectada edición que nunca llegó a realizar. Es también curioso que el famoso Fray Luis de León (que fue el revisor eclesiástico que aprobó la traducción del *De adoratione* de Cirilo hecha por Vulcanius) usara los mismos pasajes cirílicos del Cardenal para hablar de la Eucaristía. Como se sabe, también Fray Luis sufrió proceso ante la Inquisición, en su caso con prisión incluida. Véase sobre toda la cuestión, con bibliografía, PÉREZ MARTÍN (2011), p. 70-71, 91.

[8] Véase VULCANIUS (1573).

fechado en 1570)[9]; y otra vez el *Adversus anthropomorphitas* (aunque ampliado y con el texto original griego además de la traducción latina) en Leiden en 1605 en la imprenta de J. Paets[10]. Estas aportaciones de Vulcanius a la patrística mantuvieron su vigencia durante siglos.

Vulcanius parece haber adquirido en el tiempo de su servicio al Cardenal un conocimiento amplio de los Padres y de la literatura bizantina de tema religioso. Es más, tiene noticias de dónde se encuentran los principales manuscritos y de las referencias que hay sobre unos autores y otros. Una buena muestra de esto tenemos en la carta que escribió a Johann Rheidt (o Ioannes Rhetius) el 29 de noviembre de 1572[11]. En ella le hablaba de su traducción latina del *De adoratione in spiritu et veritate* (que era un comentario general de Cirilo, en forma de diecisiete diálogos, al Antiguo Testamento), traducción por entonces aún inédita. Al nombrar esta obra criticaba ante Rheidt el uso que había hecho de la misma el reformador Ioannes Oecolampadius. También nombra a los *Glaphyra* (comentarios sobre el Pentateuco del mismo Patriarca) de los que el flamenco ha encontrado mención en Nicéforo y de los que conoce un resumen por capítulos conservado en Siena. Igualmente habla de la *Vita in Christo* de Nicolás Cabasilas, aunque no se ha atrevido a darla a conocer por tener un único manuscrito lleno de errores. En su respuesta, Johann Rheidt le aconseja escribir de su parte a Ioannes Sambucus (János Zsámboky), que le podría enviar ejemplares de Cabasilas o de Cirilo conservados en Viena. También se ofrece a enterarse de qué manuscritos griegos de Cirilo se conservan en Augsburgo[12].

Como decimos, al igual que otros autores de la Reforma, Vulcanius estuvo interesado en la literatura griega de épocas helenística y bizantina (en particular en lo referente al tema religioso). Consecuencia de ello fueron sus ediciones y traducciones latinas en este ámbito: el *De thematibus* de Constantino Porfirogéneta (Leiden, 1588); la *Historia* de Agatías el Escolástico (Leiden, 1594); el *De primatu papae Romani et igne purgatorio* de Nilo Cabasilas (Leiden, 1595); las *Quaestiones physicae* atribuidas a Teófilo Simocata, junto con los

[9] Se trata de VULCANIUS (1576). El *Adversus anthropomorphitas* llevaba portada de 1576, después aparecían los diecisiete libros de los *Dialogi de adoratione* con portada de 1575. La obra estaba dedicada al archidiácono de Toledo, Fernando de Mendoza. Al final de la obra aparecía una recopilación de pasajes del libro que podían ser útiles para refutar las herejías contemporáneas. Perjudicó a este libro que el año de la precipitada marcha de Vulcanius coincidiera con el de la muerte del dedicatario. Fue publicado sin conocimiento del flamenco gracias al buen hacer del bibliotecario de la catedral toledana Jerónimo de Torés. Vulcanius se enteró de que se había hecho aquella edición en 1579. Aporta todos los detalles sobre esta publicación casi fantasma y sus diversos estados el artículo de TOURNOY (2011a).

[10] Véase VULCANIUS (1605).

[11] Carta de Vulcanius a Johann Rheidt, de Bruselas, a 29 de noviembre de 1572, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 3, p. 31-33.

[12] Carta de Rheidt a Vulcanius, de Colonia, a 18 de diciembre de 1572, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 135, p. 282-283.

escritos médicos de Cassio Iatrosofista (Leiden, 1597) y el *Encomium maris* de Gregorio de Chipre junto con el *In thermas Pythias* del Pseudo Paulo Silenciario (Leiden, 1597)[13].

Y Vulcanius estuvo también interesado en la *Biblia*. Debió de conocer la *Políglota Complutense* (la mayor aportación entonces a la recuperación de los textos bíblicos originales por parte católica)[14] y posiblemente pudo leer no solo los textos latinos o griegos, sino también el hebreo[15]. Hay muestras además de que Vulcanius, que vivió en Toledo desde 1566, conoció en una cierta medida el ámbito de la Universidad de Alcalá[16].

En cuanto a la *Complutense*, el primer erudito – como hemos dicho – que propuso su revisión, en concreto del texto griego, fue Bonaventura Vulcanius, y curiosamente las primeras noticias (conocidas hasta ahora) de esa *Biblia Graeca* que el flamenco proyectó no provienen de sus tratados patrísticos o de sus cartas, sino de su poesía: se conserva un poema latino dirigido a la Reina de Inglaterra Isabel I solicitando su ayuda para la puesta en marcha del proyecto, el texto principal que edito y traduzco en este trabajo[17]. Gracias a esa

[13] Una aportación reciente es la publicación por Silvano de la traducción inédita de Vulcanius del *Dialogus Latini et Graeci de causis divulsionis ecclesiarum orientalis et occidentalis* de Georgius Moschampar (conservado en Vulc. 9, fols. 86r-87v). Véase Silvano (2014), que a su vez remite para lo referente a las ediciones griegas de Vulcanius a Conley (2010) y para lo referente a su interés en la época bizantina a Van Miert (2010).

[14] No podemos saber si el Cardenal tuvo en Burgos ejemplar de esa *Biblia*. No aparece en el catálogo reproducido por De Andrés (1974), p. 17-25, aunque el desorden con que el legado del Cardenal fue puesto en venta para pagar sus deudas podría explicar esta significativa ausencia, como otras similares. Sobre la aportación de la *Complutense* al debate bíblico, puede verse Taylor (2015), p. 300-301.

[15] Aunque el humanista flamenco fuese principalmente un helenista y latinista, de sus estudios de hebreo puede ser una muestra la presencia en su biblioteca de gramáticas y diccionarios de esa lengua. Véase van Hal (2010), p. 393, n. 18, 21. En la primera de las notas indica los manuscritos del fondo vulcaniano de Leiden que podrían consultarse sobre sus conocimientos de hebreo: Vulc. 1; 48; 98; 108, fasc. 30.

[16] Vulcanius estuvo al tanto, por ejemplo, del traslado de las reliquias de los santos Justo y Pastor desde Huesca a Alcalá (sobre lo que escribe en Vulc. 103 II, fol. 91v), y conoció a Ambrosio de Morales, al que ridiculiza en unos epigramas (véase Vulc. 97, fol. 16v). También conoció Salamanca, en su intento de ser profesor en alguna de esas universidades. En carta a su propio padre (muy probablemente de 1566, después de muerto el Cardenal), el flamenco escribe: *In Hispania paucae conditiones offerri possunt, quas amplecti uelim. Inter aulicos summa cum miseria degitur. Neminem adhuc audiui bene sibi pollicentem. Compluti nullus fere est profitendi locus cum utilitate coniunctus; nam illi suas habent cathedras, quas uocant, neque iis nisi Hispanos praeficiunt. (…) Salamantiae uigent leges, sordet medicina, sordent literae*; de Vries van Heekelingen (1923), nº 2, p. 28-31.

[17] Hay dos redacciones del mismo, prácticamente idénticas. Están conservadas en Vulc. 97, fols. 22r-22v (que llamaré en el app. cr. de la edición *V1*); y Vulc. 103 II, fols. [88r-88v] (que llamaré *V2*).

poesía sabemos – como hemos adelantado al principio – que quiso dirigir la publicación en la imprenta ginebrina de Henri Estienne; que este publicó un primer pliego de la obra como muestra para solicitar financiación; que Vulcanius pensaba utilizar en la *Biblia* los comentarios de François de Vatable[18] y de Jean de Serres[19]; y que la petición de ayuda a la Reina de Inglaterra debió de ser hecha muy al final del año 1574 o en los primeros meses de 1575.

En cuanto al conocimiento de la llamada "Biblia de Vatable" por parte de Vulcanius, debió de ser al llegar a la imprenta de Henri Estienne en Ginebra cuando el flamenco la leyera o consultara. No podemos calcular las posibilidades de que la conociera antes, durante sus estudios superiores en Lovaina y Colonia; pero, si no la conoció entonces, hay muy pocas posibilidades – como vamos a ver – de que la conociera en su estancia española.

La "Biblia de Vatable" fue una *Biblia* Latina fruto de uno de los principales esfuerzos por mejorar la versión Vulgata tradicional, la que se realizó en la imprenta parisina de Robert Estienne (el padre de Henri)[20]. Ya en 1532 este impresor había hecho una edición latina de la *Biblia* en la que tomaba como base la Vulgata, pero cambiaba algunas expresiones, aceptando lecturas que estuviesen bien documentadas en fuentes antiguas hebreas o griegas[21]. Como este modo de proceder levantó mucha polémica en París y en Lovaina, en 1540 el impresor hizo otra edición en la que se citaban expresamente al margen de cada lectura las fuentes usadas para mejorar la Vulgata. Esta segunda *Biblia Latina*, en tamaño folio, llevaba unos grabados del Templo de Salomón y del Arca de la Alianza y un glosario final de términos hebreos con su traducción latina. En su prefacio, Robert Estienne decía que los grabados se debían a François de Vatable, al que elogiaba ampliamente por sus conocimientos de hebreo; de hecho, es tan elevado ese elogio que permite al lector pensar que el

[18] François Wattebled o Vatable (Gamaches, ca. 1495 – París, 16 de marzo de 1547) fue un destacado hebraísta y helenista del Colegio Real de París que editó y comentó textos de Platón y de la *Biblia*. Puede verse una bio-bibliografía actualizada en WURSTEN (2011).

[19] Jean de Serres (Villeneuve-de-Berg, ca. 1540 – Ginebra, 1598) fue un famoso helenista francés, educado en Suiza, adonde su familia se había desplazado por su disidencia religiosa, que escribió comentarios a Platón y a la *Biblia*. Fue pastor calvinista en varias ciudades (Jussy, Nimes y Lausana), así como consejero y cronista oficial del rey Enrique IV (cargo este último concedido en 1596). Escribió una historia de Francia que mantuvo su vigencia por mucho tiempo.

[20] En los estudios sobre las imprentas de los Estienne suele distinguirse a Henri I Estienne (1460-1520), el fundador; Robert I Estienne (1503-1559), el único al que se hará referencia en este trabajo con el nombre de Robert; Henri II Estienne (París, ca. 1530 – Lyon, 1598), hijo del anterior y el único al que se hará referencia con el nombre de Henri; y Robert II Estienne (1530-1570), hermano del anterior pero fuera de lo que aquí interesa.

[21] Véase ESTIENNE (1532). Hay información sobre las biblias de este editor en TAYLOR (2015), p. 307-308.

hebraísta hubiera tenido también que ver con la tarea de edición del texto latino (que se adjudicaba a varones doctos sin especificar nombres) o al menos con el glosario[22].

Robert Estienne volvió a publicar en París su *Biblia Latina* en 1545, siendo esta ya la que acogió el nombre de "Biblia de Vatable". Iba en un tamaño más manejable (en cuarto) y con comentarios explicativos. En un nuevo prefacio el impresor afirmaba que esta vez había publicado el texto latino según la traducción directa del hebreo que hizo Sanctes Pagnini, aunque con intervención del hebraísta François de Vatable (puesto que Pagnini no satisfacía a muchos por la literalidad de su traducción)[23]. Adjudicaba a Vatable los comentarios, pero de una forma curiosa. Según el impresor, este explicaba la *Biblia* hebrea en sus clases de París con gran reconocimiento por parte de los especialistas; como el profesor no había publicado nunca sus comentarios por falta de tiempo, Robert Estienne había pedido a los mejores discípulos de Vatable los apuntes de clase y los había utilizado para las notas explicativas. Además, al final del prefacio el editor escribió el siguiente pasaje:

> *Tantum hoc addemus: cum in annotationibus doctum inter Haebraeos nominamus, Rabbi David Kimhi nos intelligere: cum uero doctiores, eum ipsum* [scl. *Vatablum*]*, cuius praelectionum beneficio haec habemus, et Christianos doctores, significare.*[24]

Era esta una forma de diluir entre varios – y algunos de ellos anónimos – la responsabilidad del texto y de las notas (en especial las del Nuevo Testamento). A pesar de esto, esta publicación de la *Biblia* acogió el nombre citado y sus notas fueron conocidas como los "comentarios de Vatable".

Las críticas a esta *Biblia* por parte de los teólogos de París y Lovaina fueron inmediatas y pusieron a la obra bajo sospecha, llevando finalmente a su prohibición en el Índice de París de 1549. Para entonces Vatable había muerto, pero Robert Estienne, en permanente tensión con los teólogos parisinos, tuvo que trasladar al año siguiente su imprenta a Ginebra para evitar males mayores. En esa ciudad el impresor volvió a publicar la *Biblia Latina* de Vatable en 1557, ampliando las notas explicativas (que en los años siguientes fueron utilizadas

[22] Véase ESTIENNE (1540), p. *ii^{r} – [*ii^{v}].

[23] Sanctes Pagnino o Pagnini (Lucca, 18 de octubre de 1470 – Lyon, 24 de agosto de 1536) publicó la primera versión latina de la *Biblia* que no tenía en cuenta la Vulgata y partía del texto hebreo original. Su traducción procuró por eso seguir al pie de la letra el texto original, punto este que llevó tanto a la alabanza como a la crítica en las diversas confesiones cristianas y a la animadversión en particular en la obediencia romana.

[24] Véase ESTIENNE (1545), p. *ii^{r} - [*ii^{v}]. David Kimhi (1160-1235) fue un erudito rabino medieval comentarista de la *Biblia* hebrea.

en ediciones bíblicas al amparo de confesiones reformadas) y utilizando para el Nuevo Testamento el texto y los comentarios de Théodore de Bèze[25].

Cuando la *Biblia* de Vatable (la de 1545) llegó a España, la Inquisición hizo una revisión que arrojó una lista de correcciones de veintidós columnas de extensión. Una vez asegurada su ortodoxia mediante la aceptación de dichas correcciones, fue publicada en Salamanca en 1555 por Andrés de Portonariis. A pesar de su expurgo, la obra fue de nuevo explícitamente prohibida y solo con una autorización conseguida en 1573 pudo volver a ser publicada en Salamanca por Gaspar de Portonariis, hermano del anterior, en 1584[26].

Vulcanius comenzó a trabajar en la imprenta ginebrina de Henri Estienne a finales de 1574 o principios de 1575 y allí es donde muy probablemente conoció la *Biblia* de Vatable. Allí también conocería los comentarios a textos bíblicos que tenía Jean de Serres sin publicar[27]. Es explicable por tanto que Vulcanius proyectase entonces su *Biblia Graeca* en los términos que conocemos.

Por otro lado, la ascensión de Isabel I al trono de Inglaterra y su distanciamiento de la obediencia romana supuso un importante cambio en la confrontación religiosa europea. Esta confrontación tuvo un carácter abiertamente bélico (a partir de la mitad de los años sesenta y en particular en Francia y Países Bajos)[28]; pero también otro cultural o ideológico (en el que se enmarcan las ediciones bíblicas y patrísticas). Los calvinistas (llamados hugonotes en Francia) encontraron un apoyo en la tendencia reformista de la corte inglesa, e Isabel I se convirtió en una poderosa soberana anti-papal y anti-española a la que tanto políticos como escritores acudieron en petición de ayuda[29]. Es muy lógica por eso también la petición de Vulcanius.

Había además, como en toda guerra, otro campo de batalla, el de la transmisión secreta de noticias reservadas. Este campo y el cultural se relacionaban entre sí, porque los servicios de inteligencia usaban con facilidad (a veces de

[25] Estienne (1556-1557), vol. 1, p. i^{r}-i^{v}, indica que en esta entrega se edita (en la parte interior de las páginas) el texto de la Vulgata mejorada (el de las ediciones anteriores con corrección de errores); mientras que en la parte exterior se edita el texto de Sanctes Pagnini, mejorado también y comentado por Vatable y por un discípulo suyo, Bertinus.

[26] Véase González Novalín (1996), p. 125-144; Wursten (2011), p. 557-559.

[27] Publicó los referentes a los Salmos en el mismo año de 1575 con Estienne. Véase Serres (1575). Más tarde publicó los referentes al Eclesiastés, también en Ginebra aunque con otro impresor, Pierre de Saint-André: Serres (1579), con reedición en la misma imprenta en 1580. Más adelante publicó el mismo libro en Londres en versión inglesa: Serres (1585). He acudido para esta búsqueda de publicaciones al Universal Short Title Catalogue (USTC), <http://ustc.ac.uk/index.php/search/>.

[28] Téngase en cuenta que con esa denominación se hacía referencia entonces (y en este artículo se acoge ese uso) al solar aproximado que hoy ocupan los estados de Luxemburgo, Bélgica y Países Bajos.

[29] Véase Yates (1975), p. 29-87 (Part II, Chapter 1: *Queen Elizabeth I as Astraea*).

forma estable, otras de forma transitoria) a escritores o impresores que tuviesen conocimientos de idiomas y facilidad para viajar. En los años 1571 a 1577 (desde el regreso a Flandes de Vulcanius hasta el año de su entrada oficial en el cuerpo diplomático del Príncipe de Orange como secretario de Marnix van Sint-Aldegonde) los Países Bajos fueron un terreno de confrontación en el ámbito de la información secreta, en el que los servicios de inteligencia de Orange e Isabel I se daban la mano para sobrepasar a los de Felipe II. Consta que Vulcanius trabajó para el servicio de Orange ya al final de este periodo, en 1577 (cuando fue interceptada la correspondencia en español del Gobernador Juan de Austria con su secretario Escobedo)[30]; pero considero que hay indicios suficientes para sospechar que la colaboración de Vulcanius con Orange (aunque fuese intermitente) comenzó mucho antes[31]. En los años citados el erudito flamenco estuvo relacionado con importantes personajes, tanto católicos como calvinistas, intercambiando en sus cartas información con ambos bandos. Aunque trate sobre este aspecto más adelante, pienso que esa red de informantes pudo facilitar que Vulcanius hiciese llegar a las manos de la Reina su requerimiento.

3. *Referencias al proyecto de la* Biblia Griega *en el epistolario de Vulcanius*

Vulcanius habla por primera vez de su *Biblia Griega* en su epistolario el 4 de agosto de 1576, en una carta que escribe a Johann Baptista Heintzel[32]:

> *Biblia enim Graeca recudi curo in folio, quibus adiungam Testamentum Graecum olim a Roberto Stephano cum uariis lectionibus editum*[33]*. Biblia ipsa in columnas, capita singula in uersiculos distinguam, ut Concordantiae Bibliorum Roberti*

[30] La Colección Vulcaniana conserva huellas de la ayuda que el flamenco prestó, gracias a sus conocimientos de español, a los servicios secretos del Príncipe en 1577. Véase Vulc. 104, fasc. 108, citado por VAN DER LEM (2010), p. 218.

[31] De hecho, quizás resulta un tanto llamativo que nada más llegar Vulcanius a Amberes en octubre o noviembre de 1577, empezase a traducir textos oficiales para los Estados de los Países Bajos en la imprenta de Sylvius, a la vez que comenzaba a ser secretario de Marnix y director del nuevo *Studium Latinum* calvinista en la ciudad. Fue un proceso excesivamente rápido, a no ser que Vulcanius fuese una persona de confianza en ese entorno desde tiempo atrás. Que fue persona de total confianza, al menos desde ese momento, se muestra en que a partir de 1577 no se separa del lado de Marnix, ni siquiera en sus viajes, ya fueran a Groninga, a Heidelberg o a la Dieta de Worms. Fue precisamente en el camino a esta ciudad cuando fue nombrado profesor al pasar por Leiden el 1 de octubre de 1578, aunque no volvió a pisar la Universidad hasta tres años después, sin que esta se lo exigiese.

[32] Johann Baptista Heintzel (Augsburgo, 25 de junio de 1524 – Augsburgo, 25 de octubre de 1581) fue burgo-maestre de su ciudad, y uno de los aristócratas con los que se relacionó Vulcanius.

[33] Debe de referirse a la publicación de R. ESTIENNE (1551). Así lo considera también DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 181, n. 2, que remite a RENOUARD (1843), p. 78-79.

> *Stephani iis usui esse possint*[34]*; singulis capitibus argumenta graeca quam potero breuissima adiiciam. Subjungam ad finem operis lexicon theologicum, partim ex dictionario uestrae reipublicae, partim ex aliis collectum.*[35]

El 4 de septiembre de ese año el flamenco escribió a Thomas Erastus en parecidos términos[36]:

> *Paro et alia multa ac praecipue Biblia Graeca ad Complutensem editionem et manuscripta codicum fide castigata*[37]*, quae in columnas, ut uocant, distinguam, singulaque capita uersiculis interpungam ut facilior eorum usus esse possit. Capitibus singulis breuia argumenta graeca adiiciam. Ad calcem operis adiungam lexicon graecum ex ueteribus Patribus et manuscriptis lexicis collectum, cuius generis misit ad me nuper amplissimus uir D. Joannes Baptista Heintzelius, Septemuir Augustanus, ex reipublicae illius bibliotheca uetustissimum codicem.*[38]

Dos días después comenta lo mismo a Joachim Camerarius[39]:

[34] Robert Estienne dividió el Nuevo Testamento en versículos en su edición (R. ESTIENNE [1551]). La primera *Biblia* completa en acoger esta división en versículos fue la que se publicó en su imprenta póstumamente en 1560. Esta es la división que Vulcanius pensaba usar y es la que ha pervivido hasta nuestros días. Vulcanius pensaba mantener esa división para que se pudieran buscar pasajes usando las concordancias del mismo impresor. Debe de referirse con ello a la publicación de R. ESTIENNE (1555). Aunque esas concordancias están en latín, ciertamente podían ser útiles para los supuestos lectores de la *Biblia Graeca* de Vulcanius. En el prefacio a esas concordancias, de 23 de enero de ese año, R. Estienne promete unas concordancias en griego, aunque no he encontrado rastro de ellas.

[35] Véase minuta de carta a Johann Baptista Heintzel, [Basilea], 4 de agosto de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 79, p. 180-181. En cuanto al "léxico" que serviría de apéndice a la obra, Vulcanius habla del *dictionario uestrae reipublicae* porque la base principal del mismo – como se verá enseguida – fue un manuscrito de la biblioteca de Augsburgo que Heintzel le prestó.

[36] Thomas Erastus (Thomas Lieber, 1524-1583) fue un médico y teólogo suizo, seguidor de Zwinglio. Dio clases de Medicina en la Universidad de Heidelberg y sirvió al Elector del Palatinado Otto Heinrich y a su sucesor Federico III.

[37] Es la primera referencia a su idea de mejorar la *Biblia Complutense* con otros manuscritos no tenidos en cuenta en ella.

[38] Véase la minuta de carta a Thomas Erastus, [Basilea], 4 de septiembre de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 78, p. 177-180. En la carta Vulcanius también hacía ver que necesitaba un patrocinador para publicar la *Biblia* y para sus demás proyectos. Se conserva carta de respuesta de Erastus, [Heidelberg], 21 de noviembre de 1576, en la que asegura haber hecho gestiones ante Federico III, Príncipe Elector del Palatinado y calvinista. Su muerte el 26 de octubre de 1576 y la sucesión de Luis VI, de confesión luterana, dieron al traste con las ilusiones de Erastus y Vulcanius. Véase DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 194, p. 399-401.

[39] Joachim Liebhard o Camerarius (1500-1574) hizo sus estudios en Leipzig, Erfurt y Wittemberg. Fue estrecho discípulo de Melanchton, a quien ayudó a redactar la "Confesión de Augsburgo" de 1530. Fue profesor en Leipzig hasta su muerte.

Paro praeterea editionem Bibliorum graecorum, quae ad Complutensem editionem, quae omnium castigatissima est, aliaque manuscripta exemplaria corrigo.[40]

Hay otras referencias en cartas del mismo mes[41] y con una un poco posterior envía incluso un cuadernillo como ejemplo de cómo sería la edición:

Bibliorum graecorum editionem paro. In iis quid mediter ex hoc operis futuri specimine uidebis. Velim autem te magnopere rogatum ut iudicium ea de re tuum perscribas.[42]

También en 1577 hizo Vulcanius alusiones a su *Biblia*. A principios del año la nombra en su carta para Janus Dousa (Jan van der Does)[43] y en mayo a Johann Jakob Frisius.[44]

Sus amigos, por su parte, respondieron aplaudiendo la iniciativa y animando a Vulcanius a llevar a cabo el proyecto[45]. Hasta tal punto quiso Vulcanius divulgar la idea que Camerarius le dice el 13 de diciembre de 1576:

Scito autem de indicatione tuarum literarum plurimos ista Biblia summopere expectare. Quare, ut opus urgeatis, pro mea parte uos rogatos esse uolo.[46]

[40] Véase minuta de carta a Joachim Camerarius, Basilea, 6 de septiembre de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 81, p. 183-185.

[41] Véase minuta de carta a Théodore de Bèze, [Basilea, entre el 6 y el 13 de septiembre de 1576], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 82, p. 185-187: *Meditor etiam editionem Bibliorum Graecorum, qua de re non ita pridem prolixe ad Goulartium scripsi*. No se conserva la carta a Goulart, aunque sí su respuesta citada más abajo. Véanse también la minuta de carta a Heinrich Sudermann, [Basilea, entre el 6 y el 13 de septiembre de 1576], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 83, p. 187-188, en la que también pide patronazgo; y la carta a Joachim Camerarius, Basilea, 14 de noviembre de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 94, p. 207-208.

[42] Véase minuta de carta a Rudolf Gwalther, Basilea, 30 de noviembre de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 95, p. 209-213. Gwalther (o Gualterius) fue el principal seguidor y divulgador de Zwinglio y su obra.

[43] Véase minuta de carta a Jan van der Does (Janus Dousa), [Basilea, entre el 26 de enero y el 13 de febrero de 1577], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 109, p. 231-232.

[44] Véase minuta de carta a Johann Jakob Frisius, Basilea, [después del 12 de mayo de 1577], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 121, p. 252-255, donde envía un catálogo de sus trabajos y cita el proyecto de la *Biblia*. Esta es la última referencia que Vulcanius hace a su *Biblia* en las cartas publicadas por DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923).

[45] Véase carta de Simon Goulart, [Ginebra], 31 de agosto de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 181, p. 372-374; carta de Lambert Daneau, Ginebra, 15 de noviembre de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 191, p. 392-394; carta de Rudolf Gwalther, Zurich, 6 de diciembre de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 196, p. 402-405; carta de Lambert Daneau, Ginebra, 10 de mayo [1577], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 214, p. 443-445 (esta es la última referencia al asunto por parte de los corresponsales en el epistolario publicado por de Vries van Heekelingen).

[46] Véase carta de J. Camerarius, Nuremberg, 13 de diciembre [1576], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 198, p. 407-408.

El comentario de Simon Goulart, de 11 de febrero de 1577 es, por otro lado, un tanto enigmático y puede apuntar a la claudicación final del proyecto:

> *Adriani Isagoge in Sacra Biblia admodum erit utilis, sed de ista tua Bibliorum editione ne uerbulum quidem.*[47]

4. *El poema de Vulcanius para Isabel I en favor de su* Biblia

A pesar de que la mayor parte de referencias al proyecto de la *Biblia Graeca* se encuentra en las cartas del autor de los años 1576 y 1577, pienso que el testimonio del siguiente poema es más temprano aún[48]:

Protrepticon ad Reginam Angliae Elizabetham
pro editione Bibliorum Vatabli et Serrani
in gratiam H[enrici] St[ephani][49]

En Regina operis specimen formamque futuri,
Quo non Christicolis (quibus id prae diuitis instar
Thesauri est) ullum perfectius ista tulerunt
Secula. Qua uero id potius sit principe dignum,
Cuius opem in dias ut luminis exeat auras
Poscat, quam Regina tuam? Cui perpete pace
Diuinum numen felicia regna beauit,
Palladiasque dedit cum laude uigere per artes,
Mirificoque sacri Verbi inflammauit amore?
Ergo age, dona Dei quis[50] *te cumulauit*[51] *abunde*
Ipsius haud dubita ad cultum laudemque referre,

[47] Véase carta de Simon Goulart, Ginebra, 11 de febrero [1577], de Vries van Heekelingen (1923), nº 201, p. 412-417. De las cartas escritas por Vulcanius el 6 de agosto de 1576 a Camerarius, el 4 de septiembre del mismo a Erastus y a principios de 1577 a Dousa hace mención también Gilly (1985), p. 146, n. 54ª (consulta que agradezco a Ignacio J. García Pinilla). Gilly permite corregir el error de de Vries van Heekelingen (1923), p. 180 (carta a Johann Baptista Heintzel, [Basilea], 4 de agosto de 1576), donde escribe septiembre en vez de agosto (algo que he corregido en mis referencias de arriba): la presencia del asunto de la *Biblia* en la carta que Simon Goulart dirige a Vulcanius, [Ginebra], 31 de agosto de 1576, de Vries van Heekelingen (1923), nº 181, p. 372-374, confirma que ya en agosto el autor lo había dado a conocer. Por último, quizás el *specimen* que Vulcanius difundió con su correspondencia se encuentre todavía entre los papeles del autor, aunque yo no he podido hacer una búsqueda exhaustiva.

[48] Hago a continuación edición del texto latino con notas críticas que dan cuenta de las pequeñas diferencias entre el primer borrador y la versión acabada del poema, conforme al siguiente "Conspectus siglorum": V^1: Vulc. 97, fols. 22^r-22^v; V^2: Vulc. 103 II, fols. [88r-88v]. Me atengo a la norma gráfica del *OLD*. Añado traducción al español del texto.

[49] Ad ser[enissi]mam Reginam Angliae / pro Hen[rico] Stephano / de editione Bibliorum Vatabli et Serrani V^1

[50] queis V^1 V^2

[51] is *ante* cummulauit V^1

Munificaque manu sumptus[52]*, operisque laborem*
Immensi, Regina, leuans, pia coepta secunda.
Grata Deo fuerit larga huic tua dextra labori,
Grata piis quotquot uastus complectitur orbis,
Cuius dum firmo stabit fundamine moles
Exstabunt etiam laudum monumenta[53] *tuarum,*
Cunctaque[54] *posteritas regali munere diues*
Promeritas memori persoluet pectore grates,
Te pariter, regnumque tuum super astra ferendo.
Hoc tibi non arces, non tecta minantia caelo,
Non tibi Pyramides, non mausolea superba
Conciliare decus uentura in secula possint.
Namque operum obtutu solo quae lumina pascunt
Pertinet ad paucos spectantes nuda uoluptas.
Ast opere ex isto, modo sit tua dextra benigna,
Nulla sub aethereo regio est habitabilis axe
Quo non utilitas sit peruentura, suaui
Tentatura hominum penitus dulcedine mentes.
Quin, labor iste nouus diuini illustrat honorem
Nominis, unde tibi quum regia sceptra benigna
Sint collata manu, dulci[55] *florentia pace,*
Ne tua tanto operi desit pia dextra caueto,
Idque suo pro iure Deum te poscere crede.
At quid ego male fausta incredulus omina fingo,
Aut tristem supplex[56] *metuo, Regina, repulsam?*
At potius iam te praesago pectore coram
Cernere mi uideor solio considere in aureo,
Atque operis manibus uersare exempla futuri,
Nec finem facere, aut oculos explere tuendo,
Mirarique notas quis[57] *docti marginis oras*
Serrani, Vatablique illustrauere labores.
Intima iam laeto prodentem gaudia uultu
Te uideo, totamque in publica commoda promptam,
Quo mihi ne[58] *uanam fallant praesagia mentem,*
Da facilis, Regina, piisque pie annue uotis.
Sic te doctrina Deus, et uirtutibus auctet
Incolumemque diu regno conseruet, et orbi.

52 sumtus *V*[2]
53 monimenta *L*[1]
54 Cunctaque: que *supra lineam L*[1]
55 et *sub litura ante* dulci *L*[1]
56 supplex *supra lineam inter* tristem *et* metuo *L*[2]
57 queis *L*[1] *L*[2]
58 f *post* ne *ante correctionem L*[2] *(*fallant *temptauit)*

Exhortación a la reina Isabel de Inglaterra para la edición de la *Biblia* de Vatable y Serres en favor de Henri Estienne

Aquí tienes, Reina, una muestra y modelo[59] de un libro que va a ser
para los cristianos (para quienes valdrá tanto como un rico tesoro)
más perfecto que cualquier otro que haya habido en los siglos.
Desde luego, por cuanto que el libro es digno de un príncipe,
¿con qué respaldo cuadra mejor que sea publicado
que con el tuyo, Reina,
a quien la voluntad divina donó una continua paz para sus felices reinos,
y a quien concedió destacar entre alabanzas en las artes de Palas,
y a quien encendió en un admirable amor por la Sagrada Escritura?
Así pues, ¡adelante!: los dones con los que Dios te enriqueció abundantemente
no dudes en dedicarlos a su culto y alabanza,
y, aliviando con tu magnánima mano los gastos y el trabajo de una obra
que será inmensa, Reina, da tu favor a este piadoso proyecto.
Que tu diestra sea generosa en este trabajo será grato para Dios,
Será grato para todas las personas piadosas en el mundo:
mientras el orbe permanezca firmemente asentado,
pervivirá también como un monumento de tu gloria
y la posteridad entera, enriquecida por tu real protección,
no se olvidará de darte gracias merecidamente,
alzándote a ti y a tu reinado más allá de las estrellas.
No podrían conseguirte este honor
ni las fortalezas, ni edificios tan altos como el cielo,
ni las pirámides, ni soberbios mausoleos.
Pues un placer simple es el que unos pocos espectadores
obtienen al ver esas construcciones,
sin embargo de esta obra, con solo que tu diestra sea bondadosa,
no hay ninguna región habitable bajo el cielo
a la que no llegue su utilidad, alcanzando
con suavidad y dulzura a lo más profundo de los hombres.
Es más, este nuevo trabajo da luz y honor
al nombre de Dios, de cuya mano propicia has obtenido
el cetro real con serenidad y paz,
así es que cuida que no le falte piedad a tu diestra para con tan gran proyecto

[59] Como sabemos, Vulcanius llegó a tener un cuadernillo impreso (*specimen*) que mostraba cómo sería su edición de la *Biblia*. Aunque la primera referencia a ese cuadernillo aparece en una carta a Rodolfo Gualter, escrita por Vulcanius en Basilea, a 30 de noviembre de 1576 (véase DE VRIES VAN HEEKELINGEN [1923], p. 209-213), tiempo ya en que Vulcanius había abandonado Ginebra, no considero desestimable la posibilidad de que Estienne (el impresor previsto para la obra, al menos cuando Vulcanius compuso su poema) hiciera para Vulcanius un *prospectus* de este tipo durante su estancia ginebrina. Es más, es muy probable que Vulcanio difundiera en 1576-1577 el mismo *specimen* que le había hecho Estienne un año antes.

y cree que Dios te lo pide con todo derecho.
Pero, ¿por qué voy yo a tener, incrédulo, infaustos presagios
o a temer, oh Reina, tu triste rechazo a mis súplicas?
Más bien me imagino ya, me lo dice el corazón,
que tú me recibes en persona, sentada en tu trono dorado,
y que hojeas en tus manos el modelo del libro futuro
sin parar y sin que se cansen tus ojos,
y que admiras la docta anotación en los márgenes,
debida a los trabajos de Vatable y de Serres[60].
Ya te imagino manifestando tu gozo con rostro alegre
y tu disposición completa en favor del bien público.
Por tanto, Reina, para que mis presagios no sean vanas imaginaciones,
concédelo con generosidad y accede con piedad a mis piadosos deseos.
Así Dios aumente tu sabiduría y tu virtud
y te guarde con salud para tu reino y todo el mundo.

5. *El contexto vital del poema y su datación*

Como es sabido (y aunque volvamos sobre este pasaje más adelante), Vulcanius llegó a Ginebra huyendo de la ciudad de Colonia, de la que salió precipitadamente en agosto o septiembre de 1574 (aunque hizo escala en la Feria de Franckfurt de septiembre y en Basilea). El motivo de su marcha fue su enfrentamiento con el jurista católico Gilbert Roy (o Regius), a resultas del cual el flamenco vio anulado su nombramiento para profesor de la Universidad y se encontró en proceso judicial de resultado adverso.

Como es también sabido, el impresor Henri Estienne había estado en Colonia en la primavera de aquel mismo año de 1574 y había ofrecido a Vulcanius un proyecto editorial: el francés tenía en su imprenta de Ginebra un manuscrito de los *De expeditione Alexandri Magni libri VIII* de Arriano de Nicomedia y estaba dispuesto a publicar una traducción latina de la obra, si Vulcanius accedía a hacer el trabajo. Al parecer, el impresor le prometió también que luego publicaría los libros de Cirilo que el flamenco tenía preparados. La mejor opción por tanto para Vulcanius al dejar Colonia era trasladarse a Ginebra.

Ocurrió que fue ya una vez instalado en Ginebra cuando Vulcanius vio directamente el manuscrito de Arriano de Nicomendia e hizo una primera valoración. Se dio entonces cuenta de que el manuscrito tenía un texto fragmentario y lleno de errores. Además, la traducción más extendida (y la que él tenía a mano) era la de Bartolomeo Facio (que había hecho una especie de resumen de otra anterior realizada por Pier Paolo Vergerio)[61].

[60] Como sabemos, se trata de los dos biblistas François Wattebled o Vatable y Jean de Serres.

[61] Sigo aquí la narración de las relaciones entre impresor y escritor por TOURNOY (2010).

Pero, por otro lado, Estienne había planeado presentar el libro en la Feria otoñal de Franckfurt de aquel mismo año. Así que apremió a Vulcanius, y este se tuvo que poner manos a la obra sin mayores consideraciones: para entender el texto griego tuvo que recurrir con frecuencia a la conjetura, y redactó una traducción de la obra completa gracias a los pasajes paralelos de las *Historiae Alexandri Magni* de Quinto Curcio, dejando constancia de esto en las notas.

Por lo que sabemos a través de sus cartas, comenzó a traducir el 17 de marzo, y a finales de junio ya estaban hechos el prefacio y los seis primeros capítulos del libro. La maquinaria se había puesto en marcha al ritmo que quería el impresor. Según Vulcanius, llevaba él unos tres días traduciendo cuando ya este comenzó a imprimir las primeras páginas, de forma que se le juntaron en su mesa la labor de traducción y la de corrección de pruebas. Vulcanius recordó entonces que en la biblioteca de la ciudad de Augsburgo había un manuscrito griego de la obra que le hubiera sido muy útil. Así lo contó entonces a su amigo Johann Baptista Heintzel[62], pero no era aquel el momento oportuno de pedir a Estienne un aplazamiento de la edición para hacer una nueva colación del texto. Hasta tal punto alcanzó la presión de Estienne que llegó a imprimir páginas del libro en el mismo día en que Vulcanius las había traducido.

A ese ritmo de trabajo, a principios de julio estaban fuera de imprenta cuatro de los ocho libros de la obra, y unos días después el autor pudo escribir que el trabajo estaba casi acabado[63]. La carta prefacio llevó fecha de 1 de agosto y las encuadernaciones se terminaron en los últimos días de ese mes. Vulcanius acabó exhausto y descontento, tanto con respecto a la calidad de su libro como con respecto a la actitud de Estienne. Además este último, sin avisar al autor antes de la impresión, introdujo añadidos de su propia cosecha en el prefacio del libro. El flamenco desconfiaba de que en un futuro Estienne le fuera a publicar su "Cirilo". Tampoco le gustaban sus condiciones: por aquellos tres meses de extenuante trabajo le había pagado poquísimo y no le dio más que quince ejemplares del libro. De forma que ya poco antes del 30 de agosto de 1575 Vulcanius tenía decidida su marcha de Ginebra a Basilea para buscar mejores impresores.

[62] En carta de finales de junio. Véase DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 30, p. 95; TOURNOY (2010), p. 357.

[63] Véanse dos minutas de cartas a Thomas Rhediger, de comienzos de julio: DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 37 y nº 38, p. 96-99; TOURNOY (2010), p. 356. El aristócrata Thomas Rhediger (Breslau, 19 de diciembre de 1540 – Colonia, 5 de enero 1576) es una de las principales amistades que Vulcanius dejó en Colonia. Rhediger había estudiado en Heidelberg y tuvo allí por profesor a Melanchton. Se instaló en Colonia en 1571. Allí debió de conocerlo el escritor flamenco, que siempre lo tuvo por un posible mecenas y que lamentó especialmente su muerte prematura de 5 de enero de 1576. Véase DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 45, n. 3.

No obstante, se despidió de sus conocidos en la ciudad de manera cordial con regalos y dos cenas[64]. Pero en cuatro cartas escritas el 30 de agosto, con las que mandaba sendos ejemplares del libro a cuatro corresponsales distintos, se quejaba del trato del impresor y de su excesivo afán lucrativo, y se excusaba de los errores de la edición por la precipitación con que había sido hecha[65].

Me parece, por tanto, que no cuadra bien que Vulcanius propusiera a la Reina de Inglaterra una publicación en la imprenta de Estienne después de aquel 30 de agosto de 1575 y después de la decepción con que el flamenco se fue de Ginebra en el mes siguiente.

Además, aunque Estienne y Vulcanius hubieran guardado entonces las formas, sus relaciones estaban tocadas, y se hicieron peores en adelante. El flamenco comenzó a pensar en una segunda edición mejorada ya antes de marcharse de Ginebra[66] y se llevó de la imprenta del francés su manuscrito (por muy fragmentario y mendoso que este fuera). Con el paso del tiempo, Estienne pidió por carta a Vulcanius que le devolviera el manuscrito. Este respondió que lo estaba usando para colacionarlo con el de Augsburgo y que, si Estienne estuviera interesado en una segunda edición (incluso con el resto de obras de Arriano), él estaba dispuesto al trabajo[67]. Se puede comprender el enfado de Estienne en carta del 28 de febrero de 1577: ¿cómo podía plantearse una segunda edición si la primera estaba a la venta, se había dado a conocer en la Feria de Franckfurt y no había llegado a venderse ni una tercera parte de su

[64] Dio dos cenas, una primera a sus amigos (como Henri Estienne o Jean de Serres) y otra a las autoridades civiles o religiosas (Bèze entre ellas). Lo cuenta en la carta a Thomas Rhediger, [Ginebra], 30 de agosto de 1575. Véase de Vries van Heekelingen (1923), nº 43, p. 108-110.

[65] Son las cartas a Thomas Rhediger, a Heinrich Sudermann, a Johann Baptista Heintzel y a Josias Simlerus, de Vries van Heekelingen (1923), nº 43-46, p. 108-113. Curiosamente, Vulcanius comenzó a utilizar como *album amicorum* las páginas en blanco de un ejemplar del libro *Parodiae morales* (Ginebra, 1575), escrito y publicado por Henri Estienne (y que el flamenco pudo muy probablemente tener como su regalo de despedida). La reutilización del libro con esa función quizás fuese suficiente testimonio de desprecio. No obstante, un año después Estienne viajó a Basilea, coincidió con Vulcanius y no le importó insertar un registro en el libro con fecha de 3 de septiembre de 1576. Véase de Vries van Heekelingen (1923), p. 495.

[66] Ya en su carta de 30 de agosto el escritor pidió a Heintzel el manuscrito de Augsburgo.

[67] El nuevo manuscrito, el que había pedido a Heintzel, fue recibido por Vulcanius en Basilea el 18 de julio de 1576. No se conserva la carta con la que Estienne reclamaba al flamenco la devolución de su manuscrito, pero la respuesta del flamenco fue de 1 de noviembre de ese año. Es muy posible que se vieran en septiembre en Basilea (donde en cualquier caso el impresor pudo comprobar que su libro había sido usado como *album amicorum*), que luego Estienne le pidiera por carta el manuscrito, y que el flamenco se lo negara en noviembre. Véase carta a Henri Estienne, a 1 de noviembre de 1576, de Vries van Heekelingen (1923) nº 88, p. 196-197; Tournoy (2010), p. 358.

tirada[68]? Sin verse afectado por esto, Vulcanius (después de haber terminado la colación de manuscritos el 23 de diciembre de 1576) hizo gestiones con otros impresores para que le publicasen la segunda edición, a pesar de saber que Estienne tenía almacenada la primera. Cuando esto llegó a oídos del impresor francés no podía dar crédito a sus informaciones. En una carta del 30 de octubre de 1577 criticó duramente a Vulcanius su insolente engaño, dando como resultado que este abandonara la idea y que ambos personajes rompieran relaciones.

Se conserva una carta muy posterior, dirigida por el impresor al flamenco el 19 de septiembre de 1591[69]. Solo con leer el comienzo de ella se entiende que los años transcurridos habían sido de frialdad y separación:

> *An mei sis memor dubito, sed tu de me uicissim dubitare non potes, quum me tuis esse memorem testetur et haec epistola*[70] *et libellus quem una*[71] *ad te mitto: ideo te magis dignus a musa sit profectus. Nam licet a musa paupere, a musa tamen: si titulo eius fides est habenda.*

En realidad Estienne, que escribe desde la Feria de Franckfurt, acude a Vulcanius por necesidad. En la misma carta reconoce que su imprenta lleva un tiempo de decadencia (en parte achacable a la situación bélica); que ha publicado por tanto un libro escrito por sí mismo e intenta que Vulcanius, como asentado profesor que ya era en la Universidad de Leiden, lo dé a conocer en el prestigioso círculo de intelectuales de aquella ciudad. Con la carta enviaba cinco ejemplares del libro[72]: dos para él mismo, uno para Dousa, otro para Franz Nans y otro para Justus Lipsius (Joost Lips)[73].

Vulcanius no dejó pasar la oportunidad de responder a Estienne: justo el mismo año de 1591 el flamenco publicó varias obras griegas, una de ellas el Pseudo Paulo Silenciario[74], y dedicó esta última al impresor diciendo entre otras cosas:

[68] Carta de Henri Estienne, a 28 de febrero de 1577, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 203, p. 421; TOURNOY (2010), p. 359.

[69] Véase BL Add. MS 12110, fol. 4r. El año no está expreso en la carta pero está catalogada por el contexto en 1591, algo que parece muy razonable.

[70] et haec epistola *supra lineam*.

[71] una *in margine*.

[72] Que era H. ESTIENNE (1591), de título *Principum monitrix musa sive de principatu bene instituendo et administrando poema, authore Henrico Stephano; eiusdem poematium cuius versus intercalaris, cavete vobis principes; eiusdem libellus in gratiam principum scriptus, De Aristotelicae ethices differentia ab historica et poetica, ubi multi Aristotelis loci vel emendantur vel fidelius redduntur*.

[73] Por otra parte, Estienne deja al criterio de Vulcanius entregar o no el de Lipsius (porque después de haberle escrito dos veces enviando alguno de sus libros nunca había recibido respuesta).

[74] Véase la publicación VULCANIUS (1591). El librito de Gregorio Chipriota viene, con portada propia y numeración aparte (fols. 1-12) tras la obra de Aristóteles. Tras el

Litteras tuas quas ad me ex superioribus nundinis Francfordianis datas ordiris a dubitatione de memoria tui mea, accepi. Ne dubita. Haeret enim mihi uolenti nolenti memoria tui, immane quantum iucunda, neque eam elabi ex animo meo patitur Arrianus meus. (…) *Mitto tibi "antidoron" Pauli Silentiarii carmen, quod in Anthologia Epigrammatum Graecorum pessime ab aliquo typographiae tuae "episkopo" habitum (neque enim adeo crassum "hamartema" in religiosam tuam diligentiam cadere potest)*[75] *a me restitutum et breuibus aliquot notis Emanuëlis, nisi fallor, Chrysolorae illustratum, tuo nomini inscripsi, ut uel hoc habeas "tekmerion" meae, si adhuc dubitas, tui memoriae, quantum mereris amicae. Vale.*

Pues bien, la datación del proyecto de Vulcanius de la *Biblia Graeca* entre fines de 1574 y principios de 1575 viene a cobrar fuerza – aparte de la pérdida posterior de confianza en Estienne – por otro pasaje del epistolario del autor. Se trata de una carta para Thomas Rhediger que comienza de la siguiente manera:

Speraram fore ut ex superioribus nundinis Francofurdiensibus aliquid omnino de te [*Redigerio*] *inaudirem; neque enim uacuum literis tuis Ieronymum Comelingium uenturum putabam. Sed infregit exspectationem meam illius in Angliam profectio, qua confecta quum istac ei redeundum sit, non dubito quin is nobis si non literis, certe "apo glosses" ea sit allaturus quae maxime scire desideramus.*[76]

Si se pone en relación el poema a la Reina con este parágrafo de la carta a Rhediger, parece una hipótesis muy aceptable que la expresión *ea quae maxime scire desideramus* se refiera a la respuesta de la Reina a su proyecto[77]. Cobra aquí particular importancia la figura de Jérôme Commelin[78]. Este último residía en Ginebra en el tiempo de Vulcanius e hizo viaje a Franckfurt con motivo de la Feria del Libro de la primavera. Vulcanius no pudo darle algunos encargos antes de que se marchara y, habiendo ya salido el francés, el 12 de marzo de 1575 le escribe con la esperanza de que la carta le llegue a Franckfurt a tiempo para solucionar lo referente a un préstamo[79]. Las palabras recién

librito se añade en numeración seguida y sin portada propia el poema de Paulo Silenciario. En vez de portada, en p. 13, aparece una carta nuncupatoria de Vulcanius para Estienne, la citada arriba. He consultado el ejemplar de BL 519 a. Z.

75 La *Antología* a que se refiere podría ser la de H. ESTIENNE (1566), aunque no he podido consultarla directamente.

76 Véase minuta de carta a Thomas Rhediger, [Ginebra, comienzos de julio de 1575], en DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 96-99.

77 Thomas Rhediger fue un conocido calvinista. Teniendo en cuenta las formas verbales *speraram*, *inaudirem*, *putabam* y *dubito* es muy posible que el plural *desideramus* incluya a su corresponsal como conocedor del proyecto.

78 Este impresor, nacido en Douai sobre 1550, comenzó a trabajar en el mundo editorial en Lyon y Ginebra hasta que consiguió instalarse como impresor oficial del Palatinado en Heidelberg (en 1587), donde murió en 1597. Publicó una historia de Gran Bretaña, COMMELIN (1587).

79 Véase minuta de carta a Jérôme Commelin, [Ginebra], 12 de marzo de 1575, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 31, p. 84-85.

citadas del flamenco a Rhediger nos permiten ver que Commelin estuvo de vuelta de Franckfurt a primeros de julio y que no había traído cartas de Rhediger, pero lo que más impresionó a Vulcanius fue que el francés salía de viaje de nuevo y esta vez para Inglaterra: era fácil suponer que a su regreso trajese noticias de lo que más le importaba (la ayuda financiera de la Reina para la *Biblia*, según la hipótesis de este trabajo).

Atendamos de nuevo a la carta donde Vulcanius cuenta las cenas de despedida que dio a sus amigos poco antes del 30 de agosto de ese mismo año y veremos que Commelin estuvo en la primera de ellas junto a Estienne y Serres[80]. Así es que, si Commelin trajo noticias de Inglaterra en aquel verano de 1575, tanto Serres como el propio Vulcanius pudieron recibirlas de viva voz. Como en la correspondencia posterior del flamenco (la enviada desde Basilea en 1576 y 1577) está muy presente el proyecto de la *Biblia*, pero ya no se nombra a la Reina ni a Estienne, hay que suponer que la solicitud de Vulcanius tuvo resultado negativo.

Una muestra posterior del especial entendimiento que hubo entre Serres, Vulcanius y Commelin puede verse en la carta que el primero envió al segundo el 14 de junio de 1579[81]:

> *Tene mei oblitum, mi Wulcani* [sic]*? Quotiens enim ad te scripserim, testis erit Hieronymus Comelinus, cui et Platonis mei exemplar* (…) *ad te deferendum dedi.*

En esa carta se ve también que Serres, un francés calvinista, continuaba sintiéndose parte de un mundo común de intereses (tanto culturales como religiosos y también políticos):

> *Ornatissimus et clarissimus uir Sintaldegondius*[82]*, Mecenas tuus* (…) *cupio illum meo nomine uti perofficiose salutes. Rogo te, mi Vulcani, ut prima quaque occasione ad nos scribas, existimesque hoc scribendi officium diligenter expensum, praeter communis nostrae amicitiae propios et singulares fructus, rebus et uestris et nostris minime inutile futurum. Vale. Deus tuis laboribus benedicat.*[83]

6. *Datos para entender que Vulcanius acudiese a la mismísima Reina de Inglaterra*

Ese ámbito común de intereses culturales, religiosos y políticos unía en gran manera a los nuevos Países Bajos con Inglaterra, y tuvo en la joven Universidad de Leiden un punto catalizador de relaciones personales. Un caso paradigmático

[80] Véase minuta de carta a Thomas Rhediger, [Ginebra], 30 de agosto de 1575, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 43, p. 108-110.

[81] Véase carta de Serres a Vulcanius, Lauteri, 14 de junio de 1579 (BL Add. MS 21524, fol. 152ʳ-152ᵛ).

[82] Philips Marnix van Sint-Aldegonde.

[83] El endoso de la carta (fol. 153) dice: *Ad Monsieur Monsieur Vulcanius chez monsieur de Sindt aldegonde. En Anvers.*

de la colaboración anglo-neerlandesa, incluso al nivel de los servicios secretos, es el de Daniel Rogers (ca. 1538-1591), un inglés de madre neerlandesa que aparece en el *album amicorum* de Vulcanius en Amberes el 14 de marzo de 1579. La Reina Isabel I lo tuvo como agente secreto en los Países Bajos al menos desde 1574 o 1575. Precisamente en 1576 Marnix hizo con él un viaje a Inglaterra con la secreta misión de ofrecer a la Reina la soberanía sobre los nuevos Países Bajos (algo que ya había hecho años atrás Janus Dousa)[84]. Commelin pudo ser un caso parecido: aunque sus viajes tuvieran que ver con su trabajo como impresor, era un personaje ideal para el tipo de transmisiones que esperaban los líderes calvinistas[85]; y, en cualquier caso, el viaje de 1575 a Inglaterra pudo ser útil a Vulcanius.

De todas formas, el escritor flamenco tenía relaciones en el ámbito británico. Hay que tener en cuenta que su padre había sido preceptor en Londres del noble Charles Blount, hijo de Lord Mountjoy, entre 1529 y 1531, y era lógico que hubiera mantenido conocidos en aquel ámbito[86]. Hay rastros además de las relaciones inglesas de Vulcanius en su *album amicorum* y en su epistolario. En el primero aparece un tal G. Gamageus, Londinensis, el 10 de septiembre de 1575 (sin indicación de lugar, aunque posiblemente sea Ginebra)[87]. En cuanto a su epistolario, hay una carta a Johann Rheidt en la que comenta una de las gestiones que ha procurado hacer desde Amberes antes de marcharse a Colonia: recuperar un manuscrito griego de Cirilo que tenía en Malinas un inglés llamado Clement[88].

[84] Véase Dekker (2010), p. 422-429, cuya hipótesis es que las famosas "runas" del libro de Vulcanius habían llegado a él justamente a partir de Rogers y Marnix. Sobre la Universidad de Leiden como catalizadora de estas relaciones anglo-neerlandesas, Dekker cita a Dorsten (1962), p. 32-33. Véase también Dorsten (1964). Sobre al *album amicorum* de Vulcanius, véase de Vries van Heekelingen (1923), p. 495-498.

[85] Véase McLean / Barker (2016), p. 260.

[86] Pieter De Smet (o Petrus Vulcanius, Brujas, ca. 1503 – Malinas, 1571) fue un alumno becado de la escuela de Brujas. Igualmente becado, hizo estudios de Derecho en Lovaina, donde se graduó en 1527. Continuó estudios en el Trilingüe y, gracias a Erasmo (con el que tuvo amistad y correspondencia epistolar), fue tutor en Londres del hijo de Lord Mountjoy entre 1529 y 1531. Luego tuvo un puesto oficial en Brujas. En 1543 se casó con Adria Piscina Truwaert e inició un largo viaje por Alemania e Italia. A su regreso fue burgo-maestre de Middelburg hasta que consiguió el cargo de abogado consistorial en Malinas, el que mantuvo hasta su muerte. Véase Dewitte (1978), p. 17-42. Hago notar aquí que en Schillings (1961), p. 345, nº 134, con fecha de 21 de junio de 1547 hay registro de *Petrus De Smet alias Vulcanius, maior*.

[87] También figuran Jeremias Daversius, Londinensis, el 2 de febrero de 1596 (sin indicación de lugar) y Johannes Nowell (Anglus, medicus) en Leiden sin fecha. Véase de Vries van Heekelingen (1923), p. 495-498.

[88] *Rogaui nuper Mylium, ut a Clemente Anglo, Clementis filio, qui Machiliniae agit, exemplar graecum Cyrilli* (…) *peteret*. Véase carta a Johann Rheidt, de Amberes, a 6 de enero de 1573, de Vries van Heekelingen (1923), nº 4, p. 33-37. Este inglés es Thomas Clement, el hijo único de John Clement. Por la forma de ser citado en la carta

Además de esto, en la propia poesía de Vulcanius aparecen muestras de su interés en el mundo británico, aunque sus poemas sobre este aspecto sean muy posteriores a su proyecto bíblico, de los años 1585-1586. En el primero de ellos Janus Dousa viajó de nuevo a Inglaterra para pedir ayuda militar a la Reina. Su solicitud tuvo éxito y al año siguiente Robert Dudley llegó a los Países Bajos al frente de un contingente militar. También Philip Sidney, que fue nombrado gobernador de Flesinga en 1585, participó en los enfrentamientos del año siguiente con los españoles, perdiendo incluso la vida en ellos. Este es el marco en el que se sitúan los poemas laudatorios (para Sidney un epicedio) de Vulcanius hacia nobles ingleses[89]. Pueden ilustrar el mecenazgo intelectual que el escritor flamenco no dejó de desear, pero poco pueden decirnos de sus contactos efectivos en Londres en 1575 (que más bien tendrían que ver con los de Serres o Commelin, y los antiguos de su padre)[90].

7. *Vulcanius y su servicio a la causa calvinista: el autor como experto en patrística y como biblista*

Al considerar el ambicioso proyecto de 1575 (la publicación de una *Biblia Graeca* de cariz reformista), surge aquí inevitablemente la reflexión sobre la evolución de las ideas religiosas de Vulcanius, puesto que muy poco antes, hasta 1571, había servido en España a personajes católicos.

Evidentemente hay que considerar, en primer lugar, que el Cardenal de Burgos fue un español de ascendencia judía (lo que le llevó a alterar sus apellidos hasta que alcanzó la sede burgalesa), y que su pensamiento había sido sospechoso para la Inquisición. En segundo lugar, el padre de Vulcanius había sido

de Vulcanius, parece que John Clement (que murió en 1572) fue amigo de su padre y de otros conocidos de la familia, como el impresor antuerpiense Arnold Mylius y quizás Rheidt. Thomas Clement fue maestro de niños y luego yerno de Thomas More. Clement tenía en Malinas una abundante colección de manuscritos, que quedó casi totalmente destruida por el saqueo español de 1572 y el inglés de 1580. En la colección había unos *Dialogi Cyrilli, cum epistolis eiusdem ad Nestorium, et Nestorii ad ipsum, cum alia Celestini ad Cyrillum de condemnando Nestorio, et eiusdem 'sunodiká' quaedam*; un manuscrito de Procopius y otro de Agatías el Escolástico (hoy día Vulc. 54 y 56). Véase TOURNOY (2011a), p. 208, n. 43.

[89] Janus Dousa publicó unas *Odae Britannicae* para la Reina, y Vulcanius escribió un poema laudatorio para la Reina y para el libro (véase Vulc. 97, fol. 49r). El flamenco dedicó otro poema laudatorio a Dudley, exhortando a Batavia a acoger sus tropas (véase Vulc. 103 II, fols 66r-66v) y un epicedio para Sidney (véase Vulc. 97, fol. 79r). En ese mismo año de 1586 se publicó en Leiden un llamativo libro de emblemas escrito en inglés por Geoffrey Whitney. Vulcanius escribió otro poema laudatorio para él (véase Vulc. 97, fol. 98r). Finalmente, queda también entre los poemas manuscritos del escritor flamenco un irónico dístico *Ad quendam Anglum* (misma referencia del anterior). En la actualidad preparo edición crítica de los textos latinos con traducción y comentario.

[90] Piénsese que también Serres había publicado un libro de historia en Londres en 1574, lo que permite pensar que tuviera contactos en la ciudad.

un cristiano abierto a las ideas reformistas[91], y el propio Vulcanius se educó con profesores calvinistas (como Jan van der Molen en Diest sobre 1545) o con católicos irenistas (como Georg Cassander en Colonia de 1557 a 1559). No debe por eso considerarse extraño que Vulcanius hubiese pasado a ser anti-español y pro-calvinista en muy poco tiempo: lo extraño es que viviera en la España de entonces sin tensiones; y, de hecho, las tuvo. Una muestra de ello – aparte de la acusación inquisitorial contra su propio patrono – puede encontrarse en la carta a su padre, ya citada, de 1566, donde el flamenco se queja de que los libros que este le ha enviado por barco llevan siete meses retenidos en Bilbao por haber sido considerados sospechosos[92].

Los años de principal duda sobre los sentimientos religiosos de Vulcanius pueden ser los que corren entre su regreso a Flandes en 1571 y su ingreso oficial en el servicio de Orange, Príncipe calvinista, a finales de 1577. Es muy difícil determinar a qué confesión cristiana se sintió unido el humanista en su interior y cuándo pasó de una a otra (si es que realmente él tuvo conciencia de tal cambio).

Aunque repasemos en adelante algunos de los textos que permiten rastrear hasta cierto punto los pensamientos del autor en esos años, me gustaría llamar la atención sobre dos aspectos quizás no suficientemente destacados. El primero es el punto de no retorno que pudo suponer su marcha (auténtica expulsión) de la católica Colonia. Si el saqueo español de Malinas en 1572 pudo ser – como se ha puesto recientemente de relieve[93] – un punto de no retorno en la actitud anti-española de Vulcanius, su huida de Colonia pudo también muy bien ser otro punto de no retorno en su actitud religiosa: antes de aquello el flamenco podía quizás haber pasado por un católico de mentalidad abierta; pero a partir de entonces se comporta como un calvinista, aunque mantenga su espíritu abierto[94].

[91] Véase DEWITTE (2010), p. 248. Dewitte cita una reunión de inspiración luterana organizada por Pieter De Smet en 1557 en Steenbrugge (en las afueras de Brujas) de la que queda constancia en el archivo de la ciudad.

[92] Véase carta a su propio padre, muy probablemente de 1566, después de muerto el Cardenal: DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 2, p. 28-31. En carta a Janus Dousa escrita entre el 26 de enero y el 13 de febrero de 1577, Vulcanius dice: *Ego etiam molior 'propeptikon' quoddam ad Belgas carmine elegiaco, in quo inquisitionem Hispanicam ut optime mihi notam (decenium enim in Hispania consumpsi) graphice depingo. Mitto uero ad te nunc uersus aliquot quibus et Hispanos deprimere et Belgarum animos concitare conor*. Puede tratarse de Vulc. 103 I s. p. (fot. 57): *Protrepticon ad Belgas scriptum an. MDLXXIV*. Por otro lado, aunque no sean grandes pruebas de nada, dos de sus epigramas tienen un tono un tanto irónico (el primero de su época española, con motivo del traslado de las reliquias de los santos Justo y Pastor desde Huesca a Alcalá, Vulc. 103 II, fol. 91v, fot. 174; el segundo dedicado a la devoción coloñesa por las supuestas reliquias de los Reyes Magos, Vulc. 97, fol. 12v, fot. 18 del mes de enero de 1574).

[93] Véase VAN DAM (2010), p. 61-62.

[94] Parece además que a partir de 1577 Vulcanius rechazó en Amberes el régimen calvinista instaurado en Brujas. Sobre el posible remonstrantismo de Vulcanius véase DEWITTE (2010).

El segundo punto que quisiera destacar es la más que posible precariedad económica en la que vivió el humanista en ese periodo. El autor afirmó que en su juventud tuvo que trasladarse a España porque su padre no podía costearle por más tiempo sus estudios en Colonia y, cuando volvió de España por la muerte de su padre, la herencia fue mínima por el gran número de hermanos que entraban en el reparto[95]. Por tanto, durante los años en cuestión (1571-1577), el autor solo pudo vivir de las rentas familiares y de los escasos ingresos que le reportaran sus eruditas y también escasas publicaciones. Y además, las rentas familiares debieron de menguar mucho tras los saqueos españoles de Malinas en 1572 y de Amberes en 1576[96]. Así que tampoco resulta extraño que el interesado buscase patronazgo aquí y allá, sin remilgos de obediencias religiosas, y que intercambiase informaciones con conocidos en ambos bandos, hasta establecerse en el calvinista.

Si repasamos su trayectoria desde 1571 a 1577, encontraremos contactos con católicos y declaraciones propias de la observancia católica, así como contactos con calvinistas y manifestaciones de unión con su causa. Por ejemplo, al principio de este periodo Vulcanius acudió al impresor antuerpiense y católico Arnold Mylius, a través del cual contactó por carta con el activo jesuita Johann Rheidt, director del *Collegium Tricoronatum* de Colonia. Se conserva carta de este último a Vulcanius, del 13 de octubre de 1572, en la que instaba al flamenco a traducir a los Padres de la Iglesia como una forma de contribuir a la causa católica[97]. Vulcanius respondió alabando la institución que dirigía Rheidt y sumándose a sus deseos:

> *In quod* [*Collegium*], *si pauci aliquot, non dico pari eruditione, sed eadem animi contentione praediti totis uiribus incumberent, dubitandum non esse, quin ecclesia facilem breui de haereticis triumphum esset deportatura. Quod ad me attinet, si in me eam spiritus flagrantiam sacrarum literarum cognitione stabilitam agnoscerem non committerem quin eam ad sacrum hoc pro orthodoxa religione certamen totam conferrem* (…) *praestem id quod possum, et ad sacri tabernaculi structuram, si non aurum et argentum certe pilos caprarum et pilos arietum conferam. Hoc est, si graecae latinaeque cognitionem (quantulamquunque eam mihi multo*

[95] Véase carta a Johannes Rheidt, Amberes, 6 de enero de 1573, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 4, p. 33-37.

[96] En relación con esto está lo que cuenta Vulcanius a Commelin en su carta de [Ginebra], 12 de marzo de 1575, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 84, p. 84-85. Cuando Vulcanius dejó Colonia en 1574, Thomas Rhediger le regaló una copa de oro; pero, cuando el flamenco llegó a Franckfurt, tuvo que empeñarla para poder continuar el viaje hasta Ginebra y luego pedir a Commelin que la desempeñase durante la Feria primaveral de 1575. En carta a Janus Dousa de 1 de noviembre de 1577 Vulcanius lamenta cómo habían diezmado su patrimonio tanto el saqueo de Malinas como el de Amberes de 1576 (véase BL Ms Burney 371, fols. 84r-84v).

[97] Véase DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 134, p. 280-281.

usu atque labore comparaui) in transferendis ueterum theologorum scriptis collocem.[98]

Pero una vez trasladado a Colonia, Vulcanius buscó por propia iniciativa el contacto con un antiguo compañero de estudios de la infancia, Adrien van der Myle, con quien había frecuentado muchos años atrás las enseñanzas del profesor calvinista Jan van der Molen[99]. El 2 de mayo de 1574, Vulcanius escribía al primero pidiendo noticias de su antiguo maestro y de las conversaciones que van der Myle tuviese con él sobre la situación político-religiosa:

> *Etiam rogo* (…) *ut qualis tibi cum commune nostro praeceptore congressus fuerit, significes, quem non dubito fuisse iucundissimum. Videor enim mihi uidere te ueterem illam "actae non alio rege pueritiae" memoriam repetere; praeterea de statu horum temporum deque dissidiis religionis earumque remediis longos sermones et summa utriusque uestrum eruditione pietateque dignos conferre. Colloquii summam ut ex literis tuis intelligere possum, etiam atque etiam rogo. Duysburgi mihi ostendit Ottho*[100] Lamentationem Ecclesiae *a Molano conscriptam in Psalmum, ni fallor 102, quam episcopo Hemdensi*[101] *inscripsit. Optarem uehementer exemplar aliquod*[102] *eius scripti et aliorum quae illum edidisse audio habere. Quis enim est adeo caudex qui non eius scriptis ad pietatem excitetur? Neque uero dubito quin tu illi author fueris, ut quae iam a multis annis parata habet, aliquando edi curet.*[103]

Van der Molen fue reticente al principio: bien podría estar Vulcanius recabando información a través de Adrien van der Myle para la parte católica. Pero van der Myle consiguió vencer las reticencias y que el maestro acogiera de nuevo al antiguo discípulo:

[98] Véase carta a Johannes Rheidt, de Bruselas, a 29 de noviembre de 1572, de Vries van Heekelingen (1923), nº 3, p. 31-33.

[99] Adrien van der Myle (Dordrecht 1538-1590) fue uno de los principales políticos holandeses, presidente de la corte de Holanda, miembro de sus Estados Generales (de Holanda) y de los de los Países Bajos. Se formó en Diest, donde coincidió con Vulcanius, bajo el calvinista Ioannnes Molanus (Jan van der Molen, Nieuwekerk o Neuve-Église en Ypres, ca. 1505 – Bremen, 17 de julio de 1583). Este último estudió en Lovaina y dio clases en Steenwerk, junto a Lille. De 1543 a 1553 fue rector en Diest. Es posible que en torno a 1545 tuviese a Vulcanius y a van der Myle como discípulos. Su disidencia religiosa (la de Molanus) le llevó primero a Emden y luego a Bremen, donde fue profesor de griego. En 1555 es secretario de Joannes à Lasco en Franckfurt. En 1559 enseña en Duisburg, volviendo en 1563 a Bremen para ser rector de su *Studium Latinum*.

[100] Se refiere a Jan Otto, nacido en Brujas, rector del *Studium* de Gante, con quien estudió Vulcanius en su infancia.

[101] Se refiere a Albert Hardenberg, pastor calvinista en Emden.

[102] aliquot de Vries van Heekelingen (1923), p. 62.

[103] Véase minuta de carta a Adrien van der Myle, Colonia, 28 de mayo de 1547, de Vries van Heekelingen (1923), p. 60-62.

> *Tuae illi* [*Molano*] *literae gratissimae fuerunt. Quaerebat statim ecquid Hispania tibi affricuisset mali. Respondi, si quid iam fuisset, id piorum uirorum consuetudine atque lectione purioris doctrinae esse sanatum.*[104]

El propio van der Molen escribió a Vulcanius desde Bremen a 27 de mayo de 1574, aceptando de nuevo al flamenco, e invocando también su propia enseñanza en la infancia e incluso la del propio padre de Vulcanius, Pieter De Smet:

> *Vt mihi nuper conspectus D. Adriani Van der Myle ueteris contubernalis iucundissimus fuit, sic tua, erudite uir, tam officiosa constanter amantis epistola maximo me gaudio perfudit. Et quis tandem mihi queat diuturni laboris uberior fructus contingere, quam si intelligam nonnullos eorum, quos olim pro filiis habui atque educaui, praeter laudabilem eruditionem uerum etiam germanae uirtutis decus esse consequutos!* (…) *Sed quod in Hispania cum magnis uiris uiueres, nonnullus metus fuit, ne exulceratissimi seculi moribus et iudiciis (tanquam aliqua uiolenta tempestate) abreptus, discenssionem faceres ab illa puerili quidem sincera tamen sanctaque tui parentis institutione. At nunc partim interpres animi tui familiaris epistola; partim doctoris Adriani prolixa commemoratio metum hunc omnem ademit animumque meum gaudio expleuit. Age uero, uir egregie, perge quod et ista tua tam generosa indole et tui patris Vulcanii clarissimo nomine dignum est, perge, inquam, aetatem atque omne ingenium in propagationem ueritatis iustitiaeque conferre.*[105]

La aceptación en el círculo calvinista parece sincera. Adrian van der Myle, por ejemplo, cuando conoce que han ofrecido a Vulcanius la cátedra de Colonia, le responde en tono admonitorio:

> *Professionem graecarum literarum tibi collatam esse, uehementer, ut debeo, tibi, uel potius academiae illi gratulor, idque eo lubentius, quod intelligam te honore illo, seu illecebris minime capi posse, ut in uerba inauspicatae formulae iures. Hoc enim nisi salutare tibi esse non potest, ut omittas, quam in omnem casum tibi id futurum sit honorificum. Si enim salua pietate munus illud tibi relinquetur, uides quantum ad nominis atque solidae eruditionis famam factum hoc tibi sit profuturum, sin secus, uerae pietatis et constantiae laudem apud omnes obtinebis, ut qui religionis rationem tantam habueris, ut illam malles saluam tibi atque illibatam esse, quam ea uiolata in tam celebri loco splendidissimae professionis nomen obtineres.*[106]

En muy poco tiempo, Vulcanius pasa a pedir y dar informaciones privilegiadas en ese entorno calvinista, es decir, a compartir lo que hoy llamaríamos "información reservada". Una muestra de esto está en relación con Jean de Serres. El francés

[104] Carta de Adrien van der Myle, Dordrecht, 23 de junio de 1574, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 298-300.

[105] Véase carta de Ian van der Molen, Bremen, 27 de mayo de 1574, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 292-294.

[106] Véase carta de Adrien van der Myle, Dordrecht, 21 de julio de 1574, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 300-301.

estaba escribiendo una historia de Francia hasta Carlos IX en la que se veía implicada, como realmente lo estaba, la revuelta de Flandes. Vulcanius le escribe hacia finales de julio de 1575, ofreciéndole información de las condiciones con las que el Príncipe calvinista y Marnix querían negociar con los españoles:

> *Mitto ad te nunc quae de Middelburgi deditione habeo et de principis Auraici ad Philippum Marnixium, quem uulgo Aldegondium uocant, pacis ineundae conditionibus, ut si quid sit quod tibi usui esse possit excerpas.*[107]

Otro ejemplo tenemos en la carta al calvinista van der Myle de 28 de julio de 1574 (la misma fecha en que la Universidad de Colonia admitió a Vulcanius): cuenta cómo se está desarrollando la disputa judicial entre él y Gilbert Roy[108] e intercambia ya con ese consejero de Orange información privilegiada:

> *Mitto tibi orationem Danzaei, consiliarii regis Poloniae, habitam ad ordines eius regni, post discessum, aut potius fugam regis. Nam libellus ille qui nuper Lutetiae editus est gallice, quo continetur regem consensu Polonorum in Galliam rediisse, nihil habet praeter mera mendacia. Sed tu ex lectione huius scripti multa alia colliges. Ego hoc nemini adhuc praeterquam D. Redigero ostendi. Accepi et responsum ordinum Brabantiae ad Apostillas Proregis, quibus ipsorum querimonias, refutauit.* (…) *Habeo etiam epistolam a lantgravio ad regem Galliarum et Poloniae scriptam, qua illum acriter monet promissi, nimirum, si illum aliquando regnare contingeret, serio de stabilienda pace cogitaturum.*[109]

En otra carta de 2 de agosto a Adrian van der Myle, continúa con su labor de información, para la que usa incluso a los conocidos de sus huéspedes:

> *Misi tibi superioribus hisce diebus exempla epistolarum Gallopolonicarum. Habes hic alia quaedam Vienna ad C. Red*[*igerum*] *scripta.* (…) *Fingunt Walones exautoratos. Interea conscribitur ingens equitatus in Germania. Vnum equitum praefectum hospitis mei affinem hodie compellaui; euentus propediem, quod omen Deus auertat, miseros docebit.*[110]

En este tiempo además se produjo la expulsión de Colonia. Hay que tener en cuenta que el flamenco se instaló en Colonia en enero de 1574 con la intención ya entonces manifiesta de ser profesor en la Universidad[111]. Contó con la

[107] Véase minuta de carta a Jean de Serres, Ginebra, [hacia el fin de julio de 1575], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 105-106. En este momento estaba desarrollándose el proceso judicial contra Vulcanius.

[108] Carta a Adrien van der Myle, Colonia, 28 de julio de 1574, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 75-77. Curiosamente llama *bullatus* a Roy porque según él habría obtenido su título doctoral fraudulentamente por intercesión del papa.

[109] Carta a Adrien van der Myle, Colonia, 28 de julio de 1574, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 75-77.

[110] Carta a Adrien van der Myle, Colonia, 3 de agosto de 1574, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923) p. 77-78.

[111] Véanse sus cartas a Arnold Mylius, de Colonia, a 3 de enero de 1574 y a 6 de enero de 1574, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 10, p. 46-50; nº 11, p. 50-51.

recomendación inicial de Sudermann ante el alcalde Lyskirchen y con el apoyo de un profesor de ella, Pedro Ximénez[112]. Como se sabía que al curso siguiente (1574-1575) la Universidad pasaría por una auditoría pontificia, se pensaba que habría cambios (de hecho Ximénez dejó su cátedra y eso facilitó el trámite del flamenco). Ante esa perspectiva, Vulcanius negoció con la imprenta Quentel para seguir publicando en 1574 obras suyas que mostrasen sus conocimientos e impactaran en el consejo rector de la Universidad y en el ayuntamiento (cuyos cargos dirigentes coincidían en parte)[113]. Puede ser que mostrar con una publicación impactante su conocimiento de las lenguas griega y latina tenga que ver con una ausencia real de un título válido de doctorado[114]. Ese fue el principal argumento que usó Gilbert Roy para atacar a Vulcanius desde que llegó a Colonia y para impedirle la entrada en la Universidad[115].

También hubo viajes previos entre Colonia y Amberes. Ya en la primavera de 1573 el flamenco estuvo en Colonia, y, después de instalarse en ella en enero del año siguiente, volvió con posterioridad a Amberes a causa de la muerte de su madre. Véase minuta de carta a Johannes Baptista Heintzel, [Colonia, entre el 24 de febrero y el 28 de mayo de 1574], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 15, p. 58-60.

[112] Una muestra del acercamiento de Vulcanius a Lyskirchen conservamos en el poema que le dedica (véase Vulc. 79, fol. 9r) a la vez que le envía su obra VULCANIUS (1573); véase nota 113.

[113] Ya en 1573 Vulcanius había publicado en la casa coloñesa de Gervin Calenius (la casa Quentel-Birckmann que entonces regentaba Calenius al ser esposo de la heredera) el libro VULCANIUS (1573) con título de *Cyrilli Patriarchae Alexandrini adversus anthropomorphitas*, donde publicaba también el primer diálogo o libro del *De adoratione*. Su carta a Arnold Mylius, de Colonia, a 3 de enero de 1574 (DE VRIES VAN HEEKELINGEN [1923], nº 10, p. 46-50) hace ver que sigue tratando con Calenius (agente de la imprenta y concejal del Ayuntamiento) de la publicación del resto del *De adoratione* y otras futuras publicaciones: *Ego hisce diebus cum Gervino de imprimendis aliis tribus Cyrilli libris, aliquando quam iis quos nuper excudit, prolixioribus. Is se multis rationibus excusat.* (…) *Quocirca cum mihi de mutando typographo cogitandum esset, uolui ad primum tibi significatum, ut quis tibi praecipue hanc ad rem deligendus esse uideatur statuas. Id uero, ut fieri potest citissime, perscribas rogo*. Ya entonces Calenius no ofrecía confianza al flamenco, hasta el punto de que este consulta con Mylius buscar otro impresor o que el mismo Mylius intercediera por él, algo que este último parece no haber hecho. Véase sobre esto la minuta de carta de Vulcanius a Arnold Mylius, de Colonia, a 6 de enero de 1574 (DE VRIES VAN HEEKELINGEN [1923], nº 11, p. 50-51): *De deligendo alio typographo expecto iudicium tuum, nisi forte per literas apud Calenium efficere malueris, ut in instituto persistat. Deserendus tamen erit, si petitioni meae nunc temporis reluctari pergat.*

[114] Ciertamente no hay constancia de que tras sus dos años de estudio en Lovaina, o los otros dos con Cassander en Colonia, Vulcanius obtuviese ningún título de doctorado; y menos aún en España con el Cardenal. Por eso él insiste siempre en su abundante conocimiento de las lenguas griega y latina por el mucho uso de ellas y sus años de práctica.

[115] Las fuentes para el suceso y su resultado son los documentos conservados en el Archivo de la ciudad de Colonia (utilizados por DE VRIES VAN HEEKELINGEN [1923], p. 6-7) y las propias cartas de Vulcanius: carta a Arnold Mylius, de Colonia, a 3 de enero

Según el propio Vulcanius, Roy le insultó repetidas veces desde su llegada, una de ellas públicamente en un templo. En una ocasión en que el flamenco estaba hablando en la calle con Birckmann, Roy pasó y lo incitó con bromas y chanzas. Vulcanius (que estaba dolido por las veces anteriores y que, según reconoce él mismo, estaba un poco bebido) agredió a Roy. Vulcanius no quiso avenirse a un acuerdo por intercesión de Sudermann y fue él mismo quien prefirió ir a juicio. Roy buscó apoyo en Konrad Betztorf (concejal del Ayuntamiento y vice-canciller de la Universidad) y escribió a Lyskirchen a través de su párroco. El jurado comenzó a dilatar el proceso con idea de dictar resolución durante una ausencia prevista de Lyskirchen. La Universidad anuló el nombramiento de Vulcanius y este (previendo la sentencia condenatoria) salió como un fugitivo de la ciudad católica que en su juventud lo había acogido como alumno de Cassander. Quedó a disgusto de la declaración de Birckmann (testigo de la agresión)[116] y del apoyo de Mylius a sus proyectos editoriales. Solo pudo contar con el apoyo de Sudermann (el menos 'católico' de sus amigos)[117] y quizás Rheidt estuvo enfermo (murió el 26 de octubre de ese año).

Vulcanius siguió colaborando con los servicios secretos de Orange. Puede ser una buena muestra su carta a Thomas Rhediger, en la que el autor reconoce que ha contribuido a la historia de Serres con una copia de una carta escrita en latín (quizás por manos del propio Vulcanius) dirigida por Orange al rey Felipe II:

> *Adiungam ei* [*Serres*] *epistolam principis Auraici ad Philippum regem, quam latine factam historiae Joannis Serrani adiiciendam curaui.*[118]

de 1574, de Vries van Heekelingen (1923), nº 10, p. 46-50; minuta de carta al alcalde Konstantin Lyskirchen, [Colonia, julio 1574], de Vries van Heekelingen (1923), nº 24, p. 73-74; minuta de carta a Konstantin Lyskirchen, [Colonia, julio 1574], de Vries van Heekelingen (1923), nº 25 p. 74; carta a Adrien van der Myle, a 28 de julio de 1574, de Vries van Heekelingen (1923), nº 26, p. 75-77; carta del 3 de agosto a Adrien van der Myle, de Vries van Heekelingen (1923) nº 27, p. 77-78. En esta última carta Vulcanius comenta, al final de la misma y como de pasada, que Roy se va a casar con una rica heredera, a la que pinta como poco fiel y veleidosa; de Vries van Heekelingen (1923), p. 6-7 se refiere también a esta mujer y a la entrega de una cierta flor como desencadenante del altercado. Es muy posible por tanto que en la enemistad con Roy hubiera tanto motivos académicos como afectivos. Como es sabido, Vulcanius permaneció soltero el resto de su vida.

[116] Véase minuta de la carta a Konstantin Lysckirchen, [Colonia, julio de 1574], de Vries van Heekelingen (1923), p. 72-73: *Factum itaque est ut cum ille ad Birckmannum, pro cuius foribus stabam, uenisset, atque ex uno, ut fit, in alium sermonem incidissemus, isque me salsis et parum pudicis scommatibus exciperet, quae si Birckmannus non intellexit, certe insulsus est si simulat parum amicus, ego partim ueteris injuriae memoria, partim etiam ne quid dissimulem, uino bilem in nares concitante, id statui quod iam adeo graphice tibi depinxerunt.*

[117] Heinrich Sudderman está citado como hombre de sensibilidad 'evangélica' por Daussy (2010), p. 174.

[118] Véase minuta de carta a Thomas Rhediger, [Ginebra, después del 9 de agosto de 1575], de Vries van Heekelingen (1923), p. 106-107. Aquí ya Vulcanius ha tenido que

Otro ejemplo más tenemos en la carta al mismo Rhediger de comienzos de febrero de 1576, en la que Vulcanius muestra ser conocedor de la red de correspondencia particular del Príncipe de Orange. Cuenta que ha escrito unas poesías contra los españoles que quisiera hacer llegar a Janus Dousa. Para ello usará a un legado del Príncipe que viaja a su encuentro: *per legatum quendam principis Auraici, quem propediem Orangia hac rediturum puto.*[119]

Por eso no extraña que Simon Goulart[120] (que se disponía a escribir una historia de los Países Bajos) pidiera información y parecer a Vulcanius y a Marnix (dispuesto a seguir el consejo de ambos) como si los tres sirvieran a unos mismos intereses:

> *Au reste j'ay commencé à faire un dessein des Memoires du Pays Bas en françois, depuis le brisement des images jusques à la mort du grand Commendador. Si vous avez quelques memoires qui me puissent servir je vous prie me les envoyer et en les vous renvoyant je vous feray tenir ce que j'en auray dressé, car je desire qu'y remarquiez ce que vous verrez estre propre. Je feray le mesme envers M. de Saincte Algemonde, le quel sera prié (comme j'espere) de nous y aider. Si d'aventure vous et luy estes d'avis de laisser dormir ces choses, je suivray vostre conseil, en besongnant tousjours pour attendre le ttemps propre, et me conduire en cela par vostre avis.*[121]

No obstante, en todo este tiempo Vulcanius comparte también información con católicos. Por ejemplo, escribe a Arnold Mylius dando y recibiendo noticias de la situación política, y añade:

> *Habemus hic orationem Zarii Zamoschii Lutetiae excusam apud Morelum in Regis Poloniae inaugurationem habitam. Nescio an eam uideris.*[122]

Quizás estos documentos, que tenían que ser sin duda hasta cierto punto "reservados", pasaron por las manos de Vulcanius solo por el nivel social de los patronos a los que servía; o quizás durante un tiempo él se prestase a ser un doble agente.

abandonar Colonia y con toda probabilidad se encuentra en Ginebra. Podemos ver que los términos del intercambio epistolar no cambian.

119 Véase minuta de carta a Thomas Rhediger, [Basilea, comienzos de febrero de 1576], DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 125-126.

120 Simon Goulart (20 de octubre de 1543 – 3 de febrero de 1628) fue pastor calvinista en Ginebra.

121 Véase carta de Simon Goulart, Ginebra, 26 de marzo de 1576, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 335-336. La carta está en francés, pero algunos pasajes van en latín, técnica habitual (otras veces con la lengua griega) en cartas comprometedoras que podían ser interceptadas.

122 Minuta de carta a Arnold Mylius, Colonia, 17 de diciembre de 1573, DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), nº 8, p. 42-44. Jean Sarius Zamoisky fue enviado a Francia para ofrecer el trono de Polonia al Duque de Anjou. El discurso de llegada y el de despedida fueron publicados por MOREL (1573), (1574a), (1574b). Véase DE VRIES VAN HEEKELINGEN (1923), p. 43, n. 5, y p. 44, n. 1.

Es llamativo en este sentido que Vulcanius, en aquel mismo año de 1577 en cuyo final pasó a ser secretario de Marnix, había también publicado las *Etimologías* de Isidoro y las había dedicado al obispo católico de Lieja, Gerard Groesbeck, pidiéndole además entrar en su servicio a través de la recomendación de un paisano suyo[123]. Es este uno de los momentos en que Vulcanius parece ser un doble agente. No obstante, creo que hay que tener en cuenta las consideraciones anteriores, principalmente la económica. Aunque Vulcanius hubiese colaborado con el servicio secreto de Orange, la provisionalidad en la que vivió tras su regreso de España explica suficientemente que en torno a agosto de 1577 tratase de entrar en la "corte" episcopal de Groesbeck. Al fallarle esa gestión, aprovechó la coincidencia con conocidos en la Feria otoñal de Franckfurt para solicitar un puesto en la Universidad de Leiden. No consiguió ese puesto hasta octubre de 1578, pero ya entonces se vio acogido como secretario de Marnix.

El caso es que si la comunión interior de Vulcanius con el calvinismo pudiera haber dado comienzo (o haber recobrado su antigua vigencia) en Ginebra a finales de 1574, esto explicaría todavía mejor la ambición de su proyecto bíblico y un fácil acceso a la Reina de Inglaterra (mucho más si ya había colaborado de alguna manera con los servicios de inteligencia).

Por otra parte, una vez instalado en Leiden Vulcanius pareció demasiado tibio a sus conciudadanos calvinistas. De ahí que Escalígero pudiera decir que ni siquiera el interesado sabía a qué religión pertenecía[124]. Lo más seguro es que fuese Vulcanius, en aquella Europa de fronteras religiosas cada vez más marcadas, un sincero cristiano de espíritu ecuménico, poco comprometido con estructuras rígidas de gobierno.

8. *Conclusión*

El humanista flamenco Bonaventura Vulcanius tuvo el proyecto de dirigir una *Biblia Graeca* partiendo del texto complutense, aunque mejorándolo mediante la colación con otras fuentes manuscritas que no se habían tenido previamente en cuenta. La primera noticia conocida hasta ahora del proyecto está en un poema latino exhortatorio para la Reina de Inglaterra, el que aquí se ha presentado,

[123] Véase VULCANIUS (1577), p. 2^{r} – 2^{v}. En el prefacio de la obra, de 29 de agosto, alaba al prelado por mantener su diócesis en paz en medio de las circunstancias extremas y se ofrece para servirle, incluso indica quién le puede recomendar dentro de la "familia" episcopal: (…) *praecipue cum, si quid quod ad eius* [scl. *Isidori*] *laudem pertineat praetermisserim, Dominicum Lampsonium popularem meum, quem ob eximiam eius eruditionem, uirtutem ac fidem aliasque praeclaras animi dotes iamdudum ad secretiora negocia tua silentiarum* [sic correxi *silentitiarum*] *adhibuisti, facile id pro ea qua* [sic correxi *ac*] *ualet iudicii acrimonia et singulari apud te gratia, compensaturum confidam, cuius commendatione, si aliquando Isidorus et Martianus l. C. T. conspectu manibusque uersabuntur, uberrimum me laboris mei fructum percepisse iudicabo.*

[124] Véase VAN DAM (2010), p. 61.

que debió de acompañar a su petición de patrocinio y financiación. Esa solicitud debió de hacerse al final de 1574 o en la primera mitad de 1575. Por el poema sabemos que pretendía imprimir el libro en la casa ginebrina de Henri Estienne, y que quería acompañar el texto griego con comentarios del hebraísta François Vatable y del calvinista Jean de Serres. Su solicitud debió de tener resultado negativo, pero Vulcanius siguió intentando esta empresa con otros patronos e impresores durante 1576 y 1577, de lo que queda constancia en su epistolario. No tuvo tampoco éxito, y a partir de ese último año no hay nueva noticia de su proyecto bíblico. Ni siquiera en sus años tranquilos de profesor en Leiden (1581-1614), en los que publicó profusamente, hizo ningún intento en favor de su *Biblia Graeca*.

Por eso, su proyecto de la *Biblia Graeca* parece haber sido un arranque de ánimo favorecido por la coincidencia en Ginebra con Estienne y Serres. Ni Serres tenía, que se sepa, comentarios preparados para todos los libros bíblicos, ni conocemos el paradero de los supuestos manuscritos con los que el flamenco pretendía mejorar la *Biblia Griega Complutense*. Su oferta a la Reina era más bien una declaración de intenciones para atraer su mecenazgo.

Llama la atención, a este respecto, que en la documentación conservada no haya referencia alguna a la *Biblia Regia* de Felipe II. El Rey español llevaba años promoviendo la publicación en la imprenta antuerpiense de Christophe Plantin de una nueva *Biblia Políglota* dirigida por Benito Arias Montano. A pesar de que se publicara entre 1568 y 1572, y de que Vulcanius estuviera en Amberes en los dos últimos años de ese periodo, parece no haberse interesado por ella o no haber querido tenerla en cuenta[125]. Del proyecto de la *Biblia Graeca* y de su *specimen* o adelanto editorial no he encontrado otro rastro hasta ahora.

Hemos de concluir que la aportación a la Reforma del erudito Vulcanius fue mucho mayor como experto en Patrística que como biblista.

Universidad de Cádiz. Eduardo DEL PINO.

BIBLIOGRAFÍA

N. ANTONIO (1783), *Bibliotheca Hispana Nova*, Madrid
M. BATAILLON (1969), *Benedetto Varchi et le Cardinal de Burgos D. Francisco de Mendoza y Bobadilla*, in *Les Lettres Romanes* 23, p. 3-62.

[125] Algo parecido hace en la carta al lector de VULCANIUS (1573), fols. a 8r – b 4r, donde elenca el *De adoratione* entre las obras de Cirilo nunca antes publicadas, cuando Vulcanius debía de conocer las ediciones de 1546 y 1566 de los *Opera omnia* del Patriarca (aunque realizadas en el ámbito de las iglesias reformadas), y conocía también (puesto que las había citado a Rheidt) las traducciones del reformador basiliense Ioannes Oecolampadius. Véase TOURNOY (2011a), p. 210-211.

W. Bergsman (2004), *Een geleerde en zijn tuin: over de vriendschap tussen Lubbertus en Vulcanius*, in *De zeventiende eeuw: cultuur in de Nederlanden in interdisciplinair perspectief*, in *Tijdschrift van de Werkgroep Zeventiende Eeuw*, 20. 1, p. 96-121.

R. Breugelmans (1975), *Three panegyrics by Bonaventura Vulcanius*, in *Lias*, p. 265-273.

H. Cazes (ed.) (2010), *Bonaventura Vulcanius: Works and Networks (Bruges 1538 – Leiden 1614)*, Leiden / Boston.

J. Commelin (1587), *Rerum Britannicarum, id est Angliae, Scotiae, vicinarumque insularum ac regionum Scriptores Vetustiores ac Praecipui*, Heidelberg.

T. M. Conley (2010), *Vulcanius as Editor: The Greek Texts*, in H. Cazes (ed.), p. 338-350.

H. Daussy (2010), *L'insertion de Bonaventure Vulcanius dans le réseau international protestant*, in H. Cazes (ed.), p. 167-183.

G. de Andrés (1974), *Historia de un fondo griego de la Biblioteca Nacional de Madrid: Colecciones Cardenal Mendoza y García de Loaísa*, in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* 77, p. 17-25.

K. Dekker (2010), *The Runes in Bonaventura Vulcanius* De literis et lingua Getarum siue Gothorum *(1597): Provenance and Origins*, in H. Cazes (ed.), p. 411-449.

E. del Pino (2017), *La versión latina de Bonaventura Vulcanius de las* Coplas a la muerte de su padre *del español Jorge Manrique*, in *BiblH&R* 79, p. 395-417.

H. de Vries van Heekelingen (1923), *Correspondance de Bonaventura Vulcanius pendant son séjour à Cologne, Genève et Bâle (1573-1577), précédée de quelques lettres écrites avant cette époque*, La Haya.

A. Dewitte (1973), *Bonaventura Vulcanius en Philips Marnix van Sint-Aldegonde, 1577-1606*, in *Album Albert Schouteet*, Brujas, p. 57-74.

— (1978), *Peter en Bonaventura de Smet, alias Vulcanius (1503-1571)*, in *Handelingen van het Genootschap voor Geschiedenis* 115, p. 17-42.

— (1981), *Bonaventura Vulcanius Brugensis (1538-1614): A Bibliographic Description of the Editions 1575-1612*, in *Lias: Sources and Documents relating to the Early Modern History of Ideas* 8, p. 189-201.

— (1982), *Een Arrianus-uitgave van Bon. Vulcanius: Genève 1575*, in *Biekorf. Westvlaams archief voor geschiedenis, archeologie, taal en volkskunde* 82, p. 88-89.

— (1983), *Vulcanius Brugensis. Hoogleraarambt, correspondenten, edita*, in *SEJG* 26, p. 311-362.

— (1985), *Abraham Ortelius en Bonaventura Vulcanius (1574-1598)*, in F. de Nave (ed.), *Liber amicorum Leon Voet*, Amberes, p. 417-427.

— (1987), *De tolerantiegedachte bij Bonaventura Vulcanius*, in *Bijdragen tot de geschiedenis* 70, p. 79-85.

— (1989), *Bonaventura Vulcanius en de Officina Plantiniana (1573-1600)*, in F. de Nave / M. de Schepper (ed.), *Ex officina Plantiniana: studia in memoriam Christophori Plantini (ca. 1520 – 1589)*, Amberes, p. 591-597.

— (2010), *Bonaventura Vulcanius, Marnix van St. Aldegonde, and the Spirit of Bruges: Remonstrant Protestantism?*, in H. Cazes (ed.), p. 246-260.

H. Estienne (1566), *Florilegium diversorum epigrammatum veterum, in septem libros divisum*, [Ginebra].

— (1590), *Principum monitrix musa sive de principatu bene instituendo et administrando poema*, Basilea.

R. Estienne (1532), *Biblia, breves in eadem annotationes ex doctissimorum interpretationibus et Hebraeorum commentariis, interpretatio propiorum nominum Hebraicorum, index copiosissimus*, París.

— (1540), *Biblia Hebraea, Chaldaea, Graeca et Latina nomina virorum, mulierum, populorum, idolorum, urbium, fluviorum, montium, caeterorumque locorum, quae in Biblis leguntur restituta, cum Latina interpretatione*, París.

— (1545), *Biblia. Quid in hac editione praestitum sit, vide in ea quam operi praeposuimus epistola*, París.

— (1551), *Novum Jesu Christi Testamentum cum dupplici interpretatione D. Erasmi et veteris interpretis. Harmonia item Evangelica*, [Ginebra].

— (1555), *Concordantiae Bibliorum utriusque Testamenti, Veteris et Noui, nouae et integrae, quas re uera maiores appellare possis*, [Ginebra].

— (1556-1557), *Biblia utriusque Testamenti. De quorum noua interpretatione et copiosissimis in eam annotationibus lege quam in limine operis habes epistolam*, Ginebra, (*Nouum Test.* 1556 – *Vetus Test.* 1557).

E. Flórez (1771), *España sagrada*, Madrid.

A. Gerlo (1985), *The Unpublished Correspondence between Marnix of Saint Aldegonde and Bonaventura Vulcanius*, in *La Correspondance d'Érasme et l'épistolographie humaniste. Colloque international tenu en novembre 1983*, Bruselas, p. 193-203.

C. Gilly (1985), *Spanien und der Basler Buchdruck bis 1600. Ein Querschnitt durch die spanische Geistesgeschichte aus der Sicht einer europäischen Buchdruckerstadt*, Basilea.

J. L. González Novalín (1996), *Inquisición y censura de Biblias en el Siglo de Oro. La* Biblia de Vatablo *y el proceso de fray Luis de León*, in V. García de la Concha / J. San José Lera (ed.), *Fray Luis de León, historia, humanismo y letras*, Salamanca, p. 125-144.

C. L. Heesakkers (2000), *Een netwerk aan de basis van de Leidse universiteit. Het album amicorum van Janus Dousa. Facsimile-uitgave van hs. Leiden UB, BPL 1406 met inleiding, transcriptie, vertaling en toelichting*, Leiden.

M. McLean / S. Barker (2016), *International Exchange in the Early Modern World*, Leiden / Boston.

K. Meerhoff (2007), *Entre Lipse et Scaliger: Bonaventure Vulcanius (1538-1614) et la première réception des* Essais *de Montaigne*, in P. J. Smith / K. A. E. Enenkel (ed.), *Montaigne and the Low Countries (1580-1700)*, Leiden, p. 79-118.

P. C. Molhuysen (1910), *Codices Vulcaniani*, Leiden.

F. Morel (1573), *Joan. Sarii Zamoscii, Belsensis, et Zamechensis praefecti, ac in Galliam legati, Oratio, qua Henric. Valesium regem renunciat*, París.

— (1574a), *L'oraison du Seigneur Jean de Zamoscie, gouverneur de Belzs* (…) *l'un des Ambassadeurs envoyez en France* (…) *au sérénissime Roy éleu de Pologne, Henry* (…) *duc d'Anjou* (…). *Traduitte de latin en françois par Loys Regius*, París.

— (1574b), *L'oraison du Seigneur Jean de Zamoscie, gouverneur de Belzs* (…) *l'un des Ambassadeurs envoyez en France* (…) *au sérénissime Roy éleu de Pologne, Henry* (…) *duc d'Anjou* (…). *Traduitte de latin en françois par Loys Regius*, Lyon.

I. PÉREZ MARTÍN (2011), *El helenismo en la España moderna: libros y manuscritos griegos de Francisco de Mendoza y Bovadilla*, in *Minerva* 24, p. 59-96.

A. PIOLANTI (ed.) (1948), *Francisco de Mendoza.* De naturali quadam cum Christo unitate, Roma.

A. A. RENOUARD (1843), *Annales de l'imprimerie des Estienne, ou histoire de la famille des Estienne et de ses éditions*, París.

J. DE SERRES (1575), *Psalmorum Davidis aliquot metaphrasis Graeca. Adiuncta e regione paraphrasi Latina G. Buchanani*, [Ginebra].

— (1579), *In Ecclesiasten Salomonis Commentarius*, [Ginebra].

— (1585), *A godlie and learned commentarie upon the excellent book of Solomon, commonly called Ecclesiastes or the Preacher in the wich commentaire are briefly and plainly downe the methode, sense, and use of that most profitable sermon*, Londres.

A. SCHILLINGS (1961), *Matricule de l'Université de Louvain (1426-1789). Tome IV.1: février 1528 – février 1569*, Bruselas.

L. SILVANO (2014), *Per l'edizione della* Disputa tra un ortodoso e un latinofrone sequace di Becco sulla processione dello Spirito Santo *di Giorgio Moschampar. Con un inedito di Bonaventura Vulcanius*, in *Medioevo greco* 14, p. 229-265.

A. TAYLOR (2015), *Biblical Humanism*, in S. KNIGHT / S. TILG (ed.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin*, Oxford, p. 295-312.

G. TOURNOY (2010), *Scholarly Stresses and Strains: The Difficult Dealings of Bonaventura Vulcanius and Henricus Stephanus over their Edition of Arrian's* De expeditione Alexandri Magni Historiarum libri VIII, in H. CAZES (ed.), p. 351-359.

— (2011a), *A Life-Long Dream: Bonaventura Vulcanius and His Edition of St. Cyril of Alexandria (I)*, in *Calamus Renascens* 12, p. 185-255.

— (2011b), *La correspondance de Bonaventura Vulcanius: quelques notes de lecture*, in *HumLov* 60, p. 315-325.

H.-J. VAN DAM (2009), *The Blacksmith and the Nightingale: Relations between Bonaventura Vulcanius and Daniel Heinsius*, in J. PAPY / D. SACRÉ (ed.), *Syntagmatia. Essays on Neo-Latin Literature in Honour of Monique Mund-Dopchie and Gilbert Tournoy*, Lovaina, p. 557-567.

— (2010), *"The honour of letters" : Bonaventura Vulcanius, Scholar and Poet*, in H. CAZES (ed.), p. 47-68.

A. VAN DER LEM (2010), *Bonaventura Vulcanius, forgeron de la révolte*, in H. CAZES (ed.), p. 215-222.

A. VAN DORSTEN (1962), *Poets, Patrons and Professors: An Outline of Some Literary Connexions Between England and The University of Leiden (1575-1586)*, Leiden.

— (1964), *Poets, Patrons and Professors: Sir Philip Sidney, Daniel Rogers and the Leiden Humanists*, Leiden / Londres.

T. VAN HAL (2010), *Vulcanius and his Network of Languages Lovers:* De literis et lingua Getarum siue Gothorum *(1597)*, in H. CAZES (ed.), p. 387-410.

D. VAN MIERT (2010), *Project Procopius: Scaliger, Vulcanius, Hoeschelius and the Pursuit of Early Byzantine History*, in H. CAZES (ed.), p. 361-386.

B. VULCANIUS (1573), *Cyrilli Patriarchae Alexandrini ad Calosyrium episcopum Arsenioten adversus anthropomorphitas liber nunquam antehac editus; eiusdem de adoratione in spiritu et veritate dialogus ad Palladium, Bonaventura Vulcanio Brugensi interprete*, Colonia.

— (1576), *D. Cyrilli Patriarcae Alexandrini ad Calosyrium Episcopum Arsenoitem aduersus anthropomorphitas liber, eiusdem De adoratione in spiritu et veritate Dialogi xvi ad Palladium, Bonauentura Vulcanio Brugensi interprete,* Toledo.

— ([1577]), *Isidoro Hispalensis episcopi Originum libri viginti* (…) *et Martiani Cappellae De nuptiis Philologiae et Mercurii libri novem* (…) *opera atque industria Bonauenturae Vulcanii Brugensis*, Basilea.

— (1591), *Aristotelis de mundo Graeca, cum duplici interpretatione Latina, priori quidem L. Apulei, altera uero Guilielmi Budaei cum scholiis et castigationibus Bonauenturae Vulcanii tum in Aristotelem quam in utrumque eius interpretem. Accersit seorsim Gregorii Cyprii Encomium Maris Graece nunquam antea excussum et Pauli Silentiarii Iambica*, Leiden.

— (1605), *Cyrilli Archiepiscopi Alexandrini adversus anthropomorphitas liber unus Graece et Latine; eiusdem de incarnatione Vnigeniti et quod unus sit Christus ac Dominus secundum Scripturas ad Hermiam dialogi duo, nunquam antehac editi, interprete Bonaventura Vulcanio; quibus epistolae aliquot Isidori Pelusiotae et Ioannis Zonarae, idem quod Cyrillus hisce libris tractantes, multaque loca ea Cyrilli libris nondum editis sunt inserta*, Leiden.

D. WURSTEN (2011), *François Vatable, so much more than a 'name'*, in *BiblH&R* 73, p. 557-591.

F. A. YATES (1975), Astraea*: The Imperial Theme in the Sixteenth Century*, Londres / Boston.

Rôle et pouvoir religieux de l'empereur dans le *Pro defensione Trium Capitulorum* de Facundus d'Hermiane

L'affaire des Trois Chapitres, c'est-à-dire la mise en cause de l'orthodoxie de trois évêques, Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et Ibas d'Édesse, en raison de leur doctrine sur la nature du Christ, est un bon exemple pour étudier les liens ambigus du christianisme et du pouvoir impérial au VIe siècle et les dissensions douloureuses, résultats de la politique interventionniste de Justinien.

Lorsque Facundus d'Hermiane écrit son plaidoyer pour les Trois Chapitres [1], en l'adressant à Justinien, ce dernier a déjà largement exprimé, autant dans ses édits que dans ses actes sa propre conception du rôle de l'empereur en matière d'affaires religieuses. Certes, il affirme que la foi catholique est le salut de l'empire (Just., *Nou.* 109, *praef.*) :

> *Vnam nobis esse in omni nostrae reipublicae et imperii uita, in Deo spem credimus, scientes quia haec nobis et animae et imperii dat salutem. Vnde et legislationes nostras inde pendere competit et in eam respicere et hoc eis principium esse et modium et terminum* [2].
>
> « L'espoir en Dieu est notre seul recours pour l'existence de l'État ; nous savons qu'il assure le salut de notre âme et de l'empire. Toute notre législation doit donc en découler, et le prendre comme commencement, milieu et fin. »

et il donne aux canons ecclésiastiques force de loi, mais dans un lien étroit avec ses propres décisions : Ὅπερ γὰρ οἱ ἱεροὶ κανόνες κωλύουσι, τοῦτο καὶ ἡμεῖς διὰ τῶν ἡμετέρων εἴργομεν νόμων, « Ce que les saints canons défendent, nous le défendons aussi par nos lois » [3].

Il n'ignore pas la théorie des deux pouvoirs, formulée par le pape Gélase pour l'empereur Anastase [4] comme le montre ce passage de sa *Novelle* 6 (6,1,1) :

[1] FRAÏSSE-BÉTOULIÈRES (2002), (2003), (2004), (2006).

[2] Texte latin dans BÉRENGER (1807), p. 100 ; les traductions françaises sont de l'auteure.

[3] FRAÏSSE (2006), p. 23, n. 16.

[4] En 494, le pape Gélase 1er (492-496) écrit à l'empereur Anastase 1er une lettre où il rappelle clairement les privilèges du siège de Saint-Pierre et l'autonomie de la juridiction ecclésiastique face au pouvoir politique temporel de l'empereur, PL 54, col. 42 ; THIEL (1867), p. 350-351 (lettre 12) ; SCHWARTZ (1934), p. 20.

Latomus 78, 2019, p. 972-995 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287639

> *Maxima quidem in hominibus sunt dona Dei a superna collata clementia, sacerdotium, et imperium, et illud quidem diuinis ministrans, hoc autem humanis praesidens ac diligentiam exhibens.*
>
> « Les plus grands dons de Dieu donnés aux hommes par la clémence d'en haut sont le sacerdoce et l'empire, l'un au service des choses divines, l'autre à la direction et au soin des choses humaines. »

Mais il insiste sur leur nécessaire unité et ne précise pas à qui reviennent ces deux pouvoirs ; au contraire, il en souligne la proximité (*Nou.* 7,2,1) : *nec multum differant ab alterultro sacerdotium et imperium et res sacrae a communibus et publicis*, « Il y a peu de différence entre le sacerdoce et l'empire, entre les biens sacrés et les biens communs et publics »[5]. Non seulement il intervient vigoureusement dans l'administration et les affaires matérielles de l'Église, promulgue des édits sur l'unité religieuse qui imposent aux païens la conversion au christianisme sous peine d'« exclusion de l'État » (*Cod. Iust.* 1,11,10), considère les évêques comme ses fonctionnaires dans l'ordre religieux, mais il fait également œuvre de législation ecclésiastique en écrivant des traités et entend faire de ses opinions théologiques des lois infaillibles. Kaden[6] recense 90 lois prises par Justinien dans le domaine religieux, soit dans les treize premiers titres du livre I du code (533), soit dans les *Novelles* puisqu'il continue à légiférer après cette date. Que ces lois visent à sauvegarder l'unité de la foi ou à réglementer la discipline ecclésiastique, l'autorité impériale s'y affirme avec de plus en plus de force.

Cette confusion du pouvoir civil et religieux repose sur un état de fait plutôt que sur une véritable définition des fonctions de l'empereur, l'Église trouvant son intérêt à se placer sous la protection de celui qui, depuis l'empereur Constantin, porte le titre de « isopostole » (égal aux apôtres), et même à en faire le bras séculier de sa propre politique. Or, comment déterminer si le pape et les évêques sont soumis à l'empereur comme citoyens romains ou l'empereur au pape et aux évêques comme chrétien ? L'épiscopat de l'époque admet, au moins dans ses déclarations, la puissance du pouvoir impérial en matière religieuse ; ainsi au synode de 536, le patriarche Ménas affirme : « Rien de ce qui est débattu dans la très Sainte Église ne doit être tranché contre l'avis et les ordres (de l'empereur) »[7].

[5] Cf. MARAVAL (2016), p. 119.

[6] KADEN (1952).

[7] FRAÏSSE (2006), p. 22, n. 13. À la suite des tentatives de Justinien pour reformer l'union confessionnelle détruite depuis Chalcédoine, et après le colloque de 532 qu'il organise entre Sévériens et Chalcédoniens, un concile a lieu à Constantinople en 536 sous la direction du chalcédonien Ménas (les actes sont insérés dans les procès-verbaux du synode de Jérusalem du 19 juillet 536 où ils ont été envoyés avec une lettre de Ménas). Il condamne Anthimos, Sévère, Pétros et Zôoras.

La question de la prééminence de l'empereur, du pape ou des évêques réunis en conciles s'était déjà posée lors des conciles précédents, convoqués par l'empereur et dont les décisions furent relayées par le pouvoir politique. Les évêques du concile de Constantinople (381) écrivent à Théodose : « Nous ne pouvons manquer de reconnaître la part qui revient à votre Piété dans les actes du saint concile » et concluent leurs travaux par cette prière à l'empereur : « Nous prions votre Piété de confirmer les décisions du concile. Il est juste, en effet, qu'après avoir honoré l'Église par vos lettres de convocation, vous couronniez nos travaux »[8]. Mais il s'agit là surtout, au-delà d'une politesse réciproque, de reconnaître à l'empereur ce qui relève de l'organisation matérielle, puis de la validation et de la diffusion des conclusions du synode, les décisions théologiques revenant à l'assemblée des évêques. Comme l'explique Dagron, lorsque les relations entre l'Église et l'État demeuraient pacifiques, les liens de pouvoir entre l'empereur, le pape et les évêques relevaient d'un bon vouloir réciproque et d'un contrat qui unifiait une communauté ; mais le problème apparaissait lorsque naissait un conflit : « La distinction entre les deux pouvoirs n'est jamais aussi clairement formulée que lorsqu'il y a entre eux mésentente. Lorsqu'il y a concorde ou espoir d'harmonisation, la célébration ou la nostalgie de l'unité l'emporte »[9].

Or Justinien va tenter, lui, d'infléchir la décision des patriarches dans une affaire de christologie touchant directement le dogme de l'Église : en 543, dans sa volonté de réconcilier les tenants et les détracteurs du concile de Chalcédoine qui proclame la double nature divine et humaine du Christ contre les monophysites, il publie un édit qui, en trois chapitres, lance des anathèmes contre la personne de Théodore de Mopsueste et ses écrits, les écrits de Théodoret de Cyr en faveur de Nestorius et la lettre d'Ibas, évêque d'Édesse, au perse Maris contre Cyrille et le concile d'Éphèse, puis cherche à obtenir par la contrainte la signature des patriarches et celle du pape Vigile.

Amené contre son gré à Constantinople, le pape Vigile commence par résister à l'empereur et anathématise Ménas et les évêques qui avaient signé l'édit puis dans son *Iudicatum* de 548, il fait volte-face et se décide à anathématiser les Trois Chapitres avec des réserves en faveur de l'autorité et des décisions du concile de Chalcédoine.

En 551, Justinien écrit un nouveau traité théologique (*De recta fide*)[10] sous forme d'édit pour préparer un concile qui n'aurait qu'à entériner ses décisions

[8] Le premier concile de Constantinople (381), deuxième concile œcuménique après celui de Nicée dont il complète le symbole, fut convoqué par l'empereur Théodose et présidé par Mélèce 1er d'Antioche puis Grégoire de Nazianze. Ses canons furent envoyés à Théodose avec une lettre signée des 150 évêques (t. II *Concil.*, p. 945).

[9] Dagron (1996), p. 314.

[10] Schwartz (1939).

et sanctionner de son autorité la doctrine christologique contenue dans sa confession.

Le pape, soutenu par l'Occident, réagit vivement et cherche à faire retirer cet édit ; il subit menaces et violences et est retenu au palais impérial en semi-captivité.

Suite à cette nouvelle volte-face de Vigile, Justinien convoque le Ve concile œcuménique et en définit la composition et la répartition entre occidentaux et orientaux. Le concile s'ouvre le 5 mai 553 sans le pape et le premier jour est lue une lettre de l'empereur indiquant la procédure à suivre et rappelant la nécessité de condamner les Trois Chapitres[11].

Le 14 mai 553 paraît le *Constitutum*[12] de Vigile condamnant certains écrits de Théodore de Mopsueste mais non sa personne ni les écrits de Théodoret et la lettre d'Ibas, avec les mêmes arguments que Facundus : refus de condamner des morts et fidélité au concile de Chalcédoine.

L'empereur refuse le *Constitutum*, fait placer Vigile hors de l'Église par le concile tout en précisant qu'il n'y a pas rupture avec le Saint-Siège[13]. Le concile adopte quatorze anathématismes tirés de l'édit impérial de juillet 551. Vigile cède en condamnant les Trois Chapitres et en publiant cette condamnation dans un second *Constitutum*[14] du 23 février 554.

Justinien a donc largement dépassé dans cette affaire le rôle tacitement ou explicitement reconnu à l'empereur dans les affaires religieuses : il exerce son pouvoir administratif avec violence, entame avec le pape une épreuve de force dont il sort vainqueur, dicte sa conduite à un concile d'évêques qui revient sur les décisions du concile de Chalcédoine, mais surtout il met en place un mécanisme inverse de celui jusque-là admis ; ce n'est plus l'autorité de l'empereur qui soutient par décrets les décisions des conciles mais c'est un concile qui justifie de son autorité les affirmations théologiques de l'empereur.

Facundus d'Hermiane, fervent défenseur des Trois Chapitres, suivit de très près le déroulement de cette affaire. Dès 547, date à laquelle il vint à Constantinople avec ses collègues africains, il commença à rédiger un mémoire justificatif. Il participa alors aux conférences de la commission épiscopale où soixante-dix évêques occidentaux, réunis par le pape Vigile après son arrivée à Constantinople, délibérèrent sur les Trois Chapitres pour l'aider dans sa réponse aux exigences de Justinien. Mais le pape Vigile, sous la pression de l'empereur, interrompit les réunions de la commission et demanda un avis écrit aux évêques. Facundus se servit, dans cette réponse qui ne nous est pas parvenue, du mémoire qu'il était en train d'écrire, comme il l'explique dans sa préface (*Pro def., Praefatio* 3). Les douze livres de ce mémoire furent publiés en

[11] JUST., *Ep. ad sanctam synodum*, PL 69, p. 268-270 ; ACO IV, 1, p. 8-14.
[12] *Constitutum Vigilii papae de tribus capitulis*, PL 69, p. 67-114.
[13] JUST., ACO IV, 1, p. 208-220.
[14] *Vigilii papae Constitutum de damnatione trium capitulorum*, PL 69, p. 143-178.

550, d'après Victor de Tunnuna[15] et eurent un grand retentissement. La date est importante puisqu'elle nous permet de comprendre le but que peut se fixer Facundus en écrivant ce mémoire, dont le ton diffère radicalement du pamphlet contre Vigile, Pélage et le cinquième concile, écrit sur la même affaire presque vingt ans après[16] lorsque les conséquences religieuses de cette affaire seront devenues irrémédiables. En 550, Justinien n'a pas encore fait paraître son deuxième traité théologique et le concile n'a pas eu lieu ; aussi Facundus, bien que la polémique lancée par l'empereur date de plusieurs années et batte son plein, espère sans doute pouvoir encore convaincre, sinon l'empereur, au moins ses collègues évêques de ne pas céder et de ne pas revenir en concile sur ce qu'a décidé un précédent concile. Il se bat donc sur tous les plans en mêlant aux arguments théologiques une réflexion poussée sur la place de l'Église et de ses dirigeants dans l'empire et face au pouvoir de l'empereur.

La tâche de Facundus n'est pas facile ; tout en maintenant une position ferme et sans compromis il doit faire preuve de la diplomatie nécessaire dans un ouvrage adressé officiellement à l'empereur ; son ouvrage contient à la fois un plaidoyer pour un jugement humain de ceux qui ont pu dériver d'une stricte orthodoxie, surtout lorsque cette orthodoxie a été définie après leur mort, une argumentation rigoureuse pour défendre la pensée de Théodore de Mopsueste et sa propre foi (1,2,9) et une tentative de définition du rôle de chacun, empereur, pape, évêques, conciles, et de leur légitimité respective dans la prise de décision dogmatique, appuyée sur les exemples et contre-exemples du passé et largement inspirée du pape Gélase et d'Augustin.

C'est dans ce cadre-là que Facundus explique à Justinien le rôle que l'Église reconnait à l'empereur en matière religieuse. Car, même si l'on peut raisonnablement penser que Facundus vise d'autres lecteurs – pape, évêques, chrétiens – qu'il apostrophe à plusieurs reprises, la défense des Trois Chapitres (ce titre n'est d'ailleurs pas de lui) est une longue démonstration adressée à un interlocuteur privilégié, Justinien, sans cesse interpellé en termes qui conviennent certes à un empereur mais qui ne sont pas sans signification sur la place et le rôle que Facundus lui attribue et qu'il explicite en détail au livre XII. À un empereur qui mène à la fois une politique de répression et une recherche de compromis dogmatique, Facundus propose une position exactement opposée, rigueur dogmatique et indulgence humaine envers les égarés tant qu'ils ne sont pas ouvertement hérétiques et reconnus comme tels par l'Église en raison non

[15] Victor de Tunnuna, *Chronica*, PL 68, 958 C-959 A : « C'est à cette époque (550) que les douze livres de Facundus, évêque de l'Église d'Hermiane parurent dans tout leur éclat. Il est déclaré que les Trois Chapitres avaient été condamnés, bien évidemment, pour porter atteinte à la foi catholique et au concile apostolique de Chalcédoine ».

[16] *Epistula fidei catholicae* ; son attribution à Facundus est d'ailleurs contestée par A. Solignac, cf. Fraïsse-Bétoulières (2006), p. 278-282.

de leur erreur mais de leur obstination dans l'erreur[17]. Sa stratégie est de feindre de voir en Justinien, non un adversaire mais un juge impartial. Aussi les vertus invoquées dans les apostrophes à l'empereur sont spécialement choisies pour répondre à ces critères : clémence, piété, religion, justice[18]. Ces apostrophes, vont presque totalement disparaitre à partir du livre XI lorsque le ton se fait plus rude, l'interlocuteur désigné par « tu » devient ambigu ; les « on », « nous », « le lecteur » se multiplient, « l'empereur religieux et sage » de 12,4,17 n'est pas Justinien et sa piété (*Vestrae pietatis ministerium* en 12,4,17) est évoquée au passé pour son ancienne attitude qui n'est plus celle du présent.

Le livre I commence donc diplomatiquement par l'affirmation de l'accord de Facundus avec la profession de foi de l'empereur[19] :

> 1,1,1 : *Confessionem fidei tuae, clementissime imperator, magni concilii Chalcedonensis definitionibus consonantem, et approbaui semper, et aduersus multorum contradictiones asserui.*
>
> « Ta profession de foi, très clément empereur, qui s'accorde avec les définitions du grand concile de Chalcédoine, je l'ai toujours approuvée et je l'ai défendue contre les critiques de ses nombreux adversaires. »

Mais est-ce vraiment de la diplomatie ? En cette phrase d'introduction Facundus affirme que la profession de foi de l'empereur est controversée (donc qu'elle peut être discutée), qu'il en est, en tant qu'évêque, le défenseur (donc c'est aux évêques à juger de la validité de la pensée de l'empereur) mais qu'il la soutient car elle est conforme au concile de Chalcédoine[20]. Et c'est en cela seulement que Facundus soutient la profession de foi de Justinien : 1,1,19 *Propter quod*

[17] 11,7,47, « Ce n'est pas l'ignorance, mais l'obstination dans l'erreur qui fait l'hérétique », cf. FRAÏSSE (1995).

[18] *Clementissime imperator* : 1,1,1 ; 1,2,1 ; 3,6,37 ; 4,2,19 ; 7,5,22 ; 8,6,8 ; 9,2,4 ; 9,3,13 ; 10,1,4 ; 10,1,25 ; 10,5,13 ; 12,2,6 ; 12,5,11. *Religiose imperator* : 1,1,13 ; 6,1,10 ; 12,5,19. *Religiose princeps* : 2,1,1 ; 8,3,4 ; 8,3,9 ; 8,4,12. *Serenissime imperator* : 2,3,22 ; 4,2,12 ; 4,2,71 ; 8,1,1. *Pietas uestra* : 3,2,18 ; 3,6,35 ; 8,5,7. *Pie princeps* : 3,4,16. *Pie imperator* : 3,5,13. *Serenitas tua* : 3,6,45 ; 6,3,24 ; 7,7,24. *Vestra clementia* : 4,3,3 ; 4,4,19. *Auguste* : 5,1,1 ; 7,4,1 ; 10,5,7. *Imperator* : 7,6,12. *Religio tua, Prudentia* : 8,4,13. *Religio uestra* : 8,5,9. *Tua pietas* : 9,1,6. *Vestrae modestiae* : 10,1,4. *Vestra justitia* : 4,2,12 ; 10,7,23.

[19] BASDEVANT-GAUDEMET (2006), p. 68 : « Justinien en 534 dans une constitution dont de longs fragments figurent au Code (*C.J.*, 1,1,8) confirme de nouveau ces quatre conciles… De toute évidence, l'empereur énonce le dogme dans une constitution impériale. Néanmoins, le texte est adressé au "très saint archevêque de Rome et patriarche", Justinien dit énoncer "*apostolicae uestrae sedis doctrinam*" et les quatre conciles sont confirmés "*sicut uestra apostolica sedes decet atque praedicat*". Celui qui mettrait en doute les vérités établies lors de ces conciles serait hérétique. Certes Justinien impose son autorité, même s'il le fait pour servir une foi qu'il confirme telle que les conciles l'ont proclamée et que l'évêque de Rome la garde ».

[20] Ce qui sera lourdement réaffirmé en 1,1,1 ; 1,1,4 ; 1,1,13,14,17,18,19.

etiam nos et congratulati semper eius rectitudini sumus, et pro ea de te maxime gloriati, « Voilà pourquoi nous nous sommes toujours félicités de la rectitude du synode et t'avons grandement glorifié de ta profession ». Il est important de noter la différence et l'ordre des termes, ainsi que la suppression, par rapport au texte de la constitution de l'empereur, de la mention du siège apostolique du pape et de sa confirmation des décisions des conciles. Pour Facundus, l'empereur professe la foi juste du concile. La phrase de conclusion du paragraphe exprime encore plus clairement le rôle de l'empereur :

> 1,1,19 : *Quid enim prius laudetur in homine? quod excellentius decet in principe, quam Catholica fides, quae totius nostri boni est fundamentum, et sine qua nihil in nobis est bonum?*
>
> « En effet, qu'est-ce qui mérite plus de louanges chez un homme, qu'est-ce qui convient de manière plus éminente à un prince que la foi catholique qui est chez nous le fondement de tout bien et sans laquelle rien n'est bien en nous ? »

L'empereur, comme tout autre homme, n'a de valeur que par son rôle de chrétien, inspiré de la foi catholique, celle précisément que définissent les conciles. Facundus a parfaitement conscience que cette profession de foi doit être replacée dans un cadre où le rôle de chacun est précisé pour ne pas devenir l'affirmation d'un pouvoir de l'empereur sur les décisions doctrinales.

Dès ce premier livre, à travers le raisonnement que mène Facundus (justification de trois affirmations de Justinien en accord avec la pensée du concile de Chalcédoine par des textes bibliques et des témoignages des Pères pour lutter contre les Eutychiens qui, dans cette attaque contre les trois Chapitres, visent le concile de Chalcédoine) se dessine petit à petit une hiérarchie nette à respecter dans la prise de décision sur des sujets théologiques.

Il faut, bien sûr, se référer aux grandes figures chrétiennes des Pères de l'Église que Facundus appelle *confessores* (4,2,51), *luminarium mundi* (8,5,8) et qui détiennent l'*auctoritas* parce qu'ils sont de grands témoins (3,2,1 : *magni testis auctoritas*, à propos de saint Léon).

Mais c'est d'abord à travers les décisions des conciles qui se sont servis de leurs témoignages pour prendre leurs propres décisions doctrinales que l'on peut se référer à ces grandes figures. Ainsi, le concile de Chalcédoine a lui-même veillé à « ajuster notre profession de foi aux interprétations des Pères » (1,1,5 : *Patrum interpretationibus nostram confessionem coaptasse cognoscimur*), à se soumettre à l'autorité des Évangélistes (3,3,14) et à celle des « lumières célèbres de l'Église » (7,7,21, à propos de Jean de Constantinople et Grégoire de Nazianze : *praeclara Ecclesiae lumina … quorum magis testimonio magna synodus Chalcedonensis credidit*).

Facundus, dans sa propre démonstration, va citer des passages d'Hilaire (1,4,20), d'Augustin (1,4,25-26 ; 1,6,16) mais il va appeler, en cas d'incertitude, à toujours préférer les écrits validés par un concile ; ainsi il convient de préférer les textes du pape Jules cités au concile d'Éphèse à « d'autres de ses paroles

incertaines » (1,5,18), préférer ces mêmes décrets du concile d'Éphèse aux écrits de Cyrille, surtout quand on lit dans ces écrits une intention fausse :

> 1,5,23 : *quoniam uel si ab his testimoniis patrum quae in Ephesena synodo firmata sunt dissonare creduntur, non possunt praeferri siue conferri decretis synodalibus quae suscepit uniuersalis Ecclesia.*
>
> « parce que même si l'on pense que ces propos de Cyrille ne sont pas d'accord avec les témoignages patristiques évoqués à Éphèse, ils (les adversaires de Facundus) ne peuvent les préférer ni même les comparer aux décrets du synode que toute l'Église a reçus. »

Et s'il faut toujours préférer la parole des conciles, c'est parce qu'ils s'appuient « sur l'autorité des divines Écritures et les témoignages des Pères » (1,6,18 : *pro diuinarum scripturarum auctoritate et patrum testimoniis*), mais surtout parce que l'Esprit de Dieu y a parlé[21] et qu'ainsi les Pères défunts des anciens conciles « ont établi les lois des canons ecclésiastiques qui demeureront jusqu'à la fin du monde et, chez nous et sur toute l'étendue de la terre, sont vivants dans leurs décisions » [22] selon la formule du pape Léon.

C'est parce que les conciles sont inspirés par l'Esprit du Dieu des vivants qu'on ne peut rien ajouter à leur perfection comme le disent le pape Léon[23] et les évêques répondant à l'empereur Léon sur le synode de Chalcédoine :

> 2,5,12 : *magnae et sanctae et uniuersali synodo Chalcedonensi, minus quidem bonorum nihil omnino est, neque additamento aliquo eget, neque detractione, ab Spiritu sancto ueluti diuino quodam sale condita.*
>
> « au saint synode universel de Chalcédoine, il ne manque rien de ce qui est bon et il n'y a rien à lui ajouter ni à lui retrancher, car il a été assaisonné par le Saint-Esprit comme par une sorte de sel. »

Le rôle des conciles est de définir la doctrine chrétienne et de faire accepter par l'autorité et la foi ce que chacun pourrait être tenté de rediscuter ou d'interpréter différemment de sa propre initiative, s'il en avait le droit :

> 5,5,3 : *Neque enim est alia conciliorum faciendorum utilitas, nisi ut quod intellectu non capimus, ex auctoritate credamus et sicubi nobis ratio minus occurrerit, fides ne labamur cito succurrat.*

[21] 1,6,8, à propos des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine : *patrum potius auctoritati subicere, in quibus spiritus Dei locutus est*, « se soumettre plutôt à l'autorité des Pères en qui l'Esprit de Dieu a parlé ».

[22] 2,3,29 *mansuras usque in finem mundi leges ecclesiasticorum canonum condiderunt et apud nos et in toto orbe terrarum in suis constitutionibus uiuunt.*

[23] 2,5,4 *sic ibi esse dicit omnia definita ut nihil eorum perfectioni adici posse confirmet*, « il dit que là (au synode) tout a été défini et affirme qu'on ne peut rien ajouter à cette perfection ».

> « En effet, la seule utilité des conciles c'est de nous donner à croire par l'autorité ce que nous ne saisissons pas par l'intelligence ; et si parfois la raison accourt moins vite à nous, la foi nous secourt aussitôt pour nous éviter un faux pas. »

Et savoir clairement qui détient cette autorité est nécessaire, car « bien peu d'hommes sont conduits par la raison et beaucoup par l'autorité » (12,3,29 : *pauci admodum ratione, multi uero auctoritate*).

Et cette autorité des conciles s'étend au-delà des seules définitions de foi à toute l'organisation de l'Église et de la communauté chrétienne :

> 2,6,5 : *Non autem in sola fidei definitione conciliorum ualet auctoritas, uerum etiam in omnibus quae pro pacis et unitatis obseruantia, cuius maxima sapientibus cura est, modeste ibi fuerint ac bene composita.*

> « Mais ce n'est pas dans la seule définition de la foi que règne l'autorité des conciles mais aussi dans tout ce qui a été organisé judicieusement et avec mesure pour l'observance de la paix et de l'unité, ce qui est le plus grand souci des sages. »

Ainsi le concile de Chalcédoine n'a pas seulement donné une définition dogmatique, il a traité aussi d'affaires de personnes, d'organisation, d'administration et de discipline. Mais les termes employés par Facundus ne font-ils pas écho à ceux utilisés pour définir le rôle d'un empereur chrétien (autorité, sagesse, organisation pour la paix et l'unité) ? N'est-ce pas justement la place que cherche à prendre Justinien dans les affaires de l'Église, celle même qu'il considère comme acquise ? N'est-ce pas aussi celle que le pape pourrait revendiquer ? Dans sa défense des décisions inaliénables des conciles, Facundus réaffirme donc très nettement leur pouvoir sur l'organisation matérielle de l'Église.

Mais s'il tente de définir la place de l'empereur, des évêques et des conciles dans la prise de décision, on remarque qu'il y a dans le raisonnement de Facundus un grand absent, le pape Vigile dont le nom n'est cité que quatre fois et pas au-delà du quatrième livre (1,2,4 ; 2,6,1-12 ; 4,3,1 ; 4,4,14). Est-ce à dire que Facundus n'attribue pas de rôle particulier au pape[24] ? L'attitude de l'empereur qui fait pression sur Vigile pour obtenir sa caution l'engage sans doute à une grande prudence sur le sujet[25], et c'est dans les exemples du passé, en particulier celui du pape Léon, qu'il trouve le modèle à proposer à Vigile. Le

[24] Sotinel (1992), p. 441 montre très clairement comment la vie même de Vigile révèle « tout le problème de la relation entre Rome et Constantinople, entre l'*auctoritas* épiscopale et la *potestas* royale dans les dernières décennies de l'Italie impériale ».

[25] On peut noter également qu'en cette même année 550, date présumée de l'ouvrage de Facundus, les évêques africains réunis en concile ont excommunié Vigile. Cf. Victor de Tunnuna, *Chronica, ad an. 550*, PL 68, 958 C. Cette excommunication peut aussi expliquer ce silence de Facundus, qui tente de définir la position du pape de façon générale plutôt qu'en citant la personne de Vigile.

pape Léon ne s'appuya pas « sur ses propres forces » (12,2,17), mais refusa que l'on remette en question les décisions des conciles :

> 12,2,16 : *Nam definitarum rerum quas tantae synodi uel Christianissimi principis sanxit auctoritas et apostolicae sedis confirmauit assensus nihil oportet discuti, ne contra fas aliquid uideatur infringi.*
>
> « En effet, sur des points définis que l'autorité d'un si grand synode et même d'un empereur très chrétien a sanctionnés et que l'accord du siège apostolique a confirmés, il convient de ne rien discuter, pour que par sacrilège rien ne soit abrogé. »

L'*auctoritas* appartient au synode et à l'empereur, mais dans cet ordre et nuancée par le *uel* qui met clairement l'empereur en deuxième position ; quant au pape on attend de lui l'*assensus apostolicae sedis*, à la suite de quoi la décision du concile est irrévocable. On voit bien que l'unité de pensée de tous les intervenants est considérée comme acquise et que rien ne précise vraiment, sinon dans les nuances et l'ordre des mots, ce qui arrive en cas de divergence d'opinion. Mais cela permet à Facundus de mettre en garde ses opposants et l'empereur : il ne sert à rien d'attendre la sentence du pape Vigile :

> 2,6,2 : *Quia ille, non in destructionem paternae sententiae, sed potius in defensionem atque ultionem, primam accepit et maximam potestatem; nec aliquid contra ueritatem, sed pro ueritate plus ceteris suis consacerdotibus potest.*
>
> « parce que ce n'est pas pour détruire le jugement des Pères, mais plutôt pour le défendre et le faire triompher qu'il a accepté la première place et le pouvoir suprême, et il n'a aucun pouvoir contre la vérité, mais pour la vérité, il en a plus que tous ses autres collègues dans le sacerdoce. »

et la *potestas* ainsi définie comme soutien de la vérité des conciles paraît bien faire pendant à celle de l'empereur telle que Facundus la définit, avec les mêmes termes (*ultionem*, *potestatem*), en 2,6,25 : *quod non in patrocinum, sed in ultionem potius transgressionum potestatem, desuper habeatis*, « Ce n'est pas pour la défense mais pour le châtiment des transgresseurs que vous avez un pouvoir qui vient d'en-haut ».

Le second argument utilisé par Facundus pour expliquer que Vigile n'a aucun pouvoir pour remettre en cause les décisions du concile de Chalcédoine est celui de l'ancienneté des décisions et de sa place dans la succession des papes. Vigile (quatorzième successeur de Léon) ne peut aller à l'encontre de son prédécesseur :

> 2,6,12 : *Si uero beatissimus Leo, quamuis adhuc recentioris concilii, et nulla ante sui decessoris assertione defensi, quidquam in disceptationem reuocare non passus est, quomodo ab his creditur quartus decimus successor eius sanctus Vigilius nouum posse aliquid iudicare?*
>
> « Et si le bienheureux Léon n'a pas admis de remettre un seul point en discussion, alors qu'il s'agissait d'un synode encore récent et que ne défendait aucune

affirmation de son prédécesseur, comment peuvent-ils croire que son quatorzième successeur, le saint Vigile, a le pouvoir d'en juger à nouveau ? »

Ainsi l'attitude de ceux qui traitent des questions de foi, y compris le pape, doit être différente avant et après la décision d'un concile : 5,5,5 *Et ideo non idem modus esse debet atque ordo quaerendi, post definitionem concilii totius Ecclesiae consensione firmati, qui fuit ante definitionem*, « C'est pourquoi l'attitude dans les discussions et l'ordre des questions après la définition du concile, confirmés par le consensus de toute l'Église, ne doivent pas être les mêmes qu'avant la définition ». Lorsqu'un concile a donné son avis, la réflexion doit céder la place à l'obéissance. Facundus profite de cet exemple pour préciser le rôle des chrétiens dans la définition de la foi : ils sont « liés par dévotion et obéissance » (5,5,21) à la décision des Pères. Or il emploie dans ce paragraphe des verbes à la première personne du pluriel (*quaeramus*, *ostendamus*) et des passifs (*creditur*, *noscatur*) qui maintiennent une grande ambiguïté quant aux interlocuteurs auxquels il s'adresse ; il en est de même en 12,1,44 : *tanti uero penditur in unitate corporis Christi manere, et non contentiosorum subicere, sed docilem subicere animum ueritati*, « Il y a tant de prix à rester dans l'unité du corps du Christ et à ne pas se joindre au groupe des contradicteurs, mais à soumettre docilement son esprit à la vérité ». L'empereur, à qui s'adresse l'ouvrage de Facundus, serait-il, au bout du compte un chrétien comme les autres ?

En tout état de fait, Facundus reste très ferme sur l'ordre des priorités de cette obéissance des chrétiens. En 2,1,4, l'auteur assimile l'empereur aux autres hommes – *homines* – face à l'Église, tout en lui attribuant un rôle de chef, et rappelle la nécessité, pour l'empereur en tant que chrétien, d'obéir aux décisions des conciles : *constitutionibus patrum tuorum, quibus te sicut religiosum necesse est deseruire et quas nec tibi, nec omnibus tecum in commune hominibus licet infringere*, « les canons de tes Pères auxquels tu dois te soumettre en tant qu'homme pieux et qu'il n'est pas permis ni à toi ni à tous les hommes ensemble avec toi, d'enfreindre ». Il fait donc une distinction très claire entre le pouvoir séculier et le pouvoir religieux, puisque l'empereur crée ses propres lois dans l'empire et peut même les enfreindre (2,1,4 : *ipsas quas promulgatis leges, in quibus uobis deseruitur, et quas uobis infringere licet*, « ces lois que vous avez promulguées, dans lesquelles on vous sert avec dévouement et qu'il vous est pourtant permis d'enfreindre ») alors qu'il est soumis à l'obéissance commune devant les conciles.

Dans la conclusion du livre X, où il s'adresse de nouveau à la « justice » de l'empereur, il explique que la parole apostolique demande d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes[26] mais que le mieux, dans un empire chrétien, est de pouvoir

[26] Sans doute Facundus a-t-il à l'esprit ce passage de Théodoret de Cyr commentant l'*Épitre aux Romains* : « Paul ne nous incite pas à obéir même si l'on nous contraint à l'impiété ; il a, en effet, clairement défini la fonction du pouvoir et la façon dont

« obéir à Dieu et aux hommes si ce qu'ils commandent ne s'oppose pas à Dieu »[27]. Là encore, le pluriel *homines* laisse planer une incertitude sur la place particulière de l'empereur à qui le message est destiné. L'empereur, avec toutes les nuances du pouvoir, reste un homme comme les autres face à l'Église[28]. On retrouve une affirmation tout aussi claire avec ce passage du livre XII :

> 12,3,37 : *non tantum plebeiae multitudini, neque solis proceribus, sed ipsis quoque regibus demandetur ut oboediant et subiaceant praepositis Ecclesiae Christi, suasque animas sacerdotum rationi commissas intellegant, si non inaniter funguntur nomine Christiano.*
>
> « Ce n'est pas seulement à la multitude du peuple ni non plus aux seuls personnages éminents, mais aux rois eux-mêmes qu'il est demandé d'obéir et de se soumettre aux dirigeants de l'Église du Christ, et de comprendre que leurs âmes sont confiées à la raison des évêques s'ils ne remplissent pas en vain leur tâche au nom du Christ. »

Petit à petit, au fil des jalons posés dans le raisonnement, des questions et des ambiguïtés volontaires, se dégage ainsi la figure de l'empereur chrétien parfait telle que la conçoit Facundus et le rôle qu'il lui reconnaît ; fils de l'Église, il en est le premier défenseur comme l'explique le pape Léon :

> 2,6,6 : *Auguste agnosce ac uenerabilis imperator, in quantum totius mundi praesidium diuina sis prouidentia praeparatus, et quid auxilii matri tuae Ecclesiae debeas, quae te filio maxime gloriatur intellege.*

Dieu a réglé les choses humaines, de sorte que promulguer des lois contraires à la piété ne relève pas de la fonction du pouvoir, mais de la volonté de ceux qui exercent mal le pouvoir. Car ce qui concerne Dieu n'appartient pas au jugement de ceux qui exercent le pouvoir ; ils n'ont pas été établis pour cela ; ils ont été établis comme des intercesseurs et des garants de justice en ce qui concerne les affaires des hommes et leurs droits mutuels ». Cf. DAGRON (1996), p. 308.

[27] 10,7,23 *quia licet docentibus apostolis didicerimus quod Deo magis quam hominibus oporteat oboedire, quantum tamen in nobis est magis optamus et Deo oboedire et hominibus, dum ea uolunt et imperant homines quae contraria non sint oboedientiae quam Deo debemus*. Sur ce même sujet, on peut lire les très belles pages d'Augustin sur la paix, dans *La Cité de Dieu*, 19,17, où la cité céleste est invitée durant son voyage sur terre à « protéger et poursuivre l'entente des volontés humaines en tout ce qui concerne la nature mortelle des hommes autant que le permet le respect pour la piété et la religion ».

[28] BROWN (1998), p. 213, Agapet à l'empereur Justinien (*Expositio Capitum Admonitionum*, 21, PG 86, col. 1172 A) : « L'empereur est honoré en portant l'image de Dieu, mais l'image de la glaise mortelle lui a été incorporée pour qu'il apprenne qu'il est par nature égal à toutes les autres personnes ».

> « Reconnais, auguste et vénérable empereur, combien la divine providence t'a préparé pour le soutien du monde entier et comprends quelle aide tu dois à ta mère l'Église qui tire beaucoup de gloire de toi son fils. »

Le livre XII revient sur le rôle que le pape Léon attribue à l'empereur, celui d'aide au pape et au concile, protection accordée par Dieu ; il se félicite d'avoir « Dieu nous étant propice, le grand secours prévu dans le plan divin d'un empereur très chrétien » (12,2,18 *propitio Deo, magnum et diuinitus preparatum Christianissimi imperatoris auxilium*). Il s'adresse à l'empereur Léon en des termes qui définissent ce qu'est pour lui la fonction de l'empereur :

> 12,2,9 : *Quid probabilius, quid religiosus poterit pietas uestra decernere, quam ut quae non tam humanis quam diuinis sunt statuta decretis, nullus ultra sinatur inpetere?*

> « Votre Piété peut-elle décider quelque chose de plus louable, de plus religieux, que de veiller à ce qu'il ne soit permis à personne de toucher, dans la suite, à ce qui a été établi par des décrets plus divins qu'humains ? »

Facundus analyse cette lettre en expliquant à Justinien que les décrets du synode, inspirés par l'Esprit Saint, ne peuvent être remis en cause par le pouvoir séculier (12,2,10-14) et que son rôle d'empereur chrétien est de défendre ces décrets.

Le livre VIII développe les qualités manifestées par l'empereur Théodose le Jeune *pio imperio* (8,3,4), exemple que doit suivre Justinien s'il veut être « un prince sage et craignant Dieu » (8,4,13 *timorati et sapientis principis*). Il lui faut donc recevoir l'exhortation des saints Pères (8,3,7 ; 8,3,9-10) et assurer la paix de l'Église par son obéissance, selon le modèle de Théodose, qualifié d'empereur obéissant (8,3,8 *oboedientis imperatoris … exemplo*). L'empereur en tirera un double avantage, car l'apaisement des conflits du temps de Théodose a montré l'utilité de l'obéissance pour la paix (8,3,10 *utilitatem ipsius oboedientiae*) mais aussi pour l'autorité même de l'empereur, car l'Église « a reconnu (à l'empereur Théodose) d'autant plus d'autorité qu'il n'a jamais revendiqué aucune autorité contre l'Église » (8,3,7 *cui tantum ab Ecclesia tribuenda fuit auctoritas, quantum sibi ille nihil auctoritatis umquam contra Ecclesiam uindicauit*). Enfin, Facundus explique en conclusion du livre VIII que le pouvoir séculier ne doit pas usurper une place dans les affaires de la religion parce que le concile est l'expression de Dieu :

> 8,7,22 : *Vtinam sibi numquam saecularis potestas, quod ei creditum non est in his negotiis usurparet, quae numquam feliciter usurpauit. Ceterum congregatis in suo nomine sacerdotibus suis Christus deesse non potest, quia cum sit omnipotens ueritas, mentiri nullatenus potest.*

> « Puisse le pouvoir séculier ne jamais usurper dans ces affaires la place qui ne lui a pas été confiée et que jamais il n'usurpa avec succès ! Du reste le Christ ne peut faire défaut aux évêques réunis en son nom, car la Vérité est toute-puissante et ne peut absolument pas mentir. »

Mais c'est le livre XII qui va le plus loin sur cette séparation du pouvoir séculier et du pouvoir religieux, avec d'abord l'exemple de l'empereur Marcien[29] qui interdit de toucher aux décrets de Chalcédoine (12,2,22) et annonce que les transgresseurs seront « réprimés par des lois et des juges ». Facundus commente en ces termes son attitude :

> 12,2,23 : *Ecce Marcianus princeps uerus reipublicae pater et uerus Ecclesiae filius, sacerdotalium non praeuius, sed pedisequus decretorum, edicto suo pronuntiat quod quisquis post ueritatem repertam aliquid ulterius discutit, mendacium quaerit.*
>
> « Ainsi donc l'empereur Marcien, vrai père de l'État et vrai fils de l'Église, sans vouloir s'arroger le rôle des évêques mais en suivant leurs décrets, proclame par son édit que quiconque, une fois découverte la vérité, discute encore de quelque point, cherche le mensonge. »

Le titre donné à l'empereur, avec l'opposition père-fils, résume de façon expressive et ramassée la séparation existante entre le pouvoir temporel de l'empereur sur l'État et son obéissance comme chrétien. Le rôle de l'empereur se situe en aval des décisions du concile qu'il fait respecter par son pouvoir, « apportant ainsi le repos à une Église longtemps en agitation » (12,2,24 *Ecclesiae diu concussae requies data est*). En effet :

> 12,3,1 : *Cognouit ille quibus in causis uteretur principis potestate et in quibus exhiberet oboedientiam Christiani. Et ideo, ne impius atque sacrilegus uidetur, post tot sacerdotum sententiam opinioni suae nihil tractandum reliquit.*
>
> « Marcien a bien su distinguer les affaires où il devait user du pouvoir de l'empereur et celles où il devait montrer l'obéissance du chrétien. Et c'est pourquoi, pour ne point paraître impie et sacrilège après la sentence de tant d'évêques, il n'a laissé aucun point à discuter selon une opinion personnelle. »

Le contre-exemple du roi Ozias puni pour avoir osé sacrifier à Dieu, ce qui n'est autorisé qu'aux prêtres (12,3,2), permet à Facundus de lui opposer l'attitude juste de Marcien qui a reconnu qu'il ne pouvait ni « mettre en question ce qui avait été décidé selon la règle au sujet de la foi chrétienne, ce qui n'est permis en aucune manière » ni « établir de nouveaux canons, ce qui n'est permis qu'à des prêtres du premier rang réunis en grand nombre »[30]. On voit dans ces deux interdictions la limite que pose Facundus au pouvoir de l'empereur, considéré comme tout chrétien dans le premier cas, comme tout laïc dans le second.

[29] Marcien, empereur romain d'Orient de 450 à 457, fut un soutien de l'orthodoxie et entretint de bonnes relations avec le pape Léon Ier ; il convoqua le concile de Chalcédoine en 451 et dès 452 il publia des édits interdisant de discuter les canons du concile.

[30] 12,3,2 *uel quae iam de fide Christiana rite fuerant constituta discutere, quod nullatenus licet, uel nouos constituere canones, quod non nisi multis et in unum congregatis primi ordinis sacerdotibus licet.*

L'accumulation des exemples de châtiments – ceux de Coré, Dothan, Abiron, engloutis dans un gouffre « parce que leur acte ne relevait pas de leur office » (12,3,9 *quia tamen ad eorum non pertinebat officium*) ou celui d'Oza (II Samuel, 6) foudroyé en cherchant à soutenir l'arche d'alliance (12,3,12) – sonne comme une menace envers un empereur qui voudrait établir une nouvelle règle ou modifier celle établie par les Pères à Chalcédoine.

L'exemple de Marcien est étendu sur seize paragraphes qui développent l'idée que l'empereur ne doit pas « usurper le rôle qui a été confié à d'autres » (12,3,10 *quod aliis est creditum non usurpat*) en des termes précis et de moins en moins diplomatiques malgré le détour des exemples bibliques et historiques. Facundus en profite pour rappeler « les limites de la charge d'empereur » : tout « empereur religieux et sage » qu'il puisse être, il reste un « laïc »[31].

C'est là qu'apparaît la formule empruntée au *Tractatus IV* de Gélase : « le règne et le sacerdoce n'appartiennent qu'au Christ » (12,3,16)[32]. « Marcien d'auguste mémoire reçut l'avis et l'instruction de ne pas souiller l'honneur du pouvoir (*imperii*) à lui confié en usurpant un office étranger » ; au-delà des exemples, c'est la raison qui le guida, « raison qui lui permit de sentir et de reconnaître que posséder en même temps le règne et le sacerdoce n'appartenait qu'au Christ seul. En effet, si certains rois ont exercé le sacerdoce en préfiguration de sa venue, cependant lorsque sa lumière éclatante est venue sur le monde en dissipant les ombres du futur, elle n'a donné à nul autre ce qu'elle s'est réservé en bien propre »[33].

La séparation des pouvoirs doit donc être clairement établie dans un empire chrétien, car la lumière du Christ « répartissant ses dons sur des gens différents de même qu'elle a interdit aux prêtres ce qui est propre à la royauté, a interdit aux rois ce qui est propre au sacerdoce » (12,3,17 *Sed in diuersos dona sua distribuens, sicut quae propria sunt regni sacerdotibus, ita quae propria sunt sacerdotii regibus interdixit*)[34]. Ce parallélisme rigoureux, repris à plusieurs reprises[35], est illustré par deux exemples, l'un positif, l'autre négatif.

[31] 12,3,3 *Ob hoc itaque uir temperans et suo contentus officio, ecclesiasticorum canonum exsecutor esse uoluit, non conditor, non exactor* ; 12,3,5 *Quomodo ergo sibi laico religosus et sapiens imperator crederet impune cessurum, uel sanctorum Patrum quae de fide iam decreta fuerant retractare uel noua ipse decernere.*

[32] Gélase, *Tractatus IV seu Tomus de anathematis uinculo*, PL 59, col. 102-110 ; Thiel (1867), p. 557-570.

[33] 12,3,16 … *augustae memoriae Marcianum commonitum et edoctum fuisse credibile est, ne imperii sibi commissi decorem alieni officii usurpatione foedaret. Ratio … qua cogitare et nosse facillime potuit, Christi solius esse regnum cum sacerdotio simul habere, quoniam etsi quidam reges in eius uenturi figuram sacerdotio functi sunt, tamen cum manifesta lux ueniret in mundum, umbras remouens futurorum, nulli alteri dedit quod sibi singulare seruauit.*

[34] Cf. Dagron (1996), p. 308 sur la déclaration d'Ambroise de Milan : « l'empereur s'occupe des affaires du Palais et le clergé des affaires de l'Église ».

[35] 12,3,27 *Qui si ea tamquam concilii decreta susciperet, quae unius laici essent composita uoluntate, statueret omnia cui de talibus causis iudicare non competit; illi*

Ainsi Léon est le modèle du bon empereur : « parce qu'il n'eut pas l'audace de prendre selon sa volonté et son pouvoir des décrets concernant la doctrine du Seigneur, et il n'usurpa rien de ce qui a été accordé aux seuls évêques »[36]. Il fit ce qui convenait à un empereur chrétien : il envoya des lettres générales aux évêques métropolitains pour les consulter et la réponse des évêques montra leur inspiration divine puisqu'elle se fit « en une formulation aussi concordante et aussi ferme que celle en laquelle l'Esprit de vérité a coutume d'unir beaucoup de gens » (12,3,18 *responderunt tam concordi atque constanti sententia, quam solet multos unire Spiritus ueritatis*). Et c'est en opposition avec le pouvoir religieux des empereurs païens que Facundus définit le rôle de l'empereur chrétien :

> 12,3,26 : *sciens quod post aduentum Domini gentiles tantum principes imperium simul sacerdotiumque tenerunt, iudicauit non decere principem Christianum quod fuit aliquando gentilium.*
>
> « Léon, en effet, sachant qu'après la venue du Seigneur, seuls les princes païens ont occupé à la fois l'empire et le sacerdoce, jugea que ne convenait pas à un prince chrétien ce qui appartint quelque temps à un prince païen. »

Ainsi Léon renonça à « régenter la foi chrétienne » (12,3,26 *dominari … fidei Christianae*) car, « en décrétant d'abord ce qui agréait selon son bon plaisir, il aurait ensuite de surcroît amené les évêques du Christ à y souscrire, et les aurait forcés à signer d'une main complaisante ce que lui-même avait décidé »[37]. La critique de Facundus envers Justinien se fait plus précise puisqu'on voit dans cet exemple apparaître en négatif l'attitude de Justinien qui a décrété sur des sujets théologiques et a cherché, pour approuver ses décrets, à obtenir la signature des évêques.

Le contre-exemple est celui de Zénon[38] : « foulant au pied le respect dû à l'ordre de Dieu au nom de son bon plaisir et de son pouvoir personnel » (12,4,1 *calcata reuerentia ordinis Dei, pro suo arbitrio ac potestate*), il a eu, contrairement à Léon l'audace de s'ingérer dans l'office des évêques « comme

uero nihil decernerent quibus competit iudicare ; 12,3,27 *confirmationem fidei sacerdotum dimisit examini, quorum et commissa est potestati, quae tunc uere facta creditur, si non saecularis potestatis sententiae subscribatur.*

[36] 12,3,25 *Idcirco igitur piae memoriae Leo quietem non conturbauit Ecclesiae, quia non suo arbitrio ac potestate praesumpsit doctrinae dominicae decreta statuere, nec quidquam solis creditum sacerdotibus usurpauit.* Autre exemple : 12,5,14 *Quod autem nunc factum est, uel si rectum fuisset, recte non fieret, quia nulli regum hinc aliquid agere, sed solis est sacerdotibus datum.*

[37] 12,3,26 *et prius ipse quod ei uidebatur pro libito suo decernens, postea superuacue ad subscribendum Christi sacerdotes adduceret, et cogeret his quae ipse adinuenerat manus assentorias dare.*

[38] Zénon, empereur romain d'Orient de 474 à 491 mena une politique de compromis religieux pour tenter de mettre fin à la querelle monophysite. L'*Hénotikon* rédigé par Acace, patriarche de Constantinople, sur la demande de Zénon fut suivi d'un anathème lancé par le pape Félix III contre Acace.

si la foi de toutes les Églises dépendait de sa volonté et qu'il n'était permis à personne de croire autrement que ce qu'avait recommandé l'empereur »[39], alors qu'il n'a que « la puissance du monde » (12,4,7 *potestas mundana*), « un pouvoir séculier » (12,4,16 *potentiae saecularis*), « un pouvoir temporel » (12,5,10 *temporali potestate*).

À plusieurs reprises, Facundus apostrophe directement l'empereur Zénon, avec un « tu » qui s'adresse bien plus à Justinien, comme en 12,4,5 : « Quel mal ne fais-tu pas, Auguste, première puissance (*potestas*) du siècle, lorsque sans penser qu'elle est soumise à la puissance divine (*potestate*), tu dépasses les bornes fixées … »[40], car « la force du pouvoir séculier (*mundanae potestatis*) peut enlever certains hommes à l'Église mais elle ne peut cependant en acquérir aucun pour elle-même »[41]. Elle doit donc « se contenir à l'intérieur de sa limite » (12,4,11 *intra limitem suum contineat*) car à chacun son métier et nul ne peut se vanter d'avoir des connaissances sans avoir été formé[42]. Et Facundus termine sa péroraison sur le même parallélisme marquant la séparation des pouvoirs : « puisque les affaires du palais n'ont pas été transférées à l'Église, pourquoi Zénon transférait-il les affaires de l'Église au palais ? »[43] – sinon parce que des flatteurs l'avaient convaincu qu'il dépassait en sagesse les évêques. L'exemple a d'autant plus de force que les similitudes sont grandes entre les deux empereurs. Zénon proclama un édit d'union, l'*Hénotique*. C'est sa propre profession de foi qu'il publia en lui donnant force de loi et en invitant aussi bien les monophysites que leurs adversaires à s'y rallier. L'édit d'union multiplia les divisions et fut à l'origine du schisme d'Acace qui ne prit fin qu'avec l'intervention de l'empereur Justin, dont Justinien était le collaborateur. Bonne occasion pour notre auteur de rappeler à Justinien le rôle que l'empereur doit jouer pour ramener la paix dans l'Église.

Facundus reprend très directement la théorie des deux pouvoirs de Gélase[44]. Cette théorie est tirée de deux textes souvent commentés, la lettre adressée en 494 par le pape Gélase Ier à l'empereur romain Anastase dans laquelle il lui rappelle que le monde est dirigé à la fois par l'*auctoritas sacrata pontificum* et par la *regalis potestas*, et le *Tractatus IV*, *De anathematis uinculo*, dans lequel

39 12,4,9 *Quasi omnium fides Ecclesiarum ex eius uoluntate penderet et nemini liceret aliter credere quam praeciperet imperator.*

40 12,4,5 *Et quid mali non Augustus prima potestas saeculi, cum te non cogitans diuinae subditam potestati, terminos tibi praefixos excesseris?*

41 12,4,10 *Aliquos igitur uis mundanae potestatis Ecclesiae ualet auferre, nullum sibi tamen acquirere.*

42 12,4,12 *Quoniam illi hoc integre scire possunt, qui ab ipsius artis sunt praeceptoribus instituti. Solae in contemptu sunt diuinae litterae, quae nec suam scholam nec magistros habeant et de quibus peritissime disputare se credat qui numquam didicit.*

43 12,4,12 *Deinde cum palatii causae non transferantur ad Ecclesiam, quomodo Ecclesiae causam ad palatium transferebat?*

44 Sur cette théorie voir : Ullmann (1981) ; Toubert (2000). Sur la postérité médiévale de cette doctrine : Guillot (2004) ; Oudart (2004) ; Duffault (2004).

Gélase explique qu'après la venue du Christ, seul vrai roi et pontife, l'empereur ne peut plus revendiquer ce double titre car le Christ en a séparé les pouvoirs[45]. Si Gélase utilise le même terme *auctoritas* pour ces deux pouvoirs, il affirme clairement leur séparation et même leur différence d'importance. Comme l'écrit Sassier,

> Dans le *De anathematis uinculo*, Gélase affirme donc très clairement une séparation radicale des deux fonctions et des deux sphères de compétence, en même temps que l'union étroite et la réciprocité de dépendance entre les deux fonctions qui ont besoin l'une de l'autre ; avec certes des inégalités dans la dépendance que marquent bien le choix du verbe *indigere (avoir besoin de)* appliqué à l'empereur, et celui du verbe *uti (faire usage de, utiliser)* appliqué au pontife dont la dépendance n'est qu'une simple dépendance d'usage. Sous une apparence d'équilibre, la tonalité générale du passage est donc bien de traduire le refus, maintes fois et depuis longtemps exprimé par d'autres (Ossius de Cordoue[46], Ambroise de Milan en Occident, Jean Chrysostome en Orient), d'une vision unitaire d'un empereur revêtant dans toute sa plénitude l'image du Christ prêtre et roi, seul chargé de la direction du monde et par conséquent de l'Église, de son épiscopat et des choses de la religion. Il faut par conséquent … lire la lettre de Gélase dans cette optique d'un refus d'une direction unique du monde terrestre par l'empereur seul, et c'est ce que rappelle Gélase : *duo quippe sunt* ; le *principatus* du monde n'est pas unitaire, mais co-partagé entre l'*auctoritas sacrata* des pontifes et la *potestas* des rois.[47]

Gélase rappelle donc à l'empereur que, dans le domaine spirituel, il doit reconnaître la primauté du prélat et éviter d'intervenir dans les questions doctrinales.

Il peut être intéressant de regarder les termes utilisés pour qualifier ces deux pouvoirs en partant de la remarque de Dagron[48] sur l'expression de cette théorie dans la lettre de Gélase et sur l'usage différencié ou non des deux mots *auctoritas* et *potestas*[49] :

> Un seul point pouvait surprendre sans vraiment inquiéter : la distinction entre l'*auctoritas* des pontifes et la *potestas* des empereurs. Les termes n'étaient certes pas choisis sans intention, mais ils n'étaient porteurs que de nuances significatives

[45] Lettre de Gélase à Anastase cf. note 4, *Tractatus IV* cf. note 32.

[46] Lorsque l'empereur Constance II (337-361) voulut intervenir dans les affaires religieuses, Ossius au nom des évêques réunis à Sardique lui envoya une lettre, première prise de position officielle sur les rapports entre l'empereur et les évêques et sur la séparation de leurs pouvoirs.

[47] Sassier (2007), p. 219.

[48] Dagron (1996), p. 311. Cf., dans Rahner (1964), p. 202-203, la lettre à Zénon de Gélase, diacre en 488 et celle qu'il écrit, devenu pape, à l'empereur Anastase en 494 ; p. 129, la lettre d'Ambroise de Milan à l'empereur Valentinien ; p. 243, le prologue à la 6e *Novelle* de Justinien ; p. 244, la lettre à l'empereur Justinien de l'évêque Pontien sur son rôle dans l'affaire des Trois Chapitres.

[49] Voir aussi Cottrell (1993).

> et ne débouchaient pas sur une distinction cohérente … Il est peu probable qu'il (Gélase) ait songé à contester à l'empereur l'*auctoritas* qui justifiait son droit de légiférer, pour ne lui laisser que la *potestas* d'un magistrat ou d'un fonctionnaire, c'est-à-dire un rôle de simple exécutant. Mettre délibérément l'*auctoritas* du côté des clercs et la *potestas* du côté des laïcs n'aurait pas été seulement distinguer deux pouvoirs, mais les situer à deux niveaux très différents et poser les bases d'une théocratie.

Qu'en est-il chez Facundus ? Dans les passages que nous avons cités jusque-là, le parallélisme des termes introduit volontairement une stricte égalité, mais parce que l'un de ces pouvoirs s'applique aux affaires civiles, et l'autre aux affaires religieuses ; ce n'est plus le cas lorsque ces deux pouvoirs ne concernent plus que les affaires religieuses, comme en 12,3,31 : or, si les évêques cèdent « par crainte de résister au pouvoir temporel » (*temporali potestati*), cela nuit à « l'autorité nécessaire en matière de vérité » (*auctoritas*). Là, très clairement l'*auctoritas* appartient aux évêques et la *potestas* à l'empereur avec un rôle d'exécutant obéissant[50]. Facundus développe d'ailleurs une métaphore comparant le rôle de l'empereur à celui de l'intendant chargé de la gestion d'une maisonnée, ce qui laisse peu de doute sur la place assignée à l'empereur : « ce serviteur, appelé non pas fournisseur (*erogator*) mais intendant (*dispensator*), est établi par Dieu » et « si donc quelqu'un, ignorant de ces dangers, parce qu'il a envie de passer pour sage, de façon inopportune et sans aucune utilité pressante, trouble l'Église par des questions de son gré, il n'est pas le pourvoyeur mais le gaspilleur de la maisonnée du Seigneur, et le dissipateur des mystères de Dieu »[51]. L'empereur n'a donc aucun pouvoir dans l'élaboration de la doctrine chrétienne qu'il doit se contenter de dispenser à ses sujets lorsqu'elle a été établie par les conciles[52].

[50] Autre exemple de l'*auctoritas* et du *iudicium* des évêques des conciles face à l'empereur : 12,3,29 *non solum non extorquere, sed nec praeire tentauit sententiam sacerdotum, ut dum in causa, licet iam decreta et manifesta, eorum magis elegit exspectare iudicium, omni populo, quantam reuerentiam sacerdotali auctoritati deferre debeat, ipse sua expectatione monstret*.

[51] 12,3,34 *iste seruus non erogator, sed dispensator dicitur a Domino constitutus* ; 12,3,35 *Si quis igitur horum periculorum nescius, cum uideri doctus appetit, importune ac nulla utilitate suadente, spontaneis quaestionibus Ecclesiam turbat, hic non dispensator familiae dominicae, sed dissipator est et mysteriorum Dei dispersor*. Autre exemple : 12,3,36 *Quod illi principes esse timuerunt, et idcirco, non tantum quia uires eorum superabat tanti negotii magnitudo, uerum etiam quia non acceperant, non sibi assumpserunt huius dispensationis officium*.

[52] Sur le « césaropapisme » et la « théorie des deux pouvoirs », cf. DAGRON (1996), p. 305 : « Le problème de l'intervention de l'empereur dans la définition de la foi, notamment lorsque les évêques sont réunis en conciles œcuméniques ou généraux, "illuminés par l'Esprit", s'est posé de façon aiguë dès Constantin et Constance II, et l'on sent, à travers la rhétorique d'Eusèbe vantant l'impartialité du premier et les invectives des *homoousiens* … contre les pressions du second, que s'est assez vite dessiné un partage attribuant à l'empereur le soin d'arbitrer et non de trancher, d'exécuter comme

Enfin, et c'est un des derniers arguments utilisés, l'empereur ne doit jamais « s'ingérer avec insolence dans les dangers d'une telle affaire » (12,3,34 *insolenter ingererent*) ni abuser de son autorité :

> 12,3,21 : *Considerandum uero est quae fuerint illo tempore Christianae libertatis in quam sumus uocati responsa, cum Leo religiosissimus imperator, non de temporali potestate quam acceperat sacerdotes Dei terreret, sed potius contra timorem humanum timorem eis Dei omnipotentis incuteret.*
>
> « Il faut considérer ces réponses qui furent données au temps de la liberté chrétienne, à laquelle nous avons été appelés, lorsque le très religieux empereur Léon n'intimidait pas les évêques de Dieu par son pouvoir terrestre, mais plutôt suscitait en eux, contre la crainte des hommes, la crainte du Dieu tout-puissant. »

Car on ne peut juger « par soumission au pouvoir » (12,3,22 *sententiam potestati concessam*) et « c'est ainsi que l'Église a déjà été perturbée lorsque le pouvoir séculier a usurpé en la personne de l'empereur Constance ce qui ne lui a pas été donné » (12,3,23 *Hinc aliquando iam conturbata fuit Ecclesia, cum in ea sibi saecularis potestas per imperatorem Constantium quod ei non datum est usurparet*). On comprend bien que Facundus juge sévèrement l'attitude de Justinien à travers l'exemple négatif de Constance, ainsi développé :

> 12,3,24 : *ex quo his perturbationibus uexari Ecclesia coepta est, ut exsulent episcopi, demutentur sacerdotes, plebes terreantur, fides periclitetur, humano arbitrio ac potestate doctrinae dominicae decreta statuantur.*
>
> « depuis que l'Église a commencé à subir les vexations des perturbateurs, jusqu'à exiler des évêques, rabaisser des prêtres, terroriser les peuples, mettre en péril la foi, établir selon le bon vouloir et le pouvoir des hommes des décrets concernant la doctrine du Seigneur. »

Face à cet interlocuteur redoutable par son pouvoir séculier et qui cherche à posséder le même pouvoir en matière religieuse, quel est le rôle que Facundus s'attribue enfin en tant qu'évêque ? En 2,1,5, il définit son rôle selon la parole de l'apôtre Pierre : « Craignez Dieu, mais honorez le souverain » ; il doit réfuter les hérésies et ne pas les attribuer à l'empereur *pro regis honorificentia*, d'où son insistance sur l'adéquation de la profession de foi de l'empereur avec les conciles. Mais le ton change radicalement au livre XII et, lorsqu'il semble s'excuser de son audace d'avoir ainsi fait la leçon à l'empereur, sa formulation :

> 12,5,14 : *Verum sic quoque praecauens, ne uidear mensuram, non quidem officii, sed meriti mei transgressus …*
>
> « veillant à ne point paraître dépasser la mesure, non de mon office mais de mon mérite … »

"bras séculier" les décisions prises par les évêques et non d'édicter les siennes, de garantir l'unité du christianisme et non de favoriser ses divisions ».

fait écho au long développement que comporte ce livre XII sur le rôle des évêques, celui de pasteurs du troupeau chrétien dont fait partie l'empereur :

> 12,5,5 : *Ad hanc autem domum Israel certum est etiam principes populi pertinere, et ipsis quoque speculatores esse praeposito.*
>
> « or il est certain que même les princes du peuple appartiennent à la maison d'Israël et que les guetteurs sont aussi placés avant eux. »

En effet, les évêques, en pasteurs de tout le troupeau, doivent « interdire au prince de pécher » (12,5,7 *sacerdos etiam principem peccare prohibeat*) comme le montre l'exemple d'Ambroise[53] qui n'a pas hésité à exiger de Théodose le Grand une pénitence à laquelle s'est soumis l'empereur, car :

> 12,5,10 : *Pie admodum credens et sapienter intellegens quod non ex temporali potestate qua fuerat etiam sacerdotibus Dei praepositus, sed ex eo peruenire posset ad uitam, quod illis erat ipse subjectus.*
>
> « croyant d'une grande piété, Théodose comprenait avec sagesse que ce n'était pas en raison d'un pouvoir temporel qui l'aurait placé même avant les évêques de Dieu, mais en raison de sa soumission à eux qu'il pouvait parvenir à la vie. »

Ce passage reprend la deuxième partie du *Tractatus IV* où Gélase affirme la prépondérance des pontifes « responsables devant Dieu pour les rois eux-mêmes », c'est-à-dire possesseurs du pouvoir d'influencer, de diriger et de sanctionner les princes. C'est donc bien en maître, parfaitement dans son rôle face à un chrétien qui lui doit obéissance, que se place Facundus, même s'il ne développe ce rôle individuel d'un évêque face à l'empereur qu'à la fin de son ouvrage, donnant priorité à l'autorité collective des conciles. L'exhortation finale est, de fait, celle d'un évêque à un de ses fidèles : l'empereur doit regarder vers le Jugement dernier et non vers la situation actuelle, où les évêques du Christ lui sont « soumis pour un temps » (12,5,19 *ad tempus tibi subjectos*), et l'ouvrage s'achève sur la menace d'une sentence et d'un châtiment éternels[54].

[53] AMBR., *Ep.* 51, ZELZER (1982), p. 217. Théodose, après l'assassinat de fonctionnaires impériaux à Thessalonique, avait ordonné des représailles sanglantes contre les habitants de la ville lors des jeux du cirque à Noël 390. Il y eut plusieurs milliers de victimes et Ambroise refusa de recevoir l'empereur à la célébration des offices jusqu'au complet achèvement de sa pénitence. Dans le *Sermo contra Auxentium de basilicis tradendis* il écrit : *Imperator intra ecclesiam non supra ecclesiam est*, ZELZER (1982), p. 106.

[54] Facundus s'inspire également de la pensée d'Athanase d'Alexandrie et d'Ossius de Cordoue dont il reprend les arguments. Cf. DAGRON (1996), p. 308, lettre d'Ossius de Cordoue à Constance II, citée par Athanase d'Alexandrie, *Historia arianorum ad monachos*, 44, PG 25, col. 745-748 : « Cesse, je t'en prie, et souviens-toi que tu es un homme mortel. Crains le jour du jugement. Garde-toi pur pour ce jour-là. Ne t'occupe pas des affaires ecclésiastiques et ne nous donne pas des ordres à leur sujet, mais plutôt apprends-les de nous. Dieu t'a donné la *basiléia*, à nous il a confié les affaires de

Dans ce long plaidoyer en faveur des Trois Chapitres, Facundus résume de façon érudite la réflexion qui s'élabore dans l'Église depuis deux siècles sur le rôle respectif de l'empereur, du pape, des évêques réunis en concile ou munis individuellement de l'*auctoritas suadendi* d'un directeur de conscience pour tous les chrétiens, y compris l'empereur. Il rappelle à Justinien les risques de désordre qu'il fait courir à l'empire et à l'Église en intervenant dans les affaires religieuses au nom de son pouvoir temporel, don de Dieu qui doit être uniquement soutien de l'Église et des conciles. Justinien a-t-il lu ce *Pro Defensione* qui lui est adressé ? se demande Solignac[55] en recherchant dans les écrits de Justinien des traces d'une réponse. On peut penser qu'il l'a lu au moins en partie, puisque sans nommer Facundus, il réfute ses arguments dans son *De recta fide* de 551, mais il est évident qu'il ne s'est pas laissé convaincre par les arguments théologiques de Facundus et qu'il a refusé d'entendre les exhortations de l'évêque sur les limites de son pouvoir en matière religieuse.

Université Paul-Valéry Montpellier 3. Anne FRAÏSSE.

BIBLIOGRAPHIE

B. BASDEVAN-GAUDEMET (2006), *Église et autorités. Études d'histoire du droit canonique médiéval*, Paris.

A. BÉRENGER (1807), *Les* Novelles *de l'empereur Justinien, traduites en français. Tome second*, Metz.

P. BROWN (1998), *Pouvoir et persuasion dans l'Antiquité tardive, vers un Empire chrétien*. Traduit de l'anglais par P. CHUVIN avec la collaboration de H. MEUNIER-CHUVIN, Paris.

A. COTTRELL (1993), Auctoritas *and* potestas*: A Reevaluation of the Correspondence of Gelasius I on Papal-Imperial Relations*, in *Medieval Studies* 55, p. 95-109.

G. DAGRON (1996), *Empereur et prêtre. Étude sur le « césaropapisme » byzantin*, Paris.

A. (DE) SOLIGNAC (2005), *Un auteur trop peu connu : Facundus d'Hermiane*, in *Revue d'études augustiniennes et patristiques* 51, p. 357-374.

D. DUFFAULT (2004), *Le* De anathematis uinculo *et la réintroduction du schéma gélasien dans l'empire carolingien*, in J. HOAREAU-DODINEAU / P. TEXIER (ed.), p. 319-331.

A. FRAÏSSE (1995), *Une image historique et nuancée de l'hérésie : Facundus d'Hermiane*, in *Bulletin de Littérature ecclésiastique* 96, p. 185-197.

l'Église, et de même que celui qui empièterait sur ton pouvoir contreviendrait aux prescriptions de Dieu, de même crains qu'en tirant à toi les affaires de l'Église tu ne t'exposes à une grave accusation. Il est écrit : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*. Il ne nous est donc pas permis de commander sur terre, mais toi non plus, tu n'as pas le droit d'encenser. Je t'écris cela en pensant à ton salut ».

[55] (DE) SOLIGNAC (2005).

— (2006), *Pouvoir de la religion et politique religieuse dans les premiers siècles du christianisme, l'exemple de deux empereurs : Constantin et Justinien*, in *Cahiers d'Études du religieux. Recherches interdisciplinaires* <http://journals.openedition.org/cerri/501>.

A. Fraïsse-Bétoulières (2002), *Facundus d'Hermiane. Défense des Trois chapitres (À Justinien). Tome I (Livres I-II)*. Texte critique par J.-M. Clément et R. Vander Plaetse. Introduction, traduction et notes par A. F.-B., Paris.

— (2003), *Facundus d'Hermiane. Défense des Trois chapitres (À Justinien). Tome II. 1 (Livres III-IV). Tome II. 2 (Livres V-VII)*. Texte critique par J.-M. Clément / R. Vander Plaetse. Introduction, traduction et notes par A. F.-B., Paris.

— (2004), *Facundus d'Hermiane. Défense des Trois Chapitres (À Justinien). Tome III (Livres VIII-X)*. Texte critique par J.-M. Clément / R. Vander Plaetse. Introduction, traduction et notes par A. F.-B., Paris.

— (2006), *Facundus d'Hermiane. Défense des Trois Chapitres (À Justinien). Tome IV (Livres XI-XII)*. Texte critique par J.-M. Clément / R. Vander Plaetse. Introduction, traduction et notes par A. F.-B. *Contre Mocianus. Épître de la foi catholique*. Texte critique par J.-M. Clément / R. Vander Plaetse. Introduction, traduction et notes par A. (de) Solignac, Paris.

O. Guillot (2004), *Autour de la première décrétale pontificale conservée : la lettre du pape Sirice (385)*, in J. Hoareau-Dodineau / P. Texier (ed.), p. 203-240.

J. Hoareau-Dodineau / P. Texier (ed.) (2004), *Foi chrétienne et églises dans la société politique de l'Occident du haut Moyen-Âge (IVe-XIIe siècles)*, Limoges.

E.-H. Kaden (1952), *L'Église et l'État sous Justinien*, in *Mémoires publiés par la faculté de droit de Genève* 10, p. 109-144.

P. Krüger (1877), *Codex Iustinianus*, Berlin.

P. Maraval (2016), *Le rêve d'un empire chrétien universel*, Paris.

H. Oudart (2004), Rex atque sacerdos *; un roi mérovingien « prêtre » dans le* De ecclesia parisiaca *de Venance Fortunat*, in J. Hoareau-Dodineau / P. Texier (ed.), p. 271-286.

H. Rahner (1964), *L'Église et l'État dans le christianisme primitif*, Paris. Textes choisis et présentés par H. R. Traduction du texte allemand de G. Zinck. Textes grecs et latins traduits sous la direction de C. Mondésert et revus par P.-T. Camelot, Paris.

Y. Sassier (2007), Auctoritas pontificum *et* potestas regia *: faut-il tenir pour négligeable l'influence de la doctrine gélasienne aux temps carolingiens ?*, in C. Carozzi / H. Taviani-Carozzi (ed.), *Le pouvoir au Moyen Âge. Idéologies, pratiques, représentations*, Aix-en-Provence, p. 213-236.

E. Schwartz (1934), *Publizistische Sammlungen zum Acacianischen Schisma*, München.

— (1939), *Drei dogmatische Schriften Justinians*, München, p. 73-117.

C. Sotinel (1992), *Autorité pontificale et pouvoir impérial sous le règne de Justinien : le pape Vigile*, in *MEFRA* 104, p. 439-463.

A. Thiel (1867), *Epistolae Romanorum Pontificum genuinae*, Braunsberg, p. 557-70.

P. TOUBERT (2000), *La doctrine gélasienne des deux pouvoirs. Propositions en vue d'une révision*, in C. D. FONSECA / V. SIVO (ed.), *Studi in onore di Giosuè Musca*, Bari, p. 519-540.

W. ULLMANN (1981), *Gelasius I (492-496). Das Papsttum an der Wende der Spätantike zum Mittelalter*, Stuttgart.

M. ZELZER (1982), *Sancti Ambrosi opera. Pars decima. Epistularum liber decimus. Epistulae extra collectionem. Gesta concili Aquileiensis*, Wien.

How Roman Sumptuary Specialists Called Themselves: A Corpus-Based Study*

Relying on a corpus of epigraphic materials, this paper focuses on the *formulae* that were used by urban artisans and merchants specialized in the making and selling of jewels and other goods made of precious metals to call themselves.[1] The corpus at hand, which contains around one hundred epigraphic testimonies related to these professionals in the city of Rome (see Appendix II), allows us to identify thirty different nouns or phrases that could refer to them (see Appendix I).

A detailed analysis of our corpus sheds new light on the debate initiated by Andreau and Veyne around the real meaning of this terminological variety. While Andreau claimed that it reflected a true "division du travail",[2] Veyne thought that it resulted from the fact that different "appellations publicitaires"[3] were used for referring to the same activity. In a recent review of the *status quaestionis*, Tran has envisaged the possibility that this lexical wealth might respond to the explicit wish of these individuals to achieve social distinction:

> les plèbes urbaines d'Italie romaine étaient hétérogènes, finement stratifiées. La manière d'envisager le travail et de lui donner une visibilité épigraphique est liée à la fragmentation des groupes sociaux inférieurs aux élites. Dans ces groupes, le travail et le métier, que certains ont choisi d'évoquer sur les pierres, constituent un critère fondamental de différenciation.[4]

In line with a Marxist historiographical approach, Tran conceives of the historian's work as a means to "rendre justice à ces opprimés" (i.e. the less-favored social classes).[5] By contrast, Hawkins' theory remains close to Andreau's in

* This article presents the results of a research project funded by: Relaciones Interprovinciales en el Imperio Romano. Producción y comercio de alimentos hispanos (Provincia Baetica et Tarraconensis) (HAR2017-85635-P), Centro para el Estudio de la Interdependencia Provincial en la Antigüedad Clásica (CEIPAC) (2017 SGR 512) and Dinàmiques socioeconòmiques del món rural romà: formes d'hàbitat i cultura material al litoral central català (CLT009/18/00045). We would like to thank the anonymous reviewers for their comments on previous versions of the manuscript.

1 An interesting work by M. Muller-Dufeu analyzes the features that distinguished the terms 'artist' and 'craftsman' from each other in antiquity; cf. especially Muller-Dufeu (2011), p. 56, 63-64.

2 Andreau (2004), p. 120-121.

3 Veyne (1991-1992), p. 756.

4 Tran (2007), p. 119.

5 Tran (2011), p. 132.

Latomus 78, 2019, p. 996-1037 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287640

that it relates the specialization in funerary epigraphy to the learning of the various decorative techniques ("the existence of several other artisans specializing in individual technical processes or decorative techniques")[6] and to the fact that " 'artisans' or 'entrepreneurs' were for the most part urban workers who applied skill in order to transform or enhance raw materials or semi-finished goods, or who performed skilled services".[7]

The evidence available today suggests that Andreau's proposal is the more reasonable. During classical antiquity, different professions and specialists took charge of the various tasks involved in the making, distribution and commercialization of sumptuary products. This interpretation is very close to other hypotheses about the terminology applied to Roman commerce. We can take as an example the discussion initiated by García Brosa and Remesal Rodríguez[8] around the meaning of the terms *negotiatores* and *mercatores*: as pointed out by Remesal Rodríguez, "si los romanos usaron contemporáneamente estos términos, y aunque tengan un cierto grado de sinonimia, es claro que representan funciones diversas".[9] We thus agree with the general approach of Andreau by highlighting that the variability of the epigraphic formulas aimed at specifically identifying the artisanal and commercial functions of the individuals referred to as well as the various productive phases of their activity.

A clear example, belonging to our corpus, concerns the so-called *gemmarii* and *margaritarii*, who were involved in the selling of gemstones and pearls, respectively.[10] In Rome, two inscriptions from the first half of the first century A.D. refer to *gemmarii*: *L(ucius) Albius L(uci) l(ibertus) Thaemella* and *Q(uintus) Plotius Q(uinti) l(ibertus) Felix.* Both are identified as freedmen who sold their goods in the *sacra uia*.[11] This testifies to the importance of location to sumptuary businesses. An inscription found at the Porta Maggiore reveals, in addition, that children were employed in the manufacturing of jewelry sets and in the production of precious gems,[12] as still happens today in some developing countries.[13]

[6] Hawkins (2016), p. 90.

[7] Hawkins (2016), p. 14.

[8] García Brosa (1999), p. 181 n. 28; Remesal Rodríguez (2000), p. 795; (2008), p. 353-354.

[9] Remesal Rodríguez (2008), p. 353.

[10] Cf. further Pérez González (2014a), p. 267-282; (2014b), p. 759-763; (2019), p. 139-151.

[11] *CIL* VI, 9434; Appendix II.25. *CIL* VI, 9435; Appendix II.26.

[12] *CIL* VI, 9437 = *CLE* 403 = *ILS* 7710 = *EDCS*-19100659 (found out Porta Maggiore in 1631 and published in *CIL* by Bormann). See Weeber (1995); translation from the Italian edition (Weeber [2010], p. 189): "Orafo non affrancato: già maestro a 12 anni. Egli sapeva creare abilmente monili per il collo e disporre intorno a gemme variopinte il duttile oro". On golden hairnets, see Bedini / Rapinesi / Ferro (2004), p. 86.

[13] Roux (2000). Cf. *RIB* I nr 712 [*CIL* VII, 265], from Malton, Yorkshire in Britain: a young slave. An *aurifex* is also shown in Sas / Thoen (2002), p. 149-150, nr 32.

1. *Carving, engraving and beating: fabrication techniques of urban artisans specializing in precious gems*

Let us turn to discussing the testimonies on the specialists engaged in engraving gems, who are variously referred to by *cauator*, *signarius*, *insignitor*, (*gemmarum*) *scalptor* / *sculptor* and *gemmarius sculptor*.[14] The engraving of gems in antiquity was also known by the Latin name *scalptura*.[15] By the same token, the expression *scalptura ectypae* was applied to the carving in relief on gems known as cameos.[16] Aside from gemstones, the art of carving on precious metals was known as *caelatura*, a technique by which raw metal was worked into a single piece, creating different kinds of engravings that are common in the art of goldsmith.

The Latin term *caelatura* was also used to describe crafting on a single piece of raw metal.[17] This technique allowed producing reliefs as well as stamping, chiseling or engraving metal sheets – all activities related to the art of goldsmithing. We know of five individuals in the city of Rome who worked on the making of decorative elements by means of *caelatura*; they were each designated as a *caelator*.

An inscription in Rome contains the dedication made by a *caelator* named *Amiantus Germanici Caesaris* to a young silversmith who was 22 years old and who is designated as *Antigonus Germanici Caesaris l(ibertus)*, that is as a freedman of *Germanicus Iulius Caesar*.[18] According to Meloni, *Amiantus* would have been an imperial slave, while *Antigonus* would have already obtained his freedom. The inscription demonstrates that different associated professionals might belong to a single domestic unit, the Imperial House, and have a common business goal: the making and selling of silver goods. While Antigonus is described as a specialist in molding and working silver (*argentarius*), Amiantus describes himself as a silver carver (*caelator*). On another (incomplete) inscription found in Rome, we find the noun phrase *Caesaris caelatori*, which we believe could refer to the same individual.[19]

An inscription of Cherchell (*Mauretania Caesariensis*) mentions an artisan named *Vitulus* who died at the early age of 24 years old and whom it describes as an *argentarius caelator*. The association of these two professional skills in a single inscription is unique, so we can envisage either that he worked on both

[14] *Cauator* [= *scalptura*]: de Foville (1911); *CIL* VI, 9239. *signarius* [= *signum*]: Chapot (1911b) [= *sigillum*]: Blanchet / Pottier (1911). *insignitor*: August., *Ciu. Dei* XXI, 4. *(gemmarum) scalptor* or *sculptor*: Plin., *HN* 20, 134; 29, 132; 37, 60 y 63. *gemmarius sculptor*: *CIL* VI, 9436.

[15] de Foville (1911).

[16] Cf. e.g. Plin., *HN* 37, 174; Senec., *De benef.* III, 26, 1.

[17] Cf. further Saglio (1887).

[18] *CIL* VI, 4328; Appendix II.31.

[19] *CIL* VI, 37750a; Appendix II.32.

crafts or that he was involved in the making of decorative elements on silver objects. The inscription also records that he was a member of the city's association of silversmiths.[20]

Lastly, there are another three epigraphic testimonies on *caelatores* who were servants, most likely of Greek / Eastern origin, viz. *Synestor*,[21] *Epagathio*,[22] and *Lucius Furius Diomedes* (whose commercial establishment was located in the *sacra uia*).[23]

Another type of specialized craft in the process of refining gems was *chrysographia*, its product being called *crusta* (hence the derivative *crustarius*).[24] This terminology applies to the encrusting of precious stones and to other forms of carving onto metals such as silver and gold. During the late Roman Empire, this technique was carried out by the *barbaricarii* (or *barbaricani*?), perhaps also designated by the abbreviated form *barbarii*.[25] These artists imitated the embroideries of gold, silver and multiple colors that were made on barbarian cloth, but were also involved in the working of gold and silver onto vases, weapons or other iron and bronze objects.[26] Only two inscriptions (epitaphs honoring the *Manes*) have been found that refer to them, both in the city of Rome.[27]

According to Rey-Coquais these artisans were "makers of cloth with gold and threads".[28] He further points out that other jobs are known to involve the combination of precious metals with fabric, as can be deduced from the terms *auriuestrix* or *aurinetrix* (*CIL* VI, 9213-9214) and *segmentarius* (*CIL* VI, 9889).

[20] *CIL* VIII, 21106; Appendix II.36.

[21] *CIL* VI, 9432; Appendix II.33; Solin (1982), vol. II, nr 1091.

[22] *AE* 1969/70, 36; Appendix II.30; Solin (1982), vol. I, nr 52.

[23] *CIL* VI, 9221; Appendix II.34; Solin (1982), vol. I, nr 510. See further Papi (2002); Monteix (2012); Holleran (2012).

[24] Graux (1887); cf. further Saglio (1887).

[25] Cf. Humbert (1877). There is no clear evidence supporting the hypothesis that the form *barbaricani* is not a trivial corruption of *barbaricarii*, and that *barbarii* truly differed from *barbari*; cf. Münscher (1900-1906).

[26] The *Notitia Dignitatum*, elaborated at the beginning of the 5th century A.D., gives a picture of the administrative and military organization of the late Roman Empire. It mentions the *barbaricarii*, also known as *argentarii*, who are listed under the entry for the *magister officiorum* in the east and the *comes sacrarum largitionum* in the west, viz. in Arles, Reims and Trier. This evidence supports the conclusion that these three cities were officially known as production centers of silver in the west. Relying on Painter (1988), Baratte (1987) p. 31-32 claims that the work and production of silver for decorative purposes, furniture, etc. stemmed from private initiative and were not under the control of the state. By contrast, Sinnigen (1963) has suggested that some products (e.g. parade armor) were officially commissioned, while others only resulted from private initiative.

[27] *CIL* VI, 9641; Appendix II.94. *CIL* VI, 33766; Appendix II.95.

[28] Cf. Gleba (2008), p. 63, and Pérez González (2017), p. 37-70, following Rey-Coquais (1995), p. 78-79.

Since *Viccentia*[29] and *Sellia Epyre*[30] are described as embroiderers of cloth with golden thread, the *segmentarius* named *Decimus Auonius Thalamus*[31] might be, as has been proposed by Chioffi, a "fabbricante di placchette metalliche, precipuamente d'oro, utilizzate per applicazioni e guarnizioni de tessili".[32] We can find a mention of this technique in Ovid, when he criticizes the use of purple dresses with gold embroideries (*Ars Am*. III, 169-170: *Quid de ueste loquar? Nec nunc segmenta requiro / nec quae de Tyrio murice, lana, rubes*). These thin sheets were probably obtained by means of goldbeating, carried on beforehand by the *brattiarii*.[33]

An inscription found in the *uia Appia*, dated to the end of the first and the beginning of the second century A.D., mentions a member of the same family, *Sextus Auonius Faustus*, whose profession was that of a *stragularius*.[34] Elaborating on a idea of Grandinetti's, Chioffi speaks of a "commerciante-fabbricante di *stragula*"[35] who could be specialized in the covering, tincturing and upholstery of fabric and furniture,[36] which means that he was involved, perhaps next to *Thalamus*, in another phase of the embroidering of cloth of diverse quality with precious metals; as suggested by Chioffi, "la sua attività potrebbe essersi svolta in collaborazione con altri suoi familiari".[37]

2. *Other terms referring to the chiseling of precious metals*

In addition to *scalptor*, *caelator* and *crustarius*, other testimonies on professions related to the sculpting, carving, chiseling and polishing of metals and other elements are provided by the terms *anaglyptarius*, *excusor (argentarius)*, *tritor (argentarius)* and *samiator*.

2.1. The curious case of the *anaglyptarius*

There is no known attestation of *anaglyptarius* in Rome, but we can gain a better understanding of this profession by considering an inscription of the second century A.D found in Córdoba (Fig. 1). This *unicum* has generated much debate owing to the fact that the inscription is lost. At *CIL* II, 2243, Hübner reproduced under "*Ferr*. (fol. 172)" a transcription borrowed from Michele Fabrizio Ferrarini's (1450-1492) *Antiquarium siue Antiquitatis*

29 *CIL* VI, 9213; Appendix II.40.
30 *CIL* VI, 9214; Appendix II.41.
31 *CIL* VI, 9889; Appendix II.97.
32 Chioffi (2004), p. 92; Gummerus (1915), p. 135; Di Giacomo (2016), p. 47.
33 Chapot (1911a).
34 *CIL* VI, 12951; Appendix II.98.
35 Grandinetti (1999), p. 160-165; Chioffi (2004), p. 92.
36 Cf. Saglio (1911).
37 Chioffi (2004), p. 92.

Sacrarium (ms. Regg. C 398) where the text was divided into two independent parts.[38] Hübner also reproduced under "*Aug.*" the transcription due to Antonio Agustín (1517-1586), which can derive from that of the antiquarian Juan Fernández Franco (ca 1520-25 – 1601); Fernández Franco was a disciple of Ambrosio de Morales (1513-1591), who mentioned the inscription in 1575.[39] A third transcription, under "*Alfaro*", was elaborated by Hübner from a drawing of Enrique Vaca de Alfaro (1635-1685) that he found in José Vázquez Venegas' (1713-1774) archives (Fig. 2).[40]

The inscription has been recently transcribed in the *Epigraphic Database Heidelberg* (*EDH* 028373).[41] The title of *caelator* was added before the word *anaglyptarius*, which creates a terminological association whereby the professional is shown to be involved in the carving of reliefs on raw metal. Many authors agree with this definition; in particular, Hernández Guerra believes that the profession of *C. Valerius Anemption* and his apprentice *C. Valerius Zephyrus*, who was a *caelator anaglyptarius*, must have been related to engraving.[42] According to Laes, the profession of *anaglyptarius* should be understood as that of a "relief tooler".[43] Personally, we agree with the definition offered by Alonso Alonso, Iglesias Gil and Ruiz Gutiérrez, who emphasize the singular character of this specialist: "nuestro *caelator* de Córdoba era un cincelador especializado en un tipo particular de relieve, como indica el atributo *anaglytarius*, que cabe relacionar con los *anaglypta* mencionados por Plinio el Viejo

[38] See <http://digilib.netribe.it/bdr01/visore2/index.php?pidCollection=Ferrarini:1&v=-1&pidObject=Ferrarini:1&page=indice.01_r>.

[39] A. DE MORALES (1575), p. 119. Juan Fernández Franco is mentioned in the revision of the *CIL* by A. U. Stylow (II, 7, 347).

[40] See STYLOW / GIMENO PASCUAL (2004), p. 335.

[41] *EDH* 028373; Appendix II.84. This transcription may give rise to serious doubts, since it derives from Augustín, while the image shown is that of Enrique Vaca de Alfaro. Another proposal can be found at *EDCS*-09000367. In addition, the age of the deceased apprentice is uncertain. Depending on whether after the *X* there is an *L* or an *I*, it varies from 40 years, 5 months and 6 days to just 11 years, 5 months and 6 days; cf. LAES (2008), p. 263.

[42] HERNÁNDEZ GUERRA (2013), p. 71: "*C. Valerius Zephyrus*, sucesor, liberto y alumno, dedica un monumento funerario a su patrono *C. Valerius Diaphanes*, de oficio *caelator anaglyptarius*, cincelador, un emigrante instalado en la ciudad, que le permitió tener un hijo prohijado, también en el oficio, con taller propio. La inscripción es de fines del siglo I d. C., aunque podría ser también un anagliptográfico en *Corduba*. Así, *C. Valerius Anemption* y su alumno realizaron trabajos de *caelator anaglyptarius*, es decir un cincelador: el sistema de escritura en relieve utilizado por los griegos". It is unclear why Hernández Guerra speaks of "*C. Valerius Diaphanes*", all the more so since he relies on the text published in *EDCS*. In a similar way, CRESPO ORTIZ DE ZÁRATE (1992), p. 229 refers to *C. Valerius [Dioph[ane[s]* as the *libertus, alumnus et successor* of *C. Valerius Zephyrus*. In our view, Hernández Guerra did not have a clear picture of the relationships between the individuals concerned, which led him to propose an erroneous reading of the inscription.

[43] LAES (2008), p. 263.

Ferr. (f. 172):	*Aug.*:	*Alfaro*:
C · VALERIVS	III VALERIVS	C · VALERIVS
ANEMESETIONE C CIVS	ANEMESTION TVCCIVS	.... M · TVCCIT
CAELATOR ANAGLYPTARIVS	CAELATOR ANAGLYPTARIVS	....
INCREMENTVM MAXIMVM	INCREMENTVM MAXIMVM	... M · MAXIMVM
ANNOR · XI · M · V · D · VI	ANNOR · XI · MENS · V · DIES · VI	... XL · MEN · VI · DIER · VI
P · III · H · S · E · S · T · T · L	P · IN · H · S · E · S · T · T · L *sic*	H · S · E · S · T · T · L
C · VALERIVS · ZEPHYRVS	C · VALERIVS · ZAPHYRIVS · SV	C · VALERIVS · ZENODORVS
CIRRIONEM · SVVM · LIB	CIRRIONEM SVVM LIB ·	CIBIORVM · SVVM · LIB
HALYMVM · INDVLGEN	VALVMINVM INDVL	ET ALVMNVM INDVL
TISSIMVM · HIC	GENTISSIMVM HIC	GENTISSIMVM HIC
CONSECRAVIT	CONSECRAVIT	CONSECRAVIT

CIL II, 2243

Fig. 1. The three transcriptions in *CIL* II, 2243.
From left to right: Michele Fabrizio Ferrarini; Antonio Agustín;
Hübner's version from a drawing by Enrique Vaca de Alfaro.

[*Nat. Hist.* XXIII, 11, 49] y Marcial [*Epig.* IV, 39, 8]".[44] Nowadays, the term *anaglypta* is still used in the Anglo-Saxon world to define a kind of parietal decoration in which a series of papers carved with different motifs is used to give a uniform appearance to the room's interior.

2.2. *Excusor (argentarius), tritor (argentarius), samiator*

Another *unicum* within lapidary epigraphy that does not belong to the city of Rome, on which this study focuses, is a fragmentary inscription found in Aquileia (Appendix II.83). It mentions a freedman who worked as *excusor argentarius*, that is as an artisan who worked silver. It is likely that *excusor* comes from the verb *excudere*, whose supine is *excusum*, "in order to negotiate, forge, mould", which can help us understand the possible meaning of this term by linking the individual at hand to the forging or moulding of silver objects.

An inscription in the city of Rome (an epitaph in honor of the *Manes*; Appendix II.82) features four members of a single family; among them a man named *Publius Silius Victor* is referred to as *tritor argentarius*, and thus was involved as a silver polisher in the manufacturing of silver objects.[45]

[44] Alonso Alonso / Iglesias Gil / Ruiz Gutiérrez (2007), p. 533. Regarding the possible origin of the deceased *C. Valerius Anemption*, who was a *Tuccit(anus)*, these authors believe he moved from his city of origin, *Tucci* (present day Martos, in the Jaén province), to *Corduba*, where he would work as a *caelator anaglyptarius* until the age of 40 (the authors use the transcription published by *EDCS*). Alonso Alonso (2010), p. 423 records similar movement of another seventeen individuals of different professions in Roman Hispania.

[45] Cf. Joshel (1992), p. 182, Holleran (2012), p. 27 n. 71.

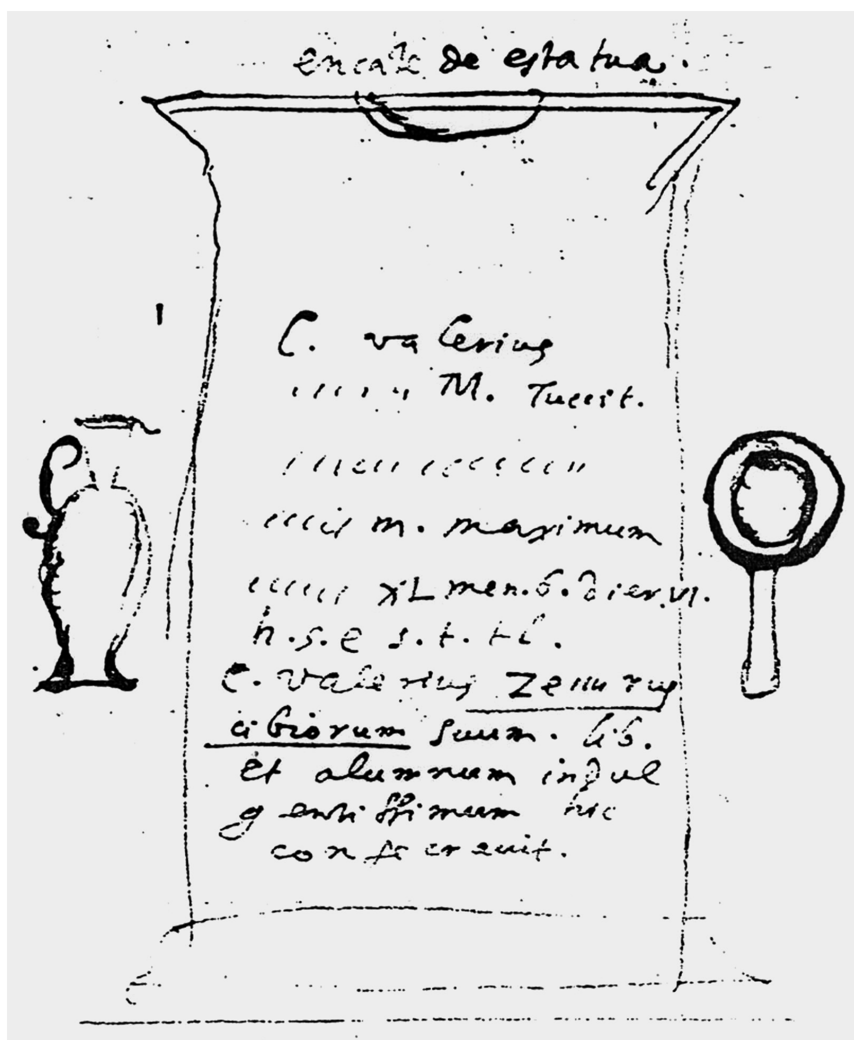


Fig. 2. Enrique Vaca de Alfaro's drawing.

By contrast, our lapidary evidence does not allow us to say anything about the profession of *samiator*, – presumably a worker of metals of some sort, i.e. a carver, sculptor, polisher, etc. –, nor on how it might have been related to other professions in the context of making and selling precious stones and metals.

3. Deauratores, inauratores, brattiarii *and* uascularii

Other professions related to the making and commercialization of objects made of precious metals were the *deauratores, inauratores*, *brattiarii* and *uascularii*.[46]

The first two were closely tied to the making and working of gold and similar materials, while the *uascularii* were artisans in charge of producing high quality vases and cups, especially made from silver, which were intended for use in Roman households. These craft names provide a clear indication of the artisans' specialization in this sector, divided first by material (gold, silver, gems, etc.), then by the technique applied, and lastly by the destination of the crafted object, namely whether it was intended for domestic use (tableware, cups, etc.), for adornment, or for display, as would have been the case with jewelry.

No inscription from Rome mentions the craft of gilding pieces for their later sale (*deauratores*), while there are three examples from the city with the title *inaurator*.[47] We believe that the *inaurator* was concerned with the making of gold jewelry, more specifically earrings and pendants, applying a technique based on creating curls[48] or braids by weaving several threads of gold or other golden materials. However, other authors maintain that the *inaurator* was in charge of gilding objects, using the sheets obtained from goldbeating.[49]

Goldbeating, known as *brattea* or *bractea*, was a widespread technique among artisans who worked with gold. In this sense, we might reasonably think that these individuals would have been known as either *bractearii* or *bractatores*; however, they always appear in inscriptions bearing the title *brattiarius*.[50]

The most common tool used by these artisans was the hammer, with which continuous pressure could be exerted on a piece of metal until the desired result was achieved. Goldbeating can also produce so-called gold leaf – very thin sheets of gold, which can be used as decoration on numerous types of objects.[51] Pure gold is a soft metal that proves impossible to reduce into thin sheets by

[46] Pérez González (2017) p. 37-70.

[47] The first of the inscriptions found in Rome (*ICUR*-08, 21405; Appendix II.80) is fragmentary, which makes it difficult to read the epigraph in full. The second testimony (*CIL* VI, 3928; Appendix II.79) shows an individual of servile origin who had already obtained freedom and who, with all probability, was of Oriental origin. Lastly, we include in this study an inscription found in the Sanctuary of Jupiter Dolichenus on the Aventine Hill, which mentions as an *inaurator* an individual named *Gelasius* (*AE* 1938, 61 = *AE* 1940, 75; Appendix II.81).

[48] Cf. Pottier (1900).

[49] Cf. Alonso Alonso / Iglesias Gil / Ruiz Gutiérrez (2007), p. 534.

[50] Cf. Saglio (1877).

[51] Cf. Doerner (2005), p. 269.; Di Giacomo (2012), p. 41.

itself (and in any case the cost of a single piece would be excessive). Thus, this technique requires the addition of some other metal or metals to form an alloy.[52]

Once the gold sheet is obtained, it is placed between sheets of parchment or leather to give it the desired thickness.[53] After this process is complete, the result is placed into a wood press, which contains thousands of sheets made from animal gut that serve as padding against further blows from a spring hammer. We do not know if the technique for obtaining gold leaf known in modern times (and referred to in Spanish as *batihoja(s)* by the artisans who employed it) was similar to that developed in ancient Rome.[54] The technique of beating metals was used in antiquity to make jewelry and other decorative elements, along with writing stands of high quality, and even gold threads.[55] The latter was often used in the making of cloth, tablecloths, meshes, hairnets (*reticula*),[56] chains and dresses.

A representation of the goldsmith at work can be seen in a bas-relief conserved within the Vatican Museum, where the text *aurifex· brattiar* is read as *aurifex brattear(ius)* uel *aurifex brattiar(ius)*.[57] It shows an artisan beating a piece of metal with a hammer and, alongside him in the bottom side of the relief, a stack of bun-shaped objects that are most likely ingots. This relief can be compared to an engraving from the modern era that shows a *batihoja* in the same position, the only difference being that the piece hammered is held by another member of the same craft, and perhaps that the metallic piece is covered by leather sheets to prevent its surface from receiving a direct hit (Fig. 3).

Another inscription found in Rome shows a freedman who worked as a metalsmith and who, according to the text that was originally recomposed by *Gatti* and *Fiorellius*, would have been known as a gold-sheet artisan: *A(ulus)*

[52] Cf. González-Alonso Martínez (1997), p. 127.

[53] Other artisans dedicated to the production of lead, tin, gold and silver objects were the *flaturarii* (from *flatura*). Di Giacomo (2016), p. 127 states that the function of the *flatura* "era, infatti, quella di sottoporre le masse grezze di oro, argento piombifero e rame a un processo di raffinazione per transformarle in lingotti (*lateres, solida*), barre (*regulae*) o altre forme di peso determinato (*massae constitutae*) mediante colatura entro stampi di argilla contrassegnati da marchi di garanzia". Hawkins (2016), p. 90 believes that "*flaturarii*, or casters, […] could in some cases manufacture tableware or flatware but more commonly produced components such as handles and bases by casting them in molds made from models".

[54] Cf. Alonso Alonso / Iglesias Gil / Ruiz Gutiérrez (2007), p. 533: "El *brattiarius* era, por lo tanto, un batihojas, es decir, un artesano encargado de golpear el metal hasta reducirlo a láminas finas para su posterior uso en la doradura o fabricación de diferentes joyas".

[55] Cf. Di Giacomo (2012), p. 41.

[56] Cf. Bedini / Rapinesi / Ferro (2004), p. 84-87; Bedini / Testa / Catalano (1995), p. 319-331; Bedini / Ferro / Rapinesi (1997), p. 193-198; Bedini / Ferro / Rapinesi (1999), p. 1371-1378.

[57] *CIL* VI, 9210.





Fig. 3. Top: A goldsmith from the Roman era (*CIL* VI, 9210)
(image captured by the author).
Bottom: An engraving from the modern era showing a *batihoja*
(GONZÁLEZ-ALONSO MARTÍNEZ [1997], p. 129).

[F]urius A(uli) l(ibertus) [--- aurifex] / brattia[rius].[58] The rephrasing of the text as referring to a goldbeater is surely due to the discovery of *CIL* VI, 9210.

There are another two individuals who can both be regarded as goldsmiths, linked together in a single inscription, where they are mentioned as being the owners of two funerary jars: *A(ulus) Septicius A(uli) l(ibertus) / Apollonius / brattiari(us) / Septicia A(uli) l(iberta) / Rufa brattia/[ria?] ollas II.*[59] They would both have obtained their freedom within the same family group, where they were employed as metal beaters. It is noteworthy that a woman, known as *Rufa*, is also recorded as practicing the craft. However, this is not an isolated case, as there is another inscription from Rome, where a freedman called *Hermeros* also appears, which records a female goldsmith named *Fuluia Melema*: *C(aius) Fulcinius C(ai) l(ibertus) / Hermeros / brattiarius / Fuluia Melema / uixit annis XXXXVIII / brattiaria.*[60] Yet we only know that her occupation was *brattiaria* and that she belonged to the family of *Caius Fulcinius*.

These different inscriptions reveal the level of control of certain families over the making and selling of objects made from gold and other metals. The inscriptions testify to the fact that certain production tasks were distributed among the members of the family, an example being the *gens Septicia*, a family specifically related to the buying, manufacturing and selling of gold goods in Rome.

A final epigraphic testimony shows two individuals, likely from the same family, who were members of Rome's association of goldsmiths:[61] *Concordiae / collegi(i) / Brattiariorum / inauratorum / Q(uintus) Hordionius / Primigenius / Q(uintus) Hordionius / Pannychus / s(ua) p(ecunia) d(onum) d(ederunt).*[62] The profession of *inaurator* was related to the making of gold jewelry or gilded objects. Thanks to these examples, we can further refine the description of the goldsmith as someone who was exclusively involved in working gold or other precious metals, from which sheets of gold were produced and intended for the production of jewelry and other decorative artifacts.

Another example of a Roman guild of merchant-artisans dedicated to the making of jewelry is that of the ring makers, or *anularii*. An inscription found

[58] *CIL* VI, 33836; Gatti apud Fiorellium *notizie degli scavi* 1888 p. 625, *Bull. Com.* 1888 p. 399, nº 4.

[59] *CIL* VI, 6939; Appendix II.43. PAVESE / THOMASSON (1997), p. 43-45, nʳ 35; GUMMERUS (1915), p. 161 n. 46; THYLANDER (1962), p. 141, 145, 151 n. 30, 46, 81 tabl. VIII, XII, XV; PANCIERA (1970), p. 137 n. 25; PANCIERA (1987), p. 85; PAVESE / THOMASSON (1997) p. 43 n. 35, fig. 4-6 (= *AE* 1997, 102); LANCIANI (2000), p. 400; DI GIACOMO (2012), p. 41-42.

[60] *CIL* VI, 9211; Appendix II.44.

[61] According to the index of associations from Waltzing's classic work, the artisans known as goldsmiths were grouped into the *collegium brattiariorum inauratorum* (of *brattiarii inauratores*); see WALTZING (1895), p. 328. On the interpretation of the term *brattea*, see also MAU (1897), p. 820-821.

[62] *CIL* VI, 95; Appendix II.42.

in Rome, which can be dated to the end of the Republic's last century B.C., mentions the union of these craftsmen as the *collegium anularium.*[63] In spite of the fact that the inscription was found in the *uinea Pontificia*, Mau envisaged the possibility of locating the association's building next to the so called *Scalae Anulariae.*[64] This construction is mentioned by Suetonius in his *Life of Augustus*, where he notes that one of Augustus' first residences was located in the Roman Forum, and was originally owned by the orator Calvus.[65] There is no other mention of these ring merchants in the city of Rome, but epigraphic evidence testifies to their existence in other places within the Roman territory.[66] Thanks to Cicero, we also know that these artisans were present as itinerant vendors, which makes it more difficult to trace them.[67]

4. Aerarii

Though gold and silver were undoubtedly the most valued metals in classical antiquity, we should not forget that bronze may also have been regarded as a precious metal owing to its use in the manufacture of sumptuary objects. The specialists who worked on bronze were known as *aerarii*.

There are few (four) epigraphic references to *aerarii* in Rome, so it is difficult to discern the actual function of these individuals, namely whether they were simple artisans involved in making bronze objects or rather merchants. Whatever they were, they made or sold statues,[68] tableware and other similar products. Relying on De Ruggiero, Alonso Alonso, Iglesias Gil and Ruiz Gutiérrez define the term *aerarius* as follows: "En el mundo romano, *aerarius* servía para designar al trabajador del metal en general, aunque dado el origen

[63] WALTZING (1895), p. 6-7. *CIL* VI, 9144; Appendix II.96.

[64] MAU (1894).

[65] SUET., *Aug*. 72. Cf. also CARANDINI (2010), p. 85, 98, 130, fig. 55.

[66] *CIL* XI, 4420 = *AE* 1999, 607 (*Amelia / Ameria): [---] Caletyche fe(cit) sibi et / [---]Trop(i)himo anulario / [---] qua l(iberta) Calyticeni / [---]ci Prisco filip / [---]*; *CIL* XII, 4456 = *CAG* XI-1, p. 264 (Narbonne): *Viu(us) / N(umerius) Consius / Dionysius anula[r(ius)] / sibi et / (obito) N(umerio) Consio / Eroni patrono / in front(e) p(edes) XV*; *CIL* XIII, 7249 = *CSIR* D II-14, 96 (Mainz): *Marti et Vic/toriAE in ho/norem domus / diuinAE L(ucius) Bit(tius Paulinus / anular(ius) uoto / suscepto pos(u)it*; *NSA* 1892, 124: *M(arcus) Tillius M(arci) l(ibertus) / Secunus / anularius / uixit an(nos) XXXV h(ic) s(itus)*; *NSA* 1921, 34 = *AE* 1976, 205 (Bologna): *C(aius) Camonius / C(ai) f(ilius) Gratus / faber anular(ius).*

[67] E.g. in Norfolk (Britain), an itinerant merchant / workshop: cf. further JOHNS (1997).

[68] An inscription from Britain, on the base of a bronze statuette found near the *colonia* of Lincoln, records the dedication made by two brothers to Mars and the intervention of an *aerarius* named *Celatus*; RIB I n^r^ 274 and *CIL* VII, 180.

de este término latino, derivado del sustantivo *aes*, en concreto debía de servir para aludir al artesano del cobre o del bronce".[69]

The first inscription mentioning a bronze smith has been found in the Esquiline Necropolis and is now preserved in the Baths of Diocletian Museum. It includes only one term, which has been interpreted as *aerar(ius)* by Dressel.[70]

A second inscription, found on a marble slab near *Porta San Sebastiano* at the Appian Way and preserved in the *Museo Archeologico Nazionale* (inv. 86224) of Florence, mentions *Caius Plotius Faustus,* freedman of *Caius* and *aerarius*. The text dates back to the first half of the first century A.D. Another inscription, dating to the third century, describes *Lucius Lepidius Hermes*, freedman of his homonym *Lucius Lepidius*, as a *negotiator aerarius et ferrarius*, that is a vendor of bronze and iron.[71]

Other epigraphic testimonies in Rome allude to the trade of iron and other metals by mentioning an *argentarius coactor inter aerarios*[72] or an *argentarius* of *uicus auctionum ferrariarum*, which suggests that this profession was related to that of the bronze artisans and that a *uicus* may have specialized in the manufacture of iron objects.[73]

An inscription precisely dated to 380 A.D., thanks to a consular date, again resorts to the term *aerarius.*[74] Lastly, we note an inscription from *Santa Maria Capua Vetere* that dates back to the first century B.C., by *Lucius Auius Eunicus,* freedman of a certain *Marcus*, who was recognized as a master bronze artisan with the title of *aerarius magister.*[75] Also worth noticing is the popular propensity to include aspects related to a particular profession or object in certain parts of the *tria nomina*.[76]

5. Coronarii

The craft of *coronarius*, which was concerned with the making of crowns, either from precious metals or from flowers and garlands of flowers and fruit, is also attested in Rome. A *coronarius* of the *gens Septicia* named *Alexander* worked in the *uia sacra*; according to Di Giacomo, it is possible that he took in charge, with the help of his two freedpersons *Crheste* [= *Chreste*] and

[69] De Ruggiero (1895), vol. I., s.v. *aerarius*, p. 311; Alonso Alonso / Iglesias Gil / Ruiz Gutiérrez (2007), p. 530.

[70] *CIL* I, 426b; Appendix II.52.

[71] *CIL* VI, 9135; Appendix II.54. *CIL* VI; Appendix II.56.

[72] *CIL* VI 9186; Andreau (1987), p. 608; García Morcillo (2005), p. 214.

[73] *CIL* VI 9185; Andreau (1987), p. 403; García Morcillo (2005), p. 214.

[74] *ICUR*-06, 15774; Appendix II.53: *Gratianus Augustus* consul 380 A.D.

[75] *CIL* X, 3988.

[76] *CIL* VI, 7542 and 11177. For a similar example see: *CILA*-3-2, 362 = *CLEHisp* 168 = *CLENuovo* p.53 = Hep-4, 495 = *Hep*-5, 526 = *AE* 1991, 1076 = *AE* 1994, 1060.

Hermia, the manufacture of gold crowns.[77] Another *coronarius*, *Caius Iulius Philargyrus*, was associated with a *candelabrarius* named *Tiberius Claudius Primigenius*.[78] The making of gold crowns (*aureae coronae*) is attested in the available sources.[79]

One inscription refers to an artisan specialized in painting crowns, named *Lucius Domitius Menocrates*, who is introduced by the formula *pictor coronarius*, which differentiates his specialization from that of the rest of his crown-making colleagues.[80] Most likely, he was specialized in the painting of crowns or garlands as decorative elements in Roman frescoes.[81]

Finally, one remaining inscription, which mentions an association of *coronarii*, was written on a memorial stone, with the sole objective of determining the space that this collective had reserved for itself in the monumental site dedicated to *Claudia Marcella Minor*, daughter of Octavia (Augustus' sister), which was inaugurated in the year 10 A.D.[82]

6. Vascularii *and* fabri argentarii

As already mentioned, other artisans involved in the making of luxury items were the *uascularii*, producers of high-quality vases or cups to be used in Roman households.

The existence of artisans and merchants related to the production of silver objects can be certified by the conjunction of the adjective *argentarius* with

[77] *CIL* VI, 9283; Appendix II.46. Di Giacomo (2012), p. 47-48.

[78] *CIL* VI, 9227; Appendix II.77. The two individuals mentioned were most likely imperial freedmen; cf. Parisini (2017), p. 340-341.

[79] *ThLL*, IV, col. 977, 26, s.v. *corona*. See, for a comparison, Bulgari (1958), p. XIII on the activity of artisans involved in the making of gold crowns during the 17th century A.D.

[80] *CIL* VI, 4414; Appendix II.49.

[81] Crown or garland motifs on parietal frescos are not unusual in classical antiquity. One of the most illustrative and recognized examples is a fresco fragment with garlands and objects belonging to the Dionysus rites from the villa of P. Fannius Synistor (in the well-known archaeological area of Boscoreale); see Thompson (2007), p. 138-139.

[82] The area reserved for the members of the association, who were involved in the making and selling of crowns and garlands, lies to one side of the area of the funerary pyre, in a zone that adjoins an area reserved by the *collegium symphoniacorum* or orchestra. A spatial reconstruction of the monument honoring Marcella Minor was already proposed by Mommsen in *CIL* VI, 4414-4417 (p. 908). Epigraph 4415 describes the location of each of the elements that form the funerary complex. This tomb found in the *uinea Codiniorum* (Rome), and excavated in 1847 (Hensen [1847], p. 49-51), contains numerous inscriptions of slaves and freedmen of *Marcella*; *CIL* VI, 4418-4880. The *columbarium* was located between the *uia Appia* and the *uia Latina* in the zone belonging to Marcella's family; see Kokkinos (1992), p. 67. By means of the epigraphic evidence we know that the funerary complex was finished in the year 10 A.D., when the urns were divided among the parties that took part in its construction.

expressions that imply the treatment of metal.[83] This idea was defended by Andreau who claimed that, at a terminological level, such collocations aimed at settling the ambiguity of *argentarius*, which could convey several meanings applying either to Roman bankers or to master silversmiths:

> À ces époques, les métiers de l'orfèvrerie en argent étaient désignés par des expressions telles que *faber argentarius*, *argentarius vascularius*, *caelator argentarius*. […] l'adjectif *argentarius* contribue à désigner un métier, mais en rapport avec l'argent métal (non monnayé). Le mot entre alors dans des expressions telles que *flator argentarius*, *faber argentarius*, *argentarius vascularius*, *negotiator argentarius vascularius*, *argentarius artifex*, *argentarius caelator*, *tritor argentarius*, *excus(s)or argentarius*, *artis argentariae excussor*. Toutes ces expressions désignent des métiers de l'orfèvrerie en argent, ou du travail du métal argent.[84]

The individuals mentioned as *fabri argentarii* were urban artisans who fashioned silver objects, while an *argentarius* was a silver merchant or banker.[85]

Thanks to the discovery of a silver ingot from Šabac (Serbia), where a man named *Flauius Nicanus* is said to have been a *uascularius*, we can say that this profession was at least related to the working of silver.[86] In Rome, fifteen inscriptions of various origins record individuals recognized as *uascularii*.[87] Another individual is known by the title *argentarius uascularius*, which suggests a task related to the working of silver, but distinct from the work of the *argentarius* or *faber argentarius*.[88]

Other artisans related to the trade of these precious goods are known as *negotiantes uascularii*. Thanks to an inscription found in Rome that honors the emperor Caracalla, we know that, from the third century A.D. onwards, they formed a corporation.[89]

An inscription found at Isola Farnese, but attributed to the city of Rome, refers to the *Basilica Vascularia*, and reads *[---] de basilica uascularia aurario*

[83] De Ruggiero (1895), vol. I, s.v. *argentarius*, p. 657.

[84] Andreau (1987), p. 62, 105-106, 677-678. On the *argentarius caelator* mentioned in an inscription of Cherchell, see above. discussed above.

[85] *AE* 1928, 77; Appendix II.85. *CIL* VI, 2226; Appendix II.86. *CIL* VI, 9390; Appendix II.87. *CIL* VI, 9391; Appendix II.89. *CIL* VI, 9392; Appendix II.90. *CIL* VI, 9393; Appendix II.91. *NSA* 1919, 283; Appendix II.92.

[86] Vasić (1969), p. 110-111. The *Digestum* (XIX, 5, 20; 2; XLIV, 7, 61) relates this to 'silversmith'. The word *uascularius* was already used by Cic., *Verr*. II, 4, 53.

[87] *AE* 1991, 263; Appendix II.57. *CIL* VI, 3592; Appendix II.59. *CIL* VI, 1818; Appendix II.61. *CIL* VI, 9953-9955; Appendix II.60, 62 and 63. *CIL* VI, 9956; Appendix II.64. *CIL* VI, 9957-9958; Appendix II.65 and 66. *CIL* VI, 33918-33919; Appendix II.58 and 67. *CIL* VI, 33919a; Appendix II.68. *CIL* VI, 37824; Appendix II.69. *CIL* VI, 9138 and *CIL* VI, 9952; Appendix II.70 and 71.

[88] *CIL* VI, 9958; Appendix II.66. Other examples: *CIL* V, 3428 and *CIL* II, 3749; Appendix II.72 and 73.

[89] *CIL* VI, 1065; Appendix II.74. *Negotiator uascularius argentarius* in Lyon (*CIL* XIII, 1948; Appendix II.76) and Puteoli (*AE* 1996; Appendix II.75).

et argentario.[90] The *Basilica Vascularia* was only mentioned at the time of the Emperor Constantine in the *Regio* VIII of the Regionary Catalogue (*Cat. Reg.*), between the Temple of Concord and the barracks of the fifth cohort of the Vigiles. Its actual location is usually placed in the area that connects Trajan's Forum with the Forum of Caesar, along what is known as the *cliuus argentarius,* descending from the east of the Capitolium.[91] This building was originally adjoined to the Temple of *Venus Genetrix* and the Forum of Julius Caesar, and formed an extension of the southern entrance of the Forum into the ascending avenue.[92] This central area of the city of Rome would be refashioned at the time of the emperor Trajan, the period in which the Basilica was constructed.[93]

In the inscription at Isola Farnese and the Regionary Catalogue, the *Basilica* is qualified as *Vascularia* rather than *Argentaria*. This building may have functioned as a meeting place for all the artisans and merchants involved in the making or selling of cups and other silver or bronze goods.[94] We do not know whether the *Basilica* was merely the meeting place of the artisans and merchants known as *uascularii* or was also used by other people employed in the making of objects of the same material, such as the *argentarii*, the *fabri argentarii*, the *candelabrarii*, etc. Regarding the latter, two inscriptions have been found in Rome that reflect their commercial activity in the capital of the Roman Empire; they were distinct from the other artisans in that they concentrated exclusively on the making of candelabra.[95]

7. *Conclusions*

Funerary epigraphy shows the complexity of the terminology used for describing specialists involved in the confection and commercialization of jewels and other precious objects. The way they called themselves varied according to the task performed in the various production or trading phases. Though it is unlikely that all the individuals concerned took part in the final marketing of the prestige good at hand, they nevertheless took part in the same phase of its production or subsequent marketing. The *inauratores*, *caelatores*, *brattiarii* or *cauatores* could thus have been more closely related to the elaboration and

[90] *CIL* XI, 3821; Appendix II.39.

[91] On the application of the adjective *argentarius* to the *cliuus*, see PLATNER / ASHBY (1929), p. 122. On *Cat., Reg.*VIII, HABEL (1896).

[92] COARELLI (2008), p. 125-128 s.v. *Basilica Argentaria*.

[93] On the *Basilica Vascularia* or *Argentaria*, excavated in 1930-1933, see RICCI (1932); RICHARDSON (1992) p. 167 s.v. *Forum Iulium*; MORSELLI (2001); FÖRTSCH (2002).

[94] Owing mainly to the discovery of several graffiti (notably verses from Vergil's *Aeneid*) in the back wall of the *Basilica*, COARELLI (2008), p. 128 surmises that the building may have housed a school located between the Forums of Augustus and Trajan.

[95] *CIL* VI, 9227; Appendix II.77. *CIL* VI, 9228; Appendix II.78.

decoration of the product in an internal phase of the production, while individuals such as the *margaritarii*, the *aurifices* or the *argentarii* would have been responsible for its retail sale. This level of differentiation may surprise us, given that we now group the artisans and merchants of similar goods under just one title – that of jeweler.

In short, our study allows identifying the following specialists. The *margaritarii* were pearl sellers and the *gemmarii* sellers of precious stones. The engraving of the stones was taken in charge by the gem engraver (*cauator*, *signarius*, *insignitor*, *(gemmarum) scalptor / sculptor*, *gemmarius sculptor*). The *crustarii* used the technique called *chrysographia*, that is the incrustation of precious stones and other reliefs onto precious metals. The *caelator*, the *samiator*, the *anaglyptarius*, the *excusor* and the *tritor* were craftsmen specialized in making reliefs, prints, stamps or engravings on raw metal. The *uascularii* and *candelabrarii* made tableware and candelabras. The *fabri argentarii* fashioned silver objects, while the *argentarii* took in charge the trade of such products. The *aerarii* and *aurifices* were bronze or gold dealers. The *deauratores*, *inauratores*, *brattiarii, barbaricarii*, *auriuestrices* and *stragularii* specialized in the finest productions, applied metallic threads or embroidered precious metals on fabrics. The *segmentarii* were involved in the manufacture of metal plates. Finally, the *coronarii* were associated with the confection of gold and silver crowns, and the *anularii* with the elaboration of rings.

Universitat de Barcelona. Jordi PÉREZ GONZÁLEZ.

ABBREVIATIONS[96]

AE = *L'Année épigraphique*, 1888-
ArchClass = *Archeologia Classica*
BCAR = *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 1872-
CAG-11-1 = M. DELLONG *et al.* (2002), *Carte archéologique de la Gaule. Narbonne et le Narbonnais*, Paris.
CAG-69-2 = A.-C. LE MER / C. CHOMER (2007), *Carte archéologique de la Gaule. Lyon*, Paris.
Cat. Reg. = Regionary Catalogue = *Notitia urbis Romae regionum & Curiosum urbis Romae regionum.*
CEMNR = R. FRIGGERI (2001), *La collezione epigrafica del Museo Nazionale Romano alle Terme di Diocleziano*, Roma.
CIL = *Corpus Inscriptionum Latinarum, consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae editum*, 1863-
CLE = *Anthologia Latina sive poesis latinae supplementum. II.Carmina Latina Epigraphica* 1-2, ed. F. BÜCHELER, Leipzig, 1895-1897 et *Supplementum*, ed. E. LOMMATZSCH, Leipzig, 1926.

[96] See also usual abbreviations in BÉRARD *et al.* (2010^{4}); BRUUN / EDMONSON (ed.) (2015).

CLENuovo = P. Cugusi (2007), *Per un nuovo corpus dei* Carmina Latina Epigraphica. *Materiali e discussioni*, Roma.
EDB = Epigraphic Database Bari <http://www.edb.uniba.it>.
EDCS = Epigraphik-Datenbank Clauss-Slaby <http://www.manfredclauss.de>.
EDR = Epigraphic Database Roma <http://www.edr-edr.it>.
EPSG = Epigraphische Sammlung. Onlineportal Alte Geschichte und Altertumskunde Graz <https://gams.uni-graz.at/context:epsg>.
GLEUSA = J. Bodel / S. Tracy (1997), *Greek and Latin Inscriptions in the USA: A Checklist*, Roma.
GLISwedish = M. Pavese / B. E. Thomasson (1997), *A Survey of Greek and Latin Inscriptions on Stone in Swedish Collection*s, Stockholm.
HD = Epigraphic Database Heidelberg <http://edh-www.adw.uni-heidelberg.de>.
ICUR = G. B. de Rossi (1857-1861), *Inscriptiones Christianae Urbis Romae Septimo Saeculo Antiquiores*, Roma.
ICVaticano = I. Di Stefano Manzella (1997), *Le iscrizioni dei cristiani in Vaticano*, Città del Vaticano.
ILCV = E. Diehl (1925-196), *Inscriptiones Latinae Christianae Veteres*, Berlin.
ILLRP = A. Degrassi (^{2}1965), *Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae*, Firenze.
ILMN = G. Camodeca (2000), *Catalogo delle iscrizioni latine del Museo nazionale di Napoli, 1: Roma e Latium*, Napoli.
InscrAqu-I = J. B. Brusin (1991-1993), *Inscriptiones Aquileiae*, Udine.
IMCCatania = K. Korhonen (2004), *Le iscrizioni del museo civico di Catania*, Helsinki.
MNR = Museo Nazionale Romano.
NSA = Notizie degli scavi di antichità.
Pais = E. Pais (1888), *Corporis inscriptionum Latinarum supplementa Italica.* I. *Additamenta ad vol. V Galliae Cisalpinae*, Roma.
Pittori = A. Giuliano (1953), *Iscrizioni romane di pittori*, in *ArchClass* 5, p. 263-270.
RIRIOe = F. Kränzl / E. Weber (1997), *Die römerzeitlichen Inschriften aus Rom und Italien in Österreich,* Wien.
SupplIt Imagines - Roma 1 = G. L. Gregori / M. Mattei (1999), *Supplementa Italica. Imagines. Roma (CIL, VI) 1*, Roma.
SupplIt Imagines - Roma 3 = M. G. Granino Cecere (2008), *Supplementa Italica. Imagines. Roma (CIL, VI) 3*, Roma.
Terme = R. Friggeri *et al.* (ed.) (2012), *Terme di Diocleziano. La collezione epigrafica*, Milano.
TM = Trismegistos <https://www.trismegistos.org/index.php>.
Ubi erat lupa = F. Harl / O. Harl, *Ubi erat lupa. Bilddatenbank zu antiken Steindenkmälern* <http://lupa.at>.

Bibliography

C. Alfaro / J. P. Wild / B. Costa (ed.) (2004), Purpureae vestes. *Actas del I Symposium Internacional sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana (Ibiza, 8 al 10 de noviembre, 2002)*, València.
M. A. Alonso Alonso / J. M. Iglesias Gil / A. Ruiz Gutiérrez (2007), *Los artesanos del metal en la epigrafía de la Hispania romana*, in *Sautuola* 13, p. 527-541.

M. A. Alonso Alonso (2010), *Movimientos de población relacionados con el mundo laboral en la Hispania romana. Una aproximación a través del estudio de la documentación epigráfica*, in *Arqueología Espacial* 28, p. 419-436.

J. Andreau (1987), *La vie financière dans le monde romain : les métiers de manieurs d'argent (IVe siècle av. J.-C – IIIe siècle ap. J.-C.)*, Rome.

— (2004), *Les esclaves « hommes d'affaires » et la gestion des ateliers et commerces*, in J. Andreau / J. France / S. Pittia (ed.), *Mentalités et choix économiques des Romains*, Bordeaux, p. 111-127.

F. Baratte (1987), *Il vasellame prezioso nella tarda antichità: il tesoro di Kaiseraugst e il suo contesto*, in A. Kaufmann-Heinimann / H. A. Cahn (ed.), *Il tesoro nascosto. Le argenterie imperiali di Kaiseraugst*, Roma, p. 13-39.

A. Bedini / C. Testa / P. Catalano (1995), *Roma. Un sepolcreto d'epoca imperiale a Vallerano*, in *Quaderni di archeologia etrusco-italica* 23, p. 319-331.

A. Bedini / D. Ferro / I. A. Rapinesi (1997), *Indagini microanalitiche su filati in oro da ritrovamenti di epoca romana del Museo Nazionale Romano*, in C. D'Amico (ed.), *Le scienze della terra e l'archeometria. Istituto Universitario Suor Orsola Benicasa. Quarta giornata, Napoli, 20-21/02/1997*, p. 193-198 [= A. Bedini / D. Ferro / I. A. Rapinesi / B. Brunetti (1999), *Gold Ornament of* reticula*: Microanalytic Research*, in M. Marabelli / C. Parisi (ed.), *6th International Conference on "Non-destructive Testing and Microanalysis for the Diagnostics and Conservation of the Cultural and Environmental Heritage". Atti del Convegno Roma 17-20 maggio 1999*, Roma, p. 1363-1378].

A. Bedini / I. A. Rapinesi / D. Ferro (2004), *Testimonianze di filati e ornamenti in oro nell' abbigliamento di età romana*, in C. Alfaro / J. P. Wild / B. Costa (ed.), p. 77-88.

F. Bérard *et al.* (2010^{4}), *Guide de l'épigraphiste. Bibliographie choisie des épigraphies antiques et médiévales*, Paris.

A. Blanchet / E. Pottier (1911), art. *Sigillum*, in Daremberg / Saglio, vol. 4.2, p. 1302-1307.

C. Bruun / J. Edmonson (ed.) (2015), *The Oxford Handbook of Roman Epigraphy*, Oxford.

C. G. Bulgari (1958), *Argentieri, gemmari e orafi d'Italia. Notizie storiche e raccolta dei loro contrassegni con la riproduzione grafica dei punzoni individuali e dei punzoni di Stato. Parte prima: Roma.1*, Roma.

A. Carandini / D. Bruno / F. Fraioli (2010), *Le case del potere nell'antica Roma*, Roma.

V. Chapot (1911a), art. *segmentum*, in Daremberg / Saglio, vol. 4.2, p. 1172-1175.

— (1911b), art. *signum*, in Daremberg / Saglio, vol. 4.2, p. 1325-1336.

L. Chioffi (2004), Attalica *e altre* auratae vestes *a Roma*, in C. Alfaro / J. P. Wild / B. Costa (ed.), p. 89-95.

F. Coarelli (2008), *Roma. Guide Archeologiche Laterza*, Milano (first edition 1980).

S. Crespo Ortiz de Zárate (1992), *El término* alumnus *indicador de una forma de dependencia personal en Hispania romana*, in *Minerva* 6, p. 225-239.

C. Daremberg / E. Saglio (1877), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Tome premier. Première partie (A-B)*, Paris.

— (1887), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Tome premier. Deuxième partie (C)*, Paris.

— (1900), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Tome troisième. Première partie (H, I, J, K)*, Paris.
— (1911), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Tome quatrième. Deuxième partie (R-S)*, Paris.
J. de Foville (1911), art. *Scalptura*, in Daremberg / Saglio, vol. 4.2, p. 1109-1111.
E. De Ruggiero (1895), *Dizionario epigrafico di antichità romane. Vol. I. A-B*, Roma.
G. Di Giacomo (2012), *Dalla fornitura alla lavorazione dell'oro: il caso degli* Auli Speticii Artifices *a Roma*, in I. Baldini / A. L. Morelli (ed.), *Luoghi, artigiani e modi di produzione nell'oreficeria antica*, Bologna, p. 37-52.
— (2016), *Oro, pietre preziose e perle. Produzione e commercio a Roma*, Roma.
M. Doerner (2005), *Los materiales de pintura y su empleo en el arte*, Barcelona [= *Malmaterial und seine Verwendung im Bilde*, Stuttgart; 18ª edición alemana actualizada por T. Hoppe. Versión española por D. Morata].
R. Förtsch (1997), art. *Basilica Argentaria*, in H. Cancik / H. Schneider (ed.), *Der neue Pauly. Enzyklopädie der Antike. Altertum. Band 2.* Ark-Ci, Stuttgart / Weimar, col. 470.
G. García Brosa (1999), Mercatores *y* negotiatores*: ¿simples comerciantes?*, in *Pyrenae* 30, p. 173-190.
M. García Morcillo (2005), *Las ventas por subasta en el mundo romano: la esfera privada*, Barcelona.
M. Gleba (2008), Auratae vestes*: Gold Textiles in the Ancient Mediterranean*, in C. Alfaro / J. P. Wild / B. Costa (ed.), p. 61-77.
E. González-Alonso Martínez (1997), *Tratado del dorado, plateado y su policromía: tecnología, conservación y restauración*, València.
P. Grandinetti (1999), *Nuove osservazioni su un mestiere poco conosciuto: lo* stragularius, in *Epigraphica* 61, p. 160-165.
C. Graux (1887), art. *chrysographia*, in Daremberg / Saglio, vol. 1.2, p. 1134-1140 (with E. Saglio).
H. Gummerus (1915), *Die römische Industrie. Wirtschaftliche Untersuchungen. I. Das Goldschmied- und Juweliergewerbe*, in *Klio* 14, p. 129-189.
P. Habel (1896), art. *aurarius*, in *RE* II.2, col. 2425.
C. Hawkins (2016), *Roman Artisans and the Urban Economy*, Cambridge.
G. Henzen (1847), *Scavi e viaggi. a. Scavi di Roma*, in *Bullettino dell'Instituto di corrispondenza archeologica per l'anno 1847*, p. 49-51.
L. Hernández Guerra (2013), *Los libertos de la Hispania romana. Situación jurídica, promoción social y modos de vida*, Salamanca.
C. Holleran (2012), *Shopping in Ancient Rome: The Retail Trade in the Late Republic and the Principate*, Oxford.
G. Humbert (1877), art. *barbaricarii*, in Daremberg / Saglio, vol. 1.1, p. 676-677.
C. Johns (1997), *The Snettisham Roman Jeweller's Hoard*, London.
S. R. Joshel (1992), *Work, Identity, and Legal Status at Rome: A Study of the Occupational Inscriptions,* Norman / London.
N. Kokkinos (1992), *Antonia Augusta: Portrait of a Great Roman Lady*, London / New York.
C. Laes (2008), *Child Slaves at Work in Roman Antiquity*, in *AncSoc* 38, p. 235-283.

R. LANCIANI / P. LIVERANI / M. R. RUSSO (2000), *Storia degli scavi di Roma e notizie intorno le collezioni romane di antichità. Volume sesto. Dalla elezione di Clemente XI alla morte di Pio IX (23 novembre 1700 – 7 febbraio 1878)*, Roma.

A. MAU (1894), art. *anularius*, in *RE* I.2, col. 2651.

— (1897), art. *brattea*, in *RE* III.1, col. 820-821.

N. MONTEIX (2012), *« Caius Lucretius […], marchand de couleurs de la rue des fabricants de courroies ». Réflexions critiques sur les concentrations de métiers à Rome*, in A. ESPOSITO / G. M. SANIDAS (ed.), *« Quartiers » artisanaux en Grèce ancienne. Une perspective méditerranéenne*, Villeneuve d'Ascq, p. 333-352.

A. DE MORALES (1575), *Las antigüedades de las ciudades de España*, Alcalá de Henares.

C. MORSELLI (2001), in A. LA REGINA (ed.), *Lexicon Topographicum Urbis Romae. Suburbium. Volume Primo. A-B*, Roma, p. 169-170.

K. MÜNSCHER (1900-1906), art. *barbaricarius*, in *ThLL*, vol. 2 (*an-byzeres*), p. 1731.

M. MULLER-DUFEU (2011), *Artiste ou artisan : quelques pistes pour aborder ce problème dans l'Antiquité classique*, in J.-P. MOREL (ed.), *Condition et statut des travailleurs dans l'Antiquité, Actes du colloque organisé dans le cadre du 127e Congrès du CTHS, Le travail et les hommes, Nancy, avril 2002*, édition électronique 2011, p. 56-65.

K. PAINTER (1988), *Roman Silver Hoards: Ownership and Status*, in F. BARATTE (ed.), *Argenterie romaine et byzantine. Actes de la Table Ronde, Paris 11-13 octobre 1983*, Paris, p. 97-112.

S. PANCIERA (1970), *Tra epigrafia e topografia, I, 1*, in *ArchClass* 22, p. 131-163.

— (1987), *Ancora tra epigrafia e topografia*, in *L'*Urbs. *Espace urbain et histoire (Ier siècle av. J.-C. – IIIe siècle ap. J.-C.). Actes du Colloque International de Rome (8-12 mai 1985)*, Roma, p. 61-86.

E. PAPI (2002), *La* turba inpia*: artigiani e commercianti del Foro Romano e dintorni (I sec. a.C. – 64 d.C.)*, in *JRA* 15, p. 45-62.

L. PARISINI (2017), *I mestieri dell'oro nel mondo romano: testimonianze dalla città e dal territorio di Mutina*, in *Atti e Memorie. Deputazione di Storia Patria per le Antiche Provincie Modenesi*, s. XI, 39, p. 333-346.

J. PÉREZ GONZÁLEZ (2014a), *La venta de perlas en la ciudad de Roma durante el Alto Imperio*, in *Espacio, tiempo y forma. Serie II. Historia Antigua* 27, p. 267-282.

— (2014b), *Los* Margaritarii*: comerciantes de lujo*, in J. M. ÁLVAREZ MARTÍNEZ / T. NOGALES BASARATTE / I. RODÁ (ed.), *Centro y periferia en el mundo clásico / Centre and Periphery in the Ancient World. Actas del XVIII Congreso Internacional de Arqueología Clásica. Vol. II*, Mérida, p. 1413-1416.

— (2017), Aurifices *en la Roma Julio Claudia. La fiebre del oro romana*, in *Studia Antiqua et Archaeologica* 23, p. 37-70.

— (2019), *Gems in Ancient Rome: Pliny's Vision*, in *SCI* 38, p. 139-151.

S. B. PLATNER / T. ASHBY (1929), *A Topographical Dictionary of Ancient Rome*, London.

E. POTTIER (1900), art. *inaures*, in DAREMBERG / SAGLIO, vol. 3.1, p. 440-447.

J. REMESAL RODRÍGUEZ (2000), L. Marius Phoebus mercator olei hispani ex provincia Baetica. *Consideraciones en torno a los términos* mercator, negotiator *y*

diffusor olearius ex Baetica, in G. PACI (ed.) *Epigraphai. Miscellanea epigrafica in onore di Lidio Gasperini*, Roma, p. 781-797.

— (2008), Olearii, in M. L. CALDELLI / G. L. GREGORI / S. ORLANDI (ed.), *Epigrafia 2006. Atti della XIVe Rencontre sur l'épigraphie in onore di Silvio Panciera, con altri contributi di colleghi, allievi e collaboratori*, Roma, p. 349-373.

J.-P. REY-COQUAIS (1995), *Textiles, soie principalement, et artisanat du textile dans les inscriptions grecques du Proche-Orient*, in K. 'AMR / F. ZAYADINE / M. ZAGHLOUL (ed.), *Studies in the History and Archaeology of Jordan* 5, Amman, p. 77-81.

C. RICCI (1932), *Il foro di Cesare*, in *Capitolium* 8, p. 157-172.

L. RICHARDSON, JR (1992), *A New Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Baltimore / London.

V. ROUX (2000), *Cornaline de l'Inde. Des pratiques techniques de Cambay aux techno-systèmes de l'Indus*, Paris.

E. SAGLIO (1877), art. *brattea* or *bractea* [*brattearius*], in DAREMBERG / SAGLIO, vol. 1.1, p. 747-748.

— (1887), art. *caelatura*, in DAREMBERG / SAGLIO, vol. 1.2, p. 778-810 [= art. *crusta*, in DAREMBERG / SAGLIO (1887), vol. 1.2, p. 1573].

— (1911), art. *stragulum, stragula vestis*, in DAREMBERG / SAGLIO, vol. 4.2, p. 1523.

K. SAS / H. THOEN (2002), *Schone schijn. Romeinse juweelkunst in West-Europa*, Leuven.

W. G. SINNIGEN (1963), Barbaricarii*,* Barbari *and the* Notitia Dignitatum, in *Latomus* 22, p. 806-815.

H. SOLIN (1982), *Die griechischen Personennamen in Rom: ein Namenbuch.* vol. I-II, Berlin.

A. U. STYLOW / H. GIMENO PASCUAL (2004), *Emil Hübner*, in M. AYARZAGÜENA SANZ / G. MORA RODRÍGUEZ (ed.), *Pioneros de la arqueología en España del siglo XVI a 1912*, Alcalá de Henares, p. 333-340.

N. L. THOMPSON (2007), *Roman Art: A Resource for Educators*, New York.

H. THYLANDER (1962), *Inscriptions latines de San Michele d'Axel Munthe*, in *ORom* 4, p. 129-164.

N. TRAN (2007), *La mention épigraphique des métiers artisanaux et commerciaux dans l'épigraphie de l'Italie centro-méridionale*, in J. ANDREAU / V. CHANKOWSKI (ed.), *Vocabulaire et expressions de l'économie dans le monde antique*, Bordeaux, p. 119-141.

— (2011), *Les gens de métier romains : savoirs professionnels et supériorités plébéiennes*, in N. MONTEIX / N. TRAN (ed.), *Les savoirs professionnels des gens de métier. Études sur le monde du travail dans les sociétés urbaines de l'empire romain*, Napoli, p. 119-133.

— (2015), *Les acteurs romains du commerce au long cours : une élite négociante ? Quelques réflexions liminaires*, in *Cahiers « Mondes anciens »* 7 <http://mondesanciens.revues.org/1628>.

M. R. VASIĆ (1978), *Les lingots d'argent conservés au Musée national de Belgrade*, in C. BRÉNOT *et al.* (ed.), *Recherches archéologiques franco-yougoslaves à Sirmium. Sirmium VIII. Études de numismatique danubienne. Trésors, lingots, imitations, monnaies de fouilles. IVe au XIIe siècle*, Rome, p. 103-111.

P. VEYNE (1991-1992), *Résumé du cours de 1991-1992*, in *Annuaire du Collège de France* 92, p. 747-761.

J.-P. Waltzing (1895), *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident*. Tome I, Bruxelles.

K.-W. Weeber (1995), *Alltag im Alten Rom: ein Lexikon*, Zürich.

— (2010), *Vita quotidiana nell'antica Roma. Curiosità, bizzarrie, pettegolezzi, segreti e leggende*. Traduzione di F. Ricci, Roma.

Appendix I.

Terms used to refer to the different urban artisans and merchants that specialized in the making and selling of jewels and other goods made of precious metals.

Trader/Craftsman & Skill	**English equivalent**
margaritarius	pearl seller
gemmarius	gemstone seller
cauator	engraver
signarius	seal-engraver
insignitor	engraver
(*gemmarum*) *scalptor*	gem-cutter
(*gemmarum*) *sculptor*	gem-cutter
gemmarius sculptor	gemstone sculptor
chrysographia	gemstone inlay on precious metals (skill)
crustarius	artisan in charge of gemstone inlay on precious metals
caelator	metal working craftsman (a profession related to production of reliefs, carving, chiseling and engraving of metals and other elements)
samiator	metal working craftsman (e.g. engraver, sculptor, burnisher, etc.)
uascularius	artisan in charge of producing high-quality vases and cups
anaglyptarius	metal working craftsman and relief sculptor
excusor	silversmith? / chiseller?
tritor	silver polisher
faber argentarius	silversmith
argentarius	banker or silversmith
candelabrarius	craftsman dedicated to the making of candelabra

Trader/Craftsman & Skill	**English equivalent**
aerarius	bronze seller
deaurator	goldsmith and craftsman in charge of gilding objects
inaurator	goldsmith and craftsman in charge of gilding objects
brattiarius	a metallurgist who beats gold
aurarius and *aurifex*	gold seller
coronarius	craftsman dedicated to the making of crowns
segmentarius	craftsman of metal sheets, mainly made of gold, and applied onto fabric
stragularius	craftsman dedicated to the covering, tincturing and upholstery of fabric and furniture, who perhaps also took part in the embroidering of precious metals on fabric
auriuestrix and *aurinetrix*	embroiderer of gold onto fabric
barbaricarius	imitator of embroideries made of gold, silver and multiple colours on 'barbarian' cloth, in addition to the working of gold and silver on vases, armaments or other iron and bronze objects
anularius	craftsman dedicated to the making of rings

Appendix II. Epigraphic evidence
(with mention of the author(s) of the datation(s) proposed)

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
1	*margaritarius*	1-100 A.D. (*nomina*), *EDR*; G. Crimi.	*Iulia Schole fecit sibi et / C(aio) Aspanio Clymeno / uiro suo margaritario et / Ti(berio) Claudio Archelao et / libertis libertabusque posterisque eorum / et A(ulo) Cottio Eunomo h(oc) m(onumentum) h(eredem) n(on) s(equetur).*	*CIL* VI, 9544 = *EDCS*-19200257 = *TM* 574564
2	*margaritarius*	14-100 A.D. (archaeology), *EDR*; V. Di Cola.	*Diogenes / Sostrati <seruus> / mar(garitarius) d(ecurio).*	*CIL* VI, 5199 = *EDR* 137749 = *EDCS*-18700552 = *TM* 571879
3	*margaritarius*	25 B.C. - 25 A.D. (prosopography, archaeol-ogy, palaeography), *EDR*; G. Crimi.	*Celeuthi Liuiae / marg(aritarii) dat Dionysio / patri suo Megiste Celeuthi / mater.*	*CIL* VI, 3981 = *EDR* 119456 = *EDCS*-200000117 = *TM* 278029
4	*margaritarius*	1-50 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; G. Di Giacomo.	*[Marga]ritarius.*	*CIL* VI, 37804 = *EDR* 160977 = *EDCS*-20800419 = *TM* 597784
5	*margaritarius*	—	*M(arco) Vipsanio Felici agitatori / M(arco) Vipsanio Maiori sutori / M(arco) Vipsanio Seiuleno sarcin(atori) / M(arco) Vipsanio Primigen(io) margarit(ario) / Vipsania Flora oll(as) IIII d(ono) d(edit).*	*CIL* VI, 3051 = *ILMN*-01,642 = *EDCS*-17200087 = *TM* 569471
6	*margaritarius*	300-399 A.D., *EDB*; A. Enrico Felle.	*M/a/r/[ga]/ri/[t]/a/ri /u/iu/a/s.*	*ICUR*-09, 24854,1 = *EDCS*-30500076 = *EDB* 6220
7	*margaritarius*	1-75 A.D. (palaeography), *EDR*; C. Gomezel.	*L(ucius) Valerius / Primus / negotiator / margaritar(ius) / ab Roma.*	*InscrAqu*-1, 718 = *IEAquil* 290 = *EDR* 117667 = *EDCS*-01300365 = *TM* 289578 = *Ubi erat lupa* 13466

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
8	*margaritarius*	151-200 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; S. Orlandi.	*Siluano Dendrophoro sacrum / M(anius) Poblicius Hilarus margar(itarius) q(uin) q(uennalis) p(er)p(etuus) cum liberis / Magno et Harmoniano dendrophoris M(atri) d(eum) M(agnae) de suo fecit.*	*CIL* VI, 641 = *CCCA*-3, 208 = *EDR* 124085 = *EDCS*-17300784 = *TM* 124085
9	*margaritarius*	131-170 A.D. (archaeology; palaeography), *EDR*; G. Crimi.	a) Mosaic: *Intrantibus hic deos / propitios et basilic(ae) / Hilarianae.* b) Marble statue base: *M(anio) Poblicio Hilaro / margaritario / collegium dendrophorum / Matris deum M(agnae) I(daeae) et Attis / quinq(uennali) p(er) p(etuo) quod cumulata / omni erga se benignitate / meruisset cui statua ab eis / decreta poneretur.*	*CIL* VI, 30973a y b (p. 3758) = *CCCA*-03, 211 = *AE* 1890, 59 = *AE* 1890, 60 = *EDR* 121795 = *EDCS*-18600563 = *TM* 279301
10	*margaritarius*	101-200 A.D. (archaeology, palaeography, *formulae*), *EDR*; R. Centola; ca. 50-299 A.D.? (*formulae*), *TM*.	*D(is) M(anibus) Euprosdecto alumno dulcissimo M(anius) Poblicius Hilarus.*	*CIL* VI, 17389 = *EDCS*-00600387 = *TM* 580901
11	*margaritarius*	101-230 A.D. (*formulae*, *nomina*), *EDR*; S. Orlandi.	*Tutic(ius) Hylas hic positus / qui fuit margarit(arius) hic / habuit dec(uriam) uiat(orum) consu/larem et colleg(ii) den[d]r(ophororum) / Roman(orum) q(uin)q(uennalis) p(er)p(etuus) fuit / qui reliquit collegio s(upra) s(cripto) / HS decem mil(ia) n(ummum) uti ex usuris / eius omnibus annis parentet / ei hoc loco aut si non factum / fuerit ante terminal(ia) inferet / aerario p(opuli) R(omani) decem m(ilia) n(ummum).*	*CIL* VI, 1925 = *EDR* 154289 = *EDCS*-18100741 = *TM* 570562

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
12	*margaritarius*	1-50 A.D. (*formulae*, palaeography), *EDR*; D. Papili.	columna I: *[L(ucius)] Caecilius L(uci) l(ibertus) / Plutus / margaritarius de / sacra uia sibi et / Corneliae* |*(mulieris) l(ibertae) Sosini / et L(ucio) Caecilio L(uci) l(iberto) / Epaprodito fratri suo.* columna II: *Corne[lia* |*(mulieris) l(iberta)] / Sosis / arbitra[tu] / L(uci) Caecili L(uci) [l(iberti)] / Athenionis.*	*CIL* X, 6492 = *EDR* 136781 = *EDCS*-21200068 = *TM* 538949
13	*margaritarius*	100-1 B.C. (prosopography, *formulae*), *EDR*; I. Gabrielli; 82-44/1 B.C. (Solin: *Sulla-Caesar*).	*Hospes resiste et hoc ad grumum ad laeuam aspice ubei / continentur ossa hominis boni misericordis amantis / pauperis rogo te uiator monumento hic ni(hi)l male feceris. / C(aius) Ateilius Serrani l(ibertus) Euhodus margaritarius de sacra / uia in hoc monumento conditus est uiator uale. / Ex testamento in hoc monumento neminem inferri neque / condi licet nis{e}i eos lib(ertos) quibus hoc testamento dedi tribuique.*	*CIL* VI, 9545 = *CIL* I, 1212 = *CLE* 74 = *ILLRP* 797 = *AE* 2007, 126 = *EDR* 134542 = *EDCS*-19200258 = *TM* 574565
14	*margaritarius*	1-30 A.D. (history, *formulae*, *nomina*) *EDR*; G. Di Giacomo; 27 B.C.-68 A.D. (Solin: *Augustus-Nero*).	*L(ucio) Calpurnio Nicaei f(ilio) Cor(nelia) Antiocho / margaritario de sacra uia / L(ucio) Calpurnio L(uci) l(iberto) Rufo / L(ucio) Calpurnio L(uci) l(iberto) Stratoni / Calpurnia L(uci) l(iberta) (H)e[?]ale patrono suo / et fratribus suis et sibi fecit.*	*CIL* VI, 9546 = *EDR* 161003 = *EDCS*-19200259 = *TM* 574566
15	*margaritarius*	1-200 A.D. (Solin: 1/2 Jh.).	*C(aio) Fufio Zmaragdo / margaritario de / sacra uia arbitratu / Fufiae Gallae uxoris / et Atimeti et Abascanti / libertorum / libertis libertabus / posterisque eorum.*	*CIL* VI, 9547 = *EDCS*-19200260 = *TM* 574567
16	*margaritarius*	1-100 A.D. (Solin: 1. Jh.).	*L(ucius) Stlaccius L(uci) l(ibertus) / Eros / margaritar(ius) / de sacra uia.*	*CIL* VI, 9548 = *EDCS*-19200261 = *TM* 574568

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
17	*margaritarius*	51-100 A.D. (*formulae*, *nomina*, palaeography), *EDR*, G. Di Giacomo; 1-100 A.D. (Solin: *CIL* VI, 9549, 1. Jh.), 27 B.C.-14 A.D. (Solin: *CIL* VI, 33872, *Augustus*).	*L(ucius) Calpurnius / Antiochi l(ibertus) Alexa / maior margarit(arius) / de sacra uia / uixit ann(os) LXXVIII.*	*CIL* VI, 9549 = *CIL* VI, 33872 = *ArchClass*-2016-242 = *EDR* 161007 = *EDCS*-24100642 = *TM* 594843
18	*margaritarius*	100-1 B.C. (archaeology), *EDR*; I. Grossi (Schei-thauer).	*[---]? / Euhodus ma[rgarit]= / arius de Velabr[o], / sibi et Tampiae L(uci) l(ibertae) / Stratonice et liber[tis?].*	*CIL* VI, 37803 = *AE* 1907,129 = *EDCS*-16500057 = *EDR* 072169 = *EDH* 023669
19	*ad margarita*	11-1 B.C. (prosopography), *EDR*; I. Doriente.	*Phoebo Marciae / Maxsimi⟨:uxoris⟩ ad margarita / [e]t Arescusae uicariae / eius / [Cl]ymenus conlega.*	*CIL* VI, 7884 = *EDR* 107842 = *EDCS*-18700309 = *TM* 273908
20	*ad margarita(s)*	1-50 A.D. (archaeology), *EDR*; S. Orlandi.	*C(aius) Clodius Fausti l(ibertus) / Felix ad. marg(aritas), / C(aius) Clodius Phoebi l(ibertus) / Bathyllus.*	*CIL* VI, 9543 = *EDR* 162869 = *EDCS*-19200256 = *TM* 574563
21	*auraria et margaritaria*	—	*Marcia T(iti) f(ilia) Seuera / auraria et margaritaria / de uia sacra legauit codicillis / testamenti / libertis libertabusque suis / posterisque eorum.*	*CIL* VI, 3405* F.I.R.
22	*faber oculariarius*	14-68 A.D. (Solin: *Tiberius-Nero*); 51 A.D. / 150 A.D. (archaeology), *EDR*; M. Giocoli.	*Dis Manibus / L(ucio) Licinio L(uci) f(ilio) Statoiria/ no L(ucius) Licinius L(uci) l(ibertus) Patroclus / faber oculariarius / frat(ri) cariss(imo) f(ecit).*	*CIL* VI, 9402 = *ILMN*, 1, 133 = *EDCS*-19100623 = *EDR* 143289 = *TM* 574446
23	*ab ara marmorea statuis*	1-25 A.D. (archaeology; palaeography), *EDR*; G. Crimi; 27 B.C.-14 A.D. (Solin: *Augustus*).	*M(arcus) Rapilius Serapio hic / ab ara marmor(ea) / Oculos reposuit statuis / qua ad uixit bene.*	*CIL* VI, 9403 = *CLE* 208 = *SuppIIt Imagines - Roma 3*, 3633A = *EDCS*-19100624 = *EDR* 123378 = *TM* 279948

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
24	*gemmarius*	50-150 A.D. (SOLIN: 50-150 A.D.); 50-299? A.D., *TM*.	*D(is) M(anibus) / M(arcus) Lollius Alexander / gemmarius et Fla/uia Sabina · fecerunt / aedem cum suo sibi / hypogaeo sibi et suis / Libertis libertabus / que posterisq(ue) suis poste/risque eorum h(inc) a(besto) d(olus) m(alus).*	*CIL* VI, 9433 = *EDCS*-19100655 = *TM* 574471
25	*gemmarius*	—	*L(ucius) Albius L(uci) l(ibertus) / Thaemella / gemmarius d[e] sacra uia / Albia L(uci) l(iberta) / Primigenia / uix(it) ann(os) XXIII.*	*CIL* VI, 9434 = *EDCS*-19100656 = *TM* 574472
26	*gemmarius*	14-68 A.D. (SOLIN: *Tiberius-Nero*).	*V(iua) Babbia (mulieris) l(iberta) Asia / u(iuus) C(aius) Babbius (mulieris) l(ibertus) Regillus / (obiit) Q(uintus) Plotius Q(uinti) l(ibertus) Nicep(h)or / u(iuus) Q(uintus) Plotius Q(uinti) l(ibertus) Anteros / u(iuus) Q(uintus) Plotius Q(uinti) l(ibertus) Anteros / u(iuus) Q(uintus) Plotius Q(uinti) l(ibertus) Felix / gem(m)ari(i) de sacra uiam.*	*CIL* VI, 9435 = *EDCS*-19100657 = *TM* 574473
27	*gemmarius sculptor*	1-50 A.D. (archaeology; palaeography), *EDR*; G. Crimi; 27 B.C.-68 A.D. (SOLIN: *Augustus-Nero*).	*L(ucius) Vttedius Hermias / gemmarius sculptor / ann(os) uix(it) XLV.*	*CIL* VI, 9436 = *SupplIt Imagines - Roma 1*, 1059 = *EDCS*-19100658 = *EDR* 119032 = *TM* 249812
28	*gemmarius*	—	*Ossa P(ubli) Licini Primi / gemmari(i).*	*CIL* IX, 4795 = *EDCS*-14805866 = *TM* 553267
29	*caelator* and *gemmarius*	before 79 A.D.	*Priscus caelator / Campano / gemmario / fel(iciter).*	*CIL* IV, 8505 = *AE* 1912, 258 = *EDCS*-24600316, *EDCS*-16300551 = *EDR* 072555 = *EDH* 028506 = *TM* 249812
30	*caelator*	14-68 A.D. (SOLIN: *Tiberius-Nero*); 1-70 A.D. (palaeography), *EDR*; A. Carapellucci (Scheithauer).	columna I: ⟨:sine texto⟩ columna II: *Epagathio / caelator.*	*AE* 1969/70, 36 = *EDCS*-09700820 = *EDR* 074916 = *EDH* 012796 = *TM* 264331

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
31	*caelator* and *argentarius*	4 B.C.-19 A.D. (prosopography), *EDR*; S. Meloni; 37-68 A.D. (Solin: *Tiberius-Nero*).	*Antigonus Germanici / Caesaris l(ibertus) argentarius / uixit annis XXII / Amiantus Germanici Caesaris (seruus) / caelator, fecit.*	*CIL* VI, 4328 = *ArchClass* 63 (2012), p. 603, nº 2 (S. Meloni) = *EDCS*-19100524 = *EDR* 106078 = *TM* 273379
32	*caelator*	1 - 100 A.D. (palaeography), *EDR*; L. Benedetti (Scheithauer). http://usepigraphy.brown.edu: c. first-second century CE.	*[---] / [---]s[---] / [---]i Caesa[ris] / [---] caelatori [---] / [---] et [---] / [---].*	*CIL* VI, 37750a = *AE* 1901, 145 = *EDCS*-20601011 = *EDR* 071787 = *EDH* 03670 = *TM* 263187
33	*caelator*	1-200 A.D. (Solin: 1./2. Jh.).	*Sindes Atiaes / munus d(edit) / Synestor [c](a)elator.*	*CIL* VI, 9432 = *EDCS*-19100654 = *TM* 574470
34	*caelator*	50-100 A.D. (Solin: 2. Hälfte des 1. Jh.).	*L(ucius) Furius / L(uci) l(ibertus) Diomedes / caelator de / sacra uia / Corneliae L(uci) f(iliae) / Tertullae uxori / Pusillu(s) Nimphic(us).*	*CIL* VI, 9221 = *EDCS*-19000670 = *TM* 574302
35	*caelator*?	—	*[--- Exu]peri ca[elatoris ---] / [---] sutoris [---] / [--- V]ictor[is ---].*	*ICUR*-05, 13735c = *EDCS*-34100311 = *EDB* 9646 = *TM* 299367
36	*argentarius caelator*	—	*Vitulus argentarius / caelator ann(orum) XXIIII / hic situs est / cura conlegi(i) fabri argentari(ii) / et conlegi(i) Caesariensium crescent(es) / terra tibi leuis sit.*	*CIL* VIII, 21106 = *EDCS*-27600340 = *TM* 339156
37	*aurarius argentarius*	1-100 A.D. (Solin: 1. Jh.).	*D(is) M(anibus) s(acrum) / [Ti(berius) Cla]udius Hymeneus / [au]rarius argentar(ius) / [feci]t sibi et Claudiae / [Fortu]nat(a)e sanctissimae.*	*CIL* VI, 9209 = *EDCS*-19000658
38	*aurarius*	100-200 A.D. (Solin: 2. Jh.).	*[---] Albius /Apollonius / [a]urarius de uelabr(o) / fecit sibi et / [V]lpiae Tripherae / [--- r]ar[iss]imae / [---] Al[biae] Piae fil(iae) / libertis libertabusq(ue) / posterisq(ue) eorum.*	*CIL* VI, 33933 = *EDCS*-24100448
39	*aurarius et argentarius*	—	*[---] / de basilica / uascularia / aurario et / argentario.*	*CIL* XI, 3821 = *EDCS*-22700775

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
40	*aurinetrix*	271/400 A.D. (palaeography), *EDR*; A. Ferraro.	*Viccentia dul/cissima filia / aurinetrix q(u)ae / uixit an(nos) XVIIII, m(enses) VIIII.*	*CIL* VI, 9213 = *ICUR*-04, 12503 = *ILCV* 633 = *ICVaticano* p. 323 = *AE* 1997, 166 = *EDCS*-19000662 = *EDB* 38347
41	*auriuestrix*	1-50 A.D. (archaeology, *formulae*, palaeography), *EDR*; A. Ferraro; 27 B.C.-68 A.D. (Solin: *Agustus -Nero*).	in operculo: *Sellia Epyre, / de Sacra uia / auriuestrix.* in alueo: *Q(uinti) Futi Olympici.*	*CIL* VI, 9214 = *CEMNR*, p. 141 = *Terme*, p. 492 = *EDR* 126738 & *EDR* 004919 = *EDCS*-19000663 = *TM* 281172 & *TM* 268775
42	*collegium brattiariorum inauratorum*	1-50 A.D. (archaeology, history, *antiquitates*), *EDR*; A. Ferraro.	*Concordiae ,/ collegi / ḅrattiariorum / ((centuria?)) inauratorum / Q(uintus) Hordionius / Primigenius, / Q(uintus) Hordionius Pannychus / s(ua) p(ecunia) d(ono) d(ederunt).*	*CIL* VI, 95 = *EDCS*-17200195 = *EDR* 161226 = *TM* 569564 = *EPSG* 722
43	*brattiarius* and *brattiaria*	1-50 A.D. (archaeology), *EDR*; E. Vasselli; 27 B.C.-37 A.D. (Augustus-Tiberius): G. Di Giacomo (2012); 27 B.C.-68 A.D. (Solin: *Augustus-Nero*).	*A(ulus) Septicius A(uli) l(ibertus) / Apollonius / brattiari(us) / Septicia A(uli) l(iberta) / Rufa brattia/[ria?] ollas II.*	*CIL* VI, 6939 = *ILSanMichele* 30 = *ILSanMichele* 46 = *GLISwedish* 35 = *AE* 1997, 102 = *EDCS*-19300990 = *EDR* 108311 = *TM* 281917
44	*brattiarius* and *brattiaria*	27 B.C.-68 A.D. (Solin: *Augustus-Nero*).	*C(aius) Fulcinius C(ai) l(ibertus) / Hermeros / brattiarius / Fuluia Melema / uixit annis XXXXVIII / brattiaria.*	*CIL* VI, 9211 = *EDCS*-19000660 = *TM* 574294
45	*auri acceptor*	1-30 A.D. (archaeology, *formulae*, palaeography), *EDR*; G. Di Giacomo.	*A(ulus) Septicius A(uli) ⟨:et⟩((mulieris)) l(ibertus) / Saluius, / de Sacra uia /auri a(c)ceptor.*	*CIL* VI, 9212 = *EDCS*-19000661 = *EDR* 160883 = *TM* 574295
46	*coronarius* or *coronararius*	27 B.C.-17 A.D. (Solin: *Augustus*); 25 B.C.-25 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; G. Crimi.	*A(ulus) Septicius Sal(ui) l(ibertus) / Alexander, coronar(arius) de sacra u(ia), / Septicia A(uli) l(iberta) Crheste / patrono opseques, / A(ulus) Septicius A(uli) l(ibertus) Hermia.*	*CIL* VI, 9283 = *EDCS*-19000732 = *EDR* 119810 = *TM* 278227
47	*coronarius*	1-200 A.D. (Solin: 1./2. Jh.).	*Dis Manibus / M(arcus) Canius Zethus / fecit sibi et suis / posterisq(ue) eorum / coronarius / Vitellianus.*	*CIL* VI, 9282 = *EDCS*-19000731 = *TM* 574350

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
48	*coronarius*	200-300 A.D. (Solin: 2. Jh.); 1-200 A.D. (*formulae, nomina*), *EDR*; A. Di Beneddetto.	*D(is) [M(anibus)]. / Timotheu[s], / ser(uus) corona[r(ius)], / coiugi pie[ntis]/simae b(ene) m(erenti) fe[cit] / et suis poster[isq(ue)], / q(uae) uixit annis [---].*	*CIL* VI, 7009 = *EDCS*-18300443 = *EDR* 113236 = *TM* 275856
49	*socii coronarii*	30 B.C.-30 A.D. (palaeography, archaeology), *EDR*; N. Balistreri.	*Sociorum / coronario(rum). / in f(ronte) p(edes) XIIX, / in agr(o) p(edes) XII ((semis?)).*	*CIL* VI, 4414 = *EDCS*-19101016 = *EDR* 122534 = *TM* 571760
50	*coronarii*	51-130 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; N. Balistreri.	*[--V]italis / [sibi] et / [--] Prepusae / [et liber]tis libertab(us) / [suis] poste[ri]sq(ue) eorum / et area ustrina inter adfine(s?) / area(s?) symphoniac(orum) et coronari(orum) / me(dia) est et popu(lum). In f(ronte) p(edes) XIII s(emis), in a(gro) p(edes) XI ((semis)).*	*CIL* VI, 4415 = *EDCS*-19101017 = *EDR* 129667 = *TM* 571761
51	*pictor coronarius*	1-100 A.D. (Solin: 1. Jh.); 1-100 A.D. (palaeography), *EDR*; A. Carapellucci (Scheithauer).	*L(ucius) Domitius / Menocrates, / pictor coron(arius), / sibi et Hilarae.*	*Pittori* 1 = *AE* 1936, 24 = *EDCS*-16000068 = *EDH* 024228 = *EDR* 073307 = *TM* 263728
52	*aerarius*	—	*Aerar{r}(ius).*	*CIL* I, 426b = *CIL* XV, 6074a y 6074b = *EDCS*-19700602 = *TM* 568869
53	*aerarius*	380 A.D. (consular date), *EDB*; A. Enrico Felle.	*Hic positus Pulu[eri]nus / qui uixit ann[os ---] I[---]VII / et uixit cum ux[ore sua] annos III et m(enses) VII / aerarius Augus/tas consulatum [Gratia]no Augus/to et Theod[osio] cc(o)nnss(ulibus).*	*ICUR*-06, 15774 = *EDCS*-32804843 = *EDB* 13693 = *TM* 303364
54	*aerarius*	1 - 50 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; G. Crimi.	*Ollas VI et iure quod / ceteris socis emit C(aius) Plotius / C(ai) l(ibertus) Faustus, aerar(ius) / de P(ublio) Oppio P(ubli) l(iberto) Anterote, / quod fuit iuris M(arci) Herenni M(arci) l(iberti) / Agathonis.*	*CIL* VI, 9135 = *EDCS*-19000585 = *EDR* 123892 = *TM* 280253

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
55	*aerarius magister*	100-1 B.C., *EDR*; M. Foglia.	*L(ucius) Auius M(arci) l(ibertus) Eunic[us], / aerarius, mag(ister) / fani [---].*	*CIL* X, 3988 (1) = *Epigraphica*, 1960, 25 = *AE* 1980, 221 = *EDCS*-18000373 = *EDR* 077661 = *EDH* 004123 = *TM* 250929
56	*negotiator aerarius et ferrarius*	1-200 A.D. (*formulae*), *EDR*; G. Crimi; 200-300 A.D. (Solin: 2. Jh.).	*D(is) M(anibus) / L(ucius) Lepidius L(uci) lib(ertus) Hermes, / negotiator aerarius et / ferrarius sub aede Fortunae / A.D. lacum Aretis et / Obellia Threpte / fecerunt / L(ucio) Lepidio L(uci) f(ilio) Pal(atina) Hermeroti / qui uixit annis VIII, mense I, diebus XXII et / Lepidiae L(uci) f(iliae) Lucillae / quae uixit annis V, diebus VIIII, / filis dulcissimis et piissimis erga se et / lib(ertis) libertabusque posterisque eorum. / Haec taber(na) cum aedif(icio) huius monum(enti) tutela est. / H(oc) m(onumentum) siue aedificium quod est heredem non sequet(ur).*	*CIL* VI, 9664 = *EDCS*-19301205 = *EDR* 163841 = *TM* 574617
57	*uascularius*	101-150 A.D. (history, *nomina*, palaeography), *EDR*; G. Di Giacomo.	*D(is) M(anibus) / Ti(berio) Cl(audio) Hermeti, / uasculario, et / Cl(audiae) Atticillae, / Valeria Procula / coiug(i) opt(imo) et / fil(iae) piis-sim(ae) et / Achilleus et / Aprio lib(erti) fecer(unt).*	*AE* 1991, 263 = *EDCS*-02700762 = *EDR* 139732 = *TM* 267278
58	*uascularius*	101-200 A.D. (*nomina*, palaeography), *EDR*; R. Marchesini, *EDR* 145827; M. L. Caldelli, *EDR* 153579.	*L(ucio) Arrio Hermeti / uasculario / A(ulus) Egrilius Plarianus.*	*CIL* VI, 33918 = *CIL* XIV, 467 = *EDCS*-05700468 = *EDCS*-24100431 = *EDR* 145827 = *EDR* 153579 = *TM* 594877 = *TM* 542607
59	*uascularius*	—	*Dis Man[ib(us)]. / C(aio) Fictorio [Attico?] / uasculario, / Fictoriae Pithusa[e] / matri, / C(aio) Fictorio C(ai) f(ilio) Attico / ((centurioni)) leg(ionis) III Gallicae / fratri, uix(it) an(nis) XXV, / Fictoria C(ai) f(ilia) / Atticilla parenti-bus / suis fecit.*	*CIL* VI, 3592 = *EDCS*-19700283 = *EDR* 158639 = *TM* 571423

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
60	*uascularius*	27 B.C.-14 A.D. (Solin: *Augustus*).	*P(ublius) Monetius soc(ietatis) l(ibertus) / Philogenes uasculari(us) / Veturia C(ai) l(iberta) Saluia / sibi et suis.*	*CIL* VI, 9953 = *EDCS*-19600392 = *TM* 574842
61	*uascularius*	27 B.C.-68 A.D. (Solin: *Augustus-Nero*); 1-200 A.D. (formulae), *EDR*; G. Crimi.	*L(ucius) Maelius L(uci) l(ibertus) Thamyrus / uascularius sibi et / Durdenae P(ubli) l(ibertae) Cytheridi et / L(ucio) Maelio L(uci) f(ilio) Ani(ensi) Flacco / filio eius scr(ibae) aed(ilium) cur(ulium) et scr(ibae) q(uaestorio) / et libertis libertabusque suis / posterisq(ue) eorum. / H(oc) m(onumentum) h(eredem) [n(on)] s(equetur).*	*CIL* VI, 1818 = *EDCS*-18100629 = *EDR* 163834 = *TM* 570474
62	*uascularius*	27 B.C.-68 A.D. (Solin: *Augustus-Nero*).	*A(ulus) Albius A(uli) D(ecimi) l(ibertus) Anubio uascul(arius) / sibi et libertis / libertabus.*	*CIL* VI, 9954 = *EDCS*-19600393 = *TM* 574843
63	*uascularius*	—	*P(ublius) Clodius P(ubli) l(ibertus) / Dida / uascularius.*	*CIL* VI, 9955 = *EDCS*-19600394 = *TM* 574844
64	*uascularius*	31-70 A.D. (archaeology, *nomina*), *EDR*; C. Ferro; 14-68 A.D. (Solin: *Tiberius-Nero*).	*Memoriae L(uci) Iuli Athenaei, uasc(ularii,) / qui uixit annis LXXV, / Iulia Lais coniugi bene merenti.*	*CIL* VI, 9956 = *MNR*-01-02, p. 162 = *MNR*-01-06, p. 95 = *EDCS*-19600395 = *EDR* 127022 = *TM* 281502
65	*uascularius*	50-1 B.C. (archaeology, *formulae*), *EDR*; S. Orlandi; 1-100 A.D. (Solin: 1. Jh.).	*P(ublius) Vigellius P(ubli) l(ibertus) Chilo, / uascularius, / P(ublius) Videllius P(ubli) l(ibertus) Faustus, / P(ublius) Vigellius P(ubli) l(ibertus) Hilarus.* in margine inferiore: *In fr(onte) p(edes) XIIX, in agr(o) p(edes) XII.*	*CIL* VI, 9957 = *EDCS*-19600396 = *EDR* 138073 = *TM* 574845
66	*argentarius uascularius*	41-200 A.D. (*nomina*, *formulae*, palaeography), *EDR*; G. Crimi; 100-200 A.D. (Solin: 2. Jh.).	*D(is) M(anibus) / [Ti(berius) C]laudis Phaeder / [arge]ntarius uascularius / [fecit] sibi et libertis libertabus / = [que et a]lumnis suis poste》 = / 《[risque eo]ṛum. Hoc monumentum》 / 《[heredem ex]terum no'n' sequetur》.*	*CIL* VI, 9958 = *AE* 2000, 132 = *EDCS*-19600397 = *EDR* 164457 = *TM* 574846

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
67	uascularius	30 B.C.-30 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; G. Crimi; 1-100 A.D. (Solin: 1. Jh.).	columna I: *[A(ulus) Fuluius] A(uli) l(ibertus) Doroth[eu]s uascularius[s], / [Fuluia A(uli)] l(iberta) Lais Tarernt(inus?), / [Fuluia A(uli)] l(iberta) Ephemeris, / [A(ulus) Fuluius)] A(uli) ⟨:et⟩ ((mulieris)) l(ibertus) Ante[r]os, / [A(ulus) Fuluius] A(uli) l(ibertus) Felix, / [Fuluia A(uli) l(iberta)] Artimisia, / [A(ulus) Fuluius A(uli)] l(ibertus) Eros, / [A(ulus) Fuluius)] A(uli) l(ibertus) Statiu[s], / [---] Eleuther, / [---Ph]i-larcurus,, / [---Epa]phra, / [---]a, / [---]ula.* columna II: *Fuluia [---], / A(ulus) Fuluiu[s---], / ((theta nigrum)) Fuluia A(auli) [l(iberta)---], / A(ulus) Fuluius A(uli) [l(ibertus)---], / A(ulus) Fuluius [---], / A(ulus) Fuluius A(uli) [l(ibertus)---], / A(ulus) Fulu[ius] / [---].*	*CIL* VI, 33919 = *EDCS*-24100432 = *EDR* 122698 = *TM* 279658
68	*uascularius*	131-100 B.C. (history, archaeology, palaeography), *EDR*, I. Grossi (Feraudi); ca. 190/200 B.C. (Solin: Ende des 2. Jh.v.Chr.).	EDR: *Adulescens, tam et si properas, / hic te saxolus rogat tu se / aspicias, deinde ut quod scriptust / legas. Hic sunt ossa Maeci Luci sita / Pilotimi uasculari. Hoc ego uoleba, / nescius ni esses. Vale. 'Posteris ius' / 'L(uci) Maeci L(uci) l(iberti) Salui, Manchae Manchae f(ilius)'. / 'Rutilia Rutiliae l(iberta) Hethaera'. / 'Maecia L(uci) f(ilia)'.* EPSG: *Adulescens tametsi properas / hic te saxsolus (!) rogat ut se / a(d)spicias deinde ut quod scriptu(m) (e)st / legas hic sunt ossa Maeci Luci sita / P(h)ilotimi uasculari hoc ego uoleba(m) / nescius ni esses uale posteris ius / L(uci) Maeci L(uci) l(iberti) Salui Manchae (!) Manchae (!) f(iliae) / Rutilia Rutiliae l(iberta) Hethaera / Maecia L(uci) f(ilia).*	*CIL* VI, 33919a = *CIL* I, 1209 = *CLENuovo* p. 109 = *CLE* 847, 848 = *RIRIOe* 122 = D 7703 = *ILCV* 4888 = *ILLRP* 821 = *Epigraphica*, 1998, 184 = *AE* 1895, 66 = *AE* 1997, 177 = *AE* 1998, 189a = *EDCS*-24100433, 35200424 = *EDH* 019839 = *EDR* 071640 = *TM* 263123 = *EPSG* 145

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
69	*uascularius*	—	*M(arcus) Atius Dometius / uascularius de uia sacra / M(arcus) Ati Anterotis uasculari(i) / lib(ertus) u(ixit) a(nnos) LXII / et heres in parte sexta.*	*CIL* VI, 37824 = *EDCS*-20800443 = *TM* 597795
70	*uascularius*	1-200 A.D. (*formulae*, palaeography), *EDR*; G. Crimi.	*L(ucius) Naeuius Eleuther / et Naeuius Narcissus / et L(ucius) Naeuius Thesmus h(eredes) / L(ucio) Naeuio Heleno patro(no) / suo ex testamento eius / fecerunt sibi et suiis / et liberti(i)s libertabusquae et / posterisquae erari uascl(ari). / H(oc) m(onumentum) s(iue) s(epulcrum) e(st) h(eredem) 'non' sequetur.*	*CIL* VI, 9138 = *CIL* X, 1089, 146 = *IMCCatania* 408 = *AE* 2010, 225 = *EDCS*-19000588 = *EDR* 164828 = *TM* 574231
71	*decuriae uasculariorum*	1-200 A.D. (Solin: 1./2. Jh.).	*[---] decuriarum / uasculario(rum) / P(ublius) Durdenus Eros / fatri optimo / patrono / indulgentissimo / optieo de se merito D(is) [M(anibus)] / Publio / Lentulo[---].*	*CIL* VI, 9952 = *EDCS*-19600391 = *TM* 574841
72	*argentarius uascularius*	—	*[---] / L(uci) l(ibertus) Soterichus / VIuir argent(arius) / uasc(u)larius.*	*CIL* V, 3428 = *EDCS*-04202473 = *TM* 557760
73	*argentarius uascularius*	—	*D(is) M(anibus) / L(ucio) Iul(io) Apolau[s]/to argent(ario) / uasclario f(ecit) / Lettia Valen/tina mari/to optimo.*	*CIL* II, 3749 = *CIL* 2-14-01, 36 = *IRVT*-1, 66 = *IRVT*-2, 72 = *HEp*-7, 1043 = *EDCS*-09100037 = *TM* 231280
74	*negotiantes uascularii*	213 A.D. (prosopography, history), *EDR*; S. Pastor.	*Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aurellio / Antonino Pio Felici / Inuicto Aug(usto) Parth(ico) / max(imo), Britann(ico) max(imo), / pont(ifici) max(imo), trib(unicia) pot(estate) XVI, / imp(eratori) II, co(n)s(uli) IIII, p(atri) p(atriae), proco(n)s(uli), / domino / indulgentissimo / negotiantes / uasculari / conseruatori suo / numini eius / deuoti.*	*CIL* VI, 1065 = *EDCS*-17600015 = *EDR* 104192 = *TM* 272706

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
75	*negotiator uascularius* (*argentarius*)	101-200 A.D. (*formulae*, palaeography, prosopography), *EDR*; G. Camodeca.	*D(is) M(anibus) / M(arco) Claudio Trypho/ni, Augustali dupli/ciario, negotiato/ri uasculario ar/gentario, et Marie Quartae, uxori eius / M(anius) Mummeius Eua/thlus, amicus et / heres Claudi / Tryphonis.*	*AE* 1996, 416 = *EDCS*-0300096 = *EDR* 101507 = *TM* 253673
76	*negotiator argentarius uascularius*	—	*[---] / Cn(aeus) Danius Cor[nelia?] / Minuso IIIIIIuir Aug(ustalis) [---] / Luguduni negotiator argentar(ius) / uascularius sarcophagum / alumno posuit et aram infra script(am) / uiuus sibi inscripsit tu animae / ablatae corpore condito multis / annis celebraretur eoque fato / [---].*	*CIL* XIII, 1948 = *D* 7704 = *CAG*-69-2, p. 683 = *EDCS*-10500903 = *TM* 487242
77	*candelabrarius* and *coronarius*	—	*Ti(berius) Claudius / Primigenius / candelabr(a-rius)* *C(aius) Iulius / Philargyrus / coronar(ius) oll(as) d(edit).*	*CIL* VI, 9227 = *EDCS*-19000676 = *TM* 574305
78	*candelabrarius*	200-400 A.D. (Solin: 2./3. Jh.).	*D(is) M(anibus) / Fl(auio) Aquilio / Hedoni / candelabrario / uixit an(nos) XXXIII / mens(es) IV d(ies) X.*	*CIL* VI, 9228 = *EDCS*-19000677 = *TM* 574306
79	*inaurator*	25 B.C.-50 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; G. Crimi; 27 B.C.-14 A.D. (Solin: *Augustus*).	*Philomusus / Terti l(ibertus) inaur(ator).*	*CIL* VI 3928 = *EDCS*-19900628 = *EDR* 119393
80	*inaurator*	300-399 A.D.	*[--- ina]urator / [--- q]ui uixit / [--- qui]nque / [--- no]uem*	*ICUR*-08, 21405 = *EDCS*-33400248 = *EDB* 15267 = *TM* 304925
81	inaurator	212-250 A.D. (*nomina*, palaeography), *EDR*; S. Evangelisti.	*B(onae) F(ortunae).* *Ex praecepto I(ouis) O(ptimi) M(aximi) D(olicheni) Aet(erni) Cons(eruatoris), / Annius Iulianus et Annius Victor, patroni huius / loci, donum posuerunt tabulam marmoream et / honorem fratribus suis, patronis etiam et*	*ISDoli* 6 = *CCID* 373 = *AE* 1938, 61 = *AE* 1940, 75 = *EDCS*-15700185 = *EDH* 020859 = *EDR* 073423 = *TM* 263779

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
			candidatis, / per M(arcum) Aur(elium) Oenopionem Acacium sacerd(otem) et patrem candidat(orum). columna I: *Patr(onus) Aur(elius) Ma/gnesius / Lamrpias; / patronus / Mem(mius) Leo.* columna II: *Patr(oni) / Aur(elius) Sarapiacus / G(e)m(inius) Felix, / Vi(bius) Eutycianus, / Cor(nelius) Crescentianus, / Aur(elius) Victorinus, / Aur(elius) Timotheus.* columna III: *Patr(oni) / Aur(elius) Asclepiodo/tus; / M(arcus) Aur(elius) Eutyces / Aturmarurius, / T(itus) Ann(ius) Niceuitus, / Flor(---) Aelianus, / Campanus Iunior.* columna IV: *Patr(oni) Suaretrius Clo/dianius; / Aur(elius) Antoninus, / Aur(elius) Antoninus Iunio(r), / Gelasius inaurat(or), / Aur(elius) Gelasius Acaci, / Gr(---) Deuterius.* columna V: *Patr(onus) / Fl(auius) Campanus ; / Suet(rius) Exupera(n)s, / Suet(rius) Primus, / Suet(rius) Ampliatus, / Aur(elius) Romanus sac(erdos), / Aur(elius) Maximus sacer(dos), / Suet(rius) Bacradis.* columna VI: *Patr(onus) / Aur(elius) Vitalio; / Aur(elius) Masculinus, / Aur(elius) Fortunatus, / Bulcacius Festus.*	

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
82	*tritor argentarius*	101-300 A.D. (palaeography), *EDR*; M. Giocoli.	*D(is) M(anibus) / Silio Victori filio / et Naebiae Amoebe / coiugi et Siliae Victoriae / filiae suae P(ublius) Silius Victor, / tritor argentarius f(ecit) s(ibi) et s(uis) / l(ibertis) l(ibertsbusque) posterisque eorum.*	*CIL* VI, 9950 (p. 3896) = *ILMN*-01, 151 = *EDCS*-19600389 = *EDR* 142953 = *TM* 574839
83	*excusor argentarius*	1-100 A.D. (palaeography), *EDR*; C. Gomezel.	*[---] / Mansuet[i] / lib(ertus) / Primigenius, / excusor / argentarius, / et Pulliae Merope / [---].*	*InscrAqu*-I, 701 = Pais 215 = *D* 7698 = *ECDS*-01300357 = *EDR* 117661 = *Ubi erat lupa* ID 17003 = *TM* 289572
84	*anaglyptarius* or *caelator anaglyptarius*	101-200 A.D., *EDH*; F. Feraudi-Gruénais.	EDCS: *C(aius) Valerius / Anemption anaglyptarius / incrementum maximum / annor(um) XL mens(ium) V dier(um) VI / p(ius) i(n) s(uis) h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(euis) / C(aius) Valerius Zephyrus suc/cessorem suum lib(ertum) / et alumnum indul/gentissimum hic / consecrauit.* EDH: *C(aius) Valerius / Anemption Tuccit(anus) / caelator anaglyptarius / incrementum maximum / annor(um) XL mens(ium) V dier(um) VI / p(ius) i(n) s(uis) h(ic) s(itus) e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(euis) / C(aius) Valerius Zephyrus suc/cessorem suum lib(ertum) / et alumnum indul/gentissimum hic / consecrauit.*	*CIL* II, 2243 = *CIL* II, 7, 347 = *AE* 1987, 716 = *EDCS*-0900367 = *EDH* 028373 = *TM* 223703
85	*faber argentarius*	71-150 A.D. (palaeography, archaeology), *EDR*; A. Carapellucci (Scheithauer); 1-200 A.D. (Solin: 1./2. Jh.).	*Sex(tus) Rubrius Log[ismus?] / faber argentar[iu]s / sibi et / Rubriae Aurae libertae suae et / Sex(to) Rubrio Saturnino filio s[uo / et libertis libertabu[sq]ue suis / posterisque [eor]um / testamento fie[ri i]ussit.* *[Dis] Manibus / Rubria Philusa sibi et / sacerdoti suae / sanctissimae.*	*AE* 1928, 77 = *AE* 1928, 78 = *EDCS*-16200723 = *EDR* 073079 = *EDH* 023260 = *TM* 263654

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
86	*faber argentarius*	1-200 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; V. Lupo; 1-200 A.D. (Solin: 1./2. Jh.).	*Gurtilus Hermeros / fecit sibi et / Curtiliae Thediti / coniugi suae carissimae / et libertis libertabusque / suis posterisque forum, / magister uici ab Cyclopis / region(e) pri(ma), faber argentarius.*	*CIL* VI, 2226 = *EDCS*-18100940 = *EDR* 163384
87	*faber argentarius*	31-70 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; G. Crimi; 14 B.C.-68 A.D. (*Augustus-Nero*).	*L(ucius) Gauidius Eros, / faber arg(entarius), u(ixit) a(nnos) LXX, / Gauidia Cleopatra / patrono fecit.*	*CIL* VI, 9390 = *EDCS*-19100611 = *EDR* 124079 = *TM* 280398
88	*faber argentarius*	1-50 A.D. (archaeology, palaeography), *EDR*; L. Benedetti (C. Caruso).	*P(ublius) Curtilius P(ubli) l(ibertus) Agat[us] / faber argentarius.*	*GLEUSA*, p. 14 = *EDCS*-64500064 = *EDR* 000863 = *TM* 267241
89	*fabri argentarii*	27 B.C.-68 A.D. (Solin: *Augustus-Nero*).	*C(aius) Iunius C(ai) l(ibertus) Saluius / C(aius) Iunius C(ai) l(ibertus) Aprodisi / C(aius) Iunius C(ai) l(ibertus) Trypho / C(aius) Iunius C(ai) l(ibertus) Timolaus / C(aius) Iunius C(ai) l(ibertus) Antiochus Scae( ) / fabri ar[g]e(ntarii).*	*CIL* VI, 9391 = *EDCS*-19100612 = *TM* 574439
90	*faber argentarius*	27 B.C.-14 A.D. (Solin: *Augustus*).	*L(ucius) Vetilius L(uci) l(ibertus) Nestor / faber argentarius / Vetilia L(uci) l(iberta) Chrysarium.*	*CIL* VI, 9392 = *AE* 2000, 132 = *EDCS*-19100613 = *TM* 574440
91	*faber argentarius*	—	*[---]anus / [post aedem] Castoris decurio / [---]inianae / [--- Nice]phor faber arg(entarius) / [--- A.D. Vor]rtumnum / [---] uixit cum suis / [---]a / [--- Phi]leros f(ecit).*	*CIL* VI, 9393 = *EDCS*-19100614
92	*faber argentarius*	30 B.C.-50 A.D. (archaeology, *formulae*, palaeography), *EDR*; A. Carapellucii (Niquet).	*L(ucius) Petronius L(uci) f(ilius) Pal(atina) / Patronus / faber argentar(ius).*	*NSA* 1919, 283 = *AE* 1920, 104 = *EDCS*-16201590 = *EDR* 072836 = *EDH* 027523 = *TM* 263551
93	*argentarius* and *ornatrix*	—	*[---]arus argenta(rius) / [---]a ornatrix / [---]r de suo / [---] posuit.*	*CIL* VI, 9174 = *ILCV*, 697 = *Epigraphica* 1981, 43 = *EDCS*-19000623 = *TM* 574260

Nº	Profession	Chronology	Inscription	Bibliography & Database
94	*barbaricariis ministrator*	ca.50-299 A.D.? (*formulae*), *TM*.	*D(is) M(anibus) / Plaetoriae / Augaeni coniugi / b(ene) m(erenti) q(uae) u(ixit) a(nnos) XXIX fecit / Hermes barbaricari(i)s / min(i)strator l(ibertus).*	*CIL* VI, 9641, 37772 = *EDCS*-19301183 = *TM* 574602
95	*barbaricarius*	100-150 A.D. (Solin: 1. Hälfe des 2. Jh.); ca. 50-299 A.D.? (*formulae*), *TM*.	*D(is) M(anibus) Diasmeno / barbaricario / Caes(aris) n(ostri) ser(uo) / fec(it) Tychicus / conliber[t(us)] / Titu[---].*	*CIL* VI, 33766 = *EDCS*-24000140 = *TM* 594787
96	*collegium anularium*	50-1 B.C. (*formulae*), *EDR*; M. Giovagnoli.	*[---]anus ad[---] / duomuir / conlegi(i) anulari(i) / locum sepulchr(i) m(---). / In fronte pedes XXV, / in agro pedes XXV / de sua pequnia / conlegio anulario dedit.*	*CIL* VI, 9144 = *CIL* I, 1225 (p. 971) = *ILLRP* 769 = *EDCS*-19000594 = *EDR* 126004 = *TM* 574236
97	*segmentarius*	—	*Dis Manibus / D(ecimo) Auonio / Thalamo / segmentario / patrono bene / merito / D(ecimus) Auonius / Heuretus l(ibertus) / fecit.*	*CIL* VI, 9889 = *EDCS*-19400121 = *TM* 574788
98	*stragularius*	end first century B.C.; 82-44 B.C. (Solin: *Sulla-Caesar*); 71-130 A.D. (archaeology, *formulae*, palaeography), *EDR*; G. Crimi (C. De Santis).	*D(is) M(anibus) / Sex(to) Auo[n]io Fausto / Martia[l]is lib(erto), stragulari(o) / Auonia Pr[i]migenia / coniux Auon[ia] Soteris fil(ia) / et / Sex(tus) Auon[i]us Valens / lib(ertus) patron[o] bene / merenti posuit. / Te rogo praeter[ien]s quisquis es ut dicas / Auon[i Fa]uste sit ti[bi] terra leui[s].*	*CIL* VI, 12951 = *CIL* VI, 17768 = *CLE* 1456 = *BCAR*-1980/81-121 = *Epigraphica* 1999, 161 = *AE* 1999, 217 = *EDCS*-15400007 = *EDR* 029563 = *TM* 270915

In Galliam ulteriorem contendit: el ejército romano en el libro I de *De bello Gallico* de Julio César

1. *Introducción*

A través de la conocida *lex Vatinia* César logró de la asamblea popular que se le encargara del gobierno de la Galia Cisalpina y del Ilírico durante cuatro años, a las que luego se añadiría la Galia Narbonense. Parece claro que la conquista del resto de ese territorio, que suele dividirse en dos grandes fases, entraba dentro de los planes de expansión exterior que tenía Roma. En este contexto César aprovechó los movimientos migratorios de los helvecios, que huían de la presión de los germanos, para consolidar un estatus de poder que le conduciría posteriormente a lo más alto de la política romana.

En efecto, la búsqueda de nuevos asentamientos por parte de ese pueblo llevaba parejo atravesar aquella provincia romana, lo que podría dar lugar más tarde a probables incursiones de los propios germanos. La negativa de César y la obstinación de los helvecios, que decidieron utilizar las armas, hicieron que en pocos días César se encontrara dirigiendo la primera de las batallas en la Galia.

El relato de lo que ocurrió después es tema de la conocida obra *De bello Gallico*. En ella, así como en el *De bello ciuili*, por tratarse casi de un diario de campaña, existen abundantes datos que ayudan a caracterizar al ejército tardo-republicano y permiten conocer esas campañas más que las de cualquier otro de los generales romanos. Los diferentes apartados y los rasgos que pueden ser estudiados en relación a este tema en la obra de César extienden su influencia más allá del momento en que se realizaron y han servido y se usan de ejemplo en estudios posteriores, muchos de los cuales han visto en la obra de César una idealización del ejército asentada en las diversas victorias que obtuvo, como ha señalado Goldsworthy[1].

Sin embargo, a pesar de lo importante de este campo de estudio, lo normal es que se encuentren datos y comentarios relacionados con ello no de forma sistemática[2], en partes que tengan cierta unidad temática. Y creemos que en el

[1] Goldsworthy (2010). Agradecemos desde aquí a la alumna de Doctorado, Noemi Vales Rodríguez, la ayuda prestada en la realización de este trabajo.

[2] Así Hudson (1888); Cinquini (1900); Holmes (1941); Brady (1947); Fuller (1965); Harmand (1967); Goudineau (1991); Goldsworthy (2006). Es de destacar,

Latomus 78, 2019, p. 1038-1054 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287641

caso del *De bello Gallico*, como ha señalado Ogilvie[3], esta unidad la ofrece cada uno de los libros, independiente uno del otro, con el relato de las acciones de cada año, y sin que exista ninguna referencia que tenga que ver con lo que se narra en el libro siguiente.

Asimismo, Goldsworthy ha llamado la atención sobre un hecho que parece obvio: pese a lo mucho que se ha escrito sobre la obra de César, al tratarse sobre todo de un texto sencillo – podríamos decir que incluso escolar –, se puede no obstante extraer de ella mucha más información[4] (menciona así algunos aspectos englobados dentro de lo que sería la moderna logística). Abundando igualmente en esto, Cagniart apuntó acerca de las diversas batallas descritas en los seis primero libros de la Guerra de las Galias que "none of these battles followed a common pattern, but all depended upon circunstances and these circunstances were always specific"[5].

Partiendo de estas premisas, pretendemos centrar nuestro trabajo sobre el ejército romano en el libro I del *De bello Gallico*, donde como es sabido se describen las campañas iniciales de César en la Galia, divididas en dos partes y que tienen una continuidad espacial: la batalla contra los helvecios y la batalla contra los germanos, ocurridas en el año 58 a.C.

Pero antes de ello, hemos de precisar algunas cuestiones. Es evidente que en este campo de estudio son muchos los aspectos que se pueden tratar. Sin embargo, aquí hemos optado, a fin de mantener una cierta lógica temática, por atender lo que tiene relación con la composición y estructura del ejército, dejando otras cuestiones importantes y realmente atrayentes, pero que consideramos anejas, como las relaciones que se muestran con los adversarios, la imagen que se da de los pueblos o sus líderes, o la propia personalidad de César como jefe militar y como estratega que casi puede evaluarse a partir de su propia narración, lo mismo que los aspectos políticos que se pueden extraer del relato, de lo cual se han hecho importantes contribuciones[6].

no obstante, a Yann LE BOHEC, una de las máximas autoridades en esta parcela a quien debemos sugerentes investigaciones al respecto: (2001a), (2001b). LE BOHEC (2007), p. 13 considera, además, a César como uno de los escritores antiguos para quien la ciencia militar no tiene un interés especial, pero sobre la cual ofrece mucha información.

[3] OGILVIE (1989), p. 316.

[4] GOLDSWORTHY (2010), p. 59: "Is very easy to see the *Commentaries* as familiar and fully exploited. This is perhaps especially for those interested in the campaigns themselves and the functioning of the Roman army. Yet often our assumptions prove false on close inspection. The *Commentaries* provide a narrative that is often subtly nuanced, belying its superficially simple construction and style. In some ways this is perhaps easier to miss for those of us working on the Roman army. There is far more information to be mined from Caesar's account, most of all in its military detail".

[5] CAGNIART (2007), p. 93.

[6] Cf. así STEVENS (1952) y el estado de la cuestión que refiere COLLINS (1972), p. 922-942.

2. *Estructura*

El análisis de la distribución de capítulos en este primer libro, en las dos partes de que consta el mismo como antes se dijo, nos ha hecho ver una característica orgánica que se refiere al contenido que aquí vamos a analizar: la materia bélica, que puede ser casual o no, pero que es patente. En efecto, si atendemos a esa distribución, podemos observar una disposición homogénea.

En la primera parte, tras el preámbulo inicial en el que se hace una descripción de la Galia y del interés de los helvecios de dejar sus fronteras, junto a otros problemas internos que les habían surgido, y los intentos de llegar a un acuerdo con César, a partir del capítulo 7 es cuando se empiezan a dar detalles sobre el ejército (petición de soldados y corte del puente), momento en que César se apresta a preparar la defensa de la Galia Narbonense. Este relato y las batallas sucesivas discurren hasta el capítulo 30, punto en que se da por terminada la guerra contra los helvecios.

La segunda parte comienza en el capítulo 31. Se inicia también con unos preliminares, tras el parlamento de los jefes de algunas tribus galas quienes dan cuenta de la distribución de la Galia y el problema que tienen con los germanos que prácticamente están invadiendo el territorio y han sometido a los eduos, aliados romanos, y manifiestan el interés de que César se ocupe de la guerra contra los germanos. La narración de la guerra propiamente dicha comienza en el capítulo 38 (con el establecimiento de una guarnición en Besançon) hasta el final, el capítulo 54. A poco que nos fijemos también, hay aproximadamente en esas dos partes un número casi igual de capítulos.

Además hay otro dato que incide en esta pretendida unidad de este libro: en ambas partes, al comienzo (capítulos 7 y 31) existe una justificación similar para llevar a cabo estas acciones bélicas, que no es otra que la defensa de la Galia Narbonense y la de sus aliados galos, entendidas ambas como *casus belli*[7].

3. *El ejército en el libro I de* De bello Gallico

No vamos a entrar en problemas relacionados con la redacción y la veracidad de los comentarios de César[8], los cuales, sobre todo la segunda cuestión,

[7] *Gall.* 1, 7, 1: *Caesari cum id nuntiatum esset, eos per prouinciam nostram iter facere conari*; 1, 33, 3: *Paulatim autem Germanos consuescere Rhenum transire et in Galliam magnam eorum multitudinem uenire populo Romano periculosum uidebat*.

[8] ANDRÉ / HUS (2005), p. 35-36 refieren las dos tesis sobre la composición de esta obra: la primera, que apunta a que fue realizada de una sola vez, en el invierno del 51-50, defendida por Rambaud; y la de la composición anual de cada uno de los siete libros, defendida por Ebert y Barwick. Cf. también RADITSA (1973), p. 419-433. GOLDSWORTHY (2006), p. 211-213 atiende, además, al papel de César como comandante, y la consideración que algunos investigadores tienen de él como un genio imperfecto

también tienen algo que ver con lo que aquí vamos a tratar. Al margen de ello la información que se da en este primer libro sobre el ejército permite distinguir diversos aspectos que vamos a diferenciar en diferentes apartados para que la información llegue de una forma más ordenada[9].

3.1. Composición

La composición del ejército romano en la época de César está claramente jerarquizada[10], desde la graduación más baja ostentada por el *munifex*, hasta las más altas representadas por el legado y el tribuno militar, quienes al fin y al cabo eran políticos que estaban cumpliendo con la carrera militar antes de pasar a ocuparse de otras tareas más importantes (considérese aquí la figura del legado propretor Tito Labieno en *Gall.* 1, 21, 2).

En el momento más dramático de su lucha contra los germanos, César pone al frente de cada legión un legado y un cuestor simplemente para que sean testigos de su valor[11]; se observa también esta diferencia de rangos cuando los galos difunden el rumor de la corpulencia y ferocidad de los germanos, lo que suscita el miedo de todos los estamentos del ejército romano establecido en la Galia: prefectos, tribunos y otros que habían seguido a César desde Roma para cultivar su amistad, cuya experiencia en la guerra era escasa hasta el punto de presentar los motivos más peregrinos para marcharse, separados de los soldados más aguerridos – la parte del ejército más experimentada: los soldados de a pie, los centuriones y los que mandaban la caballería[12].

y otros como un aficionado que lograba salvar a su ejército en las situaciones desesperadas con un talento inusual. En fin, de consulta imprescindible para acceder al contexto histórico en el que se sitúa este primer libro es Carcopino (2004), p. 251-280.

[9] Cf. Goldsworthy (2006), p. 216-225, quien por lo demás sigue el relato de César. Evidentemente hay que entender que la actividad bélica no comenzó de forma inmediata. En ambos casos, contra los helvecios y contra los germanos, existe un momento previo en el que se intenta, mediante embajadas de los helvecios en el primero de los casos (*Gall.* 1, 7) y de César ante Ariovisto en el segundo (*Gall.* 1, 34 y 35), llegar a un acuerdo o por lo menos evitar el conflicto armado. Incluso luego, en la guerra contra los germanos, hubo una segunda entrevista solicitada en este caso por Ariovisto a César, en medio de la cual (*Gall.* 1, 46, 1) se produjo un altercado con la caballería de los germanos que se dirigía contra la caballería romana lanzando piedras y dardos. César corta al momento las conversaciones y evita que los suyos entren en combate (el cual seguramente habría ganado su adiestrada legión), sobre todo para evitar que se dijera que los germanos habían sido atacados a traición.

[10] Cf. sobre todo Harmand (1967), p. 229-484; Keppie (1984).

[11] *Gall.* 1, 52, 1. También un legado, T. Labieno, es dejado al frente de las fortificaciones que los romanos habían iniciado para impedir el paso de los helvecios (*Gall.* 1, 10, 3).

[12] *Gall.* 1, 39, 1-5. De paso es una crítica velada a los jóvenes aristócratas que conformaban su séquito, y que eran los primeros que se venían abajo ante cualquier contingencia que pudiera suceder.

Los tribunos militares también fueron los encargados por la Legión Décima de agradecer a César la consideración que este tuvo de la misma y de su valor, y junto con los centuriones de los *primorum ordinum* intentaron convencerle de la valentía y fidelidad de las restantes, tras ese momento de incertidumbre descrito antes y el reproche de César de cuestionar sus decisiones[13].

En estas primeras batallas en la Galia ocupan un lugar preeminente los *milites*, los soldados rasos, de los cuales en el texto no se hace ninguna distinción, pero que suponemos que, por lo menos, debían tener ya la condición de *immunes*.

Otra peculiaridad se advierte asimismo en este libro, que define la composición de la legión en territorios provinciales. Dada la escasez de soldados, los gobernadores de las provincias invitaban a sus habitantes a que se inscribieran en el ejército romano. Llegados al campamento no se adscribían en la infantería pesada, sino que formaban cuerpos especiales, los denominados *auxilia*. Circunscritos a determinadas cohortes y usados para cumplir determinadas funciones, jugaban un papel importante de ayuda y apoyo. Ello tuvo lugar desde las guerras púnicas, cuando Roma llevó su ejército fuera de la península itálica, dándose luego ampliamente. César, a este respecto, ante la existencia en Italia de una sola legión, ordena que se le dé el mayor número de soldados que seguramente integrarían estas tropas auxiliares[14]. Las usaría luego, tras establecer dos campamentos, como elemento disuasorio frente a los germanos, dado el número de legionarios con que contaba[15].

También dentro de los cuerpos auxiliares se cuenta a los integrantes de la caballería, que en este primer libro tienen un papel relevante, cuando en la mayor parte de las guerras la caballería se mantiene en reserva. Lo normal era que se contrataran en este cuerpo personas de los pueblos de la zona acostumbradas al terreno y al tanto de las dificultades orográficas que pudieran existir. En la lucha con los helvecios César había alistado a unos cuatro mil jinetes entre los eduos y los aliados de estos. Sin embargo, en uno de los momentos de la lucha contra los germanos – la entrevista que Ariovisto le había solicitado en la que le requería sobre todo que no fuera ningún soldado de a pie, sino todos a caballo, para evitar así el potencial que era característico del ejército romano – César creyó más oportuno quitar todos los caballos a los jinetes galos y montar en ellos a soldados de la Legión Décima en la que tenía más confianza, sobre todo para contar con una guardia preparada e incondicional[16].

[13] *Gall.* 1, 41, 3.

[14] *Gall.* 1, 7, 2.

[15] *Gall.* 1, 51, 1: *Postridie eius diei Caesar praesidio utrisque castris quod satis esse uisum est reliquit, alarios omnes in conspectu hostium pro castris minoribus constituit.*

[16] *Gall.* 1, 42, 5: *Caesar, quod neque conloquium interposita causa tolli uolebat neque salutem suam Gallorum equitatui committere audebat, commodissimum esse statuit omnibus equis Gallis equitibus detractis eo legionarios milites legionis X, cui quam*

3.2. Armas y bagajes

Dos son las armas[17] ofensivas más características en este libro: el *pilum* y el *gladius*[18]. El *pilum*, convertido en arma general desde la época de Mario, había tenido diversas modificaciones. Se caracterizaba por una punta de hierro corta adherida a un astil férreo, delgado, largo y de menor diámetro en la punta. El extremo inferior de esta arma consiste en un asta de madera que se une al resto mediante un cubo circular o una lengüeta aplanada. Se sabe que en época de Mario la punta del *pilum* era fijada al asta de madera mediante dos remaches, por lo que su base debía ser aplanada. Cuando Mario observó que la larga varilla de hierro no se doblaba siempre al chocar, decidió sustituir uno de los remaches por un tarugo de madera que quedaba hecho astillas tras el choque. Los *pila* estaban diseñados para ser lanzados con la mano a corta distancia con el fin de desorganizar las filas enemigas, justo antes del combate cuerpo a cuerpo. Pero también los romanos fueron adoptando y mejorando las armas más efectivas de los enemigos. Este es el caso del *gladius*, una espada probablemente de origen hispano[19], que fue utilizada por los legionarios de Mario y de César en la lucha cuerpo a cuerpo. La combinación de ambas era letal.

Lo habitual era que el *pilum* se utilizara cuando el enemigo se encontraba a cierta distancia con el fin de lograr desbaratar su formación y posibilitar el ataque cuerpo a cuerpo. Tras ello se usaba el *gladius*, como se describe en la batalla crucial que enfrenta a los romanos con los helvecios[20]; sin embargo, el rápido avance de los germanos impidió usar los *pila* en la batalla contra estos[21].

La pericia y potencia de los romanos lograba en algunas ocasiones que un *pilum* pudiera atravesar varios escudos del enemigo, lo que significaba que el hierro se retorcía, no se podía arrancar y así el enemigo no podía luchar cómodamente[22].

maxime confidebat, imponere, ut praesidium quam amicissimum, si quid opus facto esset, haberet.

17 Véase sobre esta cuestión las contribuciones recogidas en REDDÉ / VON SCHNURBEIN (ed.) (2001) que, aunque tienen que ver con el año 52, valen para el 58 a.C. Véase además BISHOP / COULSTON (2005) y, más específicamente, CONNOLLY (1997).

18 Cf. HAZELL (1981); FEUGÈRE (1994).

19 Cf. sobre este aspecto QUESADA SANZ (1997).

20 *Gall.* 1, 25, 2: *Milites loco superiore pilis missis facile hostium phalangem perfregerunt. Ea disiecta gladiis destrictis in eos impetum fecerunt.*

21 *Gall.* 1, 52, 3-4: *Ita nostri acriter in hostes signo dato impetum fecerunt itaque hostes repente celeriterque procurrerunt, ut spatium pila in hostes coiciendi non daretur. Relictis pilis comminus gladiis pugnatum est.*

22 *Gall.* 1, 25, 3: *Gallis magno ad pugnam erat impedimento quod pluribus eorum scutis uno ictu pilorum transfixis et conligatis, cum ferrum se inflexisset, neque euellere neque sinistra impedita satis commode pugnare poterant.*

Del resto del equipamiento no se hacen referencias singulares, salvo de la *sarcina* en 1, 24, 3. El interés en todo caso era asegurar la seguridad de los soldados.

3.3. Fortificaciones y defensa de campamentos

Las fortificaciones en batalla fueron un elemento importante para garantizar y asegurar la defensa, especialmente en las no pocas ocasiones en que la legión romana era inferior en número a los enemigos. Ello le permitía reprimir los ataques y preservar así su posición, y era lo primero que se realizaba. Ocurre en este primer libro casi de inmediato, cuando, tras salir de Roma al conocer el avance de los helvecios, César corta el puente de Ginebra y construye un muro de gran longitud y de altura notable, y un foso, disponiendo guardias de trecho en trecho, fortificando los castilletes[23].

Los romanos también fueron hábiles en realizar otras construcciones como torres o, como en el caso descrito, puentes que llevaban a cabo con el fin de cruzar los ríos que entorpecían y obstaculizaban su camino en la lucha con el enemigo, ganando así en rapidez a fin de obtener una victoria más inmediata. Es sabido que las legiones realizaban distintos tipos de puentes. Si la corriente no era demasiado fuerte, se amarraban entre sí una serie de barcazas y se tendía sobre ellas una vía de paso. Pero para cruzar otros ríos de corriente más fuerte era necesaria una construcción más sólida, con armazones de madera sobre los que apoyar la vía. Como decimos, esta capacidad en la construcción de puentes temporales para cruzar los ríos mejoró la movilidad estratégica del ejército romano, lo que da idea de que los legionarios no solo estaban entrenados para las batallas, sino que también eran expertos constructores, capaces de realizar estas obras con una rapidez extraordinaria. De ello da cuenta el puente que César mandó hacer sobre el río Saona, que pasaba por tierras de eduos y secuanos, y que le permitió pasar a la otra parte en un día y alcanzar al ejército de los helvecios ante el asombro de estos, quienes con gran trabajo habían tardado veinte días en cruzar el río[24].

Por su parte existían dos tipos de campamentos, los temporales (*castra aestiua*) y los permanentes (*castra hiberna* o *statiua*)[25]. De uno de estos cuarteles de invierno, cercano a Aquileya, César saca tres legiones que invernaban, las que junto a las dos legiones que había reclutado en Italia le servirán para hacer frente a los helvecios[26]. Los campamentos temporales, que eran levantados en un par de horas, casi a diario, constituyeron una práctica defensiva realizada en campaña que evitaba asaltos repentinos: fueron los que normalmente César

[23] *Gall.* 1, 8, 1-3.
[24] *Gall.* 1, 13, 1-3.
[25] Cf. CAGNIART (1992); REDDÉ / VON SCHNURBEIN (ed.) (2001).
[26] *Gall.* 1, 10, 3.

mandó establecer para llevar a cabo las batallas contra los helvecios y contra los germanos, guerras como dice que terminó en un solo verano, retirándose luego con su ejército una vez finalizadas estas campañas a los *castra hiberna*, fuertemente fortificados[27].

3.4. Táctica y estrategia militares

Tras el fracaso de las conversaciones para evitar un conflicto bélico, se ha de recurrir a todo un conjunto de tácticas (entendidas estas como el arte de disponer, mover y emplear la fuerza bélica para el combate) que unidas a otras tantas estrategias que César llevó a cabo le permiten obtener victorias puntuales ante unos adversarios desconocidos[28], a quienes finalmente derrota. Pasamos a describirlas.

3.4.1. Vigilancia y prevención

Durante la guerra de las Galias, los soldados romanos no solo tenían que enfrentarse al ejército enemigo, sino que también debían combatir en un territorio desconocido y hostil. Para estos casos, César toma una serie de medidas previas[29] sobre todo para evitar que sobrevengan nuevos agravios como los infringidos al ejército romano en tiempos pasados[30].

Era fundamental para ello realizar como primera medida un seguimiento del enemigo. La intención final de los helvecios, tras la negativa de César de dejarlos pasar por territorio romano, era llegar al país de los santones en la Galia Céltica, cerca de la provincia romana. La mediación del eduo Dumnórix logró que lo hicieran a través del territorio de los secuanos. César, quien consideraba

[27] En el caso de los germanos (cf. *Gall.* 1, 54, 2-3) y tras concluir la guerra con estos, César retiró sus tropas a los cuarteles de invierno aunque, en este caso, antes de tiempo (*maturius paulo quam tempus anni postulabat*).

[28] Le Bohec (2001a), p. 71 diferencia estrategia y táctica. La primera bien estudiada en el caso de César, pero la segunda no: "César en parle peu, parce que ses contemporains la connaissent bien. Ils savent tous comment se déroule une rencontre en rase campagne".

[29] Los propios helvecios (cf. *Gall.* 1, 13, 4) en la embajada que presidía Divicón, quien había sido el caudillo de aquellos en la desgraciada lucha contra el cónsul L. Casio, después de demostrar el ejército romano su capacidad al cruzar el río Arar en un solo día, hacen valer su coraje en la lucha (*magis uirtute*), aprendido de sus antepasados, frente a los engaños y estratagemas (*dolo aut insidiis*) de los romanos.

[30] *Gall.* 1, 7, 5-7: *Caesar, quod memoria tenebat L. Cassium consulem occisum exercitumque eius ab Heluetiis pulsum et sub iugum missum, concedendum non putabat; neque homines inimico animo, data facultate per prouinciam itineris faciundi, temperaturos ab iniuria et maleficio existimabat. Tamen, ut spatium intercedere posset dum milites quos imperauerat conuenirent, legatis respondit diem se ad deliberandum sumpturum: si quid uellent, ad Id. April. reuerterentur.*

peligrosos a los helvecios (*homines inimico animo* 1, 7, 4; *homines belicosos, populi Romani inimicos* 1, 10, 2) había ordenado a determinados exploradores que siguieran sus correrías, lo cual fue decisivo para conocer qué parte de ellos habían pasado el río Saona, tras haber arrasado los campos y ciudades de eduos, ambarros y alóbroges, y para atacar a los que no lo habían hecho[31].

Este seguimiento y vigilancia se hizo con cierta cautela bien siguiendo al enemigo a una distancia prudencial[32], bien adelantando las tropas[33] o realizando la marcha tanto de día como de noche para anticiparse y evitar así una situación complicada[34].

Era asimismo importante reconocer la naturaleza del terreno[35] como paso indispensable para lograr la victoria, sirviéndose para este fin de los propios habitantes del lugar; en este caso fue Diviciaco, de entre los galos el que le merecía más confianza[36].

Fue frecuente también que se aprovecharan los lugares altos o colinas próximas, que favorecían una posición ventajosa, tanto para la defensa como para el ataque[37].

3.4.2. Factor sorpresa e intimidación del enemigo

Este hecho tiene mucho que ver con una de las estrategias mencionada antes y que destaca en este libro. La información recibida por los exploradores en las

[31] *Gall.* 1, 12, 2. El uso de estos exploradores, quizás de ascendencia gala (había confiado en el eduo Diviciaco la elección de la ruta más conveniente a fin de dirigirse contra Ariovisto), puede verse en *Gall.* 1, 41, 5.

[32] En *Gall.* 1, 15, 3 es todo el ejército romano el que va tras los helvecios hasta el punto de que poco dista entre la retaguardia de los helvecios y la vanguardia de los romanos. En *Gall.* 1, 22, 1, la distancia con el enemigo es no mayor de mil quinientos pasos; y en *Gall.* 1, 43, 2 César coloca el campamento a unos doscientos pasos de donde va a realizar la entrevista con Ariovisto.

[33] Cf. *Gall.* 1, 50, 1.

[34] Sucede esto cuando César (*Gall.* 1, 37-38) recibe noticias del conflicto que algunas tribus germanas (harudes y suevos) habían tenido con eduos y tréveros, con el problema que podría suscitarse de que este nuevo grupo se uniera a las tropas de Ariovisto y en caso de guerra resultara más complicado enfrentarse a ellos. La decisión que tomó fue anticiparse a esto (*maturandum sibi existimauit*) dirigiéndose a marchas forzadas al encuentro con Ariovisto que con todo su ejército se dirigía a ocupar Besançon, porque *omnium rerum quae ad bellum usui erant summa erat in eo oppido facultas*, y porque la ciudad contaba, además, con una posición estratégica relevante, cerrada por un río y con un monte de gran altura, y rodeada por un muro que la convertía en una fortaleza.

[35] *Gall.* 1, 21, 1-3: *(…) qualis esset natura montis et qualis in circuitu ascensus qui cognoscerent misit. Renuntiatum est facilem esse. De tertia uigilia T. Labienum, legatum pro praetore, cum duabus legionibus et iis ducibus qui iter cognouerant summum iugum montis ascendere iubet; quid sui consilii sit ostendit. Ipse de quarta uigilia eodem itinere quo hostes ierant ad eos contendit equitatumque omnem ante se mittit.*

[36] *Gall.* 1, 41, 4.

[37] Así respectivamente *Gall.* 1, 21, 2; 24, 1.

misiones de reconocimiento favorece el hecho de que César considere realizar el ataque en los momentos en los que los enemigos no se lo esperan, aprovechando sobre todo, como dijimos, las horas de la noche para realizar la marcha. Así ocurre ante el grupo importante de helvecios que estaban intentando pasar el río Saona en barcas y almadías tan lentamente que permitió a César cogerlos desprevenidos y dar muerte a gran parte de ellos, sobre todo a los que no habían podido cruzar. Este rápida actuación provocó en el enemigo una situación de desorden tal que le llevó a una rápida retirada, en este caso refugiándose en los bosques próximos[38]. Es una táctica que se repite en otras ocasiones en este primer libro[39].

Para evitar también nuevas situaciones de peligro, máxime tras haber obtenido una victoria trabajosa, César no duda en mostrar una actitud intimidatoria. Así tras vencer a los helvecios en la batalla decisiva y apoderarse el ejército romano de los bagajes y del campamento enemigo, logrando raptar incluso a la hija y uno de los hijos de Orgetórix, envía una carta y emisarios a los lingones, pueblo de la Galia belga, para que no den ningún tipo de ayuda a los helvecios que sobrevivieron en esta batalla (cerca de ciento treinta mil) que habían llegado caminando a su territorio. Si lo hacían, serían considerados enemigos y recibirían igual trato[40].

3.4.3. Uso de la caballería

Característico de este primer libro es el uso constante de la caballería[41]. En estos momentos la caballería se componía de individuos que los romanos tomaban a sueldo en pueblos extranjeros provenientes de las provincias romanas o de los territorios donde se desarrollaba la guerra. Un ejemplo de esto lo tenemos en *Gall.* 1, 15, 1-2: en este caso, por las operaciones militares y la exigencia de la contienda y su fin, había alistado César cuatro mil efectivos reclutados en toda la provincia, entre los eduos y los aliados de estos. Fueron también los

[38] *Gall.* 1, 12, 2-3: *Vbi per exploratores Caesar certior factus est tres iam partes copiarum Heluetios id flumen traduxisse, quartam uero partem citra flumen Ararim reliquam esse, de tertia uigilia cum legionibus tribus e castris profectus ad eam partem peruenit quae nondum flumen transierat. Eos impeditos et inopinantes adgressus magnam partem eorum concidit; reliqui sese fugae mandarunt atque in proximas siluas abdiderunt.*

[39] En *Gall.* 1, 21, 3 después que los exploradores le dan cuenta de que los helvecios habían hecho alto al pie de un monte, manda que se reconozca el terreno, sobre todo las subidas de las laderas, y finalmente a mitad de la noche emprende camino contra el enemigo. Lo mismo ocurre cuando necesita llegar a Besançon antes que Ariovisto, aprovechando para ello el día y la noche (cf. *supra* nota 33 del presente trabajo).

[40] *Gall.* 1, 26, 6: *Caesar ad Lingonas litteras nuntiosque misit, ne eos frumento neue alia re iuuarent: qui si iuuissent, se eodem loco quo Heluetios habiturum. Ipse triduo intermisso cum omnibus copiis eos sequi coepit.*

[41] Sobre este tema véase McCall (2002).

eduos los que aportaron luego más efectivos a este cuerpo. Consta en *Gall.* 1, 18, 10 que habían enviado también jinetes en auxilio de César, sin que se mencione su número, seguramente movidos por cierto interés colectivo ya que ellos habían solicitado antes ayuda a los romanos ante el saqueo que estaban cometiendo los helvecios en sus campos. En ambas ocasiones fueron derrotados. En la primera por el excesivo ardor mostrado en seguir al enemigo, que contaba solo con 500 jinetes, y luchar en un lugar desfavorable. En la segunda, más interesante porque aporta otros datos que no atañen solamente a la materia bélica, por culpa de Dumnórix, hermano de Diviciaco, quien estaba al mando de la caballería: su intención de hacerse con un estatus de poder mayor era contrario a los romanos, y el hecho de simpatizar con los helvecios le llevó a iniciar la fuga y provocar así el pánico en el resto de la caballería[42].

Principalmente se utilizaba la caballería como medio de reconocimiento antes de las primeras escaramuzas. Su misión consistía por lo general en adelantarse al ejército con el fin de llevar a cabo operaciones especiales vinculadas a las tácticas planeadas para ese momento y como contención ante el empuje de los enemigos mientras se ordenaba la formación de la infantería[43]. Destaca también su uso para obtener información de los movimientos del enemigo o como escolta de su general[44].

3.4.4. Formaciones de combate

Ante el ejército romano, los enemigos solían formar en falange. Era pues necesario fracturar la misma y ello se conseguía lanzando desde una posición elevada el *pilum* contra los enemigos, lo que permitía romper fácilmente la formación en falange de éstos. La intención última era poder llevar a cabo la guerra cuerpo a cuerpo[45].

[42] Más adelante (*Gall.* 1, 24, 5) la caballería romana sufriría otro revés, tras ser rechazada por la falange helvecia que logró así acercarse a la primera fila de la legión romana.

[43] *Gall.* 1, 21, 3: *equitatumque omnem ante se mittit*; 24, 1: *equitatumque, qui sustineret hostium impetum, misit*.

[44] Cf. *Gall.* 1, 42, 6-7. La confianza que mostraba César en sus soldados – en este caso, como se dijo antes (cf. *supra* nota 15) a los de la Legión Décima – incluso hizo decir en broma a un soldado que César *pollicitum se in cohortis praetoriae loco X. legionem habiturum ad equum rescribere*.

[45] *Gall.* 1, 25, 2: *Milites loco superiore pilis missis facile hostium phalangem perfregerunt*. En este texto se demuestra además la pericia de los romanos, quienes lograban atravesar y ensartar varios escudos de los galos: el hierro se retorcía e impedía sacarlo, con lo que aquellos preferían abandonar los escudos y luchar a cuerpo descubierto. Cf. también *Gall.* 1, 52, 4.

En general la táctica de despliegue que se repite en este libro es la *triplex acies*[46], aunque determinadas situaciones obligaban a abandonar esta formación. En efecto, la propia temeridad de los romanos a veces provocó situaciones de peligro, con lo que debían adoptar un plan de urgencia, siendo la más socorrida la división de fuerzas[47].

Esta práctica se va a repetir en la lucha contra los germanos, pero esta vez como táctica militar. Ante la inactividad de las tropas de Ariovisto[48], César opta por establecer dos campamentos, recurso que por necesidad le funcionó bien en el caso de los helvecios, y que ahora respondía a una cuestión sobre todo de supervivencia. Así la pretendida intención de evitar el aprovisionamiento a los romanos por parte de los germanos (algo que los romanos hicieron con los helvecios[49]) recibe la pronta respuesta de César de establecer otro campamento (*Gall.* 1, 49), manteniendo a los soldados en triple formación, donde las dos primeras líneas contendrían al enemigo y la tercera fortificaría el nuevo campamento.

La intención última de César, ante el temible ejército germano, es llevarlo a lugares descampados, aprovechando la baza que supone el ataque de la infantería romana, y en definitiva, como dijimos, propiciar el ataque cuerpo a cuerpo. Vencido el miedo y recobrado el espíritu combativo por parte de los romanos ante la arenga de César a su ejército[50], y después del fracaso de la entrevista con Ariovisto promovida por este, César, a partir del capítulo 48, saca durante cinco días seguidos sus tropas colocándolas delante de su campamento en orden de batalla (esto se repite en otras ocasiones[51]), sin que logre el resultado que buscaba ante la resistencia mostrada de los germanos a enfrentarse a este tipo de combate. En efecto, la respuesta de estos se limitaba a realizar pequeñas escaramuzas, con la ayuda de una caballería y unos jinetes veloces, pero sin querer llegar a un combate real. Tales maniobras llegaron a su fin cuando César decidió establecer un nuevo campamento más cerca de los germanos. Ariovisto se decidió al fin a entrar en combate. La batalla posterior (*Gall.* 1, 52) da idea

[46] En *Gall.* 1, 24, 2, la refuerza con dos legiones situadas por encima de las cuatro dispuestas en *triplex acies*, y con tropas de auxiliares. Cf. también *Gall.* 1, 49, 1; 51, 1.

[47] Sucede ante la inesperada reacción de los helvecios en *Gall.* 1, 25, 3-7. Los romanos, quizás confiados en obtener una rápida victoria, siguen a los helvecios que se retiran al monte cercano, sin darse cuenta que otras tribus, boyos y tulingos, que formaban la retaguardia de aquellos, los intentan acorralar. La táctica de los romanos ante esto fue dividirse en dos frentes donde las dos primeras líneas iban a contener a los que habían sido vencidos y la otra a los de la retaguardia.

[48] Cf. NOCHÉ (1947); GUTENBRUNNER (1953).

[49] *Gall.* 1, 26, 6.

[50] *Gall.* 1, 41, 1.

[51] También en *Gall.* 1, 50, 1, saca César las tropas, esta vez de los dos campamentos, sin recibir respuesta por parte de los germanos. Se dice en *Gall.* 1, 50, 4-5 que ello se debía a cierta superstición de los germanos que daban crédito a lo que las madres de familia decían, las cuales vaticinaron la derrota si entraban en batalla antes de la luna nueva.

no solo de la capacidad de actuación del ejército de César ante la inesperada reacción de los germanos (estos, formados en falange, evitaron con la rapidez de su avance que los romanos usaran las picas, y luego las espadas) y de algunos soldados romanos, cuyo arrojo, saltando sobre la falange, arrancando sus escudos con las manos e hiriéndoles desde arriba, logró descomponer el ala izquierda, sino también de la disponibilidad de algunos mandos, como Publicio Licinio Craso, quien al mando de la caballería, en un momento crítico para una parte del ejército, envió soldados en su ayuda. Con la situación restablecida, la caballería romana persiguió y dio muerte a los germanos que se dieron a la fuga hasta llegar al río Rin.

3.5. Intendencia

Era importante en esos momentos la manutención de ejército, así como también eran necesarias otras funciones administrativas[52]. Y al comienzo de la guerra en las Galias, por lo precipitado de los hechos fue vital procurar el abastecimiento inmediato de trigo[53] característicos los problemas de suministro que se plantearon a este respecto.

Ciertamente hay que entender que entonces el ejército romano estaba en continuo movimiento; no tenía acuartelamientos estables, y lo mismo ocurría con los proveedores que normalmente se encontraban cerca del lugar de las operaciones militares[54]. Por lo tanto era necesario conseguir víveres, de los que no podían disponer cuando el clima dificultaba la obtención del grano o determinadas estrategias obligaban a abandonar el acopio de estos (dicho acopio normalmente se hacía a través de los ríos, que se convertirían en una vía de aprovisionamiento paralelo). En estas circunstancias la manutención la obtenían de pueblos aliados, a quienes compraban el grano o con quienes habían establecido un pacto para ello. Es el caso de los eduos, a quienes César reclama el trigo que habían prometido y que estaban obligados a entregar[55].

La necesidad que tiene el general de garantizar la manutención del ejército en ese momento obliga en algunas ocasiones a abandonar al enemigo y dirigirse

[52] Cf. ERDKAMP (1998).

[53] Era la primera cuestión antes de llevar a cabo cualquier combate. Así se refleja en *Gall.* 1, 37, 4; 39, 1; 39, 7. Cf. sobre ello HARMAND (1968).

[54] Cf. *Gall.* 1, 40, 10-11. Aquí eran los secuanos, leucos y lingones quienes iban a suministrar trigo a los romanos.

[55] *Gall.* 1, 16; 17, 2. El problema que se le planteaba a César es que se acercaba el día en que tendría que repartir el grano entre los soldados, y los eduos no fueron capaces de cumplir lo que prometieron, ante la premura de una guerra y con el enemigo tan cerca. Al final se descubrió a través de Lisco, supremo magistrado de los eduos, que detrás de todo ello estaba la figura de Dumnórix.

hacia lugares donde pudieran aprovisionarse de grano – caso de Bribacte, una de las ciudades más ricas de los eduos[56].

Impedir el aprovisionamiento de trigo fue también una de las estrategias que tanto los romanos como sus enemigos emplearon[57].

4. *Algunas conclusiones*

Como se ha dicho por parte de algún investigador[58], el pasado de Roma es inseparable del conocimiento del ejército romano, institución que tuvo mucho que ver en que aquella llegara a ser potencia del mundo entonces conocido con el advenimiento del imperio, y en su evolución tuvieron especial importancia estos momentos finales de la república romana.

Es evidente la importancia que en esta obra tiene la figura de César, omnipresente en el relato, frente a lo que es el ejército propiamente dicho. Él, como general en jefe, dirige todas las operaciones, establece las estrategias, frena los ímpetus; como estratega, sabe medir los tiempos a pesar de lo difícil de algunas situaciones y la premura de la batalla; es hábil en engañar al enemigo y evitar momentos de peligro que pudieran entorpecer la campaña; y tiene arrestos suficientes para en instantes críticos alentar a unos soldados que al igual que él se enfrentaban a un enemigo y unas tácticas entonces desconocidos, y conducirlos al triunfo. Frente a él (pero junto a él) se encuentra la masa anónima de soldados, siempre dispuestos a cumplir las órdenes, eclipsados por la figura de su general y casi carentes de iniciativa (el ejemplo de *Gall.* 1, 52, 5 casi es anecdótico). Virtudes y atributos, en fin, de un general que utilizó esta guerra como propaganda política, algo que bien han sabido destacar los investigadores en esta obra[59]. Pero, como dijimos al comienzo, en este aspecto tan interesante no hemos querido profundizar en este trabajo.

A pesar de ello, y con lo dicho anteriormente, se pueden extraer de una manera general determinadas características sobre el ejército en este libro I de la *Guerra de las Galias*.

Lo primero que hay que valorar es la situación y el lugar en que se generó tal conflicto, los cuales van a determinar la aparición de determinados rasgos. Asistimos, como hemos visto y es de sobra conocido – y siempre siguiendo el texto literario – a una campaña bélica que no había sido preparada de antemano, sino más bien provocada (y en gran medida precipitada) por unas circunstancias que tenían que ver sobre todo con la defensa militar de la parte romana y de sus

[56] *Gall.* 1, 23, 1.

[57] De Ariovisto contra los romanos en *Gall.* 1, 48, 2.

[58] Carreras Monfort (2012).

[59] Sobre ello véase, por ejemplo, Stoessl (1950); Ramage (2003). Cf. también nota 5 del presente trabajo.

aliados (otra cosa son intereses particulares que estaban relacionados con la paulatina ascensión política de su jefe militar, César).

Ello puede explicar que muchos elementos constitutivos del ejército no se reflejen aquí (por ejemplo todo lo relacionado con la asistencia sanitaria, algunos *seruitia*, registros y documentos de carácter militar, máquinas de asedio, etc.) y que algunos otros solo se mencionen de forma puntual. Pero a la vez aquella circunstancia favorece que aparezca una de las cualidades que, creemos, define de forma especial al ejército en este primer libro del *De bello Gallico*, a saber, la facilidad y capacidad de ese ejército para adaptarse a las diversas situaciones que estaban sucediendo de forma rápida y que requerían de una respuesta militar expeditiva por parte de los romanos[60].

Sin embargo, esta adaptación ciertamente no hubiera sido posible en un ejército carente de otras cualidades que están muy relacionadas con la figura y el prestigio de su general, esto es, la sumisión y la disciplina que muestran los soldados a las decisiones tomadas por César; ello va a permitir el orden necesario en una masa enorme de efectivos que permitirá a Roma conseguir la victoria deseada en un corto o largo espacio de tiempo. Dichas cualidades se daban ya en épocas anteriores, gracias a la supresión del antiguo reclutamiento elitista y la decisión de convertir la milicia en algo permanente y no provisional, lo que propició un evidente aumento de la profesionalidad en este estamento. Al lado de la *uirtus*, la sumisión y la disciplina son los valores más llamativos de este ejército en momentos realmente tensos del relato. Recordemos que tras la pérdida de la fe en sí mismas y de su capacidad ofensiva (*Gall.* 1, 39), y tras la arenga de César, las propias legiones asumen ante su general la tarea que les está reservada, que no es otra que acatar las decisiones de este y no entrometerse para nada en la dirección de la guerra (*Gall.* 1, 41, 3).

Pero, además, es un ejército con una gran preparación, flexible y organizado, acostumbrado a unos esquemas que se repiten de forma continua previos al conflicto bélico, que a veces, como en este caso, no sucede de inmediato – tampoco son inmediatos los éxitos militares –, primero relacionados con la protección de enseres y tropas mediante la realización de muros, fosos y empalizadas y el establecimiento de los campamentos, y luego con la elección siempre que se pueda de posiciones elevadas o el seguimiento oportuno al enemigo (o

[60] Claramente esta situación se refleja, por ejemplo, en *Gall.* 1, 22, 1-3, cuando César tiene que desistir del intento de que su ejército, bajo las órdenes del propretor Tito Labieno, suba a la cima del monte donde se encontraban los helvecios. César, que se encuentra al pie de dicho monte, recibe unas noticias de Publio Consocio (quizás centurión), falsas e inducidas por el miedo, de que los helvecios ocupan la cima; rápidamente tiene que ingeniar un plan alternativo y llevar a sus tropas a una colina próxima formándolas en orden de batalla.

incluso a personas concretas que pueden resultar peligrosas para alcanzar el objetivo)[61].

Cabe subrayar lo útiles que resultaron en ese momento los *auxilia* y la importancia también de la caballería[62], en definitiva la utilización de un contingente amplio de aliados, formado especialmente por nativos, quienes por su conocimiento del terreno fueron de mucha utilidad para las operaciones militares.

Y pese al elevado número de efectivos, como se ha visto arriba en varias ocasiones, a la fragmentación de las tropas, a la articulación de las mismas, es un ejército que también se distingue por una ligereza que no perjudica la solidez del mismo, aspectos que vienen a insistir en la profesionalidad de esta institución en estos momentos de la República.

Universidad de La Laguna. Francisco SALAS SALGADO.

BIBLIOGRAFÍA

J. M. ANDRÉ / A. HUS (2005), *La historia en Roma*. Traducido del francés por N. MÍNGUEZ, Madrid.

M. C. BISHOP / J. C. N. COULSTON (2005), *Roman Military Equipment from the Punic Wars to the Fall of Rome*, London, 2ª ed.

S. G. BRADY (1947), *Caesar's Gallic Campaigns*, Harrisburg.

P. CAGNIART (1992), Victori receptaculum, victo perfugium *: notes à propos des camps de marche de l'armée romaine*, in *LEC* 60, p. 217-234.

— (2007), *The Late Republican Army (146-30 B.C.)*, in P. ERDKAMP (ed.), *A Companion to the Roman Army*, Malden, MA / Oxford, p. 80-95.

J. CARCOPINO (2004), *Julio César. El proceso clásico de la concentración de poder*. Traducido del francés por J. A. CAMPUZANO, Madrid.

C. CARRERAS MONFORT (2012), *El ejército: la columna vertebral de Roma*, in *Clío: Revista de Historia* 134, p. 30-39.

Q. CINQUINI (1900), *L'esercito romano ai tempi di Giulio Cesare*, Milano.

J. H. COLLINS (1972), *Caesar as Political Propagandist*, in *ANRW* I.1, p. 922-966.

P. CONNOLLY (1997), Pilum, gladius *and* pugio *in the Late Republic*, in *Journal of Roman Military Equipment Studies* 8, p. 41-57.

P. ERDKAMP (1998), *Hunger and the Sword: Warfare and Food Supply in Roman Republican Wars*, Amsterdam.

M. FEUGÈRE (1994), *L'équipement militaire d'époque républicaine en Gaule*, in *Journal of Roman Military Equipment Studies* 5, p. 3-23.

J. F. C. FULLER (1965), *Julius Caesar: Man, Soldier and Tyrant*, London.

[61] Pasa así con el eduo Dumnórix, hermano de Diviciaco, amigo este de los romanos, que vio por la llegada de César peligrar un estatus de superioridad y su influencia entre los pueblos vecinos. César no tuvo más remedio que citar a Dumnórix, afín por otro lado a los helvecios, y encargar su vigilancia (*Gall.* 1, 20, 5: *Dumnorigi custodes ponit, ut quae agat, quibuscum loquatur scire possit*).

[62] Cf. SADDINGTON (1982).

A. Goldsworthy (1998), *'Instinctive Genius': The Depiction of Caesar the General*, in K. Welch / A. Powell (ed.), *Julius Caesar as Artful Reporter: The War Commentaries as Political Instruments*, Swansea, p. 193-219.

— (2006), *Grandes generales del ejército romano. Campañas, estrategias y tácticas*. Traducido del inglés por I. Hierro, Madrid.

— (2010), Nostri – *Caesar, the* Commentaries*, and Understanding the Roman Army*, in A. Moreno Hernández (ed.), *Julio César: textos, contextos, recepción. De la Roma clásica al mundo actual*, Madrid, p. 45-59.

C. Goudineau (1991), *César et la Gaule,* Paris.

S. Gutenbrunner (1953), *Ariovist und Caesar*, in *RhM* 96, p. 97-101.

P. J. Hazell (1981), *The* pedite gladius, in *AntJ* 61, p. 73-82.

J. Harmand (1967), *L'armée et le soldat à Rome de 107 à 50 avant notre ère*, Paris.

— (1968), *Un aspect de la réforme militaire césarienne : l'alimentation de l'armée*, in *Actes du 93e Congrès National des Sociétés Savantes*, Tours, p. 23-30.

T. R. Holmes (1941), *Caesar's Conquest of Gaul*, Oxford.

H. P. Hudson (1888), *Caesar's Army: A Study of the Military Art of the Romans in the Last Days of the Republic*, New York [reimpr. 1961].

L. Keppie (1984), *The Making of the Roman Army from Republic to Empire*, London.

Y. Le Bohec (2001a), *Stratégie et tactique dans les livres V et VI du* De Bello Gallico, in *REL* 79, p. 70-92.

— (2001b), *César chef de guerre. César stratège et tacticien*, Monaco.

— (2007), *El ejército romano*. Traducido del francés por I. Hierro, Barcelona.

J. McCall (2002), *The Cavalry of the Roman Republic*, London / New York.

A. Noché (1947), *La campagne de César contre Arioviste*, in *LEC* 15, p. 138-147.

R. M. Ogilvie (1989), *César*, in E J. Kenney / W. V. Clausen (ed.), *Historia de la literatura clásica. II. Literatura Latina*. Traducido del inglés por E. Bombín, Madrid, p. 315-319.

F. Quesada Sanz (1997), *¿Qué hay en un nombre?. La cuestión del* gladius hispaniensis, in *Boletín de la Asociación de Amigos de la Arqueología* 37, p. 41-58.

L. Raditsa (1973), *Julius Caesar and his Writings*, in *ANRW* I.3, Berlin / New York, p. 417-456.

E. S. Ramage (2003), *Aspects of Propaganda in the* De bello Gallico*: Caesar's Virtues and Attributes*, in *Athenaeum* 2, p. 331-372.

M. Reddé / S. von Schnurbein (ed.) (2001), *Alésia : Fouilles franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997)*, Paris, 3 vols.

D. Saddington (1982), *The Development of the Roman Auxiliary Forces from Caesar to Vespasian*, Harare.

C. E. Stevens (1952), *The* Bellum Gallicum *as a Work of Propaganda*, in *Latomus* 11, p. 3-18; 165-179.

F. Stoessl (1950), *Caesars Politik und Diplomatie in Helvetierkrieg*, in *Études Suisses d'Histoire Générale* 8, p. 5-36.

La rivalità tra le città siciliane e il ruolo di Roma

La conquista di Siracusa del 211 e quella di Agrigento del 210 a.C. segnarono la definitiva annessione della Sicilia all'impero romano.

Nonostante il tentativo, operato dalle città isolane e reso evidente dall'invio di svariate ambascerie, di ottenere condizioni giuridico-amministrative favorevoli, i vincitori scelsero di distribuire favori e punizioni sulla base del comportamento tenuto da ciascun centro nel corso della seconda guerra punica; come riferisce Livio, la condizione assegnata ad ognuno fu *dispar*, "disuguale": vennero premiati e trattati da *socii fideles* quanti avevano mostrato fedeltà alla causa romana già prima della conquista di Siracusa; furono puniti, invece, quanti avevano atteso la caduta della città prima di fare atto di dedizione[1].

Ma se questo è il quadro tramandato dalla storiografia 'ufficiale', che aveva tutto l'interesse ad esaltare e a far apparire degno di essere imitato un atteggiamento di inalterata fedeltà e lealtà nei confronti della Repubblica romana, più complessa dovette essere la situazione reale. Per quanto sia difficile comprendere le motivazioni della concessione di statuti privilegiati o sfavorevoli alle singole città, è possibile affermare che anche altri fattori entrarono in gioco: in particolare, contribuirono all'ottenimento di statuti favorevoli i legami di parentela, più o meno artificiosi e abilmente propagandati, l'importanza strategica dei siti, le particolari esigenze legate al contesto storico e i 'meriti' dimostrati dalle città soggette; di certo, buona parte di queste benemerenze venne adeguatamente valorizzata dalla capacità suasoria degli ambasciatori siciliani che, nel corso delle numerose delegazioni inviate ai rappresentanti del governo romano, non lesinarono le proprie abilità retoriche al fine di ottenere condizioni di favore per le città da loro rappresentate[2].

Si ebbero così in Sicilia, a partire dal 211 a.C. e fino all'avvento di Augusto, tre città *foederatae* (Messana, Tauromenio e Neto)[3], legate a Roma da precisi e

[1] Liv. 25.40.4: *legationes omnium ferme ciuitatium Siciliae ad eum conueniebant. Dispar ut causa earum, ita condicio erat. Qui ante captas Syracusas aut non desciuerant aut redierant in amicitiam ut socii fideles accepti cultique; quos metus post captas Syracusas dediderat ut uicti a uictore leges acceperunt*. In merito all'invio delle ambascerie dalla Sicilia a Roma cfr. Canali De Rossi (1997), *passim*.

[2] Soraci (2016a).

[3] Il numero delle città federate viene desunto in dottrina dal confronto tra più passi delle stesse *Verrine* (Cic., *Verr*. 2.3.6.13; 2.5.22.56 e 51.133); sulla questione vd., da ultimo, Prag (2014), p. 195-197.

Latomus 78, 2019, p. 1055-1071 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287642

reciproci trattati di alleanza, e cinque città *immunes ac liberae* (Alesa, Segesta, Alicie, Centuripe e Panormo), rese tali per unilaterale concessione della Repubblica; gli altri centri non ottennero nessun trattamento di favore e il territorio da essi controllato fu soggetto al versamento di una quota del prodotto dei campi, la 'decima', diversamente dalle suddette otto città, che ne erano esenti[4].

Questo stato di cose non poteva non acuire rivalità e tensioni, peraltro già esistenti in epoca greca, tra i vari centri. L'impossibilità di confrontare periodi storici molto diversi tra loro è indiscutibile; tuttavia, appare innegabile la periodica reiterazione di comportamenti sociali analoghi (sebbene motivati da cause differenti tra loro), di cui rimangono tracce dall'età greca a quella romana imperiale. Qualunque fosse il quadro politico di riferimento, infatti, le città siciliane manifestarono sempre una certa diffidenza le une verso le altre, che si traduceva, se non in aperto contrasto, quantomeno nell'incapacità di progettare soluzioni comuni. Che fossero "libere" o soggette all'arbitrio di un tiranno o dell'impero romano, la loro tendenza alla discordia o alla competizione si manifestò più volte e questo stato di cose finì non di rado per danneggiarle: per citare uno degli esempi più famosi, si pensi a Selinunte, distrutta nel 409 a.C. a causa di un conflitto che da decenni si protraeva con la vicina Segesta; le stesse Agrigento, Gela e Siracusa, sue alleate, tardarono a prestarle soccorso[5] e la città pose miseramente fine al suo glorioso passato.

La rivalità tra le colonie greche di Sicilia (non troppo diverse, anche in questo, dalle città della madrepatria) era atavica e divenne proverbiale: già nel 424 a.C., Ermocrate aveva invitato i Siciliani a mostrarsi uniti e compatti, pena l'ingerenza esterna, ateniese in particolare, nelle vicende dell'isola[6]; qualche anno più tardi, proprio l'ateniese Alcibiade farà leva sulla disunità (στάσις) endemica esistente nelle e tra le città siciliane per convincere i suoi concittadini ad organizzare una spedizione[7]. Le parole messe in bocca ad Ermocrate ed

[4] Cic., *Verr*. 2.3.6.12-15. Traduzioni e commenti bibliograficamente aggiornati del brano, oggetto di numerosissimi studi (tra i più significativi degli ultimi decenni: Sartori [1974], p. 225-248; Genovese [1993]; Pinzone [1999], *passim*; Dubouloz / Pittia [2009], in partic. p. 91-92, 99), sono offerti da Soraci (2011), p. 123 (ma solo relativamente a *Verr*. 2.3.6.12; cfr. discussione a p. 123-127) e da Prag (2014), p. 186-199.

[5] Diod. 13.56.1-2, 58.3-59.1: Gela ed Akragas asserivano di voler attendere i rinforzi siracusani, che, d'altro canto, tardavano ad arrivare; quando finalmente giunsero i soldati siracusani, Selinunte era già stata distrutta e gli Akragantini cercarono di riparare offrendo agli esuli la loro ospitalità.

[6] Thuc. 4.61.1-2: νομίσαι τε στάσιν μάλιστα φθείρειν τὰς πόλεις καὶ τὴν Σικελίαν, ἧς γε οἱ ἔνοικοι ξύμπαντες μὲν ἐπιβουλευόμεθα, κατὰ πόλεις δὲ διέσταμεν. ἃ χρὴ γνόντας καὶ ἰδιώτην ἰδιώτῃ καταλλαγῆναι καὶ πόλιν πόλει, καὶ πειρᾶσθαι κοινῇ σώζειν τὴν πᾶσαν Σικελίαν; Bruno Sunseri (1982-1983). Sul problema delle relazioni tra le città siciliane nell'opera tucididea vd. Intrieri (2012); (2013), p. 257-258.

[7] Thuc. 6.17.2-4: Alcibiade riteneva improbabile che una massa di persone di razze diverse (ὄχλοι ξυμμίκτοι) come quella che popolava la Sicilia avrebbe ascoltato lo stesso

Alcibiade riflettono, tra l'altro, l'opinione di Tucidide e dei Greci della madrepatria sulla situazione siciliana, opinione che, non molto tempo dopo, è condivisa anche da Platone nel quadro di una rinnovata attenzione verso un concetto ormai diventato principio politico e retorico[8]: Platone aveva auspicato addirittura che Dionisio II avesse unito (e anche vincolato: συνδέω) le città della Sicilia con leggi e costituzioni, in modo che fossero οἰκεῖαι, ossia che si sentissero appartenenti alla stessa famiglia, con lui e tra loro, per aiutarsi vicendevolmente contro il barbaro[9].

Era, tuttavia, soprattutto la mancanza di ὁμόνοια all'interno del corpo civico[10] (generata dalla volontà di alcuni di ὑπὲρ τῶν κοινῶν ἀγωνίζειν, come esplicitamente afferma un'iscrizione di Nakona ritrovata ad Entella) a preoccupare i più lungimiranti: non è un caso se, proprio in questi anni, appare attestato nell'isola, per via epigrafica e numismatica, il culto della dea Ὁμόνοια, la latina *Concordia*, diffuso a partire dal IV sec. in particolare in Asia Minore e Magna Grecia[11]. Invitava ad incentivarne la devozione negli ambienti sicelioti, com'è

discorso o che avrebbe intrapreso un'azione comune (οὐκ εἰκὸς τὸν τοιοῦτον ὅμιλον οὔτε λόγου μιᾷ γνώμῃ ἀκροᾶσθαι οὔτε ἐς τὰ ἔργα κοινῶς τρέπεσθαι). MASARACCHIA (1977); GALLO (1980), p. 1238-1239; GALLO (1982); GALVAGNO (2012), p. 95.

[8] Sull'evoluzione semantica del termine ὁμόνοια, che nel IV sec. a.C. assume lo status di principio politico (MOULAKIS [1973]; FUNKE [1980]) e retorico, vd. THRAEDE (1994), coll. 179-191; CELATO (1980-1981); KLONOSKI (1996); DAVERIO ROCCHI (2007); COBETTO GHIGGIA (2012).

[9] PL., *Epist.* 7 (332 E - 333 A). Circa lo scopo principale (lo stabilimento di un corpus di leggi, considerato il modo migliore di far regnare la felicità nell'isola) che il filosofo riteneva dovesse essere perseguito in Sicilia per porre fine alla situazione di disordine vd. FUKS (1984), p. 128. Il termine ὁμόνοια è assente nelle fonti letterarie sull'isola risalenti al V e IV sec. a.C.: GALVAGNO (2012); ma l'emissione monetale del piccolo centro di Kimissa, verosimilmente risalente agli anni timoleontei, con la personificazione di Ὁμόνοια (identificabile dalla legenda), testimonia che il concetto e il desiderio dell'ὁμόνοια non era estraneo alla Sicilia dell'epoca: PERA (1984), p. 191, n. 4, ove bibliografia; THÉRIAULT (1996b), p. 17-19; MANGANARO PERRONE (1998).

[10] Per i conflitti che sorgevano all'interno delle città vd. LINTOTT (1982), in particolare, su Siracusa tra V e IV sec. a.C., vd. p. 185-221; FUKS (1984); GEHRKE (1985); BERGER (1992); HANSEN / NIELSEN (2004), p. 124-129; DRISCOLL (2012). Nonostante, a rigore, il conflitto interno alla città venga designato col termine στάσις e quello tra città diverse sia piuttosto indicato come πόλεμος, i due termini vengono più o meno frequentemente impiegati in maniera interscambiabile, ad indicare che le contrapposizioni 'interne' rappresentano pur sempre una 'guerra' e quelle 'esterne' implicano comunque il sovvertimento dell'ordine cittadino: BEARZOT (2007), p. 101-119.

[11] THÉRIAULT (1996a); (1996b), p. 22-26 (iscrizione concernente il centro di Nakona, probabilmente dell'inizio del III sec., volta a fissare le modalità di riconciliazione tra le fazioni rivali all'interno del corpo civico: *IGDS* 206; nel testo è stata citata l'espressione presente alla l. 11). Nel III sec. fu il re Pirro ad invitare all'accordo (ὁμόνοια) i capi delle due fazioni presenti a Siracusa; come sottolinea Diodoro, si trattò di una manovra per procurarsi il favore della cittadinanza (ὡς μεγάλης τευξόμενος ἀποδοχῆς διὰ τὴν εἰρήνην): DIOD. 22.8.4 (ed. WALTON) = 22.17.4.2 (ed. GOUKOWSKY), su cui vd. GALVAGNO (2012), p. 96. Nel IV sec. il concetto e il culto di Ὁμόνοια / *Concordia* era diffuso anche

stato opportunamente evidenziato, un "motivo ideale della concordia"[12]: nei fatti, "le iniziative riguardanti il culto di *Concordia* di solito non rispecchiano la realtà e mirano o a celare una sostanziale discordia o a puntellare un fragile compromesso"[13].

Ma, di certo, di fronte alle minacce 'esterne' altrettanto preoccupante era la disunità tra le città e la quasi generalizzata incapacità di intraprendere azioni comuni. Lo scoppio della I guerra punica mise, in effetti, a nudo la mancanza di compattezza tra i centri siciliani che rifletteva, per impiegare una terminologia polibiana, la difficoltà di συμφρονεῖν ("pensare insieme") e di συνεργεῖν ("agire insieme") propria, invece, del sistema statale romano[14]. Già nel 263 a.C. diverse città passarono dalla parte dell'Urbe: la prima a chiedere la pace fu Alesa, seguita da altre, più di cinquanta, tra cui probabilmente anche Catina e Tauromenio[15], mentre l'anno successivo fu la volta di Segesta, Alicie e Tindari, anche se gli abitanti di quest'ultima non riuscirono a portare a termine il loro proposito per il tempestivo intervento cartaginese[16].

Non troppo dissimile il comportamento tenuto da alcuni centri siciliani, i quali *in motu rerum ad Carthaginienses defecerant*, nei mesi successivi alla morte di Ierone II[17]: la situazione di instabilità politica che si venne a creare e la difficoltà per Roma di poter contare su alleati sicuri contribuì a delineare, al termine delle operazioni belliche isolane, il quadro istituzionale cui si è sopra accennato.

Il differente trattamento riservato alle città siciliane portò ad acuire, quindi, le rivalità tra di esse; ancora una volta, tuttavia, le fonti attestanti il culto della dea Ὁμόνοια in questi anni sembrano riferirsi alla concordia da ristabilire all'interno del corpo civico, piuttosto che a quella da ricercare e costruire tra centri vicini: è il caso del passo di Livio, che menziona l'esistenza di un altare della *Concordia* a Siracusa, scelto nel 214 a.C. come luogo, estremamente

a Roma quale incentivo all'accordo tra gli ordini (*concordia ordinum*): D'Arco (1998), con le precisazioni di Thraede (1994), col. 206-211; cfr. anche, per gli antecedenti repubblicani di un motivo che avrà molta fortuna in epoca imperiale, Hurlet (2002), p. 163.

[12] Giangiulio (1982), p. 988.

[13] D'Arco (1998), p. 104.

[14] Pol. 6.18.1-8. Della sterminata bibliografia sul passo ci limitiamo a citare: Nicolet (1982), p. 266-278; Troiani (1979); Musti (1982); Polverini (2005); Seager (2013), p. 253; Hammer (2014), p. 8.

[15] Diod. 23.4.1 (ed. Walton) = 23.5 (ed. Goukowsky); Eutr. 2.19.1; Roussel (1970), *passim*; Vacanti (2012), *passim*.

[16] Diod. 23.5 (ed. Walton) = 23.7 (ed. Goukowsky); per il caso di Segesta, cfr. anche Zonar. 8.9, p. 200, l. 18-22.

[17] Liv. 24.35.1; cfr. anche 24.35-39. Vd. Eckstein (1987), p. 113-114 e p. 157-158, a detta del quale le città del centro e del sud dell'isola seguirono Siracusa nello schierarsi contro Roma, mentre quelle del nordest si mantennero fedeli all'Urbe; Marino (1988), in partic. p. 66-70.

simbolico, davanti o al di sopra del quale parlare ai cittadini riuniti[18]. Più problematica risulta, invece, la cronologia e, dunque, la piena comprensione di un'emissione monetale panormitana, dai più considerata risalente agli anni successivi alla conquista romana, ma per la quale è stata anche proposta una datazione all'età augustea: essa presenta al diritto un volto femminile e la legenda ΟΜΟΝΟΙΑ, mentre al rovescio la legenda ΠΑΝΟΡΜΙΤΑΝ e una cornucopia. Qualora, come è probabile, l'emissione risalga alla seconda metà del III sec. a.C., appare preferibile intendere il riferimento all'ὁμόνοια funzionale ad indicare la ricomposizione (auspicata o effettiva) delle disunità esistenti all'interno del corpo civico[19].

All'epoca delle rivolte servili si ebbero dei tentativi di intraprendere azioni comuni: proprio i capi dei ribelli (sia della prima che della seconda rivolta) provarono, con discreto successo, ad accordarsi tra di loro in funzione antiromana, imitando, in questo, l'operato dei tiranni siciliani (Gelone e Dionisio I) che avevano ottenuto l'ὁμόνοια delle città di fronte alla minaccia cartaginese; Fozio, nel suo riassunto dell'opera diodorea, non manca, a tale proposito, di rilevare lo stupore degli abitanti dell'Urbe e degli stessi Siciliani, certi che la sete di potere dei comandanti degli schiavi avrebbe impedito ogni forma di collaborazione[20].

Con l'instaurazione del Principato si ruppero alcuni degli equilibri consolidati nei secoli precedenti: vennero fondate almeno cinque colonie (Siracusa, Catania, Tauromenio, Tindari e Termini), popolate con l'immissione di

[18] LIV. 24.22.1 (*pro Concordiae ara*) e 13 (*in aram Concordiae*): GIANGIULIO (1982), p. 989; THÉRIAULT (1996b), p. 36-38; MANGANARO PERRONE (1998), in partic. p. 137.

[19] L'emissione è stata datata agli anni successivi al 254 a.C. da GIANGIULIO (1982), p. 989-992 e THÉRIAULT (1996b), p. 34-35, al dopo 241 a.C. da GABRICI (1927), p. 154, nrr. 5-7 e CALCIATI (1983), p. 329, nrr. 3-4, agli anni 208-205 a.C. da CARROCCIO (2004), p. 65, nr. 6 (tav. XIV, 7), seguito da PUGLISI (2009), p. 308, nr. 251, mentre per il III sec. in genere a.C. propende MANGANARO PERRONE (1998), p. 137. In *RPC* I, p. 171-172 si propone una datazione agli anni del II triumvirato. All'epoca augustea pensa, per somiglianza con un'altra emissione panormitana raffigurante la testa velata dell'imperatrice Livia, CUSUMANO (1986), seguito da BITTO (1999), p. 92; ma le motivazioni addotte dallo studioso per giustificare sul piano politico le caratteristiche dell'emissione non appaiono convincenti: cfr. MARINO (1990-1991), p. 157, n. 45. Occorre dire che le monete veicolanti il concetto di Ὁμόνοια vengono quasi regolarmente emesse dagli imperatori romani (PERA [1984], p. 127), giacché la stessa nozione di concordia era divenuta appannaggio della famiglia imperiale (THÉRIAULT [1996b], p. 146-147), come dimostra anche un'epigrafe alesina (cfr. infra, p. 1061, n. 30): *AE* 1973, 271; vd. MANGANARO [1989], p. 190, nr. 80.

[20] Per la prima rivolta: DIOD. 34/35.2.17 (ed. WALTON) = 34.6, da Fozio (ed. GOUKOWSKY). Per la seconda rivolta: DIOD. 36.7.2 (ed. WALTON) = 36.2.5.2, da Fozio (ed. GOUKOWSKY). Non è impossibile che le annotazioni di Fozio riguardanti l'accordo tra i capi dei ribelli derivino dallo stesso Diodoro: sul problema della tradizione diodorea relativa alle guerre servili vd. PITTIA (2011), p. 199-203. In merito alla concordia ottenuta dai tiranni siciliani in funzione anticartaginese vd. GALVAGNO (2012), p. 97-116.

veterani[21]; gli abitanti di tre città furono onorati del diritto latino, mentre i privilegi di natura fiscale, di cui, per tre secoli, avevano goduto gli otto summenzionati centri, furono eliminati[22]; la progressiva opera di uniformizzazione della condizione amministrativa comportò, infine, l'istituzione di diversi municipi (tra cui, certamente, Agrigento, Lilibeo, Alesa, Alunzio e, verosimilmente in un secondo momento rispetto alla concessione del diritto latino, Segesta)[23] con la relativa e graduale assegnazione della cittadinanza romana alle classi dirigenti. Gli altri centri non ottennero, per quella che à noi è dato sapere, particolari privilegi.

Il 'terremoto' amministrativo operato dalla riforma augustea non modificò in modo sostanziale il clima di tensione e l'atteggiamento di reciproco sospetto propri delle città siciliane; l'attribuzione del titolo di colonia a pochi grossi centri isolani, ubicati in posizioni strategiche, la concessione dello statuto municipale ad altri (che non mancarono, per questo, di sottolineare la loro gratitudine e devozione all'imperatore) e la distribuzione di privilegi, quali il diritto latino, a gruppi limitati di persone, se derivò, da un lato, dall'aver preso atto della mutata situazione politico-economica di alcune zone dell'isola, accentuò, dall'altro, la concorrenza tra le città: di fatto, molti centri minori furono marginalizzati o finirono, addirittura, per scomparire del tutto. È, quest'ultimo, il caso di Eraclea Minoa, disabitata già dalla fine del I sec. a.C., e di Morgantina, abbandonata in età giulio-claudia; Solunto, invece, sopravvisse, almeno fino al V sec. d.C., come centro dalle dimensioni ridotte[24].

Occorre precisare, tuttavia, che il fenomeno della scomparsa dei centri urbani fu determinato anche da altri fattori, comuni a tutto l'impero: la rinnovata attenzione per la produttività delle zone agricole e la tendenza alla costituzione di vasti patrimoni terrieri (i latifondi) nelle mani di un unico proprietario, alle

[21] PLIN., *Nat.* 3.14.88; DIO 54.7.1; sulla deduzione della colonia a Tauromenio vd. anche DIOD. 16.7.1, mentre sullo status coloniario di Catania e Siracusa cfr. STR. 6.2.3, C 268; 6.2.4, C 270; per Siracusa, Terme e Tindari sono pervenute anche esplicite attestazioni epigrafiche risalenti a diverse epoche: cfr., ad esempio, *CIL* X, 7131-7132, 7345, 7474-7476, 7478, 7480. Tali colonie furono popolate con l'immissione di veterani: *R. Gest. diu. Aug.* 28.1. Discusso il caso di Panormo, divenuta colonia tra l'età augustea e il III sec. d.C.: vd. *infra*, n. 35. Il problema della corretta interpretazione della riorganizzazione augustea ha suscitato un ampio dibattito storiografico; in questa sede citiamo solamente, tralasciando gli studi specifici dedicati alle singole città: CLEMENTE (1979), p. 466-468; MANGANARO (1988), p. 16-22; WILSON (1990), p. 33-45; MARINO (1995); RIZZO (1996); VERA (1996).

[22] SORACI (2016c), p. 565-570.

[23] Segesta: *AE* 1945, 64; Agrigento: *AE* 1966, 168 e *IG* 14.954; Lilibeo: *CIL* X, 7223 = *ILS* 6768; Alesa: *CIL* X, 7458; Alunzio: *CIL* X, 7463-7464 e *IG* XIV, 367.

[24] CRACCO RUGGINI (1980), p. 4; PFUNTNER (2013). Il territorio di Morgantina (non menzionata, nel II sec. d.C., da Tolomeo, ma neppure dallo stesso Pomponio Mela nel I; entrambi, invece, ricordano ancora Eraclea: MELA 2.118 e PTOL. 3.4.3) potrebbe essere stato incorporato in quello di Enna o di Centuripe (presenti nell'*It. Ant.* 93.3 e 5). Per la menzione di Solunto ancora nel IV (*It. Ant.* 91.6) e V (*Nou. Val.* 1.2) sec. d.C., cfr. WILSON (1990), p. 156-157.

dipendenze del quale lavoravano parecchie persone in qualità di coloni, avrà comportato un più deciso spostamento della popolazione verso le campagne e il conseguente abbandono dei centri minori[25].

Il vuoto venutosi così a creare diveniva spazio appetibile e motivo di contesa tra le città confinanti; Ieta, l'odierna Monte Iato, sembra aver perso l'autonomia, di cui godeva ancora al tempo di Cicerone e all'epoca di redazione della fonte di Plinio[26], e il suo territorio venne probabilmente inglobato politicamente in quello di Panormo già nel corso del I sec. d.C.: i *Libri coloniarum*, infatti, nel ricordare l'intervento di Vespasiano che aveva assegnato a veterani e membri della sua famiglia appezzamenti di terreno proprio tra Panormo e Segesta, omettono di menzionarlo[27]. Lo stesso dicasi di Eraclea Minoa, come si è accennato disabitata alla fine del I sec. a.C. e il cui territorio divenne verosimilmente oggetto di contesa tra i due grossi centri confinanti, Lilibeo e Agrigento: la ben nota epigrafe, eretta dai Lilibetani ad Agrigento in onore della *Concordia*, celebrava appunto la concordia raggiunta tra le due città, che, con molta probabilità, rivaleggiavano per questioni territoriali e di prestigio[28].

Meno chiara l'allusione alla *concordia* in una lacunosa iscrizione proveniente da Siracusa[29]; la *[conco]rdia Aug[usta*, segno che il motivo stava a cuore alla casa imperiale, è, invece, celebrata nell'epigrafe posta, tra la fine del I e gli inizi del II sec. d.C., da un Augustale di Alesa[30]; al II sec. d.C.,

[25] ALFÖLDY (1987), p. 143-144, 198-200; MAZZA (1987), p. 29-30; SORACI (2016b), p. 117-118. Le città, in ogni caso, non avranno mai ospitato la totalità dei lavoratori agricoli, i quali, al contrario, dovevano vivere per la maggior parte in campagna: DUNCAN-JONES (1974), p. 259-260.

[26] Gli abitanti di Ietas (*Ietini* in CIC., *Verr.* 2.3.43.103, ed. PETERSON; *Ietenses* in PLIN., *Nat.* 3.14.91, ed. ZEHNACKER), i cui terreni erano soggetti al versamento della decima al tempo di Cicerone (*loc. cit.*), appaiono *stipendiarii* nell'opera di Plinio (*loc. cit.*).

[27] *Lib. col.* 1.5.1. In merito alla natura dell'opera vd. GONZALES (2006). Neppure Tolomeo ricorda l'esistenza di Ieta – a meno che non la si voglia identificare con il centro di nome Λῆτον (PTOL. 3.4.7), sul quale vd. SORACI (2011), p. 33-34 e, in partic., n. 30. Gli scavi condotti a Monte Iato hanno, peraltro, rivelato la decadenza del centro, che pure continuò ad essere abitato, proprio a partire dalla fine del I sec. d.C.: ISLER (1991), p. 22-23; ISLER / SPATAFORA (2004), p. 8; PFUNTNER (2013), p. 920-922 riconosce "little positive evidence for the persistence of any sort of civic administration after the late 1st century AD", motivata dalla scomparsa dello strato più ricco della popolazione urbana: non stupisce che la possibile perdita di autonomia abbia indotto le élites a trasferire la loro residenza altrove, a Segesta o, più probabilmente, a Palermo.

[28] *CIL* X, 7192 = *ILS* 6767; G. SALMERI, in MANGANARO (1988), p. 19; WILSON (1990), p. 182, 295.

[29] *CIL* X, 7131: *c]olonia l[… / … S]yracusanor[um / …]IIII[…] an / …]n cur […] na / concordia grati*. Per un tentativo di integrazione dell'epigrafe, della quale viene rilevata l'importanza ai fini dell'attestazione del culto di *Concordia*, vd. MANGANARO (1988), p. 68 e n. 349.

[30] *AE* 1973, 271: circa l'interesse rivolto al tema e al culto dell'ὁμόνοια dagli imperatori romani vd. *supra*, n. 19.

infine, viene quasi universalmente datata l'iscrizione centuripina che presenta la scritta ΟΜΟΝΟΙΑΣ: si tratta di una dedica alla divinità, posta in un luogo pubblico o pertinente ad un edificio sacro[31].

Il motivo della discordia tra centri confinanti e non solo è abbastanza comune tra le città greche dell'Asia Minore in epoca imperiale[32] e si ritrova, a proposito della Sicilia, anche in un famoso passo della vita di Apollonio di Tiana scritta da Filostrato: Apollonio, che era sbarcato nell'isola nel 58 d.C. e che ne aveva visitato alcune delle principali città (Lilibeo, Messina, Siracusa e Catania), era stato interpellato a proposito della nascita a Siracusa di un bambino con tre teste e un solo corpo; egli la interpretò come un riferimento ai tre imperatori, Galba, Otone e Vitellio, che si contendevano un unico impero, ma altri, secondo Filostrato in maniera più grossolana (παχέως: era, probabilmente, l'interpretazione più scontata…), lo avevano inteso quale avvertimento per l'isola: "La Sicilia sarebbe stata perduta se non avesse avuto concordia e unione d'intenti (εἰ μὴ ὁμονοήσειέ τε καὶ ξυμπνεύσειεν); molte città appunto erano colpite da dissidi interni e reciproche discordie (ἐστασιάζον δὲ ἄρα πολλαὶ τῶν πολέων πρὸς ἑαυτάς τε καὶ πρὸς ἀλλήλας) e il vivere nell'ordine era assente dall'isola" (trad. dell'A.)[33]. Il termine στάσις, da cui deriva il verbo impiegato nel passo, indica sia la discordia interna che la rivalità tra centri diversi[34] ed è l'esatto opposto dell'ὁμόνοια e di un comportamento all'unisono, qui efficacemente espresso dal verbo ξυμπνεύω, "respirare insieme".

In epoca severiana i titoli onorifici concessi alle città isolane si moltiplicarono: se non già prima, è allora che Panormo divenne colonia[35] e fu certamente allora che Settimio Severo attribuì a Lilibeo e Agrigento lo stesso titolo[36]; ma gli effetti di tale 'promozione' furono ben presto, per così dire, 'limitati' dalla concessione della cittadinanza romana a tutti gli abitanti liberi dell'impero da parte di Caracalla (212 d.C.), che trasformò in puramente formale la distinzione tra colonie e municipi[37].

[31] *IG* XIV, 302; Manni Piraino (1973), p. 35-36, nr. 12; Giangiulio (1982), p. 990, n. 147; Thériault (1996b), p. 66. Manganaro Perrone (1998), p. 137, n. 28 la ritiene "forse ellenistica".

[32] Kienast (1964); Salmeri (1982), p. 89-102; Sheppard (1984-1986); Kienast (1995); Salmeri (1999), p. 240-241.

[33] Philostr., *V. Apoll.* 5.13.

[34] Cfr. *supra*, n. 10.

[35] *CIL* X, 7279 e 7286. Palermo è ritenuta colonia di fondazione augustea da Giardina (1987a) e Vera (1996), p. 41, severiana da Salmeri (1986); genericamente ad un'età post-augustea pensano Marino (1990-1991) e Rizzo (1995).

[36] Lilibeo: *CIL* X, 7205 e 7228; l'attribuzione a Settimio Severo dell'elevazione a colonia di Lilibeo, proposta da Marino (1978), p. 88-97, è stata generalmente accettata. Agrigento: *AE* 2011, 436, su cui vd. Silvestrini (2011). Circa le dediche indirizzate ai membri della dinastia severiana dalle città siciliane vd. adesso Pfuntner (2016).

[37] Cfr. Carrié (2005). L'estensione della cittadinanza romana potrebbe aver contribuito a determinare uno dei cambiamenti che Alföldy (1974) individua come

Uno dei principali motivi della rivalità tra centri, ossia l'ottenimento di condizioni istituzionali favorevoli o anche solo di titoli onorifici (com'era ormai divenuta la condizione di colonia), sembrava così destinato a scomparire; tuttavia, il tentativo, operato da varie città, di ricevere trattamenti di favore venne ancora messo in atto tra la fine del III e il IV-V sec. d.C.: sebbene indirettamente, le non poche epigrafi innalzate dalle città siciliane o dagli stessi governatori provinciali in onore degli imperatori in carica testimoniano la precisa volontà, non sappiamo in che misura coronata da successo, di attirare su di sé l'attenzione dei vertici del potere[38]. Per quanto la nostra documentazione sia certamente incompleta e le scoperte per lo più casuali, è possibile formulare alcune considerazioni.

Soprattutto Panormo e Lilibeo, lontane dalla sede governatoriale ma in passato destinatarie di particolare attenzione da parte dei membri della dinastia severiana[39], appaiono, in un primo momento (fine III – primissimi anni del IV sec.), quali committenti di iscrizioni dedicate agli imperatori (Claudio il Gotico, Diocleziano e Massimino Daia); in un secondo momento (non sempre precisabile dal punto di vista cronologico, considerata l'incertezza sulla datazione degli incarichi, ma, nella maggior parte dei casi, successivo al 310 d.C.), invece, entrambe scelgono di onorare i governatori provinciali (Valerio Apollinare, Domizio Latroniano, Domizio Zenofilo, Alpinio Magno Eumenio, Iulio Claudio Peristerio Pompeiano)[40], i quali, dal canto loro, cercano di accattivarsi il favore

caratteristici del III sec. d.C.: i profondi mutamenti sociali che portarono alla rovina di alcuni membri delle famiglie aristocratiche e, per contro, all'emergere di una nuova classe di governo "of very low social background" (p. 100). Per dirla con Tertulliano, *humiles sublimitate, sublimes humilitate mutantur* (*Apol*. 20.2). Un'opportuna contestualizzazione del passo in cui è inserita questa affermazione si trova in KINZIG (1994), p. 241.

[38] SORACI (2015), p. 91. Almeno in un caso, si può essere certi dell'intervento dell'amministrazione provinciale nella parte occidentale dell'isola: alla metà del IV secolo (tra il 340 e il 350 d.C.) Costanzo II e Costante vengono ricordati per la *statio* delle Terme Selinuntine, *CIL* X, 7200 = *ILS* 5905, su cui vd. STOFFEL (1994), p. 11, n. 74; DI PAOLA (1999), p. 81-82, 85-86; UGGERI (2004), p. 169.

[39] WATAGHIN CANTINO (1978), p. 650; CRACCO RUGGINI (1982-1983), p. 493-496; GIARDINA (1987a); MANGANARO (1988), p. 76-79; SORACI (2016b), p. 127-130.

[40] La *res publica Panhormitanorum* onora Claudio il Gotico (*CIL* X, 7281), Diocleziano (*CIL* X, 7282) e Massimino (*CIL* X, 7283), mentre la βουλή e il δῆμος di Panormo onorano Domizio Latroniano (*IG* XIV, 296). La maggior parte delle dediche a noi pervenute, tuttavia, proviene da Lilibeo: un *curator rei publicae Lilybitanorum* esalta le virtù del *corrector* Gaio Valerio Apollinare (*EE* VIII, 696), i Lilibetani o un magistrato cittadino ricordano i meriti di Domizio Zenofilo (*CIL* X, 7234), la βουλή e il δῆμος celebrano quelli di Alpinio Magno Eumenio (*AE* 1966, 167), la curia loda le virtù di Iulio Claudio Peristerio Pompeiano (*ILS* 8982). Fa eccezione a questo quadro la dedica posta non da abitanti della parte occidentale dell'isola, ma dai Siracusani al *consularis* Perpenna Romano (*CIL* X, 7125 = *IG* XIV, 14). Circa i summenzionati personaggi vd. CLEMENTE (1969), p. 640; CECCONI (1994), p. 222-223; SORACI (2015). Per gli elogi, spesso insinceri, rivolti ai governatori vd. NERI (1981); DI PAOLA (2012), p. 294-295.

degli imperatori celebrandoli per mezzo di epigrafi significativamente innalzate proprio in quelle due città[41]. Una simile concentrazione di dediche da parte di Panormo e Lilibeo in onore dei governatori in carica deve essere considerata casuale o, piuttosto, rispecchia il tentativo delle stesse di attirare su di sé l'attenzione dei vertici dell'amministrazione provinciale e, per tramite di costoro, degli imperatori al potere, avvertiti adesso più distanti dai propri bisogni e problemi[42]?

In effetti, nel tardoantico, sembrano emergere solo pochi centri nell'isola, ancor meno di quelli (un numero già fortemente limitato) che, nei secoli precedenti, erano stati in vario modo privilegiati: tale fenomeno avrà il suo culmine nella seconda metà del IV sec. d.C., quando solo due città siciliane, Catania e Siracusa, vengono elencate tra le "più nobili" dell'impero e insignite dell'appellativo di "splendide"[43], mentre le altre finiscono per essere condannate ad un uniformante silenzio[44]. Un'apparente eccezione è rappresentata dalla

[41] In onore di Costantino vengono erette diverse epigrafi: *CIL* X, 7204, forse proveniente da Marsala ma rinvenuta a Mazara, comunque sempre in territorio lilibetano, ad opera di Betizio Perpetuo; *AE* 1966, 166, innalzata a Marsala da Domizio Latroniano. Quest'ultimo fa erigere anche una stele a Panormo per celebrare le doti di Licinio: *CIL* X, 7284. Il *consularis* Marco Valerio Quinziano, invece, dedica a Marsala due epigrafi, una in onore di Valentiniano (*CIL* X, 7229), l'altra di Valente (*CIL* X, 7230): MANGANARO (2015), p. 137.

[42] Che, nell'avanzato IV secolo, i Siciliani avessero "consapevolezza dell'isolamento di fatto che separava le strutture cittadine locali da quelle della contigua amministrazione provinciale romana, che pur s'intendeva onorare" ritiene CRACCO RUGGINI (1997-1998), p. 252. I vantaggi derivanti dall'attenzione dei governatori o dei patroni sono messi in evidenza da HARMAND (1957), p. 443-447; KRAUSE (1987), in partic. p. 28-65; WALLACE-HADRILL (1990), *passim*; EILERS (2002), p. 84-108 (cfr. anche p. 180-181).

[43] È interessante notare che lo stesso appellativo di "splendida" (gr. λαμπρά) ricorre in un'epigrafe riferito a Tauromenio (*IG* XIV, 1091 = *IGUR* 61: MANGANARO [1982], p. 378 n. 57, che non data l'iscrizione; al II sec. d.C. la fa risalire KORHONEN [2012], p. 351, mentre al III d.C. pensano WILSON [1990], p. 316 e PORTALE [2005], p. 37-38) e in iscrizioni di III sec. attribuito a Lilibeo (*CIL* X, 7239: secondo MARINO [1978], p. 98-100 e FORNI [1984], p. 160-162, l'epiteto abbreviato *SPL* dovrebbe essere sciolto al maschile – *spl(endidissimo)* – e riferito al decurione) e a Termini (*CIL* X, 7345: BIVONA [1994], p. 120-121 nr. 9). Sulla qualifica di "splendida" attribuita a città vd. MOLÈ VENTURA (1996), p. 195.

[44] AUSON., *ord. urb. nob.* v. 92-97, e *Expos. mundi* 65. Per l'appellativo di "splendide" riferito a Catania e Siracusa vd. la stessa *Expos. mundi* 65: *ciuitates autem habet splendidas Syracusam et Catanam*; *CIL* X, 7017, al superlativo, ma attribuito alla popolazione di Catania: *populi splendidissimi [Catinensiu]m*); *CIL* X, 7014: *splendidae urbis Catinae*; l'iscrizione, fortemente mutila, proveniente da Siracusa e integrata da MANGANARO (1993), p. 561, e p. 583, n. 102, nel modo seguente: Ἡ βουλ[ὴ καὶ ὁ δῆμος τῆς] / λαμπρᾶ[ς Συρακοσίων / μ]ητ[ροπόλεως. Ma la *Descriptio*, una sorta di riassunto dell'*Expositio* compilato forse nel VI sec., accanto a Catania e Siracusa ricorda la "splendida" città di Palermo: GIARDINA (1987b). Per la competizione tra le città siciliane vd. anche MOLÈ VENTURA (1996), p. 193-201, e EAD. (1997-1998), la quale rileva, peraltro, una differenza tra l'epoca alto-imperiale, in cui appaiono degne di maggiore

costituzione di Valentiniano III, verosimilmente risalente al 440/441 d.C., dove risultano beneficiarie della benevolenza imperiale ben sei città siciliane (Siracusa, Catania, Etna, Lilibeo, Terme e Solunto) e forse anche altre, i cui nomi non sono giunti poiché la costituzione è mutila della parte finale; si tratta, tuttavia, di un'eccezione apparente all'uniformante silenzio che circonda i centri isolani nel tardo impero, giacché i primi due menzionati nella costituzione sono ancora una volta Siracusa e Catania[45].

È evidente, tuttavia, che una simile superiorità non poteva essere data solo da una maggiore attenzione del governo imperiale o provinciale, attenzione che, al contrario, sembra essere stata deficitaria anche nelle città della costa orientale, almeno nel IV sec.[46]; altri fattori, tra cui la vivacità delle élites municipali, la loro erudizione e la capacità propagandistica e di commercializzazione dei prodotti (quali, ad esempio, il vino etneo)[47], nonché un diverso sfruttamento del territorio circostante, forse meno concentrato nelle mani di pochi latifondisti[48], hanno, com'è stato dimostrato[49], contribuito a realizzarlo.

In conclusione: le concessioni del potere centrale, concretizzatesi nell'attribuzione di privilegi, ebbero non poche ripercussioni sulla vita delle città siciliane e finirono per accentuare la rivalità endemica esistente tra esse sin dall'epoca greca. Ma l'emergere di alcuni centri su altri, dall'età delle guerre puniche al tardoantico, non fu solo l'effetto di una maggiore attenzione del governo centrale:

considerazione Siracusa e Taormina, e quella tardo-imperiale, quando si assiste all'emergere di Catania accanto a Siracusa. Che la graduatoria stilata da Ausonio sia inversamente proporzionale alla capacità demografica delle città elencate ritiene ASHERI (1982-1983), p. 466.

[45] *Nou.* 1.2; per un commento ad essa vd. SORACI (1996), il quale rileva come venga "offerto della Sicilia un quadro geopolitico nuovo il cui epicentro appare spostato verso la zona Siracusa-Catina" (p. 265).

[46] CRACCO RUGGINI (1980), p. 58-59, n. 20. Nel V sec. d.C., invece, il restauro di opere pubbliche appare a carico dei governatori provinciali, sia a Catania (*CIL* X, 7017: restauro del ninfeo da parte del *consularis* Flavio Arsenio; *IG* XIV, 455: restauro delle terme Achilleiane ad opera del *consularis* Flavio Felice Eumazio; *AE* 1956, 259: restauri nel teatro), sia a Siracusa (restauro del pretorio ad opera del *consularis* Flavio Gelasio Busiride, *AE* 1946, 207 = 1948, 49; *CIL* X, 7124 = *ILS* 5643a: restauro della scena del teatro da parte del *consularis* Nerazio Palmato). In merito alle summenzionate epigrafi vd. MAZZARINO (1942-1943); (1954); MANGANARO (1958), p. 19-30; CRACCO RUGGINI (1997-1998), p. 252-254; MANGANARO (2015), p. 136-137.

[47] MOLÈ VENTURA (1997-1998), p. 166, 171-172, 178-180.

[48] Dalla zona orientale dell'isola non sono pervenute molte attestazioni epigrafiche riguardanti la presenza senatoriale fino al III sec. d.C. e, dunque, l'esistenza di latifondi è da supporre qui meno diffusa: cfr. MANGANARO (1982), p. 369-381, il quale ritiene che, a partire dall'età costantiniana, il latifondo senatorio si sia esteso ovunque; cfr. le proprietà di Melania e Piniano: SORACI (2014). Una simile teoria è, certo, troppo schematica, com'è stato osservato (vd. soprattutto CLEMENTE [1982]), ma ha, a nostro avviso, il pregio di rilevare una differenza di fondo tra le due zone dell'isola in età imperiale.

[49] MOLÈ VENTURA (1997-1998), in partic. p. 184.

al contrario, vi contribuirono in larga misura le stesse città (e i loro abitanti o, più spesso, le loro élites), che seppero, chi prima chi dopo, divenire concorrenziali e accaparrarsi maggiore prestigio e considerazione rispetto alle altre.

Università degli Studi di Catania. Cristina Soraci.

Bibliografia

G. Alföldy (1974), *The Crisis of the Third Century as Seen by Contemporaries*, in *GRBS* 15, p. 89-111.
— (1987), *Storia sociale dell'antica Roma*, trad. it. A. Zambrini, Bologna.
D. Asheri (1982-1983), *Le città della Sicilia fra il III e il IV secolo d.C.*, in *Kokalos* 28-29, p. 461-476.
C. Bearzot (2007), *Vivere da democratici: studi su Lisia e la democrazia ateniese*, Roma.
S. Berger (1992), *Revolution and Society in Greek Sicily and Southern Italy*, Stuttgart.
I. Bitto (1999), *Leggende monetali romane di Sicilia*, in M. I. Gulletta (ed.), Sicilia epigraphica. *Atti del convegno internazionale (Erice, 15-18 ottobre 1998)*, Pisa, p. 89-111.
L. Bivona (1994), *Iscrizioni latine lapidarie del Museo Civico di Termini Imerese*, Roma.
G. Bruno Sunseri (1982-1983), *Instabilità politica in città siceliote durante la grande spedizione ateniese*, in *Kokalos* 28-29, p. 53-70.
R. Calciati (1983), Corpus nummorum Siculorum. *La monetazione di bronzo*, I, Milano.
F. Canali De Rossi (1997), *Le ambascerie a Roma in età repubblicana*, Roma.
J.-M. Carrié (2005), *Developments in Provincial and Local Administration*, in *The Cambridge Ancient History. Second Edition.* XII: *The Crisis of Empire (AD 193-337)*, Cambridge, p. 269-312.
B. Carroccio (2004), *Dal* basileus *Agatocle a Roma. La monetazione siciliana di età ellenistica (cronologia – iconografia – metrologia)*, Messina.
S. Cataldi / E. Bianco / G. Cuniberti (ed.) (2012), *Salvare le* poleis, *costruire la concordia, progettare la pace*, Alessandria.
G. A. Cecconi (1994), *Governo imperiale e élites dirigenti nell'Italia tardoantica. Problemi di storia politico-amministrativa (270-476 d.C.)*, Como.
S. Celato (1980-1981), Homonoia *e* polis *greca*, in *Atti del Centro ricerche e documentazione sull'antichità classica* 11, p. 265-269.
G. Clemente (1969), *Le carriere dei governatori della diocesi italiciana dal III al V secolo*, in *Latomus* 28, p. 619-644.
— (1979), *La Sicilia nell'età imperiale*, in E. Gabba / G. Vallet (ed.), *Storia della Sicilia*, II, Napoli, p. 463-480.
— (1982), in S. Panciera (ed.), *Epigrafia e ordine senatorio. Atti del colloquio internazionale AIEGL (Roma, 4-20 maggio 1981)*, II, Roma, p. 381-383.
P. Cobetto Ghiggia (2012), Homonoia *e* demokratia *nell'Atene fra V e IV sec. a.C.: un approccio lessicale*, in S. Cataldi / E. Bianco / G. Cuniberti (ed.), p. 267-279.

L. CRACCO RUGGINI (1980), *La Sicilia tra Roma e Bisanzio*, in *Storia della Sicilia*, III, Napoli, p. 3-96.
— (1982-1983), *Sicilia, III/IV secolo: il volto della non-città*, in *Kokalos* 28-29, p. 477-515.
— (1997-1998), *La Sicilia tardoantica e l'Oriente mediterraneo*, in *Kokalos* 43-44, p. 243-269.
N. CUSUMANO (1986), Omonoia *in un'emissione bronzea di Panormus*, in *Sicilia Archeologica* 62, p. 49-53.
I. D'ARCO (1998), *Il culto di* Concordia *e la lotta politica tra IV e II sec. a.C.*, Roma.
G. DAVERIO ROCCHI (ed.) (2007), *Tra concordia e pace: parole e valori della Grecia antica*, Milano.
L. DI PAOLA (1999), *Viaggi, trasporti e istituzioni. Studi sul* cursus publicus, Messina.
— (2012), *Il governatore provinciale nel Codice Teodosiano. Contributo allo studio dell'amministrazione periferica*, in S. CROGIEZ-PÉTREQUIN / P. JAILLETTE (ed.), *Société, économie, administration dans le Code Théodosien*, Villeneuve d'Ascq, p. 285-309.
E. DRISCOLL (2016), *Stasis and Reconciliation: Politics and Law in Fourth-Century Greece*, in *Chiron* 46, p. 119-155.
J. DUBOULOZ / S. PITTIA (2009), *La Sicile romaine, de la disparition du royaume de Hiéron II à la réorganisation augustéenne des provinces*, in *Pallas* 80, p. 85-125.
R. DUNCAN-JONES (1974), *The Economy of the Roman Empire: Quantitative Studies*, Cambridge.
M. ECKSTEIN (1987), *Senate and General. Individual Decision Making and Roman Foreign Relations (264-194 B.C.)*, Berkeley / Los Angeles / London.
C. EILERS (2002), *Roman Patrons of Greek Cities*, Oxford.
G. FORNI (1984), *La tribù romana* Quirina *indicata alla punica in epigrafi latine*, in *ZPE* 57, p. 160-162.
A. FUKS (1984), *Social Conflict in Ancient Greece*, Jerusalem / Leiden.
P. FUNKE (1980), Homónoia *und* arché. *Athen und die griechische Staatenwelt vom Ende des peloponnesischen Krieges bis zum Königsfrieden (404/3 – 387/6 v. Chr.),* Wiesbaden.
E. GABRICI (1927), *La monetazione del bronzo nella Sicilia antica*, Palermo.
L. GALLO (1980), *Popolosità e scarsità di popolazione. Contributo allo studio di un* topos, in *ASNP* 10, p. 1233-1270.
— (1982), Polyanthropia, eremia *e mescolanza etnica in Sicilia: il caso di Entella*, in *ASNP* 12, p. 917-944.
E. GALVAGNO (2012), *L'*homonoia *del tiranno*, in S. CATALDI / E. BIANCO / G. CUNIBERTI (ed.), p. 95-120.
H.-J. GEHRKE (1985), Stasis. *Untersuchungen zu den inneren Kriegen in den griechischen Staaten des 5. Und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, München.
M. GENOVESE (1993), *Condizioni delle* ciuitates *della Sicilia ed assetti amministrativo-contributivi delle altre province nella prospettazione ciceroniana delle* Verrine, in *Iura* 44, p. 171-243.
M. GIANGIULIO (1982), *Edifici pubblici e culti nelle nuove iscrizioni da Entella*, in *ASNP* 12, p. 945-992.

A. Giardina (1987a), *Il quadro storico: Panormo da Augusto a Gregorio Magno*, in *Kokalos* 33, p. 225-254.
— (1987b), *Conclusioni: Panormo e le* splendidae civitates *di Sicilia*, in *Kokalos* 33, p. 335-337.
A. Gonzales (2006), *Autour d'un palimpseste de l'histoire gromatique : les* Libri coloniarum, in *Autour des* Libri coloniarum *: colonisation et colonies dans le monde romain. Actes du Colloque international (Besançon, 16-18 octobre 2003)*, Besançon, p. 13-22.
P. Goukowsky (2006), *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Fragments, Tome II : Livres XXI-XXVI*, Paris (CUF).
D. Hammer (2014), *Roman Political Thought: From Cicero to Augustine*, Cambridge.
M. H. Hansen / T. H. Nielsen (ed.) (2004), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford.
L. Harmand (1957), *Le patronat sur les collectivités publiques des origines au Bas-Empire*, Paris.
F. Hurlet (2002), *Le* consensus *et la* concordia *en Occident (Ier – IIIe siècle apr. J.-C.). Réflexions sur la diffusion de l'idéologie impériale*, in H. Inglebert (ed.), *Idéologies et valeurs civiques dans le monde romain. Hommage à Claude Lepelley*, Paris, p. 163-178.
M. Intrieri (2012), Philia idiotais, koinonia polesin *in Tucidide*, in S. Cataldi / E. Bianco / G. Cuniberti (ed.), p. 465-481.
— (2013), *Intessere relazioni. Osservazioni sull'itinerario di* philia (I. *dalle origini al V sec. a.C.*), in *Historika* 3, p. 213-272.
H. P. Isler (1991), *Monte Iato. Guida archeologica*, Palermo.
H. P. Isler / F. Spatafora (2004), *Monte Iato. Guida breve*, Palermo.
D. Kienast (1964), *Die* Homonoia*verträge in der römischen Kaiserzeit*, in *JNG* 14, p. 51-64.
— (1995), *Zu den* Homonoia-*Vereinbarungen in der römischen Kaiserzeit*, in *ZPE* 109, p. 267-282.
W. Kinzig (1994), Nouitas Christiana. *Die Idee des Fortschritts in der Alten Kirche bis Eusebius*, Göttingen.
R. J. Klonoski (1996), Homonoia *in Aristotle's Ethics and Politics*, in *History of Political Thought*, 17, 3, p. 313-325.
K. Korhonen (2012), *Sicily in the Roman Imperial Period: Language and Society*, in O. Tribulato (ed.), *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*, Cambridge, p. 326-369.
J. U. Krause (1987), *Spätantike Patronatsformen im Westen des römischen Reiches*, München.
A. Lintott (1982), *Violence, Civil Strife and Revolution in the Classical City (750-330 BC)*, London.
G. Manganaro (1958), *Iscrizioni latine e greche di Catania tardo-imperiale*, in *Archivio Storico per la Sicilia Orientale* 11, p. 5-30.
— (1982), *I senatori di Sicilia e il problema del latifondo*, in S. Panciera (ed.), *Epigrafia e ordine senatorio. Atti del colloquio internazionale AIEGL (Roma, 4-20 maggio 1981)*, II, Roma, p. 369-385.
— (1988), *La Sicilia da Sesto Pompeo a Diocleziano*, in *ANRW*, II, 11, 1, Berlin / New York, p. 3-89.

— (1989), *Iscrizioni latine nuove e vecchie della Sicilia*, in *Epigraphica* 51, p. 161-209.
— (1993), *Greco nei* pagi *e latino nelle città della Sicilia "romana" tra I e VI sec. d.C.*, in A. CALBI / A. DONATI / G. POMA (ed.), *L'epigrafia del villaggio*, Faenza, p. 543-594.
G. MANGANARO PERRONE (1998), Homonoia *dei Kimissaioi,* Eunomia *dei Geloi e la ninfa (termitana) Sardò*, in U. VON FELLMETH / H. SONNABEND (ed.), *Alte Geschichte: Wege – Einsichten – Horizonte. Festschrift E. Olshausen*, Hildesheim / Zürich / New York, p. 131-142.
G. MANGANARO (2015), *La Sicilia dall'era "costantiniana" ad Alarico*, in S. GARRAFFO / M. MAZZA (ed.), *Il tesoro di Misurata (Libia). Produzione e circolazione monetaria nell'età di Costantino il Grande. Convegno internazionale di studi (Roma, 19-20 aprile 2012)*, Catania / Roma, p. 129-139.
M. T. MANNI PIRAINO (1973), *Iscrizioni greche lapidarie del Museo di Palermo*, Palermo.
R. MARINO (1978), *Su alcune iscrizioni latine del palazzo municipale di Marsala*, in *Kokalos* 24, p. 77-111.
— (1988), *La Sicilia dal 241 al 210 a.C.*, Roma.
— (1990-1991), *Osservazioni sullo stato giuridico di Palermo in età augustea*, in *Kokalos* 36-37, p. 145-157.
— (1995), *Il valore dei termini* ἀποικία *e* κατοικία *nella storiografia sulla Sicilia romana*, in *Kokalos* 41, p. 349-361.
A. MASARACCHIA (1977), *Tucidide VI, 17, 2-3*, in *Helikon* 17, p. 213-217.
M. MAZZA (1987), *L'economia siciliana tra Impero e Tardo-Impero*, in M. MAZZA *et al.* (ed.), *Contributi per una storia economica della Sicilia*, Palermo, p. 15-62.
S. MAZZARINO (1942-1943), *Per la storia della Sicilia nel V secolo (a proposito di una nuova epigrafe siracusana)*, in *Bollettino storico catanese* 7-8, p. 1-14 (= ID., *Antico, tardoantico ed èra costantiniana*, II, Bari, 1980, p. 336-354).
— (1954), *Vandali in Sicilia (a proposito di una nuova epigrafe catanese)*, in *Rivista del Comune di Catania*, p. 3-6 (= ID., *Antico, tardoantico ed èra costantiniana*, II, Bari, 1980, p. 355-361).
C. MOLÈ VENTURA (1996), *Catania in età imperiale*, in B. GENTILI (ed.), *Catania antica. Atti del convegno della S.I.S.A.C. (Catania, 23-24 maggio 1992)*, Pisa / Roma, p. 175-222.
— (1997-1998), *Dinamiche di trasformazione nelle città della Sicilia orientale tardoantica*, in *Kokalos* 43-44, p. 153-190.
A. MOULAKIS (1973), Homonoia. *Eintracht und Entwicklung eines politischen Bewusstseins*, München.
D. MUSTI (1982), *Polibio*, in L. FIRPO (ed.), *Storia delle idee politiche, economiche e sociali*, I: *L'antichità classica*, Torino, p. 609-651.
V. NERI (1981), *L'elogio della cultura e l'elogio delle virtù politiche nell'epigrafia latina del IV secolo d.C.*, in *Epigraphica* 43, p. 175-201.
C. NICOLET (1982), *Il mestiere di cittadino nell'antica Roma*. Trad. di F. GRILLENZONE, Roma (ed. or. Paris, 1976).
R. PERA (1984), Homonoia *sulle monete da Augusto agli Antonini. Studio storico-tipologico*, Genova.
W. PETERSON (1917), *M. Tulli Ciceronis Orationes. Diuinatio in Q. Caecilium. In C. Verrem. Editio altera recognita et emendata*, Oxford (OCT).

L. Pfuntner (2013), *The Vanishing Sicilian City: Identity, Connectivity and Urban Abandonment in a Roman Province*, in L. Bombardieri *et al.* (ed.), *Identity and Connectivity: Proceedings of the 16th Symposium on Mediterranean Archaeology (Florence, Italy, 1-3 March 2012)*, Oxford, p. 919-926.

— (2016), *Celebrating the Severans: Commemorative Politics and the Urban Landscape in High Imperial Sicily*, in *Latomus* 72, p. 434-456.

A. Pinzone (1999), Provincia Sicilia. *Ricerche di storia della Sicilia romana da Gaio Flaminio a Gregorio Magno*, Catania.

S. Pittia (2011), *Diodore et l'histoire de la Sicile républicaine*, in S. Collin Bouffier (ed.), *Diodore d'Agyrion et l'histoire de la Sicile*, Besançon, p. 171-226.

L. Polverini (2005), *Democrazia a Roma? La costituzione repubblicana secondo Polibio*, in G. Urso (ed.), *Popolo e potere nel mondo antico. Atti del convegno internazionale (Cividale del Friuli, 23-25 settembre 2004)*, Pisa, p. 85-96.

E. C. Portale (2005), *Sicilia*, in S. Angiolillo / E. C. Portale / C. Vismara (ed.), *Le grandi isole del Mediterraneo occidentale. Sicilia, Sardinia, Corsica*, Roma, p. 17-186.

J. R. W. Prag (2014), *Cities and Civic Life in Late Hellenistic Roman Sicily*, in *Cahiers du Centre Gustave Glotz* 25, p. 165-208.

M. Puglisi (2009), *La Sicilia da Dionisio I a Sesto Pompeo. Circolazione e funzione della moneta*, Messina.

F. P. Rizzo (1995), *La κατοικία di Strabone e l'*oppidum *di Plinio: una* colonia *di veterani a Panormo*, in *Kokalos* 41, p. 375-398.

— (1996), *I* Commentarii *di Agrippa e la* chorographia *nella geografia siciliana di Strabone e di Plinio*, in *Seia* 13, p. 9-33.

D. Roussel (1970), *Les Siciliens entre les Romains et les Carthaginois à l'époque de la première guerre punique*, Paris.

G. Salmeri (1982), *La politica e il potere. Saggio su Dione di Prusa*, Catania.

— (1986), *Sui rapporti tra Sicilia ed Africa in età romana repubblicana ed imperiale*, in A. Mastino (ed.), *L'Africa romana. Atti del III convegno di studio (Sassari, 13-15 dicembre 1985)*, Sassari, p. 397-412.

— (1999), *La vita politica in Asia Minore sotto l'impero romano nei discorsi di Dione di Prusa*, in B. Virgilio (ed.), *Studi ellenistici*, XII, Pisa / Roma, p. 211-267.

F. Sartori (1974), *Le condizioni giuridiche del suolo in Sicilia*, in *I diritti locali nelle province romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo. Atti del convegno internazionale (Roma, 26-28 ottobre 1971)*, Roma, p. 225-252 (= Id., *Dall' 'Italía' all'Italia*, vol. I, Padova, 1993, p. 547-580).

R. Seager (2013), *Polibius' Distortions of the Roman 'Constitution': A Simpl(istic) Explanation*, in B. Gibson / T. Harrison (ed.), *Polybius and his World: Essays in Memory of F. W. Walbank*, Oxford, p. 247-254.

A. R. R. Sheppard (1984-1986), Homonoia *in the Greek Cities of the Roman Empire*, in *AncSoc* 15-16, p. 229-252.

M. Silvestrini (2011), *Colonia Septimia Augusta Agrigentinorum*, in M. Chelotti *et al.* (ed.), *Scritti di storia per Mario Pani*, Bari, p. 455-468.

C. Soraci (2011), Sicilia frumentaria. *Il grano siciliano e l'annona di Roma (V a.C.-V d.C.)*, Roma.

— (2014), *La "ragguardevole proprietà" di Melania e Piniano: nuove ricerche*, in P. Pensabene / C. Sfameni (ed.), *La villa restaurata e i nuovi studi sull'edilizia residenziale tardoantica. Atti del convegno internazionale del Centro Interuniversitario di Studi sull'edilizia abitativa tardoantica nel Mediterraneo (CISEM) (Piazza Armerina, 7-10 novembre 2012)*, Bari, p. 139-143.
— (2015), *La* prouincia Siciliae *in età tetrarchica (284-324 d.C.). Imperatori,* correctores *e comunità cittadine*, in *Annali della facoltà di Scienze della formazione dell'Università degli studi di Catania* 14, p. 67-96.
— (2016a), *Città siciliane 'privilegiate' in epoca repubblicana*, in *DHA* 42/1, p. 97-136.
— (2016b), *La Sicilia romana*, Roma.
— (2016c), *Osservazioni in merito al lessico giuridico-amministrativo e tributario di Plinio il Vecchio*, in P. Dalena / C. Urso (ed.), Ut sementem feceris, ita metes. *Studi in onore di Biagio Saitta*, Acireale / Roma, p. 553-572.
R. Soraci (1996), *Catania in età tardoantica*, in B. Gentili (ed.), *Catania antica. Atti del convegno della S.I.S.A.C. (Catania, 23-24 maggio 1992)*, Pisa / Roma, p. 257-278.
P. Stoffel (1994), *Über die Staatspost, die Ochsengespanne und die requirierten Ochsengespanne. Eine Darstellung des römischen Pistwesens auf Grund der Gesetze des* Codex Theodosianus *und des* Codex Iustinianus, Bern.
G. Thériault (1996a), *L'apparition du culte d'*Homonoia, in *LEC* 64, p. 127-150.
— (1996b), *Le culte d'*Homonoia *dans les cités grecques*, Lyon.
K. Thraede (1994), Homonoia (*Eintracht*), in *RLAC* 16, col. 176-289.
L. Troiani (1979), *Il funzionamento dello stato ellenistico e dello stato romano nel V e nel VI libro delle* Storie *di Polibio*, in L. Troiani / E. Noé / C. Letta, *Ricerche di storiografia greca di età romana*, Pisa, p. 9-19.
G. Uggeri (2004), *La viabilità della Sicilia in età romana*, Galatina.
C. Vacanti (2012), *Guerra per la Sicilia e guerra della Sicilia. Il ruolo delle città siciliane nel primo conflitto romano-punico*, Napoli.
D. Vera (1996), *Augusto, Plinio il Vecchio e la Sicilia in età imperiale. A proposito di recenti scoperte epigrafiche e archeologiche ad Agrigento*, in *Kokalos* 42, p. 31-58.
A. Wallace-Hadrill (1990), *Patronage in Ancient Society*, London / New York.
F. R. Walton (1957), *Diodorus Siculus. Library of History, Volume XI: Fragments of Books 21-32*, Cambridge, MA (LCL).
G. Wataghin Cantino (1978), *La Sicilia occidentale in età romana: i dati archeologici*, in *Un decennio di ricerche archeologiche*, II, Roma, p. 641-654.
R. J. A. Wilson (1990), *Sicily under the Roman Empire: The Archaeology of a Roman Province (36 B.C.-A.D. 535)*, Warminster.
H. Zehnacker (2004), *Pline l'Ancien. Histoire Naturelle. Livre III*, 2[e] édition revue et augmentée, Paris (CUF).

Cunningham, éditeur d'Horace (1721) et adversaire déclaré de Bentley

En 1721, Cunningham, d'origine écossaise, alors retiré à La Haye, publie une volumineuse édition d'Hor(ace), nettement dirigée contre celle de Bentley (1711), Anglais du Yorkshire, professeur à Cambridge[1]. Cette joute horatienne doit être d'abord replacée dans le contexte de l'histoire des éditions imprimées d'Hor., ce qui permet ensuite d'en voir les enjeux et la portée.

1. *Les protagonistes*

Richard Bentley (1662-1742) étudie à Cambridge, dont il devient Master en 1699 au Trinity College, titre qu'il manque de perdre à la suite de ses réformes contre les droits et privilèges des Fellows. Il avait de hauts appuis et savait se défendre. Amplifiant, semble-t-il, son orgueil, ces querelles n'entamaient pas sa capacité de travail, comme philologue classique, numismate, spécialiste de littérature anglaise (édition de Milton, *Paradise Lost*). Son édition d'Hor., commencée en 1702, célèbre par près de huit cents corrections ou propositions de correction, scandalisa (Hor. était très lu), mais s'imposa bien vite par sa force et sa pertinence[2].

Alexander Cunningham (1655? -1730[3]) était d'origine écossaise. Attiré par la pratique presbytérienne, il fit ses études dans les Pays-Bas du Nord (où brillaient les études classiques : J. Scaliger, D. Heinsius…), ensuite dans la capitale de l'Écosse, Édimbourg, où il enseigna le droit. Il servit aussi dans la diplomatie et vraisemblablement dans l'espionnage. En 1720, son protecteur étant tombé en disgrâce, il se retire à La Haye. Il écrit : une histoire de la Grande Bretagne, sur le droit civil, des éditions (Hor. en 1721, Virgile en 1742/1743). Grand joueur d'échecs, il passait pour un homme peu commode.

[1] Vol. 1 : *Q. Horatii Flacci poemata. Ex antiquis Codd. et certis Observationibus emendavit, variasque Scriptorum et Impressorum lectiones adjecit Alexander Cuningamius* ; vol. 2 : *Alexandri Cuningamii Animadversiones, in Richardi Bentleii Notas et Emendationes ad Q. Horatium Flaccum*, La Haye, 1721. Il y a une édition parue la même année à Londres, non consultée.

[2] Jebb (1882), (1908) ; Jocelyn (1998) ; Haugen (2011).

[3] Dates de Stephens (1908). Chiarini (1998), p. 184 donne les dates 1654-1737 ; il doit avoir confondu avec l'homonyme, l'historien Alexander Cunningham : Morgan (1908).

Latomus 78, 2019, p. 1072-1084 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287643

2. *Place de Bentley et Cunningham dans la transmission d'Horace*

Partons des mss tardifs et des incunables, émaillés de fautes et de corrections abusives. Le doute émergeait parfois : le copiste ou le réviseur notait en marge ou entre les lignes une variante. Cependant, il faut attendre la fin du XVe siècle, avec l'apparition de *Miscellanea*, d'*Annotationes*, où polémiquent des humanistes tels Politien, Béroalde sr, Fonzio, tous nés au milieu de ce siècle, pour que se développe une véritable critique textuelle, à base de comparaison de mss, de textes parallèles, de référence à l'*usus scribendi* de l'auteur et à des grammairiens anciens. La philologie moderne naît[4].

Au début du XVIe siècle, les éditions d'Hor. sont plus sûres (Alde Manuce, Venise, 1501[1] ; Giunti, Florence, 1503[1] ; Josse Bade, Paris, 1503[1]). L'effort se poursuit dans le siècle[5]. Une étape décisive est franchie avec Lambin (Lyon, 1561[1]), qui collationne dix mss (six autres, Paris, 1567[2]) ; Cruquius (Anvers, 1578[1]) en collationne onze, dont le fameux *Blandinianus uetustissimus*, témoin, hélas perdu aujourd'hui, de leçons indépendantes de la tradition manuscrite (comme pour *Sat.* I, 6, 126).

Après D. Heinsius (Leyde, 1605[1]), Torrentius (Anvers, 1608) compte surtout pour son commentaire et pour son recours aux inscriptions et monnaies, vues à Rome, qui lui permettent de rectifier des graphies. Ensuite, l'établissement du texte stagne : préférence non expliquée pour un ms., goût pour les conjectures arbitraires et sans appui manuscrit (comme chez Tanaquil Faber, Saumur, 1671) ; des éditions furent commises sans talent (Burman sr, Utrecht, 1699). André Dacier (Paris, 1681[1]) porte ses efforts sur la traduction (il le dit) et aussi le commentaire (en français) ; il paraît s'intéresser à l'ecdotique lorsqu'il découvre Bentley, mais souvent pour s'opposer à lui sans examiner ses arguments (Amsterdam, 1727[4] et Hambourg, 1733[5]). Talbot (Cambridge, 1699) est diversement apprécié ; son édition voulait rompre avec la médiocrité des éditions du siècle, mais il fut éclipsé par Bentley. Entre ces deux derniers, Baxter (Londres, 1701[1]) serait oublié si son édition n'avait pas été revue par d'autres.

En fait, au XVIIe siècle, ce sont les éditions scolaires qui se distinguent, voulant remédier à la crise du latin redoutablement concurrencé, dès 1630 environ, par l'essor des langues nationales. L'édition Desprez d'Hor. (Paris, 1691, et rééditions) appartient à la collection *Ad usum Delphini*, dirigée par Pierre-Daniel Huet et Charles de Montausier ; cette collection voulait rendre les auteurs latins (il n'y eut pas d'auteurs grecs) accessibles dans des éditions maniables, avec des notes utiles à la compréhension littérale. Les trente-neuf éditions en soixante-quatre volumes furent publiées de 1673 à 1730 ; leur succès fut mitigé[6]. Dans le contexte d'une forte implication de la Compagnie de

[4] STENUIT (2009).
[5] STENUIT (2012).
[6] VOLPILHAC-AUGER (ed.) (2000), p. 17 sq., p. 281 sq.

Jésus en faveur du latin et du grec, mais sans exclure les langues nationales[7], les PP. Rodeille (Toulouse, 1683, et rééditions) et de Jouvancy (Paris, 1688[1], et nombreuses rééditions[8]) commirent des éditions d'Hor., semblables[9]. Enfin, il serait injuste d'oublier Bond (Londres, 1606[1]), réédité une cinquantaine de fois, aux notes brèves, précises, destinées à un large public, non moins que Min-ell (Rotterdam, 1668[1]), réédité dans toute l'Europe, mais ses notes furent moins épargnées par les critiques que celles de Bond.

Sur le plan philologique, on pourrait s'exclamer : Enfin, Bentley vint ! Il y aura un après Bentley, comme, au siècle suivant, un après Keller et Holder (Leipzig, 1864-1869[1]). Selon sa Préface (p. XXII, éd. 1711), Bentley se base sur de nombreux mss, une vingtaine que lui ou des amis ont collationnés, auxquels s'ajoutent ceux utilisés dans des éditions antérieures ; il fait grand cas du *Blandinianus uetustissimus*. Cela lui permet de corriger *ope codicum*. Mais il exprime déjà des réticences à l'endroit des mss (p. XX, XXIII) : la *ratio*, l'*ingenium* sont plus importants ; entendons : la conjecture, à base de textes parallèles, d'*usus scribendi*. Lorsque, à la suite de Lambin, il choisit finalement *uetat* d'un seul ms., au lieu de *uetet* (*Od*. III, 27, 15), il s'exclame : *Nobis et ratio et res ipsa centum codicibus potiores sunt*. Le résultat : huit cents changements ou propositions de changements environ au texte d'Hor. (qui compte près de huit mille vers), par choix d'une autre leçon ou conjecture. Certaines de ses conjectures seront découvertes sur des mss qu'il n'a pas utilisés. Bentley ne s'intéresse qu'à la critique textuelle, mais elle confine régulièrement à l'herméneutique.

3. *Le redoutable Cunningham des* Animadversiones[10]

Parmi les opposants à l'édition de Bentley, Cunningham paraît le plus déterminé, le plus disert, le plus acharné. Le ton des *Animadversiones* est empreint pourtant de respect : *uiro longe eruditissimo* est une formule récurrente. Il interpelle fréquemment Bentley : *V(ir) Cl(arissime)*. Ne déclare-t-il pas dans la Préface : *Animo ab ira, odio, inuidia et aemulatione uacuo conscripsi* (l. 3-4) ? Cet accent tacitéen est toujours suspect. Bien plus, seul le guiderait l'*amor ueritatis* ; d'où, sa réaction à Bentley. *Cum humanum sit errare*, la *castigatio erroris* est un devoir ; elle sera parfois *acerba*, malgré le désir d'user *lenitate orationis*. Cunningham a l'air de se donner l'avantage, car Bentley fut d'une *iactantia intolerabilis*. On ne fera donc pas de cadeaux : *Ex Thesauris R. Stephani et*

[7] DE DAINVILLE (1978), p. 144, 194 sq., 209 sq., 245.

[8] L'édition d'Hor. par Jouvancy fut rééditée (au moins) quatre-vingts fois jusqu'en 1872, dans toute l'Europe : SOMMERVOGEL (1890-1932), IV 837, n° 28.

[9] Sur trente éditeurs « dauphins », onze furent des jésuites : VOLPILHAC-AUGER (ed.) (2000), p. 98-100. Les relations semblent bonnes entre P.-D. Huet et la Compagnie de Jésus : SOMMERVOGEL (1890-1932), IV 844, n° 47 (Huet - Jouvancy) ; IV 516, n° 28 (Huet - Sanadon).

[10] Le qualificatif de redoutable est de BRINK (1982), p. 38.

Fabri […] *potueras discere* (sur le sens d'un mot que n'a pas vu Bentley, p. 87), *O ineptissimum Horatii castigatorem* (p. 230), *At qui uir!* (p. 247), ces expressions reviennent.

4. *Méthode de Cunningham*

La méthode de Cunningham est la suivante : il cite le passage d'Hor. incriminé (tel qu'il est dans Bentley ou dans son édition…), puis, en italiques, de larges extraits de la note de Bentley. Les textes parallèles, tant de Bentley que de lui-même, ont des références précises (livre, vers / chapitre). Cunningham argumente (l'*ingenium* de Bentley) pour rétablir le texte. Les justifications paléographiques, quand il y en a, ne viennent qu'après.

La discussion d'un passage peut être interrompue totalement par l'examen d'un autre passage, au terme duquel on revient au premier passage. L'ode III, 12 est l'objet d'un chapitre de dix-neuf pages (chap. XVII). La répartition de ses quarante ioniques mineurs (◡ ◡ – –) a longtemps suivi les recommandations de grammairiens anciens : deux trimètres suivis d'un tétramètre (= 12 vers). Bentley, sur base des mss de Cruquius et d'imprécisions des grammairiens anciens, répartit en deux tétramètres et un dimètre (= 12 vers) ; il sera suivi par quelques éditeurs (Baxter / Gesner / Zeune / Bothe, Meineke, L. Mueller, Lehrs et récemment Shackleton Bailey). Cunningham (p. 319) envisage un tétramètre suivi de deux trimètres (= 12 vers), comme aujourd'hui dans Villeneuve, par exemple ; mais, attentif aux remarques de Martianus Capella et Diomède (p. 315), il choisit la répartition en seuls tétramètres (= 10 vers), avant d'expliquer (p. 321-322) les erreurs de disposition : le tétramètre, pas seulement à cause de la miniature accompagnant la lettre initiale du v. 1, ne tenait pas sur une seule ligne ; les copistes s'embrouillèrent et regroupèrent mal les ioniques mineurs.

Cunningham cite certains de ses ouvrages de référence : le *Thesaurus* de R. Estienne, les ouvrages de grammaire de Vossius (1577-1649 ; professeur à Leyde), Fulvio Orsini (XVIe s., savant dans plusieurs disciplines de l'Antiquité), Dausquius (1566-1633), etc. Il connaît les littératures classiques ; il a lu les commentateurs d'Hor., ce qui lui permet de dégonfler l'orgueil de Bentley, lorsqu'il découvre qu'une conjecture de ce dernier a été faite auparavant.

5. *Plan des* Animadversiones

Le plan des *Animadversiones* paraît embrouillé. Certes, les dix-neuf chapitres, de longueur inégale (de quelques pages à plusieurs dizaines), répartissent la matière par types de problèmes ou par types d'erreurs de Bentley. Au fil des pages, néanmoins, l'impression de fouillis s'installe et les titres des chapitres paraissent de moins en moins parlants.

Chapitres I-II. Malgré sa capacité d'*emendatio*, Bentley laisse des fautes et il corrige abusivement (*imperite* ; ailleurs : *inscite*, *male*). Cunningham annonce qu'en quatre cents endroits, il va faire mieux. Il poursuit : Bentley n'est pas très fiable, puisque, dans la Préface de 1711, il opère vingt-deux changements dans le texte d'Hor., venus trop tard pour être intégrés. Soit. Mais, dans la deuxième édition (Amsterdam, 1713), ces changements n'ont toujours pas été faits. Pour être complet, Cunningham aurait dû signaler qu'une édition de Cambridge en 1713 intègre ces changements, même si elle est due au neveu, Thomas Bentley, sur le modèle de celle de l'oncle[11]. À partir de la troisième édition (Amsterdam, 1728), les vingt-deux corrections sont intégrées au texte d'Hor.

Chapitre III. Deux cent septante changements apportés au texte d'Hor. (choix de leçon, corrections, inversions), justifiés dans moins de trente lignes préalables : *ex fidissimis obseruationibus*, des erreurs deviennent manifestes, dues à des *correctores indocti*, ignorant les *artis praecepta* (mais lesquels ?). Quant aux cent une inversions, fréquentes dans les mss *recentiores* et les incunables, c'est au chapitre XI surtout qu'elles sont justifiées : elles procurent *concinniorem uerborum collocationem*.

Cette salve de changements nous apparaît un peu compulsive. Cunningham lui-même ne les adopte pas tous dans son édition d'Hor. En effet, les *Animadversiones*, bien que publiées la même année et chez le même éditeur que l'édition d'Hor., relèvent de la tradition humaniste des *Annotationes*, *Miscellanea*, *Adversaria*, aux prises de position souvent polémiques. Les éditeurs tendront à oublier les *Animadversiones*, avec quelques exceptions, comme Villeneuve, qui signale une conjecture (*credere* au lieu de *ludere*, *Sat.* II, 3, 172) et une inversion (*nullo his*, *Sat.* II, 8, 79), mais sans l'attribuer à Cunningham ; Bo signale presque toutes les inversions. Ce chapitre III, c'est de la poudre aux yeux.

Chapitre IV. Les terminaisons grecques de quarante-cinq noms propres sont restituées. Sans suite chez les éditeurs, car on latinise les mots grecs, sauf dans un cas (*Aetnen*, *Od.* III, 4, 76, là où Bentley imprime *Aetnam*). Il y a d'autres changements faits d'office, sans suite non plus (d'après l'apparat critique de Villeneuve) : *nil* au lieu de *nihil* ; *ni-nisi*, *mi-mihi*, etc.

Chapitre V. Un tournant, qui va jusqu'au chapitre VIII : Cunningham relève des erreurs de Bentley, avec raison, si l'on se fie à leur rejet dans les éditions actuelles.

[11] Thomas Bentley (1693?-1742) était le fils du demi-frère (aîné) de Richard Bentley. Il fut étudiant, Fellow et bibliothécaire à Cambridge. Il fut aussi chercheur de mss. On a de lui quelques éditions grecques et latines. Le texte de son édition d'Hor., à quelques exceptions près, est celui de Richard Bentley ; les notes, assez courtes, sont de Thomas (il le dit dans la Préface, [p. 2]), mais inspirées de celles de son oncle ; voir GRANT (1885).

Cunningham aurait pu s'arrêter au chapitre VIII. Près de quatre-vingts pages eussent pu former un de ces volumes répandus d'*Annotationes* ou *Adversaria*. Mais non. Mise en scène (p. 78-79). Un admirateur de l'édition Bentley, ayant lu les chapitres V-VIII de Cunningham, *coepit stomachari, arrogantiam tuam* [*Bentleii*] *et incredibilem temeritatem*… Ensuite, cet admirateur déçu se ravise, énumère quelques choix heureux de Bentley. Cunningham n'en démord pas : ce seront les chapitres IX-XIX, sape presque continue de Bentley sur le même ton acerbo-courtois. Les chapitres XV-XVI marquent quelques accords avec Bentley, mais en discutaillant ; ainsi (p. 289-304), la conjecture *uepris* (*Od.* I, 23, 5) de Bentley est adoptée, mais Cunningham se met à consulter éditions, commentaires, recueils de notes, et il découvre (p. 300) que Gogavius (Gogavinus, XVIe s.), ignoré de Bentley, avait déjà conjecturé *uepris* (ce que signalent les éditions actuelles) ; pire : la justification de cette conjecture par Bentley n'est pas bonne et Cunningham aligne divers arguments – métrique, syntaxique, paléographique, stylistique et lexical.

6. *Héritage*

Cunningham sera réédité, certaines de ses notes seront reprises, avec celles de Bentley, Dacier, Sanadon dans de nouvelles éditions[12]. Plusieurs éditeurs et commentateurs le citent. Il alimenta la réflexion. D'après ma collation de plus de soixante passages, le P. Sanadon, éditeur certes téméraire, paraît préférer Cunningham à Bentley.

Quel est aujourd'hui l'écho de l'édition Cunningham et de ses *Animadversiones* ? Les éditeurs modernes retiennent peu et, là où ils ont la même lecture, ils ne nomment pas toujours Cunningham. Mais se réfère-t-on à son édition d'Hor. ou aux *Animadversiones* ? L'épaisseur de ces dernières (près de quatre cents pages), les listes de changements faits d'office (il y en a ailleurs qu'au chapitre III), l'absence d'index (il en existait pourtant depuis les incunables) : tout cela est rébarbatif. Une édition commentée eût été préférable de notre point de vue actuel, mais on est, rappelons-le, dans la tradition des *Adversaria* ; Bentley, d'ailleurs, n'est pas exempt de ces envolées polémiques. Néanmoins, un index, limité aux seuls passages vraiment discutés, peut sauver les *Animadversiones* de l'oubli ; nous l'avons tenté (voir l'Annexe).

L'étape suivante consista dans la confrontation de notre index (268 occurrences) avec l'édition Lenchantin / Bo (œuvre lyrique) et Bo (hexamètres), choisie pour l'ampleur (surtout Bo) de son apparat critique, dans lequel Cunningham apparaît régulièrement, surtout dans Bo. Mais l'indication *Cun. in nota* renvoie en fait aux notes marginales de son édition, qui ont un peu la teneur de nos apparats critiques. Par ailleurs, Cunningham, dans les *Animadversiones*,

[12] Londres, 1722 ; Groningue, 1733 ; Hambourg, 1733 ; Londres, 1740 : IURILLI (2017), nos 1409, 1495, 1499, 1500 et 1618.

présente des corrections comme des certitudes, sans pour autant les adopter dans son édition du texte d'Hor. ; Lenchantin et Bo les ignorent. Finalement, les *Animadversiones* ont-elles été consultées par Lenchantin et Bo ? Pour Lenchantin / Bo, la réponse est négative : la Préface les ignore (spéc. p. XLVII et L, la liste des études consultées pour l'apparat critique). Bo réparera cet oubli (p. XXI).

Voici quelques exemples de choix ou corrections de Cunningham signalés par Lenchantin et Bo (sans être adoptés) :

– *Od.* I, 3, 18 *siccis* codd. edd. : *rectis* Bentley, *fixis* Cunningham.
  Cunningham, *Animadversiones*, p. 21 et 45, note que *rectis* vient en fait de Dryden et que, si l'on suit le raisonnement de Bentley, *fixis* est tout aussi bien envisageable et a plu à deux savants qu'il a consultés.
– *Od.* I, 38, 6 *sedulus curo* codd. edd. : *s. cura* [impératif] Bentley, *s. curae* cod. Bodleianus, Cunningham.
  La leçon *curae* a été corrigée *curo*, *cura*, parce qu'un scribe ne l'a pas comprise, mais Cunningham n'explique pas en quoi (p. 47 et 364).
– *Od.* III, 14, 11 *male ominatis* / *m. nominatis* codd. edd. : *male inominatis* Bentley, *male ô ominatis* Cunningham
  Cunningham consacre une dizaine de pages (p. 187 sq.) à ce problème non encore résolu aujourd'hui, d'autant plus irritant que le sens est clair. La difficulté, relevée par Bentley, vient de l'hiatus d'une voyelle brève (*e* de *male*), attesté seulement à la césure ; or *male* vient juste après elle. La correction *male ô ominatis* est astucieuse, paléographique (le scribe saute un *o*), mais l'ordre des mots est curieux.
– *Od.* IV, 8, 17 *non incendia Carthaginis inpiae* codd., Bentley edd. (*impiae*) : *non inpendia C. i.* Cunningham (*imp-* dans les notes marginales d'apparat critique), Sanadon, Baxter / Gesner in not.
  La difficulté vient de l'absence de césure (elle couperait *Car-thaginis*) et d'un anachronisme : c'est Scipion le Second Africain qui a incendié et détruit Carthage ; Hor., lui, vise le Premier Africain, et lui seul (*feceris*, 21). Pour Bentley, suivi par d'autres éditeurs, le vers est interpolé (plus tard, on s'en prendra aussi au v. 16, d'où deux vers de moins, l'ode totalisant alors trente-deux vers, un multiple de quatre, selon la loi de Meineke). Cunningham (p. 96-106) argumente pour la correction *inpendia*, mais dans le sens d'impôts (p. 101-102). Pour ce sens non attesté d'*impendium*, il s'appuie adroitement sur Tite-Live 38, 53 : (Scipion l'Africain) *Carthaginem uectigalem nobis fecit.*
– *Sat.* I, 2, 66 (*quam satis*) *est* codd. edd. : *et* Cunningham.
  Pour Cunningham (p. 151), *et* insiste sur la douleur ; un *corrector* a cependant estimé qu'il y avait ici trop de conjonctions (trois *-que* aux v. 65-66). Ailleurs, Cunningham n'hésite pas à restituer des *-que* doubles (*Sat.* II, 3, 288, etc.).
– *Sat.* II, 7, 102 *ducor libo* codd. edd. : *libo ductor* Cunningham.

Cunningham (p. 385) suit N. Heinsius : *ductor*, présent dans deux mss, s'accorde plus étroitement au contexte. Nous devons reconnaître que *ductare*, classique, employé dans la comédie mais non attesté ailleurs dans Hor., conviendrait mieux. Bo est le seul à rappeler ce choix intéressant.

– *Épît.* I, 14, 5. Cunningham (p. 18) choisit *rus*, après D. Heinsius. Or, si Bentley (en 1711) met *rus* dans le texte d'Hor., il signale dans la Préface (p. XXIV) qu'il préfère à présent *res* (retenu aujourd'hui). Cunningham feint d'ignorer ces nuances.

7. *Finalement…*

Face aux attaques massives de Cunningham, on ne connaît pas la réaction de Bentley, qui n'était pas homme à se laisser impressionner. Même si les éditeurs sont loin d'adopter ou même de signaler ses huit cents remises en question du texte d'Hor., l'Histoire retient des progrès décisifs. On a presque oublié ses remarques souvent opportunes sur l'orthographe au temps d'Hor. (voir sa Préface de 1711, p. XXIV), sur le lexique, la syntaxe, le style. La lecture de Bentley reste profitable, on le réimprime encore aujourd'hui. Le sens d'un passage semblait assuré : Bentley montre les failles. Son analyse de l'ode I, 1, où la structure syntaxique des treize premiers vers est fluctuante, garde son actualité. Sa préférence pour résoudre un problème *ope ingenii* plutôt qu'*ope codicum* suscite toujours un débat fructueux.

Cunningham a menti par omission quand, dans la Préface (l. 3-4), il affirme écrire *ab ira, odio…* Nous savons qu'il se venge : en 1711, il apprend que Bentley est l'auteur d'un jugement sévère porté l'année précédente sur l'édition des fragments de Ménandre par son ami Le Clerc ; pendant dix ans, il va ruminer sa vengeance[13].

Cunningham cite longuement et en italiques Bentley, comme si l'on devait se passer de son édition. Le ton est polémique, inlassablement, malgré le chronique *V. Cl.* (*Vir Clarissime*). Bien que d'une vigueur infatigable, dans un latin aisé, ce fouillis de trois cent quatre-vingt-treize pages est devenu comme illisible ; nous l'avons lu et en avons tiré un index, peut-être salvateur. En effet, il ne faut pas seulement consulter l'édition d'Hor., mais aussi les *Animadversiones* ; il faut oublier les corrections hasardeuses et en salves, car il y a aussi des remarques critiques et des corrections qui ne manquent pas d'intérêt. Les éditeurs du XVIIIe siècle l'avaient compris. Cunningham alimente la réflexion ; il peut alors devenir l'égal de Bentley.

Chercheur associé,
Université de Strasbourg. Bernard STENUIT.

[13] STEPHENS (1908).

Bibliographie

Éditions et commentaires d'Horace XVIIIe-XXe siècles

W. Baxter 1701[1] : Londres.
W. Baxter 1725[2] : Londres.
W. Baxter / J. M. Gesner 1752 : Leipzig.
W. Baxter / J. M. Gesner / J. K. Zeune 1802 : Leipzig.
W. Baxter / J. M. Gesner J. K. Zeune / F. H. Bothe 1822 : Leipzig.
R. Bentley 1711[1] : Cambridge.
R. Bentley 1713[2] : Amsterdam.
R. Bentley 1728[3] : Amsterdam.
D. Bo 1959 : Turin (*Sat.*, *Épît.*, *AP*).
A. Cunningham 1721 : La Haye.
A. Dacier 1727[4] : Amsterdam (Paris, 1681[1]).
A. Dacier 1733[5] : Hambourg.
D. Heinsius 1605[1] : Leyde.
N. Heinsius 1742 : *Adversariorum libri IV*, Harlingen (posthume. Vécut 1620-1681).
K. Lehrs 1869 : Leipzig.
M. Lenchantin / D. Bo 1958 : Turin (*Od., Ép.*, CS).
A. Meineke 1854[2] (1834[1]) : Berlin.
L. Mueller 1871 : Leipzig.
N.-É. Sanadon 1728 : Paris.
D. R. Shackleton Bailey 2001[4] : Munich / Leipzig (Stuttgart, 1985[1]).
L. Torrentius 1608 : Anvers (posthume. Vécut 1525-1595).
F. Villeneuve 1929-1934 : Paris.

Études modernes

C. O. Brink (1982), *Horatian Notes III*, in *PCPhS* 28, p. 30-56.
G. Chiarini (1998), *Cunningham*, in *Enciclopedia Oraziana*, t. 3, Rome, p. 184-185.
F. de Dainville (1978), *L'éducation des Jésuites (XVIe-XVIIIe s.)*, Paris.
A. H. Grant (1885), *Bentley, Thomas*, in *Dictionary of National Biography* 4, p. 318-319.
K. L. Haugen (2011), *Richard Bentley: Poetry and Enlightenment*, Cambridge, MA.
A. Iurilli (2017), *Quinto Orazio Flacco. Annali delle edizioni a stampa. Secoli XV-XVIII*, 2 vol., Genève.
R. Jebb (1882), *Bentley*, Londres.
— (1908), *Bentley, Richard*, in *Dictionary of National Biography* 2, p. 306-314.
H. D. Jocelyn (1998), *Bentley*, in *Enciclopedia Oraziana*, t. 3, Rome, p. 118-123.
B. Morgan (1908), *Cunningham, Alexander (1654-1737)*, in *Dictionary of National Biography* 5, p. 307.
C. Sommervogel (1890-1932), *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, 12 vol., Bruxelles / Paris (réimpr., Louvain, 1960).
B. Stenuit (2009), *Le texte d'Horace à la fin du XVe siècle : l'essor de la philologie moderne*, in *Latomus* 68, p. 742-753.

— (2012), *Le texte d'Horace au XVI*[e] *siècle, avant Lambin*, in *Latomus* 71, p. 494-506.

H. M. STEPHENS (1908), *Cunningham*, in *Dictionary of National Biography* 5, p. 306.

C. VOLPILHAC-AUGER (ed.) (2000), *La collection* Ad usum Delphini. *L'Antiquité au miroir du grand siècle*, Grenoble.

ANNEXE : Index des *Animadversiones*

Index des 268 passages discutés dans Cunningham, *Animadversiones*.
Sont exclus les passages simplement cités et les listes (chap. III, IV, VI-IX).
Seule la première page de la discussion est donnée.

A Neglected Omen of a Succession of Imperial Deaths (Amm. 23.5.12)

Ammianus Marcellinus describes numerous omens which he specifically identifies as such. Most refer to the death of an emperor, and they tend to occur relatively shortly before the relevant death, although Ammianus rarely preserves the exact date.[1] For example, he tells us that the western emperor Julian was already experiencing many prophetic signs of the death of his eastern rival Constantius II while celebrating his own *quinquennalia* at Vienne in Gaul (21.1.4-6), so about 6 November 360, and Constantius duly died on 3 November 361. He also reveals that Julian received the first specific omen that his own death was approaching on 1 January 363, when the eldest of the priests accompanying him to a sacrifice in the temple of Genius fell and died (23.1.6), and he himself died almost six months later on 26 June 363 (25.5.1). Of course, Julian received many more omens subsequently that his death was approaching, as late as the night before it even (25.2.3-4). According to Ammianus, there were many bad omens at Antioch following the arrival of the emperor Jovian there (25.10.1-4) in about October 363. While Ammianus does not actually explain what the significance of these omens was, the fact that they included comets, and comets had traditionally been interpreted as signs of the death of an emperor, suggests that all or most of them looked forward to the death of Jovian, as occurred on 17 February 364.[2] Next, if one accepts what Ammianus says about the omens of the death of Valentinian I (30.5.16-19), they seem to have clustered in the last two months before his death at Brigetio at 17 November 375, although this becomes problematic if one believes that his description of multiple comets burning in the sky conceals a reference to Halley's comet, since that was actually only visible during the period March-April 374.[3] Finally, Ammianus

[1] It was characteristic of Roman imperial historiography to include groups of omens signifying the death of an emperor shortly before his death. For a full list of alleged omens connected to the emperors from Augustus to Domitian, including those signifying their deaths, see Vigourt (2001), p. 22-74.

[2] For the date of his death, see Eutr., *Breu.* 10.18.2. On comets as omens of the death of an emperor, see e.g. Dio 56.29.3 (death of Augustus); Pliny, *HN* 2.92, Suet., *Claud.* 46, Dio 61.35.1 (death of Claudius); Suet., *Vesp.* 23.4, Dio 66.17.2 (death of Vespasian).

[3] den Boeft *et al.* (2015), p. 134: "in all probability Halley's comet."

Latomus 78, 2019, p. 1085-1096 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287644

describes a cluster of omens pointing to the death of the emperor Valens (31.1.1-4) occurring shortly before the outbreak of the Gothic crisis, so during the winter of 375/76 or thereabouts, although Valens was not actually killed in battle against the Goths until 9 August 378 (31.12.10).

There is a clear pattern here, and it is not surprising. Omens of imperial death are presented as indicators of the short-term future, and of the death of the current emperor rather than of his successor, or of his successor in turn even. One obvious advantage of their presentation in this manner is that it draws stronger connections in the mind of the reader or listener between these omens and the events that they are supposed to foretell. In other words, the reader or listener is better enabled to follow the narrative. Another advantage is that the reader or listener is better facilitated in appreciating the truth of omens, that they do actually predict the future, even if sometimes only the truly expert can interpret them correctly beforehand.[4] Naturally, there are some exceptions to this tendency to cluster omens of imperial deaths relatively shortly before the relevant deaths. For example, Ammianus describes how, when Hilarius and Patricius were being tried for treason and magic in 372, they revealed that their device for divination had also spelled out some verses predicting the death of the emperor Valens and their judges (29.1.33), and he confirms the accuracy of these verses later when describing the death of Valens in 378 (31.14.8). However, this is the exception that proves the rule that Ammianus generally preferred omens to predict the death of the current emperor in the relatively short-term future. Therefore, it is not particularly surprising to discover that in one instance he has allowed an apparent medium-term omen predicting the deaths of the three immediate successors to the current emperor, that is, events up to 15 years later, to pass as a short-term omen predicting the death of the current emperor in the immediate future instead. Unfortunately, however, modern commentators have failed to recognise this omen of the deaths of the three successors to Julian as what it is.

The omen in question occurred on 7 April 363 as the emperor Julian was leading his Persian expedition down along the right bank of the Euphrates towards the deserted town of Dura Europus (23.5.12-13):

> 12. *Secuto itidem die, qui erat septimum idus Aprilis, sole uergente iam in occasum, ex parua nubecula subito aere crassato, usus adimitur lucis, et post minacem tonitruum crebritatem et fulgurum, Iouianus nomine miles ex caelo tactus cum duobus equis concidit, quos potu satiatos a flumine reducebat.* 13. *Eoque uiso,*

[4] This is an important point for Ammianus, as demonstrated by his digression at length in defence of divination against its anonymous critics, presumably Christians (21.1.7). His belief in the effectiveness of divination when performed by qualified professionals according to the correct procedures results in his positive depiction of the traditional haruspices against Neoplatonic philosophers in particular. In general, see LIEBESCHUETZ (1988).

> *harum rerum interpretes arcessiti, interrogatique etiam id uetare procinctum fidentius affirmabant, fulmen consiliarium esse monstrantes: ita enim appellantur quae dissuadent aliquid fieri uel suadent. Ideoque hoc nimis cauendum, quod militem celsi nominis cum bellatoriis iumentis extinxit, et hoc modo contacta loca nec intueri nec calcari debere fulgurales pronuntiant libri.* 14. *Contra philosophi, candorem ignis sacri repente conspecti, nihil significare aiebant, sed esse acrioris spiritus cursum, ex aethere aliqua ui ad inferiora detrusum, aut si exinde praenoscitur aliquid, incrementa claritudinis imperatori portendi, gloriosa coeptanti, cum constet flammas suapte natura nullo obstante ad sublimia conuolare.*[5]

> "12. Likewise, on the following day, which was the seventh of April, as the sun was already sloping towards its setting, starting with a little cloud thick darkness suddenly filled the air and daylight was removed; and after much menacing thunder and lightning a soldier named Jovian, with two horses which he was bringing back after watering them at the river, was struck dead by a bolt from the sky. 13. Upon seeing this, Julian again called in the interpreters of omens, and on being questioned they declared emphatically that this sign also forbade the expedition, pointing out that the thunderbolt was of the advisory kind; for so those are called which either recommend or dissuade any act. And so much the more was it necessary to guard against this one because it killed a soldier of lofty name as well as war-horses, and because places which were struck in that manner – so the books on lightning declare – must neither be looked upon nor trodden. 14. The philosophers, on the other hand, maintained that the brilliance of the sacred fire which suddenly appeared signified nothing at all, but was merely the course of a stronger mass of air sent downward from the aether by some force; or if it did give any sign, it foretold an increase in renown for the emperor, as he was beginning a glorious enterprise, since it is well known that flames by their very nature mount on high without opposition."

This was only one of many omens alleged to have occurred during the course of Julian's Persian expedition, particularly during its initial stage before it had entered Persian territory proper.[6] On the previous day, some soldiers had presented Julian with a huge lion that they had killed, and there had been a dispute about the ominous significance of their slaying of the king of the beasts (23.5.8-11). Julian had interpreted this as a positive sign, as a sign that he would kill the king of the Persians. In contrast, the Etruscan haruspices present with him interpreted it as a warning to a leader not to invade the territory of another, and so as a warning to Julian not to proceed with the Persian expedition. However, they were opposed in this by a group of philosophers who argued that Galerius Maximianus' troops had presented a lion and a boar to him as he was about to attack King Narses of the Persians in 297, and that that campaign had been a complete success for him. So, although Ammianus does not explicitly say so,

[5] Text and translation ROLFE (1940).

[6] For a succinct analysis of the role of omens during Ammianus' account of the Persian expedition, see ROSS (2016), p. 180-189.

their argument seems to have been that a similar event probably presaged a similar victory for Julian. Hence the disagreement between the Etruscan interpreters of omens and the philosophers on 7 April is really a continuation of the strong disagreement between them on the previous day. Once more, the Etruscan interpreters were interpreting an omen in a negative fashion, while the philosophers were interpreting it in a positive fashion.

Such is the detail of Ammianus' description of the disagreement between the haruspices and the philosophers concerning the significance of the thunderbolt that killed Jovian and the two horses with him that one could easily assume that this exhausts the potential interpretation of this omen. Yet it does not. Ammianus tells us only how the apparent omen was interpreted at the alleged time of its occurrence, and not how it was interpreted subsequently. Most importantly, he does not explicitly comment on how this omen was actually interpreted by the time that he was writing in the late 380s. This is noteworthy because the coincidence between the name of the soldier struck by lightning and that of Julian's immediate successor as emperor could hardly have escaped notice or comment by then. It is worth exploring, therefore, whether this omen may have seemed in hindsight to predict the death of Jovian rather than of Julian.[7]

Three factors encourage the belief that the death of the soldier Jovian may have been interpreted subsequently as an omen of the death of the emperor Jovian rather than of Julian. The first factor is the coincidence between the names of the two men, since the Romans had traditionally placed great emphasis on the ominous potential of names.[8] In particular, it was well recognised that the name of the person or animal involved in an omen could point to the name of him or her whose misfortune was being so signified. So, for example, when L. Aemilius Paullus was consul in 168 BC, he recognised in the death of his young daughter's puppy named Persa an omen of his defeat of King Perseus of Macedonia.[9] Similarly, when the emperor Julian's horse by the name of Babylonius was struck down by colic at the start of the Persian expedition, he immediately interpreted this to mean that Babylon had fallen (23.3.6), that is, as a sign of his defeat of Persia. The second factor is that both Jovians had suffered sudden and unexpected deaths, the soldier Jovian as a result of lightning, the emperor Jovian, if one can credit Ammianus, as the result either of what would now be called carbon monoxide poisoning or of choking on his own vomit following excessive indulgence (25.10.13). The third factor lies in the coincidence between their activities at the times of their deaths, both returning from

[7] RIKE (1987), p. 62, n. 40 suggests that this omen "applied even more to Jovian than Julian," arguing that the two horses "surely stand for the loftier Jovian's two dead imperial predecessors."

[8] On the importance of names of good omen, see e.g. CIC., *Diu.* 1.102; LIV. 28.28.4; TAC., *Hist.* 4.53.

[9] See CIC., *Diu.* 1.103; VAL. MAX. 1.5.3; PLUT., *Aem.* 10.3

the Euphrates. On the one hand, the soldier Jovian was struck dead while leading two horses back from the river Euphrates where he had just watered them. On the other hand, the emperor Jovian died at Dadastana in Bithynia during the last stages of his return to Constantinople from the disastrous Persian expedition down the Euphrates.

Questions now arise concerning the significance of the two horses which the soldier Jovian was leading at the time of his death. What, if anything, was their symbolic purpose? Why horses rather than mules or camels? Why were there two rather than just one? Why were the deaths of these animals even necessary at all? If one accepts that the omen predicts the death of Julian, then the deaths of the two horses, specifically identified as war-horses, could presumably symbolise the destruction of the army which he had led against Persia. However, if the omen predicts the death of Jovian instead, this approach becomes much more problematic, because Jovian neither died in battle nor led an army into defeat. Nevertheless, the fact that the two horses were killed in addition to the soldier Jovian suggests that they, or rather who or what they represent, will suffer the same fate as the emperor Jovian. Furthermore, the fact that the animals being led by Jovian were both horses suggests that those symbolised by them would be two of a kind also. One is immediately reminded of the emperors Valentinian I and Valens. They were two of a kind in two senses. First, they were full brothers, the sons of the former *comes Africae* Gratian by a wife whose name has not survived, Valentinian being the elder son, Valens the younger son.[10] Second, they were co-emperors ruling the empire between them, since Valentinian appointed his brother as his fellow *Augustus* and granted the eastern half of the empire to him, while he himself took the western half. Furthermore, they both suffered sudden and unexpected deaths in much the same way as Jovian. Valentinian died as a result of a stroke (30.6.3-6), and Valens was either killed in battle (31.13.12) or, more probably, burned to death when the fortified farmhouse in which he had sought refuge was set alight by the Goths (31.13.14). Next, the fact that the soldier Jovian was leading the horses back from the Euphrates suggests that the emperor Jovian should precede in some way those symbolised by the horses, and his reign did indeed precede that of Valentinian and Valens. Finally, it is worth noting that Ammianus describes how the horses were led back from the river 'satisfied by drinking' (*potu satiatos*) without actually mentioning water. Given that the defenders of Chalcedon mocked Valens as a *sabaiarius* 'beer-drinker' during his siege of that city in 365, as Ammianus reveals (26.8.2), it is possible that the description of two horses satiated by drink was also intended to allude to the alleged heavy drinking of beer by both Valens and Valentinian.[11]

[10] On Gratian, see DRIJVERS (2015).
[11] In general, see DZINO (2005).

If this interpretation of the omen is correct, and the soldier Jovian symbolises the emperor Jovian, and the two horses following him symbolise the emperors Valentinian and Valens, the decision to use horses to symbolise the imperial brothers was surely deliberate, taken in the expectation that the intelligent reader or listener would instantly be able to understand this symbolism. So why choose horses by which to symbolise the two brothers? Given the general hostility towards Valentinian and Valens, one might have expected the use of some less flattering symbol instead, perhaps an ass or a mule.[12] The answer to this question lies in the identity of their father, Gratian, and the nickname that he acquired as a youth. Ammianus describes how he acquired the nickname *Funarius* following a great feat of strength with a rope, as follows (30.7.2):

> *Natus apud Cibalas, Pannoniae oppidum, Gratianus maior ignobili stirpe, cognominatus est a pueritia prima Funarius, ea re quod nondum adultus, uenalem circumferens funem, quinque militibus eum rapere studio magno conatis, nequaquam cessit: aemulatus Crotoniaten Milonem, cui mala saepe cohaerenter laeua manu retinenti uel dextra, nulla umquam uirium fortitudo abstraxit.*

> "His father, the elder Gratianus, was born at Cibalae, a town of Pannonia, of a humble family, and from his early boyhood was surnamed *Funarius*, because when he was not yet grown up and was carrying round a rope for sale, and five soldiers tried with all their might to tear it from him, he gave way not an inch; he thus rivalled Milo of Croton, from whom no possible exercise of strength could ever take an apple, when he held it tightly in his left or his right hand, as he often did."

The standard commentary on Ammianus confidently translates *funarius* as 'Rope Pedlar' on the basis that 'nouns ending in -*arius* denote people dealing in specific articles'.[13] Yet the standard dictionary does not list a single source supporting this translation.[14] In fact, it only lists four different sources for this term. Two of these, including the line from Ammianus above, describe its joking use in reference to Gratian, where the context does not allow one to determine its precise meaning.[15] However, the two other sources make it quite clear that the term was used to describe a type of horse. One of these sources,

[12] E.g. Ammianus describes an ass mounting a tribunal as a portent of the rise of the lowly Terentius as governor of Tuscia (27.3.1), where the ass clearly serves to symbolise Terentius. On Ammianus' hostility to the brothers, see e.g. PASCHOUD (1992), TEITLER (2007). On the horse as a positive symbol, often associated with victory, see MOREAU (2016).

[13] DEN BOEFT *et al*. (2015), p. 151. This follows similar translations previously. See e.g. HAMILTON (1986), p. 402, translating it as 'Rope Man'; SABBAH (1999), p. 81, translating it as 'l'homme à la corde.'

[14] *ThLL* VI, p. 1546, *s.u. funarius*.

[15] The other source is *Epit. de Caes*. 45.2. It is clear that Ammianus and the anonymous author of the *Epitome* share a common source in this matter, but the identity of this source is less clear. BARNES (1978), p. 119-120 suggests that it is identifiable with

a curse tablet from the African province of Byzacena, includes this term among a long list of names of horses.[16] The other source, bishop Isidore of Seville, provides a precise definition of the term as part of his discussion of chariots in his *Etymologiae* (18.35.2):

> *Primus Clisthenes Sicyonius tantum medios iugauit, eisque singulos ex utraque parte simplici uinculo adplicauit, quos Graeci* σειραφόροι, *Latini* funarios *uocant, a genere uinculi, quo prius alligabantur.*[17]

> "Cleisthenes of Sicyon was first to yoke only the middle pair of horses, and to connect to them the other two on each side with a single band. These outer two the Greeks call σειραφόροι and the Latins call 'trace-horses' (*funarius*), from the kind of band (cf. *funis*, 'rope') with which they were formerly linked."[18]

It is clear from this that Gratian was given the nickname *Funarius* because he proved himself as strong as a horse, and not because he was a rope pedlar. After all, just because he happened to be trying to sell a rope on this occasion, does not mean that he routinely engaged in this sort of activity. The fact that Gratian proceeded to call his two sons by the names of 'Valentinian' and 'Valens', both names derived from the adjective *ualens* 'physically powerful, robust, sturdy, vigorous', suggests that he was immensely proud of his physical strength demonstrated by this anecdote, and hoped that his sons would imitate him in this. This story ought to have played an important part in dynastic propaganda subsequently, not least because of its relevance to the imperial names, and have become well-known as a result. It would not have been at all surprising, therefore, if someone seeking an easily recognisable symbolic reference to Valentinian and Valens, the 'sturdy' sons of Gratian the 'Trace-Horse', should have chosen two horses by which to do so.

It is my argument, therefore, that anyone reading the story of the sudden death of the soldier Jovian and of two horses with him as reported by Ammianus would have immediately recognised in this a symbolic reference to the deaths of three successive emperors, of Jovian in 364, Valentinian I in 375, and Valens in 378. This is not to claim that the whole story as reported by Ammianus is necessarily fictitious. Certainly, this is not impossible, as emperors and authors alike could sometimes invent omens, or encourage others to do so, in order either to prove divine support for some proposed course of action or to add to the drama of their literary work.[19] This being said, a soldier called Jovian

the history by Eunapius of Sardis, but BURGESS (2005) prefers to identify it with a recension of the so-called *Kaisergeschichte* ending in 378.

[16] See A. AUDOLLENT (1904), nº 272, p. 378-379.

[17] Text from LINDSAY (1911).

[18] Translation from BARNEY *et al.* (2006), p. 368.

[19] On the steady growth in the number of omens foretelling the death of Julius Caesar in 44 BC as his story was retold over time, see RIPAT (2006), p. 166-172. For the apparent invention of omens by Augustus, see SATTERFIELD (2016).

may well have been killed by lightning when and where Ammianus says he was killed, since lightning strikes did occasionally kill people in the ancient world, just as they continue to do in the modern world. Indeed, history records a number of fatal strikes from the death of Pompeius Strabo, the father of Pompey the Great, in 87 BC until the death of the emperor Carus while on expedition against the Persia in 283.[20] More importantly, the key element in the transformation of the story of the death of the soldier Jovian from a simple omen in probable reference to the death of Julian alone into something more complex was the additional notice that the two horses that he was leading back from the river were killed at the same time. Without this additional information, one could perhaps dismiss the coincidence between the names of the soldier Jovian and the emperor Jovian as no more than this. Indeed, one notes that the killing of a soldier in this manner by lightning would have been regarded as a serious omen in and of itself, regardless of the precise name of the soldier involved. Hence it is possible that these two extra details, the name of the victim as Jovian and the claim that he was leading two horses at the time, were both added to an original story of the death by lightning of some anonymous soldier in order to transform it into a more complex omen than it had originally been claimed to be, an omen of successive imperial deaths from 364 until 378 rather than of Julian alone in 363.

The suggestion that someone manipulated an account of a relatively simple omen during the Persian expedition in order to create one apparently foretelling the succession of sudden imperial deaths up to 378 obviously requires that this person wrote after 378.[21] But what might the motivation behind such a manipulation of the facts have been? The answer to this may lie in the speech upon the topic of avenging the death of Julian (*Or*. 24) which Libanius addressed to the emperor Theodosius himself shortly after the death of Valens. In this, he blames all the disasters suffered by the Roman state since the death of Julian in 363 upon the failure of successive emperors to investigate this death, which he characterizes as the result of a Roman conspiracy rather than of enemy action.[22] He argues that some god has been punishing the Roman state for this failure,

[20] For a list of examples, see HILLARD (1996), p. 142, n. 29.

[21] The question as to what literary sources, if any, Ammianus used in the composition of his account of Julian's Persian expedition is highly debated. Some have argued that Ammianus was able to use Eunapius of Sardis as a source. See e.g. BARNES (1978), p. 117-118; MATTHEWS (1989), p. 164-175. Others have argued in favour of other explanations of the similarities between Ammianus and Zosimus. See e.g. FORNARA (1991). However, Eunapius of Sardis does seem a strong candidate for identification as the author responsible for the manipulation of the omen under discussion.

[22] Several different rumours concerning the circumstances of Julian's death were circulating very shortly afterwards, but the most plausible explanation is that his death was accidental, the result of 'friendly fire' during the confusion of battle. See WOODS (2015).

and that the only way to end the succession of disasters was to placate this god by finally investigating this murder and punishing those responsible. The fact that the omen under discussion links the deaths of Jovian, Valentinian, and Valens in the way it does suggests that there was some common factor behind them, despite the fact that they occurred at widely differing times in widely differing locations with widely differing proximate causes. It is arguable, therefore, that the author responsible for this omen was probably signalling a belief similar to that of Libanius that there was a deeper factor at play linking all of these events, and that god, or the gods, had caused these deaths in order to punish these emperors for their continued failure to investigate the death of Julian.

While Ammianus was an anti-Christian polemicist, he was generally much more subtle in his polemic than was either Libanius or his other approximate contemporary Eunapius of Sardis.[23] Moreover, he was capable of reaching very different conclusions about the role of Christians or Christianity in recent history. It is noteworthy here that he does not seem to share Libanius' belief that Julian was assassinated by members of his own army. He says of the spear that inflicted the fatal wound upon Julian that it was unclear from where it came (25.3.6), and describes the claims by some Roman soldiers who defected to the Persians that a Roman weapon had killed Julian as an unconfirmed rumour (25.6.6). Of course, it was typical of Ammianus' technique to insinuate an idea by artfully casting doubt upon it, but his depiction of the general circumstances of Julian's death, his emphasis on the fact that Julian had been careless of his own safety (25.3.4, 6), that he had forgotten to don his armour (25.3.3), and that he had been struck just as his guards had been scattered, all incline one to suspect that he believed that Julian's death was the result of bad luck and carelessness rather than of a conspiracy, even if he cannot resist mentioning a possible rumour to the contrary. It is arguable, therefore, that one reason why he did not draw attention to the full and correct interpretation in hindsight of an omen appearing to foretell the sudden deaths of three emperors in succession was because he did not want to become engaged in a debate as to why these emperors died in the way that they did, whether a god really was punishing the Roman state for the failure to investigate the death of Julian.

As far as Ammianus was concerned, it was sufficient when discussing this omen to record only the competing interpretations offered by the haruspices and the philosophers at the time. He was probably encouraged in this approach by the fact that the interpretation offered by the haruspices was not actually wrong, that is, it did not technically contradict what hindsight apparently proved to be the full and correct interpretation of this omen. If Ammianus is to be believed, they had merely interpreted the omen as a negative sign forbidding Julian's Persian expedition. They had not explained further what the consequence of

[23] See e.g. BARNES (1998), p. 79-94; WOODS (1999).

ignoring this sign would be. As hindsight revealed, this would be the deaths not only of Julian himself, but also of the three emperors who succeeded him. However, it was possible to accept that this omen had foretold the deaths of Jovian, Valentinian, and Valens without necessarily accepting that their deaths were a punishment for the failure to investigate the death of Julian. As far as Ammianus was probably concerned, their deaths were a consequence of the death of Julian and the failure of the Persian expedition, but were not necessarily in punishment of anything. They were simply a future that could have been avoided had Julian heeded the haruspices rather than the philosophers. However, there was no need to engage in a discussion of the precise significance of this omen in hindsight. On the contrary, such a discussion would have detracted from a description of the contemporary debate under Julian and would have required an even more extended digression from the narrative. Hence Ammianus chose simply not to engage in such.

In conclusion, Ammianus carefully refuses to engage in any discussion of the most obvious interpretation in hindsight of the alleged striking dead by lightning during the early stage of the Persian expedition of the soldier Jovian and the two horses which he was leading. Most of those reading or listening to his text would have immediately have recognised in this an omen of the deaths of the emperors Jovian, Valentinian I, and Valens. Nevertheless, Ammianus did not want to complicate his narrative at this point by acknowledging this interpretation, not least because it also raised the question as to why these emperors had died in the way that they did, whether god, or the gods, was punishing the empire for some reason. At one level, it seems rather strange that he did not make much more of what had surely during the early stage of the Persian expedition seemed to be a spectacular demonstration of the veracity of divination. One might perhaps dismiss the apparent fulfilment of an omen as no more than coincidence in the case of the death of one emperor, since omens always retain a certain amount of ambiguity and emperors do lead dangerous lives, but for an omen to have predicted the deaths of three successive emperors surely seemed to prove that more than mere coincidence was at work. Yet perhaps this was part of the problem, and Ammianus was suspicious that this omen was too good to be true, the product of an inventive source manipulating the facts to serve some greater agenda rather than an accurate record of the past. This might help explain why he was content to include a brief description of it in his text, an acknowledgement that this story was out there and that some of his listeners or readers would probably have expected to discover it in his work also, but did not want to build any larger argument on it himself.

University College Cork. David Woods.

Bibliography

A. Audollent (1904), *Defixionum tabellae quotquot innotuerunt tam in Graecis Orientis quam in totius Occidentis partibus praeter Atticas in Corpore Inscriptionum Atticarum editas*, Paris.

T. D. Barnes (1978), *The Sources of the* Historia Augusta, Bruxelles.

— (1998), *Ammianus Marcellinus and the Representation of Historical Reality*, Ithaca.

S. A. Barney *et al*. (2006), *The* Etymologies *of Isidore of Seville*, Cambridge.

R. W. Burgess (2005), *A Common Source for Jerome, Eutropius, Festus, Ammianus, and the* Epitome de Caesaribus *between 358 and 378, along with Further Thoughts on the Date and Nature of the* Kaisergeschichte, in *CPh* 100, p. 166-192.

J. den Boeft *et al*. (2015), *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXX*, Leiden.

J. W. Drijvers (2015), *Ammianus Marcellinus 30.7.2-3: Observations on the Career of Gratianus Maior*, in *Historia* 64, p. 479-486.

D. Dzino (2005), Sabaiarius*: Beer, Wine and Ammianus Marcellinus*, in W. Mayer / S. Trzcionka (ed.), *Feast, Fast or Famine: Food and Drink in Byzantium*, Brisbane, p. 57-68.

C. W. Fornara (1991), *Julian's Persian Expedition in Ammianus and Zosimus*, in *JHS* 111, p. 1-15.

W. Hamilton (1986), *Ammianus Marcellinus: The Later Roman Empire (A.D. 354-378)*, Middlesex.

T. W. Hillard (1996), *Death by Lightning, Pompeius Strabo and the People*, in *RhM* 139, p. 135-145.

J. H. G. W. Liebeschuetz (1988), *Ammianus, Julian, and Divination*, in M. Wissemann (ed.), Roma Renascens. *Beiträge zur Spätantike und Rezeptionsgeschichte Ilona Opelt gewidmet*, Frankfurt a. M., p. 198-213.

W. M. Lindsay (1911), *Isidori Hispalensis Episcopi Etymologiarum siue Originum Libri XX*, Oxford.

J. Matthews (1989), *The Roman Empire of Ammianus*, London.

T. Moreau (2016), *The Horse, the Theology of Victory, and the Roman Emperors of the 4th Century CE*, in P. A. Johnston / A. Mastrocinque / S. Papaioannou (ed.), *Animals in Greek and Roman Religion and Myth*, Cambridge, p. 335-360.

F. Paschoud (1992), *Valentinien travesti, ou : De la malignité d'Ammien*, in J. den Boeft / D. den Hengst / H. C. Teitler (ed.), Cognitio Gestorum*: The Historiographic Art of Ammianus Marcellinus*, Amsterdam, p. 67-84.

R. L. Rike (1987), Apex Omnium*: Religion in the* Res Gestae *of Ammianus*, Berkeley.

P. Ripat (2006), *Roman Omens, Roman Audiences, and Roman History*, in *G&R* 53, p. 155-174.

J. C. Rolfe (1940), *Ammianus Marcellinus II*, Cambridge, MA (LCL).

A. Ross (2016), *Ammianus' Julian: Narrative and Genre in the* Res Gestae, Oxford.

G. Sabbah (1999), *Ammien Marcellin.* Histoires. *Tome VI. Livres XXIX-XXXI. Index général*. Texte établi et traduit par G. S. Notes de L. Angliviel de la Beaumelle, Paris (CUF).

S. SATTERFIELD (2016), *The Prodigies of 17 BCE and the* Ludi Saeculares, in *TAPhA* 146, p. 325-348.

H. C. TEITLER (2007), *Ammianus on Valentinian: Some Observations*, in J. DEN BOEFT *et al.* (ed.), *Ammianus after Julian: The Reign of Valentinian and Valens in Books 26-31 of the* Res Gestae, Leiden, p. 53-70.

A. VIGOURT (2001), *Les présages impériaux d'Auguste à Domitien*, Paris.

D. WOODS (1999), *The Final Commission of Artemius the Former* Dux Aegypti, in *Byzantine and Modern Greek Studies* 23, p. 1-24.

— (2015), *Gregory of Nazianzus on the Death of Julian the Apostate (*Or. *5.13)*, in *Mnemosyne* 68, p. 297-303.

Notes et discussions

Un exemple précoce de cryptogramme ?
À propos d'un graffiti grec de la Montagne thébaine

Des dizaines d'exemples égyptiens illustrent le système cryptographique en vogue à partir de l'époque byzantine. Le chiffre en question s'inspire de l'*atbah* hébraïque et consiste à diviser en trois séries de neuf signes l'alphabet qui sert à la numération, qui lui-même se compose des vingt-quatre lettres de l'alphabet classique et de trois lettres archaïques (ϛ, ϙ et ϡ), maintenues à leurs places originelles. À l'intérieur de ces séries, la première lettre est remplacée par la dernière, la deuxième par la pénultième, etc. ; seule la cinquième lettre, au centre de la série, ne subit pas de permutation, même s'il arrive que le ε soit remplacé par trois traits horizontaux et le ν par trois traits verticaux. Le tableau qui suit présente de manière synthétique les permutations[1].

α	→	θ	ι	→	ϙ	ρ	→	ϡ
β	→	η	κ	→	π	σ	→	ω
γ	→	ζ	λ	→	ο	τ	→	ψ
δ	→	ϛ	μ	→	ξ	υ	→	χ
ε	→	ε	ν	→	ν	φ	→	φ
ϛ	→	δ	ξ	→	μ	χ	→	υ
ζ	→	γ	ο	→	λ	ψ	→	τ
η	→	β	π	→	κ	ω	→	σ
θ	→	α	ϙ	→	ι	ϡ	→	ρ

Ce système de chiffrement a été couramment utilisé dans les colophons de manuscrits, les inscriptions et graffitis, les exercices scolaires, voire les lettres privées de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge. L'épigraphie de la région thébaine en a fourni de nombreuses occurrences, en copte principalement [2]. Une inscription illustrant la même cryptographie et datant cette fois du Haut-Empire a été identifiée par André Bataille sur le colosse de Memnon [3] ; il s'agirait du plus ancien exemple de ce chiffre de permutation. Le texte, réédité par André et Étienne Bernand dans *I.Col.Memnon* 102[4], est un proscynème écrit par un certain Loukios pour le compte de sa femme Apollinarion ; ce dernier nom et sa qualité d'épouse ont été chiffrés, doublement même pour le mot γυναικός dont les lettres, en plus d'être permutées, sont mélangées comme dans une anagramme. L'inscription *I.Col.Memnon* 97, gravée 40 cm en dessous de *I.Col.Memnon* 102, présente apparemment un cryptogramme sous forme d'anagramme, où les lettres des mots sont mélangées en tous sens (προσκύνημα y est écrit (ρ)παμσ̣οκηνυμ). Bataille voyait dans ces

[1] Sur ce chiffre, cf. Gardthausen (1879), p. 234-237 ; Doresse (1991), p. 65-69 ; Menci (2008), p. 260-270 ; Fronczak (2013), p. 338-344.
[2] Cf. Delattre (2018), p. 44-46.
[3] Bataille (1951), p. 349 et n. 4.
[4] Bernand/Bernand (1960), nº 102.

Latomus 78, 2019, p. 1097-1100 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287645

textes « un snobisme assez ridicule », tandis que les Bernand décelaient plutôt dans le premier « la pudeur d'un pèlerin, sans doute un soldat, qui ne veut pas étaler aux yeux de tous la tendresse qu'il a pour sa femme », sans exclure une valeur religieuse dont le scripteur aurait voulu parer la mention de son épouse. Patricia Rosenmeyer a consacré récemment une étude à ces deux inscriptions du colosse ; elle écarte l'idée du snobisme, mais reprend et développe les idées des Bernand[5]. Elle met en avant trois éléments : écrire un cryptogramme permettait d'abord d'attirer l'attention des passants sur l'inscription, qui apparaissait particulièrement mystérieuse au milieu de toutes les autres gravées sur les jambes du colosse. Ensuite, le chiffre a pu donner une force magico-religieuse au proscynème. Enfin, des motivations personnelles (pudeur ou discrétion, par exemple) ont pu guider l'auteur de l'inscription.

Je propose ici d'identifier un nouveau témoignage du chiffre de permutation dans un graffiti, précoce également, qui présente vraisemblablement la même clé de chiffrage. L'inscription est tracée à la hâte dans la Vallée des Reines, plus précisément sur la paroi de la falaise principale au fond de la Vallée de la Corde (branche de gauche). Un fac-similé en est reproduit dans la publication *Graffiti de la Montagne thébaine* (vol. III/4, pl. CXIC, n° 3117), qui présente un plan de position précis (vol. II/4, pl. 51 bis)[6].

L'inscription mesure 5 cm de haut sur 16 cm de large et se compose de deux lignes. Le texte est actuellement fort effacé, notamment en raison des coulées de boue qui ont maculé la paroi, ce qui n'a pas permis d'en refaire un fac-similé ; je reproduis donc celui de la publication originale, dont j'ai pu toutefois vérifier l'exactitude sur le terrain.

À la première ligne, on peut lire sans difficulté πο≡λκθ̣ω (la lettre juste avant le ω est plus allongée et anguleuse que le ο qui suit le π ; en dépit de l'absence de trait horizontal visible, il s'agit donc d'un θ plutôt que d'un ο). Les deux premiers traits sur le fac-similé semblent légèrement plus fins et surtout de faibles traces sont visibles sur la paroi à gauche de l'inscription, dont la roche est plus friable : on distingue les signes |||λ, suivis d'un espace pour une ou deux lettres (juste avant la séquence πο≡λκθ̣ω). La deuxième ligne est beaucoup moins lisible encore lorsqu'on est face à l'original. L'épaisseur du trait semble moindre et surtout les lettres sont très effacées.

La séquence assurément lisible, πο≡λκθ̣ω, peut s'interpréter à l'aide du chiffre de permutation : la résolution du cryptogramme donne le nom propre Κλεοπᾶς. À la deuxième ligne, une lecture κθσ⅂ semble possible, qui correspondrait à Παωρ, également un nom propre. Au début de la première ligne, non prise en compte dans le fac-similé, la séquence |||λ donnerait νο, peut-être suivi d'un ω valant σ ; il y avait peut-être là aussi

[5] Rosenmeyer (2019).

[6] Černý / Desroches-Noblecourt / Kurz *et al.* (1969-1979).

un nom (se terminant dès lors en -νος). Si mon interprétation est correcte, l'inscription témoigne donc simplement du passage en ces lieux de trois individus ; ce qui a pu motiver le caractère cryptographique du graffiti reste un mystère.

Reste à dater ce modeste document. La paléographie n'est d'aucun secours : le tracé des lettres n'offre aucune caractéristique d'une époque donnée. L'usage des traits horizontaux et verticaux pour chiffrer respectivement le ε et le ν est seulement attesté, apparemment, dans des textes cryptographiques coptes[7], mais rien n'interdit de penser que cette innovation a pu s'appliquer en Égypte à des textes grecs, plus anciens. C'est donc seulement l'onomastique qui permet ici de définir une fourchette chronologique. Le nom égyptien Παωρ, littéralement « celui d'Horus », est attesté à près de deux cents reprises, essentiellement dans le nome memphite et dans la région thébaine. Les attestations datent des époques ptolémaïques et romaines, avec quelques rares attestations à l'époque byzantine[8]. Quant au nom Kléopâs, qui est l'hypocoristique de l'anthroponyme Κλεόπατρος, il est nettement plus rare. Il est attesté surtout en Égypte, à la fois comme nom masculin et féminin, très vraisemblablement sous l'influence du nom dynastique Κλεοπάτρα[9]. Les occurrences proviennent essentiellement de la région thébaine et des oasis du désert libyque[10]. Les documents qui attestent le nom datent tous des Ier et IIe siècles de notre ère ; plusieurs d'entre eux renvoient au même individu, Kléopâs fils de Bassos, actif à Thèbes au milieu du IIe siècle[11]. L'anthroponyme ne semble pas avoir été utilisé à l'époque chrétienne : les quelques occurrences tardives renvoient toujours au disciple d'Emmaüs du nom de Kléopâs (Lc 24, 18).

La distribution chronologique de ce nom rare permet donc de proposer une date à l'époque romaine pour ce graffiti cryptographique, qui offre ainsi un nouvel exemple précoce, à côté de *I.Col.Memnon* 102, du chiffre de permutation.

Université libre de Bruxelles (ULB). Alain DELATTRE.
École pratique des hautes études (EPHE), PSL.

BIBLIOGRAPHIE

Les textes papyrologiques sont cités selon la « Checklist of Editions of Greek, Latin, Demotic, and Coptic Papyri, Ostraca, and Tablets », cf. <http://www.papyri.info/docs/checklist>.

A. BATAILLE (1951), *Thèbes gréco-romaine*, in *CE* 52, p. 325-353.

A. BERNAND / É. BERNAND, *Les inscriptions grecques et latines du Colosse de Memnon*, Le Caire.

J. ČERNÝ / C. DESROCHES-NOBLECOURT / M. KURZ *et al.* (1969-1979), *Graffiti de la montagne thébaine*, vol I-IV, Le Caire.

A. DELATTRE (2018), *Christian Graffiti in Egypt: Case Studies on the Theban Mountain*, in C. RAGAZZOLI / Ö. HARMANŞAH / C. SALVADOR / E. FROOD (ed.),

[7] FRONCZAK (2013), p. 341.

[8] < www.trismegistos.org/name/690 >.

[9] Voir, pour une discussion approfondie de cet anthroponyme, MASSON (1981).

[10] < www.trismegistos.org/name/9900 >.

[11] Cf. *O.Heid.* 224, 1 (148) ; *O.Wilck.* 1434, 1 (141) et 1448, 1 (161) ; *O.Ashm.Shelt.* 22, 2-3 (138) ; *O.Petr.Mus.* 257, 7 (145) et 258, 1 (150).

Scribbling through History: Graffiti, Places and People from Antiquity to Modernity, Londres / New York, p. 37-47.

J. Doresse (1991), *Cryptography*, in A. Atiya (ed.), *Coptic Encyclopedia* 8, p. 65-69.

V. Gardthausen (1879), *Griechische Palaeographie*, Leipzig.

M. Fronczak (2013), *Atbah-Type Ciphers in the Christian Orient and Numerical Rules in the Construction of Christian Substitution Ciphers*, in *Cryptologia* 37/4, p. 338-344.

O. Masson (1981), *Notes d'anthroponymie grecque. II.* Κλεοπᾶς, Κλεοφᾶς *et saint Cléophas*, in *BCH* 105, p. 199-202 = *Onomastica Graeca Selecta*, vol. II, Paris, 1990, p. 375-379.

G. Menci (2008), *Scritture segrete nell'Egitto romano e bizantino*, in *Papiro e mondo antico*, vol. II = *A&R* N.S. 2, 3-4, p. 260-270.

P. A. Rosenmeyer (2019), *Encrypted Inscriptions: A Paradoxical Practice*, in C. F. Noreña / N. Papazarkadas (ed.), *From Document to History: Epigraphic Insights into the Greco-Roman World*, Leyde / Boston, p. 373-392.

Comptes rendus

Mireille ARMISEN-MARCHETTI, *Arnobe. Contre les gentils (Contre les païens)*. Tome II. *Livre II*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 (CUF), 19 × 12,5 cm, XLVII-302 p. en partie doubles, 59 €, ISBN 978-2-251-01480-7.

Ce livre est le quatrième volume de l'*Aduersus nationes* d'Arnobe paru dans la Collection des Universités de France, après le livre I, comportant une introduction générale, par H. Le Bonniec en 1982, le livre III par J. Champeaux en 2007 et les livres VI-VII par B. Fragu en 2010. Dans son introduction, M. Armisen-Marchetti peut donc faire l'économie des considérations générales sur l'auteur et l'œuvre et présenter spécifiquement le livre II. Elle s'emploie d'abord à expliquer pourquoi Arnobe qualifie le livre II de *deuerticulum* (« digression ») : elle observe que, en réalité, l'argumentation du livre I (qu'il faut s'attacher au Christ sans se laisser détourner par les attaques des païens) se poursuit dans le livre II mais que celui-ci réfute plus particulièrement les thèses des philosophes païens. La composition de l'*Aduersus nationes* est unitaire et l'apparente digression apparaît ainsi comme une composante d'un projet d'ensemble. Concernant la date de la composition du livre II, M. Armisen-Marchetti retient celle de 297 ap. J.-C. Quelles sont les principales sources d'Arnobe dans ce livre ? En dehors des philosophes, ce sont Cicéron, Virgile, ponctuellement sans doute Cornelius Labeo et Varron. Pour ce qui est des philosophes, Platon est le plus souvent mentionné. Arnobe l'a-t-il lu directement ? M. Armisen-Marchetti pense que les passages du livre II parlant de Platon n'impliquent d'une manière générale pas un accès direct à l'œuvre, mais elle cite certains cas précis où il est probable qu'Arnobe ait consulté directement un texte platonicien ou sa traduction par Cicéron. Épicure est mentionné, mais n'a certainement pas été lu directement, alors que Lucrèce l'a été. Les stoïciens, nommés également, sont cependant mal connus d'Arnobe. En fait, celui-ci a largement recours aux données doxographiques accessibles dans des manuels. À propos des Écritures, M. Armisen-Marchetti constate que le livre II conforte le jugement de H. Le Bonniec qu'Arnobe les connaissait mal. Elle pense qu'on peut même soupçonner une véritable ignorance de sa part. Enfin, concernant l'édition du texte, M. Armisen-Marchetti se situe dans la continuité de l'étude des manuscrits faite par H. Le Bonniec et précise la manière dont elle a rédigé son apparat critique ainsi que le degré de conservatisme qu'elle a adopté par rapport à certaines formes données par les manuscrits. Gérard FREYBURGER.

Martin AUER / Harald STADLER (ed.), *Von Aguntum zum Alkuser See. Zur römischen Geschichte der Siedlungskammer Osttirol*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2018 (Ager Aguntinus. Historisch-archäologische Forschungen, 1), 30 × 21,5 cm, 174 p., fig., 49,90 €, ISBN 978-3-447-10949-9.

Das Buch, als Band 1 einer neuen Reihe des Institutes für Archäologien der Universität Innsbruck erschienen, beinhaltet 13 Artikel, die Forschungen hauptsächlich im politischen Bezirk Lienz im heutigen Bundesland Tirol (Österreich) vorstellen und ist als Publikation der Beiträge einer Veranstaltung mit dem Titel „Von Aguntum zum Alkuser See. Workshop zur römischen Geschichte der Siedlungskammer Osttirol" am 5. November 2015 zu betrachten, was das räumlich und chronologisch zerrüttete Arrangement der

Latomus 78, 2019, p. 1101-1197 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287646

Beiträge erklärt. Ohne jeglichen Hinweis auf diese Veranstaltung legen 15 Autoren in alphabetischer Reihenfolge mit 13 Artikeln Zeugnis von ihren Forschungen ab. Mitherausgeber Martin Auer verfasste einen Beitrag zu den römischen Bauten Aguntums und beteiligte sich an drei weiteren; Mitherausgeber Harald Stadler scheint als Mitautor bzw. Autor jeweils eines weiteren Artikels auf. Das Municipium Claudium Aguntum steht im Mittelpunkt der Darlegungen. Martin Auer gibt zunächst einen Überblick über die römischen Bauten von Aguntum (S. 1-12). Recht unvermittelt findet man sich in einer sehr kompakten Zusammenstellung einer bei Altgrabungen dokumentierten Bausubstanz wieder und muss sich an einem Übersichtsplan der städtischen Siedlung im Maßstab von 1:2777 ohne geodätische Referenzen orientieren. Einem kurzen Diskurs zur Thermenanlage folgt eine Darlegung rezensierenden Charakters zum Forschungsstand der sogenannten Stadtmauer. Weitere kursorische Angaben zum Atriumhaus weisen auf seine im Ostalpenraum einzigartige Architektur hin und beleuchten benachbarte, mehrphasige Wohnquartiere. Der zweite Beitrag von Martin Auer und Georg Kandutsch widmet sich einer „Klassifikation der Bergkristallfunde" aus Aguntum (S. 13-21). Ohne nähere Erläuterungen werden zwei größeren Deponierungen von Bergkristallen erwähnt, wobei auch eine Deutung als aussortiertes Rohmaterial in den Raum gestellt wird (S. 13). Die Autoren nennen weder die genaue Anzahl der Bergkristalle noch ist ihre Datierung in die 2. Hälfte des 1. Jahrhunderts nach Christus bzw. in die 1. Hälfte des 3. Jahrhunderts nach Christus aus dem Beitrag heraus nachvollziehbar. Dennoch grenzen sie den geologischen Ursprung der Objekte erfolgreich ein. Altertumswissenschaftlich relevante Informationen hierzu erwähnt jedoch erst Michael Tschurtschenthaler eher beiläufig in seinem Artikel zu den aktuellen Forschungen auf S. 161. Der dritte Beitrag von Martin Auer, Veronika Sossau und Michael Tschurtschenthaler gibt einen Überblick über Bestattungsbefunde innerhalb des Stadtgebietes (S. 23-32). Durchaus bemerkenswert ist der Nachweis von drei Neonaten-Bestattungen aus der Zeit der Siedlungsgründung im sogenannten Forum. Nachdem diese Sitte ausschließlich aus Wohngebäuden, angeschlossenen Werkstätten bzw. dem privaten Raum bekannt ist, ergibt sich eine erhebliche Problematik in der Ansprache des sogenannten Forums als solches, welches in denselben Zeithorizont datiert wird (S. 155). Derartige Bestattungen sind im öffentlichen Raum der römerzeitlichen Ostalpen und angrenzenden Regionen ohne Vergleich. Zu diesem Befund wird die grundlegende Literatur nicht angeführt und man gewinnt den Eindruck, dass das unmittelbare Forschungsumfeld nicht vollinhaltlich überblickt wird (insbesondere wegen der räumlichen Nähe und mit zahlreichen Referenzen: F. Giovannini, *Biologia e archeologia delle sepolture neonatali d'età romana: il caso di* Littamum *presso Bolzano*, in L. Dal Ri (ed.), Littamum. *Una* mansio *nel Noricum*, Oxford, 2005, S. 494-510). Ein vergleichsweise ausführliches Besprechen weiterer, wahrscheinlich frühmittelalterlicher Bestattungen vermag diesen Missstand nicht aufzuwiegen. Mitherausgeber Martin Auer und Christian Sperger liefern einen Beitrag unter dem Titel „Das Umland von Aguntum – Eine GIS gestützte Kartierung kaiserzeitlicher und spätantiker Siedlungsplätze" (S. 33-39). Nach einer profunden Darlegung der Quellenproblematik in Bezug auf die zur Verfügung stehenden Geodaten – liegt doch ein Gutteil des Untersuchungsgebiets auf italienischen Boden und verwendet andere geografische Referenzsysteme – würde man sich ohne Zweifel eine präzise Verortung evidenter Siedlungsstellen erwarten. Stattdessen werden mit einem einzigen Fallbeispiel verschiedene Methoden GIS-basierter Analysen aufgezeigt, welche bedingt durch die inneralpine Morphologie und Geodynamik bei weitem nicht jene Ergebnisse zu liefern vermögen, wie sie andernorts gewonnen werden konnten. Otto Defranceschi beleuchtet die Münzfunde der Grabungen zwischen 1991 und 2007 (S. 41-56). Das Exzerpt seiner Diplomarbeit von 2008 umfasst eine numismatische Basisauswertung. Der Autor vergleicht u. a.

das Spektrum des 4. Jahrhunderts nach Christus mit zwei Referenzorten und stellt grundlegend Zusammenhänge zu Schlüsselbefunden Aguntums her. Mitherausgeber Harald Stadler gibt mit weiteren Autoren einen Einblick in hochalpine Fundstellen am Alkuser See, die seit dem 7. Jt. v. Chr. aufgesucht werden (S. 57-71). Aus epigraphischer Sicht erwähnenswert ist der Fund einer unbearbeitet erscheinenden Steinplatte mit 14 Graffitis, die hauptsächlich venetische Eigennamen aufweisen dürfte. Eine Aufschlüsselung bzw. Transkription dieser wird schmerzlich vermisst, zumal weitere Funde hinreichend besprochen und naturwissenschaftlich mitausgewertet werden. Aufwändig untersuchte Strukturen belegen zwar eine intensive Auseinandersetzung mit den archäologischen Hinterlassenschaften vor Ort im Hochgebirge, vermögen aber eine überregionale Bedeutung des Platzes nicht weiter herauszustreichen. Waltraut Moser-Schmidl umreißt die laufende Erforschung der Felber Tauern-Route (S. 73-79) und kann auf erste Ergebnisse verweisen. Neben einer präzisen Kartierung der Fundplätze werden bei der Besprechung des chronologisch breit streuenden Fundspektrums aber aufschlussreiche Abbildungen vermisst. Eugenio Padovan beschreibt in italienischer Sprache einen Fundplatz unmittelbar südlich des Kreuzbergpasses (Passo di Monte Croce di Comelico; S. 81-93). Erste Untersuchungen belegen eine spätantike Befestigungsanlage, mit deren Bau wohl niemals richtig begonnen wurde. Das weitgehende Fehlen chronologisch sensiblen Fundmaterials führt zu weiteren Fragen wie etwa nach der Organisation dieser Baustelle auf über 1.650 m Meereshöhe. Eine erste Bestandsaufnahme zu Aguntum in der Spätantike liefert Veronika Sossau (S. 95-109). Diese basiert vor allem auf einer Zusammenschau von Befunden, die zu einem Gutteil aus publizierten Vorberichten von Altgrabungen bekannt sind und eine Pauperisierung des privaten Raums belegen. Ausgewählte, jüngst ergrabene Kontexte im Stadtzentrum, welche Schlauchheizungssysteme und Hinweise auf Metallverarbeitung umfassen, werden von Abbildungen ausgewählter Keramikfunde ergänzt. Mitherausgeber Harald Stadler bespricht in weiterer Folge zwei römerzeitliche Bestattungen (S. 111-129). Unglückliche Fundumstände verantworten die wenigen Anhaltspunkte zur Einordnung einer Körperbestattung in einem Kalkbrennofen bei Thal / Assling. Zudem wird eine Brandbestattung aus St. Nikolaus/Matrei i. Osttirol vorgestellt, der ein chronologisch überaus breit streuendes Beigabenspektrum zugesprochen wird, u. a. eine Münze des Commodus von 183/184 n. Chr. und ein jüngstens flavisch zu datierender Napf Conspectus 34. Hubert Steiner und Klaus Oeggl geben anschließend einen knappen Überblick zu Sebatum, das römerzeitliche St. Lorenzen im Pustertal, und lenken den Blick schnell auf das Umland (S. 131-149). Die enge Verbindung dieses Civitas-Vorortes im äußersten Westen der Provinz Noricum mit dem Municipium Claudium Aguntum wird pointiert herausgestrichen. Die intensive Nutzung dieser alpinen Region in römischer Zeit belegt nicht nur ein abgebildetes Pollenprofil von einer Hochalm, sondern auch eine Zusammenschau z. T. bereits bekannter Fundstücke, die nur eine übersichtliche Kartierung vermissen lässt. Ein weiterer Beitrag stammt von Michael Tschurtschenthaler und fasst die aktuellen Forschungen im Stadtzentrum von Aguntum zusammen (S. 151-165). Mit einem Ausgreifen in die Forschungsgeschichte dieses Areals werden die in den letzten zehn Jahren freigelegten Bauten besprochen. Das Rundmacellum wird als ein herausragendes Zeugnis römerzeitlicher Architektur im Alpenraum zusammenfassend dargestellt und die Grabungen im Forum werden erläutert. Dieser Befund wurde vom Ausgräber und Autor offensichtlich in einer ad-hoc-Interpretation als solches angesprochen. Da wesentliche Elemente eines voll ausgebauten Forums wie etwa ein Kapitol nicht erkennbar sind, wird der Komplex nunmehr mit Verweis auf italische Beispiele aus sub-municipalen Zentren als „Händlerforum" bezeichnet (S. 163; ohne präzise Vergleiche anzuführen wahrscheinlich bezugnehmend auf Veleia: R. Villicich, *I complessi forensi nei centri minori della Cisalpina romana*, Bologna,

2007, S. 100-106). Der letzte Beitrag stammt von Otto Unterweger und widmet sich der Geomorphologie des an Aguntum vorbeiführenden Debantbaches mit dem Ziel, seine Auswirkungen auf das Stadtgebiet zu beleuchten (S. 167-172). Aus archäologischer Sicht relevant ist die mit aufschlussreichen Abbildungen untermauerte Vermutung, dass in antiker Zeit der unverbaute Wildbach weiter westlich in die Drau mündete und – wie bereits M. Tschurtschenthaler auf S. 163 anmerkte – das eigentliche Stadtzentrum im Bereich des heutigen Flussverlaufes zu suchen ist. Ein profundes Vorwissen zur „Siedlungskammer Osttirol" hilft bei der Auseinandersetzung mit diesem Buch. Unklar bleibt, welcher Adressatenkreis mit dieser Publikation angesprochen werden soll: Lokal bzw. regional Forschenden sind im Wesentlichen die Inhalte bereits bekannt – für Außenstehende ist die Herleitung vieler Erkenntnisse über weite Strecken kaum nachvollziehbar. Dem ersten Band dieser neuen Reihe, der hoffentlich ein erfolgreiches Weiterführen vergönnt ist, haften leider erhebliche Defizite an. Auch wenn der Versuch einer kompakten Zusammenschau von Forschungstätigkeiten nur positiv gewertet werden kann, bereitet für Aguntum das weitgehende Fehlen einer umfassenden kontextuellen Auswertung von Fund und Befund erhebliches Ungemach. Konkrete Fragestellungen der im Untertitel der Reihe genannten historisch-archäologischen Forschungen an den archäologischen Befund Aguntums sind in Anbetracht der jährlichen Freilegungen ebenso wenig erkennbar wie stringente Vorlagen signifikanten und chronologisch sensiblen Fundmaterials. Weder mehrfach zitierte populärwissenschaftliche Veröffentlichungen (L. Gomig (ed.); M. Auer / M. Tschurtschenthaler / K. Winkler, *Municipium Claudium Aguntum. Das Stadtzentrum*, Dölsach, 2016; ohne ISBN) noch die regelmäßig erscheinenden zusammenfassenden Darstellungen der Grabungen in den Fundberichten aus Österreich können dies kompensieren. Eine bedauerlicherweise nur rudimentäre Redaktionsarbeit manifestiert sich nicht nur im fehlenden Vorwort bzw. Einleitung, sondern auch in der mangelhaften Auflösung von Querverweisen wie z. B. auf S. 158 n. 19, wo unter den Herausgebern und Autoren eine gewisse Uneinigkeit in Bezug auf die tatsächlichen Beiträge in diesem Buch herrscht. Des Weiteren gingen bei jenem von Eugenio Padovan offensichtlich sämtliche Fußnoten auf dem Weg zur Drucklegung verloren, sodass eine Zuordnung der angeführten Literatur nicht möglich ist. Wissenschaftliches Arbeiten mit diesem Buch erschweren zudem Pläne und Fundabbildungen: Von 27 Lageplänen werden nur vier in gängigen, befundanalytisch gebräuchlichen Maßstäben abgebildet. Exemplarisch sei auch der auf S. 156 abgebildete Plan im Maßstab 1:510 erwähnt, der mit einer Beschriftungsgröße im Submillimeter-Bereich und z. T. dichten Schraffuren eine Korrelation mit den im Beitrag erwähnten Räumen unnötig erschwert. Ein ähnlich disparates Bild ergeben die insgesamt 13 Abbildungen von Fundmaterial – exemplarisch sei hier auf S. 101 mit der Darstellung von Grobkeramik im Maßstab 1:2,7 anstatt 1:3, auf S. 102 spätantike Tafelware im Maßstab 1:1,11 anstatt 1:2 und S. 124 mit einem heterogenen Fundensemble im Maßstab 1:0,9 anstatt 1:1 verwiesen (vergleiche: W. Czysz, *Empfehlungen zur zeichnerischen Darstellung von archäologischen Funden im Bereich des Bayerischen Landesamts für Denkmalpflege*, in *Bericht der Bayerischen Bodendenkmalpflege* 47-48, 2006-2007, S. 385-394). Der Band vermag insgesamt wenig Neues aufzuzeigen, streckenweise überwiegt sogar der Eindruck eines Aufgusses bereits publizierter Forschungen und Vorberichte. In Anbetracht des hohen Preises erhält man ein in der qualitativen Ausführung durchschnittliches Buch nicht durchgehend in Farbe mit Seiten niedriger Grammatur, welches nur in einem sehr eingeschränkten Maße wirklich neue Erkenntnisse für die Altertumswissenschaften bereitzustellen vermag.

Karl OBERHOFER.

Catherine Balmelle / Jean-Pierre Darmon, *La mosaïque dans les Gaules romaines*, Paris, Picard, 2017, 30,5 × 24,5 cm, 359 p., fig., 1 carte dépl., 59 €, ISBN 978-2-7084-1031-2.

On l'attendait depuis longtemps ! Catherine Balmelle et Jean-Pierre Darmon nous offrent aux éditions Picard un volume de synthèse sur l'art de la mosaïque en Gaule romaine, couvrant un vaste territoire embrassant les frontières de la France, mais aussi une partie de la Suisse, avec Avenches par exemple, la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg, et une partie de l'Allemagne avec la région de Trèves, qui joua le rôle de capitale régionale et impériale. Une grande carte hors texte, très utile, permet de se faire immédiatement une idée de l'ampleur de la tâche. Elle donne un état des découvertes de mosaïques dans cette partie occidentale de l'Empire. Le succès du volume, qui en est déjà à sa seconde édition, prouve l'intérêt constant du public pour l'art de la mosaïque – de toutes les périodes, d'ailleurs –, sans cesse renouvelé par des découvertes spectaculaires en France (Nîmes, Arles, Alès, pour ne citer que quelques exemples) comme dans l'ensemble de l'Europe. Cet engouement, on le mesure avec la place prise par les mosaïques dans les nouveaux musées de site, comme en dernier lieu celui de la Romanité à Nîmes, où peintures et mosaïques sont mises en valeur par de nouvelles techniques muséales, ou même au musée du Louvre, où les pavements d'Antioche et du Proche Orient ont été mis en exergue. Soulignons d'emblée la grande qualité de cette publication qui offre une illustration très abondante : les grands formats des images rendent la richesse de la palette des artisans-mosaïstes. C'est un livre qui se donne à lire et à voir. L'ouvrage offre en effet un panorama complet des plus grands pavements des Gaules, réunis en un seul volume, mais offre aussi des documents plus rares (relevés anciens, comme pour la villa de Mienne-Marboué, fig. 382, ou vues de site, comme Blanzy-les Fismes, fig. 373 ; aquarelles splendides, comme celles de Bordeaux Saint-Cristoly, fig. 264, Nérac, fig. 319, ou Lescar, fig. 321). On mesure aussi l'apport des relevés de Richard Prudhomme ou de Marie-Pat Raynaud par exemple, que l'on a plaisir à retrouver ici en grand format, et les apports de la documentation informatique (par ex. Loupian, fig. 336, ou Besançon, fig. 417). Les auteurs réussissent le véritable tour de force de mêler les dossiers anciens, qu'ils connaissent bien, avec les plus récents, sans perdre le lecteur dans des détails descriptifs et tout en le renvoyant aux publications nécessaires. Sur le plan formel, on note juste quelques décalages, qui ne sont pas gênants, dans la numérotation des illustrations, et de rares coquilles (une confusion pour le site de Vaison-la-Romaine : l'appellation d'Apollon *doré* au lieu de *lauré*, fig. 30), fautes qui pourront être corrigées dans une prochaine édition. Rappelons que les auteurs ont publié eux-mêmes certains des *Recueils des mosaïques de la Gaule*, en tant que membres de l'équipe CNRS qui a produit ces nombreux corpus, dans le cadre de la grande entreprise mise en place par Henri Stern à partir de 1963. C. Balmelle et J.-P. Darmon sont les mieux placés pour nous proposer un bilan complet de la connaissance des pavements de la Gaule. Mais la longue liste des remerciements en préface indique que ce livre est avant tout le fruit d'une très longue collaboration. Ce volume illustre *magistralement* la mission que le CNRS a longtemps portée et qu'il semble en train de perdre dans les sciences humaines françaises : permettre une recherche désintéressée, sur le long terme, et non financer des programmes courts, interrompus et souvent sans lendemain. Un utile rappel de la constitution des équipes et de l'histoire de la recherche est d'ailleurs proposé en introduction (p. 9-12). Les auteurs synthétisent ainsi d'abord les résultats des nombreux volumes du *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, dont le dernier volume vient de paraître sous la plume d'Henri Lavagne (*Narbonnaise III, Marseille, Glanum*

et la chôra massaliète, X^{e} suppl. à *Gallia*, 2019). Mais ils les croisent aussi avec l'abondante bibliographie, nationale et internationale, sur le sujet, avec leur propre production et celles de multiples collaborateurs. En cela, ils fournissent au lecteur, spécialiste ou amateur, une bibliographie de référence qui permettra en particulier aux étudiants de retrouver le fil de plus de 50 ans de recherches méticuleuses, menées par les chercheurs et laboratoires du CNRS, aujourd'hui au sein d'AOROC à l'École Normale Supérieure de Paris. On trouve naturellement dans ce livre les résultats des colloques thématiques successifs de l'AIEMA (Association Internationale pour l'Étude de la Mosaïque Antique <https://aiema75rs.wixsite.com/aiema>) et de sa branche française, l'AFEMA (Association Française pour l'Étude de la Mosaïque Antique <www.afema.sitew.fr>). Le plan de l'ouvrage, entre chapitres chronologiques et thématiques, est tout à fait équilibré. Il distingue les régions et les types d'édifices où la mosaïque est mise en œuvre. On suit donc les grandes tendances du développement de l'art de la mosaïque, en tenant compte du contexte historique et des aléas du découpage des provinces. Un premier chapitre, nécessaire, présente le chantier et les techniques. On pourra toujours discuter du bas-relief d'Ostie (fig. 41) qui, pour les spécialistes de mosaïque, présente des artisans en train de préparer des tesselles, tandis que d'autres y voient des fabricants de moellons. Le chapitre II traite des pavements les plus anciens jusqu'au Ier siècle de notre ère. Il réunit sans doute le plus de sols apparus récemment et démontre les apports grecs mais aussi la richesse précoce de l'influence italienne, surtout dans le sud avec la création de la Narbonnaise. La mosaïque d'Alès (fig. 52) étonne par sa qualité plastique, dans un *oppidum* finalement mal connu au Ier siècle av. J.-C., tout comme celle de Brignon, dans le Gard également (fig. 68). Il serait trop long de détailler ici les nombreuses remarques qui viennent à l'esprit lorsqu'on met en série l'ensemble des pavements des IIe et IIIe siècles (chapitre III). La richesse iconographique et le traitement très variable des figures étonnent finalement, ainsi que l'étendue du choix pour les commanditaires, allant de sujets mythologiques banals (bien que certaines divinités, comme Vénus, semblent absentes) jusqu'à une très grande originalité, au point de rejoindre l'*hapax*. Des motifs rares semblent manifestement liés à une culture raffinée, à la fois littéraire et à l'affût des modes : on le voit à travers les exemples des représentations provençales de Darès et Antelle (p. 158-159), ou dans le pavement nilotique (perdu) de la villa de Villelaure (Vaucluse), unique en Gaule, ou celui de Diane et Callisto de la même villa (fig. 425, musée de Los Angeles). Cette culture s'affiche encore dans les pavements à inscriptions en grec, comme à Autun à la maison des Auteurs grecs (fig. 225) (dont les pavements sont en cours de re-restauration à l'atelier de Saint-Romain-en-Gal) ou dans celui, largement perdu, de la mosaïque à l'Océan de Saint-Rustice, plus tardif encore, avec son catalogue de Néréides et de Tritons (fig. 332-335). La césure au milieu du IIIe siècle, avec l'introduction du chapitre suivant autour du rôle clef de Trèves, est tout à fait judicieuse et montre combien le basculement dans l'art de la tesselle comme dans celui de la fresque se fait au courant du IIIe siècle, avant 284. Le chapitre IV, sur les IVe et Ve siècles, fait la part belle au Sud-Ouest de la Gaule et montre les clivages régionaux qui s'installent, sans doute liés aussi aux aléas politiques. Les auteurs remettent un coup de projecteur sur les anciennes découvertes de vastes villas, à la chronologie très tardive, qui s'épanouissent encore dans les temps mérovingiens, indiquant dans les Ve et VIe siècles une survivance de la mosaïque et parfois du *sectile* dans les espaces de réception occidentaux, comme à la villa de Châtigny-Fondettes. Le dernier chapitre traite de la mosaïque comme source d'histoire sociale. On y retrouve synthétisés, avec le recours à d'utiles exemples hors de Gaule, les dossiers favoris des auteurs : la question des signatures et des ateliers et celle des influences entre régions de l'Empire. La démonstration, faite à partie de dossiers connus et d'autres nouveaux, mais toujours discutés, est

d'autant plus convaincante que tous les documents sont à disposition d'œil (p. 291-301). Le problème des ateliers itinérants et de la présence d'équipes d'origines régionales différentes sur un seul chantier, comme à Loupian, de même que l'influence de certains motifs africains ou orientaux, sont bien exposés, images à l'appui. Mais la réalité pratique et matérielle de cette collaboration reste plus compliquée à concevoir. Sans doute de nouveaux dossiers apporteront des informations sur le fonctionnement des ateliers, toujours problématique. Un seul regret peut-être, s'il faut en trouver un : dans le dernier chapitre au moins, la mosaïque pariétale et les revêtements dits mixtes, avec coquillages et pâte de verre, auraient pu faire l'objet d'un développement plus complet. À juste titre, le volume traite de ces exemples chronologiquement, et certains documents, comme le décor de plafond des thermes des Sables de Saintes (fig. 102) ou la voûte à rinceaux des thermes de la villa Lamarque de Castelculier (fig. 314), illustrent non seulement leur présence, mais aussi leur lien avec des séries connues ailleurs. Les décors pariétaux, notamment pour l'Antiquité tardive, devaient être beaucoup plus nombreux dans les édifices cultuels, comme le montre l'édifice de la Daurade de Toulouse (cité rapidement p. 219 ou 317, sans illustration), ou dans des résidences privées, comme l'attestent les découvertes des observations à la villa de Montmaurin. Une prochaine étape enfin à souhaiter – car le livre ne pouvait le permettre – serait de croiser ces résultats avec ceux des spécialistes de décor pariétal, pour dresser un portrait architectural, « du sol au plafond », en liant fresques et mosaïques, sans oublier le stuc. Les rencontres de Toulouse (C. Balmelle / H. Eritov / F. Monier [ed.], *Décor et architecture en Gaule entre l'Antiquité et le haut Moyen-Âge : mosaïque, peinture, stuc, Actes du colloque international de Toulouse 2008*, Toulouse, 2011) en avaient tracé une première étape passionnante. Car le lecteur finalement s'interroge sur l'ambiance esthétique générale de ces espaces, où rivalisaient des sols, souvent chargés, avec des décors pariétaux complexes, sans compter ceux des plafonds. Quelques figures présentent des axonométries (Nîmes, fig. 15 ; Besançon, fig. 17) qui permettent de mieux penser les fonctions des pièces d'après la répartition des décors. Des dessins, classiques ou en 3D, proposent des ambiances de salles, à travers des restitutions prudentes, comme celle de la *domus* de Neptune de Besançon (fig. 417), ou de la villa d'Echternach (fig. 423). Au-delà de ces quelques remarques, on se doit d'être reconnaissant aux deux auteurs d'avoir embrassé une telle documentation en soulignant la valeur à la fois esthétique mais aussi culturelle de ces décors et motifs, sans cesse réinventés, et de ces images qui illustrent le mode de vie de nos ancêtres dans les villes comme dans les campagnes sur plus de cinq siècles ; on mesure encore une fois la variété des modes décoratives des *domus* et villas. Les chapitres III et IV contiennent des passages éloquents sur la culture des propriétaires, sur le rôle joué par l'auto-célébration des élites et sur la mise en scène de celles-ci par le marbre et les tesselles. En conclusion, à parcourir ce volume, on sent toute la complicité qui anime les deux auteurs, qui mettent leurs talents respectifs au service des spécialistes, mais aussi des étudiants et des amateurs. C. Balmelle et J.-P. Darmon livrent un bilan précieux de leur longue fréquentation des pavements de la mosaïque des Gaules par la fouille autant que par les corpus. Le livre s'avère à la fois pratique, technique mais aussi spirituel. C'est une somme qui reflète autant la personnalité de ses auteurs que celle du réseau de chercheurs qui les a accompagnés et qui doit continuer à prospérer. On ne peut qu'encourager le lecteur à approfondir son intérêt pour le sujet en suivant l'actualité des découvertes de la Gaule, en rejoignant l'AIEMA ou ses associations sœurs, filiales dans chaque pays du monde, mais surtout l'AFEMA qui, par son site internet et ses rencontres, perpétue le patient travail initié par Henri Stern et ses équipes successives, et qui sera salué par le prochain colloque de l'AIEMA en France. Ce livre offre un panorama indispensable et témoigne de l'amour de ses auteurs pour

cet art polymorphe. Il a donc sa place dans toute bonne bibliothèque archéologique et humaniste. Éric MORVILLEZ.

Gwladys BERNARD, Nec plus ultra. *L'Extrême Occident méditerranéen dans l'espace politique romain (218 av. J.-C. – 305 apr. J.-C.)*. Préface de Michel CHRISTOL, Madrid, Casa de Velázquez, 2018 (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 72), 24 × 17 cm, XX-458 p., fig., 38 €, ISBN 978-84-9096-084-4.

Hay lugares y momentos de la Historia Antigua que, por haber sido estudiados de forma reiterada durante generaciones, se vuelven familiares para nosotros y su interpretación llega a formar parte de la *communis opinio* del mundo científico, un lugar común en el que cada generación se siente "cómoda" y considera que ha sabido extraer de las fuentes antiguas todo la información que éstas podían suministrar. Cada varias décadas, en cada generación, esa tranquilidad se turba con un nuevo período de reflexión, con una revisión a fondo de las fuentes y de la historiografía, que sacude como una revolución nuestras bibliotecas y las llena de nuevas obras elaboradas con perspectivas más críticas, con visiones más globales, con enfoques más universales. Gracias a esas pequeñas "revoluciones" científicas, a esos nuevos diálogos con nuestras fuentes y con los libros de las bibliotecas, avanza de verdad nuestro conocimiento de la antigüedad. Por eso es tan importante el libro de Gwladys Bernard, que analiza de nuevo un tiempo y un territorio aparentemente bien conocidos pero que, en un enfoque simultáneo desde las dos orillas del estrecho de Gibraltar, se llega a definir con todo rigor como ese *Extrême Occident* que la autora recalca que se debe escribir con mayúsculas (p. 16). Los mitos sobre los confines y las tradiciones geográficas antiguas (p. 27-105) ocupan la primera parte de este libro en el que el lector se reencontrará con los rebaños de Gerión, el Jardín de las Hespérides o las columnas de Heracles, mitos que Bernard analiza de forma meticulosa a partir de las fuentes antiguas y que trata de fijar en el tiempo (por ejemplo, p. 45 para las columnas de Heracles). Hay que agradecer a la autora su reflexión sobre el orden de aparición de los mitos vinculados a este *Extrême Occident* y sobre su cronología, que pocas veces atraen el interés de los estudios más modernos (falta en la bibliografía el trabajo fundamental de A. García y Bellido, *Las primeras navegaciones griegas a Iberia (siglos IX-VIII a.C.)*, in *AEA* 41, 1940, p. 97-127). En la parte final de este primer capítulo (p. 84-105), el lector encontrará unas apasionantes páginas sobre las rutas que conducen a ese Extremo Occidente (uso las mayúsculas con el mismo sentido que la autora), incluyendo los procedimientos utilizados por los magistrados para llegar a sus puntos de destino administrativo, un tema pocas veces discutido en la bibliografía (por ejemplo, en p. 88-89 el viaje del legado Publius Vatinius a la Ulterior en el año 62 a.C.). A partir de la p. 107 el volumen de Bernard está organizado en tres capítulos que siguen un criterio de distribución temporal: los últimos siglos de la República (capítulo II), de los años siguientes a la muerte de César al final del siglo I d.C. (capítulo III) y la etapa posterior hasta la tetrarquía (capítulo IV). En cada uno de estos apartados se analizan en paralelo fenómenos que tuvieron lugar en ambas orillas del Extremo Occidente, en Hispania y en el norte de África, sin recurrir a un relato continuado de los acontecimientos de cada período, sino centrando el análisis en temas que, en realidad, son artículos independientes que cobran sentido al situarse en un contexto geográfico concreto. De ese modo, en el capítulo II se abordan por separado las relaciones entre Bárquidas y Escipiones, el conflicto sertoriano y las guerras civiles de pompeyanos y cesarianos, asuntos centrales del período que transcurre entre el tratado del Ebro y la concesión de los poderes a Augusto en el año 27 a.C. El interés de estas páginas (107-195) radica en la exposición de los tres temas desde una doble perspectiva, siempre

atendiendo a los sucesos en Mauretania y en Hispania, siguiendo así el hilo argumental de todo el libro, en el que el estrecho de Gibraltar se considera en todo momento un espacio interior de ese Extremo Occidente. Bernard inicia su relato sobre los vínculos entre las dos orillas en época bárquida con un detallado análisis sobre el empleo de mercenarios de origen mauritano en la península Ibérica y con las referencias a pueblos ibéricos al servicio de Cartago (p. 108-124), poniendo de manifiesto que estos intercambios de tropas no deben confundirse con una "colonización" de determinadas zonas del sur de Iberia por parte de los aliados libios de Aníbal (p. 123). En las páginas siguientes, la autora se centra en el análisis de la Segunda Guerra Púnica en Hispania desde la perspectiva de las relaciones diplomáticas entre Roma y lo reyezuelos númidas (p. 125-136), en unas páginas en las que maneja con maestría las fuentes antiguas y ofrece uno de los relatos más interesantes del libro. La etapa sertoriana brinda a la autora una buena ocasión para analizar los movimientos y el influjo de este "proconsul sans province" (p. 137) en ambas orillas del Extremo Occidente y de detenerse en la genealogía de los reyes y los reinos de Mauretania (p. 145-151 con cuadro en p. 147). El capítulo II se cierra con los acontecimientos relacionados con la guerra civil cesariana a partir del año 49 a.C. (p. 167-195) y con el análisis de cómo ese conflicto puso de nuevo en contacto a Hispania con los reinos mauritanos. En estas páginas, merecen atención importante los comentarios de la autora sobre la actuación de Bogud en los años siguientes a la muerte de César. En el capítulo III se estudia la historia del Extremo Occidente entre el segundo triunvirato y el final del siglo I d.C. Para ello, eludiendo como se ha dicho un relato lineal, Bernard presta atención a dos temas principales: la organización administrativa augustea con su programa para crear un tejido urbano (p. 197-244) y los movimientos militares relacionados con la conquista de Mauretania (p. 245-272). En el primer apartado destaca su detallado análisis de la situación en el norte de África (p. 197-221) pero hay que lamentar que el complejo problema de la reorganización administrativa de Hispania con Augusto se resuelva sólo con un párrafo (p. 198) y una reducida bibliografía que privilegia el punto de vista de la historiografía francesa. Pese a lo que dice la autora (p. 198 n. 6) los debates sobre el "Bronce de Bembibre" ya no "agitan" a la comunidad científica. En las p. 222-239 se aborda el problema de la "asignación administrativa de ciudades a una provincia ultramarina" hasta la creación de la provincias mauritanas, analizando los ejemplos de Zilil, Babba o Tingis entre otras (p. 223-231). Un caso de estudio muy interesante es el de la vinculación de Icosium (Alger) con Ilici (Hispania citerior), que se apoya en el testimonio de Plinio (*nat*. 3, 19) y ahora también en una inscripción en bronce (*AE* 1999, 960) que testimonia la asignación de tierras a varios *Icositani* en el *territorium* de Ilici (p. 231-239). Al término de su detallado análisis, Bernard propone (p. 239) que "Pendant environ sept décennies, la quasi-totalité des communautés de citoyens romains situées dans le royaume maure a dû être administrée par les provinces hispaniques". Este primer apartado del capítulo III se cierra con un tema muy bien tratado en el historiografía contemporánea, el de los nombramientos de patronos urbanos de origen africano en las ciudades del sur de Hispania (p. 239-244), con los ejemplos de Iuba II y Ptolomeo en Gades y Carthago Nova (véase ahora E. Melchor Gil, *El patronato cívico en la Hispania romana*, Sevilla, 2018). Como hemos dicho, el segundo apartado del capítulo III trata de los movimientos de tropas en relación con la conquista de Mauretania (p. 245-272), un tema en el que se analiza por separado la presencia en el norte de África de contingentes legionarios (p. 245-256) y de tropas auxiliares (p. 256-266), poniendo el énfasis en la procedencia hispana de muchos de esos contingentes (p. 257). El capítulo IV, último del libro, se ocupa de la etapa temporal que llega hasta el año 305 y está distribuido en cuatro grandes apartados; el primero está dedicado a las intervenciones militares durante las insurrecciones en el norte de África

en tiempos de Antonino Pío, poniendo el foco en la identificación de los efectivos militares auxiliares de Mauretania Tingitana en la primera mitad del siglo II y en la intervención de unidades llegadas de Hispania; el segundo apartado se ocupa de las incursiones de los *Mauri* en la Baetica (p. 299-314) en los años 171-174 (p. 301, 306) y 176-177 (p. 313) y en él la autora analiza tanto las fuentes antiguas como los hechos (p. 300-308), las evidencias epigráficas (p. 306-307) y la creación de un cierto mito historiográfico (p. 308-314) alrededor de este problema. Un tercer apartado de este capítulo IV trata de las dedicaciones a los emperadores en las dos orillas del Extremo Occidente en el siglo II, tema que se ejemplifica con la mención de un *Zilitanus* en una inscripción de Astigi (*AE* 2011, 499, que no se cita) seguramente dedicada a Cómodo, con las dedicaciones de Malaca (*CIL* II 1969) y Portus Magnus (*CIL* VIII 21613) para Septimio Severo (p. 316-319) y con la inscripción de C. Iulius Asper (p. 320), que fue *[patronus] prouinciarum V Hispaniar(um) trium et M[a]ure[t]aniar(um) duar(um)* en algún momento entre los años 197 y 211. El último apartado de este capítulo IV se ocupa de dos acontecimientos ligados al gobierno tetrárquico en el Extremo Occidente: el viaje de Maximiano a Hispania y Mauretania en los años 296-298 (p. 324-330) y la integración de ambos territorios en una sola diócesis (p. 331-346). En las conclusiones de la obra, la autora vuelve a ocuparse de cuestiones terminológicas, una vez que su libro ha demostrado que la denominación "Círculo del Estrecho" constituye una forma de restringir la historia de las dos orillas de este Extremo Occidente a sus propios vínculos, mientras que los asuntos tratados en la obra demuestran que "ces espaces ibériques et maurétaniens font partie de l'empire de Rome, et … ne peuvent pas être étudiés isolément du reste du monde romain" (p. 358). Una larga relación de fuentes y la bibliografía (p. 363-428) cierran este magnífico trabajo en el que Bernard ensaya un método de exposición poco habitual, cediendo el protagonismo a estudios monográficos que, una vez organizados sobre un índice, permiten seguir con claridad un discurso temático y temporal. Hay que resaltar también que el análisis de algunos pasajes de las fuentes y, sobre todo, de determinadas inscripciones, va más allá de lo que se espera en un libro de carácter general. Aquí los epigrafistas encontrarán también una interesante exégesis de textos que no han merecido hasta ahora tanta atención. El libro, escrito con un lenguaje muy preciso, es una herramienta indispensable para quienes se quieran acercar a la historia del sur de Hispania y el norte de África en época antigua. En todo caso, el mayor valor de la obra reside en la profunda reflexión alrededor de hechos y fuentes antiguas ya conocidas, que son empleadas ahora para desarrollar una idea muy convincente sobre el concepto geográfico e histórico de Extremo Occidente. Juan Manuel Abascal.

Alice Borgna, *Ripensare la storia universale. Giustino e l'Epitome delle* Storie Filippiche *di Pompeo Trogo*, Hildesheim / Zürich / New York, G. Olms, 2018 (Spudasmata, 176), 21 × 15 cm, 294 p., 54 €, ISBN 978-3-487-15660-6.

La monographie de 294 pages (dont 42 de bibliographie et un riche index) que publie Alice Borgna vient heureusement combler un vide dans les études consacrées aux *Histoires Philippiques* de Trogue Pompée et à l'*Abrégé* de Justin. Il s'agit d'un ouvrage remarquable à tous égards. Dans la forme, on appréciera un texte écrit dans une langue claire, limpide, précise, élégante. Dans le fond, il s'agit d'une étude riche, caractérisée par une admirable finesse d'esprit, une rigueur scientifique impeccable, un propos convaincant, permettant une véritable percée scientifique et offrant une synthèse d'excellente qualité sur le sujet. L'introduction commence par une remarquable mise au point sur l'ensemble des informations dont nous disposons sur Trogue Pompée et Justin. A. Borgna y rend compte également de sa méthode et de ses objectifs. Il s'est agi pour

elle de tenir compte de la technique de l'épitomateur et de déterminer la nature des transformations opérées par Justin afin de vérifier de la sorte si celui-ci a compromis ou non la qualité de l'information historique que Trogue Pompée avait voulu offrir à ses lecteurs. Sur Trogue Pompée lui-même, A. Borgna se prononce avec raison en faveur de l'hypothèse selon laquelle l'aïeul ayant reçu le premier la *ciuitas* aurait été le grand-père (*auus*) de l'auteur et non pas son bisaïeul (*proauus*) comme le suggéraient certains ; de même, A. Borgna discrédite la position de ceux qui voulaient que le C. Caesar au service duquel s'était trouvé le père de Trogue Pompée fût le fils de Julia et d'Agrippa, et non point le conquérant des Gaules. L'auteur fait ici valoir l'absurdité d'une position qui conduisait à introduire un écart de 60 ans entre le père de Trogue Pompée, supposé avoir servi lors de la campagne de C. César en Orient entre 1 av. J.-C. et 1 apr., et son frère, dont on sait, sans le moindre doute, qu'il avait servi Pompée lors de la dernière campagne contre Mithridate qui s'était achevée en 63 av. J.C. A. Borgna suggère pour sa part que le personnage de Pompée intervenant en qualité d'interprète dans la *Guerre des Gaules* serait le père de l'auteur des *Histoires Philippiques.* Cette proximité du père de Trogue Pompée avec César rendrait compte, au demeurant, du goût du fils pour le style indirect, que Trogue Pompée père aurait appris à apprécier en servant l'auteur des fameux *Commentaires.* Concernant le choix du titre des *Histoire Philippiques,* A. Borgna fait valoir à juste titre l'importance de la place de la Macédoine dans l'économie de l'œuvre. Peut-être aurait-il fallu ici aller un peu plus loin et suggérer qu'il s'agissait en réalité de l'histoire des royaumes 'philippiques', que nous appellerions aujourd'hui 'histoire hellénistique', et que Trogue Pompée a traitée jusqu'à son terme, à savoir la bataille d'Actium traitée au livre 40, avant d'illustrer dans la suite de son récit la nouvelle orientation du monde sous les auspices augustéens. Le grand mérite de cet ouvrage tient aussi à l'analyse minutieuse de la technique de l'épitomateur. Une comparaison serrée du texte de Justin avec les *Prologues* permet de démontrer que Justin a modifié l'équilibre des livres, en plaçant différemment certaines figures à l'intérieur de la narration. Ainsi, au Livre IX, Justin a-t-il choisi de faire figurer Philippe II au cœur de son récit. A. Borgna a fort bien compris que l'épitomateur n'avait pas fait d'effort particulier pour respecter l'équilibre de son modèle et pour maintenir la continuité narrative des événements politiques. L'analyse conduite par A. Borgna démontre de la sorte que Justin a choisi de privilégier anecdotes, piques, éléments insolites, *mirabilia*, figures de femmes ambitieuses, autant de choix opérés au détriment des aspects tactico-stratégiques. On comprend dès lors qu'il ne faut guère espérer pouvoir comprendre grand-chose à l'histoire des divers pays évoqués dans le récit de Justin en usant du seul témoignage de l'*Abrégé*. A. Borgna a donc pu illustrer comment Justin, en raison des logiques propres à sa poétique, a délibérément modifié le contenu de son modèle pour l'adapter au goût de son public, avide de sensationnel. Ainsi fait-il périr tous les fils d'Alexandre de la main du seul Cassandre alors que l'un d'entre eux avait été occis par Polypercon, comme nous l'apprend le *Prologue* correspondant. L'accession au trône de Ptolémée VIII fait l'objet de semblables distorsions, le personnage devenant comptable de trois assassinats, au lieu de deux dans le récit initial, et ce avec l'ajout de détails scabreux. De même pour l'assassinat du roi Eucratidès par son fils : il semblerait en réalité qu'aucune source ne fasse état de cette histoire, et que Justin ait utilisé le modèle de l'assassinat de Servius Tullius par Tarquin le Superbe et Tullia pour élaborer ce récit. A. Borgna est aussi d'avis que l'insistance dans le texte de Justin sur les liens endogamiques scandaleux serait le fait de Justin, car elle estime peu probable qu'un historien tel que Trogue Pompée n'ait pas placé ces événements dans une perspective plus large. Sur ce point, il nous semble qu'A. Borgna a raison de penser que Justin a porté un intérêt tout particulier à cet aspect de la royauté hellénistique. Mais il est assez vraisemblable aussi que Trogue Pompée,

dont le propos nous paraît avoir été de décocher ses 'philippiques' à l'encontre de ce type de régime, avait dû déjà pointer complaisamment du doigt des pratiques qui devaient être rejetées par les lecteurs romains contemporains de l'historien voconce. Concernant le rejet par Trogue Pompée du style direct, A. Borgna récuse à juste titre l'hypothèse émise par L. Ballesteros Pastor pour qui Justin aurait ici énoncé une contre-vérité pour pouvoir mettre au style indirect le discours de Mithridate, en se prêtant à une sorte de jeu littéraire. A. Borgna démontre avec beaucoup de finesse que c'est bien l'inverse qui s'est produit, et que les quelques passages au style direct que l'on trouve dans l'*Abrégé* sont le fait de Justin qui aurait voulu user de la *recta oratio* pour prêter une plus grande intensité dramatique à des récits bien faits pour émouvoir ses lecteurs. Au reste, le goût de Trogue Pompée pour l'*obliqua oratio* correspond bien à la réputation de cet auteur qui passait pour être un *uir priscae eloquentiae*. Touchant la datation de Justin, un dossier très complexe et délicat, A. Borgna nous paraît avancer des arguments très sérieux, bien propres à nourrir notre réflexion sur le sujet. S'appuyant sur la remarquable étude lexicale de J. Yardley, l'auteur fait en outre apparaître de nettes convergences thématiques avec les écoles de rhétorique (les aventures d'Alexandre le Grand, la fréquence des épisodes de violences sexuelles, les expositions d'enfants…). Elle relève aussi, dans l'anecdote qui voudrait que les Macédoniens eussent placé leur roi nouveau-né derrière leur armée, des ressemblances avec le *Panégyrique* de Nazarius prononcé en 321. Une analyse très fine convainc d'autre part le lecteur que Nazarius a ici plus probablement utilisé Justin que Trogue Pompée, de sorte que 321 ap. J.-C. pourrait devenir le *terminus ante quem* de l'*Abrégé*. À travers plusieurs légendes, comme celle relative à la fondation de Rome, A. Borgna relève également la démarche scientifique et rationalisante de Trogue Pompée et souligne les éléments le séparant de l'aristotélisme. Elle dégage tout aussi bien l'intérêt particulier que Trogue Pompée portait à l'ethnographie et à l'histoire locale. L'importance particulière accordée dans son récit à Marseille est interprétée quant à elle comme une sorte de plaidoyer en faveur d'une cité qui avait refusé d'épouser le parti de César. L'analyse que propose A. Borgna de la philosophie de l'histoire de Trogue Pompée est également très convaincante et particulièrement fine. Après avoir mis en lumière les facteurs déterminant l'évolution historique et notamment le déclin de la Macédoine (*discordia*, *cupiditas imperii*, *luxuria*, *libido*, disparition de la *moderatio* et de l'*aemulatio imperii*), A. Borgna récuse très justement les analyses de ceux qui ont voulu voir en Trogue Pompée un historien hostile à Rome et/ou à Auguste, et montre que l'historien, en utilisant le cas d'étude que constituait le royaume de Macédoine, a voulu adresser une forme d'avertissement à Rome afin de prévenir les risques de déclin ou d'y remédier. Pour aller dans le même sens qu'A. Borgna, on fera remarquer que celle-ci aurait également pu arguer de ce que la démarche de Trogue Pompée correspond à celle de la plupart des intellectuels de son époque (Cicéron, Salluste, Tite-Live) qui tous eurent à cœur de réfléchir aux moyens de remédier au déclin de Rome dans la perspective cyclique qu'ils avaient en partage, ce qui n'en faisait certes pas des auteurs hostiles à Rome. A. Borgna a donc parfaitement raison de penser que, loin de constituer une attitude anti-romaine, cette approche témoigne en réalité du loyalisme de l'historien voconce. Tout aussi convaincante est l'idée selon laquelle Trogue Pompée s'inscrit dans la polémique alimentée par Octavien dans le cadre de sa lutte contre Antoine et un Orient dans lequel il dénonçait un espace corrompu et corrupteur, dans la continuité idéologique d'un Caton. Au demeurant, A. Borgna relève très justement la tonalité célébrative entourant l'évocation des succès du *princeps* en Orient contre les Parthes, en Occident contre les Cantabres, et s'inscrit en faux contre ceux qui avaient cru pouvoir relever des indices d'hostilité à l'égard d'Auguste. On ne pourra également qu'apprécier la justesse du propos d'A. Borgna

lorsque celle-ci souligne la complémentarité des projets de l'*Ab Vrbe Condita* de Tite-Live et des *Histoires Philippiques* de Trogue Pompée : dans les deux cas, il s'est agi d'offrir des conseils aux Romains et au *princeps* quant à la façon de préserver l'Empire. Trogue Pompée et Tite-Live écrivent tous deux une histoire universelle où les nouveaux citoyens de Rome trouvent leur place, dans le respect de leurs exigences culturelles et de leurs traditions. En cela, les *Histoires Philippiques* feraient ressortir l'unité dans la diversité du monde romain, aux antipodes d'une quelconque opposition à Rome. Il ne fait aucun doute que l'ouvrage qu'A. Borgna a offert à la communauté scientifique constitue une contribution importante pour les études consacrées à Trogue Pompée et à Justin, laquelle ne manquera pas de devenir une référence incontournable pour ceux qui entreprendront à leur tour d'étudier le sujet. Bernard MINEO.

Dominique BRIQUEL, *Romulus vu de Constantinople. La réécriture de la légende dans le monde byzantin : Jean Malalas et ses successeurs*, Paris, Hermann, 2018 (Histoire et Archéologie), 24 × 18 cm, 401 p., fig., 45 €, ISBN 978-2-7056-9578-1.

Habituellement, les historiens, archéologues, épigraphistes ou étruscologues traitant de l'histoire des origines de Rome ne poussent pas la recherche jusqu'au monde byzantin. Il fallait toute la science et l'esprit d'entreprise de Dominique Briquel pour étudier la réception et le développement de ces légendes jusqu'à la fin du Moyen Âge oriental. Naturellement, on ne pouvait se fixer pareil objectif sans l'assistance de collègues aptes à étudier les textes conservés dans des langues plus exotiques, comme le syriaque ou l'éthiopien, ou maîtrisant des disciplines plus techniques. Ainsi ont prêté leur concours deux orientalistes, Françoise Briquel-Chatonnet et Muriel Debié, ainsi qu'un éditeur et codicologue, Jacques-Hubert Sautel, du CNRS. Le document qui est à l'origine de la présente étude est le début du livre VII de Jean Malalas (VII, 1-7). On peut considérer que la place assignée au récit sur Rome signifie qu'aux yeux du chroniqueur la fondation de Rome représentait un événement cardinal de l'histoire universelle. Pour les deux protagonistes, la forme des noms déjà aurait dû mettre la puce à l'oreille. Alors que dans la version classique de l'histoire (Fabius Pictor, Denys d'Halicarnasse, Plutarque), les héros portent ceux de Ῥωμύλος et de Ῥῆμος, chez Malalas ils deviennent Ῥῶμος et Ῥῆμος (parfois Ῥέμος). Déjà en 1974, G. Dagron avait perçu les virtualités du témoignage. Nombreuses et importantes sont les divergences entre le courant reçu et le chroniqueur byzantin. Briquel en rend parfaitement compte sous la forme d'un tableau comparatif détaillé (p. 9-15) suivi d'une brève synthèse. La composition de son livre est conforme à ce que l'on pouvait attendre. D'abord une grappe de textes : Malalas, *Chronique pascale* (p. 204-214, 217 Dindorf), Jean Damascène (*Sacra Parallela*, *PG* 96, col. 372-373), *Ecloge Historiarum* (p. 191-193 Cramer), Georges le Moine (*Chronique*, I, 15, p. 21-23 de Boor), *Souda*, B 556, s.v. Βρουμάλια, Michel Glycas (*Annales*, I, 266, 12-22 Bekker), Joël (*Chronographia compendiaria*, p. 6, 151 Bekker), Jean d'Antioche (*Chronique*, fragments), Pseudo-Syméon, *Parisinus Graecus* 1712, fol. 51^{v}, 69-70^{v}, Georges Cédrénos (*Chronique universelle*, 146-147 D p. 257-259 Bekker), Théodore Skoutariotès (*Chronique universelle*, p. 20-22 Sathas), *Codex Vaticanus Graecus* 1889 (R. Tocci, *Theodori Scutariotae Chronica*, in *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, Berlin / Boston, 2015, p. 2 et 30), Michel le Syrien (*Chronique*, 4, 15, 47, p. 79 16, 49-50, p. 81-83, 85 Chabot), *Chronique de 1234* (p. 86 Chabot), Pseudo-Dioclès (*Chronique*, p. 286-295 Guidi), Jean de Nikiou, *Chronique* (d'après les éditions de H. Zotenberg et R. H. Charles). Le *corpus* de textes (p. 29-97) forme donc la première partie : on y trouvera les passages appropriés dans la langue originale et dans la traduction française, sans note ni commentaire. Le « commentaire » est le nœud de toute l'étude. La part du

lion y revient évidemment à Malalas qui fournit son titre au chapitre premier (p. 101-177). On constate dès le départ que la disposition de la matière est étrange. On doit attendre l'ultime chapitre pour lire un récit de l'enfance des jumeaux Rhômos et Rémus, mis d'ailleurs en relation avec l'institution de la fête byzantine des *Brumalia*. Sur ce point, le chronographe se donne pour source l'annaliste du Ier s. aCn Licinius Macer, qui fait état d'une fête créée le 23 décembre en l'honneur de la nourrice Acca Larentalia, les *Larentalia* ou *Larentinalia* (C. Licinius Macer, fr. 2 Chassignet). Les données des *Larentalia* ont probablement été intégrées dans le complexe des *Brumalia* à l'époque byzantine, et le nom même de l'annaliste, tout à fait oublié au VIe s., est parvenu à Malalas par le biais du document qu'il a exploité. L'analyse des chapitres de sa *Chronographie* révèle quelques phases décisives. L'une a trait à une période durant laquelle les deux frères Rhômos et Rémus ont eu des activités communes, et elle s'est terminée par le meurtre du second ; elle est marquée notamment par la découverte des armes d'Héraclès, l'agrandissement du palais du Palatin, la fondation du temple de Jupiter Capitolin et le dépôt à Rome du Palladion. La deuxième phase tire les conséquences de la mort de Rémus et montre l'instauration d'une dyarchie posthume, y compris les mesures corollaires comme l'emploi dans les édits de la première personne du pluriel. La troisième détaille les réalisations du seul Rhômos, l'achèvement de la muraille et les travaux dans la ville, l'édification du temple de Mars, sans compter le nom de « mars » donné à l'ancien mois Prius et la fête du dieu au champ de Mars. En guise de quatrième phase, Malalas réserve la moitié de son exposé à l'institution des compétitions hippiques, la création du cirque et des jeux, le rôle d'Oenomaos, le symbolisme de l'hippodrome et l'introduction des factions à Rome, les verts et les bleus, les plus importants, avec les rouges et les blancs : oubliées pour jamais les trois tribus Ramnes, Tities et Luceres, souvenirs des trois populations primitives. Le thème de l'enlèvement des femmes arrive en avant-dernier lieu, mais le contexte fait ressortir l'opposition entre des civils normalement pourvus et des soudards, c'est-à-dire des mercenaires, à la continence peu résignée. Les sources alléguées sont plutôt fantaisistes, Virgile et Pline l'Ancien, sans compter d'autres dont le nom n'apparaît pas. Maintes données relayées dans les pages de Malalas semblent avoir fait florès dans le Moyen-Âge oriental ; de quoi fournir la matière à deux chapitres complémentaires fondés sur les témoins ultérieurs de la tradition : textes grecs (chapitre 2 p. 180-276) ; textes syriaques et éthiopien (chapitre 3 p. 277-337). Chacun de ces passages bénéficie de la présentation idoine et d'une étude approfondie où sont montés en épingle les points de concordance et de divergence par rapport à Malalas. On notera en particulier la présence du Pseudo-Syméon qu'on lira ici pour la première fois, texte original grec, traduction et commentaire, grâce à l'édition *princeps* de Jacques-Hubert Sautel. La compréhension de Jean de Nikiou représente aussi un progrès par rapport à celle de H. Zotenberg (Paris, 1883). Celle qui est présentée ici a été aménagée suite à une collation avec la traduction anglaise de R. H. Charles (*The Chronicle of John, Bishop of Nikiu. Translated from Zotenberg's Ethiopic Text*, Londres / Oxford, 1916). Trois tableaux rassemblent les éléments intervenant dans la conclusion (1 présence des éléments du récit de Jean Malalas dans la tradition ultérieure ; 2 éléments non issus de l'exposé de Jean Malalas présents dans la tradition ultérieure ; 3 rapports entre les témoins de la tradition). En conclusion, dans l'optique du VIe s. de notre ère, la légende des origines de Rome n'a plus guère de rapport avec les sept collines avoisinant le Tibre. Rhômos est d'emblée à la tête d'un vaste empire dont on doit chercher les traits majeurs dans celui qui a fleuri sur les rives du Bosphore. Par conséquent, Malalas n'a pas une idée claire de ce qu'était la religion romaine aux origines. Pour la commodité du lecteur sont rassemblés ici une série d'appendices : textes sur l'hippodrome avec leur traduction (Tertullien, Cassiodore, *Anthologie latine*, Jean le Lydien,

Des mois, Corippe, *Panégyrique de Justin II*, Isidore de Séville), sur les *Brumalia* chez Jean le Lydien (*Des mois*, IV, 158), sur la fondation rituelle de Rome (Jean le Lydien, *Des mois*, IV, 73 ; Constantin Manassès, *Breuiarium*, 1620-1637), histoire de Romulus chez Conon, *Narrationes*, d'après Photios, *Bibliothèque*, 48. C'est sous un jour constantinopolitain et dans l'idée que la ville du Bosphore est une nouvelle Rome que doivent être lues les données de Malalas, ainsi que l'affirme très logiquement Briquel (p. 19). Le thème remonte à la propagande de Constantin et a prospéré dans l'intervalle grâce à des publicitaires talentueux (Them, *Or*., 3, 4, 42 c ; 6, 16, 84 a ; 14, 5, 184 a), mais il faisait florès à l'époque de Justinien, comme le montre Jean le Lydien ailleurs encore (*Mag*., II, 30, 1-2 p. 36-37 Schamp). À juste titre, le savant historien reproduit (p. 383-384) pour les *Narrations* de Conon à l'époque romaine le texte et la traduction de R. Henry, mais l'indication liminaire de l'appendice est propre à égarer. En effet, les *Narrations* constituent le *codex* 186 de la *Bibliothèque* de Photios, où la page (141 a 28-b 26 Bekker) sur la fondation de Rome porte le numéro 48. Et pourquoi les vers de *l'Anthologie latine* et de Corippe sont-ils imprimés comme de la prose, à la différence de ceux de Constantin Manassès ? Mais ce n'est là qu'une anomalie insignifiante et sans conséquence fâcheuse. L'ouvrage est très bien présenté et les fautes typographiques y sont rarissimes. Le livre de Briquel, qui offre une bibliographie foisonnante, s'inscrit dans une liste impressionnante d'études décisives sur le haut passé romain. Il repose sur une érudition exceptionnellement étendue. Il est appelé à rencontrer un vif succès auprès de ceux qu'intéresse la légende des origines de Rome. Jacques SCHAMP.

Jean-Louis CHARLET, *Claudien. Œuvres*. Tome IV. *Petits poèmes*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 (CUF), 19,5 × 12,5 cm, XCI-249 p., 55 €, ISBN 978-2-251-01481-4.

Con la pubblicazione del quarto tomo è giunta a conclusione l'edizione dell'opera di Claudiano curata da Jean Louis Charlet per Les Belles Lettres. Il volume comprende *Carmina minora* e *Carminum uel spuriorum uel suspectorum appendix*. L'*Introduction*, dopo due brevi paragrafi intitolati, rispettivamente, *Principe de l'édition* e *Le recueil des* Carmina minora, contiene un paragrafo dal titolo *La tradition manuscrite des* Carmina minora, in cui lo studioso, nel descrivere la tradizione, dà ragione della composizione della silloge da lui pubblicata. Charlet accoglie la distinzione dei codici in sei *series* sulla base della diversa disposizione dei *Carmina minora* che questi presentano. Tale distinzione, proposta da T. Birt (Berlino, 1892), era stata accolta anche da J. B. Hall (Lipsia, 1985). La *series* B (dalla quale poco differisce la *series* A) presenta l'ordine dei 53 *Carmina minora* divenuto canonico proprio a partire dall'edizione di Birt. Charlet, come già mostrato nell'introduzione al tomo II (II, 1, p. LII-LV), ritiene molto probabile l'esistenza di un'edizione ufficiale, successiva alla morte del poeta, voluta da Stilicone e comprendente i *Carmina maiora* (senza il *Panegirico per il consolato di Olibrio e Probino*) e una selezione dei *Carmina minora*, alcuni dei quali volti a celebrare lo stesso Stilicone e la moglie Serena. Tuttavia la *series* B dei manoscritti, che rappresenterebbe proprio questa edizione, secondo Charlet, non può essere considerata la sola a trasmettere *Carmina minora* autentici. L'edizione voluta da Stilicone, infatti, avrebbe potuto escludere alcuni componimenti perché caratterizzata da una doppia censura, una di carattere più propriamente politico, sulla linea del generale barbaro, e una di carattere religioso, sulla linea del cristianesimo della corte imperiale. Non sarebbero da escludere, d'altra parte, edizioni parziali volute da Claudiano e rispecchiate in qualche modo nelle diverse *series*. Charlet ritiene, credo a ragione, perciò, che la tradizione dei *Carmina minora* debba essere considerata aperta e che la silloge dei 53 componimenti considerati autentici debba essere integrata. Lo studioso considera autentico, innanzi tutto, *app.* 4

Hall, un componimento che, essendo dedicato a un dono fatto da Serena al fratello Arcadio, non avrebbe potuto trovare posto in un'edizione voluta da Stilicone. L'editore colloca questo componimento, indicandolo come *carm. min.* 48 bis, dopo *carm. min.* 48, un carme dedicato a un dono di Serena al fratello Onorio. Lo studioso, inoltre, d'accordo con Schmidt 1992, considera autentici *app.* 3 A-B Hall, *app.* 9 Hall, *app.* 10 Hall, *app.* 11 Hall, *app.* 12 Hall, *app.* 14 Hall, *app.* 15 Hall, carmi che pubblica nella sua edizione collocandoli di seguito alla silloge vulgata con i numeri da 54 a 60. A sostegno dell'autenticità di questi carmi nota anche l'argomento egizio di *app.* 9 Hall (un distico dedicato all'ippopotamo e al coccodrillo) e *app.* 11 Hall (*De Isidis nauigio*), quindi il carattere spiccatamente pagano dello stesso *app.* 11 Hall, nonché di *app.* 14 Hall (dedicato a Venere) e di *app.* 15 Hall (dedicato a Flora). Sempre nello stesso paragrafo dell'introduzione Charlet spiega che in una prima appendice (*Carminum uel spuriorum uel suspectorum appendix*) colloca i carmi ritenuti spuri o dubbi, mantenendo, salvo qualche piccola variazione, l'ordine di Hall, ma inserendo qualche carme non preso in considerazione dall'editore della Teubner (*app.* 16 e *app.* 17 Charlet). In un'altra appendice (*Appendix Perottina*) raccoglie 9 brevi citazioni attribuite da Perotti nel suo *Cornu copiae* a un *Claudianus*, ma che non hanno riscontro nell'opera del poeta a noi pervenuta. L'*Introduction* si conclude con un ampio paragrafo intitolato *La réception de l'œuvre de Claudien* (p. XX-LX), nella quale Charlet percorre, con ricchezza di testimonianze, la ricezione e l'imitazione dell'opera di Claudiano dalla Tarda Antichità fino al XX secolo. All'*Introduction* fa seguito la *Bibliographie* (p. LXI-LXXXV), quindi il *Conspectus siglorum* (p. LXXXVI-XCI). Oltre all'importante novità costituita dall'integrazione di otto *carmina* alla silloge dei *minora* divenuta vulgata, l'edizione di Charlet presenta un'innovazione che riguarda i carmi 33-39, pubblicati nelle moderne edizioni come sette distinti epigrammi dedicati al cristallo di rocca. Nelle *Notes complémentaires*, alle p. 177 s., Charlet spiega che nei manoscritti i carmi compaiono quasi sempre come un unico componimento e che è a partire dall'edizione del Claverius (1602) che si impone l'attuale divisione, operata dall'editore sulla base della testimonianza di un suo eccellente e antico manoscritto. Charlet vede in questi componimenti "un poème qui se développe en sept mouvements ou sections ou, si l'on préfère, sept fragments qui forment un bloc cohérent". Presenta, dunque, la divisione in sette carmi divenuta tradizionale a partire dal Claverius, ma pone il numero di ogni carme fra parentesi quadre e numera i versi in maniera continuativa (pur mantenendo, fra parentesi quadre, i numeri dei versi dei singoli carmi). Per quanto riguarda la costituzione del testo, la propensione di Charlet è per un sostanziale conservatorismo. In effetti evita in genere di accogliere emendamenti là dove il testo tradito presenta un senso accettabile. Così avviene, ad esempio, in *carm. min.* 25, 51. Siamo nel passo dell'epitalamio per le nozze di Palladio e Celerina nel quale Venere sta chiedendo a Imeneo informazioni sulle nozze dei cui festeggiamenti le è giunta l'eco: *Huc ades et tantae nobis edissere causas / laetitiae, cui pompa toro tam clara resultet, / quae noua dotetur uirgo; patriamque genusque / pande, quibus terris orti, quo semine ducti* (*carm. min.* 25, 50-53). A v. 51 la tradizione è concorde nel trasmettere *t(h)oro* (con qualche variante nella desinenza). Mentre Birt accettava *toro*, Hall accoglie un emendamento del Burmannus, *uiro*. Certo, la correzione è interessante: la domanda, contenendo così un riferimento allo sposo, risulterebbe parallela a quella successiva, relativa alla sposa e, d'altra parte, risulterebbero più logiche anche le ultime due richieste, riguardanti entrambi gli sposi (cfr. v. 53). E, tuttavia, il testo tradito funziona e nemmeno dalla risposta di Imeneo sembra emergere che ci sia stata una domanda specificamente relativa allo sposo, dal momento che dopo aver espresso lo stupore per il tardo interesse di Venere alle nozze (v. 56-58), il fanciullo passa all'elogio delle famiglie dello sposo e della sposa (v. 58-99). Fa bene, dunque,

Charlet a mantenere il testo tradito. Le scelte di Charlet sono molto spesso condivisibili anche nei casi in cui la tradizione è divisa. Consideriamo *carm. min.* 26, 96 … *uel nimio uiscera felle rubent*. Claudiano sta descrivendo i benefici che le acque della sorgente termale dell'*Aponus* recano alla salute umana. A v. 96 la tradizione oscilla tra la lezione *rubent*, presente nella maggior parte dei codici e accolta da Birt e da Charlet, e la lezione *uirent*, presente in un numero minore di codici e accolta da Hall. Dal momento che il colore del *fel* è il verde, la lezione *uirent* sembrerebbe più probabile, e a sostegno di questa si adduce Ov. *met.* 2, 777 *pectora felle uirent* … Ma in realtà, proprio in ragione di questa apparente evidenza, *uirent* potrebbe essere una banalizzazione. Secondo la teoria che si incontra anche nel trattato *De natura hominis* (il trattato è attribuito da Aristotele [*H.A.* 3, 4] a Polibo) del *Corpus Hippocraticum*, la bile era considerata uno degli umori costituenti il corpo umano. All'eccesso di bile veniva attribuito anche uno stato di febbre che implica un eccesso di calore. Anche in Lucrezio si trova un riferimento in tal senso (Lucr. 4, 664 s.). Il concetto del calore associato alla sovrabbondanza di bile lo troviamo proprio in Claud. *Mall. Theod.* 225 s. … *cum uiscera felle / canduerint, ardet stimulis* … In questo caso lo stato di grande calore che pervade le viscere a causa dell'eccesso di bile viene espresso con un verbo, *candeo*, che, come *rubeo*, ha innanzi tutto un valore coloristico, indica l'essere bianco splendente, anche se può assumere il valore di *feruere*, *calere* (cfr. *ThlL* III 234, 29 s.). Analogamente, nel verso dell'*Aponus* Claudiano avrebbe potuto usare il verbo *rubeo* per indicare lo stato febbrile e di grande calore che provoca l'eccesso di bile. Si può aggiungere che in *Gild.* 148 (*Crescat zona rubens; medius flagrantis Olympi / me quoque limes agat* …) e *Stil.* 1, 337 (*aut in harenosos aestus zonamque rubentem / tenderet* …) la zona torrida, quella fra le cinque fasce astronomico-termiche compresa fra i due tropici, viene definita come *zona rubens* e il participio *rubens* sembra racchiudere un significato legato sia al calore sia al colore. Ci sembra molto probabile che anche nel verso dell'*Aponus* si sia verificata poeticamente la contaminazione tra l'idea del calore e quella del colore con cui spesso si lega, quella cioè del rosso del fuoco. La lezione *rubent* si rivela, dunque, pertinente al contesto e racchiude una duplicità di significato che ben si accorda col tessuto poetico. Condivisibile la scelta di Charlet anche in un altro caso di tradizione non concorde, *carm. min.* 27, 90 … *centumque immane columnis*. La tradizione è divisa tra *immane* (la maggior parte dei codici) e *adcline*. Sia Birt sia Hall scelgono *adcline*, Charlet accoglie *immane*. Credo che la scelta dell'editore delle Belles Lettres sia preferibile non solo perché la lezione è meglio attestata e perché Claudiano ama particolarmente l'aggettivo *immanis* (lo usa più di 25 volte), ma anche perché questo aggettivo si addice maggiormente al contesto, sottolineando l'idea della grandezza del tempio già suggerita dal numerale *centum*. L'aggettivo *immanis*, inoltre, rende più stretto il parallelismo con Verg. *Aen.* 7, 170 *tectum augustum, ingens, centum sublime columnis*, luogo indicato come simile già da Birt e ricordato dallo stesso Charlet, se pure non a sostegno della sua scelta testuale, a p. 152. D'altra parte l'aggettivo *adclinis*, che per lo più si accompagna a un dativo, proprio per il suo significato di "inclinato" o di "appoggiato, addossato", sembra poco pertinente al contesto: non si capisce come un tempio possa essere 'addossato' alle colonne. Dell'apparato di Charlet forse si può non condividere il fatto che non sempre lascia emergere la problematicità di alcuni luoghi, che pure sono stati oggetto della riflessione di molti filologi. In tal senso si può considerare, ad es., *carm. min.* 49, 5-7 *Sed latus armauit gelido Natura ueneno / et frigus, quo cuncta rigent armata, medullis / miscuit* … Claudiano sta descrivendo gli effetti delle scariche elettriche prodotte dalla torpedine. A v. 6 la tradizione è pressoché concorde su *armata*: Charlet segnala in apparato solo la lezione discordante del codice K, *armenta*. Eppure la lezione *armata*, accolta oltre che da Charlet anche da Birt, non è esente da difficoltà. Senza considerare

che al verso precedente ricorre *armauit* (e la ripetizione non sembrerebbe funzionale, tanto più che la proposizione relativa in cui il termine è inserito dipende da *miscuit*, non da *armauit*), proprio il senso di *armata* convince poco. La stessa traduzione di Charlet risulta un po' forzata: "un froid qui raidit toutes les défenses". Forse non sarebbe stato inutile registrare in apparato, evidenziando così la problematicità del luogo, la proposta di emendamento di Scaligero, *animata*, accolta da Hall, nonché quella di Heinsius, *admota*, e quella di Birt, *afflata*. Bisogna precisare, tuttavia, che in molti casi se della discussione critica suscitata dal luogo non c'è riscontro in apparato, ne viene dato conto nelle note a piè di pagina (cfr., ad es., *carm. min.* 40, 22: Charlet accoglie il tradito *libris* e in una nota a piè di pagina precisa che considera inutile l'emendamento *auribus* di Heinsius, accolto da Hall) o nelle *Notes complémentaires* (cfr. il caso di *carm. min.* 17, 28, dove Charlet conserva il tradito *numina*, mentre Hall accoglie l'emendamento *lumina* di Heinsius: Charlet non registra in apparato la questione, ma vi accenna in una nota a p. 116). Charlet non ricorre in genere alle *cruces desperationis* e anche in questo si distingue da Hall che talora vi ricorre in modo forse eccessivo. Si consideri *carm. min.* 28, 34 *et rapit umores madidos uenasque calore*. In questo verso Hall pone tra *cruces* l'aggettivo *madidos* (in apparato Hall registra le proposte di emendamento del Barthius, *sidus*, *rabidus* o *madidis*, di Heinsius, *auidus*, del Burmannus, *medios*, di Birt, *maribus*, di Goodyear, *flu(u)idos*). In realtà l'aggettivo *madidos*, se pure ridondante, non è privo di senso. La Ricci (2001), che lo conserva, segnala un possibile parallelismo con Verg. *georg.* 3, 429 *uere madent udo terrae ac pluuialibus Austris*. Si può aggiungere che il nesso *madidus umor* ricorre in Orient. *comm.* 1, 431 *Lumina, quae madidus deformia subluit umor*. Come per le precedenti opere claudianee, anche per i *Carmina minora*, la traduzione francese proposta da Charlet è puntuale e fedele al testo latino. L'apparato delle *Notes complémentaires* è molto ricco e presenta ampi riferimenti alla bibliografia precedente, risultando molto utile alla lettura dei *Carmina minora*. Il volume conclude con apporti di significative novità il lavoro editoriale ed esegetico dello studioso francese sul testo del tardo poeta latino, aggiungendo agli studi claudianei un contributo fondamentale.

Ornella Fuoco.

Clark Colahan / Jagoda Marszałek / Pedro Manuel Suárez-Martínez, *El* Colloquium elegans *de Bernal Díaz de Luco. Tradición senequista, eclesiástica y picaresca.* Prólogo de J. Gil (de la Real Academia Española), Hildesheim / Zürich / New York, G. Olms, 2018 (Noctes Neolatinae. Neo-Latin Texts and Studies, 31), 21 × 14,5 cm, x-294 p., 58 €, ISBN 978-3-487-15663-7.

Georg Olms acaba de rescatar del olvido el *Colloquium elegans* (*CE*) de Bernal Díaz de Luco. Esta obra es imprescindible en razón de su temática y de la tradición literaria a la que pertenece: su temática particulariza a Díaz de Luco como uno de los eslabones ineludibles del movimiento de reforma católica renacentista; su estilo y fuentes lo transforman en crucial dentro del itinerario que desemboca en la novela europea, pasando por el diálogo satírico humanístico. En conjunto, el libro se estructura en tres bloques: (1) una introducción escrita por C. Colahan; (2) la edición del texto latino de J. Marszałek; y (3) su traducción española debida a P. M. Suárez-Martínez. Aunque nada se explicita sobre la fuente utilizada para la edición latina, cabe suponer que se ha usado para su reproducción el ejemplar conservado en la BNP. Así se deduce de las palabras de Colahan, quien relata que, tras enterarse de que "Díaz de Luco había escrito un *Colloquium* humanístico", vio que este no aparecía "en ningún lado". Afortunadamente, prosigue, "en media hora ya había localizado yo el *Colloquium*" siguiendo los consejos de un colega para que buscase en la mencionada biblioteca francesa (p. 84). Tampoco le

hubiera llevado más de media hora localizar ejemplares en España, donde conservamos, al menos, tres: en la BNE, en la Biblioteca de Santa Cruz en Valladolid y en la Biblioteca Histórica de la UCM. Este último está digitalizado y colgado en la *Biblioteca Digital Dioscórides*. Pero, más allá del ejemplar utilizado, la edición latina de Marszałek dista mucho de ser satisfactoria. En primer lugar, hay que notar que el volumen original consta de tres partes: (1) el *CE* y su *Prooemium* (p. 6-102); (2) *Franciscus Galindus in decretis Licenciatus Iohanni Bernardo Diaz de Luco decretorum doctori salutem* (p. 102-112) y (3) *Paraeneses ad Episcopo*s (p. 113-115). Finalmente, se incluye la fe de erratas y el escudo de Bernal Díaz de Luco (p. 116). Este escudo, que aparece en el colofón, también se encuentra en la primera página, evidenciándose con ello que las tres obras mencionadas forman una unidad, y de ahí que deberían haberse editado y traducido conjuntamente, sobre todo si se quiere situar el *CE* correctamente en el contexto de las reformas católicas del renacimiento. En esta edición, sin embargo, se ha prescindido, sin ni siquiera citarlas, de la dedicatoria de Galindo y de la parénesis a los obispos. Por otro lado, desconocemos los criterios de edición, ya que los editores se limitan a afirmar que "ofrecemos todo el texto como, según entendemos, debe editarse" (p. 86). Esa idéntica imprecisión reaparece cuando se asevera que "el aparato crítico, si es que así puede llamarse, lo hemos hecho al modo en que se hacen los de algunas ediciones sin gran volumen de variantes últimamente: a base de llamadas a pie de página" (p. 86). A nuestro juicio, una primera edición moderna de un texto renacentista exige, al menos, puntuarlo con criterios actuales y regularizar el uso de mayúsculas y minúsculas para evitar dobletes como *deus* / *Deus*, *episcopus* / *Episcopus*, *apostolus* / *Apostolus*, o *daemon* / *Daemon*. En esas condiciones, más hubiera valido la pena facsimilar la edición de 1542 (1541), sobre todo cuando el criterio ha sido reproducir página a página la edición del XVI, aun a riesgo de caer en una maquetación deficiente, ya que puebla el libro de medias páginas en blanco, renglones interrumpidos a la mitad o palabras viudas. Por último, debemos anotar otros hechos por completo inusitados como el de hacer desaparecer el escudo de Díaz de Luco de portada y colofón al tiempo que se incluye su divisa como si esta fuera parte del título (p. 90-91). Esa divisa – *No se pueden gozar ambos: virtud para vida y muerte* – se repite en las p. 92-93, ya que los editores han situado la fe de erratas, que, en el original, ocupa lógicamente el último cuadernillo del libro (p. 116), inmediatamente tras la página de títulos. Tampoco resulta muy usual traducir la fe de erratas, incluyendo una perteneciente a uno de los textos no reproducidos, en concreto, el firmado por F. Galindo. Esa traducción es totalmente redundante porque las erratas se han corregido, como exige la sensatez, y, además, se han introducido en un peculiar *aparato crítico*. Por lo que respecta a la traducción española, debemos afirmar que tiene un gran valor por cuanto es la primera vez que el *CE* se vierte a una lengua moderna. El traductor, con carácter previo, redacta un capítulo sobre la lengua y el estilo del coloquio (p. 45-76) en el que da cumplida cuenta de las razones de su traslado. Debemos elogiar sobre todo la honestidad de Suárez-Martínez, cuando reconoce que J. Gil le había venido insistiendo "en la necesidad de pulir y repulir aspectos de la traducción que tenían, sin duda, que ser mejorados y que, a buen seguro, aún deberían mejorarse más" (p. 87-88). Ciertamente, tiene razón el propio traductor, porque algunos aspectos de su versión deben *mejorarse más*. En primer lugar, debería perseguir una mayor fluidez en el castellano. Sirva de ejemplo el término *pontífice*, ya que, si en la actualidad ese vocablo se aplica exclusivamente al papa, no tiene sentido usarlo para referirse a obispos y arzobispos, aunque ese fuera el uso en el XVI según se afirma en la nota 12 (p. 97). Más cuestionable todavía resulta, por ejemplo, traducir *pileo bicuspide* por *gorro bicúspide* (p. 142-143), cuando el término propio es *mitra*. Un último caso digno de reseña es la versión *parácleto* del latín *paracletus* (p. 178-179), ya que, en

castellano, debe decirse *paráclito* o *paracleto*, pero nunca, combinando ambas formas, *parácleto*. Yendo más allá de estos detalles, aconsejamos reflexionar sobre otras traducciones que, a nuestro juicio, no son del todo acertadas. Veamos cuatro ejemplos de manera sintética. (1) *Cum Paulus ille electionis uas (…) scripserit* (p. 94) o *Nicolaus ille* (p. 109): En ambos casos se traduce *ille* por "ínclito": "habiendo escrito el ínclito Pablo" (p. 95) y "el ínclito Nicolás" (p. 109). *Ille* funciona, en realidad, como un simple demostrativo que, en el primer ejemplo, afecta al epíteto más usual de Pablo: *uas electionis (et doctor gentium*). De hecho, Colahan, cuando utiliza este fragmento en su introducción no asume la traducción de Suárez-Martínez y vierte más acertadamente "habiendo escrito Pablo, aquel vaso elegido (…)" (p. 36). (2) *Nescio quos aduenientes sentio, uolo fores aperire* (p. 170): Es desacertada la traducción "No sé a quiénes veo que vienen; voy a abrir las puertas" (p. 171), ya que lo que Pedro ignora es quiénes son aquellas personas a las que *oye acercarse*. (3) *Nunquam enim Christus ecclesiam sponsam suam deserit, semper quidem in ea uiros uirtutibus deditos creat, ac conseruat, si eos inuestigandi cura esset illis, qui dignitatibus, immo populis sibi commissis consulendi onus assumpserunt* (p. 184): La versión "Pues nunca Cristo abandona a la iglesia, su prometida; siempre ciertamente nombra en ella a hombres provistos de virtudes y los protege, si es que ellos han tenido cuidado de buscar a quienes han asumido la carga de mirar por sus dignidades o más bien por las gentes a ellos confiadas" (p. 185) no traduce correctamente el período condicional y desvirtúa la oración parentética *semper quidem (…) conseruat*. En realidad, el texto castellano resulta incomprensible. (4) *Monalium monasterium* (p. 250): Trasladar esta expresión por "monasterio monacal" (p. 251) es, a todas luces, un pleonasmo que implica no haber comprendido el resto del fragmento. Ciertamente, lo que el obispo ha fundado es un *monasterio femenino* o, si se quiere, un *convento de monjas* y lo ha hecho, simple y llanamente, para construirse un harén personal. Ese es el sentido de *uel priuatum quendam affectum simul receptis* (p. 250) que, traducido como "o por un cierto afecto particular" (p. 251), enmascara la crudeza, la ironía y el sarcasmo del original. Por último, el *Estudio preliminar* de Colahan, que no trata los aspectos estructurales, literarios o contextuales del *CE*, debe considerarse más bien una aportación general a la historia de la picaresca. En ese sentido, esta introducción es una continuación de un artículo anterior del mismo Colahan en el que la argumentación pivotaba sobre el *Iulius exclusus* erasmiano: *El proto-pícaro a la puerta de los cielos: Séneca, Erasmo y Díaz de Luco*, en J. M. Maestre Maestre *et al*. (ed.), *Humanismo y pervivencia del mundo clásico. Homenaje al Prof. Antonio Prieto*, IV. 5, Alcañiz / Madrid, 2010, p. 2689-2703. Como en esa otra ocasión, también ahora lo más original y relevante son las páginas en las que se sitúa el *CE* en una cadena que conduce desde la *Apocolocyntosis* al género picaresco (p. 32-44). Esa aproximación, que, en realidad, debería haberse realizado teniendo en cuenta toda la sátira menipea, permite resaltar las evidentes relaciones entre un conjunto de obras que, debidamente vinculadas, originan uno de los géneros literarios más característicos de una época tan convulsa para la historia de Europa. Colahan, antes de subrayar esta relevante contribución a la historia de la picaresca, redacta algunas brevísimas anotaciones a la literatura dedicada al obispo ideal (p. 9-15) o al diálogo renacentista (p. 22-26). También dedica un capítulo a comparar el *Aviso de curas* y el *Lazarillo*, inspirándose en M. A. Coronel Ramos, *Juan Luis Vives y el Lazarillo de Tormes*, en *EHumanista / IVITRA* 1, 2012, p. 42-83. Ya en este artículo Coronel había puesto de manifiesto la relación entre los clérigos que aparecen en el *Lazarillo* y los oficios que Díaz de Luco atribuye a los curas en su *Aviso*. En ese mismo trabajo se subrayaba, como reitera ahora Colahan (p. 6), que "si el Aviso decía que el sacerdote debía ser un arca de misericordia, el clérigo de Maqueda lo que tiene es un arca de opulencia. Con ella contraviene el precepto cristiano básico de la caridad"

(p. 64). Este artículo aparece citado en la bibliografía, aunque no en el capítulo en el que es utilizado por Colahan. Con todos estos antecedentes, que parten del propio Séneca, sorprende que se afirme que, "dentro de la historia de la literatura española, nos encontramos con la invención, al parecer repentina, del género literario picaresco" (p. 1). El espejismo de la eventual aparición *repentina* de la picaresca tiene que ver con la preterición de la tradición de reforma española desde, al menos, finales del siglo XIV. La clave para desbrozar esos senderos la ofrece J. Gil en su magnífico *Prólogo*, que constituye, en su forzosa brevedad, un joyel para los estudios sobre Díaz de Luco. Gil apunta la posibilidad del origen converso del autor del *CE* y, simultáneamente, apostilla que su pensamiento conjuga el espíritu medieval y el renacentista, es decir, el anticlericalismo o la *imaginería* de ultratumba medievales con la imitación de formas literarias más propiamente renacentistas. Este eventual origen judaico y la mixtura de temas tradicionales con géneros literarios humanísticos convertirían a Díaz de Luco, si se nos permite decirlo así, en modelo que responde al arquetipo de los reformadores españoles. Colahan parece consciente de este hecho cuando sitúa convenientemente a Díaz de Luco dentro del "vigoroso movimiento español a favor de la Reforma eclesiástica y social que surgió en el reinado de los Reyes Católicos y siguió bajo Cisneros y Carlos I" (p. 1). Sin embargo, este aserto tan relevante queda varado en las primeras frases de un estudio que hubiera adquirido una dimensión mayor de haber profundizado en el contexto que da sentido a la imitación senequista y a la censura picaresca, y que no es otro que ese *vigoroso movimiento español* de Reforma, surgido realmente con anterioridad a los Reyes Católicos de la mano de muchos conversos y de algunos prelados destacados como fray Lope de Barrientos o, ya en época de los Reyes mencionados, fray Hernando de Talavera. En conclusión, esta edición del *CE* es una aportación interesante dentro del panorama del humanismo español y de las reformas católicas, que tiene la virtud de poner a disposición de los estudiosos del siglo XVI un texto grandioso y esencial. Sin embargo, no se puede considerar definitiva, ya que tanto la edición latina como la traducción española requieren, respectivamente, una revisión completa y una generosa lima. El estudio preliminar, a su vez, es más un ensayo general sobre el género picaresco que un auténtico examen del *CE*, de Díaz de Luco y del contexto en el que esa obra se publica.

Marco Antonio CORONEL RAMOS.

Jordi CORTADELLA / Oriol OLESTI VILA / César SIERRA MARTÍN (ed.), *Lo viejo y lo nuevo en las sociedades antiguas: homenaje a Alberto Prieto. XXXVI Coloquio del GIREA*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, 22 × 16 cm, 713 p., fig., 45 €, ISBN 978-2-84867-629-6.

Esta monografía recoge las cuarenta ponencias presentadas en el XXXVI Coloquio Internacional GIREA, celebrado entre los días 12 y 13 de diciembre en la Universidad Autónoma de Barcelona. La reunión se centró en uno de los temas que forman parte de la trayectoria científica del profesor Alberto Prieto, a quien GIREA quiso homenajear. Con el título *Lo viejo y lo nuevo en las sociedades antiguas* los participantes en el coloquio dedicaron sus respectivas ponencias a analizar la desaparición o pervivencia de estructuras y superestructuras de las sociedades antiguas, además de reflexionar sobre cómo ha evolucionado la interpretación historiográfica al respecto. Las ponencias, al igual que lo estuvo la reunión, se articulan en seis apartados, siguiendo un orden cronológico y abarcando cuestiones que han despertado el interés científico del profesor Alberto Prieto, como lo evidencia el listado de sus publicaciones que figura tras el prólogo. La primera sección del libro, dedicada a las formas de poder en las sociedades antiguas, comienza con un meditado texto de Domingo Plácido sobre la evolución

histórica del término "libertad" desde la Antigüedad, concebida entonces como la posibilidad de no convertirse en esclavo, de preservar la igualdad; hasta la actualidad, hasta la libertad de los neoconservadores, que es el acceso libre a la explotación, a dejar sin trabajo al proletariado, a poner fin a una fiscalidad progresiva y a las políticas de redistribución y, en consecuencia, a servicios públicos como la educación, la sanidad o el derecho a una pensión (p. 43). La siguiente contribución es de José Pascual quien, a partir del caso de Acarnania, demuestra que la incorporación de una etnia a otra corporación distinta de su comunidad originaria es más bien un instrumento de dominación y dependencia. Otro tema tratado en relación con la propuesta "entre lo viejo y la nuevo" son las armas y la guerra en la antigua Grecia, sobre el que Fernando Echevarría Rey aboga por no verlo como una "carrera armamentística", sino como un proceso fundamentalmente cultural. Borja Antela-Bernárdez, por su parte, centra su ponencia en la oposición entre las viejas y nuevas élites de Atenas y en cómo cada uno de estos grupos intentó utilizar en su favor el conflicto entre Roma y Mitrídates Eupator, sin ser conscientes de que estaban a merced de ambas potencias. El principado de Augusto es el tema elegido por Paolo Desideri para evidenciar cómo la manipulación de los antiguos valores republicanos legitimó el poder del primer emperador de Roma. Para terminar, Miriam Valdés Guía se centra en la evolución de los *ptochoi* homéricos (mendigos, vagabundos y desocupados) desde Homero hasta el siglo IV a. C., es decir, desde depender por completo de la liberalidad de los poderosos y del *demos*, pero con la posibilidad de convertirse en jornaleros, hasta llegar a situaciones cercanas a la esclavitud. En la segunda sección se analizan diferentes formas de control social y de dependencia. Adam Paluchowski demuestra que es posible aplicar el modelo explicativo sociobiológico en el análisis de las formas de dependencia dentro de las comunidades cívicas dorias de Esparta y Creta. Objeto de estudio son también los ciudadanos "pobres" de Atenas, cuya condición de ciudadanos, es decir, la igualdad democrática, les liberaba de relaciones de dependencia y explotación, tal y como ponen de manifiesto Diego Paiaro y Mariano J. Requena. En el caso de la medicina griega, César Sierra Martín evidencia que el médico hipocrático no era el médico de los pobres, tal y como sostenía la historiografía tradicional, sino de las clases acomodadas griegas. En el ámbito romano, Antonio Gonzales reflexiona sobre el papel que la filosofía estoica en su proceso de formación ha otorgado a las relaciones entre *dominus* – esclavo y entre esclavos. Francesca Reduzzi Merola centra su contribución en la práctica de la promesa u obligación verbal (*stipulatio*) entre los esclavos, que en los ambientes cosmopolitas del puerto de *Puteoli* estaba más adaptada a las necesidades de la actividad comercial; por eso se asemejaba mucho más a las *stipulationes* de los extranjeros y el *dominus* jugaba un papel no tan relevante como se le asigna en el *Digesto*. Maria Vittoria Bramante estudia las formas de participación de los *peregrini* en la cotidianeidad jurídica de la antigua Roma a través de las *tabulae ceratae* provenientes de Pompeya y Herculano, que testimonian las actividades de importantes banqueros de época julio-claudia. Por último, Pedro López Barja de Quiroga demuestra que los *incerti* del álbum de Herculano no son latinos junianos, como hasta ahora se había mantenido, sino "libertos independientes" o Trimalciones. Más centrado en el contraste entre lo viejo y lo nuevo, Julián Gallego se centra en la evolución histórica de la democracia ateniense, a partir de la *Política* y la *Constitución de los atenienses* de Aristóteles. La tercera sección, dedicada a estudios de género, está formada, lamentablemente, tan solo por dos contribuciones, aunque la primera de ellas pertenece a una de las historiadoras de la Antigüedad que más ha propulsado este tipo de estudios en nuestro país: se trata de la profesora Hidalgo de la Vega, quien, junto a Iván Pérez Miranda hacen una lectura crítica de algunos mitos griegos y pasajes de la literatura latina en los que se evidencia la relación entre género y prácticas sexuales. El

tema ha sido elegido porque en lo referente a la sexualidad, tanto estos textos como la iconografía clásica ejemplifican muy claramente relaciones de dominación. La segunda contribución está dedicada a una mujer transgresora en su tiempo, Olimpia del Épiro. Clàudia Zaragoza Serrano aborda la figura de la madre de Alejandro Magno desde la tradición, representada por las fuentes clásicas, hasta la historiografía actual. La autora demuestra como la leyenda negra de los clásicos domina en la historiografía actual, aunque ya hay investigadoras que ponen en entredicho esta imagen (Dolores Mirón o Elizabeth Carney). La siguiente sección está dedicada a la imposición de un modelo de dominio territorial, que garantizaba una explotación exhaustiva de los recursos y, además, contaba con la colaboración de las élites locales. La genialidad de Roma en esta campo fue diseñar un modelo que funcionó porque era una sutil combinación de dominio y privilegio. Todo esto queda muy bien ejemplificado en las ponencias de esta sección: la de Isaías Arrayás Morales sobre las refundaciones de Cn. Pompeyo Magno en los antiguos reinos del Ponto y Bitinia tras las guerras mitridáticas; la de Inés Sastre y Almudena Orejas sobre la nueva reorganización territorial en el noroeste peninsular, que pervive hasta comienzos del siglo III d. C., tal y como muestra Elena Zubiaure Ibáñez en su contribución; la de María Juana López Miranda en relación con la Comarca del Alto Almanzora; la de Joan Oller Guzmán, que se centra en las transformaciones territoriales de Layetania interior, vinculadas a la producción del vino; lo mismo ocurre cuando el recurso son las aguas termales, así lo demuestra Diana Fonseca Sorribas. Termina esta sección con el trabajo de Ricard Andreu Expósito y Oriol Olesti Vila, cuyos autores dicen presentar nuevas evidencias sobre el *ager per extremitatem mensura comprehensus*, evidencias que ya son de sobra conocidas. Por otra parte, llama la atención que obvien que este *genus agri* no es una categoría jurídica, sino agrimensural de organizar el suelo cultivado de una comunidad, de una congregación o de un individuo, por lo tanto no es cierta su afirmación de que se trata de "un sistema de organización de las comunidades sometidas a Roma" (p. 427), fruto, posiblemente, de limitarse al texto de Frontino sobre *Palantia* y *Salmantica* (4.3-5.5La/ 1.18.2-7Th), que aparece recogido en el *Ars Gromatica* de Gisemundo. La quinta sección está dedicada a las transformaciones de las formas de dependencia durante la Antigüedad tardía en el *Barbaricum*. María Ruiz del Árbol Moro, junto con investigadores de la Universidad Adam Mickiewicz, presenta los primeros resultados de un proyecto de investigación centrado en el estudio de los contactos entre Roma y el *Barbaricum* en Europa Central a lo largo de los siglos I y IV d. C. El objetivo del equipo es demostrar, desde el marco de la arqueología del paisaje, que el impacto de la cultura romana no fue superficial, sino que se pueden apreciar profundos cambios e influencias recíprocas en las estructuras sociales y en la explotación de los recursos, como el de la sal, que es en el que se centran. En la misma línea está la ponencia de Rosalba Arcuri, quien evidencia como los cambios en las formas de explotación del suelo, consecuencia del contacto con Roma, acarrean también una acentuación de la jerarquía social y de las formas de dependencia dentro de las comunidades tribales bárbaras. Elena Caliri analiza un término vinculado con las formas de dependencia en el mundo agrario, el de *inquilinus*, cuyo significado varía en función de las fuentes consultadas: no asimilado al de *colonus* en las fuentes jurídicas, pero sí en las fuentes papirológicas que analiza. Por último, Manuel Rodríguez Gervás centra su contribución en las relaciones sociales de dependencia (esclavo / colono) en las cartas de Símaco, un baluarte del paganismo, y el obispo cristiano Agustín de Hipona. En ambos casos, la esclavitud formaba parte de cotidianeidad, pero entre ellos hay matices indudables, que son expuestos con gran claridad por el autor. Sin embargo, se trata de diferencias de tono que no nos permiten "concluir que se produzca una oposición relevante entre el viejo paganismo y el nuevo cristianismo" en este ámbito. La última

sección, cuyo título "Viejas y nuevas teorías sobre las formas de dependencia clásica" parece anunciar una esperada recapitulación de todo lo anterior, pero dista mucho de serlo. En su lugar, se recogen aquí diez estudios de temática variada, en los que se pierde el orden cronológico anunciado por los editores en el prólogo. Por otra parte, algunas de estas contribuciones se podrían haber incluido claramente en otra sección. Ese el caso del excelente trabajo de Rosa María Cid López sobre las mujeres conspiradoras en el último siglo de la República romana, que por desempeñar un rol que la sociedad no les había concedido son maltratadas por las fuentes, idea que está presente en la sección "Historia y género". Otros estudios deberían estar en la sección dedicada a las formas de control social y de dependencia. Así ocurre, por ejemplo, con el de Ricardo Martínez Lacy, unas breves notas sin ningún afán crítico sobre el libro de Moses I. Finley, *Esclavitud antigua e ideología moderna*; o el de Bernat Montoya Rubio sobre la relación entre imperialismo y esclavitud en la historiografía antigua, y como los elementos que articulan la visión de las fuentes clásicas es el punto de partida de la historiografía actual. En la sección sobre formas de poder en las sociedades antiguas se podrían incluir perfectamente los trabajos de Jonatan Pérez Mostazo y Antonio Duplá Ansuategui sobre la imagen en la fuentes clásicas de un pueblo indígena sometido a Roma, los vascos, y su perduración y/o manipulación en la historiografía vasca decimonónica; o el de María Cruz Cardete del Olmo, que reivindica la aplicación de los principios postcoloniales de interacción en el análisis de la colonización griega. Con todo, la contribución de Alberto Prieto, que analiza las formas de dependencia en el "cine e romanos", sí que es un excelente epílogo para el XXXVI Coloquio de GIREA, y con una de sus últimas frases me gustaría concluir esta recensión: "El objetivo central debería ser el de mostrar los diversos mecanismos utilizados en el pasado para ayudar a que las mujeres y hombres del presente, al conocer aquellas formas de dominio, se puedan liberar de los abusos sufridos bajo viejas y nuevas formas de explotación" (p. 539-540). A lo que yo añado: ¡Historiadores¡ ¡Abandonad el palacio de cristal de Clío y salid a la calle! ¡Usemos la Historia para ayudar a cambiar el mundo!

Pepa Castillo Pascual.

Aske Damtoft Poulsen, *Accounts of Northern Barbarians in Tacitus'* Annales*: A Contextual Analysis*, Lund, Media-Tryck, 2018 (Studia Graeca et Latina Lundensia, 24), 22 × 15,5 cm, xiv-249 p., ISBN 978-91-7753-669-7.

Ce livre est une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lund en mai 2018. L'intention de l'auteur n'est pas d'utiliser les passages des *Annales* de Tacite sur les « northern barbarians » comme une source sur ceux-ci mais d'étudier leur fonction dans l'œuvre (p. 1). Ce n'est donc pas le contenu historique, ou prétendu tel, de ces textes qui retient au premier chef son attention mais plutôt la structure d'une œuvre dans laquelle les barbares apparaissent comme des personnages littéraires (« literary characters », p. 1). Or ce qui est fondamental dans les *Annales*, c'est la question de la *libertas*, dont le déclin, pour Tacite, est lié à l'affirmation du Principat (p. 4) ; cette thèse pourrait d'ailleurs avoir comme sous-titre « contribution à l'étude du thème de la *libertas* dans les *Annales* de Tacite », ce qui lèverait toute ambiguïté. Trois descriptions de conflits constituent le corpus : les guerres impliquant Arminius (dans les Livres I et II) ; le destin des Thraces assiégés dans leurs montagnes (dans le Livre IV) ; la guerre contre Boudicca (dans le Livre XIV). Dans les trois cas, sont analysés la représentation des faits et les discours tenus par les protagonistes, et surtout le rapport entre contextes et discours (p. 9-10). L'auteur étudie ces descriptions à l'aide des techniques de la narratologie. Ce sont les concepts d'intratextualité et d'intertextualité qui sont les piliers de cette méthodologie : dans le premier cas, les relations entre les parties (« accounts », c'est-à-dire

les différentes descriptions de barbares) et l'ensemble (les *Annales*) ; dans le second cas, les relations entre ces descriptions tacitéennes et d'autres textes (p. 18-24). L'auteur revendique son inscription dans une approche de l'historiographie dont les travaux fondateurs sont ceux de T. P. Wiseman, *Clio's Cosmetics: Three Studies in Graeco-Roman Literature*, Leicester, 1979, et d'A. J. Woodman, *Rhetoric in Classical Historiography: four Studies*, Londres, 1988, mais dont les origines sont bien plus anciennes (p. 11-14). Ce qui fait la spécificité du travail d'Aske Damtoft Poulsen, c'est son caractère systématique et l'application de sa méthodologie à un corpus thématique à la fois suffisamment riche et bien délimité pour qu'on puisse en tirer des conclusions significatives. Il s'agit donc de savoir comment a fonctionné l'*inuentio* tacitéenne, c'est-à-dire, pour reprendre l'expression d'Aske Damtoft Poulsen, la capacité d'un auteur à choisir, adapter et structurer des événements ayant marqué l'histoire de la dynastie julio-claudienne (p. 14). L'étude de chaque description est structurée de manière identique : une introduction de nature historique et littéraire ; une paraphrase de la description ; une analyse. Le terme « paraphrase » n'a pas ici de sens péjoratif mais vise à mettre en évidence les éléments les plus significatifs d'un texte tout en le resituant dans son contexte. L'intitulé du chapitre consacré à Arminius fait référence aux « guerres civiles germaniques » : cette prise en compte de la dimension « interne » à la Germanie du rôle d'Arminius permet de comprendre la fonction des passages qui lui sont consacrés. Il s'agirait bien, pour Tacite, de traiter d'un même thème tout au long des Livres I et II (début du règne de Tibère), celui du déclin de la liberté, à travers deux figures partageant nombre de points communs, celles d'Arminius et de Germanicus (p. 41). Si Arminius se distingue d'un autre Germain, Ségeste, c'est parce que ce dernier, tout en se présentant en « patriote germanique », a toujours privilégié la coïncidence entre les intérêts de Rome et ceux des Germains, en parlant en définitive un « discours romain » (p. 45). Quant au frère proromain d'Arminius, Flavus (« le blond »), qui partage avec celui-ci certains traits mais s'oppose à lui sur le plan idéologique, il a fonction de stéréotype et pourrait même n'être qu'une invention de l'auteur (p. 52). Enfin, dans la nécrologie d'Arminius qui clôt le Livre II, Tacite relève que ce « libérateur de la Germanie » s'est transformé en « ennemi de la liberté » et a fini assassiné par ses compatriotes. L'« analyse » insiste sur la notion de « guerre civile germanique ». Les quatre discours d'Arminius reposent sur le contraste entre liberté et esclavage, le traitement du thème étant adapté au contexte de chacun d'entre eux (p. 73). Or les deux premiers livres des *Annales* sont encore emplis de l'atmosphère des guerres civiles de la fin de la République et se font l'écho de la rivalité entre Tibère et un Germanicus qui reste loyal envers celui-ci mais dont le nom est lié à la notion de *libertas* (p. 77-81). Les conflits opposant Arminius à ses adversaires (Ségeste et Marobod) font apparaître la notion, partagée, de *patria* germanique – dont on ne sait si c'est une invention tacitéenne : une *patria* déchirée par des conflits internes, où la *libertas* est là aussi un enjeu. À la différence de la situation romaine, la guerre civile germanique ne finit pas en esclavage mais, à travers la mort de l'ancien « libérateur », en règne de la liberté, sans qu'on sache si, pour Tacite, « les Germains sont au début de leur histoire » (p. 91). En même temps, le sens de cette mort dépasse le seul cas de Germanicus, en montrant que la concentration du pouvoir en une seule main à la suite de conflits internes n'est pas l'issue inévitable de ceux-ci : il s'agit là d'une leçon à valeur générale (p. 92, 214). Quant à la description de la révolte thrace, en 26 ap. J.-C., que le texte de Tacite est la seule source conservée à évoquer (p. 105), elle prend place dans le Livre IV, qui est largement consacré à la toute-puissance de Séjan sous Tibère et aux procès frappant des aristocrates romains : sur le plan intratextuel, l'épisode s'insère dans des passages centrés sur Rome (p. 119). Les Thraces assiégés sont confrontés, ainsi que le formulent leurs discours, à un choix entre trois destins, mort par résistance, mort

par suicide ou collaboration, comparable à celui qui été vécu à Rome par les sénateurs contemporains (p. 214). Sur le plan intertextuel, l'analyse opère des confrontations avec d'autres textes antérieurs (connus ou non de Tacite) relatant des faits similaires, impliquant soit des adversaires de Rome soit des Romains, qu'il s'agisse ou non de guerre civile (p. 111-121). Or le seul auteur chez lequel on retrouve un choix analogue est Lucain, qui, dans la *Pharsale*, place une telle expression chez l'officier césarien Vulteius dont la cohorte était assiégée par des Pompéiens (p. 118, 121-122) – un Lucain qui devait être familiarisé avec ce que représentait l'oppression sous Néron (p. 121). La description de la révolte thrace traduirait donc une question similaire : comment répondre à la tyrannie ? (p. 132). Enfin, la peinture de la révolte de Boudicca (Livre XIV, sous le règne de Néron) fait ressortir le rapport entre l'oppression romaine de la Bretagne et celle de Rome par l'empereur (p. 209). La Boudicca des *Annales*, décrite comme une épouse et une mère et non comme une reine (p. 160), est présentée comme une vengeresse de la liberté et de la chasteté outragée (p. 165), mieux encore comme une matrone romaine (p. 175) ou romanisée (p. 209), à la différence de la sauvage barbare chez Dion Cassius (p. 173). Elle doit être confrontée à d'autres figures du pouvoir féminin dans les *Annales* (Livie, Agrippine l'Ancienne, Messaline, Agrippine la Jeune, Poppée, Octavie) ou ailleurs (Sémiramis, Didon, Cléopâtre) (p. 176-178). Mais c'est surtout le rapprochement avec la Lucrèce et la Virginie de Tite-Live qui s'impose, par l'association de la *pudicitia* et de la *libertas* (p. 185-202), à une époque où commencent à être connues les débauches de Néron (p. 215). À cela s'ajouterait l'emploi, unique chez les « northern barbarians », d'un langage tribunicien de lutte des classes pour stigmatiser de mauvais traitements (p. 206). De ce fait, le présent breton correspondrait au passé républicain, hormis la différence qu'est l'échec subi par Boudicca (p. 211). Globalement, les thèmes des trois présentations feraient voir une progression, depuis une époque où la mémoire des guerres civiles était encore fraîche (Livres I et II) jusqu'à l'affirmation de l'autocratie à Rome (Livre XIV) en passant par des temps où l'on pouvait choisir entre résistance, suicide et collaboration (Livre IV) (p. 214-215). Voilà un livre dense, clair, structuré, et dont la lecture est toujours stimulante. Emporte-t-il en tous points l'adhésion ? Lorsqu'un travail est aussi systématique, il faut se garder du piège du tout ou rien et en apprécier la portée comme les limites. Sans doute les débats apparus avec les travaux de T. P. Wiseman et d'A. J. Woodman sont-ils enrichis par une telle thèse. Ce qu'on doit souligner, c'est le rôle central de la notion d'*inuentio*, à laquelle l'auteur consacre un passage spécifique (p. 10-14) et quelques allusions éparses dans le texte. Cette notion relève du genre de la rhétorique, ce qui pose le problème crucial du rapport de celui-ci avec le genre historique. Lorsque l'auteur écrit que l'historien (ancien) choisit, adapte et structure (cf. *supra* et p. 10), on ne peut qu'être d'accord avec cette affirmation ; il faut d'ailleurs être conscient d'une telle fonction dès lors qu'on interroge un texte historique en vue d'établir la vérité des faits. Mais il faut dissiper tout malentendu : l'objet d'Aske Damtoft Poulsen n'est pas la question de la vérité mais celle de la structure narrative, et les héros de sa quête sont, comme il l'écrit lui-même, des « personnages littéraires » (p. 1) – en quelque sorte des « héros de papier ». C'est donc en toute logique que la question même de leur existence pourrait être mise en doute, au moins dans les cas où celle-ci ne serait démontrée par aucune autre source que Tacite. C'est d'ailleurs le cas, on l'a vu, de Flavus (p. 52), alors qu'une telle « mésaventure » ne saurait survenir à un Arminius ou à une Boudicca. C'est d'ailleurs en cohérence avec sa propre méthode que l'auteur, à propos des Thraces assiégés, rappelle qu'A. J. Woodman s'était demandé si l'ensemble de cette campagne militaire n'était pas une construction littéraire. Il estime malgré tout (prudemment !) que, même si l'on laisse de côté la question de l'existence de cette guerre, on doit plutôt s'étonner que Tacite ait accordé une telle importance à une

révolte plutôt insignifiante (p. 106). On aura compris que la question du rapport au réel devient ici secondaire, ce qui est un choix après tout légitime même s'il peut laisser l'historien quelque peu sur sa faim. Au fond, cette recherche s'apparente, par sa méthodologie, à une analyse qui pourrait être appliquée à une œuvre purement fictionnelle. Mais, peut-on penser, à la différence de l'analyse d'un roman, le problème du rapport au réel, dans le cas de l'histoire, subsiste : l'Autre existe bel et bien, ainsi que sa (ou ses) représentation(s). La seule réalité qui est en définitive pleinement prise en compte, c'est l'histoire du conflit entre servitude et liberté entre le règne de Tibère et celui de Néron. Or les barbares, tout représentés qu'ils soient, voire recréés, ne sont pas que des « barbares de papier », et Tacite, par ailleurs, a amplement montré dans la *Germanie* les différences entre Germains et Romains ; faudrait-il réduire le texte des *Annales* à une histoire de leurs similitudes ? Certes, répondra-t-on, l'objet de ce livre n'est pas l'histoire de l'altérité. Mais celle-ci n'en est pas moins ici interpellée. Un tel livre constitue donc un excellent antidote à une lecture naïve de Tacite – ou d'autres –, sous réserve de ne pas renoncer à l'établissement des faits comme à la peinture de leurs représentations. Et, sans doute au-delà de ses propres intentions, invite-t-il à se poser la question de la métamorphose des figures du barbare et de la façon dont l'*inuentio* tacitéenne a aussi traité de ces réalités-là ; celles-ci ne sont pas seulement l'écho de la seule histoire du destin de la *libertas* dans l'Empire romain. Alain CHAUVOT.

Monique DONDIN-PAYRE / Nicolas TRAN (ed.), *Esclaves et maîtres dans le monde romain. Expressions épigraphiques de leurs relations*, Rome, École française de Rome, 2017 (Collection de l'École française de Rome, 527), 24 × 16 cm, 410 p., fig., 36 €, ISBN 978-2-7283-1240-5.

Der von Monique Dondin Payre und Nicolas Tran herausgegebene Band ist aus dem 20. Treffen der „Rencontres franco-italiennes sur l'épigraphie du monde romain" hervorgegangen, das im September 2014 in Poitiers stattfand. In seiner Einleitung führt François Chausson in das Thema der Tagung ein: Im Zentrum stehen die Inschriften als Ausdruck des ambivalenten Verhältnisses zwischen Herren und Sklaven und als Zeugnisse der sozialen Durchlässigkeit der römischen Gesellschaft. Eingeteilt ist der Band in drei Teile. Im ersten Teil („Le monde servile et le droit") steht das Thema der Freilassung im Zentrum. Die Beiträge von Dominique Mulliez, Egidio Incelli, Franco Luciani und Nicolas Laubry untersuchen die Umstände, Bedingungen, Verfahren und Beweggründe für die Freilassung von Sklaven. Dominique Mulliez beschäftigt sich in seinem Aufsatz mit dem sehr umfangreichen, aber auch homogenen Quellenkorpus der delphischen Freilassungsinschriften („La loi, la norme et l'usage dans les relations entre maîtres et esclaves à travers la documentation delphique (200 av. J.-C. – 100 ap. J.-C.)"). Er interessiert sich vor allem für das Verhältnis zwischen Herren und ihren ehemaligen Sklaven, das durch Freilassungsbeschränkungen oder durch die *paramone*-Klausel bestimmt wurde. Mulliez bestätigt letztendlich die Einschätzung von Moses Finley, der einen deutlichen Unterschied zwischen der mehr oder weniger menschlichen Behandlung des Sklaven als Individuum und der Unmenschlichkeit der Sklaverei als Institution sah. Welche Gründe bewegten die Herren zur Freilassung ihrer Sklaven? Egidio Incelli („Le rapport maître-esclave et les modalités de manumission dans l'empire romain") und Nicolas Laubry („La désignation de la postérité. Autour de la formule *libertis libertabusque posterisque eorum* dans les inscriptions funéraires romaines") zeigen, welche Motive, Bedingungen und Umstände für Freilassungen in den Inschriften zum Ausdruck kommen: Vertrauen und Zuneigung zum Sklaven, Menschlichkeit, Großzügigkeit oder Frömmigkeit konnten den Herrn dazu bewegen, einen Sklaven freizulassen. Der Sklave

hatte sich andererseits aber auch seine Freilassung durch seine Arbeit und seine Fähigkeiten verdient und er musste sie sich auch nach seiner Freilassung weiter verdienen. Die Beziehung Herr-Sklave war geprägt durch den Austausch von Leistungen sowie durch die gegenseitigen Verpflichtungen, die der Herr einfordern konnte und deren Unterlassung bestraft wurde. So verbanden sich Menschlichkeit mit Vorsicht, Profit mit Vertrauen, Vertrauen mit Misstrauen, Besitz mit Zuneigung, Belohnung mit Bestrafung. Franco Luciani („Cittadini come domini, cittadini come patroni. Rapporti tra servi publici et città prima e dopo la manomissione") geht schließlich auf das Verhältnis des Sklaven zur Stadt als Herrin und Freilasserin ein. In seiner umsichtigen Analyse kann Luciani zeigen, dass sich die öffentlichen Sklaven auch nach ihrer Freilassung weiter ihrer Stadt verpflichtet fühlten und dies durch Weihungen oder durch Stiftungen an die Stadt zum Ausdruck brachten. Im zweiten Teil des Buches („Le monde servile face aux hommes, aux dieux, à la mort") werden einige Fallbeispiele behandelt, darunter ein Grabgedicht aus Cherchell für einen Sklaven, das ihm von Mitsklaven gesetzt wurde, die vermutlich zur *familia* Jubas II. gehörten (Christine Hamdoune, „L'épitaphe versifiée d'un esclave de la *familia* de Juba II"). Ungewöhnlich ist auch ein Verfluchungstäfelchen, in dem sich die Sklavin Politoria gegen ihre Herrin Clodia Valeria Sophrone wendet. Antón Alvar Nuño gibt in seinem Beitrag („Le malheur de Politoria : Sur la malédiction d'une esclave contre sa matrone") einen Überblick über die *defixiones*, deren Autoren Sklaven sind, und kann dadurch das Besondere seines Beispiels zeigen. Anders als häufig angenommen richteten Sklaven Verfluchungen nämlich selten gegen ihre Herren, sondern eher gegen andere Sklaven. Im Fall der Politoria sei die Wahl magischer Praktiken auch keine impulsive, emotionale Reaktion, sondern, wie die sorgfältige Wahl des Formulars zeige, eine wohlüberlegte Strategie zur Konfliktlösung. Cyrielle Landrea rekonstruiert in ihrem Aufsatz die *familia* der *Valerii Messallae*. Anders als im Fall der bekannten Beispiele der *familia* der *Statilii* oder der Livia existiert für die *Valerii Messalae* kein geschlossenes Quellencorpus. Landrea gelingt es aber, die Angehörigen dieser *domus* in ihren unterschiedlichen Funktionen zu identifizieren und ihre Spuren bis in die *familia Caesaris* zu verfolgen. Simona Antolini und Silvia Maria Marengo konzentrieren sich in ihrem Beitrag („Dediche servili al *genius* die padroni") auf die Widmungen von Sklaven an den *genius* des Herrn. Sie zeigen, wie durch die Widmungen menschliche und emotionale Bindungen an den Herrn ausgedrückt werden konnten und wie sich diese Bindungen veränderten. Die Sklaven hatten dadurch die Möglichkeit Visibilität und Integration zu erreichen. Gian Luca Gregori und Gianmarco Bianchini bieten einen epigraphischen, philologischen und historischen Kommentar zweier unedierter Inschriften, die 2013 in der Nähe von Rom in Zweitverwendung gefunden wurden. Es handelt sich dabei um Grabgedichte für drei Sklaven, die auf einer Aschenkiste mit Deckel angebracht sind. Der dritte Teil des Buches umfasst schließlich eine ganze Reihe von regionalen Studien, die sich jedoch fast ausschließlich auf Italien konzentrieren. Einzelne Beiträge geben einen Überblick über die Inschriften einer Stadt oder einer Region, um sich dann auf die Frage des Verhältnisses zwischen Herren und Sklaven zu konzentrieren. So beschäftigen sich Alfredo Buonoparte und Giovanella Cresci Marrone speziell mit den Frauen als Freilasserinnen am Beispiel der Inschriften der *regio X* und *XI*, also dem Gebiet zwischen dem Po und den Alpen („Patrone e liberti nella Transpadana romana"). Der Vergleich der beiden *regiones* zeigt einen deutlichen regionalen Unterschied in der *emancipatio* der Frauen und vermittelt einen Eindruck von der sozialen Streuung des Sklavenbesitzes, den Besitzrechten an Sklaven, den Formen der Freilassung, der Festlegung von *operae* sowie von dem *obsequium*, das die Freigelassenen ihrer Herrin weiterhin schuldeten. Unter dem Titel „*Fidelissimus servus*" gibt Claudio Zaccaria einen umfassenden und gut strukturierten Überblick über die inschriftliche Präsenz von

Sklaven in Aquileia (Sklaven in Privathaushalten, öffentliche Sklaven, Sklaven der *familia Caesaris*, Sklaven der politischen und militärischen Elite, hausgeborene Sklaven, etc.) sowie über deren Tätigkeitsfelder und die unterschiedlichen Beziehungen zu ihren Herren. Auf diese Art entsteht ein anschauliches Bild der Gesellschaft, Wirtschaft, Verwaltung und des religiösen Lebens in Aquileia sowie der Position, der Einbindung und des Handlungsspielraums von Sklaven in diesen Bereichen. Der Beitrag von Maria Bastiana Cocco gibt einen gerafften historischen Überblick über die Entwicklung der Sklaverei auf Sizilien von der Zeit der Republik bis in die Spätantike („La schiavitù nella Sardinia. Sintesi die dati alla luce della documentazione letteraria ed epigrafica"). In den übrigen Beiträgen werden einzelne, z.T. sogar unedierte Inschriften vorgestellt oder eine Auswahl an Inschriften unter unterschiedlichen thematischen Gesichtspunkten analysiert. An dieser Stelle seien nur einige Beispiele zu nennen: So beschäftigt sich Francesca Cenerini mit der Kindheit von Sklaven an einigen ausgewählten Beispielen der *regio VIII* („La rappresentazione epigrafica dell'infanzia servile nella *regio* ottava: alcuni esempi"). Sie hebt dabei die unterschiedlichen Aussagen der ikonographischen und epigraphischen Quellen hervor und untersucht die Beziehung von Sklavenkindern zu den Stiftern der Grabmäler. Sklavenkinder stehen auch in den Beiträgen von Gian Luca Gregori („*Domnulo optimo et carissimo*. La dedica funeraria di un tata per il suo pupillo") und Maria Letizia Caldelli („Schiavi e padroni ad Ostia. Alcune riflessioni su un rapporto sociale ambivalente") im Vordergrund. Beide Autoren beschäftigt aber mehr noch die Frage, welche Begriffe in den Inschriften benutzt werden, um die Beziehung Sklave-Herr auszudrücken. Sie gehen der Bedeutung von Begriffen wie *tata*, *nutricius*, *nutritor*, *uerna* und *alumnus* nach. Schlussendlich bleibt festzuhalten, dass es den Autoren und Herausgebern des Bandes gelungen ist, ein anschauliches und lebendiges Bild der ambivalenten Beziehungen zwischen Herren und Sklaven zu zeichnen. Die Konzentration der Beiträge auf die Inschriften zeigt zudem, welche Möglichkeiten speziell diese Quellengattung bietet, die Beziehungen zwischen Freien und Unfreien auszudrücken. Andererseits muss man sich immer wieder bewusst machen, dass man wohl nur einen Teil der Sklavenschaft durch die Inschriften erfassen kann und dass es sich bei diesen Sklaven um den privilegierten Teil der Unfreien handelt. Doch selbst dieser Ausschnitt zeigt unterschiedliche Facetten der Beziehungen zwischen Herrn und Sklaven auf. Interessant wäre noch gewesen, welches Fazit die Herausgeber aus den Beiträgen gezogen hätten. In jedem Fall regt der Band dazu an, die Untersuchung auf weitere Regionen des römischen Reiches auszudehnen, um Vergleiche mit den Inschriften Italiens zu ziehen.

Andrea BINSFELD.

Margherita FELLER, *La* Recensio Wissenburgensis. *Studio introduttivo, testo e traduzione*. Prefazione di Paolo GATTI, Trento, Dipartimento di Scienze Filologiche e Storiche, 2018 (Labirinti, 175), 21,5 × 15,5 cm, 198 p., fig., 12 €, ISBN 978-88-8443-796-9.

Il volume curato da Margherita Feller che qui si presenta fornisce l'edizione critica – la seconda in assoluto, dopo quella di Georg Thiele (*Der lateinische Äsop des Romulus und die Prosa-Fassungen des Phädrus*, Heidelberg, 1910) – del cosiddetto *Romulus Wissenburgensis* (o *Recensio Wissenburgensis*), una raccolta mediolatina di favole in prosa di origine fedriana contenuta nel *codex Wissenburgensis*, ovvero il ms. Guelferbytanus Gudianus Latinus 148 (*siglum* W), risalente al IX-X secolo e conservato presso la Herzog August Bibliothek di Wolfenbüttel. In un ampio e dettagliato scritto introduttivo (*Inquadramento generale*, p. 9-44) la Feller esamina, in primo luogo, la tradizione favolistica mediolatina facente capo al *Romulus* – nelle sue due redazioni, la *Gallicana*

e la *Vetus* – per poi dedicarsi ai problemi cronologici posti dalla silloge di Wolfenbüttel, alla minuziosa descrizione del manoscritto che ce l'ha trasmessa e allo studio della raccolta, nelle sue interrelazioni con la tradizione favolistica precedente. Altri argomenti affrontati e sceverati dalla Feller nelle pagine introduttive riguardano, nell'ordine, gli interventi di W^2, ovvero il manoscritto sulla base del quale una mano dell'XI secolo avrebbe corretto e frequentemente cancellato porzioni più o meno estese di testo, il più delle volte compromettendone definitivamente la lettura; il problema relativo alla suddivisione in libri (cinque, nella fattispecie) della raccolta *Wissenburgensis*; la questione se tale silloge possa essere considerata, o no, come facente parte della famiglia del *Romulus*, con ampia proposta e analisi di passi paralleli, onde si giunge alla convincente conclusione che essa sia "altra cosa" rispetto al *Romulus*. Infine, vengono passate in rassegna, adeguatamente presentate, illustrate e discusse le edizioni precedenti – che si riducono a due soltanto, quella di Léopold Hervieux (*Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Âge*, vol. II, Paris, 1894, p. 268-292), che però, *stricto sensu*, non può essere considerata una vera e propria edizione critica, e quella di Georg Thiele – e sono spiegati i criteri della presente edizione che, come la stessa studiosa afferma, prende le mosse, appunto, "dal presupposto che la *Wissenburgensis* sia una raccolta a sé stante, da trattare separatamente rispetto al resto della tradizione del *Romulus*" (p. 38). Per quanto concerne il testo critico della *Wissenburgensis* qui esibito (p. 45-191), la Feller ha giustamente confrontato il *corpus* favolistico contenuto nel manoscritto con l'edizione di Thiele, ricorrendo anche, in taluni casi, a quella di Hervieux. Talvolta, in apparato, sono state inserite alcune proposte di emendamento avanzate da Wilhelm Heraeus (desunte, queste, dal commento che Thiele, all'interno della sua edizione, ha posto a corredo di ogni singola favola). Testo e apparato critico sono accompagnati da una traduzione italiana a fronte (la prima nella nostra lingua), abbastanza abile ed efficace. In appendice (p. 193-195) viene stilata una tavola di corrispondenze tra le singole favole della *Recensio Wissenburgensis* secondo l'edizione critica di Thiele e il corrispettivo apologo di questa edizione. Il volume è concluso da una bibliografia essenziale (p. 197-198, della quale si tornerà a parlare fra breve). La Feller, giovane studiosa di favolistica latina medievale che ha frequentato il Corso di Perfezionamento in Filologia e Letteratura Medievale della SISMEL di Firenze, addottorandosi con una tesi della quale il presente volume costituisce lo sviluppo e l'approfondimento, ha fatto un lavoro apprezzabile, sia per quanto concerne lo stabilimento del testo della *Recensio Wissenburgensis* dal punto di vista critico e filologico-ecdotico (in ciò generalmente migliorando le precedenti configurazioni testuali di Thiele e, soprattutto, di Hervieux), sia, in modo precipuo, per quanto attiene alla traduzione italiana da lei condotta, esercizio nel quale la studiosa ha mostrato invero buone capacità versorie, unite a un'ottima resa delle favole nella nostra lingua. Affermando quindi, in linea generale, la sostanziale bontà e la notevole utilità e pregevolezza della pubblicazione, mi corre però l'obbligo, in conclusione di questa segnalazione, di porre in evidenza due aspetti che ritengo non del tutto condivisibili – se non dichiaratamente censurabili – e che purtroppo ne ridimensionano assai il valore. In primo luogo si rileva infatti – e, ripeto, purtroppo – la completa mancanza di qualsiasi commento alle favole della *Wissenburgensis*, diversamente da quanto si è finora fatto per tutte le edizioni di raccolte favolistiche mediolatine pubblicate in Italia e all'estero: per esempio, nei volumi della serie "Favolisti Latini Medievali e Umanistici" apparsi all'interno della collana del D.Ar.Fi.Cl.Et. di Genova (oppure, tanto per rimanere in un ambito vicino al lavoro della Feller, nel recente volume di Caterina Mordeglia, *Animali sui banchi di scuola. Le favole dello pseudo-Dositeo (ms. Paris, BnF, lat. 6503)*, Firenze, 2017), è stata sempre buona e inderogabile norma che le favole via via esibite venissero corredate da un commento

più o meno ampio (si pensi alle varie edizioni delle *Fabulae* di Ademaro di Chabannes, a cura di F. Bertini e P. Gatti, Genova, 1988; al *Novus Aesopus* di Alessandro Neckam, a cura di G. Garbugino, Genova, 1987; al *Novus Avianus Astensis*, a cura di L. Zurli e A. Bisanti, Genova, 1994; e così via). Qui, invece, non vi è nemmeno una riga di commento. Ritengo che, soprattutto trattandosi della prima edizione della silloge pubblicata in Italia (e, come si è detto, con la prima e finora unica traduzione italiana a fronte), sarebbe stato opportuno, per non dire doveroso, fornire una sia pur breve e sintetica annotazione a ciascuna favola, magari anche con gli indispensabili riferimenti alle redazioni del singolo apologo che ricorrono in altre raccolte favolistiche, da Fedro al *Romulus*, da Ademaro di Chabannes fino all'*Esopus* in distici elegiaci del cosiddetto Gualtiero Anglico, riferimenti che sono da considerarsi imprescindibili per avere una chiara ed esaustiva panoramica sulla "fortuna" della singola favola dall'Antichità al Medioevo, e che invece qui risultano completamente assenti. Potrebbe certo essersi trattato, in questo caso, di una scelta editoriale che abbia voluto privilegiare gli aspetti filologici su quelli propriamente letterari: una scelta che, comunque, io personalmente non condivido affatto. In secondo luogo, assolutamente insoddisfacente mi pare l'estrema esiguità della bibliografia, limitata ai soli 17 titoli citati nel corso della trattazione (a questo punto, forse sarebbe stato meglio non inserire alcuna bibliografia alla fine del libro). Rinuncio a fornire suggerimenti e/o integrazioni di tipo bibliografico – in considerazione del notevole sviluppo che gli studi sulla favolistica mediolatina hanno conosciuto negli ultimi quaranta-cinquant'anni circa – e sia perché ciò appesantirebbe troppo questa segnalazione, sia soprattutto perché ciò sarebbe assolutamente ingeneroso, da parte mia, nei confronti di una studiosa ancora giovane come la Feller. Però chi legge e studia il volume – almeno, questa è stata ed è la mia impressione – avverte una non molto piacevole sensazione di incompletezza. Armando Bisanti.

Guillaume Flamerie de Lachapelle / Judith Rohman (ed.), *Lectures latines. 45 textes de la littérature latine interprétés par des professeurs. En hommage à Sylvie Franchet d'Espèrey*, Bordeaux, Ausonius (diff. de Boccard, Paris), 2018 (Scripta Receptoria, 14), 24 × 17 cm, 342 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-35613-234-5.

Au terme d'une longue carrière de professeur de latin aux universités de Bordeaux et de la Sorbonne, carrière durant laquelle, outre ses activités scientifiques notamment orientées vers Virgile, Stace et Quintilien, elle s'est impliquée dans la pédagogie et la défense des langues anciennes, Sylvie Franchet d'Espèrey a souhaité que le volume d'hommage que lui préparaient certains de ses collègues et de ses anciens élèves ne prenne pas la forme usuelle : dès lors, ces 45 contributions se présentent comme des lectures commentées de beaux textes, traduisant « une volonté militante de prouver que le latin et sa littérature sont encore propres à intéresser un large cercle, au-delà des spécialistes » (p. 18). On trouvera la liste de ces 45 travaux sur le site de l'éditeur (http://ausoniuseditions.u-bordeaux-montaigne.fr/open-access/livres). Ils sont classés par ordre chronologique des auteurs latins qui les ont inspirés, d'Accius (qui précède curieusement Plaute et Térence) à Apulée pour le latin classique ; viennent encore s'ajouter deux études sur des passages de Claudien et de Bartolomeo Fonzio. Les extraits sont accompagnés de traductions originales et de commentaires libres, qui mêlent l'analyse littéraire et des regards parfois volontairement originaux. Ainsi, le subversif mais audacieux Phaéton des *Métamorphoses* d'Ovide est opposé au *Struwwelpeter* du Dr. Heinrich Hoffmann, un petit traité de morale du milieu du XIXe siècle qui vise surtout à éradiquer les désirs des enfants (Sarah Bach, p. 169-173) ; l'épisode de Camille, reine des Volsques, dans l'*Énéide* reçoit une lecture genrée et est illustré par les personnages de Wonder Woman

et Catwoman (Aline Estèves, p. 99-109). D'autres études sont, hormis l'apparat bibliographique qui a été évité conformément au vœu de la jubilaire, plus conventionnelles. Mais toutes pourront éventuellement suggérer des enquêtes plus approfondies. Une particularité de ce livre d'hommages est que Sylvie Franchet d'Espèrey y a mis elle aussi la main à la pâte en offrant un commentaire de la puissante image du cadavre de Polynice rejeté (*pellitur*, et non *expellitur* comme à la p. 265) par le bûcher d'Étéocle et des réactions empreintes de féminité d'Argie et d'Antigone (*Peut-on arrêter la haine ? (Stace,* Thébaïde*, 12.429-460)*, p. 263-268), avec une dette reconnue envers René Girard ; ce thème évoque naturellement la thèse d'État de la jubilaire (*Conflit, violence et non-violence dans la* Thébaïde *de Stace*, Paris, 1999). Il faut souhaiter un beau succès à ces mélanges en l'honneur d'un savant et d'une pédagogue avisée. Au-delà des professeurs en quête de beaux passages à expliquer ou d'étudiants à la recherche de sujets, un public cultivé y trouvera assurément plaisir et intérêt. Philippe DESY.

Marco FORMISANO / Christina Shuttleworth KRAUS (ed.), *Marginality, Canonicity, Passion*, Oxford, Oxford University Press, 2018 (Classical Presences), 22 × 14,5 cm, XVIII-364 p., fig., 95 £, ISBN 978-0-19-881848-9.

Qu'est-ce qu'une œuvre canonique ? Comment définir une œuvre marginale ? Cet ouvrage collectif part de ces questionnements, et il leur apporte des réponses bien intéressantes. Le recueil est d'abord une sorte de chant amébée, où l'introduction de M. Formisano et l'épilogue de J. Connolly se répondent, le second apportant la solution aux questions que posait la première. Autour de ce fil rouge, les dix contributions de cet ouvrage collectif sont en forme d'illustrations, et constituent comme un feuillage autour de ce tronc axial. Dans *Kanon und Zensur* (Münich, 1987), A. et J. Assmann soutenaient que ce n'est pas une éternelle force expressive qui garde vivants les textes canoniques, mais bien trois gardiens : la censure, le souci du texte, et le souci du sens. Mais en opposition à cette interprétation *ne uarietur*, M. Formisano nous dit (avec Lao-Tseu) : la rigidité, c'est la mort ; la souplesse, c'est la vie. Donc, pour durer, la tradition doit passer par un trajet anthropologique : une anthropologie de la réception. Seule la relecture garde vivant le texte canonique. La théorie traditionnelle de la recherche nous disait que l'on peut – que l'on doit – reconstruire le sens originel d'un texte ancien, tel qu'il était vraiment. La théorie moderne affirme que c'est impossible, parce qu'il y a une chaîne infinie de réceptions variées : le texte devient un pré-texte. Lire un texte ancien aujourd'hui est aussi un acte de déterritorialisation, en particulier du fait de la langue, de la métrique, que nous ne pouvons comprendre que jusqu'à un certain point. De ce point de vue, toute la littérature classique, considérée habituellement comme le standard de la canonicité, peut, dans une subversion radicale, être relue comme un énorme corpus de littérature marginale. Voici qui fonde les lettres de noblesse de la marginalité. Les promoteurs de cette théorie avaient été G. Deleuze et F. Guattari, dans *Kafka. Pour une littérature mineure* (Paris, 1975). Ils trouvent leur héros dans Kafka, l'auteur qui écrit « comme un étranger », *like an alien*, dans sa langue maternelle, l'allemand. Il crée ainsi un « devenir mineur », poétiquement et esthétiquement contraire au canon : un langage sans territoire, mais surtout exilé dans sa propre identité. Formisano parle à ce propos d'une « étrangeté exemplaire », an *exemplary extraneousness*, où la différence se substitue au canon pour devenir le moteur de la fonctionnalité d'une œuvre : certes, les textes latins et grecs ne sont pas reconstructibles ; néanmoins, ils produisent un sens qui influence notre propre culture (p. 26), et repose sur la façon dont l'humain d'aujourd'hui regarde l'humain d'hier, dans un processus qui n'est ni une hiérarchie ni un héritage, mais plutôt une fraternité. Car le fait qu'on ne puisse reconstruire le sens original d'un

texte ancien que partiellement n'est pas un obstacle, mais au contraire un enrichissement pour l'interprétation: il nous oblige, en tant que lecteurs, à percevoir les textes anciens comme des objets abstraits, comme un monde textuel idéal, détaché de sa réalité historique. C'est de la littérature pure. Nous entrons dans la « littérature mondiale » de Pascale Casanova : indépendante de la réalité, et en même temps connectée à elle, suivant le principe dialogique cher à E. Morin. À cette problématisation, l'épilogue de J. Connolly (« The Space between Subjects »), apporte une réponse claire. L'auteur part du happening imaginé par l'artiste berlinois T. Sehgal dans sa performance *This Progress*, au musée Guggenheim de New York. Après avoir acheté son billet, le visiteur s'aperçoit que les pièces sont nues, vidées des ouvrages d'art. À mesure qu'il progresse, il est interpellé par de jeunes enfants, puis des adolescents, puis des adultes de plus en plus âgés, qui, dans un questionnement socratique, lui demandent : « Qu'est-ce que le progrès ? ». Après avoir admiré, *cum grano salis*, que ces visiteurs motivés aient eu de la satisfaction à payer pour cette séance d'introspection dans un musée vide, écoutons ce que dit J. Connolly du but de cette remise en question : un musée est un espace canonique par excellence. La mise en scène de l'exposition abolit temporairement cette canonicité. Car *This Progress* est fait par les visiteurs. Et donc il est, comme eux, pluriel, toujours renouvelé, et éphémère : « Sehgal has expressed the hope that *This Progress* […] awaken visitors to the understanding that their own presence has consequences » (p. 320 ; intéressante et étrange analogie avec l'incidence de l'observateur sur son observation en mécanique quantique…). Ramenons ces conclusions à notre problématique : « Sehgal's work disrupts the canonical spaces of the gallery and museum, and makes them afresh. […] *This Progress* thus strikes me as exemplary for thinking about how classicists might productively disrupt our canonical spaces – our canon, our classrooms, our departemental talks, conferences, and publications, our place in the university » (p. 317). Donc, Sehgal veut nous dire qu'il ne faut pas penser *sur* quelque chose, mais penser *avec* une autre personne. C'est là que J. Connolly convoque H. Arendt, pour laquelle l'imagination est un élément fondamental de ce qui caractérise l'humain. Dans son best-seller, *Homo deus. Une brève histoire de l'avenir* (Paris, 2017), Y. N. Harari soutient une idée semblable : c'est grâce aux mythes partagés qu'on se sent membre d'une communauté. La relation entre le texte et son lecteur est une sorte de *bootstrap*, et en même temps une alchimie : je me construis à partir de l'autre, et en particulier à partir du passé. On peut alors choisir un canon, une tradition (pas forcément dans notre culture) qui va nous aider à construire notre présent et notre futur. J'ajoute que c'est le principe même des neurones-miroirs qui peuplent notre cerveau, et permettent nos apprentissages, par un mimétisme auto-organisationnel : culture et neurosciences se rejoignent dans une structure analogique du produit de la cognition (la culture, l'imaginaire) et de l'organe cognitif (le cerveau). De surcroît, le texte ne cesse de se modifier à chaque réécriture, à chaque interprétation, à chaque lecture : « We never confront the texts in all their freshness as things in themselves, but as things already read and, in the reading, altered » (p. 327). G. Deleuze le disait déjà à propos de la théorie des idées platoniciennes, dans *Différence et répétition* (Paris, 1968) : les copies des copies ne cessent de se dégrader à mesure qu'elles sont reproduites. La tradition n'est pas gravée dans le marbre, mais dans la substance doublement corruptible de notre mémoire et de notre imagination. Non seulement « we read through layers of sediment » (p. 327), mais nous construisons notre image du passé en réinventant l'histoire et en la modifiant, pour garder ce qui nous arrange, ce qui nous sert, ce qui nous plaît. C'est seulement là que j'ai compris le troisième terme du titre du recueil : « Passion ». Jusqu'alors, il m'était demeuré mystérieux, voire inapproprié. Mais, à ce stade, on comprend que cette réécriture ne peut se faire sans empathie, car elle nous engage, non pas seulement comme

observateurs, mais comme participants. On ne s'intéresse plus seulement aux circonstances d'une situation, avec les questions canoniques de la rhétorique : *Quis ?, Quid ?, Vbi ?, Quibus auxiliis ?* (reprises par la règle des « cinq W » du journalisme américain) ; mais on pose la question : *comment* sommes-nous reliés aux textes antiques ? Sehgal et Arendt sortent les textes de leur canon et de leur conservatoire ; mais il y faut de la passion, justement parce que le texte n'est plus figé, il est vivant, et il n'y a pas de vie sans amour et sans passion. Mais le sujet – ambitieux – du recueil résiste parfois à cette belle théorie. Ces pierres d'achoppement, nous les trouverions éparses dans les dix interventions censées corroborer l'introduction, mais qui manquent parfois d'unité, et constituent une sorte de patchwork, sans doute parce que leurs auteurs n'ont pas tous la même conception de la marginalité. Un texte peut être marginal pour trois raisons : parce qu'il l'était déjà de son temps (étant perçu comme très spécialisé, ou de qualité inférieure aux grands textes canoniques) ; parce qu'il l'est devenu pour nous, pour notre imaginaire ; et enfin, parce qu'il a, dès l'abord, revendiqué sa propre marginalité, qu'il l'a thématisée. On voit très bien que chacun de nos dix intervenants a sa propre représentation de la marge, ses propres critères, et qu'il ne se préoccupe pas trop de l'éventuelle coordination de son propos avec celui des autres intervenants, ce qui n'enlève d'ailleurs rien à la qualité intrinsèque de chaque contribution, puisqu'elles émanent toutes de spécialistes reconnus dans leur discipline. J. Hamilton nous montre en philologue la façon dont, dans *Sur le Jadis*, P. Quignard fait intervenir la philologie dans son écriture créatrice (« Before Discipline: Philology and the Horizon of Sense in Quignard's *Sur le jadis* »). Dans « Hyperinclusivity, Hypercanonicity, and the Future of the Field », C. Güthenke et B. Holmes conceptualisent le champ des notions d'hyperinclusivité et d'hypercanonicité. Les quatre intervenants suivants considèrent la problématique à travers le prisme de l'historiographie. J. Oksanish (« The Elusive Middle: Vitruvius' Mediocracy of Virtue ») nous parle de la marginalité de Vitruve, à cause de son statut d'auteur spécialisé, qui ne lui permet pas d'accéder au statut plus canonique d'auteur littéraire. Dans « Theodor Mommsen, Louis Duchesne, and the *Liber pontificalis*: Classical Philology and Medieval Latin Texts »), C. Franklin montre les deux démarches parallèles de T. Mommsen et de L. Duchesne pour étudier le *Liber pontificalis* : Mommsen, historien, est plus libre ; Duchesne, homme d'église, est plus contraint par le canon de son obédience. Dans « Bulls and Deer, Women and Warriors: Aristotle's Physics or Morals », G. Sissa s'intéresse à notre réception contemporaine des théories politiques de l'Antiquité, en particulier dans le rapport entre les sexes. M. Fantuzzi, sans prétendre résoudre le problème de l'attribution ou non du *Rhesus* à Euripide, montre que son auteur pourrait être un non-Athénien qui envisageait une audience spécifiquement macédonienne (« On the Alleged Bastardy of *Rhesus*: errant Orphan of Unknown Paternity or Child of Many Genres? »). R. Netz utilise les statistiques pour analyser le contenu des bibliothèques antiques, ce qui nous apporte des éléments intéressants et objectifs sur le canon hellénistique, et la perception qu'il avait des auteurs majeurs et mineurs (« The Greek Canon: A Few Data, Observations, Limits »). Revenant à l'analyse de textes, J. Porter (« Homer in the Gutter: From Samuel Butler to the Second Sophistic and Back Again ») nous décrit un Homère qui est perçu à la fois par rapport au canon et à la marge : c'est sa force. Il rappelle que, dès 1897, S. Butler avait imaginé un auteur féminin de l'*Odyssée* (nous ajoutons que Magda Szabo fera de même avec sa *Créüside* (*L'Instant. La Créüside*, Paris, 2009), où Créüse prend la place d'Énée, mort à Troie) ; Butler avait aussi soutenu, après Dion Chrysostome, que Troie n'avait jamais été prise : dans les deux cas, on retrouve la même volonté de subvertir le plus idéalisé des poètes antiques. S. Mc Gill (« *Minus opus moveo*: Verse Summaries of Virgil in the *Anthologia Latina* ») montre qu'un abrégé de l'*Énéide* est à la fois dépendant et

indépendant de son modèle : les *argumenta* sont des textes para-canoniques, des poèmes satellites tournant autour du soleil virgilien. Mais ils ont aussi des caractéristiques de créations littéraires indépendantes, interprétant la forme (le style) et le fond (le contenu) virgilien. Enfin, dans « Minor Roman Poetry in the Discipline and in the Profession of Classics », L. Edmunds revient à une approche plus méthodologique : il nous parle des normes, du canon des auteurs, dans le monde universitaire, et remarque la généralisation d'un paradigme ouvrant les classicistes à l'interdisciplinarité, sous forme d'un modèle « philology + x », promu par C. Martindale en 1993 (p. 308-310), qui permet aux classicistes de se défendre d'être élitistes, en se montrant ouverts, pluri-, voire inter-, voire transdisciplinaires, et gens de dialogue, même avec une réception non-occidentale de l'Antiquité classique (p. 311). Nonobstant ce relatif éparpillement des dix interventions, les perspectives dégagées par ce recueil sont fortes, et originales. Elles tracent une route innovante pour nos études anciennes, en les inscrivant dans la mouvance du comparatisme et des études anthropologiques sur les structures de l'imaginaire individuel et collectif. Pour conclure, laissons la parole à Joy Connolly : «The pillars of the canon bridge the space between people and time periods: when they topple, the world as we know it becomes more vulnerable to decay and destruction » (p. 326) ; « Whether we adopt their paths [of T. Sehgal et H. Arendt] or pave our own, pave we must, I believe, and with attention to the world we inhabit now » (p. 328). On ne saurait mieux dire. La bibliographie est de qualité ; on y regrettera l'absence des livres de H. Bardon, *La Littérature latine inconnue,* tome I, *L'époque républicaine*, Paris, 1951, et tome II, *L'époque impériale*, Paris, 1956, ou, dans une approche plus théorique, de celui de U. Eco, *Lector in Fabula* (tr. fr. Paris, 1985), sur le rôle de la lecture comme coopération interprétative, qui auraient amené de l'eau au moulin des auteurs. Joël THOMAS.

Lee M. FRATANTUONO / R. Alden SMITH, *Virgil,* Aeneid *8: Text, Translation, and Commentary*, Leiden / Boston, Brill, 2018 (Mnemosyne Supplements, 146), 24 × 16 cm, 801 p., 180 €, ISBN 978-90-04-36735-7.

Three years after the publication of their commentary on *Aeneid* 5, Lee Fratantuono and Alden Smith return with the production of another massive work, 801-page long in total, a commentary on *Aeneid* 8. Those who have used the earlier volume already know what to expect. The book opens with a brief but very informative introduction, which is followed by the text and the translation on facing pages, and the commentary. An *index nominum* and an *index uerborum* close the volume. To do justice to this overwhelming project in the limited space of a book review is a daunting task. I can only aspire to offer an assessment of the book at hand in a fair and accurate way. Despite its brevity, the thirty-two page introduction deserves careful reading. Following the model of the commentary on *Aeneid* 5, it identifies the major themes of Book 8, and discusses the significance of the place Book 8 holds within the twelve-book structure of the *Aeneid*. It opens with a brief overview of the (notably numerous, compared to other books of Vergil's epic) commentaries and book-length studies on *Aeneid* 8, most of them published in the 1970s and 80s, before concluding that none of them offers a satisfactory close reading of the book. Subsequently (p. 5-23) Fratantuono and Smith illustrate the complexity that has caused *Aeneid* 8 to attract steadily critical attention for the past half century (they describe this Book as "the most complicated book of the *Aeneid*"). Book 8 touches upon many different issues – social, political, religious, historical as well as literary –, and often upon several themes at the same time and in diverse ways. It is the book most closely engaging with the Roman reality of Vergil's day, the conclusion of the civil wars and the beginning of Augustus' sweeping administration, both in the

encounter between Aeneas and Evander and the former's induction to the topography of Rome and to the doctrine of the Golden Age, and, most explicitly, in the pictorial narrative on Aeneas' shield. Book 8 contains the most detailed descriptions of traditional Roman religious rituals and ceremonies, such as the dances of the Salii and the cult of Hercules. And it engages very closely with the Homeric world in the episode of Aeneas' shield. Fratantuono and Smith rightly zoom in on the union of the Homeric and the Augustan worlds, and on the Evander episode, and set out to identify the various strategies Vergil employs in order to establish the themes advanced in Homeric intertextuality and in the encounter between Aeneas and Evander as leading threads throughout. These strategies rely primarily on the association of the leading themes with other less prominent but firm and recurrent issues – what the two commentators call layered thematization. Another important structural aspect is based on the various manifestations of the number three in Book 8: the book falls into three distinct and largely independent units, and this tripartite character inspires a series of threefold patterns that occur frequently throughout. The overview of the book (p. 12-15) nicely combines the plot summary with a presentation of how the various themes manifest themselves and interrelate. The closing section of the introduction is devoted to the manuscript tradition, and chronicles the laborious effort of the two editors in the preparation of their text. Fratantuono and Smith report their diligent examination of every single, major or minor, manuscript preserving Book 8 *in toto* while acknowledging their debt to Mario Geymonat's work on Vergil's manuscript tradition, and they offer a succinct overview on the various issues they settled in the process of assessing their textual witnesses and establishing their text. They list every single manuscript at the end of their overview, and accompany their text with a detailed apparatus. One of the shortcomings of the *Aeneid* 5 commentary was the fact that the Latin text was separated from the translation (text first, translation following). In the volume at hand this has been amended: Latin text and English translation of *Aeneid* 8 are set in facing pages. The prose translation is highly readable, occasionally idiomatic, and close to the Latin. The 650-page, line-by-line commentary covers any imaginable aspect of the text from any imaginable perspective, in readable prose, clear from errors and shortcomings of content and style. The analysis adopts a unit-based approach: the book is examined as a series of units; in each case, the commentary begins with a brief summary of the plot and the citation of important bibliography covering specifically the themes of the unit at hand. Expectedly, the bulk of the bibliography is Anglophone, but all major studies in German, French and Italian, are mentioned, while the influence of Binder's *Aeneas und Augustus* is acknowledged repeatedly. This introductory section to each unit may be as short as one paragraph and as long as two or even three pages (two pages are devoted to each of the two units that comprise the Shield of Aeneas episode, one of the densest and frequently discussed sections of the entire *Aeneid*, and to the Evander episode; the bibliography lists all notable studies published between 1884 and 2014). Then follows a line-by-line, cluster-by-cluster, and word-by-word philological discussion. Fratantuono and Smith discuss virtually every single word of the book with the exception of a few conjunctions, and their comments are systematically combined with careful guidance through the vast Vergilian bibliography, and with suggestions for further reflection through possible intertextual associations with (primarily) literary sources – earlier, contemporary and later. The commentators take into serious consideration all earlier commentaries on Book 8, including the ancient ones by Servius and Servius Danielis, as well as the *Enciclopedia Virgiliana* and the new *Virgil Encyclopedia*, both by now established reference works, and quote them often and amply. The presentation of selective passages will portray more precisely the many directions and layers of Fratantuono and Smith's laborious undertaking. To the Actium

naval battle and the aftermath (lines 675-731) the commentary devotes fifty-eight pages. The episode is divided into two parts, the battle *per se* and the aftermath, examined separately. The examination of the battle begins with a two-page overview of a) the numerous ancient sources, starting with Horace and ending with Orosius, on the battle of Actium (I counted fifteen different prose authors and over twenty references in their works, and eight poets with a total of twelve references); and b) earlier scholarship on the unit. Nearly a full page is devoted to thorough discussion of every line. The commentary tries to address all interpretative possibilities, and the research is thorough and often inspiring. A selection of comments is discussed below. The first verse, 675, covers a full page. It opens with the significant expression *in medio*, which may refer literally to the position of the battle at the center of the shield or in the middle of the sea, and above all may have metaliterary connotations, a reading that has received repeated attention by modern critics, all diligently noted; some notable critical statements are produced. Perhaps a line or two could be added on the 'mediums' in Latin epic and their significance for interpreting the embracing narrative. The phrase *geminas cui tempora flammas* (the twin flames around the temples of Augustus) at 680 has been amply discussed, and the commentary begins by listing two reference readings (by Lyne and Clausen) of the imagery, before it moves on to argue that the cluster *geminas … flammas* is part of a chain of manifestations featuring either doublets or flames and marking charismatic and god-sent leadership throughout the *Aeneid*, beginning with the twin flames licking the temples of the young Ascanius in *Aeneid* 2, continuing with the flame over the head of Lavinia in *Aen.* 7.73ff., evoking Romulus' depiction in the Heldenschau, whose head is decorated by 'twin crests' (*Aen.* 6.777-80), and concluding in Book 10 with a similar flame over the head of Aeneas. The commentators next move on from intra- to intertextuality and point out that this motif is likely inspired by a comparable description for Homeric Achilles and for the young Servius Tullius in Livy 1.39.1. Modern assessments of the flame-motif along with remarks for the wider literary significance of the doublets-motif close the discussion. Interestingly, Fratantuono and Smith do not include the twin snakes that allude to Cleopatra's suicide at 697 to the serial-doublets-motif. Yet their assessment of the two-snake detail causing the death of Cleopatra is outstanding: the commentators correctly note that Vergil is the only extant source that records that Cleopatra's death was caused by two snakes (even though there are several sources talking generally of snakes in the plural), but they do not go as far as to state that this detail was his own invention (as proposed by A. Tronson, *Vergil, the Augustans, and the Invention of Cleopatra's Suicide—One Asp or Two?*, in *Vergilius* 44, 1998, p. 31-50, an article duly mentioned further in the commentary, along with several other studies on the circumstances of Cleopatra's death). The discussion on whether the correct form at 205 is *furis* or *furiis* is an ideal example of the meticulous attention Fratantuono and Smith have paid to the preparation of their text. This is a problem that is still unresolved: the manuscript tradition is split and editors continue to differ in their opinions. Fratantuono and Smith list first the major manuscripts and most important editions that opt for each of the two forms, and subsequently argue for the former on the basis of intertextuality and the *lectio difficilior* rule. Special attention is paid to the identification of intertexts within Vergil's corpus where the term *fur* (thief) features in contexts similar to the one in question. The full discussion covers more than one densely printed page. The concluding paragraph is not concerned with textual matters but rather with the reception of Cacus in the European literary tradition, specifically in Dante's *Inferno* (wherein he is a fire-breathing dragon) and Cervantes' *Don Quixote* (where Cacus is a "prototypical thief"). The information offered here seems loosely related with the earlier discussion, but certainly valuable to those studying the diversity of Vergilian reception

in the pre-modern Western tradition. Line 43, repeated verbatim from 3.390 and referring to the portent of the sow with the piglets, merits a nearly four-page long discussion, which displays the erudition and expertise of the commentators in matters of Roman religion, as their exhaustive discussion of the tradition behind the portent of the sow takes into consideration information drawn from a variety of literary sources, including earlier commentaries and antiquarian material. The discussions of Tiberinus (*ad* 31) and Evander when first introduced (*ad* 52) rival in substance the information offered in the corresponding articles in the *Enciclopedia Virgiliana*. If there is a shortcoming in the volume, it is the fact that the comments are so many and so detailed that they occasionally may prove distracting. In short, Fratantuono and Smith have produced a commentary that will become a reference work, and the first place to turn to, for the study of *Aeneid* 8 in the decades to come. The commentary addresses foremost Latin scholars or scholars-in-training (graduate students in the Classics). The undergraduate students will be better served by J. J. O'Hara's *Vergil:* Aeneid *Book 8*, Indianapolis, 2018.

Sophia Papaioannou.

Karl Galinsky (ed.), *Memory in Ancient Rome and Early Christianity*, Oxford, Oxford University Press, 2016, 22 × 14 cm, xiv-406 p., fig., 88 £, ISBN 978-0-19-874476-4.

Ce volume collectif sur la « mémoire » durant la Rome antique et à l'époque paléochrétienne s'insère dans l'ambitieux et vaste projet d'étude de la « mémoire » (comprise dans ses interactions avec l'histoire) dans la Rome ancienne mené par K. Galinsky depuis plusieurs années. L'ouvrage se comprend alors d'autant mieux qu'il est lu avec ceux relevant de la même démarche scientifique : K. Galinsky (ed.), *Memoria Romana* (Ann Arbor, 2014) ; K. Galinsky / K. Lapatin (ed.), *Cultural Memories in the Roman Empire* (Los Angeles, 2015). La préface affirme d'emblée le caractère expérimental du livre : son objectif principal est de stimuler le développement de nouvelles méthodes et d'en jauger ensuite les résultats. Étudier ce que peut recouvrir la « mémoire » dans les mondes romain antique et paléochrétien ouvre de vastes perspectives. Le cadre de l'étude est donc relativement lâche. Contrairement à ce que laisse présager le titre, le lecteur ne trouvera pas là un ouvrage commode de synthèse sur le phénomène étudié, mais plutôt une collection d'essais qui multiplient les angles d'approche du sujet. Inutile ici de résumer chaque contribution, opération déjà réalisée *in extenso* dans l'introduction (p. 21-39). Au programme : [Part I. *Memory and Roman Writers*] le rôle de la *memoria*, notamment des *exempla*, dans le processus de décision et comme mobile de l'action des grands hommes dans l'œuvre historique de Tacite (A. M. Gowing, p. 43-64) et dans l'œuvre de Valère Maxime envisagée dans ses aspects religieux (J. Rüpke, p. 89-114) ; étude intertextuelle entre le Thésée (oublieux d'Ariane) de Catulle (64) et l'Énée (conscient de sa mission divine) de Virgile dans le Livre 4 de l'*Énéide* (B. B. Libby, p. 65-88) ; [Part. II. *Memory and Roman Emperors*] l'effet de la reconstruction augustéenne de Rome sur la mémoire collective (concerne uniquement la partie méridionale du Champ de Mars) (E. Orlin, p. 115-144) ; le personnage de Néron après sa mort (C. W. Hedrick, p. 145-168) ; [Part. III. *Roman Honorific Statues: Memory or just Honour?*] l'espace mémoriel en perpétuel remaniement que constitue le Forum Romanum (K.-J. Hölkeskamp, p. 169-213) ; les remaniements de l'espace public par Sylla dans le contexte des guerres civiles contre Marius, notamment sur le Forum et le Capitole (E. Stein-Hölkeskamp, p. 214-234) ; un cas provincial concernant les statues honorifiques (Asie Mineure et Rhodes) (D. Y. Ng, p. 235-262) ; [Part. IV. *Memory in Roman Religion and Early Christianity*] étude archéologique et iconographique d'un thème païen à une époque où le christianisme est religion d'état : une représentation d'Alceste et d'Hercule datée de 350-370 ap. J.-C. dans un cubiculum des Catacombes de la Via

Dino Compagni (N. Denzey Lewis, p. 263-287) ; l'impact de la mémoire des premières communautés chrétiennes sur la transmission des paroles de Jésus dans les Évangiles (J. S. Kloppenborg, p. 286-323) ; archéologie et topographie « sacrées » de l'époque de Jésus à Jérusalem évoquées par l'Évangile selon saint Jean, seul à ne pas être un synoptique (J. Magness, p. 324-343) ; étude des traditions attachées à Saint-Pierre de Rome envisagé comme « lieu de mémoire » (M. Moreland, p. 344-368) ; enfin [Part. V. *A Perspective from Neuropsychology*], une étude neuropsychologique du fonctionnement de la mémoire individuelle à destination de tout universitaire s'intéressant aux *memory studies* (A.-K. Stock / H. Gasjar / O. Güntürkün, *The Neuroscience of Memory*, p. 369-392). Plusieurs points saillants de l'ouvrage sont à souligner. Le champ d'étude des *memory studies* demeure relativement vague quant à ses conceptions théoriques, encore mouvantes et en évolution depuis les travaux pionniers de M. Halbwachs (voir p. 7-10) et ceux de P. Nora sur les *Lieux de mémoire* (voir p. 11-15). Cela laisse le champ libre à des approches multidisciplinaires innovantes. Là réside l'originalité et même la plus-value de l'ouvrage qui comprend, en fin de volume, la contribution de trois spécialistes en neuroscience et neuropsychologie. Ce n'est pas la première fois que K. Galinsky fait appel à des « experts externes » afin d'enrichir le débat dans un ouvrage sous sa direction. *Memoria Romana* constitue un exemple avec la contribution de D. Libeskind (*Memorials and Their Voices*, p. 165-176), laquelle péchait par le manque de pertinence des propos de l'auteur, trop déconnectés des intérêts de la discipline. Force est de constater que c'est moins le cas dans ce nouvel ouvrage. Néanmoins, il aurait été judicieux d'établir des liens entre une ou plusieurs contributions et l'exposé neuropsychologique sur les mécanismes de la mémoire individuelle, afin que cette ultime contribution n'apparaisse pas comme une pièce rapportée. En effet, celle-ci aurait pu se trouver dans n'importe quel livre traitant de la mémoire, peu importe la période historique considérée. L'ouvrage, dans chacune de ses parties, fait montre d'un intérêt prononcé pour la mémoire des « petites gens » qui n'émergent, dans la majorité des cas, qu'en filigrane des sources grecques et latines. On salue les efforts répétés des contributeurs pour reconstruire les cartes mentales du quidam, du spectateur, de l'auditeur, etc., ainsi que pour évaluer l'impact de la culture littéraire et matérielle sur la mémoire collective. Il faut aussi féliciter, pour leurs efforts constants, des contributeurs qui opèrent fréquemment des distinctions salutaires entre l'exposé théorique d'un concept, les plus fréquents étant ceux de *social memory* et de *collective memory*, et l'étude des traces historiques et vestiges archéologiques à partir des sources disponibles. Des raisonnements intellectuels de déduction et d'induction se combinent ainsi pour une compréhension plus proche des réalités historiques. On retiendra aussi l'extrême malléabilité de la mémoire et la grande diversité de ses manifestations polymorphes. Étant donné que la mémoire fait partie intégrante de tous les représentants de l'humanité de toutes les époques, de nombreuses réflexions et observations formulées dans cet ouvrage sont transposables dans d'autres contextes d'étude. Ce qui doit dès lors résider au cœur du propos est la mise en évidence des variations et particularités culturelles, d'où la valeur des arguments dans le présent ouvrage lorsqu'une spécificité romaine peut être isolée. La culture de l'*exemplum* ou la forêt des statues honorifiques qui encombrent l'espace public de Rome pourraient en être. Néanmoins, à la lecture de cet ouvrage, et malgré ses indéniables mérites, on ne peut s'empêcher d'avoir parfois l'impression qu'il reformule avec d'autres termes et dans un autre cadre conceptuel des choses parfaitement établies ailleurs par la littérature scientifique. En outre, chaque contributeur rappelle le cadre théorique général dressé dans l'introduction ou dresse son propre cadre théorique et conceptuel avant de traiter sa problématique particulière, ce qui alourdit le texte ; mais il semble qu'il s'agisse là d'une recommandation du directeur de l'ouvrage. Enfin, certains contributeurs tendent à multiplier les analogies entre époques différentes afin de mettre en évidence des

mécanismes de la mémoire. Or il semble méthodologiquement dangereux, eu égard aux profonds bouleversements opérés sur les mentalités collectives, d'établir des analogies entre les sociétés prémodernes, c'est-à-dire celles précédant la révolution industrielle, et celles impactées par cette dernière. Le choix de ces analogies peut aussi apparaître comme arbitraire. Par exemple, pourquoi, dans une contribution sur l'idéologie augustéenne (p. 115-144), avoir choisi le champ de bataille de Waterloo, bien que cela puisse flatter l'orgueil des Belges, et pas un champ de bataille antique pour mettre en évidence un mécanisme de la mémoire touchant un espace historique et commémoratif ? Le recours à l'analogie aurait gagné à être légitimé et justifié sur un plan théorique. Pour conclure sur une note positive, l'un des plus grands mérites de l'ouvrage réside dans le fait qu'il aide à prendre conscience de ce que toute source écrite, tout monument ou tout personnage historique peut présenter plusieurs strates mémorielles, tel un palimpseste, et que les mentalités humaines sont, à toute époque historique, et peut-être plus encore dans une société ancienne, malléables, labiles et mouvantes. Loïc BORGIES.

Fabrice GALTIER, *L'empreinte des morts. Relations entre mort, mémoire et reconnaissance dans la* Pharsale *de Lucain*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 (Études anciennes. Série latine, 82), 24 × 16 cm, 423 p., 55 €, ISBN 978-2-251-44826-8.

Lucans *Bellum Ciuile* ruft den römischen Bürgerkrieg in Erinnerung bei Lesern, die sich nicht selbst daran erinnern können und insofern konstruiert es – verstärkt und kompliziert durch die poetischen Freiheiten, die eben das Epos garantiert – ein neues, eigenständiges Bild des Bürgerkriegs. Das Gedicht will *memoria* nicht nur befördern, sondern ganz wesentlich bestimmen. Erinnert wird dabei nicht nur an Schuld, Verbrechen und Untergang, sondern auch an das Verschwinden historischer Dokumente wie Ruinen und Gräber. Erinnern ist so immer auch eine Meditation über den Tod und die Prekarität der Überlieferung. Zu den wesentlichen Eigenschaften des *Bellum Ciuile* gehört es, dass dieser Prozess in der Eposhandlung selbst reflektiert wird: Auch Lucans Figuren erinnern sich oder haben vergessen; wollen, dass ein bestimmtes Bild von ihnen (und von ihren Gegnern) in der Nachwelt fortlebt; erzählen, deuten oder leugnen das Geschehene – und sind selbst dabei dem lucanischen Erzähler doch vollständig ausgeliefert. An dieser Stelle setzt Fabrice Galtier mit seiner Studie an. Aus verschiedenen Perspektiven untersucht er, wie sich das Phänomen Erinnern im *Bellum Ciuile* im weitesten Sinne darstellt und in welchem Verhältnis es zu dem übergreifenden Motiv des Gedichts steht, dem allgegenwärtigen Sterben. Das Epos solchermaßen einer thematischen Lektüre zu unterziehen, ist ein nützliches Unterfangen und es ist erfreulich, dass es Galtier hierbei tatsächlich um Lektüre geht. Das Buch beginnt nicht etwa mit einer umfangreichen theoretischen Grundlegung oder einem länglichen Forschungsbericht, sondern mit dem ersten großen Thema, der Phänomenologie des Ruinösen bei Lucan (*Ruines et* monumenta*, la mémoire à l'épreuve*, S. 17-126). Einschlägige Passagen, etwa die Beschreibung der vom Bürgerkrieg verheerten Landschaften (S. 29-45) oder Caesars Gang durch die Ruinen Troias (S. 47-80) werden hier einem ‚close reading' unterzogen und für den Fokus der Studie hermeneutisch fruchtbar gemacht. Galtier kann auf diese Weise zeigen, dass für das poetische Programm des *Bellum Ciuile* der Unterschied zwischen materiellen und literarischen Erinnerungsträgern zentral ist: Erstere sind der Vergänglichkeit ausgeliefert und können im Zustand des Ruinösen nicht mehr sinnvoll unterschieden und also kaum gedeutet werden, letztere hingegen sind – jedenfalls gemäß dem Bekunden des Dichters – dauerhaft; Galtier stellt hierfür die Topik des *monumentum aere perennius* konzise dar (S. 109-113). Besonders einleuchtend ist die Interpretation des Bürgerkrieges als *dissolution de la mémoire* (S. 31), worunter nicht nur die Zerstörung von

Erinnerungsorten zu fassen ist, sondern auch das Verschwinden derjenigen, die diese Orte deuten können. Der nachgeborene Dichter hat also, was die *memoria* betrifft, geradezu notgedrungen das letzte Wort. Wer dieser Dichter ist und wie man seine Stellung in der Geschichte bzw. Geschichtsschreibung betrachten muss, wird damit zu einer übergreifenden Leitfrage an Lucans Werk (so etwa S. 80, 118). Doch dazu später. Klar aufgebaut und instruktiv gestaltet ist auch der zweite Hauptteil, der der Formation römischer *memoria* gewidmet ist (*S'inscrire dans la mémoire de Rome,* S. 127-266). Galtier gelingt es, mit seinem Zugang einige der großen interpretativen Linien zu stützen, die in den letzten Jahren vorgeschlagen wurden: Pompeius, der alternde Feldherr, der sein Glück missversteht und das überholte Bild seines einstigen Ruhms stets bestätigt wissen will, Caesar der Meister der Selbstpromotion, der das Überkommene über den Haufen wirft und dadurch auch die Nachwelt noch beherrschen will. Galtiers Beobachtungen legen es nahe, die jeweiligen Erinnerungsmanipulationen der beiden Parteien sowohl als deren wesentliche Kriegshandlungen als auch als ihre entscheidenden Schwächen aufzufassen. Dass in der vorliegenden Studie nicht das allzu einfache Schema Anwendung gefunden hat, wonach Pompeius, der ja ganz am Ende trotz allem heroisch zu sein vermag, als stoischer *proficiens* anzusehen ist (S. 172), werden sicher viele begrüßen. Lucans Cato indessen, den der Autor erstaunlich kurz abhandelt, erfährt in der Studie eine doch recht konventionelle Zustimmung. Die treffende Beobachtung, dass Cato mit seiner Verweigerung einer stoischen *apatheia* gerade offensiv dem idealen Bild widerspricht, das viele, auch Brutus, sich von ihm gemacht haben (S. 259), hätte doch zu einer etwas verhalteneren Bewertung der epischen Figur und ihrer moralischen Handlungen (Marcia!) führen können. Galtier weist einleuchtend Caesars Versuch nach, den Sieg in der Retrospektive als Willen der Götter ausgeben zu wollen (S. 190-197). Wenn nun Lucan an Catos historischem Scheitern keinen Zweifel lässt, warum sollte dann die Art, wie dieser sich im Gedicht als *exemplum moriendi* exponiert (S. 265f.), nicht als eine durchaus zweifelhafte erinnerungspolitische Strategie gedeutet werden? Hier hätte eine Auseinandersetzung mit N. Hömkes Ausführungen nützlich sein können (*Lucan's Cato, or: Burying the exemplum moriendi*, in R. Poignault / C. Schneider [ed.], *Présence de la déclamation antique I*, Clermont-Ferrand, 2015, S. 235-252). Jedenfalls verwundert es, dass die schwierige ‚Memorialsentenz' *uictrix causa deis placuit, sed uicta Catoni* (Lucan. 1, 128), deren erster Teil immerhin Caesars monarchisches Geschichtsbild bekräftigt, bei Galtier kaum diskutiert wird. Überzeugender ist dagegen die Analyse der Vulteius-Episode (S. 223-245). Der Autor gelangt hier zu einer Interpretation, die die Tapferkeit der Opiterginer (und insofern, so darf man wohl folgern, das politisch subversive Potential des kollektiven Selbstmordes) anerkennen und gleichzeitig die völlig verfehlte moralische Grundlegung dieser Handlung herausstellen kann. Diese besteht eben darin, wie Galtier scharfsinnig nachzeichnet, dass die Soldaten von sich ein Bild zu entwerfen versuchen, das ausschließlich Caesar gefallen soll – der lucanische Vulteius versteht, pointiert gesagt, das *exemplum* nicht, das er verkörpert. Denn anstatt sich auf Rom und das traditionell Römische zu verpflichten, akzeptiert er, ein bloßer Parteigänger, die Perversion von *fides* und *pietas* (zu diesem Schluss kommt Galtier insbesondere durch die Kontrastierung mit Cato, S. 243f., 363-371). Der dritte Hauptteil, der sinnvoll an die beiden vorangegangenen anschließt, betrifft die Thematik des Erinnerns und Erkennens (*Mémoire et reconnaissance*, S. 267-371) und besteht, neben einigen grundsätzlichen phänomenologischen Ausführungen zur *imago* (S. 271-290), vor allem in der Analyse der familiären Strukturen, wie sie im *Bellum Ciuile* erscheinen. Der eklatante Traditionsbruch des Bürgerkrieges, der eben auch darin besteht, dass Rom sich nicht mehr wiedererkennt (S. 326, 363-371), spiegelt sich in der gestörten Identität der großen Familien – synekdochisch hierfür Sextus, der ungeratene Sohn des Pompeius

gegenüber Cato und Brutus (S. 329-337) – wie auch im Verhalten der kämpfenden Massen, die in ihren Gegnern nicht ihre Angehörigen als Angehörige erkennen wollen (S. 292-299). In einer kompakten Zusammenfassung (S. 373-378) werden die Hauptergebnisse der Arbeit wiederholt. Zugleich tritt hier noch einmal deutlich zu Tage, welche Frage die Untersuchung letztlich offenlässt. Galtier resümiert: „Car si la réalité est condamnée à périr, seule sa transsubstantiation par la parole poétique peut permettre de faire perdurer ce qu'elle a été“ (S. 374) und verbindet dies mit dem politischen Programm des *Bellum Ciuile*: „l'épopée de Lucain peut se concevoir comme un appel à une prise de conscience mémorielle dont elle constitue elle-même l'accomplissement poétique“ (S. 378). Dem ist, was die *persona* betrifft, in der uns der Dichter zumeist begegnet, zweifellos zuzustimmen. Aber zum einen ist die Stimme des Dichters (und folglich sein memorialpolitisches Programm?) oft nicht eindeutig und zum anderen gibt es innerhalb des Werkes offensichtlich verschiedene Instanzen und verschiedene Erscheinungsformen des Erzählens. Dies hat nicht nur mit der komplexen Intertextualität des Gedichts zu tun, sondern gerade auch mit dem Metapoetischen, dem Galtier in seiner Studie ganz zu Recht große Aufmerksamkeit widmet: Was sagt es über die ‚Mechanismen' poetischer Verewigung, wenn der Dichter Pompeius und Caesar als Erzähler ihrer eigenen Taten auftreten lässt, die sich vielsagender literarischer Topoi bedienen? Was bedeutet es, wenn eben nicht nur die Ruinen Trojas zu Staub zerfallen, sondern auch die Konventionen des heroischen Epos, denen Lucans Caesar anscheinend genausowenig anhängen will wie den kulturellen Standards der römischen Republik? Und wie hat man schließlich den Umstand zu deuten, dass der Dichter, dem es um ein Denkmal für den idealisierten Republikaner Pompeius geht, ganz zu Anfang ein monumentales poetisches Denkmal für Nero erschafft? So wichtig und nützlich Galtiers gründliche Analyse von Motiven und Phänomenen innerhalb des *Bellum Ciuile* gewesen ist (besonders aufschlussreich sind die Betrachtungen zur Trauer, S. 349-363), so sehr bedarf sie nach Meinung des Rezensenten doch einer narratologischen Kontextualisierung. Insbesondere im Fall von Caesars Alexanderimitation hätte sich dies etwa durch eine Bezugnahme auf N. Kimmerle erreichen lassen (*Lucan und der Prinzipat. Inkonsistenz und unzuverlässiges Erzählen im Bellum Civile*, Berlin, 2015). Freilich: Angesichts der Vielstimmigkeit der Lucanforschung beruht die Formulierung solcher Desiderata letztlich auf Geschmacksurteilen und Lektüreinteressen; was die vorliegende Arbeit anlangt, so kann damit also nur unterstrichen sein, wie willkommen sie ist. Das lesenswerte Buch zu lesen wird durch ein paar kuriose Fehler in den lateinischen Zitaten zwar ein wenig erschwert, jedoch durch die tadellose äußere Form, drei übersichtliche Indizes und vor allem die klare und stets nachvollziehbare Gliederung sehr erleichtert. Markus KERSTEN.

Élisabeth GAVOILLE / Sophie ROESCH (ed.), Diuina studia. *Mélanges de religion et de philosophie anciennes offerts à François Guillaumont*, Bordeaux, Ausonius (diff. de Boccard, Paris), 2018 (Scripta Antiqua, 110), 24 × 17 cm, 363 p., 25 €, ISBN 978-2-35613-211-6.

François Guillaumont will be a familiar name to Ciceronian scholars, particularly those with an interest in Cicero's thoughts on religion and divination. The author of two significant volumes: *Philosophe et augure. Recherches sur la théorie cicéronienne de la divination* (Brussels, 1984) and *Le* De Divinatione *de Cicéron et les théories antiques de la divination* (Brussels, 2006), Guillaumont is also well-known for his work on epistolography and its reception. This collection of essays from his friends, colleagues, and students, at the moment of his retirement, is their testimony to his standing as an intellectual, academic, and teacher. Twenty-six individual contributions are organised in four

sections: 'Divination et songes'; 'Religion et théologie'; 'Philosophie et sagesse'; 'Sous le signe de Cicéron'. There follows a list of Guillaumont's publications (p. 331-336), an index of passages cited (p. 337-357) and a thematic index (p. 359-363). This is, therefore, an ambitious undertaking. The avant-propos offers no clues to the volume's organisational or selection strategy, but each section is arranged in chronological order. Individual contributions cover a wide timespan from Republican Rome to the 21st Century. The volume opens appropriately with the only paper devoted entirely to Cicero's views on divination and the one which will resonate most with readers interested in Guillaumont's Ciceronian output. A. Setaioli ('Divinazione e arti congetturali. Quinto e Marco (e Posidonio) nel *De Divinatione* ciceroniano', p. 13-28) argues that Cicero's *De Diuinatione* demonstrates a thinker far more advanced than his mentor, Posidonius. With its sustained attack on the arguments for divination presented by Quintus, especially by demolishing the prodigies from Cicero's own *De Consulatu*, arguments which ultimately derive from Posidonius, Cicero inverts the relationship which the Greek philosopher had imagined to exist between rational foresight and divination. Cicero demonstrates that they are not the same. The conclusion is not altogether unexpected. In the *De Republica*, the astronomer Sulpicius Galus is introduced to demonstrate the superiority of rational thought over the irrational fear caused by an eclipse on the night before the battle of Pydna (*De Rep.* 1.23). It is possible that his description of the Archimedean model of the heavens in the preceding chapters may have been inspired by Cicero's own knowledge of the sphere created by Posidonius. Nonetheless, Setaioli's paper is situated within the context of an encouraging and welcome modern trend to look beyond Cicero as a mere transcriber of Greek philosopher and to recognise his significant contribution to the history of philosophy. It would not take too much to read into this a positive portrait of François Guillaumont's own success in training new generations of Classical scholars. This article is, therefore, a natural jumping off point, yet, despite the sub-heading of Section Four, Cicero is far too infrequently present in the volume. Only a few contributions can claim to be truly Ciceronian. D. Briquel's short piece on the Marsian augurs ('Marses et *harioli* dans l'*Histoire de l'Arménie* de Moïse de Khorène : un lointain écho des pratiques divinatoires et magiques de l'Italie ancienne', p. 79-87) takes its lead from the references to *augures Marsi* in the *De Diuinatione* (*De Diu.* 1.132; cf. 2.70). Briquel argues that, stripped of divinatory power, their portrayal in Moses of Khorene's *History of Armenia* as doctors was far removed from Cicero's treatment of them in the *De Diuinatione*. Cicero's presence is further felt in the articles by Y. Lehmann ('Arithmologie et théologie dans le logistoricus *Atticus, de numeris* de Varron', p. 121-125'), referring to Cicero's friend Titus Pomponius Atticus, and M. Bastit ('*Veram nisi fallor philosophiam*', p. 197-213), arguing for the development of Roman Law under the influence of Greek philosophy; more obvious in those by É. Gavoille ('L'*art de vivre*, chez Cicéron et Sénèque', p. 215-229) , A. Canellis ('De Cicéron à saint Jérôme : bilan sur les quatre vertus', p. 281-289), and J. Vons ('À la recherche des tombeaux disparus de Cicéron et de Vésale à Zante', p. 307-316). Nonetheless, the influence of Guillaumont is prevalent throughout the volume. His interests in religion, philosophy, epistolography, and Classical reception are well represented. They reveal a certain interdisciplinarity and the difficulties the editors must have faced in finding neat categorisations for the individual papers. Echoes of Guillaumont's *Philosophe et augure* are apparent in the contributions by D. Roussel ('Poète et augure : réflexions sur l'élégie 3.5 des *Amours* d'Ovide', p. 55-66); and S. Roesch ('S'asseoir pour *consulere*: de l'augure au sénateur', p. 67-77) – the latter, like A. M. Misdolea's lexicographical analysis of *coniector* ('*Coniectura*, *conicere*, et *coniector* dans le théâtre républicain', p. 29-41), a linguistic study which recalls a previously co-edited work (F. Guillaumont and S. Roesch [ed.], *La divination*

dans la Rome antique. Études lexicales, Paris, 2014). Specific religious questions are dealt with by B. Poulle, I. G. Mastrorosa, and M. Kanaan (on the location of the *epulones*, Numa and the celestial hierarchy according to the Aksimaros in the Pseudo-Epiphany of Salamis respectively). J. Schneider draws together elements of Guillaumont's interests in divination and epistolography. In his study of letters 58 and 59 of John Tzetzes, he argues that the author's commentary on the premonitory dreams described is designed to construct a positive relationship between the author and the intended recipient. Philosophy is important not only for Section Three but is already present in A. Bastit's article (Section Two) which traces the opposition of human imperfection to divine perfection from Pliny to Irenaeus; its origin is a three-fold designation (*sensus totus, uisus totus, animi totus sui*) originally found in Xenophanes. Philosophy and epistolography intertwine in M.-A. Calvet-Sebasti's short contribution on Gregory of Nazianzus. Calvet-Sebasti suggests that Gregory wanted to demonstrate that, like the ancient philosophers, he was proposing a practical philosophy (albeit with hardships) through which Christians could come to meet God. From a different perspective, in analysing St. Jerome's Letter to Demetrias (*Letter* 130), B. Jeanjean demonstrates the extent to which Cicero, Virgil, Sallust and other ancient authorities are cited, classifying them according to their usage and the ways in which Jerome exploits those citations. The article ends with a call for editors and scholars to be sensitive to these fragments, not as an example of 19th Century *Quellenforschung* but for the ways in which they add to the variety and richness of Jerome's style and, ultimately, to an understanding of the ways in which he exploits these to drive home his message. Classical reception is apparent throughout. Works by the humanist scholars Justus Lipsius (J. De Landtsheer), Marsilio Ficino (J. Reynaud / S. Galland), and Gabriel Chappuys (V. Mellinghoff-Bourgerie), are variously treated. In her commentary, De Landtsheer demonstrates that Lipsius worked under the influence of Thomas Aquinas and utilised traditional philosophical arguments. Reynaud and Galland provide an analysis of Ficino's letters of consolation on the model of Seneca which demonstrate an author at the head of a *renouatio antiquorum*, resting on neo-Platonic elements, but also utilising a Christian sense of conversion. Mellinghoff-Bourgerie considers Gabriel Chappuys' translation of Seneca an unusual departure for the writer, better known for his translations of Italian and Spanish texts. R. Poignault ('Messaline, catin, vierge et martyr : quand Alfred Jarry revisite l'Antiquité', p. 179-193) shows how Alfred Jarry exploits the ambiguities available in the ancient texts to situate his Messalina somewhere between femininity and masculinity, between vice and virtue, between the sacred and the most profane. The final paper of the volume provides a most suitable bookend. The Lebanese-French writer and scholar Amin Maalouf occupies an important position in contemporary intercultural dialogue. His work, which spans non-fiction, novels, and libretti, has been inspired by his own multi-cultural experiences, by his reflections on civil war, migration, and inter-faith understanding. J.-E. Bernard's study of Maalouf's introduction to the 1992 Belles Lettres edition of Cicero's *De Diuinatione* shows that Maalouf inserts himself into the humanist tradition bequeathed by Cicero. By relegating the contextual aspects of the *De Diuinatione*, he avoids the Ciceronian inconsistencies and apparent scepticism, preferring to concentrate on the universality and intemporal nature of the philosopher's contribution. For Maalouf such reflections are reflections on culture itself, a need to embrace intercultural difference; Cicero provides a humanistic guide for an age where there is "less universalism, less rationality, less secularism", and individual religions claim a monopoly on the religious experience ('A son of the road', in *The Guardian* 2002.11.15). In sum, it is a longing for a world where Christianity and Islam can co-exist harmoniously. Bernard ends with his own message: in an age when the survival of Classics is under threat, how can we remain

indifferent to this same writer who could exclaim with regard to Cicero's *De Diuinatione*, "God, how modern he is!" (p. 328)? Anglo-Saxon readers may be unfamiliar with Maalouf but, as this article demonstrates, his work has direct contemporary relevance not only for the Classicist but for the wider socio-political concerns of our time. *Diuina Studia* borrows its title from Cicero (*De Rep.* 6.18) but scholars expecting to find a broad range of articles which have direct relevance to Cicero's philosophy, religion, or divination (especially the latter) will be disappointed. Nonetheless, while there are inconsistencies in quality and length, in the chronological and topical depth of the individual contributions, this *Festschrift*, provides ample material for further contemplation. It is a most fitting tribute to the esteem, dignity, and influence of its honorand, François Guillaumont. Alex NICE.

Alexandre GRANDAZZI, Urbs. *Histoire de la ville de Rome, des origines à la mort d'Auguste*, Paris, Perrin, 2017, 24 × 15,5 cm, 768 p., 30 €, ISBN 978-2-262-02880-0.

Il convient de saluer d'emblée l'originalité du projet conduit par Alexandre Grandazzi, professeur de littérature latine et de civilisation romaine à Sorbonne-Université. Fin connaisseur des origines de Rome, auxquelles il a consacré plusieurs recherches, et notamment un « Que-sais-je ? » remarqué (2003 & 2014), à la suite d'un volume abordant la fondation de l'*Vrbs* aux Belles Lettres (1991, 2004), et livrant ses propres *Réflexions sur l'histoire*, sans oublier sa « monumentale » thèse de doctorat d'État sur Alba Longa (BEFAR 336, 2 vol., 2008), l'auteur nous livre non une « histoire romaine », comme le souligne avec justesse le sous-titre du présent ouvrage en recension – un fort volume de 768 pages –, mais bien une « histoire de la ville de Rome ». Il s'agit donc d'interroger la topographie « urbaine » à l'aune des principales étapes des recherches entreprises depuis la fin du XIXe siècle jusqu'aux deux premières décennies du XXIe siècle, évoquées dans l'Avant-propos (p. 25-33), afin de livrer un récit au présent, dressant un rapport étroit entre événements et monuments (p. 33) d'une *Vrbs* envisagée à l'exclusion du *suburbium*. Le cadre chronologique retenu est ample, des origines à la mort d'Auguste, même si la dynamique entretenue par les héros de cette geste « monumentale », fondateurs et refondateurs d'un espace urbain qui s'identifie fortement avec l'aventure humaine d'une cité-État devenue capitale d'empire, pourrait s'envisager bien au-delà du tout premier *princeps*, jusqu'à l'un de ses lointains héritiers, compétiteur malheureux de Constantin, ce Maxence, fils de Maximien, qui fut sans conteste le dernier des « princes augustéens ». La riche matière du livre est organisée en trois temps aux dénominations judicieusement choisies (*Regnum*, *Ciuitas* et *Metropolis*), et vingt-deux étapes, sept pour nous mener à la Rome des Tarquins, puis dix jusqu'aux lendemains de la deuxième guerre punique, enfin cinq fort chapitres couvrant les deux siècles qui nous conduisent à l'inauguration du forum Auguste en 2 avant notre ère, les années qui suivent jusqu'à l'été 14 étant rapidement expédiées – il est vrai que la dernière décennie augustéenne est pour le moins mal connue. Le chapitre 22, judicieusement intitulé « De la brique au marbre », est de loin le plus long (77 pages) avec l'épilogue augustéen de cette aventure urbaine. Retenons d'un prologue sobrement sous-titré *in situ* cette apostrophe finale à l'adresse du lecteur : « Le philosophe se demande avec Leibniz : "Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?" L'historien pose la question des origines de Rome : pourquoi Rome est-elle née là et non ailleurs ? Ou plus exactement : pourquoi quelque chose a-t-il pu naître là, et pourquoi ce quelque chose a-t-il pu devenir Rome ? » (p. 47). La dimension littéraire de l'ouvrage n'est pas pour rien dans le plaisir du lecteur qui, même s'il peut ne pas partager toutes les affirmations de l'auteur, salue la qualité générale du propos et se laisse bien volontiers emporter par cette geste urbaine au long cours.

Les propos cités en exergue de Claude Lévi-Strauss (*Tristes Tropiques*), Italo Calvino (*Les Villes invisibles*) et Virgile (*Buc.* I) nous placent *in medias res* entre nature et culture, rêve et matérialité. Les formules fusent : « le mur murant Rome rend Rome murmurante » (p. 166), « Elle rejetait dans l'oubli un passé royal qui ne passait plus » (p. 196), « Marsyas, c'est l'Énée des pauvres » (p. 298), « l'émeute urbaine, la continuation de la politique par d'autres moyens » (p. 464). Les notes placées en fin de volume (p. 665-721) sont copieuses sans être écrasantes et comprennent d'autres allusions littéraires : Irène Némirovsky et sa *Suite française*, ou Jean Giono et son *Hussard sur le toit* ; j'ajouterai volontiers *La Girafe* de Marie Nimier… L'orientation bibliographique (p. 733-740) est réduite au minimum, mais de nombreuses références, sélectionnées par l'auteur à (son) dessein, ont nourri les notes ; lui précède une utile chronologie (p. 723-731), tandis qu'un *index général* (p. 745-763) apporte une contribution essentielle afin de permettre au lecteur, une fois la lecture achevée, de retrouver certains sujets qui lui tiennent à cœur, les divinités renvoyant aux temples qui leur sont consacrés. Douze cartes (p. 12-21), une photographie de la tranchée de fondation de l'enceinte du VIIIe siècle et quatre monnaies (en annexes, p. 742-744), complètent utilement le volume. Il serait illusoire de vouloir aborder dans le cadre de cette recension l'ensemble de la riche matière développée dans ce très fort *opus*, en particulier les choix opérés par l'auteur dans les reconstructions proposées par les archéologues, de génération en génération, certains débats n'étant pas clos et le présent recenseur s'estimant insuffisamment compétent pour trancher des questions pendantes, concernant notamment le Palatin ou le forum et les *fora* impériaux. Il suffit de relever les affinités électives d'Alexandre Grandazzi pour les recherches et l'œuvre de Filippo Coarelli par exemple, la topographie romaine devenant avec lui « une science pour ainsi dire totale » (p. 27). Très peu d'erreurs formelles déparent cette histoire de la ville de Rome. Je relèverai brièvement quelques points saillants dans ce qui suit, avant de consacrer l'essentiel de mon propos à une lecture sélective de quelques dossiers et de leur traitement tout au long de cette *Vrbs*. Les Romains eux-mêmes se sont volontiers, et à plusieurs reprises, égarés dans les computs inclusifs du temps ; il suffira de rappeler que les jours de marché se répètent sur un rythme de huit jours, les *nundinae* (p. 206). Il me semble que l'on a depuis longtemps pris la mesure des différences entre l'esclavage antique, grec et romain, et le servage médiéval (p. 241). De même, la formulation d'une « classe moyenne » à Rome mérite de s'y attarder quelque peu (p. 364). Tout ce qui concerne la « romanisation » a fait l'objet, depuis deux bonnes décennies d'*aggiornamenti* qu'il conviendrait de signaler au lecteur (par exemple, p. 302). Il serait de même judicieux de revenir sur l'usage du terme « propagande », en particulier à propos des ambitions gentilices (*cf.* la propagande du clan claudien, p. 404), au profit de discours et récits « exemplaires ». De même, la méthodologie appliquée aux reconstructions historiques (p. 304) mérite attention et, par exemple, l'usage de sources relativement tardives afin d'affirmer l'existence d'une entité italienne à la lecture des propos cicéroniens, sur le temple de Tellus (p. 341), dans leur mise en contexte au premier tiers du IIIe siècle avant notre ère. On peut volontiers s'accorder sur l'usage de la notion très contemporaine en histoire et géographie d'un « hyper-centre », même s'il ne serait pas inutile d'y consacrer quelques lignes explicatives. On ajoutera volontiers à la bibliographie sur les jeux séculaires (p. 687) la notice de Sylvia Estienne dans le *ThesCRA VII* (2011). Il conviendrait, pour un public qui ne se réduit pas aux seuls spécialistes du monde romain républicain, de rappeler l'inexistence d'un triumvirat « officiel » avec Pompée, Crassus et César (p. 523-524) en amont du seul triumvirat à pouvoirs constituants d'Antoine, Octavien et Lépide. La nomenclature de C. Iulius César pour César le jeune n'est pas attestée en l'état (p. 550), tandis qu'il convient de baisser la datation des changements de nom des mois *quintilis*

et *sextilis* en juillet et août, respectivement en 42 et 12-8 av. n. è. (p. 553 et 604). Une référence en note (p. 703) échange les œuvres de Velleius Paterculus et de Valère Maxime, certes contemporaines. Un des fils conducteurs de la réflexion menée tout au long de ce livre est constitué par la notion de fondation, cette référence à l'*Vrbs condita* à laquelle est consacré le chapitre 3 (p. 77-93), qui court jusqu'à Auguste et bien au-delà. Le discours impérial de légitimation que j'ai pu étudier sur la longue durée, d'Auguste à Constantin, assume les liens natifs entre le *princeps* et l'*Vrbs*, ou pour le dire avec les mots de l'auteur, ce rapport structurant entre événement et avènement, fondation de Rome et mythe de la fondation de Rome (p. 92). Les étapes de formation d'un centre urbain, abordées dans les trois chapitres qui suivent, permettent d'évoquer la « Grande Rome des Tarquins », dernier jalon de la première partie (chapitre 7, p. 139-185), ouvrant la voie à une clef de compréhension globale de la cité et de ses lectures successives, aux deux échelles que sont la communauté civique d'une *ciuitas Romana*, expression de la *res publica*, et la capitale d'empire aux nouvelles ambitions universalistes. L'importance du lien entre rite(s) et ville (espace urbain) offre aux antiquaires de la fin de la République et aux érudits de l'époque impériale les modalités de compréhension sur le long terme de la structuration d'un espace et d'une mémoire collective : la mise en place des rituels s'est accompagnée de l'apparition des premiers temples tout autant que des premiers palais. La lecture augustéenne des origines romuléennes de la cité n'est pas autre chose qu'une refondation *ab Vrbe Augusti condita* de tous les gestes rituels et partant de la geste collective de la communauté des Quirites devenue *populus Romanus* « *urbi et orbi* » ! C'est en ce sens que l'agencement spatial et monumental de l'hyper-centre politique romain (p. 301) devient, pour les deux grandes parties suivantes de l'ouvrage, le point d'orgue du récit conté par Alexandre Grandazzi. Ce qui n'est pas autre chose qu'une conception originale du politique, mis en contexte spatial et en mouvement dans le cadre d'une occupation ritualisée de la cité et d'une approche processionnaire des lieux *intra* et *extra pomoerium*. Cette compréhension permettrait assurément de revenir sur les approches par trop traditionnelles d'une « république [qui] va vers sa fin » (p. 489). On ne peut qu'apprécier à sa juste valeur la conception de l'espace de l'*Vrbs* comme une véritable construction mentale (p. 351). Il en va ainsi du jeu permanent des réécritures, qu'il ne nous est pas toujours facile de démêler d'époque en époque, de strates de perceptions mémorielles gentilices en (re)constructions impériales. La datation et la mise en contexte, par exemple, de « l'alliance souveraine entre le Sénat et le peuple de Rome, *senatus populusque Romanus*, SPQR » (p. 276) sont loin d'être avérées. De même, s'il importe de relever le moteur puissant de la conquête de nouveaux territoires dans cette approche orientée d'un calendrier mémoriel constitué de la liste toujours allongée des dédicaces de sanctuaires aux jours anniversaires de célébration de la victoire (p. 313, 317), ce que les appropriations augustéennes permettront d'offrir à la geste englobante du nouveau *princeps* en autant de temples restaurés, ceci n'affranchit pas le commentateur de toute réflexion sur l'impérialisme romain et l'existence ou non d'un véritable plan établi. L'article de Paul Veyne paru dans les *MEFRA* en 1975 mériterait d'être cité et discuté. À bien des égards, le dix-huitième chapitre ouvrant la dernière partie du livre, consacré au « nouvel urbanisme » (p. 409-446), offre au lecteur la grille de lecture et l'objectif premier poursuivi, à savoir l'étude méticuleuse des multiples formes prises par la maîtrise de l'espace public dans la Ville et la définition que l'on est en droit de proposer de la « Mémoire de l'*Vrbs* » (p. 429, 618). Les pages consacrées au temple d'Hercule et des Muses de Fulvius Nobilior nourrissent l'approche judicieuse de cet espace-temps rituel et mémoriel (p. 430) sur lequel se construit ce « discours qui se fit monument » (p. 532), à savoir une cité faite de mots et de pierres (le petit ouvrage de C. Edwards aurait mérité d'être cité dans ce cadre : *Writing Rome: Textual*

Approaches to the City, Cambridge, 1996). L'analyse du *forum Iulium* dans le contexte du quadruple triomphe de 46 est tout à fait pertinente : le rapport étroit établi entre victoire, triomphe et édifice votif (p. 533) est *in fine* ce qui s'observe sans conteste à la lecture convergente des récits tardo-républicains et impériaux. Si l'on peut ne pas partager quelques formulations « modernisantes », à propos des « corps constitués de la République » (p. 589), ou bien d'un Auguste « chef de l'État et des armées » (p. 614), ou bien rappeler que la curie inaugurée en 29 se doit d'accueillir bien plus de 600 sénateurs à cette date, la « réforme » augustéenne du Sénat n'étant pas encore véritablement d'actualité avant la première *lectio Senatus* de 28 et surtout l'année 18 (p. 594), de même que le soutien de la « haute aristocratie » en 14 est encore bien fragile, ce que la « grève des sénateurs » naguère définie par André Chastagnol confirme en ces années-là, l'essentiel est bien cette finesse d'analyse de l'auteur. Il a su rendre parfaitement compte des enjeux spatiaux et temporels d'une approche topographique des fondements idéologiques de la *res publica* : guerres, victoires et transformations par les politiques urbaines, le premier *princeps* choisissant à dessein une nomenclature qui fait de lui désormais l'*Imperator* par excellence, et donc l'héritier naturel d'une longue liste de héros de cette geste « urbaine », ce qui lui permet d'ériger le temple de *Mars Vltor* en son forum comme premier sanctuaire de « sa » cité. Tous ont su maîtriser ce « langage symbolique, usant de toutes les virtualités de l'architecture et de l'urbanisme » (p. 605). La parure monumentale exalte tout autant les hommes qui ont « fait » Rome que cette image collective conjuguant, en un temps et des lieux donnés, une mémoire sociale et des histoires… définitivement des récits de fondation et de refondation aptes à célébrer une cité qui s'affirme, dans les siècles qui suivent, et quels que soient les aléas conjoncturels, *Roma Æterna* !

Stéphane BENOIST.

Henning HASELMANN, *Gewässer als Schauplätze und Akteure in den* Punica *des Silius Italicus*, Münster, Aschendorff, 2018 (Orbis antiquus, 53), 23 × 15,5 cm, 339 p., 44 €, ISBN 978-3-402-14461-9.

Haselmann's introductory chapter defines the scope of his monograph: to demonstrate the significance of Silius' waterscapes in the epic narrative, to consider whether and how they are interrelated and to signal the presence of, and possible intersection with, different aspects of modern narratological theory. Situating the frequency of rivers in the *Punica* in the poet's historiographic sources, Haselmann advances his background analysis beyond topography to engage with the epic narrative, outlining in his first two sections the thematic recurrence of waters in literary ecphrasis and the symbolic or figurative significance of rivers within the poetic landscape of classical literature. The prominence of rivers in the *Punica*, a subject of wide-ranging scholarly discussion for over 130 years, is reviewed diachronically in a third section of the introduction, which includes reference to both classic overviews, such as Carlo Santini, *Silius Italicus and his View of the Past*, Amsterdam, 1991, and Prudence Jones, *The Cultural Meaning of Rivers in Greece and Rome,* Lanham, 2005, as well as specifically focused analyses of Silius' rivers as a literary styleme, for example Isabella Bona, *La Visione geografica dei* Punica *di Silio Italico,* Genoa, 1998, and James Stuart McIntyre, *Written into the Landscape: Latin Epic and the Landmarks of Literary Reception.* St Andrews, 2008. A fourth section usefully broadens the discussion by applying Irene de Jong's narratological theory on space in *Space in Ancient Greek Literature*, Leiden, 2012, p. 1-18 to Silius' poetic deployment of rivers and other water courses. The central arguments of Haselmann's monograph are constructed across three chapters of increasing length and importance, the main points being summarized in an 'interim conclusion' (*Zwischenfazit*).

Within the two longer chapters, multiple subheadings (e.g. 3.2.1., 4.3.5) help the reader to navigate Haselmann's material and identify intersections of ideas and passages. The absence of a general index to the volume is initially disconcerting, but a wide-ranging *index locorum* provides adequate compensation for this and the reader will find the bibliography usefully broad. Chapter 2 is concerned with the representation of rivers as literal and symbolic boundaries, Haselmann's salient example being Hannibal's crossing of the Ebro in violation of the treaty with Rome (p. 54-66), an episode prominently underlined on Hannibal's shield (*Pun.* 2.449-452). The Ebro not only forms the backdrop to Hannibal *abrupto transgressus foedere ripas* (451) but also significantly encircles the engraved images of the Barcids' vendetta with the Aeneadae, so that it appears to suggest the political boundaries evoked by the rivers which encircle Virgil's shield of Aeneas. In contrast to his breaching the political boundary set by the Ebro is Hannibal's fearless conquest of the natural barriers set in his path by the mighty Rhone and the Durance in full spate within its narrow gorge. To represent Hannibal in conflict with Nature herself, the poet omits any reference to the Carthaginians' skirmishes with hostile Gallic tribes which figure prominently in the historiographic accounts. Disagreeing with Santini's argument that the Carthaginian troops are swept to their death by the angry Durance as a punishment for taking elephants across the Rhone (p. 72-73), Haselmann, nevertheless, points out that Silius deflects onto Hannibal the guilt and sacrilege of violating the sanctity of the Italian land by omitting an important detail from the historiographers' description of the Romans' military preparations, namely their 'violation' of the Ticinus by the construction of a bridge. But, whereas Silius' Romans act only in the interests of military expediency, his Hannibal is engaged in a conquest of Nature which hints at the transgression of a moral boundary. As coda to his chapter on Rivers as Boundaries, Haselmann interprets Silius' characterization of Rome's historic urban rivers, the Tiber and Anio, as immutable barriers to Hannibal's ultimate ambition of destroying Jupiter's Capitoline temple. The third chapter, 'Rivers and the Transformation of Italy,' is concerned with the pollution of Italy by military slaughter. Here Haselmann explores more widely Silius' poetic opposition of Roman and Carthaginian through Italy's geographical features: the river Ticinus is a pure and virginal river, crystal clear, a shady *locus amoenus,* which is crudely violated by the male violence of Carthaginian carnage and transformed into a *locus horridus*. Section 3.2. posits the idea that the strange and alien character of the Punic enemy is mirrored in the 'unnatural' waters of their homeland: Silius contrasts the 'natural' beauty of pure waters, in a shady Italian *locus amoenus*, with the 'unnatural' aridity, interrupted by murky, sluggish waters, which the Romans encounter within the African desert landscape, or the sacred spring at Ammon's oracle, ice-cold under the midday sun whilst reaching boiling point in the darkness of night (*Pun.* 3.669-671). The argument is extended to an essential incompatibility between Carthaginians as habitual violators of Nature and the Romans whose respect for river gods, nymphs and immanent divinities is apparent even at the African river Bagradas, where Roman culture demands that Regulus' troops offer prayers to the river nymphs. Their respect is 'rewarded' by the carnage inflicted on them by the *genius loci*, a monstrous sacred serpent (*Pun.* 6.171-290). Haselmann's last topographical antithesis (3.3.) demonstrates how the moral polarity of Silius' two leaders is revealed by their divergent reactions to the Campanian lakes which are potential conduits for *katabasis*. Near the pivotal point in the epic where military success is about to elude the Punic leader, Hannibal visits Lakes Avernus and Lucrinus, which reputedly have direct access to the Underworld. Evincing an unRoman disrespect for natural wonders, the Punic leader sees this as a tedious diversion from the siege of Puteoli (*Pun.* 12.104-112). Scipio, however, who visits Lake Avernus shortly afterwards (*Pun.* 13.397-399), seeks

inspiration and enlightenment on how to fulfil the destiny which he senses that *pietas* will impose upon him. Chapter 4, which constitutes almost half the monograph, illustrates Haselmann's hypothesis that Silius' narrative of Hannibal's victories by the rivers Ticinus, Trebia and Aufidus (Cannae) and by Lake Trasimene, represents a structured progression. Juno's 'Hassmonolog' (*Pun.* 1.42ff.) defines Roman defeat programmatically through the desecration of Italy's lakes and rivers, which will be choked with corpses and stained with blood. A detailed analysis of Hannibal's 'battles by water' leads to the conclusion that Juno, no less than her protégé Hannibal, is blinded by force of her ancient hatred for Troy and Rome into believing that the sequence of Roman defeats will conclude with victory for Carthage. By duplicitous means she compels the Trebia to change allegiance to the Carthaginians, an epic inversion which the poet elaborates through significant variations in Achilles' Iliadic confrontation with the Scamander. When the elder Scipio, rather than the invader Hannibal, confronts the Trebia, he invokes the powers of Rome's guardian gods who purify with fire the *perfidia* of the rebellious river. Scipio's orderly withdrawal of troops from the Trebia signals less defeat than that equilibrium has been restored by a symbolic combination of political and cosmic forces (see p. 216-217). Haselmann singles out episodes which reveal Juno misleading Hannibal for her own purposes. Hannibal's victory at the Battle of Lake Trasimene is foretold, not by the lake-god Thrasymennus himself, but by Juno, who counterfeits his appearance in order to prolong Hannibal's delusion that the Italian land, no less than the Italian allies, are against Rome. The same (misguided) mindset leads her to persuade Anna Perenna, once a Barcid but now a nymph of the Italian Numicus, to urge Hannibal to bring about the Roman defeat at Cannae, which is the climax of Jupiter's divine plan. Cannae's river Aufidus reveals Jupiter's will through its prominence in Roman prophecies (255-256) in the same way as, at lake Trasimene, the intervention of cosmic forces, the 'will of the gods' in the shape of an (historiographic) earthquake, presages a Roman disaster further confirmed by the poetic *adynaton* of backwards flowing rivers. Haselmann pulls together the threads of his argument in 4.5. The complicity of Italy's rivers in Silius' epic narrative, above all in the deception of Hannibal, depends partly on their symbolism as barriers, but also on their fluidity and their meanders, both literal (Metaurus) and symbolic (Aufidus). A coda cites wide-ranging reflections from ancient and modern literature on the power of place names as memorials. As memory sites of Roman defeat in the Second Punic War, Silius' Italian rivers and lakes represent a powerful literary symbol of the bitterness of the conflict between Hannibal and the Romans in the poet's recurrent imagery of bloodstained, corpse-choked waters which flows through the epic narrative from Juno's opening 'Hassmonolog' to Mago's report of the Battle to the Carthaginian senate (*Pun.* 11.519-521). Haselmann's carefully-structured interpretation offers new and illuminating insights which will be welcomed by scholars and students at the post-graduate level. R. Joy LITTLEWOOD.

Andreas HOFENEDER, *Appians* Κελτική. *Einleitung, Text, Übersetzung und Kommentar*, Wien, Holzhausen, 2018 (Tyche. Supplementband, 9), 24 × 17 cm, 505 p., 65 €, ISBN 978-3-903207-04-2.

Il s'agit d'une édition commentée avec traduction de la *Celtica* d'Appien, historien de langue grecque de la fin du premier siècle de notre ère. Cet ouvrage ne nous est parvenu que de manière très fragmentaire et l'édition d'Andreas Hofeneder est constituée d'un épitomé qui se trouve dans le manuscrit *Vat.Gr.* 141 et qui donne le contenu global de la *Celtica*, c'est-à-dire l'histoire des Gaulois depuis leur invasion de l'Italie au début du IVe siècle jusqu'à la fin de la Guerre des Gaules. L'ouvrage donne ensuite des fragments

au nombre de 20, venant de la tradition indirecte, d'une longueur allant d'une vingtaine de lignes à une seule phrase. À ces fragments s'ajoutent trois *fragmenta incertae sedis* de quelques mots chacun. L'auteur part en guerre contre une tradition défavorable qui veut qu'Appien ne soit qu'un compilateur sans esprit critique de sources antérieures. On dit même qu'il les aurait recopiées maintes fois sans les comprendre. Cette tradition a été si forte que l'écrivain lui-même était négligé au profit des seuls éléments qu'il donnait. Andreas Hofeneder affirme se situer dans le courant d'une valorisation d'Appien commencée il y a une trentaine d'années (cf. p. 2) avec les importants travaux et éditions en français de P. Goukowsky et É. Famerie, notamment. En outre (cf. p. 5), la *Celtica* a été prise en considération par peu de spécialistes et a même été négligée à tort par la science historique car celle-ci considérait qu'elle n'apportait pas plus que les sources utilisées (César, Tite-Live, Plutarque). Cette impression est trompeuse. En effet, d'une part certaines informations ne se trouvent que là, ainsi le tableau détaillé de la guerre des Sénons de 283 (cf. frag. 11), ou encore (cf. frag. 12) l'ambassade du roi des Arvernes Bituit. D'autre part, Appien prend parfois position à l'encontre de la tradition : ainsi, en 2, 1, à propos de l'invasion de l'Italie, il dit que les Gaulois sont venus des deux côtés du Rhin, alors que Tite-Live et Plutarque affirment qu'ils ne sont venus que d'un côté, suivant en cela César qui soutient que c'est le Rhin qui fait frontière entre Gaulois et Germains. De plus, beaucoup de détails sont finalement confirmés par les avancées de la science et de l'archéologie récentes concernant les Gaulois. L'ouvrage est présenté de façon telle que, après le texte grec, emprunté à différents éditeurs, essentiellement Viereck et Roos (1962), suivent la traduction allemande due à l'auteur des différents fragments et leur commentaire. Celui-ci s'appuie dans un premier temps sur les données philologiques et l'ecdotique, empruntées aux excellentes éditions de base, en apportant des éclaircissements intéressants, voire indispensables, pour les non-spécialistes auxquels veut s'adresser l'auteur, puis sur les données historiques. L'auteur compare systématiquement les informations fournies par Appien à celle des autres sources, essentiellement Tite-Live et Plutarque, notant au passage les erreurs évidentes d'Appien mais en cherchant à les expliquer, sinon à les justifier. Il formule des hypothèses intéressantes sur les parties perdues et nous offre, au final, un commentaire fort riche d'un texte grec extrêmement restreint (5 pages de grec pour un ouvrage de 500 pages en tout). Une abondante bibliographie et divers *indices* (*nominum*, *rerum*, *locorum*) complètent utilement cet ouvrage qui permettra aux historiens qui ne sont pas forcément philologues ni hellénistes d'avoir accès à ces fragments majeurs pour l'étude de la Gaule avant la colonisation romaine. Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND.

Robert KARACSONY, *Properzens* Vertumnus-*Elegie (4,2) und das Dichtungsprogramm des vierten Buches. Ein intertextueller Kommentar*, Stuttgart, F. Steiner, 2018 (Hamburger Studien zu Gesellschaften und Kulturen der Vormoderne, 3), 24 × 17 cm, 323 p., 54 €, ISBN 978-3-515-11881-1.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en mars 2016 à l'Université de Hambourg, le livre de Robert Karacsony vise à examiner dans quelle mesure une analyse détaillée de l'élégie 4.2 de Properce peut aider à mieux comprendre non seulement le « programme poétique » du Livre 4, mais aussi – ce que le titre n'indique pas – l'infléchissement rétrospectif auquel se voient alors soumises la matière et les stratégies d'écriture des trois premiers Livres. Il s'agit là d'une entreprise d'autant plus ambitieuse que l'auteur adopte une approche intertextuelle qui confronte les textes examinés à de multiples passages parallèles surtout empruntés, pour ce qui concerne la poésie latine, à Catulle, Virgile, Horace, Tibulle et Ovide. Après une brève introduction théorique, le chapitre 1

est consacré à une mise en perspective du Livre 4 ; le chapitre 2 donne le texte de l'élégie 4.2, avec un apparat critique succinct et une traduction allemande, avant que R. Karacsony n'aborde, dans le chapitre 3, les questions liées à la provenance du dieu Vertumne et à l'origine de son nom. On trouve ensuite le cœur du travail, avec les chapitres 4, 5 et 6 qui structurent l'enquête intra- et intertextuelle à partir de quatre dérivations « étymologiques » de *Vertumnus* : *Vertamnis*, *Vertannus*, *Vertomnis* et *uersus*. Avant la conclusion finale, le chapitre 7 revient synthétiquement sur le polymorphisme du dieu. Suivent les index des passages cités, des choses et des noms (mais ceux des auteurs modernes ne sont pas repris) ; on regrettera l'absence, étonnante dans un tel ouvrage, d'un index des mots. Si l'ensemble mérite certainement une lecture attentive, il souffre, me semble-t-il, de trois insuffisances. La première, qu'il est toujours dommage de devoir relever, touche à l'information de l'auteur. La littérature secondaire utilisée par R. Karacsony ne contient aucune référence qui ne soit pas rédigée en allemand ou en anglais. De nombreuses contributions écrites dans les autres langues de *Latomus* sont ainsi passées sous silence. Il serait trop long d'énumérer ici les articles, parfois incontournables, qui ont subi pareil sort. Qu'il suffise de mentionner, à titre d'exemples, quelques monographies, parmi bien d'autres, qui auraient dû être consultées – en français : J.-P. Boucher, *Études sur Properce. Problèmes d'inspiration et d'art*, Paris, [1]1965 / [2]1980 ; A. Deremetz, *Le Miroir des Muses. Poétiques de la réflexivité à Rome*, Lille, 1995 ; É. Coutelle, *Poétique et métapoésie chez Properce. De l'*Ars amandi *à l'*Ars scribendi, Louvain / Paris / Dudley (Mass.), 2005 ; en italien : A. La Penna, *L'integrazione difficile. Un profilo di Properzio*, Turin, 1977 ; R. Gazich, *'Exemplum' ed esemplarità in Properzio*, Milan, 1995 ; P. Pinotti, Primus ingredior. *Studi su Properzio*, Bologne, 2004 ; en espagnol : A. Álvarez Hernández, *La poética de Propercio (Autobiografía artística del 'Calímaco romano')*, Assise, 1997. Des lacunes similaires, mais plus criantes encore, s'observent à propos des éditions, partielles ou complètes, de Properce : pour l'italien, la bibliographie renvoie à P. Fedeli (1965, 1980, 1985, 2005), F. Boldrer (1999), G. Giardina (2005) et à l'édition commentée du Livre 4 par P. Fedeli / R. Dimundo / I. Cicarelli (2015), mais non à E. Pasoli ([1]1966 / [2]1967) ou G. Giardina ([2]2010) ; pour le français, à une réimpression de D. Paganelli (1929), mais non à S. Viarre (2005) ni, inexplicablement, à l'édition du Livre 4 par É. Coutelle (2015), dont l'apparat, la traduction et le commentaire fournissent des informations essentielles. Certes, ce dernier ouvrage n'est devenu disponible qu'au milieu de l'année 2015, mais le volume de Fedeli / Dimundo / Cicarelli ne l'a pas précédé de beaucoup et, de toute façon, les responsables de la collection où prend place le livre recensé auraient dû inciter l'auteur à pallier un tel manque. La deuxième hypothèque qui pèse sur le travail tient à l'épistémologie « postmoderne » dont il s'inspire. À la p. 18, R. Karacsony cite avec approbation L. Edmunds, selon qui « intertextuality is a matter of construction, thus of *reading*, and the appeal to the intention of the author should be abandoned ». Cette profession de foi remet directement en cause la démarche philologique qui, si elle n'entend pas négliger les diverses réceptions qu'une œuvre a pu connaître, ne renonce pas, pour autant, à se saisir de tous les moyens disponibles afin de cerner les représentations et les états mentaux que le créateur voulait susciter auprès du public qu'il se donnait. Il est permis de se demander, d'ailleurs, si la posture épistémologique ainsi revendiquée ne dépouille pas de toute finalité intelligible le projet même de l'auteur. En effet, le « programme poétique » du Livre 4 ne nous intéresse pas *en tant que programme* (quelle que soit la manière dont nous le concevions, il ne revêt plus aucune pertinence pour nous), mais bien *en tant qu'objet d'étude* – de même que l'astronomie géocentrique des Anciens, si elle continue à nous intéresser *en tant qu'objet d'étude*, ne revêt plus aucune pertinence pour nous *en tant qu'astronomie* (aucune revue scientifique sérieuse ne publierait un

article où l'on trouverait exprimée une réception subjective et anachronique du géocentrisme). L'incohérence que je viens de cerner fragilise les fondements, ou plutôt les prétextes, « étymologiques » au moyen desquels R. Karacsony cherche à structurer son enquête. Quiconque recourt à ce genre d'outil doit se situer par rapport aux deux approches qu'illustrent respectivement les ouvrages, désormais classiques, de M. Paschalis (*Virgil's* Aeneid*: Semantic Relations and Proper Names*, Oxford, 1997) et J. J. O'Hara (*True Names: Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay*, Ann Arbor, 1996) – l'un et l'autre absents de la bibliographie, comme d'ailleurs R. Maltby, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds 1991, A. Michalopoulos, *Ancient Etymologies in Ovid's Metamorphoses: A Commented Lexicon*, Leeds, 2001 et l'utile mise au point de S. Hinds, *Venus, Varro and the* Vates*: Towards the Limits of Etymologizing Interpretation*, in *Dictynna* 3, 2006 – : faut-il s'arrêter aux seules étymologies que les Anciens eux-mêmes ont formulées en termes métalinguistiques, ou est-on autorisé à exploiter, en outre, les paranomases, jeux de mots, et autres parallélismes phoniques, pour élaborer une dérivation « étymologique » de tel ou tel mot ? Et si l'on penche pour l'option la plus libérale – ce qui ne me paraît pas illégitime –, quelles sont les limites à ne pas franchir dans les rapprochements formels ou lors de leur interprétation ? Pour ce qui concerne Vertumne, les étymons *Vert-amnis* (plus son corollaire *al-umnus*, qu'il ne faut pas oublier) et *Vert-annus* ne prêtent pas à discussion, comme plus généralement le lien avec *uerto*. Mais, à côté de *Vert-omnis*, que le texte ne suggère pas de manière aussi immédiate, pourquoi ne pas songer à *Vert-unus* ? De surcroît, la polysémie de *omnis* (applicable à une totalité vue dans son ensemble ou à un ensemble qui permet une quantification distributive) et de *unus* (l'unité se comprenant comme un isolement à l'intérieur d'un ensemble plus vaste ou comme la non-altération de l'identité) aboutit à une pluridimensionalité sémiotique que Deremetz a clairement dégagée : Vertumne, si on le considère en n'omettant aucun de ses aspects, est à la fois protéiforme, unique et toujours le même ; et si l'on considère chacun de ses aspects, on épuise une totalité plurielle que lui seul peut recouvrir, et à laquelle il restitue, par là même, son irréductible unité. Quant au verbe *uerto*, il évoque non seulement les incessantes transformations du dieu, le détournement du Tibre ou le retour régulier (des saisons, du labourage, de la parole métrique), mais aussi la traduction (d'où, sans doute, l'indécision qui pèse sur l'origine, romaine ou étrusque, du nom) et, peut-être, la défaite au combat (voir *Latomus* 73, 2014, p. 502-503). Enfin – et c'est là sa troisième insuffisance – le livre de R. Karacsony ne surmonte pas toujours les obstacles que soulève l'établissement du texte propertien. Le fait que le *Thesaurus criticus* de G. R. (*alias* W. R.) Smyth (Leyde, 1970) ne figure même pas dans la bibliographie annonce, en quelque sorte, les déficiences qui se manifestent en la matière. Au vers 4.4.55, l'auteur imprime *dic, hospes: par iamne tua regina sub aula?* et s'attribue la conjecture *iamne* (p. 180-182) ; mais *iamne* a déjà été proposé par I. N. (*alias* J. N.) Madvig, *Poetarum aliquot Latinorum carmina selecta carminumue partes*, Copenhague, 1843, p. 70, qui éditait *si hoc spectas, par iamne …* (accessible en ligne : <https://gdz.sub.uni-goettingen.de/id/PPN617544891>). Du fait qu'on obtient ainsi une formulation bancale, ce même Madvig puis K. Wittig ont ensuite opté pour *eamne* ; mais la synérèse dans *eo(s)dem* ou *eadem* bisyllabiques (2.8.26, 3.6.36, 4.7.7) ne suffit pas à légitimer une scansion monosyllabique de la forme verbale *eam*. Aux vers 4.5.19-20, l'auteur imprime *exorabat opus uerbis, ceu blanda per ora / saxosam quateret sedula cura uiam* et s'attribue *per ora* ainsi que *quateret* (p. 84-85) ; mais, comme le signale Coutelle, *per ora* a déjà été proposé par R. Verdière (in *RBPh* 44, 1966, p. 594) et par l'auteur de ces lignes (in *RhM* 153, 2010, p. 161-163). Dans l'élégie 4.2 font notamment difficulté les vers 3, 9, 12, 19, 28, 34, 37-40 (voir *Latomus* 68, 2009, p. 923-932). Au vers 3, R. Karacsony maintient l'injustifiable scansion

iambique de *ego* (p. 34) ; cette anomalie disparaît si l'on préfère *ego Etruscis*. Au vers 9, l'auteur finit par conserver *tantum* (p. 46-47) en se fondant sur le parallèle avec Verg. *Én.* 6.868-877, également invoqué par Coutelle. Mais la récurrence d'un mot grammatical aussi fréquent, et aussi vague ici, que *tantum* ne suffit pas à lever le doute. À l'instar de S. J. Heyworth, je romprais volontiers une lance en faveur de *tandem*, déjà imprimé, mais dans une version amétrique (*at postquam suis tantum ille concessit alumnis*), par J. Annius (*alias* G. Nanni da Viterbo), *Super Vertumnianam Propertii*, in *Auctores uetustissimi*, Rome, 1498, Fol. iii[R] (accessible en ligne : <http://www.bibliotecavirtualdeandalucia.es/catalogo/consulta/registro.cmd?id=5464>). La collocation de *tandem* et *concedo* – attestée en poésie (Verg., Én. 2.523 : *huc tandem concede* ; Sil. 14.562 : *concessere mari tandem Graiusque Libysque*) et en prose (Liv. 4.6.3 : *nec ante finis contentionum fuit … quam uicti tandem patres … concessere*) – rend accessible le lien métaphorique qui peut s'établir, d'une part, entre l'envahissement de Rome par les eaux du Tibre et la pression belliqueuse autrefois exercée sur Rome par les Étrusques, et, d'autre part, entre la déviation du fleuve ou l'assèchement du Vélabre et la retraite ou l'assimilation d'un ennemi légendaire. Au vers 12 (p. 49), le *credis id* de Postgate est décrit comme une « conjecture élégante » alors qu'il s'agit d'un pis-aller (le *id* de 1.20.2 se laissant avantageusement remplacer par *hoc*, *quod*, voire *ut*). R. Karacsony tente *Vertumno rursus credis inesse sacrum* ; mais la comparaison avec Ov., *Am.* 3.1.2 et *F.* 4.900 favoriserait plutôt *Vertumnum … sacro* et la valeur de *rursus* (« andrerseits », p. 31) demeure trouble. Au vers 19, Annius (*op. cit.*, Fol. iii[V]), peut-être par inadvertance, imprimait *notes* au lieu de *noces*, gardé par l'auteur (p. 63) ; *nota est* livre un sens acceptable. L'interprétation traditionnelle de *corbis in impositio pondere* (vers 28), reproduite à la p. 56, ne donne pas satisfaction ; il faut envisager *enim imposito*. Au vers 34 (p. 139-140), le *fautor* de Rossberg ne saurait être rejeté au motif que la même forme serait une corruption de *factor* ou *faustor* (?) en 3.9.57, comme cela est affirmé dans la n. 189. L'auteur propose *faustus*, adjectif qui ne s'applique que très rarement à des êtres animés, et ne modifie jamais *deus* / *dea* dans la langue classique. De surcroît, deux arguments appuient *fautor* : le fait qu'en 3.9.57, Properce s'adresse à Mécène, modèle sous-jacent de Vertumne, et la possibilité que *plumoso … aucupio* soit un datif dépendant de *fautor* (aux exemples fournis par le *ThLL* 6.1.390.37-45, il faut ajouter Ter., *Hec.* 48, mentionné juste après pour le féminin *fautrix*, et Cic., *Scaur.* 17) ; sur la rection d'un cas oblique autre que le génitif par un nom d'agent en *-tor*, phénomène archaïque qui a surtout survécu dans l'usage parlé, on lira les célèbres pages que G. Pasquali a consacrées au tour *abitatori le terre* (in G. Folena [ed.], G. P., *Lingua nuova e antica. Saggi et note*, Florence, 1964, p. 113-140). Aux vers 37-39 (p. 134-135), la correction *sub petaso* ne s'impose pas, et *pastorum at … ceruice* offre un texte cohérent ; les images ou descriptions abondent où des bergers portent leur houlette sur l'épaule.

Marc DOMINICY.

Markus KERSTEN, *Blut auf Pharsalischen Feldern. Lucans* Bellum Ciuile *und Vergils* Georgica, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2018 (Hypomnemata, 206), 23,5 × 16 cm, 358 p., 100 €, ISBN 978-3-525-31055-7.

Gli studi lucanei stanno conoscendo negli ultimi cinque anni un notevole fervore. Molti studiosi, prevalentemente di area italiana e tedesca, hanno pubblicato lavori di tutto rispetto, che spaziano dal commento a singoli libri del *Bellum ciuile* o a sezioni di essi (ci riferiamo ai commenti al libro VII di N. Lanzarone e A. Mancini e al libro VIII di V. D'Urso) all'analisi di tematiche specifiche, sia di taglio letterario che storico (ad esempio H.-P. Nill, *Gewalt und* Unmaking *in Lucans* Bellum Civile*:*

Textanalysen aus narratologischer, wirkungsästhetischer und gewaltsoziologischer Perspektive, Leiden, 2018; N. Kimmerle, *Lucan und der Prinzipat. Inkonsistenz und unzuverlässiges Erzählen im Bellum Civile*, Berlin, 2015); non manca una guida alla lettura di Lucano destinata all'insegnamento universitario (R. Glaesser, *Lucan lesen. Ein Gang durch das* Bellum Civile, Heidelberg, 2018). Di prossima pubblicazione sono infine le monografie di N. Hömke e C. Walde. Questo ricco quadro bibliografico viene completato dal presente volume, che costituisce la rielaborazione della tesi di dottorato difesa dall'autore all'Università di Rostock e vincitrice presso lo stesso ateneo del Joachim-Jungius-Förderpreis. Come annunciato nel titolo Kersten offre una nuova chiave di lettura del *Bellum ciuile* prendendo come punto di partenza le allusioni alle *Georgiche* di Virgilio presenti nel poema; dell'opera virgiliana il *Bellum ciuile*, in virtù degli eventi narrati, rappresenterebbe una sorta di *Prequel*. Le *Georgiche*, sono ben conosciute in età neroniana e vengono riprese in maniera significativa anche da Lucano: l'indagine sulla ricezione virgiliana nel *Bellum ciuile* non può dunque essere limitata alla sola *Eneide,* come giustamente nota lo studioso. Kersten effettua la sua indagine in una prospettiva di tipo narratologico, da lui definita "metapoetischer Realismus" (p. 14), fondata sull'idea che nel testo sia presente una cultura letteraria in grado di avere un impatto sui lettori, sull'autore e sui personaggi dell'opera in questione. Secondo Kersten – che riprende e approfondisce alcuni spunti di A. Ambühl, *Krieg und Bürgerkrieg bei Lucan und in der griechischen Literatur*, Berlin, 2015 – i personaggi lucanei agirebbero nella letteratura ma nel contempo interagirebbero attivamente con essa, in quanto dotati di una propria memoria culturale e letteraria, così come lo sono i lettori del poema. La ripresa di Virgilio da parte di Lucano rientra in una normale prospettiva storico-letteraria; di realismo non storico, bensì metapoetico si deve invece parlare quando i personaggi stessi di Lucano sembrano aver letto Virgilio. Il libro è articolato in cinque capitoli che affrontano dettagliatamente le seguenti tematiche: dopo un'estesa introduzione di carattere teorico (*Einleitung*) Kersten analizza il rapporto distruttivo di Cesare con l'ambiente (cap. II, *Caesar und die Umwelt*), i personaggi di Pompeo e Catone (cap. III, *Pompeius, Cato und der Tod*), per poi rileggere il discusso elogio di Nerone alla luce dell'inizio e della fine di *georg*. I (cap. IV, *Pharsalische Felder und goldene Zeit*). Seguono alcune osservazioni conclusive (*Schlussbetrachtungen: Aneigungen und Gegenbild*). Il tema affrontato nel volume è certamente degno d'interesse, dato che il rapporto del poema di Lucano con l'*Ascraeum carmen* non è stato fino a questo momento adeguatamente studiato, se non a livello di ricerche puntuali. Chi ama analisi di carattere metaletterario può trovare nel lavoro di Kersten un'indagine ampia ed esaustiva, condotta in modo accurato e ricca di spunti originali. Chi invece, come la scrivente, è abituato per differenze di scuola ad un diverso approccio alle opere antiche, fondato su una lettura più concreta e aderente al testo (che senza dubbio potrebbe a taluni apparire eccessivamente tradizionalista), può nutrire qualche perplessità di carattere metodologico. Leggere e interpretare i testi antichi sul piano metaletterario non è operazione esente da rischi: nell'intento di rintracciare a tutti i costi allusioni metaletterarie e di ricercare quello che il poeta avrebbe potuto o voluto dire (ma di fatto non ha detto), fa a volte perdere di vista i presupposti storici e culturali del testo nonché le sue caratteristiche stilistiche, lo studio delle quali, lungi dall'essere fine a sé stesso, deve supportare il lavoro interpretativo, e approdare a conclusioni a nostro parere non sempre condivisibili. Per meglio chiarire queste nostre perplessità, data la vastità della materia trattata, vorremmo soffermarci a titolo di esempio sulle pagine del volume dedicate alle nozze di Marzia e Catone, episodio da sempre oggetto di vivaci discussioni (Lucan. 2, 326-373; p. 191-198). Marzia, un tempo ceduta da Catone all'amico Ortensio affinché anch'egli potesse avere da lei dei figli, alla morte di quest'ultimo chiede a Catone di poter ritornare ad essere sua moglie; Catone

acconsente. Le rinnovate nozze di Marzia e Catone sono celebrate nel pieno del conflitto civile con un rito scarno ed essenziale, privo dei consueti elementi rituali (Lucan. 2, 350-369). Kersten vede in questa modalità straordinaria delle nozze una sorta di oltraggio nei confronti della tradizione romana da parte di Catone, che invece dovrebbe esserne a rigor di logica il difensore. Vi sarebbe dunque un contrasto fra l'atteggiamento di Catone nella sfera pubblica e quello nella sfera privata: quanto egli è pieno di ardore all'idea di partecipare alla guerra civile (un *calor* in grado di contagiare Bruto nel colloquio tenutosi appena prima delle nozze: *iuuenisque calorem / excitat in nimios belli ciuilis amores*, v. 324-325) e di stare accanto a Roma fino alla fine, pur nella consapevolezza della sconfitta, tanto è distaccato e freddo nei confronti di Marzia, della quale con la cessione a Ortensio ha contribuito ad esaurire la fertilità. Sulla base dell'allusione ai fescennini (anch'essi elemento mancante nella cerimonia nuziale) in 2, 368-369 (*non soliti lusere sales nec more Sabino / excepit tristis conuicia festa maritus*) Kersten individua un richiamo intertestuale, seppure indiretto, al luogo delle *Georgiche* in cui vengono lodati i *mores Sabini* quale modello della vita rustica (Verg. *georg*. 2, 523-532), ideale dal quale i due coniugi sarebbero ben lontani, in una voluta rottura con la migliore tradizione romana, simboleggiata appunto dai Sabini. Una lettura attenta del testo lucaneo, anche nelle sue peculiarità stilistiche, dimostra invece che le ascetiche nozze di Marzia e Catone in realtà non rompono la continuità delle tradizioni romane; esse sono *in primis* dettate dall'eccezionalità della situazione, tra l'altro ben sottolineata già in apertura del libro II dalla proclamazione del *iustitium* a Roma, ovvero la sospensione in via eccezionale di ogni attività pubblica (v. 16-19). Non a caso la descrizione delle nozze è effettuata con un procedimento stilistico assai caro a Lucano, ovvero la negazione per antitesi, utilizzato di preferenza per mettere in evidenza il carattere paradossale, eccezionale o addirittura mostruoso di una determinata situazione (P. Esposito, *Lucano e la negazione per antitesi*, in P. Esposito / E. M. Ariemma [ed.], *Lucano e la tradizione dell'epica latina*, Napoli, 2004, p. 39-67). Il fatto che il nuovo matrimonio non sia consumato (v. 378-379: *nec foedera prisci / sunt temptata tori*) prova che Catone, al contrario di Cesare e Pompeo, non si lascia destabilizzare dall'amore (motivo elegiaco ampiamente ripreso nel *Bellum ciuile*), giacché egli è dedito esclusivamente alla *res publica*, di cui è *pater* e *maritus* (v. 388). In virtù di questa scelta totalizzante di difendere lo Stato e la libertà repubblicana Catone non può dunque esaudire la richiesta di Marzia *da mihi castra sequi* (v. 348; richiamo evidente all'Aretusa di Properzio 4, 3); a muoverlo è la volontà di separare nettamente l'ambito dell'amore e quello della guerra, non certo la noncuranza nei confronti di Marzia ("Cato kümmert sich nicht um seine Frau", p. 197). Nel fatto che Catone sia presentato come *urbi pater (…) urbique maritus* (Lucan. 2, 388) non vediamo certo una confusione dei ruoli, come afferma Kersten, e neppure il lontano rischio di una connotazione oscena in grado di mettere in discussione la virtù del personaggio (p. 197). Al contrario vi è la conferma della totale dedizione nei confronti della patria. Il passo era già stato tra l'altro analizzato da E. Paratore, il quale giustamente vi individuava una polemica da parte di Lucano contro la pretesa di Cesare e poi di Nerone di fregiarsi del titolo di *pater patriae* (E. Paratore, *Lucano e la concezione del pater patriae*, in Id., *Romanae litterae*, Roma, 1976, p. 597-603). Senza dubbio la richiesta di Marzia *da … nomen inane / conubii* (v. 342-343) è da mettere in relazione con quanto Catone nell'episodio immediatamente precedente aveva detto a Bruto: *non ante reuellar / exanimem quam te complectar, Roma; tuuumque / nomen, Libertas, et inanem persequar umbram* (v. 301-303), come osserva Kersten. Essendo tipica di Lucano la ricorrenza di motivi e richiami lessicali che mettono in collegamento i vari *tableaux* narrativi del poema, ci pare inutile ai fini dell'analisi del passo porsi la domanda "könnte Marcia diese Bemerkung (= il voto di Catone alla causa della Libertà) womöglich sogar

gehört haben?" (p. 193), e in tal modo attribuire ai personaggi del poema una totale autonomia rispetto all'autore; così come non è necessario nell'ambito dell'analisi di un poema di argomento storico nel complesso fedele agli eventi narrati chiedersi cosa sarebbe stato di questo matrimonio nel caso di una vittoria della causa repubblicana (p. 197). L'esposizione del volume pecca talora di una certa prolissità: alcuni paragrafi sono a nostro avviso eccessivamente lunghi (il § 1.1 della *Einleitung* si estende ad esempio per ben 24 pagine), il che può appesantire la lettura. Dei passi latini citati l'autore fornisce una propria traduzione. Ampia è la bibliografia utilizzata; unica omissione degna di nota è quella dell'edizione critica del *Bellum ciuile* a cura di R. Badalì, Roma, 1992. Il volume è molto curato dal punto di vista redazionale ed è dotato di indici delle abbreviazioni e dei luoghi citati. Lisa SANNICANDRO.

Thibaud LANFRANCHI (ed.), *Autour de la notion de* sacer, Rome, École française de Rome, 2018 (Collection de l'École française de Rome, 541), 24 × 16 cm, 299 p., fig., 27 €, ISBN 978-2-7283-1288-7.

La préface de ce livre qui reprend des études présentées lors d'une journée d'études, tenue à l'École française de Rome en avril 2104, ne correspond guère au titre de l'ouvrage, ni à son contenu. Elle laisserait attendre une réflexion générale sur le sacré et offre une distribution de bons et surtout de mauvais points à ce qui a été écrit sur le sujet dans le passé (il est quand même concédé au travail de H. Fugier d'avoir correctement souligné l'ambivalence du *sacer* latin) – y compris aux approches à partir des notions de tabou ou de mana, ce qui n'est plus guère nécessaire aujourd'hui –, et cela sans que des éléments importants pour le rejet de certaines positions soient explicités comme ils demanderaient à l'être : par exemple, il serait indispensable, si on fait intervenir la question de la victime sacrificielle dans la thématique de l'*homo sacer*, de dire un mot de ce qu'est le sacrifice (ce point est heureusement abordé plus loin dans le livre par les études de R. Fiori et Y. Berthelet). Il est vrai que cette préface rapide est immédiatement complétée par l'intéressante présentation historique qui est faite par l'anthropologue D. Dehouve de l'évolution de la notion de sacralité dans l'histoire des sciences humaines et sociales – présentation où certes, c'est bien normal, elle critique certaines analyses de ses prédécesseurs, mais en les replaçant dans le cadre historique qui est seul capable de les expliquer (avec notamment ce qu'elle appelle la « révolution structuraliste »). Quoi qu'il en soit, l'ouvrage ne se concentre pas sur l'analyse du sacré en général, mais sur celle du *sacer*, c'est-à-dire des formes spécifiques que la notion a prises dans l'Italie centrale et centro-méridionale (non grecque) : la justification théorique qui en est avancée, et à laquelle on ne peut que souscrire, est que la réflexion ne peut se fonder que sur l'étude de cas particuliers que la terminologie des différents secteurs permet de dégager, à chaque fois dans leur spécificité. Et, de ce point de vue, on se trouve en présence d'une série d'études remarquables, même si, lorsqu'on est confronté à une documentation très parcellaire et souvent extrêmement problématique, ce qui est en général le cas pour les domaines pris en considération, le dégagement de la notion générale de sacré reste un horizon impossible à atteindre. Mais il est important de cerner les difficultés, et notamment de prendre conscience du danger qu'il y aurait à plaquer des notions connues pour le latin sur des données relevant d'autres aires linguistiques. C'est le cas bien sûr de l'étrusque, pour lequel V. Belfiore évoque une série de mots qui, à ses yeux, paraissent avoir un lien avec le domaine du religieux, mais pour lesquels il serait dangereux de s'avancer, car il est souvent loin d'être certain qu'on soit en droit de les ranger dans ce type de vocabulaire ; au moins l'auteure rappelle-t-elle, à juste titre, que le mot *aisia*, formé sur le nom du dieu, a des chances d'avoir aussi le sens qu'a *sacer* dans le cas de

l'*homo sacer* puisqu'il figure à Orvieto sur l'épitaphe d'une femme qui a subi une *damnatio memoriae*. Pour l'ombrien, grâce à la documentation des tables eugubines qui nous permet de disposer, pour cette langue, d'un corpus de textes rituels sans équivalent même pour Rome, on pourrait s'attendre à s'avancer sur un terrain plus sûr. Mais l'impressionnante étude de E. Dupraz montre de quelle prudence il faut faire preuve, y compris dans le cas des termes qu'il examine, **sakra** et **sakref**, lexèmes qui ont leurs correspondants linguistiques exacts en latin avec le binôme *sacer* / *sacris*. Dupraz montre, par une analyse minutieuse des occurrences, quelle complexité de sens le *sacris* ombrien a recouverte, à partir du sens premier de « propre à être sacrifié » (et s'appliquant spécifiquement à des porcelets), puisqu'il désigne tout à la fois un animal de moins d'un an et, par métonymie, des instruments rituels comme les vases auxquels est donné le nom de **kapi**, pour lesquels le sens est qu'ils sont employés pour des victimes **sakref**. Si, dans des textes ombriens comme les tables, le sens est difficile à cerner, à plus forte raison l'est-il dans les « iscrizioni umbre minori », pour reprendre le titre de l'ouvrage que G. Rocca leur avait consacré en 1996, auxquelles cette chercheuse s'attache dans sa contribution : on ne s'en étonnera pas, cette étude consiste surtout à dégager le sens précis des séquences où les parallèles ombriens du mot latin *sacer* sont attestés, et donc souvent à clarifier des points qui n'ont pas de rapport direct avec la problématique du sacré (comme la question du verbe *esom*, « je suis », dans les inscriptions parlantes où la référence au sacré apparaît). Une difficulté d'ordre différent est mise en relief par O. de Cazanove : ce dernier, examinant avec précision le texte du cippe d'Abella, avec sa longue inscription osque, soulève le problème qu'y pose l'emploi du terme **sakaraklúm** (formé, comme le rappelle E. Dupraz dans un appendice à cette étude, par l'adjonction d'un suffixe *-tlo-* à une base verbale **sakra* « consacrer »). Ce terme, qui n'a pas d'équivalent en latin, est habituellement opposé à un autre terme, appliqué au lieu de culte d'où provient le document, **fíísnú** ; il serait pris comme désignant l'ensemble du sanctuaire, tandis que **fíísnú** s'appliquerait spécifiquement au temple. Indépendamment d'objections particulières qu'on peut opposer au sens étendu donné à **sakaraklúm** (comme le fait que tout n'est pas consacré dans le sanctuaire), l'auteur met en garde contre la tendance que nous aurions naturellement à donner une acception précise et spécifique, et donc différentielle, à ces deux termes : leur emploi dans le texte ne paraît pas répondre, dans ce cas, à une volonté de les opposer comme se référant à deux réalités distinctes (mais O. de Cazanove souligne qu'il en va de même pour l'inscription latine du temple de Jupiter Liber à Furfo où *templum* et *aedes* alternent pour désigner le sanctuaire). Après ces domaines inévitablement très problématiques, l'ouvrage se poursuit par des considérations sur les aspects romains de la question, pour lesquels les données, pour être plus abondantes, ne sont pas pour autant toujours plus claires. Étudiant les termes *sacer* et *sanctus*, ainsi que par contrecoup celui de *religiosus*, avec lequel ces deux mots ont souvent paru faire système (au point de G. Dumézil avait pensé les faire entrer dans le schéma de la trifonctionnalité d'origine indo-européenne), E. Tassi Scandone souligne la nécessité de ne pas les considérer uniquement en synchronie, comme déjà les auteurs anciens avaient voulu le faire, mais d'analyser chacun d'entre eux diachroniquement et de voir comment leur sens a évolué au cours de l'histoire, en fonction des mutations de la société : le cas de *sanctus* est de ce point de vue particulièrement éclairant, puisqu'on le voit passer du sens primitif de protégé par l'*augurium* de Jupiter (ce qui peut s'appliquer à des réalités *sacrae*, c'est-à-dire consacrées aux dieux, aussi bien que non, des réalités *sacrae* n'étant de leur côté pas nécessairement *sanctae*), à celui de protégé des atteintes des hommes, cette protection finissant par recevoir une sanction juridique et inscrite dans la loi. Par rapport à *religiosus* également, il ne s'agit pas d'une catégorie distincte, puisque le sens de *religiosus*, s'appliquant à ce

qui est interdit par la divinité et donc à des lieux qui font l'objet d'interdictions précises, peut très bien s'ajouter à celui porté, pour les mêmes référents, par *sanctus* ou *sacer*. Les deux dernières contributions, celles de R. Fiori et de Y. Berthelet, traitent de la question de l'*homo sacer*, que T. Lanfranchi avait déjà évoquée dans sa préface. Tous deux réagissent contre l'idée courante qui voudrait que l'individu déclaré *sacer* soit obligatoirement mis à mort. Le premier, au rebours d'une vision primitiviste de la Rome archaïque, souligne que la société archaïque connaissait déjà et était capable de mettre en œuvre – ce que montrent des cas comme ceux de Tarquin le Superbe, Coriolan, le décemvir Appius Claudius – une grande variété de sanctions qui ne passaient pas nécessairement par la mise à mort, qu'elle soit sacrificielle ou non, et que, dans le cas de l'*homo sacer*, on a davantage affaire à une mise à l'écart de la communauté, décidée par les hommes, qu'à une sorte de remise indistincte au bon vouloir des dieux. Le second critique tout particulièrement l'identification de l'*homo sacer* avec une victime sacrificielle, soulignant l'absence de forme rituelle dans le cas de sa mise à mort, qui n'a rien d'une immolation – sa mise au ban de la communauté humaine s'apparentant davantage au sort réservé au *deditus*, rejeté du corps des citoyens, comme on le voit dans le cas du consul Mancinus livré aux Numantins après le rejet de la *pax Manciana* et avec la reprise de l'épisode pour les consuls de 321 dans la réfection historiographique de la *pax Caudiana*. L'ouvrage se termine par une conclusion de A. Audrey, qui souligne combien les manifestations de la sacralité qui ont été présentées dans l'ouvrage (et qui, même pour les secteurs pris en considération, ne couvrent pas la totalité du domaine) font sentir la diversité du phénomène, et ses variations dans l'espace et dans le temps, au lieu de justifier la quête probablement illusoire d'une signification globale de la sacralité, partout où elle se manifeste et à quelque époque que ce soit. C'est donc sur une invitation à poursuivre l'enquête, au-delà des seuls cas étudiés et loin de toute généralisation théorique abusive, que se conclut l'ouvrage. Dominique BRIQUEL.

Dario MANTOVANI, *Les juristes écrivains de la Rome antique. Les œuvres des juristes comme littérature*, Paris, Collège de France / Les Belles Lettres, 2018 (Docet Omnia), 21 × 13,5 cm, 358 p., fig., 21 €, ISBN 978-2-251-44813-8.

L'idée qu'illustre fort bien cet ouvrage est déjà apparue il y a quelques années, notamment lorsque Tony Honoré, en 2002, proposa la seconde édition de son *Ulpian*, qu'il sous-titra *Pioneer of Human Rights*, c'est-à-dire en dépassant le seul cadre purement biographique pour envisager aussi les idées philosophiques qui fondaient parfois le discours du juriste. On aurait pu aussi attendre la même chose du travail que préparait encore avant sa mort le professeur Jacques-Henri Michel de l'Université libre de Bruxelles sur le vocabulaire de Gaius et qu'il laissa inachevé, désormais perdu sur un ordinateur laissé sans maître. Lorsqu'il nous en parlait, toujours avec la passion qui le caractérisait, il nous disait combien Gaius avait su adopter une langue presque parlée, ou très proche du latin vernaculaire de son temps, afin de rendre ses travaux plus accessibles. Mais il a disparu avant de pouvoir nous communiquer ce qui avait été fait comme il nous l'avait proposé. Enfin, il faut aussi voir comment les universitaires des facultés de lettres en France semblent aujourd'hui s'intéresser au style littéraire des juristes – ce qu'illustre parfaitement le *Dictionnaire littéraire des juristes* proposé sous la direction de Bruno Méniel –, beaucoup plus en tout cas que ne le font ou n'y sont sensibles les juristes. C'est dire combien cet ouvrage, issu d'un cycle de quatre conférences données par l'auteur au Collège de France en 2013, tombe à point. Dario Mantovani pose la question de savoir si une littérature juridique a existé et il propose donc au lecteur d'étudier les œuvres des juristes comme une vraie littérature, malgré l'état souvent très

lacunaire, voire remanié, dans lequel elles ont pu être conservées dans le Digeste composé sous l'empereur Justinien. Il est vrai qu'aucun des ouvrages cités dans cette collection n'a subsisté en intégralité, hormis peut-être les *Institutes* de Gaius, et encore pas totalement. Ce qui n'est pas le cas d'un César ou d'un Cicéron. Le premier chapitre pose la question de savoir s'il existait une « littérature » juridique romaine. L'auteur part de la présentation des textes, tant des lois que d'autres collections, qui se montrent ainsi « rubriqués » ou avec des subdivisions en titres, voire chapitres, marqués en rouges ou signalés d'une lettre R au début. L'annexe I reprend cette question en détail et mentionne plusieurs exemples de telles subdivisions dans différents textes ou bien faites à l'occasion de certaines productions de textes, qui semblent devenir toujours plus précises au cours du temps. Qu'est-ce donc qu'une « littérature » ? L'auteur précise que cette question est moderne et n'est pas celle de l'Antiquité. Le droit semble donc faire partie de la littérature, mais d'une littérature intermédiaire car spécialisée et particulièrement importante pour la cité, maniée de façon générale par des personnes de bon statut social, mais dénuée de tout ornement particulier. La littérature juridique porte alors un savoir utile, voire indispensable. La collection du Digeste procède à une compilation qui a finalement occulté les textes originaux, mais sans masquer toutefois une forme d'élégance par l'usage des mots archaïsants et la brièveté du style des auteurs. S'il y a littérature, elle est donc technique et est à la fois informative et prescriptive. Le second chapitre de l'ouvrage entend présenter les liens entre droit et philosophie à partir d'un passage repris à Alfenus, qui se trouve dans *Dig.* 1, 7, 6 et qui a trait à ce qui est identique. Si ce passage, dit l'auteur, recèle une influence stoïcienne à partir de la répartition tripartite des corps, il peut aussi être inspiré des atomistes au regard de l'homme, dont la croissance se fait par suppression et ajout d'infimes parties. Faut-il pour autant faire d'Alfenus un stoïcien ou un atomiste ? Ce serait aller trop loin, dès lors que la philosophie permet plus simplement au juriste de formuler un problème ; le raisonnement mené par Alfenus dans ce passage est finalement un raisonnement par l'absurde. Le juriste romain va donc formuler une règle générale, dès lors que le droit nécessite une stabilité des rapports juridiques, en renvoyant à des « spécificités » (*species*), et non à des catégories (*genus* mais aussi *species*), thème qui est plus complètement repris dans toute sa polysémie dans l'annexe II. Si donc le juriste use de la philosophie, ce n'est pas tant pour la philosophie elle-même que pour en utiliser les outils et leur donner alors une valeur juridique. Le chapitre III aborde les liens entre le juriste et l'histoire. L'auteur montre combien, malgré une opinion qui a pu être trop répandue, les jurisconsultes avaient bien conscience de l'histoire. Il n'est que de regarder le long passage repris à l'*Enchiridion* de Pomponius pour s'en rendre compte (*Dig.* 1, 2, 2). Cependant, dans leurs ouvrages, les auteurs semblent avoir eux-mêmes opéré un tri entre les rappels historiques jugés nécessaires et ceux qui semblent n'être plus que superflus. Cela peut être clairement montré à partir du manuscrit de Vérone qui transcrit les *Institutes* de Gaius et la copie de cet ouvrage dans le *PSI* XI 1182, qui ne mentionne plus à propos de la *societas* le *consortium ercto non cito* qui en serait l'origine ancienne. Des coupes ont donc été entreprises par les auteurs eux-mêmes, lorsqu'ils étaient amenés à ne plus faire mention des solutions anciennes devenues obsolètes de leurs jours. L'ouvrage se termine par un chapitre IV et dernier qui examine le lien entre le juriste et l'enseignant. L'auteur fait à juste titre état d'une véritable césure qui se serait produite au début du principat avec les livres de Sabinus sur le droit civil. Sabinus lui paraît marquer le changement qui se produisit entre les *ueteres* et les contemporains. Les *Institutes* de Gaius, quant à elles, exposent souvent les controverses, mais sans les résoudre, dans le but d'indiquer aux auditeurs ou aux lecteurs les opinions partagées sur une question, leur laissant en quelque sorte le choix le jour où ils seront eux-mêmes confrontés à ces mêmes questions. C'est bien là une méthode d'enseignant. Il reste cependant une question sans réponse aujourd'hui : beaucoup plus que

l'œuvre elle-même, c'est la personnalité de son auteur qui a longtemps été interrogée. Qui était Gaius ? La question reste sans réponse et il est plus utile de s'intéresser à l'œuvre elle-même qui, à défaut de nous renseigner sur son auteur, « maintient un "rendez-vous mystérieux" entre les générations antiques et le présent » (p. 236) avec celui que l'on a tant aimé appeler *Gaius noster*. Pour conclure l'auteur insiste sur la portée méthodologique de la littérature jurisprudentielle, souligne que le discours juridique s'est imprégné de la philosophie, de l'histoire, mais a aussi usé du réalisme expressif en procédant plus à un travail de réorganisation centré sur une question juridique à résoudre. Si nous avions un regret à exprimer, ce serait que nous restons sans réponse sur les différents types d'ouvrages produits par les juristes : consultations, questions et réponses, manuels, lettres, commentaires sur l'Édit du préteur ou provincial, sur différents textes de lois particulières, épitomés, etc. En quoi leur style diffère-t-il chez un même auteur, si tant est qu'il diffère, dans quel but, etc. ? Une autre question nous paraît avoir été un peu passée sous silence, celle de la langue utilisée par le jurisconsulte. La quasi-totalité des passages est écrite en latin, mais on trouve parfois des passages cités en grec et insérés dans un texte en latin, ou même totalement rédigés en grec, comme ceux qui ont été repris aux six livres des *Excuses* de Modestinus. On peut alors être ainsi amené à se poser la question de savoir pourquoi cet auteur a préféré faire l'emploi du grec, tandis qu'il rédige aussi certains passages en latin dans le cours du même ouvrage. Herennius Modestinus avait été, comme on le sait, l'un des préfets de vigiles, donc avait participé à la gestion de certaines affaires de la cité et l'on connaît bien le fameux procès des foulons de 244 ap. J.-C. dans lequel il a formulé un avis relatif à la compétence du préfet des vigiles. Il est alors tout à fait légitime de se demander quel public il entendait viser en s'exprimant en grec ou s'il témoignait ainsi du caractère universel d'un empire romain à la fois romanophone et hellénophone. Mais une réponse certaine peut-elle être donnée à partir des seuls extraits qui restent de la totalité de son œuvre ? Le but de cet ensemble de littérature juridique est certes le même, informer du droit, mais les fonctions peuvent aussi être différentes selon les publics qui vont en faire usage – étudiants, professionnels, magistrats, juges, enseignants, etc. La loi des citations, texte sans doute tardif, puisqu'il est du V[e] siècle, nous donne quelques indications sur l'importance que certains auteurs et leurs ouvrages revêtaient pour d'autres. Nous aurions cependant aimé voir creuser les différentes manières d'écriture de cet ensemble de la littérature juridique, tâche sans doute peu aisée eu égard au fait que l'on ne sait jamais si l'on a affaire à coup sûr au texte même d'un auteur ou plutôt à ce que les compilateurs du Digeste en ont gardé, voire modifié. C'est ce qui a ravi les générations précédentes à la recherche des interpolations, travail non sans utilité, mais souvent vain, dans la mesure où les textes originaux, hormis les *Institutes* de Gaius, ne sont plus possédés dans leur quasi-intégralité. Sans doute a-t-on ainsi un peu perdu un temps précieux en préférant, plutôt que de prendre intérêt au texte et au droit tel qu'il est exposé, porter son attention sur le droit tel qu'il aurait pu être. Quoi qu'il en soit, ce ne sont jamais là que nos regrets personnels et nous sommes assuré qu'avec le livre de Dario Mantovani, l'on dispose d'un ouvrage dont il faut absolument recommander la lecture à tout romaniste, qu'il soit confirmé ou commençant, car il se lit avec un intérêt jamais déçu et toujours curieux des chemins que va emprunter l'auteur.

Dominique GAURIER.

Ricardo MARTÍNEZ LACY (ed.), *Hermenéutica de la esclavitud. Actas del XXXVII Coloquio del GIREA*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, 22 × 16 cm, 203 p., 35 €, ISBN 978-2-84867-636-4.

Gli obiettivi scientifici del XXXVII colloquio del GIREA erano ambiziosi, data la complessità del tema affrontato. Studiare la schiavitù da un punto di vista ermeneutico,

approfondendo perciò non solo le fonti che forniscono informazioni sul fenomeno nella sua evoluzione storica, ma anche i processi cognitivi e l'approccio che hanno guidato gli autori e, in ultima analisi, il punto di vista di coloro che lo hanno studiato in passato e oggi è infatti un compito arduo. I diversi contributi sono stati organizzati su base cronologica con riferimento alla materia trattata. In altre parole sono stati presentati per primi i contributi che prendono in esame la visione della schiavitù nel mondo antico e in coda al volume i saggi relativi alla visione del fenomeno presso gli storici contemporanei. Il primo saggio di Domingo Plácido tratta il concetto di schiavitù da un punto di vista semantico, facendo proprie le riflessioni di Dilthey e Gadamer nell'introduzione metodologica, per poi affrontare le implicazioni che i termini *seruitus* e δουλεία avevano nel pensiero classico e nella sua formulazione, dalle Guerre Persiane al contesto storico successivo alla Guerra del Peloponneso, e infine la mutazione di significato che si produsse alla fine del mondo antico. L'impostazione del contributo configura l'azione dello storico interessato a questioni di ermeneutica come una doppia analisi, necessariamente basata sulla consapevolezza che il significato dei termini varia al mutare di diversi fattori: i contesti che li generano e in cui sono utilizzati, il punto di vista degli autori e infine la lente attraverso la quale avviene la loro analisi. In quest'ultimo passaggio si sostanzia un'attività essenziale, che conferisce profondità alla visione del passato che ci hanno tramandato coloro che hanno vissuto prima di noi. Antonio Gonzales, con un meticoloso approfondimento della visione degli Stoici sulla schiavitù, si ricollega a quanto segnalato nel contributo precedente a proposito della necessità di affrontare con piglio ermeneutico la trattazione di alcune tematiche storiche. Attraverso una selezione di fonti e ampia bibliografia, l'autore evidenzia il distacco con il quale le élites, in particolare quelle romane, affrontarono il tema, separando concettualmente la libertà dell'anima da quella del corpo e dunque spostando il baricentro della riflessione. L'autore evidenzia come il pensiero filosofico stoico, fatta eccezione per alcune isolate posizioni, ponesse l'elevazione dello spirito, vera origine della libertà del sapiente, su un piano del tutto separato da quello dello status giuridico degli individui, disinnescando all'origine la nascita di un pensiero abolizionista. A questo punto del volume si avverte un netto cambiamento nel metodo e nelle tematiche. Il saggio di Silvana Rabinovich si discosta dall'approccio storico-filosofico dei due autori precedenti, per suggerire una breve riflessione di natura politica sulla lettura e contestualizzazione dei testi biblici dell'Esodo, riprendendo il pensiero di E. Said e usando come *fil rouge* una celebre aria del Nabucco di Verdi. Obiettivo del breve contributo è quello di passare in rassegna le diverse strategie di esegesi della fonte adottate, che si diversificano a seconda dell'ideologia politica che di volta in volta le orienta. Il riferimento è in particolare alla questione palestinese e a una lettura "cananea" dell'Esodo, sistematicamente evitata, a parere dell'autrice, per le sue potenziali implicazioni politiche. Una nuova sezione pare poi iniziare con i contributi che seguono, dal forte taglio storico-filologico, anche se a loro volta poco inclini a trattare estesamente problemi di carattere ermeneutico in senso stretto. Il contributo di Alejandro Díaz Rodríguez si presenta come un'analisi dettagliata di Leggi VI 776B-778A, quasi una parafrasi del testo platonico, del quale non viene mai citato direttamente alcun passaggio. Il risultato è un breve saggio il cui obiettivo è presentarsi come un utile spunto per future e più approfondite analisi dell'articolazione del pensiero di Platone, il quale spesso formulava giudizi in merito a un fenomeno particolare, la schiavitù in questo caso, per estendere implicitamente la propria visione critica a un gruppo sociale o a una città. Sull'intero *corpus* del logografo Iseo è invece impostato il contributo di Maríateresa Galaz, che ragiona sul ruolo che nelle orazioni, e dunque in casi di contenzioso civile o criminale, assumevano gli schiavi nella Grecia del IV sec. a.C. A partire dai giudizi dell'oratore e dalle situazioni descritte, l'autrice evidenzia la possibilità di

ricavare preziose e utili informazioni sulle strategie di sopravvivenza che gli schiavi mettevano in atto nella vita quotidiana, sottolineando l'importanza di una lettura approfondita della fonte, che superi il livello interpretativo superficiale. Il saggio di Héctor Alonso Vega Rodríguez ha un'impostazione fortemente storica ed è incentrato su due temi: la politica di dominazione seguita da Cartagine nel territorio nordafricano e l'autodeterminazione politica dei Libi, sottoposti al suo dominio e protagonisti della rivolta dei mercenari seguita al primo conflitto con Roma. La disamina delle fonti e i riferimenti bibliografici sono puntuali, tuttavia il contributo sembra sfiorare i temi del convegno, senza veramente affrontarli in modo deciso. La brevissima riflessione del curatore, Ricardo Martínez Lacy, spezza nuovamente il ritmo del volume, con una trattazione molto stringata che termina con un giudizio netto sul valore storico delle guerre servili, che deve essere definito contestualizzando adeguatamente i fatti ed evitando punti di vista estremi come quello di Yosif Stalin ed Ernest Badian, dai quali il contributo prende le mosse. I saggi seguenti riprendono il tema centrale del convegno con maggiore efficacia. Il testo di Aurelia Vargas Valencia, incentrato sugli esiti che la lettura delle fonti del diritto romano ha prodotto nell'opera letteraria e nell'azione in Messico di Vasco de Quiroga, dedica molto, forse addirittura troppo, spazio alla nota biografica sul religioso del Cinquecento, per dimostrare poi come l'erudito vescovo di Michoacán fosse in grado di impostare un'esegesi dei testi raccolti dai compilatori giustinianei per fornire basi alla propria azione antischiavista nel territorio in cui operava. Il distacco necessario a condurre un'analisi dal taglio storico ed ermeneutico viene a tratti meno, fino a tradursi in un elogio politico della figura di Vasco de Quiroga, per la sua azione in favore dei nativi. Molto più analitico e distaccato risulta il lavoro di Gibrán Bautista y Lugo, come differente è la natura delle fonti analizzate. Attraverso una selezione dei verbali di tribunale relativi a cause che videro coinvolti schiavi e padroni a Città del Messico tra la fine del Cinquecento e l'inizio del Seicento, l'autore evidenzia come la libertà fosse in realtà considerata una merce, la produzione, vendita e scambio della quale non appariva fuori luogo in un contesto storico in cui la schiavitù era ancora considerata a pieno titolo dalle istituzioni come un fattore di produzione e una fonte di ricchezza e investimento. Di grande interesse è il contributo di Rudy Chaulet sulle posizioni abolizioniste espresse nel Cinquecento e nel Seicento, non solo da Bartolomé de Las Casas, ma anche dai meno noti Francisco Oliveira, Francisco José de Jaca ed Épiphane Dunod. L'autore definisce "preabolizionisti" questi autori, a causa dello scarsissimo impatto che le loro opere ebbero sulla visione generale della schiavitù. Le posizioni di Cristoforo Colombo, Juan Ginés de Sepúlveda o Tomás de Mercado, rappresentanti a pieno titolo di una mentalità diffusa che riconosceva come legittima la sottomissione, la schiavitù e il commercio di uomini ritenuti barbari e inferiori, rimasero infatti dominanti fino al XVIII sec., quando il pensiero abolizionista assunse maggiore forza. Il saggio centra l'obiettivo di mostrare come fu il contesto a determinare il fallimento di posizioni abolizioniste nel XVI e XVII sec., che pure esistevano. Paolo Desideri affronta proprio l'analisi del periodo successivo, approfondendo il recupero della figura di Spartaco messo in atto dagli intellettuali abolizionisti francesi e italiani del Settecento e dell'Ottocento. Istituendo utili collegamenti tra le fonti del periodo, l'autore riesce nel compito di illustrare la nascita di un contesto storico e ideologico fecondo per questa azione di rilettura dei testi antichi da parte dei *philosophes*, con un approfondimento sull'opera teatrale che A. Manzoni stava incentrando sullo schiavo ribelle, rimasta poi incompiuta. Molto interessante risulta l'analisi della preconizzazione da parte degli intellettuali del periodo di uno "Spartaco nero", in riferimento diretto o indiretto alla rivolta degli schiavi di Haiti, considerata come manifestazione recente di quella che veniva per la prima volta descritta, non senza improprietà, come una lunga guerra contro l'oppressione, di cui il gladiatore trace

sarebbe stato uno degli ispiratori. Il saggio di Rosalba Arcuri si articola come un'erudita disamina degli approcci metodologici adottati dagli storici del Novecento, in particolare quelli anglosassoni, per valutare l'impatto economico-sociale della schiavitù sulla società romana antica. Grande spazio viene riservato all'analisi delle posizioni di Max Weber, Keith Hopkins, Aldo Schiavone e infine Walter Scheidel, con riferimento costante al retroterra ermeneutico sul quale le loro indagini si sono basate. Il risultato è un quadro articolato, in cui l'autrice evidenzia i limiti e i pregi delle posizioni sull'argomento, con ampie digressioni presentate in nota e qualche osservazione sui risultati del lavoro degli storici analizzati, fatta alla luce delle moderne conoscenze su determinati argomenti. Nelle conclusioni, la Arcuri sottolinea l'importanza di accostare l'aspetto sociologico a quello economico nell'analisi del fenomeno della schiavitù e riprende quanto già osservato in altri contributi del volume, citando il pensiero di Keith Hopkins in merito alla necessità di dare profondità al giudizio degli antichi attraverso un positivo apporto scientifico, senza lasciare che siano solo le fonti a impostare il punto di vista sulla storia. L'ultimo contributo del volume, di Borja Antela, Jordi Cortadella, César Sierra e Jordi Vidal, assume un tono poco velatamente critico nei confronti dell'atteggiamento di Arnaldo Momigliano verso il tema della schiavitù. Esaminando gli scritti dello storico piemontese, gli autori mettono in luce come Momigliano si tenesse sovente ai margini del dibattito sulla schiavitù nel mondo antico, un campo di indagine nel quale egli ravvisava un eccessivo dogmatismo nelle posizioni adottate dai diversi accademici che affrontavano la questione, specialmente da parte di coloro che erano vicini a letture "sovietiche" della storia antica, con i quali ebbe modo di confrontarsi in diverse occasioni. Gli autori evidenziano in più punti il difficile rapporto tra Momigliano e Moses Finley, come si evince dai diversi scritti in cui lo studioso rimarcava in modo critico il distacco che il suo amico e collega aveva assunto nei confronti del giudaismo, al contrario di quanto aveva scelto di fare lui, nato a sua volta in una famiglia ebrea. Forse troppo poco peso è stato dato dagli autori del saggio all'educazione strettamente ortodossa che aveva segnato la giovinezza di Momigliano e dalla quale certamente proveniva parte della sua rigida impostazione. La conclusione del contributo evidenzia la discrepanza tra l'approfondita conoscenza delle fonti antiche sulla schiavitù, che lo storico dimostrò in più occasioni di avere, e il suo volontario disinteresse per il tema, causato unicamente dal rigetto delle posizioni e dei metodi adottati dagli accademici marxisti. Al termine del volume, nel quale si avverte la mancanza di un'introduzione generale che esponga il piano dell'opera e di una conclusione che riassuma le principali linee argomentative del convegno, nonché di un indice delle fonti, sono presentati gli abstract dei diversi interventi, tradotti nelle diverse lingue del convegno. Uno strumento utile, se non altro per una visione d'insieme dell'opera. A fronte delle diverse posizioni espresse dai contributori e soprattutto del loro diverso approccio al tema centrale del convegno, rimane il dubbio che i saggi si potessero organizzare in modo differente, in base al taglio di ciascuno piuttosto che sulla base di una scansione legata unicamente a criteri cronologici. Fatte salve queste considerazioni, gli Atti del XXXVII colloquio del GIREA centrano l'obiettivo di far comprendere al lettore la necessità di non trascurare l'aspetto ermeneutico nel campo della ricerca storica su fenomeni di ampio respiro sociale, politico ed economico. Egidio Incelli.

Andreas Michalopoulos / Sophia Papaioannou / Andrew Zissos (ed.), Dicite, Pierides*: Classical Studies in Honour of Stratis Kyriakidis*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2017, 21 × 15 cm, xvi-438 p., 67,99 £, ISBN 978-1-5275-0288-8.

The volume in honour of Stratis Kyriakidis lives up to its ambition of presenting "a testament to the impact Kyriakidis has had" (p. 18) as a scholar, teacher, colleague and

friend. It has all the typical features of an honorary volume. It starts with an extensive scholarly biography of the well-known and prolific professor of Latin, there are expressions of praise and gratitude in every contribution, and the table of contents (see <https://www.cambridgescholars.com/dicite-pierides>) reflects the honorand's own research interests as well as his professional relations with national and international colleagues. The contributions of "leading classical scholars" from "around the world", *in casu* David Konstan (Ch. 1), Stephen Harrison (Ch. 9) and Philip Hardie (Ch. 16) have been given strategical positions as resp. the opening, middle and closing chapter of the volume. Typical for such an honorary volume is also the wide scope of the topics included, from Seneca's *Phaedra* (Ch. 14) to a little-known Greek epigram by Tullius Geminus (Ch. 4). Equally wide is the range of different approaches, from the etymology of Helen's name (Ch. 2.) to a complex case of intertextuality (e.g. Ch. 13. on Ovid, Lucretius, Vergil and Empedocles), from detailed studies of individual priapean poems (Ch. 15) to broader surveys mapping an entire field (e.g. Ch. 16 on the English translations of the *Aeneid*) or revisiting a larger question (e.g. Ch. 1 on the ecphrasis tradition or Ch. 9 on the chronology of Ovid's works). Nonetheless there are a few strong threads interconnecting several chapters, which can be connected with the research interests of the honorand himself: the poetry of Lucretius (Ch. 7 and 13) and especially Ovid (Ch. 6 and 8-13), the study of personal names (Ch. 2 and 5), especially in (epic) catalogues (Ch. 11, 12 and 15), and meta-poetical readings (Ch. 4 and 6), especially of endings (Ch. 7) and middles (Ch. 12). The valuable scientific contributions to this book on an interesting combination of topics will enable it to spark the interest of a much broader scholarly audience than those already familiar with Kyriakides' work – as a 'true' testament – and perhaps also entice them to extend their reading beyond the chapters they were specifically searching for. The unified bibliography and useful index also highlight the coherence of the volume. The division into two main parts, on respectively Greek and Latin literature, is less convincing. An alternative structure, based on thematic units, would probably have made it possible to bring the connections between individual chapters much more to the forefront. The volume is carefully edited and attractively presented. I will only discuss a few highlights in more detail. Ch. 1 by David Konstan discusses ecphrasis in the restricted sense of a description of a work of art and draws attention to aspects of temporality, which are inherent to the narrative content of the visual representations described. Konstan therefore describes ecphrasis as the result of a double conversion and in his overview from Homer (via Catullus) to Lucian, he makes a convincing argument that the ecphrasis tradition in its continuous development has the properties of a "minor genre of its own". Ch. 6 by Andromache Karanika builds on the important article by Richard Hunter (*Generic Consciousness in the* Orphic Argonautica, in M. Paschalis (ed.), *Roman and Greek Imperial Epic*, Rethymnon, 2005, p. 149-168) and offers a meta-poetical "agonistic" reading of the *Orphic Argonautica*. Her argument draws on potential allusions to Ovid and illustrates how the *OA* can be read as a correction of Ovid's version of Orpheus' story. The *OA* Orpheus corrects the mistakes of 'his' Ovidian past. Ch. 7 by George Kazantzidis revisits the end of Lucretius' *DRN*. The plague is "neither pessimistic nor unsatisfying as an ending". It is the culmination point of a development prepared in the endings of the third and fourth book of *DRN*. These three sections of the poem show a gradual shift from a metaphorical use of the topic of disease towards a more and more realistic and medical, clinical attitude towards it. The poem's finale with the plague "helps to remind us of the poem's most valuable and persistent lesson, namely, that existence is contingent on death and that life is impossible without destruction". Ch. 10 by Ioannis Ziogas ties in with the previous chapter by Stephen Harrison on the chronology of Ovid's work. Ziogas zooms in on the intertextual engagement of Ovid with Catullus. Whereas Ariadne speaks lengthily in Catullus 64,

Ovid silences the *nouissima uerba* (a wink to the recent poetry of Catullus) of her lament. Ziogas argues that Ovid plays with an interaction between myth and personal experience and that Ovid uses Catullus as a symbol for what Ovid was no longer at a liberty to say. Ch. 16 by Philip Hardie provides a survey of English translations of Vergil's *Aeneid* from Chaucer to Wordsworth, with attention to innovations in form (various metrical traditions) but also and interestingly to the biases and party interests that lay behind the choices of the translators, who act as interpreters in two senses (from one language to the other, from text to meaning). "Given the nature of Virgil's epic as a fiction that purports to convey profound truths about religion and history, translators of the poem also tend to have a stake in the theology and politics of the poem".

Berenice VERHELST.

Elvira MIGLIARIO / Leandro POLVERINI (ed.), *Gli antichisti italiani e la Grande Guerra*, Firenze, Le Monnier, 2017 (Quaderni di Storia), 20,5 × 14,5 cm, VI-240 p., 21,60 €, ISBN 978-88-00-74783-7.

Gli antichisti italiani e la Grande Guerra, édité par Elvira Migliario et Leandro Polverini, est un livre issu d'un colloque tenu à Trento en 2015. Contrairement à ce que son titre pourrait laisser présager, cet ouvrage sort largement du cadre strictement italien, et c'est là que réside à notre avis sa valeur. En effet, à part quelques contributions axées sur le contexte de la péninsule, et plus particulièrement sur les provinces du Nord – qui toutefois sont d'une valeur indéniable dans leur champ de recherche spécifique –, ce sont surtout les études qui ouvrent sur le macrocontexte européen, voire mondial, qui font l'intérêt de ce livre pour un public de non-initiés à l'*antichistica*. Ainsi nous avons été particulièrement impressionné par le chapitre *Intellettuali e Grande Guerra, uno sguardo europeo* de la main de Gustavo Corni, qui dresse un portrait saisissant de la manière dont, pendant les années précédant la Grande Guerre, ainsi que tout au long du conflit, les intellectuels se sont massivement mobilisés pour soutenir l'entrée en guerre puis l'effort de guerre. L'article analyse ainsi le choix de thématiques que les intellectuels ont développées dans des publications scientifiques ou vulgarisantes, mais aussi et surtout l'insertion de leurs propos dans des discours plus généraux légitimant le principe de guerre, et la place de celui-ci dans une certaine modernité culturelle, sociale et politique. Comme l'a démontré Christophe Charle (et après lui maints autres), la figure de l'intellectuel gagnait à cette époque en importance ; il suffit de penser, pour le cas de la France et la Belgique par exemple, aux différents salons où intellectuels, politiciens, artistes, écrivains se côtoyaient, définissant et donnant forme, contenu et sens au monde dans lequel ils évoluaient. Ce qui frappe avant tout dans l'étude de Corni (comme dans d'autres) est la quasi totale adhésion des intellectuels, qu'ils soient français, italiens, allemands, russes,… à la participation à un conflit armé, et ce déjà de longues années avant le début de la conflagration mondiale. Il y a là, nous semble-t-il, un contraste assez saisissant avec ce que le monde observera pendant la deuxième moitié des années 1930. Ce principe est un véritable fil rouge à travers *Gli antichisti italiani e la Grande Guerra*, et il s'applique aussi au cas italien – quoique dans une moindre mesure parfois, vu l'importance, en Italie, de l'*Altertumswissenschaft* allemande (cf. l'article de Polverini sur Julius Beloch, Gaetano De Sanctis et Ettore Pais) –, comme on peut l'observer, notamment, dans l'article de Federico Santangelo sur le cas d'Ettore Ciccotti, connu pour son activisme politique tout au long de sa riche carrière académique, et dans celui de Maurizio Harari sur l'historiographie de l'archéologie italienne pendant la *Grande Guerra*, une méta-étude qui ouvre sur un champ de recherche encore largement à découvrir. Par-delà la richesse et la nuance de ces analyses, c'est avant tout dans les contributions

qui introduisent une dimension internationale que l'on rencontre les approches les plus incisives et novatrices. C'est notamment le cas pour la dernière étude que nous voulons relever dans cette recension, à savoir un article kaléidoscopique de la plume de Paolo Pombeni portant le titre suggestif *Paralleli improbabili: i rinvii alla classicità per la creazione del consenso politico agli scopi di guerra*. Cette contribution, parce qu'elle sort subtilement mais efficacement du cadre plutôt étroit des études de l'*antichistica* pour se rattacher à l'histoire italienne, européenne et mondiale, joue un véritable rôle de charnière dans le livre de Migliario et Polverini. En effet, en se focalisant sur la notion du *consenso*, qui dans le cas de la Première Guerre mondiale n'a pas suscité le même genre de débats que dans le cadre de la montée et de la consolidation du fascisme et de la Deuxième Guerre mondiale – nous pensons ici aux travaux du regretté Renzo De Felice –, Pombeni rationalise, et peaufine en quelque sorte, le contenu de la dizaine d'articles contenus dans *Gli antichisti italiani e la Grande Guerra*, en offrant ce qu'il appelle « una piccola e assai rapsodica riflessione per mostrare come possa tornare utile soffermarsi un poco sul ruolo che la cultura classica ha avuto nella gestione degli approcci al mondo politico in trasformazione » (p. 221). Malgré la modestie de son auteur, l'article offre en réalité un vrai sens et une réelle direction à l'ouvrage, en analysant de manière perspicace, par le biais d'un grand nombre d'exemples, la façon dont le monde des études de l'antiquité se rattachait proactivement à un contexte mondial en plein changement et en ébullition, à une modernité qui allait se voir en même temps catalysée et cicatrisée par un conflit sans précédent. Jan Nelis.

Henrik Mouritsen, *Politics in the Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017 (Key Themes in Ancient History), 23 × 15 cm, xii-202 p., 18,99 £, ISBN 978-1-107-65133-3.

Henrik Mouritsen, reconocido especialista tanto en temas de historia local como estatal, se encarga de este nuevo título de la reconocida serie "Key Themes in Ancient History" de la Universidad de Cambridge que en esta ocasión se adentra en una cuestión que, a pesar de su dilatada tradición, sigue despertando un gran interés en la historiografía y que, además, en los últimos años ha continuado generando un intenso debate gracias a los nuevos enfoques que permiten nuevas visiones e interpretaciones sobre los distintos aspectos que conforman esta materia: la política en la República romana. El libro comienza con una breve introducción en la que se establecen los fundamentos básicos para el estudio de esta temática, resultando clave la comprensión de que los romanos no conformaron en este periodo un "Estado" en el sentido moderno del término, sino una *res publica* que era una conjunción de intereses públicos comunes que se salvaguardaron gracias a la regulación del poder y sus detentores por parte de una densa red de normas y procedimientos. El primer capítulo, "*Senatus Populusque Romanus*: Institutions and Practices", empieza con Polibio y su conocida concepción de la constitución política romana como un sistema "mixto" que ha gozado de un gran predicamento, aunque adolece de varios errores al utilizar conceptos griegos para definir instituciones romanas, lo que Cicerón intenta solucionar con el modelo construido en su tratado *De re publica*. A continuación, se aborda una cuestión central de la política de la República romana: los *comitia* y su entendimiento como "expresión" de la voluntad del pueblo. En este sentido, el concepto de "soberanía popular" es un auténtico anacronismo en la época romana por el mero hecho de que era el magistrado el que constituía políticamente en comicios al pueblo que adoptaba así un rol pasivo, lo que además resultaba paradójico porque teóricamente tenían el poder pero no tenían realmente la posibilidad de ejercerlo por iniciativa propia. Como bien señala el autor, "the *populus*

did not exist as a political body independently of its leaders" (p. 17). Posteriormente, se profundiza en el análisis del funcionamiento y de la evolución de las asambleas romanas, destacando la crítica que hace el autor sobre el carácter "democrático" que en varias ocasiones se ha conferido a algunos de estos *comitia* como los *tributa* o bien algunas de sus reformas. Finalmente, se llega a la conclusión de que las asambleas eran "an essential part of the symbolic construction of the Roman state as a community of free citizens, acting in partnership with the gods under the guidance of its leaders" (p. 50). El segundo capítulo, "Leaders and Masses in the Roman Republic", ahonda en la cuestión sobre el auténtico impacto que habría supuesto la participación del pueblo en el gobierno de la República romana, señalándose que todos los indicios sugieren que tan solo una pequeña parte de la ciudadanía podía estar presente en estos actos oficiales porque, en efecto, las asambleas romanas no eran concebidas como espacios políticos para el cuerpo cívico en un sentido físico. Por consiguiente, el *populus* tenía la función pasiva de ser una "fuente de legitimidad pública" (p. 61), puesto que en las asambleas se dedicaba principalmente a ratificar pero no a promover las leyes propuestas por los magistrados en nombre del Senado. A continuación, se acomete el estudio del papel de las *contiones* que servían como *feedback*, es decir, como instrumento para controlar y conocer la opinión popular. Mouritsen señala, de hecho, que la *contio* constituía un elemento esencial para la construcción "inclusiva" de la República, puesto que combinaba principios diversos como los derechos y la soberanía del pueblo con el liderazgo de los magistrados y aristócratas (p. 66). No obstante, la audiencia tanto de los *comitia* como de las *contiones* estaba conformada por pequeños grupos con cierta capacidad económica y próximos al foro que tenían unos determinados intereses en la política. Por tanto, la mayor parte de la plebe ciudadana se encontraba ausente de la vida pública, pues su propia pobreza los alejaba del mundo de la clase gobernante. Así pues, las *contiones* tuvieron una función simbólica e ideológica porque representaban el aspecto público de los procesos políticos, ya que teóricamente el poder procedía del pueblo y los magistrados "colaboraban" con él al hacerles transparentes y accesibles los distintos procedimientos llevados a cabo para la administración de la *res publica*, garantizando de este modo los fundamentos básicos de la *libertas* y de la soberanía del *populus*. Finalmente, el capítulo se cierra analizando diversos conceptos como "cultura política", "*nobilitas*", "*honos*", así como el éxito militar para la justificación de la posición social de la elite. El tercer y último capítulo, "Consensus and Competition", es el de mayor extensión de la obra y comienza abordando la división tripartita del periodo republicano según un modelo organicista de nacimiento, madurez y colapso. Como muestra el autor, esta periodización, aunque narrativamente resulta útil, es intrínsicamente problemática debido a la simplificación y a los significados que conlleva cada etiqueta, pues por ejemplo al calificativo de "clásico" se asocia la plenitud y el tipo ideal de civilización, mientras que "tardío" con decadencia. Posteriormente, Mouritsen reexamina los términos de *optimates* y *populares* a partir de las teorías de Theodor Mommsen, Christian Meier y Hermann Strasburger, llegando finalmente a la conclusión de la multiplicidad de significados que podía contener cada categoría, sin tener que recurrir a connotaciones habituales como "partidos" o "ideologías". Por esta razón, prefiere basarse sobre el modelo de Salustio de políticas sin "partidos" frente al tradicional de Cicerón de *optimates* y *populares*, puesto que el primer autor muestra una imagen de la sociedad dividida entre una poderosa elite y un pueblo oprimido, cuyos intereses son en ocasiones defendidos por los primeros en función de sus ambiciones personales. Los aristócratas disidentes y sus respectivas facciones no reciben una etiqueta porque básicamente carecían de las características comunes que permitirían una categorización. En este sentido, Mouritsen observa, por ejemplo, que la guerra civil entre Mario y Sila fue en realidad "a complex mix of conventional power

struggles, personal vendettas and factional strife, with an added element of elite class conflict" (p. 129). De igual modo, el autor muestra que los tribunos de la plebe no eran ya los "defensores" del pueblo, sino un instrumento de la elite para conseguir sus propios fines. A partir de estos planteamientos, el capítulo se cierra deconstruyendo el aspecto ideológico del término *popularis* y de la política del final de la República, explicando su caída por la llegada a un punto de no retorno en el que ya no era posible volver a la unión y al respeto a un código de conducta que controlase la competitividad entre los aristócratas en favor del consenso por el bienestar común de la *res publica*. En conclusión, el presente libro cumple con sus objetivos básicos porque consigue ofrecer un estado de la cuestión, analizando las principales corrientes y teorías existentes sobre este amplio debate historiográfico. A lo largo de la obra el profesor Mouritsen pone en tela de juicio la tesis tradicional de Polibio de que el éxito de la República romana se debía a su propio sistema político, sino que, de hecho, "Rome seems to have triumphed despite her constitution" (p. 166) porque había alcanzado un *modus operandi* que neutralizaba las debilidades inherentes a su constitución, así que las razones de su triunfo deben buscarse fuera de su ordenamiento: en los aspectos sociales, ideológicos y geopolíticos bajo el marco del *mos maiorum* que permitieron durante mucho tiempo la cohesión entre los distintos estratos sociales. Sin duda, Mouritsen logra exponer varias ideas sugerentes y útiles que puedan ser utilizadas en el futuro por otros investigadores para llevar a cabo nuevos estudios sobre esta temática. Por otra parte, la principal cuestión que se echa en falta en esta monografía es un estudio más detallado sobre la guerra de los aliados y cómo afectaron sus consecuencias en la disolución de la República, ya que tan solo se le dedican dos páginas al final, lo que resulta bastante chocante porque, además, el autor es un reconocido experto del tema como demuestra su obra *Italian Unification* (1998). Asimismo, a diferencia de otros títulos de esta serie de la Universidad de Cambridge, sí se cuenta aquí con una amplia bibliografía en varios idiomas aparte del inglés, lo que enriquece bastante el libro como se puede apreciar en su extenso aparato crítico.

Víctor A. TORRES-GONZÁLEZ.

Niccolò MUGNAI, *Architectural Decoration and Urban History in Mauretania Tingitana*, Roma, Edizioni Quasar, 2018 (Mediterranean Archaeology Studies, 1), 30 × 21 cm, 410 p., fig., 40 €, ISBN 978-88-7140-853-8.

Realizzare un repertorio ragionato su una classe di materiali o di testi omogenei, realizzarne uno che superi la mera classificazione tipologica, offra un ampio quadro di sintesi nel quale collocare le singole tessere di quel mosaico e apra a nuove prospettive di ricerca, è un esercizio faticoso che viene praticato sempre più raramente. A volte infatti si guarda con un certo sospetto a questo tipo di lavori che spesso vengono giudicati in maniera frettolosa o superficiale come di "nicchia", "compilativi", "di sintesi bibliografica". Al contrario strumenti di questo genere, se realizzati con scrupolo e competenza scientifica, devono essere intesi come un vero e proprio atto di generosità nei confronti della comunità scientifica, giacché costituiscono sia un punto di riferimento per gli specialisti di settori contigui sia un'ottima base di partenza per ulteriori ricerche per chi invece si interessa di queste tematiche specifiche. Questa impressione è quella che si ricava dalla lettura del volume di Niccolò Mugnai, il primo della collana diretta da Emanuele Papi, rielaborazione della tesi di dottorato di ricerca sostenuta dall'autore a Leicester e dedicata alla decorazione architettonica e alla storia urbanistica della *Mauretania Tingitana* attraverso quattro casi di studio messi a confronto sia con la situazione più generale della provincia sia con le evidenze di altre aree affacciate sul Mediterraneo e in particolare del Nord Africa e della penisola iberica. Il lavoro si focalizza sugli anni

compresi fra la metà del I secolo a.C. e il III secolo d.C. ma non mancano diffusi accenni al Basso Impero e all'età bizantina sino al VI secolo, periodo per il quale le testimonianze sono molto frammentarie e solo di recente hanno attirato l'attenzione degli studiosi, spesso in passato ideologicamente attenti a ricercare esclusivamente le tracce della "grande Roma", causando di conseguenza l'irrimediabile perdita di quanto fosse estraneo a questo contesto. Il volume, dopo un'introduzione metodologica nella quale si spiegano obiettivi della ricerca e articolazione dell'opera, presenta una storia degli studi sulle indagini archeologiche in Marocco, con particolare attenzione alla decorazione architettonica (p. 37-54), e prosegue con un capitolo 3 (p. 55-80) che in maniera chiara ed essenziale disegna una panoramica della storia politica, istituzionale, economica e sociale, urbanistica di questo estremo lembo dell'Africa Mediterranea, partendo dagli *emporia* fenici sino all'invasione araba. Lo scopo del volume non era certo quello di fare una storia della provincia, una prospettiva che giustifica una certa parsimonia nel citare bibliografia specifica; vanno rilevate alcune ingenuità (p.e. da tempo è dimostrata l'assenza di correlazione fra promozione municipale e sviluppo urbanistico, p. 69) e talora una prudenza forse eccessiva nel presentare le varie interpretazioni storiografiche senza poi sceglierne una. Sono a dire il vero limiti non numerosi e che non inficiano la bontà di un capitolo da ritenersi centrale nell'economia del volume non tanto perché, come dichiarato (p. 31), mancava una simile sintesi negli studi in lingua inglese, quanto perché permette al lettore di contestualizzare le produzioni dei manufatti studiati in un ambito storico, culturale, sociale ed economico dal respiro ampio e documentato. Sotto questo aspetto, lo sforzo dell'autore risulta encomiabile e di grande utilità anche se forse inconsciamente troppo attento alle influenze allogene. Stupisce, infatti, che una componente autoctona così importante come quella dei *Mauri*, pur ripetutamente evocata, abbia svolto un ruolo di fatto marginale nell'influenzare la decorazione architettonica e l'organizzazione degli spazi urbani, se non indirettamente in relazione alla controversa costruzione delle cinte murarie (p. 75-76) e che, come avviene per esempio in Cesariense e in Tripolitania (ma potremmo dire in ogni provincia romana), non abbia lasciato tracce importanti sia nel paesaggio sia nell'elaborazione di espressioni artistiche locali: di queste si parla invero diffusamente nei capitoli seguenti ma anche in quel caso il lettore ha l'impressione che centrali in questo processo siano stati solo gli immigrati e quella parte della popolazione locale già partecipe dei processi di urbanizzazione durante il regno di *Mauretania*. Pare per altro difficile credere che per secoli questi gruppi siano stati passivi recettori di variegate influenze esterne o che siano stati emarginati da questi processi o che ideologicamente li abbiano rifiutati (sul dibattito per tutti H. Hinglebert (ed.), *Histoire de la civilisation romaine*, Paris, 2005, p. 421-449). La documentazione epigrafica al contrario sembra indirizzarci verso una diffusa commistione e integrazione delle differenti componenti, che ha lasciato tracce rilevanti nell'onomastica e nella religione, sino ad influenzare addirittura l'organizzazione tribale, e che per esempio pone in dubbio quel perenne stato di guerra della provincia enunciato in tanta bibliografia del secolo scorso, una prospettiva di lavoro che ci sembra debba essere ulteriormente approfondita in questo campo di ricerca e che troverà nella base fornita dall'autore un supporto imprescindibile. Nel nucleo centrale del volume (cap. 4-7) si analizza la decorazione architettonica di *Volubilis*, *Banasa*, *Sala* e *Lixus*, siti sui quali l'autore ha potuto effettuare numerose ricognizioni nel periodo 2011-2014, registrando sul campo un gran numero di elementi architettonici conservati *in situ*, la maggior parte dei quali inediti. Con un lavoro certosino, che permette di superare lavori parziali e ormai datati, in ogni capitolo si studia sistematicamente tutta la decorazione architettonica recuperata nel singolo insediamento e ci si sforza di contestualizzarla in relazione allo spazio urbano, cercando di individuarne i monumenti di provenienza e la loro collocazione nell'edificio; infine si

tenta di rapportare il monumento stesso al quartiere che lo ospitava. In queste pagine non è possibile entrare nel dettaglio delle numerose riflessioni proposte. Nel motivare le scelte adottate e nell'inquadrare le medesime nei filoni culturali che attraversavano il Mediterraneo durante l'impero romano, l'autore si sforza di evidenziare le peculiarità provinciali che, pur all'interno del canone romano, rendono uniche le produzioni della *Tingitana*. Mugnai tenta di identificare le influenze del sostrato punico ed ellenistico nella realizzazione dei manufatti e, sulla scia dei lavori di Patrizio Pensabene, di capire come il canone stilistico elaborato a Cartagine in età imperiale sia stato recepito e declinato in ambito provinciale. Sono frequenti a questo fine le comparazioni con le evidenze di *Tingi*, *Thamusida* e *Zilil* e con i materiali conservati nei musei di Rabat, Tangeri e Tetouan. Paragrafi specifici per ogni località sono infine dedicati agli stili locali che ancora in età romana diedero vita a prolifiche ed originali produzioni ancorché circoscritte solo al Marocco settentrionale. Per l'età più tarda, sulla scia delle critiche già espresse da Papi, l'autore propone interessanti revisioni cronologiche che permettono di attribuire numerosi manufatti a loro giusto ambito culturale ed economico. Chiude questa sezione il capitolo 8 (p. 171-197), dove si tirano le somme di quanto descritto in precedenza in maniera più analitica e si confronta lo sviluppo urbanistico e la decorazione dei quattro casi di studio con quella degli altri centri della *Tingitania*, tentando di rapportarne i cambiamenti all'evoluzione giuridica delle comunità e alla più generale temperie politico-economica della provincia. Di nuovo non mancano in queste pagine i riferimenti alla situazione della restante Africa mediterranea, alla penisola iberica e in maniera meno sistematica ad altre realtà dell'impero, dalla *Britannia* alle provincie del Vicino Oriente. È quindi possibile, grazie a questo volume, osservare p.e. le poche testimonianze pre-romane se non a *Lixus*; la scarsità del marmo se non a *Tingi* e *Sala*, evidentemente per gli elevati costi del trasporto di questo materiale; lo sviluppo urbanistico delle città dell'interno nel corso del II secolo e il loro rapido declino già nel IV secolo; la forte incidenza del sostrato punico-ellenistico nel reinterpretare i canoni architettonici ufficiali; il ruolo svolto da *Tingi* nella diffusione dei medesimi, recepiti tuttavia all'interno della provincia in forme molto semplificate. Attento agli elementi di continuità e discontinuità, particolarmente sensibile alle espressioni artistiche locali, Mugnai si sofferma spesso sulle officine operanti in *Tingitana*, sull'origine dei materiali utilizzati, sulle tecniche di lavorazione e ricostruisce la fitta rete di relazioni economiche e sociali all'interno e all'esterno della provincia. Il grande sviluppo urbanistico di *Volubilis* (forse ci si sarebbe dovuti soffermare maggiormente sulle sue cause e sul ruolo che la periodica presenza del governatore potrebbe avervi svolto) ha come risultato indiretto la crescita di maestranze locali che per la loro perizia, secondo schemi già individuati in altre parti dell'impero, furono chiamate a prestare la loro opera anche in altre comunità come p.e. a *Banasa*; al contrario è facile osservare come gli artigiani impegnati a *Sala* non agirono oltre i confini del municipio. L'autore riconosce che i motivi architettonici rielaborati nelle singole città sono spesso così particolari che diventa difficile classificarli e datarli; a suo giudizio questa miscela di stili, originata da una popolazione "mista" di immigrati e di autoctoni romanizzati ma con un sostrato di radicate tradizioni punico-ellenistiche, si rifletterebbe anche sull'eclettismo degli edifici e dell'urbanistica e sarebbe spia della presenza di maestranze eterogenee capaci di adottare soluzioni differenti in rapporto anche ai gusti e alle finalità (ma aggiungerei anche alle disponibilità) dei committenti pubblici o privati. La terza parte del volume (cap. 9-13) contiene il vero e proprio catalogo degli elementi architettonici rinvenuti nei quattro casi di studio e discussi nei capitoli precedenti, divisi per sito e tipologia, descritti analiticamente e associati ad un ricco corredo fotografico (in fondo all'intera sezione). L'autore tenta una loro classificazione tipologica, con particolare attenzione per i capitelli, e fornisce una griglia che potrà

essere utilizzata per lo studio sia di altri contesti marocchini sia per la comparazione con i materiali rinvenuti in altre aree dell'impero romano e in particolare di quelle limitrofe alla *Tingitana* come la Betica e la Cesariense. Delle tavole ben realizzate riproducono le piante degli edifici analizzati nel volume, con l'indicazione del punto in cui ogni singolo elemento architettonico è stato rinvenuto o dove probabilmente si trovava in origine; chiude una corposa bibliografia, saggiamente non limitata ai soli lavori in lingua francese o spagnola e che prende in considerazione anche lavori a diffusione locale (p. 365-401). Mugnai dunque ci offre un lavoro completo, nel quale si fondono sapientemente analisi e sintesi e che favorisce riflessioni di ordine storico-economico che vanno al di là della semplice analisi della decorazione architettonica. Se nell'ambito di una sana dialettica fra studiosi non sempre abbiamo condiviso alcune delle sue osservazioni, si deve tuttavia riconoscere che uno dei punti di forza del suo repertorio è dato proprio dalla generosità nel mettere in campo tutti i dati a disposizione, dal presentare varie letture senza voler condizionare il lettore, dallo stimolare programmaticamente nuovi indirizzi della ricerca, non limitati al Marocco ma estesi anche al resto del Mediterraneo e che troveranno nel volume un sicuro punto di riferimento. Antonio Ibba.

Diego Piay Augusto, *El priscilianismo. Arqueología y prosopografía. Estudio de un movimiento aristocrático en la* Gallaecia *tardorromana*, Roma, "L'Erma" di Bretschneider, 2018 (Studia archaeologica, 222), 24 × 17 cm, 226 p., fig., 140 €, ISBN 978-88-913-1682-0.

Diego Piay Augusto, *Prisciliano. Vida y muerte de un disidente en el amanecer del Imperio cristiano*, Gijón, Ediciones Trea, 2019, 24 × 17 cm, 151 p., fig., 19 €, ISBN 978-84-17767-12-9.

La valiente apuesta del investigador gallego Diego Piay Augusto por ampliar a la prosopografía y a la arqueología el abanico de disciplinas utilizadas por la moderna historiografía a la hora de estudiar a Prisciliano (P. en adelante) y el priscilianismo (p. en adelante) fructifica con la publicación de estas monografías, que culminan una labor investigadora jalonada de múltiples artículos y una tesis doctoral (Santiago de Compostela, 2016) de los cuales estos libros son deudores.

De los tres temas tratados en la introducción del volumen de 2018 – onomástico, historiográfico y documental – el primero es el más novedoso. En él Piay Augusto aborda el tema del *cognomen Priscillianus*, repasando la identidad de 16 personajes homónimos de P. conocidos gracias a fuentes epigráficas y literarias. Prudentemente, no cae en la tentación de establecer lazos familiares entre alguno de ellos y P. Basándose en Próspero de Aquitania (*Chron*. 1171), se decanta por asignar un origen galaico a P. En segundo lugar, actualiza el estado de la cuestión con las últimas aportaciones a la investigación del p. (2002-2016) e informa de lugares web donde consultar las novedades. Siguiendo la clasificación realizada en su momento por el que redacta esta recensión (*Prisciliano a través del tiempo*, La Coruña, 2004), Piay Augusto la enriquece comentando las nuevas aportaciones al estudio del p. La novedad de su monografía radica en que con ella se abre el camino a dos nuevas formas de abordar el estudio del p.: la prosopográfica y la arqueológica. Sí se retrotrae en el tiempo, en cambio, a la hora de exponer las diferentes causas que explican el éxito que el p. alcanzó en *Gallaecia*. Partiendo de Hidacio de Chaves (*Chron*. 16), Piay Augusto repasa las teorías planteadas al respecto e indica que, pese a la preeminencia de alguna de ellas en los diferentes trabajos sobre el p., todos convienen en decir que la explicación etiológica del éxito del p. no se puede reducir a una sola causa, sino a la conjunción de varias de ellas. Al final de su trabajo (Cap. 6), tras aplicar la prosopografía y la arqueología al estudio del p., Piay

Augusto plantea su propia hipótesis sobre el éxito del p. en *Gallaecia*. Para Piay Augusto dicho éxito tiene una explicación socio-económica: la existencia de núcleos aristocráticos en el NW. peninsular que abrazaron el p. y que ocuparon las nacientes sedes episcopales galaicas. El hecho de que tras las sentencias del Concilio de Toledo el p. sea anatemizado provocará su progresivo abandono por las clases dirigentes y el paulatino relevo ortodoxo al frente de las sedes episcopales galaicas. Solo perdurará como un elemento de la religiosidad popular. Finalmente, tras citar las fuentes más significativas para el estudio del p. en *Gallaecia*, añade que la novedad de su estudio radica en incluir entre dichas fuentes las aportadas por la prosopografía y la arqueología. Piay Augusto divide su estudio en dos partes: en la primera trata el p. desde el campo de la prosopografía (Caps. 1 y 2), para centrarse en el estudio del p. desde un punto de vista arqueológico en la segunda (Caps. 3 al 6). Su formación arqueológica – con 20 años de experiencia en esta disciplina – y lo novedoso de este enfoque – es la primera monografía que aborda el p. desde la óptica arqueológica – influyen en que el autor haya dedicado 4 de los 6 capítulos de su trabajo a esta nueva línea de investigación. No obstante, también el estudio del p. desde el punto de vista prosopográfico es relativamente novedoso pues apenas hay estudios de este cariz (Piay Augusto no menciona el trabajo más reciente sobre la prosopografía priscilianista: M. C. Figuinha, *Quem eram os seguidores de Prisciliano de Ávila? Aristocracias, controvérsia religiosa e monasticismo na Espanha do século IV*, in *Revista de História* (São Paulo), 2018, p. 177-210 <http://www.scielo.br/pdf/rh/n177/2316-9141-rh-177-a03717.pdf>). Piay Augusto aborda los dos capítulos prosopográficos partiendo de la interpretación dicotómica que ha hecho la moderna investigación entre, por un lado, un p. vinculado a las élites civiles y religiosas que luego, como consecuencia de su labor apostólica, se propaga a las clases sociales más desfavorecidas y, por otro lado, un p. canalizador de las esperanzas de los más desfavorecidos de la sociedad. En un campo cronológico que abarca alrededor de 75 años (ca. 385-460), el autor cataloga 46 priscilianistas – entre ellos cinco mujeres – y 49 antipriscilianistas, entre los que echamos en falta al obispo de Roma Siricio, autor de una decretal dirigida a Himerio de Tarragona (Siric. PP., *Ep.* 1). Piay Augusto prorroga el catálogo del antipriscilianismo dos siglos más añadiendo 7 testimonios del siglo VI y 2 del siglo VII. Tras hacer un exhaustivo análisis onomástico de los personajes identificados como priscilianistas o como antipriscilianistas llega a una triple conclusión. En primer lugar, la querella priscilianista debe enmarcarse en el seno de las rivalidades episcopales tardoantiguas, que van a implicar también a magistrados, *possessores* e incluso a las sedes imperiales y pontificia. En segundo lugar, este movimiento religioso no decayó tras la ejecución de P. y sus seguidores, como denota el aumento del número de detractores del p. entre los personajes analizados. En tercer lugar, dicho aumento es particularmente significativo en *Gallaecia*, ya que allí no había tenido especial desarrollo el antipriscilianismo antes de los juicios de Tréveris. Finalmente, Piay Augusto incluye en estos dos capítulos prosopográficos sendos mapas con la ubicación geográfica de cada uno de los priscilianistas y antipriscilianistas catalogados. En ellos es palmaria la extensión del p. por todas las provincias hispanas – salvo la *Carthaginiensis* – y por el mediodía galo. Los personajes que actuaron o escribieron contra el p. lo hicieron desde un espacio geográfico mayor, que afectó, además de las provincias mencionadas, a Italia, norte de África, Palestina o el norte de las Galias. Esta interesante "geografía del priscilianismo" la completa Piay Augusto en la segunda parte de su monografía – la arqueológica – con otros tres mapas en los que ubica las ciudades de Hispania relacionadas con el p. según las fuentes, así como los lugares que han sido propuestos por la moderna historiografía como posible tumba de P. en *Gallaecia*. En los límites geográficos de la Galicia actual sitúa topónimos (entre ellos 98 villas) de la época de P. Finalmente, Piay

Augusto nos obsequia con un hipotético *itinerarium* de lo que debió haber sido la ruta de la comitiva priscilianista. Para ello une las ciudades por las que pasó la embajada encabezada por P. desde su salida de Astorga, según opina, hasta su llegada a Roma. A partir de testimonios documentales que mencionan *uillae* como lugares donde se realizaban prácticas ascéticas relacionadas con el p. y a partir también de la descripción que hace Sulpicio Severo de P. como *praediues opibus* (*Chron.* II, 46) y, posiblemente, *possessor* hispano, Piay Augusto enumera las villas que podemos poner en relación con el p. bien por testimonios literarios – la villa del *comes* Asterio y el *castellum* del presbítero Severo mencionados por Consencio en su epístola a Agustín de Hipona (*Ep.* 11*, 2-4) o la villa de Eucrocia referida por Sulpicio Severo (*Chron.* II, 48) – bien por evidencias arqueológicas – villa de Torre de Palma (próxima a Mérida). Teniendo en cuenta que autores como L. Cracco Ruggini (*El éxito de los priscilianistas: a propósito de cultura y fe en el siglo IV d.C.*, in R. Teja / C. Pérez González [ed.], *Congreso internacional "La Hispania de Teodosio"*, vol. 1, Salamanca, 1998, p. 39-48) o M. V. Escribano Paño (*El cristianismo marginado: heterodoxos, cismáticos y herejes del siglo IV*, in M. Sotomayor Muro / J. Fernández Ubiña [ed.], *Historia del cristianismo. Vol. I: El mundo antiguo*, Madrid, 2003, p. 399-480, part. 470) piensan que las posesiones de Eucrocia y Delfidio estarían cerca de Eauze (*Elusa*) y que por eso el pueblo elusano acogió a los priscilianistas, Piay Augusto podría haber citado como hipotética candidata a ser el *ager Euchrotiae* mencionado por Sulpicio Severo la importante villa tardorromana de Séviac (Montréal-du-Gers), en las proximidades de Eauze (en su siguiente trabajo lo subsana). Menciona yacimientos (como la villa de la Olmeda, Palencia) en los que aparecieron objetos que han sido puestos en la órbita del p. Uno de ellos, no conservado, se analiza a partir de una noticia extraída del *Liber Apologeticus* (Priscill., *Tract.* I, 30-31): el denominado "amuleto de Prisciliano". A modo de introducción al capítulo, el autor podría haber recordado los primeros estudios que vincularon objetos con el p. (F. Fita, *Noticia sobre la piedra gnóstica de Astorga*, in *Boletín de la Real Academia de la Historia* 10, 1887, p. 242-244); algunos de ellos (J. F. Riaño, *Efigie gnóstica de bronce*, *ibid.* 34, 1899, p. 124-132) descartados por investigaciones ulteriores (A. García y Bellido, *Los bronces del Cerro del Berrueco. Contribución al conocimiento de las ideas religiosas de la antigua Celtiberia*, in *Investigación y Progreso* 6/2, 1932, p. 17-19). Piay Augusto constata la dificultad que supone sacar conclusiones de carácter histórico a partir de los datos arqueológicos disponibles, puesto que las informaciones documentales que los podrían avalar son muy escasas y los resultados de la investigación arqueológica no son concluyentes, ya que no salen del campo de la hipótesis y la conjetura; campo que no abandona al tratar el manido tema de los posibles lugares para el enterramiento de P. Para Piay Augusto no hay duda de que P. y sus seguidores fueron enterrados en *Gallaecia*. Ahora bien, apoyándose en los testimonios de Próspero (*Chron.* 1171), Orosio (*Hist.* VI, 21, 2) e Hidacio (*Chron.* a. 379), es una provincia concebida *lato sensu*, que llegaría por el sur hasta el Duero y las sierras del Sistema Central (incluye, por tanto, Ávila y Segovia) abarcando por oriente la mayor parte del *Conuentus Cluniensis* – como también pensaba hace 70 años C. Torres, aunque este autor no incluyó Ávila dentro de *Gallaecia*, (*Límites geográficos de Galicia en los siglos IV y V*, in *Cuadernos de Estudios Gallegos* 4, 14, 1949, p. 367-383); sí la incluye E. Rodríguez Almeida (*Ávila "Gallega"*, Ávila, 2002). Con esta premisa, todas las hipótesis sobre el lugar de enterramiento de P. recogidas por Piay Augusto quedan dentro de esta *magna Gallaecia*: Sta. Eulalia de Bóveda (Lugo), Os Martores (S. Miguel de Valga, Pontevedra), iglesia de S. Vicente (Ávila) y, por supuesto, Santiago de Compostela. Piay Augusto se decanta, en cambio, por Astorga, la sede de Simposio y luego de su hijo Dictinio, quienes tuvieron el suficiente poder e interés como para promover el

regreso a *Gallaecia* del cuerpo de P. Desechado el cercano yacimiento de la basílica martirial de Marialba, el lugar donde podrían reposar los restos de P. estaría, también extramuros, en el monasterio de S. Dictinio, de ubicación desconocida, donde se cree que fue enterrado el propio Dictinio. Ampliando las miras de los sectores más galleguistas que solo se centran en la Galicia actual para ubicar el lugar de reposo de P., Piay Augusto amplía el objetivo y habla de *Gallaecia*, por lo que incluye tanto Astorga como Ávila. Aun siendo verosímil la hipótesis asturicense, pienso que no podemos abandonar tampoco la hipótesis abulense, pues cabe la posibilidad de que los fieles de la diócesis de P. quisieran también venerar los restos de su efímero y malogrado obispo. Igualmente, aun contraviniendo lo que dice Sulpicio Severo de que sus restos fueron llevados a Hispania, también Burdeos o Eauze, ambas en el camino hacia la Península desde Tréveris, podrían haber acogido los restos de su paisana Eucrocia y con ella, los de P. Arqueología y prosopografía, dos campos de estudio que todavía tienen mucho que decir sobre el p. y que vienen a completar desde nuevas ópticas la imagen de P., adquiriendo mayor peso específico en la investigación gracias a la monografía de Piay Augusto.

En el libro de 2019, Piay Augusto se centra en la redacción de la biografía de P. Al margen de veleidades hagiográficas, intenta reconstruir a partir de las fuentes tardoantiguas conservadas la trayectoria vital de P. "desde una perspectiva exclusivamente histórica" (p. 12). Así, cuando las fuentes no transmiten información sobre algún aspecto de la narración, recurre a paralelismos contrastados para reforzar la hipótesis planteada. Nos advierte en el prefacio del trabajo de un hecho que vamos a observar a lo largo del mismo: dejando hablar a las fuentes tardorromanas, la bibliografía contemporánea queda en un segundo plano. Así, de las 352 notas redactadas solo 28 hacen referencia a estudios modernos (ca. 8%). Las notas se reducen a indicar el autor y el pasaje de la obra utilizada sin más indicaciones. La razón de este proceder la aclara inmediatamente Piay Augusto (p. 12-13) al decir que las citas clásicas "tienen por objetivo sumergir al lector en la antigüedad, y para ello es absolutamente necesario emplear la voz de sus protagonistas" y que los debates historiográficos son "fútiles para un lector interesado en conocer la historia de una figura apasionante. Por ello, hemos reducido las notas a lo esencial, y también las referencias bibliográficas". Con esto Piay Augusto consigue presentar una narración clara, libre de las ataduras de las referencias bibliográficas. Tras contextualizar en un capítulo introductorio "el mundo que vio nacer, crecer y perecer a P." (p. 28), nuestro autor recorre en los 6 capítulos restantes los 50 años que median desde el año 350 al 400, fechas del probable nacimiento de P. y del I Concilio de Toledo respectivamente. Con ello sigue a B. Vollmann (*RE.Suppl.* XIV, 1974, col. 485-559, *s.u.* "Priscillianus"), quien dedica la segunda parte de su señero artículo sobre P. a narrar la biografía del abulense con los mismos límites temporales. Bajo el sugestivo título de "La llamada del nazareno (350-379)" Piay Augusto recorre las tres décadas que median entre el nacimiento de P. y la primera noticia que tenemos de él a raíz de la conocida delación de Higino de Córdoba a Hidacio de Mérida. Con ello completa un período generalmente ignorado por los autores contemporáneos, salvo alguna excepción como Vollmann (*op. cit.*) o D. Terán Fierro (*Prisciliano mártir apócrifo*, Madrid, 1985). En este capítulo Piay Augusto se ratifica en el origen galaico de P., frente a quienes le han atribuido orígenes lusitanos o béticos. Siguiendo con la tesis de una *Gallaecia lato sensu* que englobaría también el *Conuentus Cluniensis*, considera como lugar más verosímil para el origen de P. alguna de las capitales galaicas o la propia Ávila, incluida por el autor dentro de *Gallaecia* (fig. 14, p. 108) – por ello considera Braga como su sede metropolitana (p. 57) –, lo cual sería una buena razón para entender el nombramiento de P. como obispo de la misma (p. 56). Para Piay Augusto, no obstante, es más verosímil que P. fuera oriundo de alguna de las grandes *uillae* tardorromanas atestiguadas en la Meseta

norte galaica pues "Prisciliano debió de ser el hijo de los acaudalados propietarios de alguna de estas lujosas *villae* galaicas" (p. 32). Este hecho lleva a pensar a Piay Augusto (p. 36), como a Terán Fierro (p. 18-19), en lo verosímil que resulta defender que P. no holló Burdeos por primera vez cuando las fuentes indican, sino que ya habría estado durante su etapa formativa en la ciudad del Garona, al ser esta un importante centro académico del occidente romano. Allí recibiría una formación basada en el estudio de los clásicos, la retórica y la elocuencia; conocimientos que años después explotará en sus opúsculos teológicos y apologéticos. Según Piay Augusto, la buena acogida que tuvo P. por algunos sectores de las élites bordelesas avalaría la hipótesis de una estancia anterior. Piay Augusto plantea también como hipótesis la posibilidad de que P. hubiera entrado en contacto con próceres de la sociedad bordelesa como Paulino de Nola, Ausonio o Símaco. El parentesco del segundo con Pomponia Úrbica o la existencia de una epístola del último a un tal Prisciliano (Symm. VIII, 15) sirven a Piay Augusto para avalar su hipótesis y datar la estancia académica de P. en Burdeos entre 365 y 369 (p. 38). Cargado de una buena formación clásica, tras su conversión al cristianismo merced a la labor de algún obispo – quizás Instancio o Salviano – o a la posible influencia de la aristócrata Agape y del *rhetor* Elpidio, P. empezaría en la octava década del siglo IV su actividad proselitista en reuniones en las *uillae* de los ricos *possessores* hispanos. El resto de la monografía recorre los consabidos episodios de la trayectoria vital de P. Así en el capítulo titulado "Un elocuente cristiano accede al episcopado (380-381)" se narra lo que las fuentes nos han transmitido sobre P. desde la denuncia de Higino hasta la apelación a Dámaso. Piay Augusto no contempla un origen meridional del movimiento, sino que pone en relación la intervención del prelado cordobés con la rápida extensión del p. por la Península. Al hablar del Concilio de Zaragoza ve en la asistencia de obispos de ambos lados de los Pirineos la extensión del p. también por el mediodía galo, como atestiguará después la conocida epístola de Consencio a Agustín de Hipona (Consent., *Ep.* 11*). Es a este sínodo y no al de Burdeos al que según Piay Augusto – al igual que piensan H. Chadwick (*Priscillian of Avila*, Oxford, 1976), M. V. Escribano Paño (*Iglesia y Estado en el certamen priscilianista:* causa ecclesiae *y* iudicium publicum, Zaragoza, 1988) o S. J. G. Sanchez (*Priscillien, un chrétien non conformiste. Doctrine et pratique du priscillianisme du IVe au VIe siècle*, Paris, 2009) – dirigiría P. su *Liber Apologeticus*. Recuérdese que G. Morin (Pro Instantio*, contre l'attribution a Priscillien des opuscules du manuscrit de Würzbourg*, in *RBen* 30, 1913, p. 153-173) o M. J. Crespo (*Prisciliano de Ávila. Tratados*, Madrid, 2017), entre otros, opinan que dicho opúsculo estaría dirigido al sínodo bordelés, no al cesaraugustano. Respecto a si fueron condenados o no, Piay Augusto reproduce la tradicional contradicción documental entre los testimonios afirmativo de Sulpicio Severo (*Chron.* II, 47, 3) y negativo del propio Prisciliano (*Tract.* II, 42-43). Al respecto concluye que "lo único que puede afirmarse con rotundidad es que el concilio no resolvió nada, pues el conflicto continuó, adquiriendo mayor virulencia" (p. 50). La consecuencia más conocida del concilio fue el ulterior nombramiento episcopal de P., cuya legitimidad canónica Piay Augusto justifica, ya que aunque *stricto sensu* no se ajustaba a las exigencias marcadas por el derecho canónico del momento (Concilio de Nicea, canon IV: *Qualiter episcopi debeant ordinari*), casos similares como el acceso por aclamación de Ambrosio, también laico como P., al obispado de Milán atenuarían tal irregularidad. Como también ha hecho en su anterior libro, incide Piay Augusto nuevamente en el capítulo "El viaje a Roma (381-383)" en su hipótesis de trabajo sobre la posible ruta que siguió la embajada priscilianista para ser recibida por Dámaso en Roma y su viaje de vuelta a Hispania. Para ello, consciente de la inopia de fuentes literarias, plantea que "es posible ofrecer una reconstrucción verosímil de la ruta que siguieron P. y sus compañeros combinando las

informaciones transmitidas por los principales itinerarios conocidos" (p. 63). Dicha ruta, cuyo origen se desconoce, Piay Augusto decide arbitrariamente comenzarla en Astorga, sede del filopriscilianista Simposio y, para él, candidata sólida a ser el lugar de reposo de los restos de P. (p. 109). La hipotética ruta queda reflejada en el mapa 2 (p. 121) también utilizado en su anterior libro (p. 152). Al mencionar la estancia de P. y los suyos en Burdeos y Eauze sí menciona en esta ocasión la villa tardorromana de Séviac (Montréal-du-Gers) que echamos en falta en el anterior libro, ya que no es descabellado pensar, como hace Piay Augusto, que esta villa podría haber acogido a la embajada priscilianista en su estancia en la zona. El fracaso de la legación priscilianista marca el cambio de estrategia tomada por P. y los suyos, al derivar su gestión hacia las autoridades civiles dependientes de Graciano: Macedonio, *magister officiorum*; Volvencio, *proconsul Lusitaniae*; Próculo Gregorio, *praefectus praetorio* y Mariniano, *uicarius Hispaniarum*. Todo ello da paso al siguiente capítulo, en el que se desarrolla el desenlace final de los acontecimientos tras la detentación del poder por Magno Máximo. Con el sugerente título de "La espada al servicio de la Iglesia: los juicios de Tréveris (385)" Piay Augusto parafrasea el conocido artículo publicado por P. Stockmeier sobre los juicios de Tréveris contra P. (*Das Schwert im Dienste der Kirche*. *Zur Hinrichtung Priszillians in Trier*, in *Festschrift für Alois Thomas*, Trier, 1967, p. 415-428). Máximo ordenó la celebración de un sínodo en Burdeos para dirimir el conflicto con los priscilianistas y la heterodoxia de su doctrina. El hecho de que no conservemos sus actas permite aventurar a Piay Augusto las posibles acusaciones vertidas contra P., las cuales se centrarían básicamente en torno al dogma trinitario, al uso de los apócrifos y al origen divino del alma (p. 85-86). Nuestro autor sitúa la lapidación de la priscilianista Úrbica por la plebe de Burdeos como una consecuencia de las tensiones ocasionadas por este sínodo (p. 86 y 91), si bien Próspero de Aquitania (*Chron*. 1187) la menciona tras las ejecuciones de Tréveris (cf. Escribano Paño, *op. cit*., p. 190-191). Finalmente, la desfavorable situación ante la que se encontró P. en el sínodo de Burdeos le abocó a recurrir a la *prouocatio ad principem*. El dilema que se le plantea a Piay Augusto es discernir ante qué emperador apeló P. Se decanta por la tesis tradicional: Máximo. Es conveniente aquí destacar la opinión de Escribano Paño (Haeretici iure damnati*: el proceso de Tréveris contra los priscilianistas (385)*, in *Studia Ephemeridis Augustinianum* 46, 1994, p. 393-416, part. 405-407) para quien la apelación iría dirigida a la Milán de Valentiniano II, donde aún podría contar con antiguos apoyos – allí sobornaron años antes a Macedonio (S.Sev., *Chron*. II, 48, 5) – lo que enconaría más los recelos de Máximo. Este ordenó el traslado de los encausados a Tréveris para ser juzgados allí y, tras las conocidas sentencias capitales, necesitado como estaba de recursos económicos, confiscó los bienes de los ajusticiados, razón por la cual se hizo cargo de la última fase del proceso judicial el *fisci patronus* Patricio. Con el capítulo titulado "Un mártir para Gallaecia (385-400)" Piay Augusto aborda el proceso por el cual P., una vez ejecutado, devino en mártir para sus seguidores y como tal fue venerado por ellos, generando un cisma en las iglesias hispanas que se intentó zanjar con la celebración del Concilio de Toledo. Un tema interesante que se introduce en este capítulo es el del lugar donde debieron ser depositados los restos mortales de P. en Tréveris. Tras reproducir una cita del hagiógrafo italiano bajomedieval Pietro di Natali (*Catalogus sanctorum et gestorum eorum*, 1369-1372, lib. XI) que dice "los cuerpos de ambos (P. y Latroniano) fueron enterrados en la iglesia de la ciudad de Tréveris", Piay Augusto arguye que sus restos debieron haber sido depositados no en la sede episcopal, sino extramuros, en la iglesia de S. Paulino que está próxima a la famosa *Porta Nigra* – incluye un mapa de la ciudad en el siglo IV (p. 105) – lugar donde Piay Augusto ubica la ejecución de P. (p. 91). No obstante, H. Heinen (*Trier und das Treverland in römischer Zeit*, Trier, 1985, p. 253; *Frühchristliches Trier: von den Anfängen*

bis zur Völkerwanderung, Trier, 1996, p .208) la ubica dentro de la ciudad, "vielliecht auf dem Forum oder im Amphiteather". Piay Augusto retoma finalmente el tema del posible lugar de reposo de los restos de P. tras su traslado a Hispania, tema ya tratado en su anterior trabajo y sobre el que se ratifica asignando a Astorga, sede de los filopriscilianistas Simposio y Dictinio, el lugar del sepelio "pues carecería de sentido que Simposio hubiese organizado el regreso de los priscilianistas para enterrarlos lejos de su sede episcopal" (p. 109). Por último, como hace también M. Veronese (Tempora grauia et periculosa*: il caso Priscilliano*, in *Auctores Nostri* 5, 2007, p. 237-262), Piay Augusto titula el último capítulo del libro "Tiempos dramáticos y peligrosos (400)", tomando como referencia la célebre cita con que Sulpicio Severo inicia los capítulos de su *Crónica* dedicados a P. (*Chron*. II, 46, 1: *Sequuntur tempora aetatis nostrae grauia et periculosa* …). A modo de epílogo Piay Augusto trata en este capítulo las consecuencias del sínodo toledano que, en definitiva, supusieron a su juicio un cierre en falso de la crisis priscilianista pues "los seguidores de P. se mantuvieron muy vivos al menos hasta el siglo VII" (p. 117). Piay Augusto completa así su obra sobre P. con un trabajo que sirve de complemento a su anterior monografía, hasta el punto que podría haber constituido perfectamente la primera parte de esta. No hubiera estado de más que todo ello hubiera formado una única obra sobre el celebérrimo obispo abulense. De ahí el haberlas reseñado de forma conjunta. Andrés OLIVARES GUILLEM.

Eric E. POEHLER, *The Traffic Systems of Pompeii*, Oxford, Oxford University Press, 2017, 24,5 × 16 cm, XVIII-276 p., fig., 55 £, ISBN 978-0-19-061467-6.

Lavoro originale e innovativo a tutto tondo – nel tema, nel metodo e nei risultati –, la monografia di E. Poehler corona un ventennio di attività sul campo, ricerche e studi: sin dal 1998 l'autore ha coerentemente perseguito l'obiettivo di coniugare l'analisi di un problema specifico (il traffico veicolare) e di un caso di studio (Pompei) con un interesse di ricerca di più ampio respiro, la città nel mondo romano. Il risultato è un libro che sa trarre dall'analisi di un caso particolare la chiave di lettura di un aspetto fondamentale del vivere in città, il movimento veicolare, di cui le strade (prese in esame come sistema complesso, fatto di direttrici viarie, superfici e arredi) erano e sono supporto e strumento indispensabile e fondante. Libro che tratta di intersezioni, materiali e immateriali, non solo fra assi viari e fra strade ed altre infrastrutture, idrauliche *in primis*, ma anche fra istanze di segno diverso, *The Traffic Systems of Pompeii* si colloca all'intersezione fra più assi di ricerca: strutture e dinamiche del movimento, con focus sulle loro tracce materiali, studi "city-wide" (di cui l'autore auspica la rinascita, p. 255), "nuova Pompeianistica" (per usare una formula da chi scrive già proposta in più sedi, dal 2009 in poi: A. Coralini, *Vesuviana. Lavorare per progetti,* in A. Coralini (ed.), *Vesuviana. Archeologie a confronto. Atti del Convegno Internazionale (Bologna, 14-16 gennaio 2008)*, Bologna, 2009, p. 19-38, part. 28-31). Come l'affermazione con cui l'autore conclude la sua monografia – "still there remains much to be gained by walking the city with fresh eyes and novel questions" (p. 255) – ricorda al lettore, anche il lavoro di Poehler si inserisce infatti in quell'indirizzo di ricerca nell'archeologia classica che dagli anni Ottanta del secolo scorso cerca di rivedere criticamente il ruolo assegnato dalla letteratura scientifica, da oltre due secoli ad oggi, Pompei: un ruolo di paradigma, sovradimensionato rispetto alla reale natura del sito vesuviano, caso di studio eccezionale sì, ma per la sua storia conservativa più che per la sua importanza in antico. Rileggere Pompei con occhi nuovi e nuove domande, come Poehler ha fatto ed invita a fare, implica la consapevolezza di come uno dei siti archeologici più celebri al mondo sia a tutt'oggi ancora quasi totalmente inedito e solo in minima parte studiato "comme il faudrait", ovvero con

un approccio libero dai topoi e dagli assunti della *vulgata,* quale quello di cui è frutto il libro in esame. Pompei, come ricorda Poehler, resta in attesa di chi, "patient observer" (p. 255), voglia riscoprirne e valorizzarne le potenzialità, cogliendo l'opportunità di esaminare "new forms of evidence and new lines of inquiry", oltre che di arricchire, e forse anche modificare, la sua (e la nostra) concezione del mondo romano (p. 2), "even without excavations" (p. 3). Condizione indispensabile per la decostruzione dei vecchi e nuovi miti è, e non solo per Pompei, il recupero dei dati primari: l'evidenza materiale va documentata e riconsiderata analiticamente e sistematicamente, sia tramite ricerche puntuali, come quella dedicata da Poehler alle tracce del traffico nel sito moderno e al suo funzionamento nella città antica, sia attraverso un approccio ad ampio spettro, quale quello adottato dallo stesso Poehler in altri suoi progetti dedicati a Pompei, "Pompeii Bibliography and Mapping Project" e "Pompeii Artistic Landscape Project". Nel caso di studio (le strade e il traffico che vi si svolgeva) oggetto del libro in esame, il lavoro di Poehler ha preso il via dalla constatazione dell'assenza, nella storia degli studi su quella infrastruttura, di un approccio volto a verificare il come e il perché le strade romane fossero una delle principali componenti dell'organizzazione dello spazio e del suo uso nel paesaggio, e dalla scelta di fare del contesto urbano e del sito di Pompei l'oggetto di una nuova ricerca (p. 3-11). Sino a quel momento, la strada, come componente attiva dell'organismo urbano, era stata l'unità di analisi e lo scenario dell'indagine (come, per esempio, anche nel lavoro di J. Hartnett sulla strada urbana, *The Roman Street: Urban Life and Society in Pompeii, Herculaneum, and Rome*, Cambridge, 2017), ma non ancora l'oggetto di una sistematica analisi archeologica che la prendesse in esame anche come prodotto di una "ongoing negotiation of control" fra pubblico e privato, fra potere costituito e iniziativa individuale (p. 19). Unica eccezione, prima del lavoro di Poehler, il pionieristico articolo di S. Tsujimura (*Ruts in Pompeii: The Traffic System in the Roman City*, in *Opuscula Pompeiana* 1, 1991, p. 58-86), di cui Poehler non manca di evidenziare l'importanza (p. 9-10, 95, 119-121, 123, 145, 149, 203), nella sua rassegna critica dei "new myths of ancient traffic" (p. 11). Allo studioso giapponese va infatti riconosciuto il merito di aver per primo affrontato il tema del traffico (veicolare) e dei suoi flussi, soprattutto sancendo la fine della semplicistica nozione secondo la quale la rete di strade sarebbe stata un sistema aperto e a libera circolazione. Tsuijmura, a giudizio di Poehler, avrebbe però mancato di trarre tutte le conseguenze del suo approccio innovativo: in particolare, non affrontando il tema delle direzioni del traffico veicolare, problema invece centrale nel lavoro e nella monografia di Poehler, che in più sedi ha dato rilievo alla sua scoperta più nota, quella del "right -hand driving" propio del mondo romano (capitoli 6 e 8, *passim*), argomento anche di altri suoi contributi (fra cui *The Circulation of Traffic in Pompeii's Regio VI*, in *JRA* 19, 2006, p. 53-74). Con il lavoro di Poehler le strade diventano la realtà materica dalla quale partire per ricostruire la vita dell'antico scenario cittadino, in una sinergia continua fra descrizione archeologica, discussione e interpretazione storica. Obiettivo ultimo, la riscoperta dei sistemi di traffico (veicolare), come prodotto del pluristratificato "entanglement" fra persone e cose: le strade, e le loro "materialities", sono un mezzo, di fondamentale importanza, e non il fine principale. Se nel libro il traffico pedonale brilla per la sua assenza, si tratta di un'assenza giustificata, in quanto determinata dalla scelta di metodo dell'autore (fondare l'analisi sul dato archeologico) e quindi dalla stessa invisibilità materiale del traffico non veicolare. *The Traffic Systems of Pompeii* è il risultato di una sistematica verifica autoptica dell'evidenza materiale in esame: un lavoro certosino, frutto di quel "repeated engagement" (p. xv) di cui molto beneficerebbero tutti gli assi di ricerca su Pompei e di cui rendono conto anche le accurate tabelle che corredano il testo, nonché la banca dati e la mappa distributiva accessibili on line (<https://scholarworks.umass.edu/data/3>;

< https://umass-amherst.maps.arcgis.com/apps/webappviewer/index.html?id=1fc1f3cc-040b417e8d70a58e82ce9e27&extent=1610809.8004%2C4974540.5948%2C1615396.0221%2C4976649.779%2C102100>). Base di partenza, la collazione e l'analisi delle tracce materiali del movimento stradale: dato il silenzio delle altre fonti, l'evidenza archeologica ha il ruolo obbligato di fonte unica. In essa sono soprattutto gli elementi litici con funzioni di paracarro ("kerbstones") e di attraversamento pedonale ("stepping-stones"), che possiedono il maggior potenziale per definire la circolazione del traffico a Pompei, ad avere il ruolo di reperti chiave. Come Poehler ha dimostrato già in lavori precedenti e come conferma in questo libro, sono le tracce dell'usura sul corpo stradale, prodotte dal reiterato transito di veicoli, gli indicatori archeologici più importanti, quali "marks" di una lunga stratificazione di passaggi (capitolo 5). Mai esaminate prima nel dettaglio e nel loro insieme, tali tracce vengono valorizzate da Poehler come "directional evidence" (p. 229), quali fossili guida per verificare la tesi di Tsuijmura sull'esistenza di una sistematica organizzazione del traffico e sui quali fondare un metodo applicabile anche ad altri casi di studio. La scelta di Pompei, "as an example and a model" (p. 254), determinata soprattutto dalla natura peculiare del sito, ovvero dalla rilevanza quantitativa e qualitativa della sua evidenza materiale, non resta scelta autoreferenziale: il caso Pompei, "example" quale caso di studio, analizzato nel dettaglio, e "model" sul piano del metodo analitico e interpretativo, è affiancato (capitolo 8) da *comparanda* selezionati fra gli altri ventiquattro siti urbani, di ambito mediterraneo, presi in esame da Poehler. In questo senso, *The Traffic Systems of Pompeii* costituisce un importante contributo anche a quella rilettura di Pompei che è l'obiettivo della "nuova Pompeianistica": tornare a e su Pompei con occhi nuovi e nuove domande, per restituirle la sua natura di città romana fra le tante. Obiettivo, questo, raggiunto in modo esemplare da Poehler, con la sua rilettura critica del sistema di movimento stradale di una città romana (Pompei, in questo caso, ma in potenza, ogni altra dell'Impero), non come mero insieme di manufatti, ma come prodotto dinamico di una serie di azioni: in altri termini, come componente in divenire di un organismo urbano (p. 22) e quale condizione prima della "navigation of the city" (p. 253). Il dato archeologico è sì fondante, ma mai sufficiente in sé: fine ultimo è la ricostruzione storica, per arrivare alla quale Poehler innesta con maestria sulla descrizione archeologica le informazioni che è possibile trarre da fonti complementari, quali la letteratura, l'epigrafia, le leggi, le immagini. Sotto la lente dell'indagine di Poehler e attraverso il suo capillare triage cade la maggior parte dei vecchi e nuovi miti sulle strade e sul traffico di Pompei. Fra le vittime di questa azione di bonifica della *vulgata*, anche i solchi carrai, "the natural starting point for the examination of traffic" (*The Circulation of Traffic in Pompeii's Regio VI*, p. 55): nella nuova lettura questi restano sì fossili guida per la ricostruzione del traffico veicolare pompeiano, ma da interventi intenzionali e infrastrutturali diventano risultato di tale attività, piuttosto che suo presupposto. Il libro si articola in tre parti, di cui la prima (capitolo 1) è dedicata alla contestualizzazione del lavoro di Poehler nella storia degli studi sul tema delle strade e del traffico, mentre la seconda (capitoli 2-6) è consacrata al caso di studio, Pompei, e alla presentazione dei risultati del "metodo Poehler", proposto come paradigma per altri casi di studio. La terza (capitoli 7-8), infine, è riservata all'inserimento del campione pompeiano nella macrostoria dell'impero, con focus sul Mediterraneo (capitolo 8), e con una concessione anche ad un esperimento di rievocazione dell'attività di un *mulio* (capitolo 7). Più in particolare, il capitolo 2 offre la base urbanistica per gli approfondimenti successivi. In esso Poehler ripercorre in sintesi i capisaldi della letteratura scientifica sullo sviluppo urbano del suo caso di studio, per proporre la sua tesi, fondata sull'analisi della rete viaria, cioè che a Pompei abbia ricevuto, con una vera e propria rifondazione, il suo "master plan" alla fine del IV secolo a.C., quando "a

complete street network" sarebbe stato "designed and executed" (p. 41), per poi venir implementato sino al 79 d.C. pur rimanendo invariato nelle sue linee portanti (p. 44 ss.): come Poehler ricorda (p. 43), le incongruità riscontrabili nell'evidenza archeologica possono spiegarsi come il risultato non necessariamente di "discontinuities in times", ma piuttosto di "compromises for practical (topography, defense) and theoretical (aesthetics) purposes". Su questa base Poehler procede all'esame delle "materialities" della rete stradale di Pompei, dai piani stradali (capitolo 3) fino ai suoi principali fossili guida, gli elementi in elevato dell'architettura della via (capitoli 4 e 5), per poi (capitolo 6) proporre, attraverso l'interpretazione di oltre 600 casi di "directional wear", la ricostruzione diacronica del sistema di traffico di Pompei, che attraverso quattro tappe principali (p. 172-173) da "diverging" sarebbe stato trasformato in "alternating" all'arrivo in città dell'acquedotto augusteo, intorno al 20 a.C. Il capitolo 5 condivide la metodologia adottata per "identify, evaluate, and aggregate the evidence for traffic", allo scopo di offrire alla comunità scientifica "a species of handbook, suitable for consultation while in the field and applicable to the wider Roman world or anywhere and at any time that cart's wheels eroded the surfaces of the street" (p. 20), mentre il capitolo 6 si propone come l'"archaeological heart" del libro, lo spazio in cui sulla base della descrizione del sistema di traffico come "archaeological fact" si sviluppa la discussione su di esso come "historical phenomenon" (p. 20). In ogni sua tappa, il discorso di Poehler resta coerente con l'indirizzo di metodo: leggere l'evidenza archeologica, "a patchwork of different choices", come prodotto di "social forces" (p. 54) e come "social capital" (p. 73-76), senza mai rinunciare alla vigilanza sui "levels of certainty" necessari "in the recording of evidence on street features" (p. 137). Una vigilanza, quella sul grado di affidabilità della base documentaria, sempre indispensabile, soprattutto in siti, come Pompei, dalla storia conservativa lunga e complessa (nonché spesso invisibile a livello documentale). Pompei va considerato come un *unicum* oppure "solo" come un caso esemplare, "for its preservation" (p. 216) e per la sua peculiare evidenza archeologica, così "remarkable in many ways, not least in its clarity and abundance" (p. 188)? La domanda resta aperta, almeno in parte, soprattutto a causa della carenza di *comparanda*: pochissimi sono i siti che offrono condizioni simili, non solo in termini di ricchezza dell'evidenza materiale, ma anche e soprattutto per l'essere stati oggetto di uno studio capillare e sistematico come quello da Poehler dedicato a Pompei. Si tratta di un limite che il progresso delle ricerche potrà superare, ma che comunque nulla toglie all'esperimento (di successo) di Poehler e a quello strumento di lavoro che lui stesso ha concepito come "a kind of detachable handbook for the identification and evaluation of evidence for traffic at other archaeological sites" (p. 19, 103)", dedicandogli la parte centrale (capitoli 2-6) della monografia, e per il quale auspica l'adozione per altre città romane (p. 216). Dalle strade al traffico, dalla rete alla circolazione, dall'insieme al sistema dinamico: è andato in questa direzione, e ha raggiunto questi obiettivi, il lavoro di Poehler, riuscendo nell'intento di "address the methodological gap between the evidence available to us and our ability to recognize and interpret it" (p. 257).

Antonella CORALINI.

Anton POWELL / Philip HARDIE (ed.), *The Ancient Lives of Virgil: Literary and Historical Studies*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2017, 24 × 16 cm, XIV-210 p., 64 £, ISBN 978-1-910589-61-8.

El carácter híbrido, entre histórico y literario, del subgénero biográfico se pone en evidencia en el presente libro desde su propio subtítulo. Más aún, los editores Anton Powell y Philip Hardie reconocen ya en el 'Preface' (p. vii) que ha sido su objetivo

"above all, to draw those who see themselves as philologists into conversation with others who identify as historians". Intentan de ese modo contribuir a calibrar mejor la aportación real de las *Vidas virgilianas*, tradicionalmente tomadas en consideración como fidedignos documentos históricos y que hoy sin embargo algunas voces muy autorizadas han llegado a considerar "a mere congeries of inventions" (N. Horsfall, *Virgil, Aeneid 3: A Commentary*, Leiden, 2006, p. xxiii). Los trabajos publicados, que parten de las intervenciones orales realizadas por los autores durante una Conferencia celebrada en la Universidad de Cambridge en septiembre de 2013, se insertan pues en la nueva corriente interpretativa de nuestro siglo, que considera "the lives within their own cultural contexts, and as part of the larger reception of texts within antiquity" (Hardie, 'Introduction', p. ix). La ordenación de los capítulos va del enfoque filológico al histórico, dejando en el centro trabajos sobre la recepción de las *Vidas* en los períodos tardío y medieval. Encabeza la serie el capítulo de Irene Peirano Garrison: "Between Biography and Commentary: The Ancient Horizon of Expectation of *VSD*" (p. 1-28). La autora comienza aceptando la intensidad con que en la tradición biográfica greco-romana se da el fenómeno de la 'construcción autorial' por parte de los lectores-biógrafos, y recuerda el descrédito que ello le ha procurado entre la crítica reciente, pero sostiene que es falsa la dicotomía que se pregunta si estas obras son documentos históricos fiables o mera ficción y recuerda hasta qué punto es la propia *literariedad* la que configura la *persona* del poeta, no ya por obra de la 'biografía alegórica' sino de los propios poetas luego alegorizados, como ilustran los ejemplos de Virgilio respecto de Teócrito o de Horacio respecto de Arquíloco o Simónides: "In this reading, a poet's work includes his life and in turn his life becomes synonymous with his work" (p. 2). En el caso de la *VSD* la autora recuerda su parentesco con la crítica literaria helenística (y en especial con los escolios a Teócrito) y su vinculación al género del comentario, al que servía de prefacio, lo que considera "indicative of their role as creative forms of commentary, addition to and continuation of canonical texts" (p. 4). Con estas premisas el capítulo se dedica a analizar los datos (auto-)biográficos de Virgilio en las *Bucólicas* y – en menor medida – en sus dos obras mayores, y se cierra con una interesante propuesta para leer los textos de alegoría biográfica (y entre ellos la *VSD*) como "narrative commentary", esto es, volviendo a insistir en el carácter complementario de las *Vidas* y los comentarios propiamente dichos: "Provocatively, we might say that *VSD* could well be approached as a form of biographical commentary in narrative form" (p. 18). Andrew Laird titula así su capítulo: "Fashioning the Poet: Biography, Pseudepigraphy and Textual Criticism" (p. 29-49). Respecto de la lectura 'historicista' o 'biográfica' de textos poéticos comienza señalando que es "perilously circular" (p. 29), lo que explica que dedique su capítulo a hacer una lectura de las *Vidas virgilianas* (*VSD* y la *Vida* de Focas), como una forma de exegesis, cercana a la crítica literaria, y no como documentos de naturaleza historiográfica, y presta una especial atención a los documentos pseudoepigráficos (*Culex*, el falso incipit *Ille ego qui* …, el epitafio de Virgilio, *Anth. Lat.* 653,…) y su influencia en aquellas obras biográficas. Seguramente por un lapsus, el autor se refiere (p. 37) al "elegiac couplet which closed the *Culex*", poema en hexámetros. Las páginas más provocadoras (p. 38-44) son aquellas dedicadas a poner en relación Ov., *Tristia* 1.7, esp. 15-40, con el falso incipit a la *Eneida* y, más aún, con la noticia de la *VSD* sobre la voluntad de Virgilio de quemar el poema, una voluntad que, según aquí se defiende, sería una creación hecha a partir de Ovidio, y no al contrario. Seguramente es excesivo, en fin, parangonar la labor de los autores de algunos de estos pseudoepígrafes, que operan "impersonating the author", con la de los críticos textuales que, siguiendo el mismo principio, proponen conjeturas usando argumentaciones como "Virgil had in mind …" (p. 44): sería más apropiado compararlo con la adición, en traducción y aun ediciones modernas,

de (sub-)títulos o encabezados para facilitar la lectura de una obra. En la proposición de conjeturas intervienen otros múltiples factores y requisitos que no pueden ser obviados sino con exceso de simplificación. “Biography and Virgil’s Epitaph” es el capítulo elaborado por Ahuvia Kahane (p. 51-72), quien, a través de la comparación con otros conocidos epitafios (Claudia, Zósimo, Plistias, Claudia Grapte, el pseudoepitafio de Lucano, entre otros), propone una lectura del epitafio *Mantua me genuit* … como un “direct marker, a functional place-holder or reference-point for the transition between life and ‘after life’ ” (p. 51), como “a brief, memorable, quotable ‘site of memory’ ” (p. 63). Netamente filológico es el capítulo de Stephen Harrison (“The *Vita Phocae*: Literary Context and Texture”, p. 73-91), quien ofrece una introducción, texto crítico (el de Brugnoli-Stok, Roma 1997, con leves adaptaciones, como él mismo reconoce, aunque con la enojosa – por inconsecuente – alternancia de las grafías *v*/*u* para el valor consonántico), traducción y comentario de este poema (añadiendo algunos datos, en este caso, al comentario de Brugnoli, Pisa 1984, material que identifica mediante el subrayado del texto). La aportación básica de este trabajo es profundizar en las fuentes y relaciones literarias del poema, lo que lleva a Harrison a reivindicar su valor y posición dentro de la producción de su época, particularmente la centonaria así como las paráfrasis bíblicas y poemas hagiográficos cristianos. Todas las secciones del poema son puestas en correlación con su correspondiente sección en la *Vita Donati* (*VD*), aunque para ulteriores detalles se remite al mencionado trabajo de Brugnoli. Al mismo poema dedica su capítulo Scott McGill: “Larger than Life: The Elevation of Virgil in Phocas’ *Vita Vergiliana*” (p. 93-112). McGill se centra en las divergencias del poema de Focas respecto de la *VSD*: el autor defiende que Focas se basa en – y eventualmente desarrolla – la información de la *VSD* y añade otros datos (el prodigio de las abejas y el de la cuna ofrecida por la tierra al recién nacido) de su propia cosecha con la intención de engrandecer la figura de Virgilio, en la línea de la biografía ejemplarizante, más allá de lo que ya había hecho la *VSD*. El capítulo de Nora Goldschmidt: “Cameo Roles: Virgil in Ovidian Biography” (p. 115-132) dedica atención al *Nachleben* de Virgilio, no ya a través de su obra, sino también al de su biografía (considerada ésta como una forma de ‘interpretación literaria’, en la línea de los capítulos de Peirano Garrison o Laird). Concretamente analiza la presencia marginal (“cameo role”) de Virgilio en dos obras sobre la recepción y biografía de Ovidio: un *accessus* medieval hallado en dos mss. de los *Tristia*, en el que ambos poetas aparecen como rivales en un *error* o amor prohibido y peligroso, y el *Poetaster* de Ben Jonson, que también hace aparecer a Virgilio al final de la intervención *biográfica* de Ovidio, insistiendo en el contraste de sus respectivas relaciones con Augusto, pero que, en un nivel más profundo, los iguala al poner en boca de Virgilio el relato ‘licencioso’ de las *bodas* de Dido y Eneas. También versa sobre recepción el capítulo de Fabio Stok: “The *Vita Donati* in the Middle Ages” (p. 133-152). Esta recepción presenta la paradoja de que, habiendo tenido la *VSD* una enorme influencia en la imagen biográfica de Virgilio desde la misma Edad Media, su texto tuvo sin embargo una circulación limitada tras el siglo IX y fue casi desconocido en la baja Edad Media hasta su redescubrimiento a finales del XIV. El capítulo se dedica a elucidar las causas de ambos fenómenos, aunque la amplitud de la influencia se explica de partida por haber sido la principal cantera de la que – directa o indirectamente – bebieron las diferentes versiones posteriores. Tras pasar revista a la escasa circulación manuscrita, aduce como primer factor para ello la larga extensión del texto, que obró en favor de otras *Vitae* o de versiones abreviadas de ésta; como segundo factor, la compleja configuración del texto, derivada en última instancia de Suetonio, que sufrió la competencia del esquema exegético de ‘siete partes’ practicado por Servio, o la de las siete *periochae* o *peristaseis* atribuidas a Juan Escoto Eriúgena, y aun la competencia del ‘esquema abreviado’

utilizado desde la Antigüedad tardía; como tercer factor, Stok apunta al escaso interés que para el lector medieval tenía buena parte de la información aportada por *VSD*, que consecuentemente no aparece en la mayoría de *Vitae* en circulación. Como contrapunto, otros detalles sí suscitaron gran interés, por lo que aparecieron incluso ampliados y hasta modificados, de todo lo cual se dan cumplidos ejemplos en estas páginas, que se convierten así en una sólida piedra de toque para determinar el origen de determinados rasgos o sucesos atribuidos a la vida de Virgilio. No está de más, creo, recordar que algunos de estos rasgos del retrato de Virgilio han llegado casi hasta nuestros días, condicionando a su vez, en medida no pequeña, nuestra lectura de sus poemas. En el terreno de la Historia se adentra el trabajo de Hans Smolenaars: "The Historical Truth of Vergil's Recitation of the *Georgics* at Atella" (*VSD* § 27)" (p. 153-172). Frente al escepticismo riguroso de Horsfall "and other disbelievers", que Smolenaars refuta pormenorizadamente, el autor opta por una vía intermedia ("I am not prepared to reject categorically any information in the *Vita* as untrustworthy *per se*", p. 154), es decir, cree que para determinar la – falta de – veracidad de la *VSD* debe invertirse la carga de la prueba. Como ejemplo de su tesis, intenta en estas páginas demostrar con riqueza de detalles que la conocida recitación de las *Geórgicas* en Atela en el verano del año 29 pudo efectivamente tener lugar. Su demostración es verosímil pero no inapelable, lo que me temo vuelve a dejar las posiciones en el mismo lugar. Un enfoque igualmente polémico, pero en este caso frente a los excesos de la interpretación de la *VSD* en clave alegórica, tiene el último capítulo del libro, a cargo de Anton Powell: "Sinning against Philology? Method and the Suetonian-Donatan Life of Virgil" (p. 173-198). Powell cree que la *VSD* debe ser abordada combinando dos enfoques: "literary criticism and historical source-criticism", puesto que el dominio absoluto del primero ha podido llevar a la – a su entender, errónea – convicción de que este enfoque es autosuficiente. Powell comienza su trabajo ilustrando su crítica con un par de trabajos de – respectivamente – Don y Peta Fowler (1996) y Nicholas Horsfall (1995), en los que detecta exceso de escepticismo para determinados detalles relativos, por ejemplo, a la vida privada de Virgilio, pero aceptación acrítica de otros como las fechas de nacimiento y muerte. A continuación relaciona y analiza todos los datos aportados por la *VSD* que *no* proceden de la obra de Virgilio, una información que destaca, a su juicio, por su densidad y por el cuidado en las indicaciones cronológicas. La noticia sobre la casa y el patrimonio dinerario del poeta sirven a Powell (recordemos, autor del conocido libro *Virgil the Partisan*) para volver sobre un tema que le es caro: para criticar la forma en que esta noticia ha sido tratada por los filólogos, generalmente reacios a admitir que Virgilio dependiera abiertamente de Augusto por lo que ello implicaría sobre la independencia del poeta en la composición de sus obras. Después de analizar la importancia del papel que Augusto representa en la vida y obra de Virgilio, Powell, aun admitiendo explícitamente (p. 187) que "inevitably speculation is involved", se deja llevar por la tentación de una vieja hipótesis: que Augusto hubiera provocado directa y conscientemente la muerte de Virgilio, en vista de que el poeta estaba dispuesto – siempre según la *VSD* – a destruir la *Eneida* y desde luego decidido a retrasar su publicación. Como sabemos, esta hipótesis ya fue manejada en la ficción por David Wishart en *I Virgil* (1995) y por Sebastiano Vasalli en *Un infinito numero* (1999), y se apoya en la credibilidad que ofrecen tanto las circunstancias y móviles como el perfil del supuesto ejecutor. Powell pasa revista a diferentes casos de personas que, según distintas fuentes históricas, tuvieron contacto directo con Augusto y murieron 'poco después', y cierra este elenco – ciertamente ilustrativo – con una comparación entre la muerte de Virgilio y la de Cleopatra, que de acuerdo con otros historiadores él también atribuye a Augusto. Su convicción es que para Augusto "the poem had become more valuable than the poet" (p. 192). Es cierto que en todo momento

Powell recuerda que se trata de una hipótesis, pero es que de hecho aquí corresponde a él la carga de la prueba: si Smolenaars hacía esta justa advertencia a quienes niegan veracidad a la *VSD*, vaciándola de buena parte de su contenido, otro tanto cabe decir a quien, como aquí Powell, lo *sobresatura*, por muy verosímil o al menos tentadora que resulte su propuesta. El volumen se cierra con un 'Index' (p. 199-210).

Luis RIVERO GARCÍA.

Anne QUEYREL BOTTINEAU / Marie-Rose GUELFUCCI (ed.), *Conseillers et ambassadeurs dans l'Antiquité*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2017 (Dialogues d'Histoire Ancienne. Supplément, 17), 22 × 16 cm, 866 p., 49 €, ISBN 978-2-84867-599-2.

Il volume, curato da Anne Queyrel Bottineau e Marie-Rose Guelfucci, raccoglie 37 contributi presentati in occasione di due convegni internazionali, tenutisi a Parigi e a Besançon nel corso del 2015. Esso presenta un'articolazione in cinque parti che corrispondono ad altrettanti nuclei tematici e che sono accompagnate da prologhi ed epiloghi. Le prime quattro parti (*Figures de sages conseillers*; *Conseillers en régime démocratique : le cas d'Athènes*; *Le conseiller des puissants*; *Perception et représentation des conseillers*) vertono attorno alla figura del consigliere; la quinta si concentra invece sulla funzione "du conseiller à l'extérieur" (p. 35) e ne sono protagonisti *Ambassadeurs, négociateurs et intermédiaires*. Nell'*Introduction* (p. 17-32), Anne Queyrel Bottineau sottolinea l'importanza che, nel mondo antico, era stata riconosciuta alla pratica verbale del consigliare. Già nell'*Iliade*, l'uomo perfetto è "celui qui est bon au conseil et à la guerre" (p. 23). I Greci, seguiti dai Romani, mostrarono consapevolezza del nesso indissolubile che, nei comportamenti umani guidati dalla ragione, lega il consiglio alla presa delle decisioni e alle azioni che ne conseguono. Determinante, ai fini dell'efficacia del consiglio, – è ancora la lezione degli antichi a rivelarlo –, è la relazione che si stabilisce tra il consigliere e il consigliato, sia esso il popolo tutto, un gruppo ristretto o un singolo: al consigliere non basterà la competenza, ma sarà altresì necessaria la capacità di far comprendere, di comunicare, di persuadere. Queste stesse qualità sono richieste all'ambasciatore, la cui attività è complementare a quella del consigliere: "la mission de l'ambassadeur prolonge d'un certaine manière celle du conseiller par la parole qu'il transmet, de sa communauté d'origine aux autres communautés" (p. 27). Nella *Présentation détaillée de l'ouvrage* (p. 33-55), Marie-Rose Guelfucci offre una sintetica illustrazione delle sezioni e di ciascuno dei contributi presenti all'interno del volume. Il lettore riceve così un primo assaggio della ricchezza dei percorsi esplorati e della notevole quantità di fonti greche e latine prese in esame, in un arco cronologico che muove dall'epoca omerica per giungere sino alla Tarda Antichità. Proprio in ragione del loro numero cospicuo, non è possibile, in questa sede, discutere singolarmente il valore dei contributi. Si cercherà allora di evidenziare alcuni aspetti che emergono da una lettura complessiva del volume e che, a parere di chi scrive, appaiono particolarmente meritevoli di attenzione, soprattutto sul piano metodologico. In primo luogo, nella varietà di tipologie di consiglieri / ambasciatori e consigliati – appartenenti al mondo umano e a quello divino, al mito e alla storia – ci imbattiamo in figure in apparenza 'marginali', come le donne e gli stranieri, il cui trattamento solleva specifiche questioni interpretative. Nell'universo femminile ci conducono da un lato il contributo di A. Bielman Sánchez (*Comment identifier des appuis discrets ? L'entourage des reines Cléopâtre I et Cléopâtre II (180-115 av. J.-C.)*), che tenta di ricostruire la cerchia di sostenitori e collaboratori delle regine ellenistiche Cleopatra I e Cleopatra II, dall'altro quelli di L. Prandi (*Consiglieri inascoltati alla corte di Alessandro il Grande*, spec. p. 366-367 dove si parla di Olimpiade),

F. Caillout (*Tanaquil, Tullia, Damarata : les conseillères officieuses des rois dans l'Histoire Romaine de Tite-Live et la dégradation de la monarchie*) e A. Becker (*Theodora. De la femme de l'empereur à la conseillère du prince*), dove le donne stesse – rispettivamente in epoca ellenistica, nei tempi della più antica storia di Roma e nell'ultimo secolo dell'Impero – assumono, in maniera esplicita o dissimulata, il ruolo di consigliere di uomini di potere. Come risulta dalle analisi proposte, il nostro giudizio su queste figure è inevitabilmente condizionato dal filtro maschile attraverso il quale le loro storie sono giunte sino a noi e dalla reticenza, comune alle fonti antiche, nel riconoscere qualità e spazi di azione alle donne in ambiti, come la politica, tradizionalmente considerati di pertinenza maschile. Una ricostruzione 'mediata' è anche quella che riguarda l'operato di consiglieri stranieri, come mostra bene lo studio di C. Muckensturm-Poulle (*L'expertise éthique et politique de Calanos et Dandamis, les conseillers indiens du roi Alexandre*). Le divergenze esistenti tra i racconti di Strabone, Plutarco, Arriano e Palladio sull'incontro tra Alessandro Magno e i saggi indiani Calano e Dandami (o Mandami) rivelano, infatti, come la caratterizzazione morale e il messaggio di cui si fanno portatori i maestri Brahmani finiscano per piegarsi all'orientamento ideologico e al sistema di valori degli scrittori greci che li descrivono. La presenza di contributi come quelli di P. Brun (*Du choix des ambassadeurs dans la cité d'Athènes : l'exemple de l'ambassade de 346*), che prende in esame la documentazione epigrafica riguardante le ambascerie ateniesi condotte negli anni 394-323 a.C., e di C. Rodriguez (*Antoninos, un ambassadeur alexandrin citoyen romain ayant trahi l'Empire*), che ragiona sull'episodio trasmesso dal celebre papiro degli *Acta Pauli et Antonini*, è degna di nota perché allarga la discussione alle fonti epigrafiche e papirologiche. Una compiuta indagine sulle caratteristiche, competenze e modalità di intervento di consiglieri e ambasciatori nelle società antiche non può limitarsi unicamente alle fonti letterarie, per quanto abbondanti. Ad arricchire il volume concorre poi l'attenzione riservata, in molti dei contributi, al lessico 'tecnico' del consiglio e dell'ambasceria, soprattutto in ambito greco. Troviamo così approfondimenti sull'uso che i diversi autori fanno non solo di forme nominali e verbali comuni come σύμβουλος, βουλή, εὐβουλία, παραίνεσις, βουλεύειν e συμβουλεύειν (vd. in particolare M. Fartzoff, *Conseiller dans la tragédie grecque*; E. Bianco, Sumbouloi *: la perception de soi chez les orateurs attiques*; T. Blank, *Counsellor, Teacher, Friend: The* apragmôn *as Political Figure in Isocrates*), πρεσβεία, πρέσβις, πρεσβευτής (I. Savalli-Lestrade, *Ambassadeurs royaux, rois ambassadeurs. Contribution à l'étude du 'métier du roi' dans le monde hellénistique*), ma anche di termini più specifici come φιλαλήθεια, nel significato di virtù che legittima chi la possiede a proporsi come interlocutore e consigliere politico (G. Ottone, *La* philaletheia *come expertise etica dello storico politicamente impegnato. Il caso di Teopompo*). È naturale che un solo volume, per quanto ampio e ambizioso, non possa rendere conto della totalità degli aspetti importanti su un tema così vasto, come ammettono le stesse curatrici (p. 34). A nostro avviso, resta nell'ombra soprattutto la fondamentale riflessione teorica sulla pratica del consiglio che gli antichi svilupparono nei manuali di retorica. Avrebbe meritato maggiore spazio, per esempio, un testo come la *Retorica* di Aristotele, che fa del συμβουλευτικός uno dei tre generi del discorso persuasivo e ne definisce oggetto, destinatario, finalità e valori. Alcuni tratti caratterizzanti l'atto del consigliare sono già ben definiti nella trattazione aristotelica (solo fugacemente evocata da A. Hourcade, *La revendication du statut du conseiller : les sophistes et Isocrate* a p. 253, e da M.-P. Noël, *Discours panhellénique et discours de conseil : des* Olympiques *de Gorgias et Lysias au* Panégyrique *d'Isocrate*, a p. 298 n. 33): le due forme opposte, esortazione o dissuasione, che può prendere un consiglio; i differenti tipi di uditorio e di contesto al quale esso è indirizzato; la complementarità – insita nella stessa denominazione di συμβουλευτικός, che lo Stagirita

preferisce a quella di δημηγορικός – tra consiglio e deliberazione; la visione proiettata sul futuro, con un occhio al passato come fonte di esempio e insegnamento; la centralità dell'utile quale valore che muove il consiglio; l'efficacia del discorso legata non soltanto alla forza dell'argomentazione logica ma anche alla dimensione etica e patetica. I retori successivi, in Grecia come a Roma, si muoveranno sulle orme di Aristotele, dedicando largo spazio alla retorica del consiglio: basti qui ricordare il capitolo sul *consilium* e sul *genus deliberatiuum* nell'*Institutio Oratoria* di Quintiliano (3,8), dove – ancora una volta sulla scia di Aristotele – si offrono precetti sulla maniera più opportuna di strutturare il discorso nelle sue diverse parti, dall'esordio all'epilogo, e persino indicazioni sullo stile (differenti a seconda del destinatario del consiglio). Similmente, un esame della posizione del discorso di ambasceria nella trattatistica retorica avrebbe offerto una chiave di lettura fondamentale sulla sua evoluzione dall'epoca classica a quella imperiale. L'età classica non sembra riconoscere il πρεσβευτικὸς λόγος come forma discorsiva autonoma, confondendolo con la *demegoria*, e in età ellenistica esso continua a figurare accanto al δημηγορικός o al συμβουλευτικός. Anche Quintiliano, facendo menzione della *legatio* ad Achille nel nono libro dell'*Iliade*, la associa al *consilium* (*Inst.* 10,1,47). In epoca basso-imperiale, invece, Menandro Retore annovera il πρεσβευτικός tra i tipi epidittici, riservandovi peraltro un'intera sezione del suo trattato (Περὶ ἐπιδεικτικῶν 423, 6-424, 2). Come è stato ben suggerito da L. Pernot (*La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, t. I-II, Paris, 1993, p. 94 e 712-713), il mutamento nella classificazione è un diretto riflesso della trasformazione che interessò la pratica dell'ambasceria e i contenuti della comunicazione di cui gli ambasciatori si facevano portatori. Numerose, sotto l'Impero, divennero le ambascerie onorifiche, portatrici di ringraziamenti, congratulazioni o di buoni auguri. Nelle parole degli oratori, il posto centrale fu occupato non più dal consiglio o dalla richiesta, ma dall'elogio dell'imperatore o della città a cui si rivolgevano. In due momenti, all'interno del volume, viene superato l'orizzonte cronologico dell'Antichità classica, proiettando lo sguardo su epoche successive. Con il contributo di O. Jouffroy (*Dieu, le ministre et le roi : délégation et justification du pouvoir dans* Politica de Dios y gobierno de Cristo *de Francisco de Quevedo*), posto a chiusura della trattazione sul consigliere nel mondo greco-romano, il lettore è trasportato nella Spagna del 'Siglo de Oro' dove, attraverso l'opera di Francisco de Quevedo, incontra la figura del ministro-profeta, capace di riconciliare Dio con il potere politico. Nelle pagine finali, H. Duchêne (*L'archéologie classique aux prises avec le monde diplomatique. Le cas de Salomon Reinach en 1881*) ricostruisce, partendo dalla corrispondenza, le doti diplomatiche dell'archeologo Salomon Reinach, impegnato in una campagna di scavo in Tunisia nei difficili anni della conquista militare da parte delle truppe francesi. Pur considerando apprezzabile l'intento di oltrepassare i confini dell'Antichità e non disconoscendo la qualità dei lavori di Jouffroy e Duchêne, ci sembra che entrambi restino un po' isolati rispetto alla discussione che li precede. Sul piano tipografico, il libro si presenta ben curato; tra i pochi refusi si segnalano la non perfetta corrispondenza, nella citazione polibiana (8,19,5) a p. 49, tra il testo greco τὸ δὴ λεγόμενον, πρὸς Κρῆτα κρητίζων e la relativa traduzione ("mais il ne se rendait pas compte que, comme on dit, à Crétois, Crétois et demi"), e l'errata traslitterazione *Progymnasta* in luogo di *Progymnasmata* a p. 76. In generale, avrebbe giovato il rispetto di una maggiore uniformità nelle citazioni di parole ed espressioni in greco, riportate – anche all'interno di uno stesso contributo – ora conservando i caratteri greci ora facendo ricorso alla traslitterazione in alfabeto latino. La bibliografia è posta al termine di ciascun contributo, mentre in appendice il volume raccoglie parole chiave e abstract, presentati – in modo forse pletorico – in versione doppia (francese e inglese) o addirittura tripla (italiano, francese e inglese). Si sarebbero potuti proficuamente aggiungere,

invece, degli indici, e in particolare un *index locorum*, che avrebbe agevolato la consultazione di un volume dalle caratteristiche sin qui descritte. Per concludere, il libro, pur con le piccole riserve espresse, rappresenta una preziosa messa a punto sulle figure-chiave del consigliere e dell'ambasciatore, offrendo risultati interessanti e preparando il terreno per nuove future ricerche. Cristina PEPE.

Tino SHAHIN, *Fragmente der Historiker: Nikolaos von Damaskus. Übersetzt, eingeleitet und erläutert*, Stuttgart, A. Hiersemann, 2018 (Bibliothek der griechischen Literatur, 84), 23,5 × 15,5 cm, 127 p., 158 €, ISBN 978-3-7772-1804-5.

Les historiens germanophones seront ravis de disposer enfin d'une version contemporaine de l'œuvre conservée de l'intellectuel juif Nicolas de Damas, diplomate et philosophe, historien lui aussi. Tout ce qui relève de l'histoire, au sens large, a été réuni et commenté par Jacoby (n° 90), soit 15 *testimonia* (T) et 143 fragments (F). Tino Shahin était bien préparé à la tâche qu'il a assumée en soutenant, en 2016, une thèse de doctorat à l'Université de Bonn sur l'*Histoire universelle* (*Fragmente eines Lebenswerks. Untersuchungen zur Universalgeschichte des Nikolaos von Damaskus*). La présente publication contient donc les *Testimonia*, l'*Histoire universelle*, le *Recueil de coutumes*, l'*Autobiographie* et d'autres fragments de Nicolas, mais, curieusement, pas la *Biographie d'Auguste*, parce qu'elle a été publiée par J. Malitz (*Nikolaos von Damaskus. Leben des Kaisers Augustus,* Darmstadt, 2003). Évidemment, l'*Histoire universelle,* en 144 livres, se taille la part du lion (102 fragments) dans le volume. L'introduction dégage l'essentiel de ce que l'on sait sur le versant historique de la production écrite de Nicolas. La biographie se ramène à quelques lignes où ne fait défaut rien de fondamental. L'écrivain damascène avait reçu une éducation spécialement raffinée, qui s'est traduite notamment par des ouvrages de jeunesse, comme des tragédies et des comédies, dont absolument rien n'est resté. Philosophe attaché à Aristote, il avait composé des commentaires à au moins deux ouvrages portant sur les plantes. La composition, sans doute dans les années 20 avant J.-C., de la *Vie d'Auguste* tient pour une bonne part aux relations étroites nouées avec le prince romain après la bataille d'Actium, quand Hérode, maître de Nicolas, abandonna le parti d'Antoine. Texte de propagande, certainement. On hésitera pourtant à affirmer (p. 3) qu'il s'agissait « d'offrir à l'Orient un pendant grec à l'autobiographie du prince », c'est-à-dire les *Res gestae* d'Auguste, car, suivant J. Scheid (Res gestae Divi Augusti. *Hauts faits du divin Auguste,* Paris, 2007, p. LXIII et LXV), « [i]l n'a jamais été possible de prouver l'utilisation directe des *Res gestae* par les historiens romains. […] Il est […] absurde de supposer que les *Res gestae* auraient servi de modèle à certaines inscriptions ». On se rappelle de toute façon que le texte latin d'Ankara était doublé d'une version grecque dont l'équivalent figurait à Apollonie de Pisidie. Le rapprochement avec les *Res gestae* est d'autant plus incongru qu'aux yeux de Shahin, si l'on comprend bien, les fragments conservés portent sur l'enfance et la prime jeunesse d'Octavien (45 avant J.-C.). Tout lecteur du livre d'Édith Parmentier et de Francesca Prometea Barone (*Nicolas de Damas, Histoires, Recueil de coutumes, Vie d'Auguste, Autobiographie*, Paris, 2011, F 129 p. 228-229 et F 130 p. 294-295) en sera surpris, car dans le premier passage de leur édition, on trouve « Fin de l'Histoire de Nicolas de Damas et de la Vie du jeune César Auguste » (*Turonensis,* f. 159^{v}), dans l'autre « Fin de la Vie de César Auguste et de l'œuvre de Nicolas de Damas » (*Scorialensis,* f. 91-105), après un très long fragment narrant notamment l'assassinat de 44. Le crime des Ides de mars avec ses conséquences appartenait-il à la *Vie d'Auguste* ou à *l'Histoire universelle* ? Un rappel du problème qui remontre à F. Leo au moins eût été utile. L'*Histoire universelle* brossait une fresque immense, depuis les débuts mythiques jusqu'à

l'époque même de l'écrivain, y compris de riches exposés sur l'histoire juive. Elle se fondait sur une foule d'auteurs comme Homère, Hésiode, Hérodote, Ctésias, Xanthos, Éphore, Hellanicos, César et, naturellement, des textes bibliques. Le récit s'ornait parfois de dialogues, de discours, de réflexions philosophiques, autant d'éléments propres à monter en épingle l'étendue d'une culture. Shahin fait observer avec pertinence que maints historiens de l'époque avaient une visée universelle, comme Posidonios, Diodore, Strabon, Trogue Pompée, Denys d'Halicarnasse et Timagène d'Alexandrie. Il met le phénomène en rapport avec l'accession d'Octavien au pouvoir suprême et la domination qu'il fit peser presque sur la totalité du monde connu. On s'explique aisément la disparition de l'immense contribution du Damascène que ses dimensions rendaient d'autant plus difficile à reproduire et à diffuser que le genre lui-même paraît être entré en crise après la mort d'Auguste, que le succès des *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe a privé les développements de Nicolas de leur originalité, et que dans la tradition chrétienne Hérode et sa dynastie avaient acquis une réputation exécrable. La composition de l'*Histoire universelle* a sûrement réclamé la compilation d'une masse considérable de documents ethnologiques, c'est-à-dire la matière du *Recueil de coutumes*, en grec probablement παραδόξων ἐθῶν συναγωγή. Avec ce livre, Nicolas revenait à ses amours aristotéliciennes d'autrefois; voir les νόμιμα βαρβαρικά (F 604-610 Rose). La poussière de fragments constituant le traité rend impossible toute estimation sur son étendue et toute description des conditions de publication. Quant à l'*Autobiographie*, elle nous éclaire sur les études et la philosophie de Nicolas, sans compter le cercle des gens qu'il fréquentait. On notera aussi le petit chapitre sur les *testimonia* auquel on peut joindre utilement quelques remarques. Le T 13 est tiré de la *Bibliothèque* de Photios qui, dans le même *codex* 189 (145 b 27-146 a 39), offre la recension de trois ouvrages, dont un de Nicolas. La comparaison avec les deux ouvrages serrés sous la même couverture, Sotion (récits sur des cours d'eau, des sources et des lacs) et les *Fables de la ville* d'Acestoridès, permet d'identifier avec assurance l'ouvrage de Nicolas lu par Photios, le *Recueil de coutumes*. Sur le *codex*, voir J. Schamp, *Photios historien des lettres. La* Bibliothèque *et ses notices biographiques*, Paris, 1987, p. 381-385. Le livre de Shahin renferme aussi une bibliographie sommaire (p. 8-10). Le commentaire revêt la forme de notes infrapaginales, rédigées en un style extrêmement concis, parfois trop. Leur contenu est strictement historique. L'ouvrage est appelé à un vif succès dans le monde germanique. Il y rendra des services d'autant plus distingués qu'il s'appuiera sur la publication de la thèse complète. Jacques SCHAMP.

Florian SITTIG, *Psychopathen in Purpur. Julisch-claudischer Caesarenwahnsinn und die Konstruktion historischer Realität*, Stuttgart, F. Steiner, 2018 (Historia. Einzelschriften, 249), 24,5 × 17,5 cm, 576 p., 84 €, ISBN 978-3-515-11969-6.

Most ruling dynasties can boast their fair share of eccentrics, but the rulers of imperial Rome seem somehow to stand in a class of their own. As Sittig wryly comments in the first chapter of his impressive volume, if we were to believe the ancient sources for the period immediately following the death of the first emperor, Augustus, it would mean that in the brief span of 54 years (to the death of Nero) Rome was governed in turn by "ein perverser Neurotiker, ein sadistischer Psychopath, ein idiotischer Dysbuliker und ein exzentrischer Monomane" (p. 13). Scholars of the Roman empire have long been obsessed with imperial insanity, mainly, though not exclusively, as manifested by the Julio-Claudians. The most celebrated outcome of this maniomania, *Caligula: eine Studie über römischen Cäsarenwahnsinn*, appeared well over a hundred years ago, in 1894, the work of the committed pacifist and Nobel Peace Prize recipient Ludwig Quidde, who

portrayed that particular Roman emperor as a totally deranged lunatic, and drew thinly veiled parallels between him and the German emperor Wilhelm II. The notion of Neronian insanity arguably has even stronger roots, since his early image as the Antichrist and supposed first persecutor of the Christians has ensured a firmly grounded reputation for depravity. The topic, then, is well worn, but no-one has tackled it with the sober attention to detail as has Sittig, in this revised version of his Berlin dissertation. This is probably not the final word on the subject, but it is treated so thoroughly, in 475 pages of densely argued text (the bibliography alone is an additional 39 pages), that it will likely remain the standard study for some considerable time to come. Sittig's volume is divided into three sections. The first "Den Kaiser auf die Couch Legen" (p. 13-137), introduces the theme and lays the theoretical groundwork. The pioneering work here was Hans Sachs' *Bubi. Die Lebensgeschichte des Caligula*, published in 1930, where Sachs broke new ground with his sophisticated quasi-clinical diagnosis of that emperor's mental condition, drawing on modern psychological methodologies. Sittig places his own approach somewhere between "Psychohistorie" and "Diskursanalyse", very much under the influence of Foucault (especially p. 52-65). The second and longest section (p. 141-446) is the core of the book: "Der Wahnsinige Kaiser zwischen Narrativ und Diskurs – literarische Topoi und historische Realitätskonstruktionen", a detailed analysis of all the evidence relating to the Julio-Claudian period, where Sittig attempts to retrieve some sort of historical reality from the stereotypes. He might have been tempted to adopt a relatively simple diachronic structure, but has chosen the far more challenging thematic approach, and does so successfully, under a number of sub-classifications, such as "Sinnloser Sadismus", "Schürzenjäger", "Blindes Verlangen". Here we find a lively catalogue of the more notorious episodes of the Julio-Claudian era – the Bridge of boats at Baiae, the elevation of Caligula's horse Incitatus, the Messalina-Silius marriage, Nero's marriage to Pythagoras, the Golden House, and many more. The literary sources are judiciously discussed and their historicity assessed. A concluding chapter "Vom Nutzen und Nachteil des Wahnsinns für die Historie" (p. 449-475) rounds off the work. Sittig is appropriately cautious and even sceptical. He advances the thesis that imperial madness is in essence not so much a medical or psychological state as a political phenomenon, an artefact of the nobility, used to reclaim some of the sovereignty that they had yielded to the imperial system. There are very few faults deserving notice. The introductory section is perhaps too theoretical for my own taste, but that is largely a personal opinion. The bibliography is extensive but not comprehensive. Of course no author is obliged to incorporate *every* written text, but the seminal Toronto thesis of A. M. Dabrowski, *Problems in the Tradition about the Principate of Gaius* (1972), where she demonstrates that much of the tradition of the mad Caligula reflects stereotypes of the traditional tyrant, is a fundamental desideratum here. The final judgement has to be that Sittig has produced a thoroughly researched piece of scholarly work, demonstrating a commanding familiarity with the ancient sources and the enormous secondary literature, and considerable skill in weaving all the material together into a coherent narrative. Despite the detailed research, sound judgement, and precise scholarship exhibited in this book, it is in the nature of things that a definitive and conclusive analysis of imperial madness must inevitably remain elusive. There is an imprecision in ancient (and modern) languages that makes proper analysis all but impossible and we must rely ultimately on literary authorities who have had no proper psychological training and do not distinguish between madness and simple non-normative behaviour. Of course this is arguably where Classical Scholarship excels, in extracting information from the most unyielding evidence. By that criterion Sittig has proved himself an imposing practitioner, capable of scholarship of a high order.

Antony A. Barrett.

Jan Robinson Telg genannt Kortmann, Hannibal ad portas. *Silius Italicus*, Punica *12, 507-752. Einleitung, Übersetzung und Kommentar*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2018, 25 × 17,5 cm, 405 p., 78 €, ISBN 978-3-8253-6868-5.

In Roman history few watchwords had the seismic impact of *Hannibal ad portas*. Silius' literary depiction of this crux, which represents both climax and closure in his *Punica*, illuminates the import of the interactions between the divine protagonists, Jupiter and Juno, and Hannibal with sequences of complex literary allusion and heightened levels of cosmic upheaval. Jan Telg gennant Kortmann responds to this challenge directly in the first chapter of his Introduction by stating, with pertinent observations on the 'Makrostruktur' of the *Punica*, that a partial commentary, such as his own, offers a particularly concentrated focus on this momentous and pivotal episode in the epic narrative. Broadening his discussion in chapters 2 and 3, he first outlines the circumstances undermining Hannibal's terrifying arrival before the gates of Rome and next explains how what should have been the triumphant climax of the Carthaginian invasion becomes a humiliating volteface initiating Hannibal's irrevocable slide towards final defeat. In the course of the episode, *Hannibal ad portas*, Telg draws the reader's attention to manifestations of Roman *pietas*. His fourth chapter, devoted to the protagonists, Hannibal and his divine nemesis, Jupiter, as well as his protectress Juno, analyses the origin and character of Hannibal's theomachy and illustrates how Jupiter's cosmic intervention serves to accentuate the sanctity and inviolability of the city of Rome. A further section demonstrates how moral polarity is established by the *pietas* and *uirtus* displayed by the Roman collective confined within the walls, whose reactions to the crisis consistently tend towards religiosity. Throughout the commentary Telg shows how Hannibal's character and mental state is revealed through his own utterances, which are significantly frequent in *Punica* 12, contrasting Hannibal's secular Epicurean reasoning (n. 628f.) with the Stoicism underlying Roman attitudes, and observing, in Hannibal's furious defiance of cosmic forces, the insulting rhetoric (see n. 677-678) which dislocates his relationship with his terror-stricken troops (684, *trepidos*), on whom he has from the beginning (n. 511-517) imposed an alien role "sogar zu Übermenschen". Comfortably conversant with recent, and not so recent, Silian scholarship, Telg selects intelligently in his section on Literary Technique from the well-worn topics of historical tradition and intertextuality, particularly illuminating being his analysis of devices, which reinforce narrative coherence such as prolepsis and reflexivity. Finally, and most significantly, Chapter 6 defines and explains five symbols, physical and cosmic, which Silius uses to underpin the historical Hannibal's attempted siege with literary and specifically epic significance: the walls and gates of Rome represent Rome's security, while the inviolable sanctity of Rome is represented by the seven hills, most notably the *arx* and Jupiter's Capitolium, which Rome's divine protectors will defend against the Carthaginian in Rome's hour of need. Opposing these physical emblems of Roman security is the recurrence of the motif of *urbs capta*, emotively enhanced by allusions to Virgil's depiction of the fall of Troy and its sequel in *Aeneid* 2. Hannibal's very presence evokes the threat of Rome as *urbs capta* and this is further accentuated by the underlying motif of Fear (p. 81, n. 545-557), which establishes a link with Silius' siege of Saguntum, thus enclosing, in a ring composition, Hannibal's series of victories over the Romans. Scholars will welcome the direct simplicity of Telg's translation, which nicely mirrors the colloquial directness of the Latin in, for example, Fulvius' blunt insult (600-602), Hannibal's gross exaggeration (577-586) and Jupiter's affectionately familiar ultimatum to Juno (693-700). Overall this commentary offers a lucid exegesis of the Latin text grounded in sound philology and enhanced by sensitivity to language and phrasing (see, for example,

n. 510, 552, 563, 600, 648, 703). Telg's engagement with the Delz text includes a careful scrutiny of past conjectures (see, for example, n. 572 *inflexit* / *induxit,* 597-598 *clangor* / *plangor,* and, especially, 669 *uenturam crebro diem*). An innovation in the layout is the set of 500 parallel footnotes attached to *lemmata* drawn from 752 lines of text. Undoubtedly this is advantageous for the commentator, who is able to avoid cumbersome notes by relegating to a convenient footnote ancillary information, references and pertinent but lengthy citations from ancient and modern scholarship. It should be said, however, that readers unfamiliar with this technique may risk missing information consigned to the footnote when pursuing important lines of thought through a series of consecutive *lemmata.* A high point in the commentary is Telg's close engagement with the text when he records the *uariatio* which distinguishes each of the three days, for example, Silius' repetition of the ominous word *Titan* in the three sunrises (n. 508) and the changing emphasis on Jupiter's weapons, shifting the focus from lightning to thunder (655, 657-660). His interpretation of the contrasting reactions of Romans and Carthaginians is enhanced by subtle shifts in focalisation during the three days when they experience the gathering storm and the metamorphosis of day into night. Meanwhile dramatic tension rises, as in a rhetorical tricolon, with the triple repetition of cosmic violence and engulfing darkness, the epic manifestation of divine will, which repels Hannibal's attempted assault on the city. But perhaps the greatest strength of this commentary is Telg's analysis of Silius' finale, the last 30 lines of the text where he successfully recaptures the spirit and momentum of Silius' epic narrative (and, in my opinion, entirely justifies his decision to publish a partial commentary). Three literary insights stand out: Juno's revelation of Rome's guardian gods, in full armour, defending the hills of Rome unfolds in an iconic ecphrasis resembling the gods depicted on Aeneas' shield: a Roman Gigantomachy confirming the defeat of the Carthaginian theomach (n. 708-724). Meanwhile, when the siege collapses and the city is saved, Juno's negation of her role as Hannibal's champion represents a direct reversal of Venus' positive encouragement of Aeneas as Troy falls (*Aen.* 2.619-623). Finally, and in contrast to the historiographical version, the Romans take centre stage (n. 729-752) following the withdrawal of the Carthaginian troops. In the resplendent dawn light (n. 731-732) Virgil's image of the deceived Trojans gazing round the deserted Greek camp is significantly transformed by Silius into a Roman religious celebration, accompanied by the Roman rituals of lustration, building altars and feasting. The triumphal procession to the Capitol where Jupiter himself is *triumphator*, serves as a prefiguration of his son Scipio's triumph at the end of Book 17. Telg's excellent partial commentary on *Punica* 12 is a valuable contribution to Silian scholarship and to the growing number of modern commentaries on the *Punica*. At the same time its scope and focus makes it a particularly suitable text for teaching at the graduate level.

R. Joy LITTLEWOOD.

Éric TEYSSIER, *Commode. L'empereur gladiateur*, Paris, Perrin, 2018, 21 × 14 cm, 359 p., fig., 23 €, ISBN 978-2-262-07041-0.

Commodus received some attention in recent years, in both scientific and popular scientific publications which are now joined by Éric Teyssier's monograph. As indicated by the subtitle of the book ("L'empereur gladiateur"), Teyssier came across Commodus, who is known to have appeared in the Colosseum, due to his research on gladiators. Teyssier addresses his book rather to a popular scientific audience. First, he prepares the reader with some general remarks on the imperial period and on the circumstances where Commodus was to rule the Roman Empire (chapter "L'Empire romain en 161"). His family ties and the preceding reign of Marcus Aurelius provide further prerequisites for

a more detailed understanding of the person Commodus (chapter "Une famille impériale haute en couleur" and "Le sombre règne de Marc Aurèle"). According to Teyssier, the negative (and simplistic) image of Commodus as a tyrant and gladiator can essentially be attributed to traumatic events that have turned him into a psychic wreck in the course of his not very long life. Already the loss of his twin brother and several siblings affected him negatively. Teyssier interprets the considerable number of early deaths among the numerous children of Marcus Aurelius and Faustina minor as a "conséquence de la consanguinité de Marc Aurèle et de son épouse", which as well "pourrait […] expliquer certains troubles du comportement que le jeune Commode manifeste très jeune" (p. 43). Also, the "terreur" of the so-called 'Antonine plague' "doit le frapper profondément" (p. 53). Commodus developed more and more paranoid traits due to several plots against him: still under the government of his father Marcus Aurelius, in 175 AD, his mother Faustina minor (allegedly) conspired with Avidius Cassius (subheading: "La trahison de Cassius, aux origines d'une paranoïa ?"). Shortly after he assumed reign, his sister Lucilla fell from him, as did later his confidents Perennis and Cleander (chapter "Complots et trahisons"). Teyssier rather inappropriately parallels the usurpation of Maternus, whose scope is controversial, with Spartacus' revolt (but this allows him referring to his Spartacus biography). With this hypothesis of an almost understandable development toward a murderous paranoiac, Teyssier follows Herodian's account. For the alleged "obsessions sexuelles" even Freud is consulted: "Si l'on en croit Freud, la paranoïa favorise la mégalomanie et l'érotomanie du sujet" (p. 158). Fortunately, Teyssier often gives the sources a voice. However, unfortunately, these are mostly uncritically retold, as shown by the following examples. The alleged circumstances of the murder of Commodus (a list by Commodus of persons to be murdered gets by chance in the hands of those affected) have a striking parallel in Cassius Dio's account of Domitian's death. Even if it cannot be said with certainty which author or epitomist used the other one in this case, at least an indication of the problem would have been desirable here, as in many other places. The author of the *Historia Augusta* tells the story that, when he felt the bath too cold, the twelve-year-old son of Marcus Aurelius ordered to put the *balneator* in the oven, but that the court master in charge burned the fur of a lamb in the oven instead (*Hist. Aug. Comm.* 1, 9). Teyssier interprets this story as follows: "Cette anecdote probablement authentique est révélatrice d'un enfant colérique dont les exigences tyranniques ne connaissent pas de bornes" (p. 57). However, this is probably a transposition of an anecdote handed down by Cassius Dio, which tells that Sextus Condianus evaded Commodus' death sentence with a faked death, by burning a dead ram in his coffin (DC 72 [73], 6, 1-2 [Xiph.]). Also, Teyssier disregards the use of Sueton's biography of Caligula by the *Historia Augusta* and the fundamental problem of topics on tyrants. I do not want to imply that his approach simply reduces to a naïve handling of the sources, but that his readership should be sensitive to the charms of gossip. For example, when commenting the rumours of the ancient authors according to which Commodus was not uninvolved in the death of his father, he shows that weighing up such accounts is no boring task (chapter "Commode parricide ?"). It is understandable that a popular scientific book does not want to inhibit the flow of reading with a myriad of comments and abysses on the scientific discussion. Altogether, however, the annotation apparatus is rather pseudoscientific, since it consists predominantly of references to the sources. In addition, one finds references to the film *Gladiator* (2000), advertising-wise references to Teyssier's own publications (even if they are far away from the topic at hand) and, only very occasionally, references to specific results of scientific research. The bibliography ("orientation bibliographique") is almost exclusively limited to French and English publications. This omission of crucial German or Italian publications on

Commodus, and of numerous English contributions, the listing of which would go beyond the scope of this review, reduces the scientific value of the book to a minimum, although Teyssier presents an interesting (albeit neither always convincing nor revolutionary new) view on Commodus, which mainly derives from his interest in the world of gladiators. Apart from engaging in sometimes lengthy developments on the gladiatorial universe in general (chapter "L'Empire des gladiateurs"), Teyssier's tries to explain many aspects of Commodus' reign and personality by this factor; but his argumentation often proves speculative. Let us have a look, for example, at Commodus' first steps. Teyssier detects a strong enthusiasm for gladiators in the young Commodus. According to him, Galen, Marcus Aurelius' 'family doctor', could have inspired the boy when he worked as a physician among gladiators. Teyssier supposes that Commodus' first appearance as a fighter in the arena took place in amphitheatres on the Danube border during the war, mostly with soldiers as spectators: "Dans le contexte belliqueux du moment, Marc Aurèle a pu approuver ce genre d'exhibition" (p. 77); this could account for the close relationship between Commodus and the troops in this context. Regardless of whether his theses are true or not, Teyssier misses the fact that Marcus Aurelius himself could have fanned the gladiatorial enthusiasm of his son because he wanted to present Commodus as a new Hercules in his role as a 'good king'. According to Teyssier, the close connection of the *Porphyrogenitus* to Hercules is rather due to an alleged parallelism with the fathering of Hercules: in the same way as Hercules and his twin Iphicles were said to have had two different fathers, Commodus in his paranoia believed the rumour that Marcus Aurelius was only the biological father of his twin and that his biological father was a gladiator, hence that he was the fruit of an adultery of his mother, Faustina minor. The book does not end with the death of Commodus: a relatively long chapter on his successor Pertinax follows, in which the consequences and legacies of the reign of Commodus are discussed (chapter "Une succession difficile"). The final point is then the rehabilitation of Commodus, who after his death fell victim of the *damnatio memoriae*, by Septimius Severus, who attached himself dynastically to Marcus Aurelius by means of a fictional adoption. The scientist will note with regret the largely uncritical retelling of the sources and the disregard of much of the research on the topic. The historically interested, however, will get in the end a largely harmless, entertaining and multi-faceted representation of Commodus' reign and of the Roman Empire in the 2nd half of the 2nd century AD. Stefan PRIWITZER.

Giulio VANNINI, *Storia di Apollonio re di Tiro*, Milano, A. Mondadori, 2018, 20,5 × 13 cm, CVI-341 p., fig., 35 €, ISBN 978-88-04-70280-1.

La trasmissione della *Storia* è affidata fondamentalmente alle due recensioni A e B, di cui la prima presenta una *facies* linguistica tarda, la seconda una veste più classicheggiante. Curando il commento dell'opera, Vannini si limita comprensibilmente a fornire l'edizione di A, ma affronta il problema dei rapporti fra le due recensioni, giungendo alla conclusione, per lo più condivisa, che A sia la recensione più antica e che B sia una rielaborazione di essa. Tuttavia si rende conto che B non può dipendere solo da A, in quanto presenta varianti narrative esclusive. La soluzione che propone a livello stemmatico è che B dipenda da un manoscritto meno corrotto – che chiama X – dei testimoni di A. Sul piano pratico, nondimeno, Vannini è propenso a ritenere che il redattore di B non avesse accesso a un modello più completo della *Storia*, ma integrasse il testo di propria iniziativa. Su questo punto è però difficile convenire. Si stenta a credere, per es., che l'accenno alla composizione delle memorie autobiografiche di Apollonio e alla loro conservazione nel tempio di Efeso, presente solo in B (cap. 51), possa essere "il frutto di

una riscrittura volta a evitare il riferimento alla morte" (p. LV). È noto, infatti, che l'autenticazione della storia narrata mediante il collegamento al ritrovamento di un documento scritto è un importante *topos* romanzesco, che figura anche in Antonio Diogene e Ditti Cretese. Analogamente, solo in B (cap. 50) figura la scena in cui Apollonio, per smascherare Dionisiade e Stranguillione, finge di evocare lo spirito di Tarsia dal mondo degli Inferi. Ora, la medesima messa in scena è utilizzata da Caritone nel processo di Babilonia (V 7, 10), quando Mitridate chiede agli dèi di far comparire Cherea, creduta morta, per replicare alle accuse di Dionisio. Ancora: solo in B (cap. 49) si legge che la figlia di Archistrate, ritrovato il marito, si getta fra le sue braccia, e che questi, non riconoscendola, la respinge. Una situazione analoga figura nelle *Etiopiche* (VII 7, 5-7), quando Cariclea rivedendo Teagene, tenta di abbracciarlo, ma questi non la riconosce e anzi la schiaffeggia. È difficile immaginare che il redattore di B, operante in occidente nel VI secolo, avesse una conoscenza così approfondita del romanzo greco. Più facile pensare che egli avesse accesso a una *recensio amplior*, verosimilmente in lingua latina e presumibilmente simile nella forma linguistica ad A. Poiché B non viene edito, sarebbe stato utile inserire questi passi nell'Appendice, per sopperire alle lacune di A. Accurata è la sezione dedicata alla trasmissione del testo. La rec. A è tramandata dai tre mss. A Va^c e P, dei quali solo l'ultimo riporta integralmente il romanzo. A fianco di essa vengono utilizzate le recensioni secondarie α B e C. Nell'apparato critico di Vannini, prevalentemente positivo, le lezioni di α vengono spesso preferite a quelle di A. La valorizzazione di questa famiglia si giustifica per il fatto che essa si basa per lo più su codici di A, ma va ricordato che si tratta di una famiglia composita, in cui confluiscono anche lezioni di B. Bisogna inoltre considerare che i mss. di α tendono alla normalizzazione del testo, per cui spesso operano *ope ingenii*. Per la costituzione del testo Vannini non è incline, come sono invece Kortekaas e Panayotakis, a mantenere la *facies* linguistica tarda di A, ma, come e più di Schmeling, punta al ripristino di una veste classicheggiante. Questo si nota nella normalizzazione delle forme tràdite da P *piscabis* (12, 24), *luctare* (26, 34) e *admirat* (42, 10), corrette in *piscaberis* – correzione già presente in α –, *luctari* e *admiratur*. Altri esempi di questa tendenza sono: l'espunzione di *ut* nel nesso *ut cum* (7, 6), che trova nondimeno riscontro nella lingua tarda, più o meno con il valore del semplice *cum* (Dares 20; Veg., *dig*. I 28.6), e l'accoglimento dell'emendamento *domine rex optime* in luogo del tràdito *bone rex optime* (14, 8), benché l'indebolimento del valore di superlativo di *optimus* nel latino imperiale e tardo sia ben attestato (cfr. per es. Fronto p. 96, 9 *bone et optime magister uale*; Apul. *Plat*. 2.21 [*Plato*] *sapientem optimum nominat ac bonum*). La propensione alla normalizzazione di Vannini si esplica soprattutto nell'espunzione di presunte interpolazioni. Gli esempi sono numerosi. In 2, 7-8 *Nutrix ut haec audiuit* [*atque uidisset*]*, exhorruit*, come osserva Vannini, non è opportuno mantenere il testo tràdito, con Kortekaas e Panayotakis, perché l'uso del piuccheperfetto con *ut* è raro e nell'opera *atque* non congiunge mai modi verbali diversi. Tuttavia neppure l'espunzione di *atque uidisset* è una soluzione adeguata: dal contesto si desume infatti che la nutrice ha osservato la scena ancor prima di ascoltare le parole della fanciulla (cf. 2, 1-3 *ut* [sc. *nutrix*] *uidit puellam flebili uultu, asperso pauimento sanguine, roseo rubore perfusam*). F e G di α correggono: *cum … audisset atque uidisset,* ma è preferibile l'emendamento *atque uidit* di Riese, che restituisce la costruzione di *ut* con l'indicativo, frequente nella *Storia* (cf. 9, 17; 24, 17-18; 33, 21-22; 37, 22-23). In 13, 19-21 *Apollonius subtili uelocitate manu docta remisit pilam ut et regi et omnibus* [*uel pueris*]*, qui aderant, miraculum magnum uideretur*, Vannini espunge *uel pueris* come glossa. Tuttavia *uel* nel senso di "anche, persino" è frequentemente attestato (cf. OLD s.v. *uel* n. 5) e i *pueri* sono verosimilmente giovani schiavi, come quello cui si accenna all'inizio del cap. 13. In 16, 15-17 *Omnes conuiuae coeperunt mirari*

dicentes: "Non potest [*esse*] *melius! Non potest dulcius!* [*plus isto quod audiuimus*]*"*, Vannini ritiene, con Tsitsikli, il nesso *plus isto quod audiuimus* l'aggiunta posticcia di un copista, che si sarebbe tradito introducendo il doppio comparativo *dulcius*, *plus isto*. Ma, tralasciando che nel latino tardo la perdita di valore del grado comparativo è un fenomeno diffuso (cf. S. Panayotakis *ad loc.*), sul piano stilistico la lezione è persuasivamente difesa da J. M. Hunt (*HSPh* 99, 1999, p. 344), che sottolinea come la frase sia ripresa, in una sorta di "ring composition" non infrequente nella *Storia*, alla fine del cap. 16: *ut omnes amici regis et hoc se numquam audisse testarentur nec uidisse*. In 17, 2-3 *Incidit in amorem* [*infinitum*], Vannini espunge *infinitum*, che considera l'erronea anticipazione del successivo sintagma *et finito conuiuio*. A favore del mantenimento della lezione gioca però il fatto che l'aggettivo ricorre in connessione con *amor* in Val. Max. 5.7 ext.1 *infinito amore correptus* [sc. *Antiochus*]), e con *ardor* in Id. 9.13 ext.3 *coniugis ardore infinito* [*Alexander Pheraeus*]); per di più l'espressione rientra in una serie di allusioni alla vicenda di Antioco e Stratonice, che molti considerano uno dei modelli del romanzo. L'accostamento di *amorem infinitum* e *finito conuiuio* costituisce verosimilmente un gioco verbale intenzionale (cf. per es. 17, 24 *Accepta igitur mansione Apollonius bene acceptus requieuit*). In 17, 24-25 *Apollonius bene acceptus requieuit, agens deo gratias, qui ei non denegauit* [*regem*] *consolatorem*, Vannini legge, con Schmeling, *[regem] consolatorem* (ove *consolatorem* è lo scioglimento di *consolatōem* di P), mentre Kortekaas e Panayotakis si attengono alla lezione di F *regem consolationem*, intendendo *consolationem* come apposizione di *regem*. Ma non sembra condivisibile la sua scelta di espungere *regem* come una glossa esplicativa. Nell'atmosfera popolare e fiabesca della *Storia* re e regine hanno un ruolo fondamentale ed è quindi importante per Apollonio che sia stato proprio un re a consolarlo. In 22, 16-22 *Iuraueras magistro meo Apollonio ut, si desideriis meis* [*uel doctrinis*] *paruisset, dares illi quicquid iratum abstulit mare. Modo uero, quia paruit tuis preceptis et* [*obsequiis ab ipso tibi factis et meae uoluntati in doctrinis*] *aurum, argentum, uestes, mancipia aut possessiones non quaerit, nisi solum regnum quod putauerat perdidisse, tuo sacramento per meam iussionem me ei tradas*, Vannini, sulla scorta di Schmeling, espunge la duplice allusione al concetto di *doctrinae*, che è, per altro, molto importante per precisare i termini del rapporto fra Apollonio e la figlia di Archistrate. Nondimeno, con le opportune correzioni di Riese, Kortekaas e Heraeus, entrambe le lezioni appaiono difendibili: *Iuraueras magistro meo Apollonio, ut, si desideriis meis <in> doctrinis paruisset, dares illi quicquid iratum abstulit mare. Modo uero, quia paruit <et> tuis praeceptis <in> obsequiis ab ipso tibi factis et meae uoluntati in doctrinis* […]. L'espressione *et tuis praeceptis in obsequiis ab ipso tibi factis* è riferibile all'episodio delle terme, in cui Apollonio è stato servizievole nei confronti del re (cf. 14, 5 *qui mihi seruitium gratissime fecit*), mentre *mea uoluntas in doctrinis* riprende il precedente *desideriis meis in doctrinis*. In 26, 7-8, il medico di Efeso, aperta la bara spinta sulla spiaggia dal mare, scorge la fanciulla *regalibus ornamentis ornatam, speciosam ualde et in falsa morte iacentem*. Vannini ritiene *et in falsa morte iacentem* una glossa, in quanto rovina, a suo parere, l'effetto sorpresa. Tuttavia nel *topos* della morte apparente, tipico del romanzo greco, il narratore onnisciente interviene spesso per non lasciar cadere i lettori nell'equivoco. Tra l'altro non mancano casi nella *Storia* in cui il narratore non esita ad inserirsi nel racconto con precisazioni apparentemente inopportune. In 48, 27-28 *Ego cum ab adulescentia mea rex* [*nominis*] *appellarer*, Vannini espunge *nominis* di P come glossa esplicativa. Più persuasiva sul piano contestuale e meno dispendiosa paleograficamente è la correzione *regis nomine* di Panayotakis, che restituisce un nesso volto ad enfatizzare la posizione di Apollonio (cf. Caes. *ciu.* 2.32.14 *uos me imperatoris nomine appellauistis*). Prescindendo da questa tendenza 'interventista', Vannini mette a disposizione soluzioni testuali interessanti. In 21, 8 la lezione di P *Nihil enim in huiusmodi negotio sine deo agi*

potest, espunta da molti editori, perché considerata un'interpolazione cristiana, è mantenuta da Vannini, che introduce la persuasiva congettura *desiderio* in luogo di *deo*, accostabile alla successiva affermazione della *puella* (22, 5): *Pater carissime, quia cupis audire natae desiderium*. In 33, 6-7 *Sed princeps eiusdem ciuitatis, Athenagoras nomine*, è plausibile la trasposizione operata da Vannini rispetto alla lezione *Athenagora nomine princeps eiusdem ciuitatis* di P. Kortekaas e Panayotakis difendono il testo tràdito, ma la sequenza delle caratteristiche di Atenagora come si presenta in P è difficilmente difendibile, in quanto altera l'ordine normale (cf. 1, 1 *in ciuitate Antiochia rex fuit quidam nomine Antiochus*). In 39, 24-25 *Athenagoras autem, cum uidisset omnes tam diligenter discumbere*, Vannini accoglie *diligenter* di P, discostandosi a ragione dalla maggior parte degli editori, che accettano *licenter*, tràdito da F, o la congettura *libenter* di Rossbach. *Diligenter* è preferibile non solo in quanto lezione tràdita, ma anche per la maggiore rispondenza alla situazione descritta, poiché evidenzia la disciplina dei marinai, che banchettano compostamente anche senza la presenza di Apollonio. In 42, 30 *Item puella inflammata prudentia quaestionum ait ad eum*, il nesso *prudentia quaestionum* ha suscitato perplessità, per cui alcuni editori, tra i quali il sottoscritto, hanno preferito attenersi alla lezione *solutionum* di B. Vannini ha però verosimilmente ragione a mantenere il testo tràdito, intendendolo, con Konstan e Roberts, nel senso di "skill at riddles". Alcune proposte di Vannini non sono invece condivisibili. In 9, 17 *Stranguillio ut audiuit, prostrauit se pedibus Apollonii et dixit*, Vannini recepisce l'emendamento *et dixit* di Schmeling, in luogo di *dicens* di P. Ma la lezione di P dà perfettamente senso e rientra nella propensione dell'autore per l'uso del participio presente *dicens* prima di un discorso diretto, un uso riconducibile al latino biblico (cf. 22, 2-3; 22, 9; 46, 22). In 27, 14-15 *Veni, magister et* <…> *discipuli tui apodixin!*, ipotizza la caduta di un imperativo come *uide* o *accipe*. Non si vedono tuttavia particolari difficoltà ad accogliere, in luogo di *et*, la plausibile congettura *en* di Riese, che restituisce un' interiezione attestata anche in 24, 32 *unam remittis, en duas recipies*. Vannini ritiene improbabile l'interiezione deittica, perché il maestro non è nella stanza dove si trova la fanciulla. Ma il giovane si rivolge direttamente al maestro: *iuuenis* […] *gaudio pleno uadit ad magistrum suum et ait*. In 40, 14 *Et dum incedo, inuitatus sum a famulis et nautis tuis*, accoglie la congettura *a famulis* di Heraeus in luogo di *ab amicis*, perché "né i marinai né i servi possono essere definiti 'amici' " (p. 275). Ma *amici* non significa qui "amici", si riferisce ai membri del seguito di Apollonio, ovvero ai suoi compagni e consiglieri, (cf. OLD s.u. *amicus*[2] 3b). D'altra parte, l'affermazione non è la constatazione di una realtà di fatto, ma introduce il punto di vista di Atenagora. In 42, 10 *Admiratur puella hunc in explanatione magnum uere regem esse*, Vannini corregge *magna* di Va^{c} (*magnam* P) in *magnum*, perché considera improprio il riferimento dell'aggettivo al termine *explanatio*. A suo parere la soluzione dell'indovinello non ha di per sé nulla di grandioso, è soltanto la prova che Apollonio non solo è un re, ma è un *magnus* … *rex*. Tuttavia, se ci si rapporta al contesto fiabesco della *Storia* non si può dire che la spiegazione non abbia nulla di grandioso. A prescindere dalla genericità dell'epiteto, la risposta è importante perché dimostra che Apollonio è un vero re. Non è necessario che sia un grande re: nell'atmosfera del *romance,* ambientato in Asia Minore, un re, per definizione, sa risolvere enigmi. La traduzione di Vannini realizza un buon compromesso fra la scorrevolezza della resa espressiva e la fedeltà al testo. Alcuni passi, che hanno messo in imbarazzo gli esegeti, trovano interpretazioni persuasive. È il caso di 20, 5 *Domina, es nondum mulier et male habes!*, frase che, su riscontro di Plaut. *Most.* 709 *haec sat scio, quam me habeat* [scil. *mulier mea*] *male*, viene resa in modo calzante: "non sei ancora donna e già tratti male gli altri". L'introduzione e il commento approfondiscono, con dovizia di riferimenti bibliografici, le complesse tematiche concernenti la *Storia* e in particolare la *uexata quaestio* dell'esistenza o meno di un modello greco. Giovanni GARBUGINO.

PUBLICATIONS ADRESSÉES À *LATOMUS*

Nous établissons ici la liste des ouvrages reçus au cours du trimestre écoulé afin d'assurer une information rapide. Sauf impondérables indépendants de notre volonté, tous ceux qui relèvent du domaine de *Latomus* feront ensuite l'objet d'un compte rendu.

Sean A. ADAMS (ed.), *Scholastic Culture in the Hellenistic and Roman Eras: Greek, Latin, and Jewish*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2019 (Transmissions, 2), 24 × 16 cm, 230 p., fig., 79,95 €, ISBN 978-3-11-065787-6.

Javier ANDREU / Aitor BLANCO-PÉREZ (ed.), *Signs of Weakness and Crisis in the Western Cities of the Roman Empire (c. II – III AD)*, Stuttgart, F. Steiner, 2019 (Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, 68), 24 × 17 cm, 232 p., fig., 46 €, ISBN 978-3-515-12406-5.

Tobias BOLL, *Ciceros Rede* cum senatui gratias egit. *Ein Kommentar*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2019 (Göttinger Forum für Altertumswissenschaft, 10), 23 × 15 cm, VIII-260 p., 109,95 €, ISBN 978-3-11-062921-7.

John BRISCOE, *Valerius Maximus.* Facta et dicta memorabilia*, Book 8: Text, Introduction, and Commentary*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2019 (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, 141), 23 × 15 cm, XII-268 p., 99,95 €, ISBN 978-3-11-066424-9.

Lilah Grace CANEVARO / Donncha O'ROURKE (ed.), *Didactic Poetry of Greece, Rome and Beyond: Knowledge, Power, Tradition*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2019, 24 × 16 cm, VI-307 p., ISBN 978-1-910589-79-3.

Encarnación CASTRO-PÁEZ (ed.), *De nuevo sobre Estrabón. Geografía, cartografía, historiografía y tradición*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2018 (Monografías de Gahia, 3), 24 × 17 cm, XIV-173 p., fig., 12 €, ISBN 978-84-472-2854-6.

Alberto CAVARZERE / Lucio CRISTANTE, *M. Fabi Quintiliani Institutionis oratoriae liber IX*. I. *Introduzione, testo, traduzione, commento (IX, 1-2)*; – II. *Commento (IX 3-4) e indici*, Hildesheim, Weidmann, 2019 (Bibliotheca Weidmanniana, 17), 21 × 15 cm, CXVIII-1008 p., 196 €, ISBN 978-3-615-00439-7; – ISBN 978-3-615-00440-3.

Blandine COLOT (ed.), *La littérarité latine de l'Antiquité à la Renaissance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019 (Interférences), 21 × 16 cm, 315 p., 26 €, ISBN 978-2-7235-7816-6.

Mireille COURRÉNT, Vitruvius Auctor. *L'œuvre littéraire de Vitruve et sa réception dans la littérature antique (Ier-Ve siècles)*, Bordeaux, Ausonius (diff. de Boccard, Paris), 2019 (Scripta Antiqua, 124), 24 × 17 cm, 394 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-35613-253-6.

Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (ed.), *Tras los pasos de Momigliano. Centralidad y alteridad en el mundo greco-romano*, Barcelona, Bellaterra, 2019 (Arqueología), 24 × 16 cm, 334 p., fig., ISBN 978-84-7290-945-8.

Lukas DE BLOIS / Robartus J. VAN DER SPEK, *Einführung in die Alte Welt*, Stuttgart, F. Steiner, 2019, 24 × 17 cm, 419 p., fig., 39 €, ISBN 978-3-515-10190-5.

Estelle DEBOUY, *Abécédaire humoristique d'après les poètes latins. Bons mots et traits d'esprit sur leur temps et bien souvent sur le nôtre*. Illustré par Mathieu « LA MINE », Bruxelles, Safran, 2018 (Langue et cultures anciennes, 29), 23 × 17 cm, 173 p., fig., 28 €, ISBN 978-2-87457-101-5.

Philipp DEEG, *Der Kaiser und die Katastrophe. Untersuchungen zum politischen Umgang mit Umweltkatastrophen im Prinzipat (31 v. Chr. bis 192 n. Chr.)*, Stuttgart, F. Steiner, 2019 (Geographica Historica, 41), 24 × 17 cm, 317 p., 55 €, ISBN 978-3-515-12374-7.

Latomus 78, 2019, p. 1198-1200 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287647

Françoise des Boscs / Yann Dejugnat / Arthur Haushalter (ed.), *Le détroit de Gibraltar (Antiquité – Moyen Âge). I. Représentations, perceptions, imaginaires*, Madrid, Casa de Velázquez, 2019 (Collection de la Casa de Velázquez, 174), 24 × 17 cm, xiv-455 p., fig., 35 €, ISBN 978-84-9096-161-2.

Jennifer Ferriss-Hill, *Horace's* Ars Poetica*: Family, Friendship, and the Art of Living*, Princeton, Princeton University Press, 2019, 24 × 16 cm, xliv-301 p., 38 £, ISBN 978-0-691-19502-5.

Élisabeth Gavoille (ed.), *Qu'est-ce qu'un* auctor *? Auteur et autorité, du latin au français*, Bordeaux, Ausonius Éditions, 2019 (Scripta Receptoria, 17), 24 × 17 cm, 281 p., fig., 25€, ISSN 2427-4771.

Nicola Gardini, *Avec Ovide. Le bonheur de lire un classique*. Traduit de l'italien par Dominique Goust, avec la collaboration d'Ilaria Gabbani, Paris, Fallois, 2019, 22 × 14 cm, 238 p., 18 €, ISBN 978-287706-996-0.

Nicola Gardini, *Les 10 mots latins qui racontent notre monde*. Traduit de l'italien par François Livi, Paris, Fallois, 2019, 23 × 16 cm, 242 p., 18 €, ISBN 979-10-321-0227-5.

Valérie Gitton-Ripoll, *Pélagonius Salonius. Recueil de médecine vétérinaire*, Paris, Les Belles Lettres, 2019 (Collection des Universités de France. Série latine, 424), 19 × 13 cm, cxliv-461 p., 3 pl., 75 €, ISBN 978-2-251-01484-5.

Antonio Gonzalez (ed.), Praxis *e Ideologías de la Violencia. Para una anatomía de las sociedades patriarcales esclavistas desde la Antigüedad. XXXVIII Coloquio del GIREA*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2019 (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 1477), 22 × 16 cm, 671 p., fig., 65 €, ISBN 978-2-84867-713-2.

Philip Hardie, *Classicism and Christianity in Late Antique Latin Poetry*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 2019 (Sather Classical Lectures, 74), 24 × 16 cm, viii-293 p., 49,95 $, ISBN 978-0-520-29577-3.

Volker Henning Drecoll / Christoph Scheerer (ed.), unter Mitarbeit von Benjmain Gleede, Augustinus. *Späte Schriften zur Gnadenlehre*. De gratia et libero arbitrio. De praedestinatione sanctorum libri duo (olim: De praedestinatione sanctorum, De dono perseverantiae), Berlin / New York, W. de Gruyter, 2019 (Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum, 105), 24 × 16 cm, x-289 p., 99,95 €, ISBN 978-3-11-060694-2.

Karl-Joachim Hölkeskamp / Julia Hoffmann-Salz / Katharina Kostopoulos / Simon Lentzsch (ed.), *Die Grenzen des Prinzips. Die Infragestellung von Werten durch Regelverstöße in antiken Gesellschaften*, Stuttgart, F. Steiner, 2019, 25 × 18 cm, 240 p., 50 €, ISBN 978-3-515-12358-7.

Fleur Kemmers, *The Functions and Use of Roman Coinage: An Overview of 21st Century Scholarship*, Leiden / Boston, E. J. Brill, 2019 (Brill Research Perspectives, Ancient History), 23 × 16 cm, vi-83 p., fig., ISBN 978-90-04-41352-8.

Sophie Lalanne (ed.), *Femmes grecques de l'Orient romain*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2019 (Dialogues d'histoire ancienne. Supplément 18 = Presses universitaires de Franche-Comté, 1449), 22 × 16 cm, 316 p., fig., 35 €, ISSN 2108-1433.

Tim Leiendecker, causam facundo reddidit ore deus – *Studien zu den Göttergesprächen in Ovids* Fasti, Hamburg, Dr. Kovač, 2019 (Altsprachliche Forschungsergebnisse, 14), 21 × 15 cm, 629 p., 139,80 €, ISBN 978-3-339-10966-8.

Fernando Lozano Gómez / Alfonso Álvarez-Ossorio Rivas / Carmen Alarcón Hernández (ed.), *The Present of Antiquity: Reception, Recovery, Reinvention of the Ancient World in Current Popular Culture*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2019 (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 1476), 22 × 16 cm, 397 p., 49 €, ISBN 978-2-84867-714-9.

Tabea L. Meurer, *Vergangenes verhandeln. Spätantike Statusdiskurse senatorischer Eliten in Gallien und Italien*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2019 (Millenium-Studien, 79), 24 × 16 cm, x-418 p., fig., 109,95 €, ISBN 978-3-11-064327-5.

Pilar Pavón, *Marginación y mujer en el imperio romano*, Roma, Quasar, 2018, 17 × 24 cm, 404 p., fig., 30 €, ISBN 978-88-7140-918-4.

Francisco Pina Polo / Alejandro Díaz Fernández, *The Quaestorship in the Roman Republic*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2019 (Klio. Beiträge zur Alten Geschichte, 31), 24 × 16 cm, x-376 p., fig., 99,95 €, ISBN 978-3-11-066341-9.

Juan José Pomer Monferrer / Jordi Redondo (ed.), *Pietat, prodigi i mitificació a la tradició literària occidental*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 2019 (Classical and Byzantine Monographs, 96), 25 × 17 cm, 315 p., fig., 45 €, ISBN 978-90-256-1342-6.

Cornelia Ritter-Schmalz / Raphael Schwitter (ed.), *Antike Texte und ihre Materialität. Alltägliche Präsenz, mediale Semantik, literarische Reflexion*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2019 (Materiale Textkulturen, 27), 24 × 16 cm, x-366 p., 89,95 €, fig., ISBN 978-3-11-063730-4.

Ingo Schaaf (ed.), *Animal Kingdom of Heaven: Anthropozoological Aspects in the Late Antique World*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2019 (Millenium-Studien, 80), 24 × 16 cm, 161 p., fig., 79,95 €, ISBN 978-3-11-060159-6.

Heikki Solin, *Studi storico-epigrafici sul Lazio antico II*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, 2019 (Commentationes Humanarum Litterarum, 137), 25 × 17 cm, viii-168 p., fig., ISBN 978-951-653-434-6.

Marta Sordi, *Ambroise, Rome et Milan (364-395 ap. JC). Naissance de l'Empire romain-chrétien et fin du paganisme politique*. Traduction de l'italien par Damien Bigini, Neuilly-sur-Marne, Certamen, 2019 (Lapillus, 1), 21 × 15 cm, 93 p., fig., 12 €, ISBN 978-2-9550225-2-8.

Studi di Antichità. 15. *2017*, Salento, Congedo, 2017, 29 × 22 cm, 250 p., pl., fig., 60 €, ISBN 978-88-6766-205-0.

Luis Unceta Gómez / Carlos Sánchez Pérez (ed.), *En los márgenes de Roma. La Antigüedad romana en la cultura de masas contemporánea*, Madrid, UAM Ediciones, 2019 (Catarata, 751), 24 × 16 cm, fig., 18 €, ISBN 978-84-9097-869-6.

Jürgen Untermann (†) / Noemí Moncunill / Javier Velaza / Michael Koch (ed.), *Monumenta Linguarum Hispanicorum*, Band V. 2. *Lexikon der iberischen Inschriften | Léxico de las inscripciones ibéricas*, Von N. M. und J. V. Herausgegeben von M. K., Wiesbaden, L. Reichert, 2019, 30 × 21 cm, 600 p., 149 €, ISBN 978-3-95490-291.

Sandra Zanella, La caccia fu buona. *Pour une histoire des fouilles à Pompéi de Titus à l'Europe*. Avec une préface de Massimo Osanna, Napoli, Centre Jean Bérard, 2019 (Mémoires et documents sur Rome et l'Italie méridionale. N.s., 10), 24 × 17 CM, xvi-366 p., 3 pl., fig., 42 €, ISBN 978-2-918887-81-2.

TABLES DU TOME 78

I. — En l'honneur de Pol Defosse

II. — Table des articles

Latomus 78, 2019, p. 1201-1211 – doi: 10.2143/LAT.78.4.3287648

III. — TABLE DES NOTES ET DISCUSSIONS

IV. — TABLE DES COMPTES RENDUS